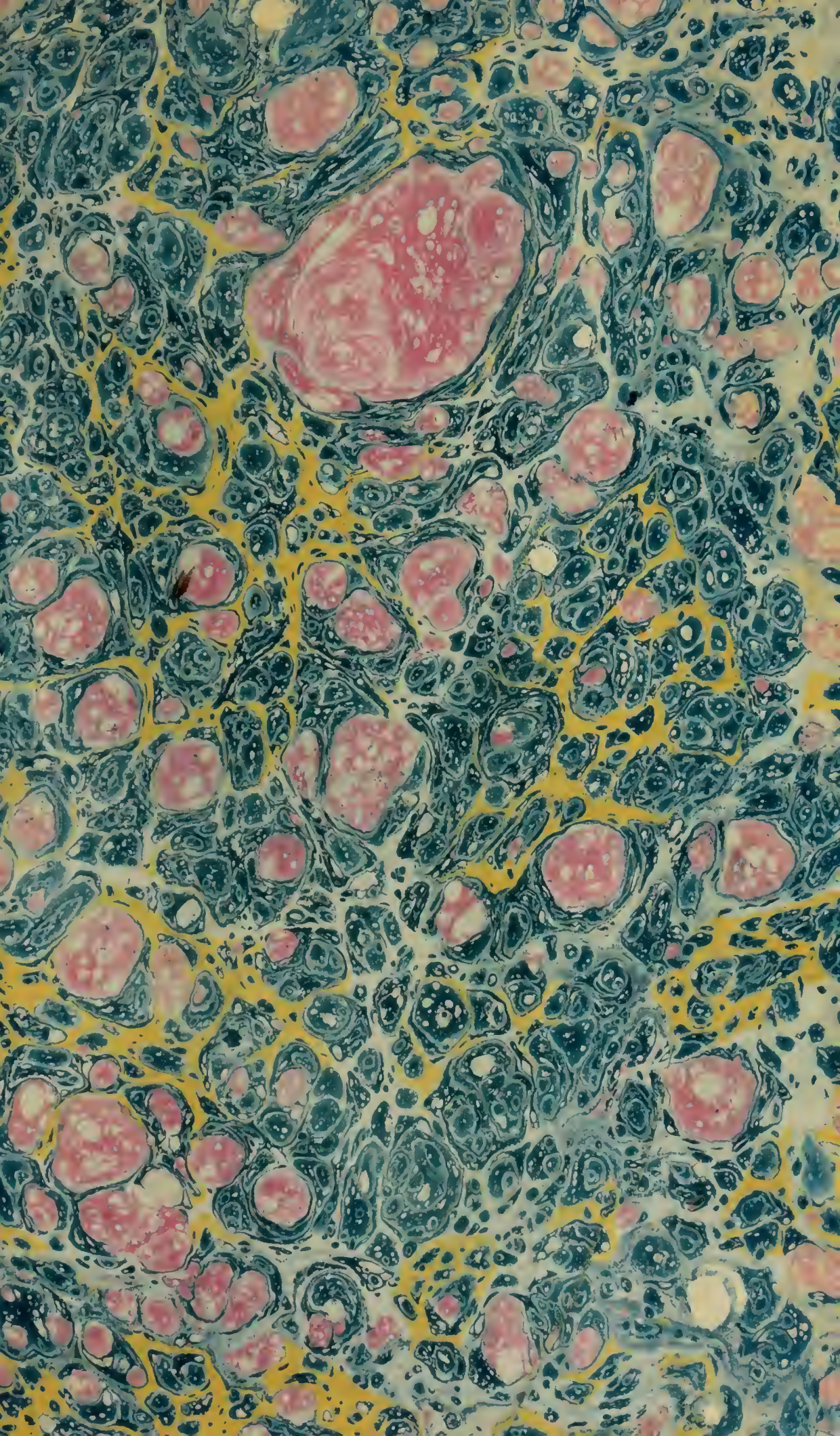


E xv
18/5

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/b22040602_0001

499461B

MÉDECINE PRATIQUE

DE

MAXIMILIEN STOLL.

PREMIÈRE ET DEUXIÈME PARTIES.

MÉDECINE PRATIQUE

DE

MAXIMILIEN STOLL,

MÉDECIN ORDINAIRE DE L'HÔPITAL DE LA SAINTE-TRINITÉ, ET PROFESSEUR DE MÉDECINE CLINIQUE A L'HÔPITAL PRATIQUE DE VIENNE.

TRADUCTION NOUVELLE,

A laquelle on a joint une Dissertation du même Auteur sur la Matière médicale, l'Eloge de Stoll par VICQ-D'AZYR, deux tables, l'une analytique, l'autre des matières; (avec des Notes par MM. PINEL, MAHON, BAUDELOCQUE, etc.)

PAR P. A. O. MAHON,

PROFESSEUR DE L'ECOLE DE MÉDECINE, MÉDECIN DE L'HOSPICE CIVIL DES VÉNÉRIENS, DE PARIS, etc.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,

CHEZ { J.-A. BROSSON, LIBRAIRE, RUE PIERRE-SARRAZIN, n°. 6.
{ GABON, LIBRAIRE, PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.

1809.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

ÉLOGE

DE

MAXIMILIEN STOLL,

PAR VICQ-D'AZIR.

MAXIMILIEN STOLL, docteur en médecine et professeur ordinaire de médecine pratique à Vienne en Autriche, correspondant de la Société royale, naquit en 1742, le 12 octobre, à Erzingen, village de la seigneurie de Kettgau en Souabe, de Pierre Stoll, maître en chirurgie.

L'Ecole de médecine de Vienne tient un des premiers rangs parmi celles de l'Europe savante, et c'est à la protection éclairée de l'impératrice Marie-Thérèse qu'elle doit tout son lustre. Le premier service que cette auguste princesse lui a rendu, a été de lui donner pour président le disciple chéri de Boerhaave, Van-Swiéten, qu'elle avoit appelé à sa cour, où il est mort comblé de ses bienfaits. Bientôt Storck, de Haën, Mertens, Quarin et Stoll se firent connoître par leurs ouvrages; et tandis que la chirurgie languissoit à Vienne, la médecine y faisoit des progrès rapides, qui occuperont une place distinguée dans l'histoire littéraire du siècle où nous vivons.

M. Stoll commença par exercer à Erzingen, sous les yeux de son père, les fonctions d'élève en chirurgie.

On remarque dans ceux qui se livrent à l'étude des arts, deux sortes de dispositions, qui, réunies, portent

le talent à son comble. L'une consiste dans une flexibilité d'organes qui rend toute imitation facile; l'autre dépend d'une force de tête qui perfectionne et qui invente. La première de ces qualités manquoit à M. Stoll; mais son ardeur pour le travail étoit extrême, et il trouva dans le collége des Jésuites de Rotweil, où il passa une partie de sa jeunesse, de fréquentes occasions de faire pressentir ce qu'il deviendroit un jour.

Avec de grands talens, sans fortune, comment auroit-il échappé aux adroites insinuations de ses maîtres? Il entra dans leur Société en 1761. Il acheva ses études à Ingolstadt, et bientôt après il fut nommé professeur des humanités dans l'université de Hall en Tyrol.

Les Jésuites avoient établi dans leurs colléges que les professeurs enseigneroient successivement dans toutes les classes: ce qui joignoit à l'avantage d'éloigner la médiocrité, celui de former de savans littérateurs. C'étoit une manière de recommencer ses études et de s'affermir dans la connoissance des bons modèles. M. Stoll se fit remarquer dans cette carrière en employant une méthode nouvelle pour enseigner les langues grecque et latine; mais cette innovation, quoique bien reçue du public, et peut-être parce qu'elle en avoit été trop bien accueillie, déplut aux supérieurs de M. Stoll, qui le punirent de ses succès, en le reléguant à Eichstad, ville dont le collége avoit beaucoup moins de célébrité que celui de Hall d'où il eut ordre de sortir.

M. Stoll avoit formé le projet décrire un traité de l'éducation publique: j'oserai hasarder ici quelques réflexions analogues aux vues de ce savant, dont un de ses disciples, qui m'en a fait part, a gardé le souvenir.

On dit que les enfans passent trop de temps dans les colléges; mais ce temps ne seroit pas trop long, si l'en-

seignement des sciences exactes y étoit joint à celui des lettres. Peut-être faudroit-il, comme un de nos philosophes l'a conseillé, se contenter, pendant le cours des premières années, d'exercer la mémoire, en laissant mûrir la raison ; car ce sont des idées et non des préceptes qu'il importe aux enfans de recueillir. Peut-être faudroit-il commencer par ne fixer leur attention que sur les temps les plus simples des verbes, et se borner long-temps à les faire traduire, sans leur proposer aucune composition dans une langue dont les tours ne leur sont point assez connus; peut-être que les procédés de certains arts et quelques expériences de physique, dénués d'abord de tout raisonnement, seroient pour eux un spectacle attrayant et un amusement utile. A leurs questions nombreuses, on ne feroit que de courtes réponses ; leur curiosité seroit ainsi plutôt excitée que satisfaite ; et le temps étant enfin arrivé, toutes leurs idées, toutes leurs observations seroient liées par une théorie simple et facile. Les principes de la grammaire générale, appuyés par des exemples, leur dévoileroient le mécanisme du discours; on leur donneroit alors, pour composer, la traduction des ouvrages les plus purement écrits, et la lecture des originaux leur montreroit en quoi la convenance et le goût auroient été respectés ou blessés par eux ; on les engageroit, dans de certains jours ou à de certaines heures, à ne parler que la langue qui seroit l'objet de leur étude ; les élémens des sciences physiques feroient disparoître le merveilleux des phénomènes dont ils auroient d'abord été frappés; le calcul et la géométrie, appliqués à propos, leur offriroient la solution des plus piquans problêmes; les chaînes des montagnes, les rivages des mers, les sillons que décrivent les fleuves, leur traceroient les limites naturelles des Empires; la destinée des grands peuples leur marqueroit des

époques dans la durée des siècles ; dans les substances des trois règnes, avec les couleurs les plus riches, ils trouveroient les formes les plus variées et les plus belles. Parmi tant d'objets agréables, les délassemens des arts seroient pour eux de nouveaux encouragemens au travail. Le crayon, le pinceau, la plume, les armes, maniés successivement, les mouvemens de la danse excités et mesurés par les sons de la musique, la course, la lutte elles-mêmes, tant d'exercices et de jeux mêlés à l'étude, ne laisseroient dans une éducation bien soignée aucuns instans qui ne fussent voués à l'instruction et au plaisir. C'est l'ennui sur-tout qu'il faut bannir des lieux habités par la jeunesse ; il flétrit, il dessèche les premiers germes de l'esprit ; près de ces êtres, dont l'ame active tend à s'épanouir sans cesse, on ne doit rien admettre qui la resserre ou qui la glace ; car c'est au sein du mouvement que l'homme croît et se développe, comme c'est dans l'inaction qu'il perd le bien le plus réel, la force, sans laquelle il n'est pour lui ni bonheur, ni liberté.

M. Stoll quitta, en 1767, l'ordre dans lequel il étoit entré. Il y fut déterminé par un entretien qu'il eut avec un Jésuite de ses amis qui, étant à l'article de la mort, lui révéla, sur la constitution de cette société, diverses circonstances secrètes, par lesquelles il se crut obligé de n'y pas rester attaché plus long-temps.

Après avoir suivi pendant une année, à Strasbourg, les leçons de la faculté de médecine, la réputation du célèbre de Haën l'attira à Vienne où il fut reçu docteur en 1772. Le gouvernement l'envoya aussitôt en Hongrie, où des maladies épidémiques faisoient de grands ravages. C'est dans les pays malsains, tels que certaines provinces de la Hongrie, où le règne des épidémies est très-marqué ; c'est là que l'influence de la température se montre par

des effets très-sensibles, et que toutes les fièvres portent évidemment l'empreinte de la maladie dominante de la saison.

Environné de ces tristes objets de son étude, il lut les œuvres de Sydenham, et il reconnut dans la nature les grands traits des tableaux tracés par ce médecin illustre; il lut ensuite les autres traités écrits sur le même sujet: mais il revint toujours à celui de Sydenham, qu'il regardoit comme le premier des observateurs modernes, et qu'il se proposa toujours pour modèle dans ses travaux.

Ce sont sur-tout les fièvres intermittentes et rémittentes de mauvais caractère qui affligent les diverses contrées de la Hongrie. M. Stoll apprit à leurs habitans à faire usage du quinquina pour se guérir et quelquefois aussi pour se préserver; mais il ne pouvoit vivre au milieu d'eux sans courir les mêmes dangers, et il acquit une partie de son savoir aux dépens de sa santé.

Ce seroit une assez bonne manière de choisir un médecin que de préférer celui qui auroit éprouvé la maladie dont on seroit atteint. On ne pourroit douter au moins qu'il n'eût médité long-temps sur les moyens de la traiter. M. Stoll avoit si profondément étudié les épidémies dont le climat de Hongrie est le foyer, qu'il en prévoyoit le retour par l'état du ciel, et qu'il en reconnoissoit l'existence par des symptômes précurseurs que l'on n'avoit point observés avant lui, et qu'il auroit sans doute ignorés, comme les autres, s'il ne les eût pas remarqués sur lui-même. Epuisé par les attaques réitérées de ces maux cruels, il fut obligé de quitter un pays où il s'étoit rendu si utile, mais qui lui étoit devenu si contraire.

Il vint à Vienne où, après quelques mois de repos, M. Storck, qui connoissoit son mérite, le chargea de suppléer M. de Haën, alors malade, dans les fonctions de sa

chaire de médecine clinique, dont M. Stoll est devenu le titulaire, et où il s'est acquis tant de gloire.

Ne négligeons point de fixer l'attention publique sur un genre d'établissement des plus importans, et qui manque à la France. Dans une école clinique, le professeur enseigne la médecine près des malades; il apprend aux élèves qui l'entourent à reconnoître l'espèce d'affection qui se présente, et à prévoir les crises qui doivent la terminer; il calcule avec eux les forces de la vie, et comme ils ont dans leurs mains le fil qui le conduit, ils jugent en même temps et la nature et son ministre; tout, jusqu'aux fautes de leur maître, peut servir à les éclairer. Sur un registre qui demeure attaché au lit du malade, sont consignées la série des accidens et celle des remèdes par lesquels on les à combattus; le journal de la convalescence, ou, si la mort a terminé la scène, la description des ravages intérieurs que le mal a produits achève le tableau. Ces divers états réunis composent l'histoire de l'hospice, où le souvenir de tout ce qui intéresse l'avancement de la médecine est conservé. C'est par les élèves que les registres sont tenus, que les dissections sont faites, que les phénomènes de l'atmosphère sont recueillis; c'est par eux que les observations physiques et médicales sont rassemblées; et ces diverses fonctions décernées aux plus habiles, sont le prix de leur exactitude et de leur zèle. Chaque jour, après sa visite, le professeur les entretient des cas rares qui se sont offerts, et il leur expose les détails dans lesquels la présence des malades ne lui a pas permis d'entrer. Car il n'oublie point qu'il exerce un ministère de bienfaisance, et qu'il ne doit porter que des paroles de paix : c'est là que les opinions sont discutées, que les jugemens sont approfondis, et que les élèves sont rappelés sans cesse aux véritables sources de l'érudition

et du savoir. Ainsi, non-seulement on les instruit, mais on les accoutume encore à la précision dans les recherches; on les force à se rendre compte de ce qu'ils ont remarqué, et en traitant avec eux la médecine comme une branche de la physique, on leur donne une impulsion utile d'où l'on verra naître, non quelques découvertes isolées, telles que le hasard les livre à l'empirisme, mais un enchaînement de connoissances nouvelles, comme une étude assidue les trouve toujours dans les sentiers de l'expérience et de la raison. Voilà quels fruits produiroit l'établissement d'une chaire de médecine pratique en France.

Les maladies que M. Stoll a le plus souvent observées dans le climat de Vienne sont celles que produit l'altération de la bile, les fièvres lentes nerveuses, les péripneumonies, les catarrhes, la dysenterie et les rhumatismes.

Les anciens appeloient du nom de *bilieuses* les maladies dans lesquelles le sang que l'on avoit tiré se couvroit d'une croûte jaune et dure. Suivant l'acception des modernes, dans les maladies bilieuses, l'estomac et les intestins sont remplis de sucs amers, dont l'âcreté ou l'abondance excite la nausée. Comme cette matière n'a ni la même mobilité, ni la même consistance dans toutes les saisons, dans tous les âges, dans tous les tempéramens; comme les qualités des alimens influent sur sa nature et sur les changemens dont elle est susceptible, on voit combien ce sujet est vaste, et combien il faut d'expérience et de savoir pour le traiter. Les nombreux ravages que cette matière exerce, soit par son séjour dans le lieu de son foyer, soit au loin par la réaction des nerfs que sa présence a blessés, soit par son absorption dans les vaisseaux lymphatiques, les resserremens, les

inflammations des divers organes, les éruptions cutanées des différens genres, l'espèce de pléthore que produit l'excès de la bile dans un corps qui en est comme pénétré, la complication des accidens aigus et chroniques, primitifs ou secondaires, qui en sont la suite, et les indications qui en naissent, forment un enchaînement de maux et de remèdes, dont nul auteur avant M. Stoll n'avoit offert l'ensemble, et dans l'exposition desquels aucun n'avoit mis autant d'exactitude et de clarté.

Il est une autre humeur, celle de l'insensible transpiration, qui est plus abondante, plus ténue, plus facile encore à mouvoir que la bile, qui, tantôt fluide, tantôt sous la forme de vapeur, et souvent repoussée d'un organe vers un autre, produit par son altération et par ses déplacemens des accidens fâcheux. Des affections catarrhales, les rhumatismes, divers gonflemens douloureux, des inflammations, des spasmes, des éruptions en sont aussi les effets, qu'il importe de ne pas confondre avec les symptômes analogues des maladies bilieuses. Le traitement qui leur convient n'étant pas le même, le moyen de les reconnoître, que M. Stoll a établi par un grand nombre de faits, ne sauroit être indifférent.

Lorsqu'on lit ces recueils d'observations qui ont toutes été faites sur des hommes indigens et malheureux, et qu'on voit avec quelle exactitude leurs maux ont été suivis, avec quelle précaution leurs moindres accidens ont été remarqués, on ne peut refuser son hommage à cet amour de la gloire, qui seul peut suppléer toutes les vertus, et par qui sont ici prodigués des soins que l'on n'obtiendroit qu'à peine de la pitié la plus généreuse et du zèle le plus ardent de l'humanité.

M. Stoll parle des remèdes avec une précision qui ne laisse rien à désirer ni sur leurs effets, ni sur leurs doses.

On reconnoît par-tout l'homme que l'expérience a formé. Dans le traitement des pleurésies rhumatismales, il recommandoit l'application des vésicatoires dès le principe. Dans le traitement des pleurésies et des péripneumonies bilieuses, il faisoit précéder les évacuans. Il a été un des premiers qui aient déterminé les cas où, dans le pansement des vésicatoires, il convient de ne point enlever l'épiderme. Il a guéri les sciatiques les plus opiniâtres, à la manière de M. Cotunni, c'est-à-dire en plaçant un vésicatoire vers la tête du péroné. Il a décrit une espèce de rhumatisme bilieux qui cède aux émétiques. Il a fait prendre avec succès le *lichen islandicus* et le polygala aux personnes dont les poumons étoient engorgés d'une mucosité gluante ; il a prouvé que dans les cas analogues l'exercice du cheval est utile, et qu'il nuit à ceux qui sont attaqués d'un ulcère avec phlogose au poumon. Il regardoit l'*arnica* comme le quinquina des pauvres, et il l'employoit dans le traitement de toutes les diarrhées qui dépendoient de l'affoiblissement des intestins, et pour remédier à la stupeur des organes des sens. Le remède nervin qu'il préféroit étoit un mélange de poudre de petite valériane, de fer et de quinquina. Ses observations sur l'efficacité des extraits d'aconit, de belladona et de stramonium, donnés aux malades attaqués d'anciens rhumatismes ou de l'épilepsie, ont fixé l'attention de tous les médecins ; enfin dans le traitement des dysenteries les plus rebelles, il a fait appliquer avec succès des vésicatoires ou des sinapismes sur la région du bas-ventre ; et ces différens secours, donnés à propos, et presque toujours sous une forme nouvelle, sont autant de richesses pour notre art qui, cultivé de cette manière et se liant de toutes parts avec les sciences exactes, deviendra, comme elles, scrupuleux dans ses essais et dans ses preuves, et clair dans ses résultats.

Avant M. Stoll, M. de Haën avoit constaté, dans le même hôpital, les propriétés médicales de l'eau de chaux, de l'*anonis* et de l'*uva ursi*, dans le traitement des calculeux, et celles des feuilles d'oranger dont l'usage est maintenant si répandu pour calmer les spasmes. L'un et l'autre ont prescrit les médicamens dans les formules les plus simples, précaution sans laquelle ils n'auroient pu retirer aucun fruit de leurs travaux; l'un et l'autre ont tenu le plus juste milieu entre l'empirisme de l'observation dont Pringle faisoit le plus de cas, et la théorie de la médecine rationnelle à laquelle Hoffmann et Boerhaave ont tout rapporté. Mais il est difficile d'expliquer comment deux médecins habiles, conduits par des principes à peu près semblables, habitant le même climat, et pratiquant dans le même hospice, ont eu des opinions différentes sur quelques-uns des points les plus essentiels de notre art. M. Stoll faisoit un grand usage de l'émétique au commencement des maladies aiguës, et M. de Haën se vantoit de ne l'employer jamais. Celui-ci prodiguoit le quinquina; M. Stoll le conseilloit avec plus de mesure, et il regardoit même l'abus de ce remède comme capable de provoquer la goutte. La malignité paroissoit à M. de Haën n'être qu'un accident produit, comme les fièvres exanthématiques, par un régime défectueux ou par un traitement erroné; M. Stoll, au contraire, a décrit des fièvres essentiellement malignes; il en a déterminé le caractère, et il a prouvé que le foyer des exanthèmes résidoit souvent dans les humeurs dont les premières voies étoient remplies. MM. de Haën et Stoll ont tous les deux été remarquables par cette originalité qui est propre aux inventeurs; ils se sont tous les deux éloignés des sentiers battus; mais M. de Haën s'est peut-être trop pressé d'en sortir. Il règne dans ses entre-

prises une hardiesse, dans ses jugemens une rigueur, et dans ses opinions une singularité qui n'ont fait que s'accroître avec l'âge, et qui ont conduit ce savant médecin à terminer sa carrière par un écrit sur les miracles dont il s'est déclaré le fauteur. Plus réservé, M. Stoll ne croyoit qu'aux merveilles de la nature. N'oublions pas, disoit-il, lorsqu'il étoit contraint de s'arrêter dans ses leçons sur les fautes que M. de Haën avoit commises, que cet illustre professeur a publié sur le tétanos, sur les hémorrhoïdes, sur la colique des peintres, et sur les jours critiques, de savantes dissertations, dont notre siècle s'honore. M. Stoll l'avoit vu périr victime de sa confiance aveugle dans ses propres lumières. Atteint d'une fausse inflammation de poitrine, il aggrava son mal par des saignées dont les suites furent mortelles. Ainsi M. Stoll avoit appris, par les leçons de son maître, ce qu'il devoit savoir, par son exemple ce qu'il devoit faire, et par ses erreurs ce qu'il devoit éviter.

Les aphorismes d'Hippocrate et ceux de Boerhaave sont deux des plus belles productions de l'esprit humain. Ces grands hommes semblent n'avoir laissé aux médecins qui sont venus après eux, d'autre gloire que celle d'être leurs disciples et leurs commentateurs. On admire surtout dans les aphorismes d'Hippocrate ces grandes vues, ces vérités générales que le philosophe grec a exprimées avec toute la précision et la vigueur de la poésie. Boerhaave, plus circonscrit, s'est moins écarté de son sujet. Ce fut pour servir de texte à ses leçons, qu'il rédigea ses aphorismes. Les mêmes intentions ont suggéré à M. Stoll le même projet ; et remarquant que la connoissance des diverses sortes de fièvres est maintenant beaucoup plus avancée qu'elle ne l'étoit du temps de Boerhaave, et que ce médecin illustre n'avoit parlé ni des épidémies, ni des

maladies constitutionnelles des années, il se proposa, dans ses nouveaux aphorismes, de suppléer à cet oubli.

Lorsqu'on étudie la marche des maladies fébriles dont les habitans d'un grand pays sont atteints, on observe que plusieurs d'entre elles varient comme les saisons. M. Stoll les désigne par le nom d'annuelles. En portant plus loin ses regards, il trouve qu'il existe des révolutions de plusieurs années pendant lesquelles certaines fièvres conservent leurs caractères, et décroissent ensuite pour faire place à des constitutions nouvelles. Celles-ci sont appelées du nom de *stationnaires*. On s'est assuré qu'elles influent sur les fièvres annuelles qui se prolongent quelquefois assez pour se substituer aux premières, et l'on présume que diverses périodes ramènent ces maladies dans un ordre que des observations exactes sur la température et sur les balancemens de l'atmosphère détermineront peut-être un jour. Constamment appuyé sur la théorie de Sydenham, dont il s'est écarté dans quelques points, M. Stoll a discuté ces grandes questions avec un savoir et une philosophie qui suffiroient pour illustrer sa mémoire. Son dernier résultat est que nul médecin ne peut donner des conseils utiles, s'il ne connoît pas la marche et la nature des fièvres stationnaires et annuelles dominantes, les remèdes qui leur conviennent et leurs rapports avec les maladies qu'il doit traiter; réflexion qui montre pour quelle raison l'étude de la médecine est si difficile et si longue, et pourquoi, dans le nombre de ceux que le public appelle, il en est si peu qui soient capables d'exercer cet art et de contribuer à ses progrès.

Quelquefois le médecin demeure indécis sur la nature d'un mal dont les signes sont équivoques, ou dont les accidens sont compliqués. M. Stoll a tracé la méthode

générale, indirecte et symptomatique, qu'il convient de suivre en pareil cas ; il indique jusqu'où l'on peut aller et où il faut que l'on s'arrête. Il montre combien est coupable celui que des suppositions dirigent dans le choix des médicamens qu'il prescrit ; à quel ridicule, à quel danger même il s'expose, lorsqu'il s'arme d'un secours puissant, contre un mal léger ; combien, toutes les fois qu'il doute, son devoir et son intérêt lui commandent de rester dans l'inaction, et d'observer en silence ; enfin, par quelles voies, par quelles tentatives sagement concertées il peut parvenir à connoître la direction et les besoins de ce principe conservateur qui peut beaucoup sans le secours de l'art, mais sans lequel l'art ne peut rien.

M. Stoll étoit simple dans sa théorie ; il n'admettoit point ces virus nombreux que l'on a multipliés pour expliquer l'origine des maladies dont les causes sont inconnues. Il ne voyoit dans le rachitis qu'un affoiblissement général dont tous les moyens fortifians sont le remède. Il regardoit la fièvre puerpérale comme une fièvre gastrique, le plus souvent putride, que les saisons modifient, et dans le traitement de laquelle les évacuans et sur-tout les vomitifs sont indiqués, comme dans la cure de toutes les maladies dont les accidens sont semblables. La fièvre pestilentielle ne lui paroissoit être qu'une nuance intermédiaire entre la fièvre maligne et la peste proprement dite, qui peut, suivant lui, naître et se développer dans un sujet où toutes les causes de la malignité sont portées à leur comble. Il a décrit une fièvre lente-nerveuse qui a régné épidémiquement en 1777, et dont la marche étoit différente dans les hommes et dans les femmes. Enfin il a établi que parmi les maladies très-aiguës, telles que l'apoplexie, plusieurs sont des accidens d'une fièvre intermittente ou rémittente cachée, dont les premiers coups sont

quelquefois mortels. Je m'arrête à regret, la plupart des articles que j'oublie n'ayant pas moins de valeur que ceux dont j'ai fait mention ici.

On doit encore à M. Stoll d'avoir été l'éditeur des œuvres posthumes de Van-Swieten. Cet illustre médecin étoit dans l'usage d'écrire chaque soir les résultats de ses observations de la journée, et c'est ce recueil de vingt-trois années que M. Stoll a rendu public. Ceux qui méditent sur les périodes et sur les crises des maladies y trouveront une ample moisson de faits dont ils pourront se servir dans leur étude. C'est sur-tout en lisant cet ouvrage, qu'ils apprendront quels étoient les principes de Van-Swieten dans l'exercice de la médecine, et qu'ils sauront se rendre compte de quelques circonstances particulières aux opinions qu'il avoit adoptées. Lorsqu'on voit combien il a peu fait vomir au commencement des fièvres putrides, on comprend, par exemple, pourquoi les aphthes ont été l'un des principaux symptômes de ces maladies. On remarque encore que, dans le traitement des fièvres putrides malignes, il n'a point employé le quinquina qu'il remplaçoit par la serpentaire de Virginie et par le vin du Rhin, et que, dans le traitement des pleurésies, il n'a point conseillé l'application des vésicatoires sur le lieu de la douleur. C'étoit presque toujours la médecine expectante qu'il préféroit. En général, ceux qui observent avec attention et qui pratiquent avec réserve, sont les seuls qui se permettent de publier leurs journaux. Les autres n'oseroient écrire tout ce qu'ils osent tenter; ils rougiroient, en lisant l'histoire de tant de remèdes accumulés en vain, et qui, s'ils n'ont pas avancé le dernier terme, ont au moins rendu plus amères les souffrances des malheureux qui avoient à mourir.

Les yeux de M. Stoll étoient fermés à peine, que ses

ouvrages avoient des commentateurs. Jaloux de conserver toute sa gloire, ses disciples ont recueilli ses leçons dont ils ont fait servir les extraits à l'explication de ses aphorismes. M. Eyrel a publié les dissertations où la base de sa doctrine est consignée; on doit sur-tout lui savoir gré de nous avoir conservé les discours que M. Stoll prononçoit chaque année à l'ouverture de son école de médecine pratique. Ce n'est plus, disoit-il aux élèves assemblés, ce n'est plus dans les écrits des hommes, c'est au sein même de la nature qu'il vous faut prendre des leçons. Approchez de ces lits de douleur où des malheureux gémissent, et interrogez-les. Ici les symptômes ne se montrent pas comme dans les livres; leur marche est souvent tumultueuse, rompue, cachée par mille accidens divers. O vous! ajouta-t-il, à l'instruction desquels je me dévoue tout entier, jugez par mon inquiétude de celle que vous éprouverez un jour. Éloignez de votre ame le tourment du remords, et, je vous en conjure par ce qui vous touche et vous émeut davantage, ou livrez-vous sans réserve à une étude de laquelle dépend la vie de vos semblables, ou, s'il ne peut en être ainsi, fuyez, sortez de cet asile, et quittez un état où vous ne seriez jamais que le fléau de l'umanité.

M. Stoll a joui de bonne heure d'une confiance universelle. On se rendoit de toutes parts à Vienne, pour y étudier la médecine sous ses yeux, et de toutes parts aussi les étrangers venoient lui demander des conseils sur leur santé. Pendant qu'il languissoit abattu par sa dernière maladie, il reçut la visite de l'Empereur, qui vint le consoler au milieu de ses souffrances; non que M. Stoll fût attaché à la cour, ni que Sa Majesté impériale en eût reçu des services personnels, mais sans doute parce qu'elle se regardoit comme chargée de payer à un

citoyen qui avoit honoré sa patrie, la dette sacrée de l'estime et de la reconnoissance publiques.

Ce savant confrère est mort le 22 mars 1788. De combien de regrets ne doit pas être suivie la perte d'un homme qui avant sa quarante-cinquième année s'étoit montré le rival de Pringle et d'Huxham dans ses constitutions, l'émule de Boerhaave dans ses aphorismes, et qui, s'il eût vécu plus long-temps, auroit fourni sans doute une des plus brillantes carrières dont l'histoire de notre art conserve le souvenir !

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

Cet ouvrage étant destiné à faire connoître comment on traite les malades dans l'hôpital de clinique de Vienne, il m'a paru convenable de présenter à mes lecteurs une description abrégée de cet établissement.

Personne n'ignore que l'Impératrice Marie-Thérèse créa, il y a déjà plusieurs années, un hôpital, pour que les élèves en médecine, après avoir suffisamment étudié la théorie, pussent se former à la pratique, en suivant pour guide un professeur de clinique.

Les nombreux et excellens ouvrages d'Antoine de Haën prouvent avec quelle distinction et quel avantage pour l'art il remplissoit ses pénibles fonctions. Lorsqu'il mourut, je fus chargé de le remplacer par l'illustre baron de Storck, dont la bienveillance à mon égard est gravée au fond de mon cœur en caractères inéfaçables.

Cet homme illustre, né pour le bien de la science, celui de sa patrie et de ceux qui la gouvernent, a fait depuis un grand nombre d'améliorations propres à faciliter l'étude clinique. Il a transféré l'hôpital dans un lieu plus convenable, en le réunissant à celui de la Sainte-Trinité, dans le local duquel il est renfermé. Là, un grand concours de malades met à portée chaque jour de choisir et d'offrir aux yeux toutes les maladies. Les élèves ont en outre cet avantage, que lorsqu'ils ont appris jusqu'à un certain point, auprès du petit nombre de malades que contient l'hôpital de clinique, à connoître et à traiter les maladies, on leur présente un champ plus vaste pour se

perfectionner dans la pratique, en les conduisant dans les grandes salles qui contiennent des malades de toute espèce qui y affluent tous les jours. Comme de nouveaux soldats sont préparés par de légères escarmouches à livrer des combats plus sérieux, ces élèves, ayant étudié le caractère des maladies sur quelques malades, s'instruisent davantage en en voyant un grand nombre; et s'exerçant en quelque sorte à leurs propres frais, ils se forment un certain jugement pratique, ils acquièrent une facilité singulière à bien discerner, qualités indispensables à quiconque veut exercer la médecine avec succès, et que la lecture seule ne donnera jamais.

Les soins prévoyans de NOTRE ILLUSTRE PRÉSIDENT ont encore produit d'autres ressources de la plus grande importance pour acquérir cette facilité dans l'exercice d'un art si difficile.

En effet, comme beaucoup d'individus sont affectés d'infirmités qui ne les retiennent pas au lit, on les reçoit tous les jours, à des heures réglées, dans un lieu particulier de l'hôpital, pour y exposer leurs maladies; et pour l'ordinaire on leur fournit gratuitement les remèdes dont ils doivent faire usage chez eux.

Or, comme il en vient chaque année plusieurs centaines pour chercher un soulagement à leurs maux, ceux qui veulent assister à ce concours journalier de pauvres malades n'ont-ils pas une excellente occasion de s'instruire complètement sur la pratique de la médecine dans tous les genres de maladies?

Afin qu'il ne restât rien à désirer, même à l'esprit le plus avide de connoissances, on donne en outre, dans le même établissement, par l'ordre de NOTRE ILLUSTRE PRÉSIDENT, d'autres leçons pratiques, comme complément en quelque sorte de la médecine clinique, indé-

pendamment de ce que ces parties de l'enseignement sont professées chaque jour au collége public, devant un auditoire nombreux.

L'art des accouchemens est démontré chez nous aux élèves en médecine, par Raphaël Steidel, professeur de chirurgie, homme très-expérimenté en cette partie, d'abord à l'aide de mannequins très-ingénieux qu'il a inventés pour cet usage, et définitivement au lit même des femmes en couches. Ainsi ceux qui, ne se contentant pas uniquement de la théorie, désirent se former aussi dans la pratique de cet art trouvent là l'occasion de satisfaire pleinement leurs désirs.

Le même professeur de chirurgie instruit, chaque jour, avec la plus grande dextérité et un talent très-distingué, de nombreux élèves dans la pratique de la chirurgie, dans l'anatomie, et dans les opérations chirurgicales.

On fournit des cadavres, autant qu'il est nécessaire, à ceux qui désirent cultiver particulièrement l'anatomie, et s'exercer dans l'art de la dissection.

La même vigilance de notre ILLUSTRE CHEF DES ÉTUDES a pourvu également à ce que nous ne fussions pas privés des autres genres de secours qui peuvent contribuer de quelque manière à rendre les connoissances de l'art de guérir plus faciles à acquérir. Ainsi, nous avons un arsenal, tant de médecine que de chirurgie, déjà très-riche et qui augmente tous les jours : nous avons une bibliothèque bien choisie, et pour laquelle on fait continuellement de nouvelles acquisitions.

Mais nous devons encore à la munificence de notre AUGUSTE SOUVERAINE et au goût qui la porte vers les sciences un avantage unique et digne d'une reconnoissance éternelle : c'est que les étrangers sont admis comme ceux du pays à profiter gratuitement de ces moyens d'acquérir une science aussi étendue.

Je dirai maintenant quelque chose des motifs que j'ai eus d'écrire.

Aussitôt que ces fonctions si importantes me furent confiées, je tournai particulièrement mon attention à découvrir la nature et le caractère des maladies populaires, c'est-à-dire de celles qui se montrent le plus généralement, soit dans tous les temps, et en n'observant aucun ordre relativement aux saisons, soit seulement dans certains temps de l'année de préférence aux autres.

En effet, je voyois par mon expérience et par celle des autres que la connoissance non-seulement de ces maladies qui sont fréquemment funestes, mais encore de celles que la plupart regardent comme très-ordinaires et faciles à guérir, et qui sont plutôt fâcheuses que mortelles, n'est pas aussi complète sous tous les rapports qu'on le croit communément, et que le pense même un assez grand nombre de médecins.

Je crus donc que je ferois quelque chose qui ne seroit pas d'une médiocre importance, si je communiquois dès à présent au public ce que j'ai recueilli dans mes journaux, d'après une observation attentive de ces maladies, et une expérience multipliée et journalière; et si j'exposois naïvement dans une narration fidèle et écrite d'un style simple ce que j'avois trouvé être utile ou nuisible dans leur traitement.

C'est pourquoi j'aurai atteint mon but, et je me croirai heureux, si mon travail, quelque mince qu'il soit, peut contribuer en quelque chose à détruire des opinions pernicieuses, à donner des notions plus claires de certaines maladies fort répandues, et si, ne m'asservissant à aucune vaine hypothèse, je parviens à confirmer, par des observations exactes, les découvertes des autres qui n'ont peut-être pas encore été suffisamment sanctionnées par l'expérience.

MÉDECINE PRATIQUE

DE

MAX. STOLL.

DESCRIPTION ABRÉGÉE DE LA CONSTITUTION DE L'ANNÉE 1775.

Ayant à décrire des maladies populaires, je dois d'abord rendre compte de l'état, non-seulement des constitutions pendant lesquelles elles ont eu lieu, mais encore de celles qui, les ayant précédées immédiatement, et ayant exercé complètement leur influence, ont produit une disposition particulière dans les corps. Voilà pourquoi j'ai rassemblé, et je présente ici en raccourci, les observations sur la constitution de l'année précédente et sur les différens rapports des saisons avec la santé, qui se trouvent éparses dans mon journal.

Janvier. L'année 1775 commença par une forte gelée, qui fut suivie de neiges abondantes, et de beaucoup de nuages très-chargés qui paroissoient pendant les nuits, le matin et vers le soir. Mais bientôt la température s'échauffa : les neiges fondirent, et il tomba beaucoup d'eau. Après les quinze premiers jours du mois, un froid rigoureux se fit sentir subitement; il retomba beaucoup de neige, et les vents furent rares et modérés. Vers la fin, le temps se radoucit de nouveau, la

neige disparut, le ciel se couvrit de nuages et de brouillards, les vents furent foibles.

Ce fut alors que la toux convulsive des enfans commença à paroître.

Au commencement de *février*, la température devint encore plus douce : il y eut des nuages épais, rarement de la pluie; un vent violent souffla par intervalles. Ensuite un air doux, de la gelée, un peu de neige, très-peu de soleil, des pluies, du vent, des brouillards épais et qui tomboient en pluie, se succédèrent réciproquement et sans ordre pendant tout le reste du mois; de manière cependant que la douceur de la température prédomina. Sur la fin, on eut une chaleur de printemps; les vents furent modérés.

La toux convulsive des enfans se propagea beaucoup; et vers le milieu du mois les adultes eux-mêmes furent tourmentés par des toux cruelles.

Tout le mois de *mars* fut inconstant, tantôt semblable au printemps, tantôt rappelant la rigueur de l'hiver. Le ciel, d'abord serein, devint sur la fin nébuleux et pluvieux. Les toux férines (1) régnèrent alors avec la plus grande force.

Le mois d'*avril*, qui est ordinairement variable, le fut cette année plus qu'à l'ordinaire. Les passages du chaud au froid, d'un temps serein à un temps orageux, pluvieux, nébuleux, furent fréquens et subits : les vents furent variés et fréquens. Les toux férines et la toux convulsive des enfans continuèrent à régner jusqu'au milieu du mois; elles diminuèrent vers la fin.

Dans le mois de *mai*, les alternatives de froid et de chaud

(1) Ce mot, emprunté des anciens médecins, étoit appliqué par eux aux maladies remarquables par leur caractère indomptable et en quelque sorte féroce, *ferinus* θηριώδης. Ceux qui avoient ces maladies etoient aussi appelés θηριωδεις, *ferini*. Les modernes ne s'en servent plus que pour désigner l'espèce de toux cruelle et rebelle dont parle Stoll. (*Note du Traducteur*).

furent encore très-fréquentes : les jours étoient chauds ; les nuits froides. La sécheresse fut extrême ; le ciel resta serein, l'atmosphère étant balayée par des vents fréquens, forts et variés. Vers la fin, il y eut des pluies très-abondantes, un vent très-froid ; et alors, la toux convulsive des enfans et les toux férines disparoissant, on éprouva presque généralement une autre espèce de toux qu'on reconnut pour être *stomachique*, soit d'après les signes d'une bile surabondante dans l'estomac, soit parce qu'elle cédoit facilement aux vomitifs ou aux purgatifs. Quelques médecins, l'ayant regardée comme une toux de poitrine, négligèrent, au détriment de leurs malades, les indications que présentoit l'état de l'estomac.

Au commencement de *juin*, les alternatives de chaud et de froid furent fréquentes, les nuits étant le plus souvent plus froides qu'à l'ordinaire. Après les premiers jours, on eut des chaleurs fortes, constantes; un temps serein, sec ; rarement de la pluie. Sur la fin, la constitution se montra nébuleuse et humide. La toux stomachique fut très-commune pendant tout ce mois.

En *juillet*, la chaleur fut continuelle et les pluies furent très-rares : à peine voyoit-on encore sur la fin quelques toux stomachiques.

Dans le mois d'*août*, les chaleurs furent considérables, les pluies très-rares ; il tonna fréquemment. Les maladies se montrèrent en petit nombre, et sporadiquement. Les sueurs nocturnes étoient très-abondantes.

Les chaleurs furent grandes presque jusqu'à la moitié de *septembre*. Ensuite le froid se fit sentir, le ciel continuant presque toujours d'être serein. Il y eut plus de fièvres que durant les mois précédens, et elles furent du genre de celles qui se montrent dans cette saison, telles que les intermittentes et les rémittentes : on vit aussi des choléra-morbus, des diarrhées, etc. : mais ces maladies ne différoient point de celles des autres années.

Le mois d'*octobre* fut, le plus ordinairement, froid et

humide : cependant il produisit un peu moins de maladies que le mois précédent.

En *novembre*, les pluies furent presque continuelles. Il tomba peu de neige, et elle fondoit sur-le-champ. Le froid fut moindre, sur-tout vers la fin du mois, que ne le comporte la saison.

On observa des rhumatismes universels, des fluxions locales de différente espèce, des aphthes, même parmi les adultes. Les femmes, particulièrement celles qui étoient foibles, avoient, dans les premières voies, un appareil de crudités, de phlegmes, et d'une sérosité putride.

Pendant le mois de *décembre*, les pluies furent fréquentes et le temps humide, sans être froid, sur-tout vers le commencement et vers la fin ; mais vers le milieu il fut sec et froid. Il y eut beaucoup de fluxions sur les yeux, le nez, la gorge, les poumons, les membres.

Voilà le tableau abrégé de la constitution de l'année 1775, telle qu'elle fut à-peu-près : je vais maintenant présenter celui de l'année suivante.

ANNÉE 1776.

Janvier. L'année commença par beaucoup de neige : de là jusqu'au milieu de janvier, le temps fut humide, mais moins froid qu'on ne devoit s'y attendre dans la saison. Depuis le 15 du mois jusqu'à la fin, on eut un froid très-sec, qui augmenta par degrés, et qui devint si violent dans les derniers jours, que personne ne se souvenoit d'en avoir éprouvé un pareil.

Au commencement du mois, on vit paroître beaucoup de petites véroles d'une mauvaise qualité, et quelques rougeoles d'un bon caractère. Les fièvres, qui, jusqu'au milieu du mois, avoient été pituiteuses, se changèrent, vers les derniers jours, où un hiver des plus rigoureux se faisoit sentir dans toute l'Europe, en inflammations des poumons, en pleurésies et en péripneumonies.

Février. Le froid se soutint au même degré dans le com-

mencement de février : mais, après le troisième ou le quatrième jour, succéda, avec le vent du midi, une température douce et humide, qui se soutint sans interruption pendant tout le mois.

Les maladies inflammatoires des poumons furent assez fréquentes, mais moins que celles qui régnoient au commencement de l'année.

Mars. En général ce mois fut sec, le froid et la chaleur se remplaçant tour à tour, de manière cependant qu'en somme le chaud prédomina. Il y eut des fièvres catarrhales sans nombre. On observa aussi une certaine espèce de pleurésie ou de péripneumonie, dont je crois important de parler avec un soin particulier, soit parce qu'à l'époque où je fus chargé de l'hôpital de la Sainte-Trinité, j'eus occasion de la voir moi-même très-souvent parmi le grand nombre des malades qui affluent à cet hôpital, et de la traiter avec succès; soit (et c'est le motif le plus puissant) parce que je pense qu'elle n'a pas encore été décrite avec assez de soin, ou que si elle l'a été, son traitement n'est ni assez usité ni assez connu pour que j'aie l'air de répéter ce qui a été dit par d'autres, en présentant quelque chose qui me soit propre.

La maladie qui va m'occuper assez longuement mérite encore une attention particulière, sous le point de vue qu'elle appartient à la classe des maladies qui reviennent souvent en peu de temps et se propagent parmi le peuple, c'est-à-dire des épidémies. D'ailleurs il n'est que trop ordinaire que les médecins, trompés par l'apparence d'une autre maladie, ne la traitent pas par la méthode qui lui convient.

Les malades attaqués de cette espèce de pleurésie ou de péripneumonie présentèrent différens symptômes. Une disposition catarrhale avoit eu lieu pendant quelques jours et même quelques semaines auparavant; l'appétit se perdoit; la bouche étoit sans goût, amère, collante; les malades suoient la nuit. Alors survinrent de légers frissons, et même un froid plus marqué, mais moins intense que dans les véritables inflammations des poumons; de la chaleur, de l'oppression de poitrine, et une

douleur vive, ou dans la région du sternum ou dans un des côtés, succédoient à ce froid. Cette douleur occupoit quelquefois tout le thorax; mais il étoit rare qu'elle augmentât en respirant ou en toussant. Les malades se posoient également bien sur l'un ou sur l'autre côté. Les hypochondres étoient souvent tendus, douloureux, sur-tout quand on y portoit la main. Une douleur gravative à la région du cardia et au-dessous augmentoit aussi au toucher. Les rapports étoient amers, le ventre resserré, ou bien les selles très-liquides et bilieuses. La face étoit d'un vert pâle, les yeux tristes : on sentoit une douleur de tête gravative. La soif étoit souvent nulle, ou bien elle étoit moindre qu'on n'a coutume de l'éprouver dans une maladie aiguë. Le goût étoit amère chez le plus grand nombre; et chez quelques-uns, ou d'une douceur nauséabonde, ou acide et austère. Quelquefois la langue étoit blanche et pâteuse; mais le plus souvent elle étoit couverte d'une humeur d'un jaune verdâtre, et comme hérissée de petites éminences velues teintes avec une matière jaune et verte. Les dents étoient sales. Il y avoit gonflement de l'estomac, et on y éprouvoit un sentiment de plénitude. Il y avoit anxiété dans la région précordiale, des tranchées de temps en temps, de la douleur de reins; les crachats étoient gluans, épais, tenaces, blancs, décidément verdâtres chez quelques-uns seulement; mais ces derniers parurent dès le commencement de la maladie, et même avant. Les urines étoient safranées, devenoient bientôt jumenteuses(1), et ne

(1) Cette expression, qui ne présente aucune idée fixe à l'esprit de ceux qui n'ont pas eu occasion de comparer, est l'équivalent de celles-ci, *trouble et blanchâtre*. Cette espèce d'urine étoit aussi appelée par les anciens médecins *subjugalis*, par allusion aux chevaux qui sont sous le joug, *υποζυγιοι*, à cause qu'elle ressemble par sa couleur, son épaisseur et sa saleté, à celle des chevaux qui travaillent. Elle ne sort point claire de la vessie, pour se troubler ensuite; elle n'en sort point trouble, pour s'éclaircir quelque temps après : mais elle sort et reste trouble, quoiqu'elle dépose souvent un sédiment (*Note du Traducteur.*)

déposoient qu'imparfaitement un sédiment furfuracé, blanc, briqueté ou mélangé : elles se montrèrent telles dès le commencement de la maladie. Quelques malades vomirent spontanément des matières bilieuses, ce qui les soulagea : d'autres n'avoient que des envies de vomir. Un flux abondant d'une salive insipide couloit vers le gosier, et des nausées rendoient insupportable le seul aspect des alimens. Le pouls n'étoit pas dur ordinairement : il varioit pour la fréquence selon les individus.

Ou la fièvre se soutenoit au même degré de force ; ou il y avoit des redoublemens, qui de toute manière étoient irréguliers.

De tous ces symptômes, celui dont les malades se plaignoient davantage c'étoit la chaleur dans la poitrine avec oppression et difficulté de respirer. Quelques-uns même ne se plaignirent que d'une gêne dans la respiration et d'une violente oppression de poitrine (1).

(1) On ne peut qu'admirer la précision et l'exactitude avec lesquelles Stoll peint la marche générale de ce qu'il appelle pleurésie ou péripneumonie bilieuse ; mais comme les symptômes qu'il décrit indiquent plutôt un catarrhe du poumon et une affection gastrique, il étoit important de distinguer d'abord les cas de complication du catarrhe avec un embarras gastrique, d'avec ceux de la complication du même catarrhe avec une fièvre gastrique ou bilieuse, ce qui est très-différent. L'émétique suffit dans le premier cas pour faire disparoître les symptômes bilieux ; au lieu que dans le deuxième cas la fièvre gastrique continue son cours en même temps que le catarrhe : cela est même souvent si marqué, que j'ai vu les exacerbations de la fièvre se reproduire avec beaucoup plus d'intensité de deux jours l'un, ou sous le type de tierce, et que la maladie ne s'est point terminée alors avant le quinzième jour ; au lieu que le catarrhe se termine souvent du neuvième au dixième jour, quand on fait cesser d'abord l'embarras gastrique qui le compliquoit. On ne peut aussi que reprocher à Stoll d'avoir si peu insisté sur les périodes et la terminaison naturelle des maladies, comme pour donner plus de prix aux principes du traitement qu'il adopte. Dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, on doit dire la vérité toute entière, être le simple historien de la marche de la nature ; et la médecine, par cette méthode, ne peut que gagner dans l'opinion publique. (*Note de M. Pinel.*)

Tels étoient les symptômes de cette espèce de pleurésie ou péripneumonie (que j'appelle *bilieuse*), lorsqu'elle n'étoit compliquée d'aucune autre maladie. Il ne se trouva cependant que très-peu de malades qui présentassent tous les symptômes dont je viens de faire l'énumération. On n'en observa chez la plupart qu'un très-petit nombre d'entre eux, qui servoient à faire reconnoître la maladie. Un signe constant chez tous fut, indépendamment de l'état de la poitrine et de la respiration dont j'ai parlé, celui que fournissoient la langue et le goût qui étoit dépravé de différentes manières. Tous éprouvèrent des nausées et la perte de l'appétit; mais tous n'avoient pas des rapports de bile, ou de toute autre matière. Tous se plaignoient d'une douleur à l'estomac; la plupart la qualifioient de gravative, et très-peu de simple pincement de cet organe. Quelques-uns même n'en éprouvoient aucune, si ce n'est que quand on les palpoit.

Vers la fin de mars, et pendant presque tout le mois d'avril, plusieurs malades éprouvèrent encore d'autres symptômes, tels que des douleurs dans les extrémités, tant supérieures qu'inférieures, et entre les deux épaules. Quelques-uns eurent ces douleurs dans les muscles situés entre les articulations, sans que celles-ci en fussent affectées. Chez d'autres les articulations devinrent roides et douloureuses. Plusieurs en éprouvèrent dans les deux hypochondres, qui n'étoient ni gravatives ni avec tension, mais très-aiguës, augmentant beaucoup dans l'inspiration, et ne pouvant supporter le toucher. Chez ces derniers, le rhumatisme se joignoit à la pleurésie ou péripneumonie bilieuse.

Dans le même temps, c'est-à-dire vers la fin de mars, quelques-uns, et en assez grand nombre, éprouvèrent, outre les symptômes exposés ci-dessus, une douleur décidément pongitive et très-aiguë, et une soif proportionnée à la maladie; leur pouls étoit dur et plein, leurs crachats nuls ou mêlés de filets de sang. Ceux-là, outre la maladie bilieuse, avoient une véritable inflammation des poumons.

Fort peu de mes malades arrivèrent à l'hôpital au commen-

cement de la maladie : pour la plupart, c'étoit au bout de quelques jours, pendant lesquels ils n'avoient fait le plus souvent aucun remède, ou n'en avoient fait que par hasard. Plusieurs s'étoient fait saigner une fois ou deux, ce qui ne les avoit soulageés que momentanément : car bientôt tous les accidens s'exaspérèrent, et particulièrement ceux qui affectoient la poitrine ; le pouls devint plus fréquent, petit, abattu ; l'anxiété fut considérable, la chaleur plus forte. Ceux qui avoient fait usage de purgatifs n'en retirèrent le plus souvent aucun avantage, ou que très-peu : la plupart même s'en trouvèrent plus mal et leur fièvre augmenta.

Telle étoit cette maladie, que je parvenois à guérir promptement et sûrement de la manière suivante. Lorsque je m'étois assuré par un examen attentif qu'elle n'étoit compliquée d'aucune inflammation, ce qui eut lieu le plus ordinairement, je commençois le traitement par un vomitif, qui faisoit rendre abondamment une matière jaune et quelquefois très-verte, et procuroit aussi quelques selles à la plupart des malades. Cette matière bilieuse, expulsée par le vomissement, étoit en général très-amère ; mais quelquefois elle parut acide et austère. Chez presque tous les malades, bientôt après l'effet du vomitif, l'oppression de poitrine diminuoit considérablement : elle disparoissoit même entièrement chez quelques-uns, la respiration devenoit plus libre, et les accidens propres à l'estomac étoient enlevés ou sensiblement diminués. Je faisois vomir le plus grand nombre des malades ; et certainement il n'en est aucun qui n'en ait éprouvé un soulagement marqué. Plusieurs qui se plaignoient, dans les deux hypochondres, de douleurs aiguës qui s'aggravoient au toucher, en étoient délivrés par le vomitif : ce qui prouve que toute espèce de douleur aiguë qui augmente au toucher ne doit pas être regardée comme inflammatoire.

Après le vomissement, et même avant, je faisois boire d'une tisane d'orge avec l'oximel simple, pour délayer les matières qui surchargeoient les premières voies. Je tenois aussi le ventre libre pendant fort long-temps, en donnant une dé-

coction d'orge avec du vinaigre, du miel et un sel neutre quelconque, mélange dont l'effet étoit de fondre et de déblayer le reste de matière bilieuse qui avoit adhéré trop fortement aux intestins pour être expulsé par le vomitif. Si l'on négligeoit cette précaution, les premiers symptômes reparoissoient deux jours après ; ou bien la maladie étoit remplacée par une fièvre intermittente, le plus ordinairement tierce, que l'on guérissoit par l'usage des sels neutres d'abord, ensuite du quinquina. Il y eut cependant des malades, mais en bien petit nombre, qui, quoiqu'ayant vomi efficacement, et ayant évacué par haut et par bas beaucoup de matière bilieuse, ne se trouvoient pas soulagés autant que nous devions nous y attendre. C'étoit un signe qu'une portion de la matière bilieuse n'avoit pas encore été renduc suffisamment mobile, et qu'elle adhéroit trop fortement encore aux parois de l'estomac. On redonnoit à ces malades, pendant un ou deux jours, une boisson dans laquelle entroient de l'oximel et un sel neutre, et ensuite on les faisoit vomir une seconde fois, ce qui suffisoit presque toujours : car j'ai eu besoin à peine une fois ou deux d'un troisième vomitif, après quelques jours d'intervalle.

Ceux qui étoient guéris par cette méthode, ayant recouvré de l'appétit, et n'ayant plus de fièvre, ressentoient cependant encore une certaine difficulté de respirer, mais qui cédoit à l'usage d'une mixture d'eau de fenouil, d'oximel scillitique et d'antimoine diaphorétique non lavé (1), qui faisoit expectorer beaucoup de crachats aqueux. Je n'ai donné le kermès (2)

(1) Si on projette, dans un creuset rougi au feu, trois parties de nitrate de potasse, et une partie de sulfure d'antimoine natif, il reste dans ce creuset, après la détonation, une matière composée de l'oxide d'antimoine uni en partie à l'alkali fixe du nitre, et d'une portion du nitre qui a échappé à la détonation. Cette matière contient aussi un peu de sulfate de potasse formé par l'acide du soufre et l'alkali fixe du nitre. C'est ce composé qu'on a appelé *antimoine diaphorétique non lavé*, et aussi, *fondant de Rotrou*. Les chimistes modernes l'ont désigné sous la dénomination *d'oxide d'antimoine alkalin*. (*Note du Traducteur.*)

(2) Ce médicament a été ainsi appelé à cause de sa ressemblance de

que très-rarement, mais plus souvent une solution d'un peu de tartre émétique dans un véhicule aqueux. J'aurai ailleurs une occasion plus convenable de parler de ce moyen.

L'observation m'ayant fait connoître que les convalescens de cette maladie retomboient très-facilement, sur-tout s'ils prenoient plus de nourriture que leur estomac affoibli n'en pouvoit supporter, je leur faisois suivre avec rigueur les préceptes de la diététique, et par l'usage des stomachiques je rétablissois les forces digestives que la maladie et le traitement lui-même avoient détruites. Je me servois le plus souvent, pour cet effet, de l'élixir stomachique doux (1), et d'une eau de rhubarbe par parties égales, à moins qu'une fièvre intermittente, que j'ai dit plus haut terminer assez souvent la maladie, n'exigeât en même temps l'emploi du quinquina.

J'avois toujours grand soin qu'aucun de mes malades, sans exception, ne sortît de l'hôpital avant que ses forces fussent entièrement rétablies. Je les gardois même un peu plus long-

couleur avec la coque animale de ce nom, qu'on emploie dans la teinture. Comme cette dénomination ne présente aucune idée de sa nature ou de sa composition, on doit se faire une loi d'adopter celle que lui ont assignée les chimistes modernes, d'*oxide d'antimoine sulfuré rouge* (*Note du traducteur.*)

(1) Cet élixir (*elixirium stomachicum temperatum*) est ainsi formulé dans la pharmacopée de Vienne (*pharmacopea austriaco-provincialis.*)

℞ *Extracti absynthii*,
centaurii minoris,
cardui benedicti,
gentianæ,
Salis tartari . . . . . *ana unciam unam.*
Flavedinis corticum aurantiorum amarorum.
. . . . . *uncias quatuor.*
Incisis adfundantur;
Vini generosi. . . . . . *libras quatuor.*
Stent per noctem in infusione calidâ : factâ dein forti expressione, servetur elixirium rite filtratum.

temps que leur santé ne sembloit l'exiger, persuadé que de les laisser languir dans une longue convalescence, après les avoir sauvés d'une maladie grave, c'étoit ne leur rendre service qu'imparfaitement, ou même ne leur en point rendre du tout.

Tel étoit le traitement que j'employois toutes les fois que la maladie étoit simple et sans aucune complication. D'autres méthodes m'ont paru avoir été nuisibles: examinons-les avec soin, puisqu'on s'instruit, non-seulement par ce qui sert aux malades, mais encore, et même beaucoup plus, par ce qui leur nuit.

La saignée faisoit plus de mal qu'aucun autre remède, à moins qu'il n'y eût en même temps inflammation, circonstance dont j'aurai occasion de parler dans la suite. En effet, après la saignée, l'oppression de poitrine devenoit plus forte, la difficulté de respirer plus grande, le pouls petit et fréquent, la chaleur excessive. J'en eus un exemple dans une jeune fille de quatorze ans. Elle avoit eu, quelques semaines auparavant, une vraie pleurésie, et étoit sortie de l'hôpital bien guérie. Mais après avoir mangé avec excès de la viande, elle eut du frisson, de la chaleur, et elle vomit à plusieurs reprises des matières bilieuses. On me la ramena dès le second jour. Elle se plaignoit d'une toux, d'une oppression de poitrine, et d'une très-grande difficulté de respirer. Outre ces symptômes de péripneumonie, elle avoit la bouche amère, des renvois, des nausées, de la cardialgie, et beaucoup de fièvre. Je lui prescrivis un vomitif, qui fut précédé d'une petite saignée, dans l'espérance qu'il agiroit avec moins d'inconvéniens. Mais cette saignée fut bientôt suivie d'un délire furieux et d'une fièvre violente. L'émétique lui ayant fait rendre une grande quantité de matières bilieuses, le délire cessa tout-à-coup ; les accidens de la poitrine et la fièvre diminuèrent beaucoup, et disparurent ensuite entièrement, après qu'elle eut fait un usage continué de sels neutres, qui entraînèrent par les selles tout ce qui restoit encore de matière morbifique. Voilà donc un *délire bilieux* produit par

un foyer d'humeurs existantes dans le ventre, et qu'il falloit vider par haut et par bas.

J'eus beaucoup de malades qui, d'eux-mêmes, ou, comme c'est l'ordinaire, par le conseil de leurs amis, avoient déjà commencé à se traiter par des purgatifs. Ce moyen fut presque généralement nuisible : il augmenta les redoublemens, les accidens propres à la poitrine, et ceux causés par la fièvre. S'il fut quelquefois utile, ce fut à ceux qui avoient un amas de crudités dans les intestins plutôt que dans l'estomac : cette matière, suffisamment mobile, étoit alors plus aisément expulsée par un purgatif qu'elle ne l'auroit été par un émétique.

Je ne connois personne qui ait cherché à combattre cette maladie par les sudorifiques. Au reste, il est facile de s'apercevoir combien ils auroient été nuisibles; et d'ailleurs la manie si funeste d'employer ces remèdes dans les fièvres aiguës s'est beaucoup ralentie à Vienne, même parmi le peuple.

Il arriva souvent que l'amas de la saburre dans les premières voies et son absorption produisoient le mouvement fébrile, duquel résultoit la diathèse inflammatoire du sang. On avoit alors de plus une véritable inflammation ou des poumons, ou des muscles, ou des membranes et des tendons, principalement dans les articulations: ce qui formoit une maladie compliquée; c'est-à-dire qu'une pleurésie, ou une péripneumonie, ou un rhumatisme, ou la goutte, se joignoit à l'affection bilieuse. En conséquence, il falloit faire le plus souvent une, et quelquefois deux saignées, pour ne donner le vomitif qu'après avoir affoibli l'inflammation. Quelques-uns, et vraisemblablement le plus grand nombre, ne furent soulagés que foiblement et momentanément par la saignée, quoique leur sang formât la couenne des pleurétiques et que l'inflammation fût bien réelle; peut-être parce que cette inflammation n'étant qu'une maladie secondaire, ne pouvoit être dissipée qu'autant qu'on expulsoit d'abord par la voie la plus courte la saburre amassée dans les premières voies, qui occasion-

noit l'accélération du mouvement des humeurs et leur état de phlogose. Mais le système gastrique se trouvant débarrassé, soit que l'inflammation continuât, soit même qu'elle augmentât, la saignée produisoit alors un effet remarquable et un soulagement constant. Quelquefois on faisoit vomir et on saignoit alternativement, selon que l'affection bilieuse ou l'inflammatoire prédominoit.

Je n'ai point observé que les malades fussent jugés après des périodes déterminées et à certains jours fixes, ni qu'ils fussent sujets à des crises particulières. J'ai remarqué seulement que les crachats parurent dès le commencement de la maladie ; que d'abord ils étoient visqueux, tenaces, ensuite aqueux, et très-abondans jusqu'à la fin, où ils diminuèrent peu à peu en soulageant les malades. Je n'ai jamais vu ces crachats *puriformes* et *cuits* qui ordinairement terminent un catarrhe qui a mûri, ou une inflammation des poumons. Quelques malades guérissoient en huit jours, d'autres en dix-sept, et même en vingt.

J'ai vu aussi ces maladies se succéder et changer de différentes manières. Par exemple, quelques malades déjà guéris d'une pleurésie bilieuse simple, ou au moment de l'être, se trouvoient attaqués d'une véritable pleurésie inflammatoire, contre laquelle les saignées et la tisane d'orge avec l'oximel suffirent presque toujours. On appliquoit avec succès des cataplasmes émolliens sur le lieu de la douleur, mais jamais de vésicatoire ; et si quelquefois je m'en servois dans des maladies purement inflammatoires, la fièvre devenoit toujours plus forte, et l'inflammation plus considérable : en sorte que j'eus toujours pour règle, que lorsqu'il falloit délayer, relâcher les solides trop serrés, tempérer le mouvement désordonné des fluides, ce moyen étoit contre-indiqué. Ainsi la saignée, ce premier des rafraîchissans, et les cantharides, dont l'action est fortement inflammatoire, étoient rarement employées ensemble. Mais dans le rhumatisme, même inflammatoire et fébrile, j'ai souvent été étonné de l'effet prompt et heureux des vésicatoires : c'est un sujet dont je

m'occuperai incessamment. Les vésicatoires étoient d'un secours admirable toutes les fois qu'une *vraie foiblesse* et l'inertie des solides donnoient lieu à une stagnation d'humeurs : alors, indépendamment des cordiaux, des fortifians, des stimulans, des anti-septiques, j'avois recours aux cantharides. Dans l'inflammation vraie des poumons, je m'abstenois pareillement de l'usage prématuré des expectorans, tels que l'antimoine diaphorétique non lavé, et les autres préparations antimoniales. Je distinguois soigneusement deux états du poumon : le premier, lorsque l'inflammation, étant dans sa vigueur, excluoit tout remède actif; le second, lorsque, l'inflammation étant tombée, les forces des malades, qui se trouvoient abattues soit par la longueur de la maladie, soit par l'application des remèdes affoiblissans, devenoient incapables d'expulser la matière des crachats accumulée dans les poumons. C'est dans ce dernier cas que les remèdes actifs et excitans furent utiles, et particulièrement l'antimoine diaphorétique non lavé, et le tartre stibié en lavage à une dose qui ne pouvoit provoquer ni les vomissemens ni les selles. Les pleurétiques étoient jugés pour la plupart par des crachats muqueux, aqueux et mélangés cuits. J'ai vu quelques inflammations du poumon, très-graves, se dissiper sans retour après le neuvième ou le onzième jour, quoiqu'il ne se fît aucune évacuation sensible.

Quelquefois la pleurésie étoit accompagnée dans son principe d'une diarrhée, qui, quoiqu'elle fût symptomatique, ne troubla point la marche de la maladie principale. Toute espèce de diarrhée symptomatique n'est donc pas dangereuse dans la pleurésie. Je penserois que par un effort salutaire de la nature un appareil de saburre dans les premières voies, remué par l'effet de ce paroxisme violent qui constitue l'invasion de la pleurésie, se précipite alors par les selles. Il y eut aussi des malades qui, dans cet assaut violent de la pleurésie commençante, vomirent avec avantage des matières bilieuses.

J'observai une fois ou deux, dans une inflammation très-grave des poumons, le pouls mou, foible et accéléré. Cepen-

dant la saignée fut très-avantageuse, le sang présenta une couenne inflammatoire, et le pouls se releva et devint plus plein.

Une pleurésie disparut chez une jeune fille à l'apparition d'une parotide, laquelle à son tour céda en grande partie à un topique composé d'herbes émollientes et de camphre, et à la précaution de tenir constamment le ventre très-libre. L'emplâtre de ciguë dissipa entièrement le reste de la tumeur.

Ceux qui d'abord furent attaqués de cette inflammation simple des poumons que Sydenham appeloit essentielle, eurent rarement des rechutes de la même maladie : mais quelquefois il leur survint une pleurésie bâtarde, bilieuse, qu'un vomitif donné aussitôt étouffoit dès sa naissance.

J'observai un autre changement de ces maladies, celui par lequel une pleurésie bilieuse devenoit *maligne*. Il faut entendre par cette expression l'état des malades dans lequel les forces vitales sont très-abattues, ce que l'on reconnoît à la foiblesse des battemens des artères et du cœur. Si le malade avoit été mal à propos saigné, ou chez lui ou même à l'hôpital; s'il s'étoit introduit de la matière morbifique des premières voies dans les voies de la circulation; si malgré les signes de l'affection du système gastrique, le vomitif n'avoit été d'aucune utilité; si le pouls devenoit précipité, foible, et disparoissoit facilement sous la pression des doigts; si la tête se perdoit; si l'action sécrétoire languissoit, je jugeois alors qu'il y avoit malignité, et qu'une dissolution mortelle des solides et des fluides alloit se faire.

Je trouvai des secours contre ce mal urgent dans la décoction de quinquina unie au camphre, dans l'infusion de la racine de serpentaire de Virginie, de celles de contrayerva, d'angélique. J'eus recours aussi aux vésicatoires, afin de ranimer la force vitale engourdie, en leur faisant faire à l'extérieur ce que font les cordiaux que l'on donne à l'intérieur. Je suis certain d'avoir observé des effets surprenans de cette méthode. Au reste ce passage de la pleurésie

bilieuse en *maligne* n'eut lieu que pour un très-petit nombre de malades qui, par d'anciennes infirmités ou par un vice héréditaire, étoient dans un affoiblissement qui les rendoit susceptibles de l'une et de l'autre de ces maladies.

Je dois faire encore remarquer que j'attachois peu d'importance à l'inspection du sang que l'on gardoit dans des vaisseaux destinés à cet usage, soit qu'il parût avoir de la densité ou n'en pas avoir, soit qu'il fût couvert, ou non, de la croûte inflammatoire. C'est en effet un signe fort sujet à induire en erreur : je conviendrai cependant qu'il peut contribuer, selon l'apparence qu'il présente, à motiver un jugement que l'on doit appuyer sur d'autres beaucoup plus certains.

Des rhumatismes avec fièvre, qui étoient ou inflammatoires, ou bilieux, ou mixtes, furent très-multipliés dans cette même saison. Il y en avoit de très-aigus, sans aucun signe de saburre dans les premières voies. Alors la soif étoit considérable, la fièvre forte, et le pouls dur comme l'est ordinairement celui des pleurétiques : le gonflement des mains et des genoux étoit très-douloureux : une douleur vague parcouroit les extrémités, les malléoles, les genoux, l'extérieur de la cuisse depuis les lombes, ou depuis la cavité cotyloïde jusqu'au bas de la jambe ; elle affectoit aussi quelquefois les muscles du thorax, de manière à ressembler à celle de la pleurésie, ou la gorge, comme l'auroit fait une esquinancie. Les saignées, les émulsions nitrées, furent utiles, ainsi que la décoction de guimauve avec le rob de sureau, les vésicatoires, et généralement tout ce qui peut solliciter doucement les selles ou les sueurs. Mais quelquefois la maladie étoit opiniâtre, et elle ne cédoit qu'avec beaucoup de peine aux remèdes les mieux indiqués : alors elle traînoit en longueur. Le sang des saignées étoit couvert d'une croûte pleurétique très-épaisse et très-tenace.

Je réussis plus facilement avec ceux de mes malades qui eurent des douleurs rhumatismales occasionnées par une matière âcre et bilieuse, résorbée en grande partie de l'estomac, et portée à la superficie du corps, où elle se fixa sur les ori-

fices des vaisseaux exhalans qu'elle irritoit. L'émétique, auquel on joignoit un sel neutre afin de tenir le ventre libre, leur fut très-utile : ce qui étoit trop fortement adhérent, de sorte que ces moyens ne pouvoient le dégager et le porter vers les selles, fut aisément emporté par des frictions aromatiques ou par un vésicatoire. Les sudorifiques doux étoient aussi employés avec avantage, après qu'on avoit nettoyé les premières voies.

Les malades attaqués de ce rhumatisme furent, en général, moins mal que les autres ; leur fièvre étoit plus modérée, et ils n'avoient pas toujours besoin d'un vomitif. Une décoction de tamarin, et d'autres médicamens de cette classe, dont l'action étoit soutenue avec un sel neutre, remplirent très-souvent l'attente du médecin. J'avois fréquemment observé cette espèce de rhumatisme dans d'autres années, et dans des saisons différentes, particulièrement lorsque je pratiquois la médecine en Hongrie. En effet, vers la fin de l'été, ou au commencement de l'automne, lorsque les maladies gastriques bilieuses règnent, les rhumatismes bilieux sont très-fréquens, surtout parmi ceux qui ont eu une maladie bilieuse dans laquelle on n'a point évacué par le vomissement et par les selles la saburre bilieuse, ou si on ne l'a fait qu'incomplètement. Après une dysenterie bilieuse arrêtée trop tôt au moyen des astringens et des narcotiques, après des fièvres d'automne étouffées par l'usage prématuré du quinquina, et surtout lorsqu'en provoquant mal à propos les sueurs on avoit déterminé la matière morbifique à se porter vers la superficie du corps, j'ai observé des douleurs rhumatismales opiniâtres, et qui étoient ordinairement sans fièvre. Les dissolvans, les doux laxatifs, les frictions, tout ce qui peut mettre en mouvement une matière morbifique fixée sur un organe, des bains d'eaux minérales, les sucs des plantes anti-scorbutiques, la gomme ammoniaque formoient tout le traitement.

Mais, sans m'arrêter davantage, je vais continuer l'histoire des affections bilieuses de poitrine de cette année. Plusieurs malades n'eurent simplement qu'un catarrhe, qui différoit

de la *péripneumonie* ou de la *pleurésie bilieuse* seulement par l'intensité du mal, et qui les précédoit ordinairement. Le même traitement réussit dans les deux cas. Cette espèce de catarrhe prend souvent comme une épidémie, et elle se manifesta cette année, et au printemps de l'année précédente, dans presque toute l'Europe. En 1580, elle désola toute cette partie du globe, et on la regardoit comme une maladie nouvelle, soit parce qu'elle ne cédoit pas complètement au traitement ordinaire du catarrhe, soit même parce qu'elle devenoit funeste à un assez grand nombre.

Nous en avons une description par Bœkel, qui en fit une *maladie nouvelle*, sous le nom de *catarrhe fébrile*. Les symptômes qu'il lui assigne montrent clairement que c'étoit le catarrhe qui fut si répandu au printemps, et pendant une partie de l'été de l'année dernière, ainsi que durant les mois de mars et d'avril de cette année. Mais les médecins de son temps se trompèrent dans le choix du traitement qui lui convenoit. En effet, celui que Bœkel décrit fit périr beaucoup de monde, tandis que le nôtre fut rarement funeste. Cela venoit, je pense, de ce que le catarrhe fébrile de 1580 tenoit du vice de la saison pendant laquelle il régna, savoir, de la fin de l'été et de l'automne, où la température est ordinairement moins favorable aux maladies, et leur imprime jusqu'à un certain point un caractère de putridité et de malignité. En outre, cette *maladie nouvelle* de Bœkel se compliquoit avec plusieurs autres qui sont ordinaires dans cette partie de l'année. La saignée fut alors rarement utile, et de même dans notre hôpital, elle augmentoit le plus souvent la maladie, et la rendoit maligne. Dans le même temps, les autres maladies furent plus graves, et funestes à un plus grand nombre d'individus que de coutume.

Puisque je m'occupe ici du genre de catarrhe qu'engendre la saburre du système gastrique, je crois convenable de dire encore quelque chose au sujet de l'espèce de cette maladie qui fit des ravages au printemps et au commencement de l'été de l'année dernière. Au mois de juin 1775, ce catarrhe étoit

épidémique dans presque toute l'Europe. Point d'appétit, des lassitudes, la bouche amère ou sans aucun goût, la langue blanche, pâteuse, jaune; la région du cardia douloureuse quand on la palpoit, l'estomac gonflé, de la tension dans les hypocondres, le ventre ou serré ou fatigué par des déjections bilieuses fréquentes, mais de peu d'effet; les urines safranées, quelquefois des ardeurs en les rendant; leur sécrétion peu abondante, leur sédiment d'un blanc rougeâtre, furfuracé, muqueux, briqueté; des nausées presque sans exception, de légers vomissemens, beaucoup de toux, de la chaleur à la région du sternum, de l'oppression de poitrine, tels furent ses symptômes. Le traitement fut différent, selon l'idée que chacun s'étoit faite du caractère de la maladie. Mais on soulagea les malades avec les dissolvans doux, les médicamens salins, les laxatifs. Le kermès ayant été administré, il s'ensuivit un vomissement qu'on n'attendoit point, et qui, ayant chassé la saburre de l'estomac, enleva le catarrhe (1). Mais cette méthode du traitement paroissant inusitée non-seulement aux malades, mais encore aux médecins eux-mêmes, et s'éloigner des principes, c'est-à-dire de leur système, on en compose une

(1) Stoll donne à entendre dans cet endroit que le kermès minéral a déterminé, comme par accident, des vomissemens qui ont enlevé le catarrhe, ce qui revient toujours à son idée favorite de la polycholie qui peut se porter sur un organe déterminé, et y produire des affections bilieuses. Mais n'est-il pas plus sage d'écarter ces explications hypothétiques, de s'en tenir seulement aux caractères extérieurs, comme on le fait dans toutes les parties de l'histoire naturelle, et de reconnoître dans ce cas une vraie complication d'une affection gastrique avec le catarrhe? Ce dernier, considéré d'une manière isolée, ne se borne-t-il point à la membrane muqueuse du poumon? N'a-t-il pas sa marche, sa durée, sa terminaison propres, sur lesquelles les évacuans des premières voies ne peuvent agir que très-indirectement? Aucune année n'a été plus favorable que celle-ci pour éclaircir la doctrine du catarrhe pulmonaire par des observations les plus multipliées. Il ne s'agissoit que d'une simple comparaison de divers malades, surtout dans l'hospice de la Salpêtrière, puisque dans quelques cas le catarrhe étoit simple; d'autres fois il étoit compliqué avec un embarras gastrique, en

qu'on adapte à tous les catarrhes, dont la terminaison varie alors singulièrement. Cependant cette maladie est très-ordinaire, et c'est une de celles qui reviennent le plus souvent.

Huxham décrit une maladie très-épidémique, accompagnée d'une toux violente, qui eut lieu au mois de janvier 1733. Cette maladie se rapproche tout-à-fait du caractère du catarrhe qui dominoit l'année dernière. En effet le médecin anglais réussit quelquefois avec les vomitifs ou avec les purgatifs doux; et il remarqua souvent que la toux cessoit s'il survenoit une diarrhée spontanée : ce qui le conduisit à employer la rhubarbe, la manne et le tartre soluble *(le tartrate de potasse.)* Le même auteur observa au mois de novembre 1737 une fièvre catarrhale épidémique : il dit que cette fièvre se montroit telle, plus ou moins, depuis plusieurs hivers; qu'elle étoit occasionnée par un air épais, humide et froid qui obstruoit les pores de la peau; qu'elle lui paroissoit du même caractère que la fièvre d'hiver de Sydenham. Je pense que toutes ces épidémies décrites par Huxham étoient de la même nature que la nôtre quant au fond, si ce n'est que l'état des humeurs étoit plus inflammatoire.

Forestus (L. 1, Obs. 1) avoit aussi décrit une fièvre qui fut épidémique durant l'automne de l'année 1557. Elle étoit accompagnée d'un mal de gorge, et la poitrine étoit affectée. Cette maladie commençoit, comme un catarrhe, avec une fièvre très-lente, mais maligne, et qui faisoit périr beaucoup de monde. Cette fièvre, ayant fait des progrès, causoit une suf-

sorte que j'étois obligé de revenir à deux ou trois reprises aux boissons émétisées, ce qui faisoit disparoître les symptômes bilieux, et puis le catarrhe continuoit sa marche ordinaire et se terminoit au plus tôt au neuvième ou dixième jour, ou au plus tard au quatorzième ou au quinzième, ou du moins il ne restoit plus qu'une excrétion muqueuse sans fièvre : enfin la complication qui faisoit le plus souffrir le malade étoit celle de la fièvre gastrique avec le catarrhe pulmonaire, et alors les symptômes fébriles ne se sont point terminés avant le quinzième jour de la maladie. (*Note de M. Pinel.*)

focation subite, et une telle difficulté de respirer, que les malades sembloient devoir étouffer sur-le-champ. L'estomac et la région précordiale s'affectoient aussi; la toux étoit forte; la fièvre continue chez un petit nombre seulement, double-tierce, tierce, erratique chez tous les autres. Quelques-uns eurent, sur la fin de leur maladie, de petits ulcères dans la bouche et sur la langue. Beaucoup de choses me portent à croire que le foyer de cette maladie étoit dans les premières voies, mais sur-tout l'état fâcheux de l'estomac et la fièvre intermittente qui accompagnoient l'oppression de poitrine, le succès marqué des purgatifs doux, la foiblesse opiniâtre de l'estomac de ceux qui guérissoient, et enfin, dit Forestus, les accidens qui sont ordinaires dans la mélancolie hypocondriaque.

Le même auteur (L. M. Scol. sur la 11e. obs.) décrit une espèce d'angine maligne et pestilentielle, avec des symptômes de péripneumonie qui, vers le commencement de l'année 1517, lorsque Jean Tyeng pratiquoit la médecine à Amsterdam, fut si funeste au plus grand nombre de ceux qu'elle attaqua, qu'elle faisoit périr en seize ou vingt heures, quand on n'avoit pas recours aux remèdes convenables dans les six ou sept premières. *La matière morbifique etoit si active*, c'est Forestus qui parle, *qu'en un moment elle produisoit une difficulté de respirer, un serrement de cœur, et une douleur de gorge telle que le malade paroissoit sur le point d'être suffoqué. Ces symptômes disparoissoient et reparoissoient ensuite, comme si cette matière si maligne, si vénéneuse et si subtile, eût traversé avec rapidité les muscles du col et ceux de la poitrine. On guérissoit facilement les malades lorsqu'on les saignoit dans les six premières heures, et que le même jour on leur administroit un purgatif. Cette méthode etoit blâmée par les médecins les plus accrédités. Mais ceux qui, dès le premier jour, n'étoient pas secourus de cette manière, mouroient suffoqués tout à coup.*

La cause d'une maladie si grave, et si promptement funeste, paroît avoir été une matière abondante et mobile qui s'étoit jetée particulièrement sur l'estomac, les intestins, les

parties voisines de l'estomac ou qui communiquent avec lui et avec les intestins, vers lesquels organes, à l'aide d'un purgatif, précédé d'une saignée, elle pouvoit être rappelée promptement et avec facilité, et ensuite évacuée par les selles.

Forestus a consigné dans le même Livre (observ. 3) la description des catarrhes qui parurent, épidémiquement et en très-grand nombre, dans les mois de juin et de juillet 1580. La fièvre, qui étoit très-considérable, se jetoit sur le gosier, la gorge et les poumons : la voix étoit rauque, et la toux forte. Une légère saignée d'abord et ensuite de doux laxatifs composèrent tout le traitement, qui fut heureux.

Mais je reviens à mes propres observations. Quoique la poitrine fût le plus souvent affectée de la manière que je l'ai dit, il y avoit cependant quelques malades qui étoient attaqués d'une fièvre continue-rémittente. Cette fièvre étoit de trois espèces : ou purement inflammatoire, ou purement bilieuse, ou mixte. La première existoit rarement sans qu'il y eût en même temps un vice quelconque du système gastrique. De même dans la seconde, la saburre existante dans les premières voies, et principalement dans l'estomac, étoit rarement l'unique cause du mal. Il y avoit une réunion des deux affections morbifiques, de la bile qui surchargeoit les entrailles, et de la phlogose des humeurs : et c'étoit tantôt l'une qui dominoit, et tantôt l'autre.

Aussi étois-je obligé de varier le traitement, qui cependant ne consistoit que dans le vomitif et la saignée et dans des boissons délayantes miellées, de telle manière qu'on commençoit par faire vomir ou par saigner les malades, selon l'affection qui prédominoit chez chacun d'eux.

J'employai fort peu le quinquina, et c'étoit lorsque la fièvre continue devenoit une fièvre intermittente bien caractérisée, qui malgré le bon état du système gastrique, se montroit opiniâtre par un effet de la diminution des forces. Je donnois alors cette écorce avec plus de sécurité ; et comme le foyer du mal avoit été détruit auparavant, la rechute étoit moins facile.

Avril. Ce mois fut jusqu'à la moitié, froid et humide; et de là jusqu'à la fin, on eut un temps serein, du vent, et toujours du froid.

Les pleurésies et les péripneumonies bilieuses furent en fort petit nombre; les bilieuses-inflammatoires moins rares: mais celles qui étoient accompagnées de douleurs rhumatismales dans les membres furent très-multipliées.

Il me reste à dire sur les maladies bilieuses et déguisées, qui affectent la poitrine, plusieurs choses qui seront très-bien placées ici.

Les modernes entendent par pleurésie et péripneumonie bilieuses toute autre chose que les anciens, qui appeloient *bile* cette croûte inflammatoire du sang qui est d'un blanc jaunâtre, et *bilieuses* les maladies qui en provenoient. Les modernes donnent ce nom à un appareil de crudités presque toujours d'un goût amer, qui s'est formé dans l'estomac et dans le premier intestin. Cette humeur est ordinairement amère, quelquefois acide et même avec un mélange d'austérité; quelquefois aussi elle paroît douce, mais d'une douceur nauséabonde. Peut-être est-il rare qu'elle provienne de la véritable bile, amassée en plus grande quantité qu'à l'ordinaire. C'est plutôt un amas de matières crues rassemblées de toutes parts, qui dégénèrent de la manière qui leur est propre, soit à cause de la foiblesse de l'estomac, soit parce qu'elles ont de la tendance à se corrompre. Elles ont le même goût qu'elles auroient eu si, abandonnées à elles-mêmes hors de l'estomac, elles se fussent corrompues. C'est de la bile qu'elles empruntent très-souvent leur couleur et leur amertume.

J'ai observé très-souvent chez les Hongrois, et plusieurs fois sur moi-même, dans des fièvres de toute espèce, vers la fin de l'été et en automne, cet appareil de crudités dans l'estomac, ayant une saveur très-acide, austère-acide, brûlant la gorge comme l'acide sulfurique, et agaçant les dents. Je croirois que c'est de là qu'est née l'opinion que la bile est de nature acide, et qu'il faut traiter les maladies bilieuses avec

des remèdes d'une nature opposée. En effet on appeloit *bile* cette saburre très-acide qui n'avoit que la couleur de la bile dont elle étoit teinte.

D'après mes observations, cette matière avoit au printemps plus d'analogie avec la bile, et étoit le plus souvent amère. Cette année, elle fut rarement épaisse et tenace, mais plutôt délayée, déjà mobile et susceptible d'être évacuée facilement par le vomissement sans faire précéder les délayans. Cette disposition est plus rare en été et en automne : la bile alors est épaisse et tenace, elle adhère fortement aux parois de l'estomac, en sorte que si, un jour ou deux d'avance, on ne rend pas mobile, à l'aide des dissolvans, cette matière amassée dans les premières voies, le vomitif produit à peine quelque effet, ou du moins quelque soulagement.

L'origine de cette saburre qui surcharge le système gastrique peut varier. D'abord des alimens de difficile digestion, principalement des substances graisseuses, deviennent aisément rances dans un lieu chaud et humide tel que l'estomac, et si on leur associe des acides, elles dégénèrent en une sorte de matière acrimonieuse corrosive et brûlante. C'est par cette raison que si on boit de l'eau en mangeant du lard, celui-ci s'altère plus promptement et à un plus haut degré dans l'estomac, que si on eût bu du vin.

La privation des fruits de la saison et en général des végétaux frais, concourt aussi à la production de cet appareil de crudités dans l'estomac. Enfin la matière de la transpiration, répercutée vers les parties internes, augmente cette saburre, ou la met en mouvement.

Cet amas bilieux est le produit ordinaire de la fin de l'été et du printemps, comme le prouve l'expérience. Hippocrate disoit (Traité de la nature de l'homme) : *La bile occupe principalement les corps en été et en automne; ce qui est facile à reconnoître en ce que dans cette partie de l'année on vomit spontanément de la bile, et on rend des matières plus décidément bilieuses par l'effet des médicamens. Cela se*

voit encore par les genres de fièvres et par la chaleur qu'on éprouve.

Quoique les maladies bilieuses naissent tous les ans dans le temps que je viens d'indiquer, cependant il survient dans d'autres temps de l'année certaines constitutions qui favorisent la production de ces mêmes maladies. C'est ce que j'ai éprouvé communément dans le printemps de cette année.

Mais il y a cette différence entre les maladies bilieuses du printemps et celles de la fin de l'été, que les premières tiennent souvent d'abord quelque chose du caractère inflammatoire, ou que, malgré l'évacuation de la saburre, elles se changent en maladies inflammatoires, et rarement en maladies malignes : tandis que les autres ont toujours un commencement de putridité et de malignité, ou deviennent facilement malignes. D'ailleurs au printemps la matière saburrale est plus fluide et plus mobile que dans l'automne.

Des maladies très-différentes en apparence, de même que leurs symptômes, étant ainsi produites par une matière étrangère séjournant dans les hypocondres, ce sont plusieurs de ces symptômes que je vais passer en revue, afin que l'on voie à quels signes j'ai su reconnoître ces maladies, les distinguer de celles qui ont quelque analogie avec elles, et quelle méthode j'ai employée.

Un mal de tête particulier (l'appellerai-je *bilieux?*) accompagne presque toutes les maladies bilieuses. Il est souvent très-considérable ; il semble au malade que sa tête va se fendre ; en sorte qu'il croit pouvoir obtenir quelque soulagement en se la serrant fortement avec ses mains, ou en se la faisant serrer par d'autres, et il réclame vivement ce service. Cette douleur occupe tantôt l'occiput, tantôt le front, souvent même toute la tête : elle observe des époques fixes où elle tourmente plus violemment. Quelquefois la face est rouge, les yeux brillans : mais le plus souvent la face est d'un vert pâle, qui teint aussi le blanc des yeux. La langue, la gorge, les rapports, la pesanteur de l'estomac, sa sensibilité au toucher, les hypocondres tendus, élevés, leur douleur aiguë ou grava-

tive, les borborygmes, les vents, une diarrhée légère et spontanée annoncent clairement qu'une matière étrangère surcharge l'estomac, et qu'elle est la cause de tous ces accidens, que l'on adoucit rarement en provoquant des selles.

La maladie augmentoit peu à peu, et à la fin, ou les malades mouroient, ou ils ne se rétablissoient que très-difficilement. Mais si on les saignoit, bientôt après tous les symptômes s'aggravoient. L'émético-cathartique seul fut avantageux, et procura un soulagement sensible et constant. J'ai vu quelques malades qui, ayant été saignés, déliroient sur-le-champ; la tête leur revenoit par le moyen d'un vomitif. J'ai observé également des affections soporeuses, un commencement d'opisthotonos, un relâchement des muscles d'un des côtés de la face, l'embarras de la parole emportés par l'émético-cathartique, et j'étois étonné de la promptitude de ses effets.

Je me rappelois alors ces paroles d'Hippocrate dans les Coaques (n° 85) : *Dans la fièvre continue*, dit-il, (ce qui suit prouve qu'il s'agit de la fièvre bilieuse) *ceux qui ont perdu la parole et ont les yeux clignotans guérissent, lorsqu'après qu'il leur est survenu une hémorragie par le nez et un vomissement, ils recouvrent la parole et leur bon sens.*

Hippocrate regardoit une hémorragie par le nez comme nécessaire pour faciliter le mouvement des humeurs, et empêcher l'action du vomitif d'être nuisible, non qu'il attendît le salut du malade de l'hémorragie elle-même, mais bien plutôt du vomissement. Je cherchois à imiter cette marche de la nature, en tirant d'abord un peu de sang, pour ensuite faire vomir le malade avec moins de risque. Mais le plus souvent cette précaution n'étoit pas nécessaire.

Je me rappelois encore ce que rapporte Galien (L. 5. des Comment. aphor. 1) d'un jeune homme qui avoit vomi des matières couleur de rouille : pendant le vomissement, tout son corps étoit en convulsion; mais après que ces matières eurent été évacuées, la fièvre et les convulsions cessèrent.

L'observation suivante confirmera tout ce qui a précédé.

Un sommelier, âgé de trente-neuf ans, ressentit la veille de Pâques dernier, et pendant les huit jours suivans, des alternatives de frisson et de chaleur; cependant il ne fut point alité. Alors étant tombé d'une échelle, il se frappa fortement au dos et à l'occiput. Il lui survint des douleurs de tête, du dos et des lombes, et un vomissement bilieux avec un peu de sang. Une saignée le soulagea. Mais bientôt après la douleur de tête redevint si violente, qu'on le transporta à l'hôpital des frères de la Miséricorde. Là, on le fit vomir, et il se trouva bien ensuite. Sorti de l'hôpital, il se porta passablement pendant quelques jours. Mais, après une huitaine, la même douleur de tête reparut avec un tintement, un bourdonnement, et quelque dérangement dans les idées. A ces accidens il se joignit de la gêne dans la respiration; des crachats muqueux, verdâtres; une langue bilieuse; un goût souvent amer, mais sans aucuns rapports; une cardialgie insupportable; les hypocondres et tout l'abdomen furent tendus, le ventre resserré, le pouls vif, plein, sans être dur. On lui appliqua un vésicatoire à la nuque, et on lui fit en même temps les autres remèdes ordinaires. On avoit l'intention d'entretenir long-temps le vésicatoire. La saignée fut répétée : le sang étoit couenneux. Toutes nos idées s'étoient portées plutôt vers le coup que le malade s'étoit donné, quoique le chirurgien n'y découvrît rien, que sur un état saburral des premières voies. Deux jours après, on observoit, comme un commencement d'opisthotonos, un retirement de la bouche de l'un ou de l'autre côté; le malade balbutioit, avoit la tête perdue, beaucoup de pente au sommeil, le pouls vif sans dureté. Une émulsion rendue purgative avec de la manne et le sel cathartique amer (1), lui fit faire plusieurs selles qui ne le soulagèrent aucunement. Comme il continuoit d'être triste, dans un état comateux, avec de la confusion dans les idées, le cinquième jour de son

(1) Les chimistes modernes appellent ce sel *sulfate de magnésie*. Il étoit aussi connu sous le nom de sel d'Epsom. (*Note du Traducteur.*)

entrée dans l'hôpital, il prit l'émétique, qui lui fit rejeter des matières très-jaunes et très-vertes. Alors il fut moins assoupi et moins absorbé; la bouche n'étoit plus mauvaise, quoique la langue restât chargée. La cardialgie étoit diminuée, ainsi que la tension des hypocondres et de l'abdomen. La respiration fut facile, sans douleur; mais il survint de la toux. Le deuxième jour suivant, on le fit encore vomir, et il rendit de nouveau beaucoup de matières jaunes, vertes, semblables à de la bouillie : ce qui diminua très-sensiblement tous les accidens. Après l'émétique, on établit la liberté du ventre avec des sels, afin d'entraîner les restes de la saburre bilieuse.

Mais peu de temps après, environ le quatorzième jour depuis son entrée, lorsqu'il se sentoit bien à tous égards, il fut saisi d'une fièvre intermittente quotidienne, mais très-modérée, et qui céda bientôt au quinquina. Il ne tarda pas long-temps à sortir de l'hôpital parfaitement rétabli.

Le siége de la cause de certaines affections de la tête, et particulièrement du délire, est placé dans les hypocondres par l'auteur d'un Traité des Maladies. Car on y lit ceci : *Lorsque la frénésie doit avoir lieu, la fièvre est d'abord foible, et le malade ressent de la douleur à l'épigastre, surtout à droite vers le foie. Ensuite le quatrième ou le cinquième jour étant arrivé, la fièvre et la douleur augmentent, une teinte bilieuse se manifeste, et la tête se perd.* L'auteur dit qu'il faut diriger le traitement du côté du ventre, et donner de l'eau avec du miel et du vinaigre; après quoi il ajoute : *Cette maladie vient de la bile qui se détache des entrailles pour se porter sur le diaphragme.* En préférant les vomitifs aux purgatifs, nous chassons la bile par la voie la plus courte.

C'est ici que se rapporte assez bien ce qui arriva à un homme qui, en tombant, s'étoit fortement heurté la tête contre un corps dur. Il devint sujet à des vertiges, et ressentit de grandes douleurs de tête, jusqu'à ce qu'il eut vomi des matières de couleur de rouille. Il se porta bien ensuite.

Deux femmes, qui avoient été incommodées par la vapeur du charbon, eurent des vertiges, des nausées, et des douleurs de tête ; ayant pris un vomitif et rejeté beaucoup de bile, elles se rétablirent très-promptement.

Le plus ordinairement les hypocondres étant affectés et surchargés de bile, la tête elle-même s'affecte : mais quelquefois la lésion de la tête, par l'effet d'une chute ou de toute autre manière, fait qu'il afflue dans l'estomac une plus grande quantité de bile qu'à l'ordinaire, laquelle, par la sympathie qui existe entre le cerveau et le système gastrique, entretient la maladie de la tête.

Si on cherchoit la raison de tous les faits que j'ai cités, et de ceux que je citerai encore, on se borneroit peut-être à penser que la matière morbifique affecte non-seulement les parties qui en sont le siége, mais encore celles qui sont éloignées de celles-ci, et avec lesquelles elles communiquent par une certaine sympathie prouvée par les observations, et dont le mode n'a pas été jusqu'à présent suffisamment éclairci. Si cette explication ne contentoit pas, on pourroit regarder comme vraisemblable que des particules de saburre, résorbées, irritent et rendent malade de façon ou d'autre l'organe sur lequel elles se portent. Mais l'effet salutaire suit souvent de trop près l'action du vomitif, pour que l'on cherche le foyer du mal ailleurs que dans l'estomac.

Je viens de décrire les maladies de poitrine. Il me reste à dire ce que j'ai observé sur leur fréquence, la manière différente de les traiter, et le danger qui y est attaché.

On rencontre fort souvent des pleurésies et des péripneumonies très-graves qui, par l'irrégularité de leurs symptômes, par leur longueur, et principalement par les efflorescences miliaires qui surviennent, ne permettent pas de les ranger dans la classe de ces pleurésies et péripneumonies que Sydenham assuroit pouvoir être guéries presque certainement par les seules saignées répétées. Il étoit rare que cet excellent observateur fît tirer moins de quarante onces de sang à un adulte attaqué d'une pleurésie. Mais il n'est

pas rare non plus de voir des pleurésies qui, bien loin de s'adoucir par une perte de sang double de celle-là, s'aggravent au contraire et se terminent par la mort.

C'est ce qui me porte à croire que ces pleurésies rebelles sont de l'espèce de celles que j'ai nommées bilieuses, ou du moins qu'elles sont mixtes, c'est-à-dire, composées de l'espèce bilieuse et de l'espèce inflammatoire.

Qu'on attaque par la saignée une pleurésie bilieuse simple, ou même composée, de manière cependant que l'inflammation ne soit que légère et produite secondairement; il arrivera de toute nécessité que le système vasculaire sanguin étant désempli, une plus grande quantité de la matière bilieuse qui a son siége dans l'estomac et dans les intestins, y passera par absorption, que les forces vitales seront affoiblies au point de ne pouvoir chasser ces particules d'une matière étrangère et nuisible, et que la force de l'estomac lui-même, déjà trop diminuée, sera encore plus abattue.

Certainement on compteroit un bien plus grand nombre de victimes de cette méthode de traitement (quoiqu'il en meurt beaucoup), si les fautes qui consistent dans toutes ces saignées répétées tant de fois ne se trouvoient corrigées, du moins en partie. En effet, leurs auteurs tâchent de relever, par l'application des vésicatoires et des sinapismes, les forces vitales devenues languissantes et affaissées : ils délaient la saburre par une abondante boisson miellée et nitrée, en sorte qu'elle devient plus susceptible d'être résorbée, qu'elle passe successivement en entier dans le torrent de la circulation, et qu'enfin elle est expulsée, quoique lentement et avec difficulté, par les différens couloirs. Cependant le malade traîne une existence malheureuse au milieu des images multipliées d'une mort prochaine; ou, s'il surmonte la violence et la longueur de la maladie, il n'échappe qu'après bien des efforts.

Une pleurésie vraie, essentielle, inflammatoire se guérit promptement; et si le malade n'est pas mal disposé d'ailleurs, il ne tarde point à recouvrer ses forces, et il est moins su-

jet aux rechutes. Il suffit dans ce cas de relâcher la fibre qui est trop tendue, de diminuer la quantité du sang, de le délayer parce qu'il a trop de consistance, et de ramener à une juste médiocrité cet excès d'une santé trop énergique. Mais celui qui, à raison de l'action languissante du système gastrique, traîne une saburre amassée depuis long-temps; qui, se trouvant réduit au dernier degré de l'épuisement par des saignées excessives, obtient, par le misérable secours des vésicatoires, que le peu de sang séreux et impur qui lui reste supplée, par la rapidité de son cours, à la quantité de celui qu'il a perdu, et conserve la foible et dernière étincelle de vie qui brille encore; celui-là, dis-je, ne pourra jamais recouvrer la santé qu'il eut autrefois, ou il n'y parviendra qu'après un temps bien long, qu'avec les secours de l'art les mieux ménagés, et par un bienfait signalé de la nature. L'affoiblissement de sa constitution le rendra plus susceptible d'être attaqué par la même maladie, ou par d'autres maladies chroniques. Combien d'hommes ne voyons-nous pas qui déplorent toute leur vie les suites fâcheuses d'une maladie aiguë!

Les mauvais succès multipliés de cette manière de traiter les maladies bilieuses par de fortes saignées répétées, par beaucoup de boissons délayantes et par les vésicatoires, la firent abandonner entièrement d'un assez grand nombre de médecins, pour en adopter une autre. Dans cette dernière méthode, lorsqu'après une ou deux saignées on voit la maladie faire des progrès, on crie à la malignité et on a vite recours aux antiseptiques. Ainsi, on saigne moins les malades; mais on les accable de remèdes stimulans et aromatiques : d'où il résulte que toute la saburre contenue dans les premières voies est forcée de passer en entier dans le torrent de la circulation; et qu'étant portée avec le sang dans toute l'étendue du corps, elle excite des accidens graves, jusqu'à ce qu'enfin atténuée et domptée par l'action des stimulans, elle est rejetée vers l'organe de la transpiration. Là, privée de sa partie la plus fluide, elle produit, par l'arrêt de sa partie

grossière aux extrémités des vaisseaux, des exanthèmes et des éruptions, critiques à la vérité, mais dont la crise ne s'opère que très-difficilement.

Il me paroît démontré par les observations de plusieurs médecins, et par les miennes également, que l'origine des efflorescences est presque toujours due à la saburre des premières voies. Telle est l'idée que je me formois du millet qui survient dans les pleurésies et dans les péripneumonies.

Mais, quoique tous ceux qui ont des notions assez claires de la maladie rejettent ces deux méthodes de traiter les maladies bilieuses, cependant dans plusieurs cas j'ai cru devoir employer l'une ou l'autre. En effet il arrive souvent qu'on nous apporte des individus attaqués de maladies bilieuses lorsqu'ils ont déjà été saignés plus d'une fois. Nous évacuons bien avec un vomitif ce qui reste encore de saburre dans les premières voies, mais tout ce qui avoit été absorbé et porté dans le torrent de la circulation n'offroit plus de prise ni aux vomitifs, ni aux purgatifs. Il falloit donc délayer par des boissons abondantes cette saburre absorbée, et en même temps tenir libres tous les couloirs, afin que le ventre sur-tout se trouvât disposé à recevoir toute la matière excrémentitielle qui viendroit s'y déposer.

Que si les forces vitales me paroissoient insuffisantes, je les relevois par le moyen des vésicatoires, des racines de serpentaire de Virginie, de contrayerva, du camphre, etc.

J'ai encore employé cette méthode lorsque l'inflammation exigeoit ma première attention et mes premiers soins : car, pendant qu'on s'occupoit d'elle, les symptômes bilieux faisoient des progrès, la bile dominant alors dans toute la machine ; d'où il arrivoit que le vomitif, que l'inflammation avoit empêché de donner dès le commencement, donné plus tard, n'avoit plus d'action sur la bile qui s'étoit résorbée. Dans ces circonstances, je plaçois mon espoir dans une méthode qu'autrement j'eusse rejetée.

Souvent il me paroissoit difficile d'expliquer certains symptômes. Par exemple, aucun des signes de l'affection des pre-

mières voies n'indiquoit suffisamment que l'on pouvoit faire vomir sans inconvénient : seulement le ventre étoit plus libre, le pouls plus fréquent que dans l'état naturel, mais de peu de chose, et il conservoit sa souplesse ordinaire : du reste la langue étoit comme chez les personnes en santé, et le goût des alimens n'étoit point dépravé. Aucune sensation désagréable du côté de l'estomac. Quelquefois seulement la face étoit rouge et les yeux étincelans. Si en pareil cas on saignoit les malades, ils s'en trouvoient très-mal : mais un vomitif faisoit rendre une énorme quantité de matières vertes, jaunes, noirâtres, et comme de la bouillie; en sorte que j'étois étonné qu'une pareille masse eût pu séjourner si long-temps dans la région précordiale, sans annoncer sa présence par des signes plus certains.

J'ai eu un homme qui, à l'exception d'un mal tête, d'un tremblement continuel de la mâchoire inférieure, d'un peu de tension dans les hypocondres, et d'une douleur pongitive, mais très-légère, sous les dernières fausses-côtes du côté gauche, ne se plaignoit de rien. On lui donna trois fois l'émétique, et il rendit une grande quantité d'une espèce de bouillie bilieuse : ce qui le soulagea beaucoup.

D'autres, qui se plaignoient de rapports très-aigres, rejetoient en vomissant une matière austère et acide qui agaçoit les dents. J'ai vu très-souvent en Hongrie, lorsque sur la fin de l'été ces fièvres bilieuses régnoient, une saburre d'un goût et d'une odeur très-acides, et très-verte en couleur, brûler en quelque sorte la gorge au passage.

Une saburre rance, amère et bilieuse, dégénère, quand on prend des choses acides ou même simplement acescentes, en une autre espèce qui est acide et austère et d'une âcreté extrême. C'est ce qu'on observe dans l'été et en automne, comme je l'ai déjà dit, parce qu'alors les forces digestives sont plus languissantes : c'est plus rare au printemps. Mais on en concluroit mal à propos que ce caractère acide de la bile doit se corriger uniquement par les absorbans.

Les observations de Pringle ont prouvé que des substances

animales putrides agissent comme un levain quand on le mêle avec des substances végétales, et qu'elles changent celles-ci en une sorte acrimonieuse acide et austère : ce qui explique comment se produit dans ces cas la saburre acide.

On pourroit peut-être aussi donner par-là une explication satisfaisante de cette espèce de colique qui est épidémique dans le Dévonshire, et dont Huxham a donné la description dans un petit ouvrage particulier.

Un signe encore auquel je savois distinguer les maladies gastriques provenant d'un amas de saburre des fièvres inflammatoires, lorsque presque tous les autres me manquoient, c'étoient des urines en petite quantité, rendues en beaucoup de fois, d'un jaune très-foncé, et déposant dès le commencement de la maladie. Galien (4e *comm. sur le traité du régime*) dit : « On doit purger ceux qui rendent dès le commencement » des urines troubles et épaisses, si rien ne s'y oppose : c'est » le contraire, si à cette époque elles sont claires ; mais on » donnera un lavement, pourvu qu'on le juge convenable ».

Il importe beaucoup de réunir tous les signes d'une maladie quelconque, et qu'ils soient gravés profondément dans la mémoire des médecins. En effet, quand une maladie ne fait que commencer, qu'elle n'est pas encore formée, et que, ne se montrant pas avec des signes suffisamment prononcés, elle se cache sous une forme incertaine et commune à plusieurs autres maladies, il est souvent très-difficile de déterminer dès-lors sa nature, et de l'étouffer aussitôt dans son principe.

On ne doit donc négliger aucun signe, même le plus léger, s'il peut contribuer à former le diagnostic des maladies bilieuses, dès leur origine.

On observe très-souvent la même langueur dans toute la machine, le même défaut d'appétit, le même sentiment de chaleur extraordinaire, soit qu'une matière dépravée affecte le système gastrique, quoiqu'elle donne à peine aucun autre signe plus certain de sa présence, soit que, dans le système veineux et artériel, le sang ait commencé à pécher par phlogose ou par pléthore. Mais quoique dans les deux cas la maladie se

montre sous le même masque, il ne sera point indifférent d'employer les évacuans ou de saigner. Quelque chose que l'on fasse, il en résultera des effets importans : car, ou la maladie sera étouffée dans son berceau, ou elle fera des progrès très-rapides.

Baglivi plaçoit ce diagnostic des maladies commençantes au nombre des choses qui manquent encore à la médecine, et il exhorte les médecins à fournir chacun son contingent, pour enrichir cette partie de l'art.

Voilà la raison pour laquelle je m'attache quelquefois scrupuleusement à certains détails minutieux, et je pense que l'on doit rassembler tout ce qui peut contribuer à nous faire saisir l'idée véritable d'une maladie compliquée, ou cachée, ou commençante et douteuse.

J'ai déjà insinué précédemment que la chaleur à la poitrine, l'oppression et la toux que l'on observe dans la pleurésie et dans la péripneumonie bilieuses, peuvent provenir de deux causes ; savoir, d'une matière morbifique résorbée et portée sur les poumons, ou de la seule sympathie des poumons avec l'estomac.

Peut-être pourroit-on appliquer avec quelque fondement à ces maladies bilieuses de la poitrine, ce que Galien (comment, 4. aphor. 55) disoit de la fièvre ardente : *J'ai reconnu que la fièvre devenoit ardente, quand les veines désemplies attiroient à elles les humeurs âcres et bilieuses.* Néanmoins comme le crachement de sang qui a lieu quelquefois, même dans cette espèce de pleurésie, cesse souvent aussitôt que le vomitif a produit son effet, il est certain que la sympathie peut beaucoup.

Chez les enfans qui ont une toux d'estomac, il arrive souvent que cet organe surchargé irrite les poumons par cette toux-là même qui est fréquente, en sorte que de petits vaisseaux se rompent et laissent échapper du sang.

Il faut bien distinguer cette espèce de crachement de sang de celle contre laquelle on emploie la saignée et les émolliens, comme on l'observe quelquefois dans l'inflammation.

des poumons, ou de celle qui exige les fortifians, comme lorsque le relâchement de cet organe est la cause de l'hémoptysie ; car, dans la première espèce, le traitement qui convient aux deux autres aggraveroit les accidens. On voit cependant quelquefois une véritable inflammation des poumons se compliquer avec cette fausse espèce, et alors la cause du crachement de sang est de nature inflammatoire.

Je faisois une grande attention à l'état de la langue dans toutes les maladies fébriles, et à plus forte raison dans les maladies bilieuses. Je me rappelois ces textes d'Hipocrate (Epidém. L. 6. sect. 5) : *La langue annonce l'état des urines. Une langue verdâtre et jaunâtre est un signe de bile, et la bile est formée par les substances grasses. Une langue blanche indique de la pituite. La langue prend la couleur des humeurs qui y abondent : aussi est-ce par elle que nous connoissons quelles humeurs existent.*

Jai remarqué que la saignée soulageoit dans les maladies bilieuses, mais momentanément, et que le mal devenoit bientôt après plus pressant. C'est que la saignée relâche pour un peu de temps les fibres que la bile irrite et crispe par son âcreté : mais si, comme disoit Galien, *les veines ont pompé beaucoup de bile*, la maladie augmentera nécessairement.

Ces accidens sont produits ordinairement par une matière bilieuse repompée, dont la saignée n'est point le remède, et ils ne cèdent à aucun autre moyen, si ce n'est au vomitif administré à temps ; Hippocrate (dans son Traité de la Médecine ancienne) les a peints avec des couleurs dignes de son pinceau : *Lorsque*, dit-il, *cette bile très-amère, que nous avons coutume d'appeler* bile jaune, *s'est jetée sur les organes, quelles anxiétés, quelles ardeurs, quel trouble s'emparent de nous ! Mais, si nous sommes délivrés de cette bile, soit spontanément, soit par un médicament, pourvu que l'un ou l'autre se fasse à propos, nous nous trouvons également délivrés et des douleurs et de la chaleur. Tant qu'elle reste dans son état de crudité, et qu'elle n'est tempérée par le mélange d'aucune autre humeur, aucun art n'est capable*

d'adoucir les douleurs ni la fièvre. Et ceux encore qui sont tourmentés par une bile exaltée, âcre, verdâtre, à quels pincemens horribles d'entrailles et de poitrine, à quel état de désespoir ne les voyons-nous pas en proie! Ces accidens ne s'apaisent qu'autant que cette bile est évacuée, domptée, confondue avec d'autres humeurs.

Ce soulagement momentané, obtenu par la saignée, chez un jeune homme surchargé d'une saburre bilieuse, me séduisit au point de me faire adopter un traitement qui ne lui convenoit aucunement. Voici en peu de mots l'histoire de ce malade. Il étoit âgé de dix-huit ans, forgeron de son métier. On le reçut à l'hôpital le 20 mai. Cinq jours auparavant il avoit éprouvé une courbature, des douleurs de reins, de l'oppression de poitrine, et un point vers le sternum. Il étoit fort altéré, ne toussoit point, se plaignoit d'un froid continuel au dedans, et de chaleur aux extrémités. Il étoit brûlant au toucher. Il avoit mal à la tête, la langue très-bilieuse, de la douleur dans la région antérieure de l'hypocondre gauche, le pouls fréquent, fort, plein; mais aucun des autres signes ordinaires de l'existence d'un appareil bilieux. Mon dessein étoit de le faire saigner, et le lendemain de lui donner un vomitif. La saignée fut faite. Le sang étoit d'une bonne qualité, et le malade éprouva un soulagement marqué, et qui dura plus long-temps qu'à l'ordinaire. Croyant en conséquence m'être trompé dans le diagnostic, et que la maladie que j'avois jugée bilieuse étoit inflammatoire, je renonçai au vomitif, et ne donnai au malade que de la tisane d'orge avec l'oximel. Mais, après un jour d'intervalle, les accidens de la poitrine revinrent avec beaucoup plus de violence. J'eus recours à la saignée, comme la première fois : cependant je la fis faire bien moins forte. Le soulagement fut encore très-marqué; mais il ne dura pas si long-temps. Il survint un affoiblissement des sens, une stupeur, de la douleur au bas-ventre, principalement à l'hypocondre gauche, une très-grande oppression de poitrine, une accélération du pouls bien plus considérable que dans le commencement de

la maladie. La tête se perdoit souvent. On administra un émético-cathartique qui entraîna par le vomissement et par les selles beaucoup de matières vertes, jaunes. Alors la tête revint, mais pas complètement : il restoit encore un léger délire, moins fréquent toutefois, et plus modéré qu'auparavant. Je fis prendre une teinture de rhubarbe à l'eau avec un seul neutre, à la dose suffisante pour tenir le ventre libre, mais en prenant garde qu'il ne le devînt trop, ce qui auroit épuisé les forces du malade. Je savois d'ailleurs combien cette liberté du ventre est souvent avantageuse, lorsqu'une maladie bilieuse a été mal traitée dans le principe, et que la saburre a passé du système gastrique dans le système sanguin : car les intestins forment l'émonctoire le mieux disposé où cette matière morbifique puisse être ramenée successivement, pour être ensuite évacuée. Cependant le malade déliroit plus rarement; mais il se plaignoit d'un grand mal de tête. Le blanc des yeux étoit devenu entièrement rouge : la douleur du ventre étoit moindre, ainsi que l'oppression de poitrine. Mais, comme le pouls étoit mou et extrêmement foible, et sa fréquence presque naturelle; comme la langue, auparavant bilieuse, devenoit sèche, je stimulai les forces avec le camphre, les racines de serpentaire de Virginie, de contrayerva, et les sinapismes, afin de dégager tout ce qui n'étoit plus dans le système gastrique, et s'étoit ou arrêté dans les viscères, ou perdu dans le torrent de la circulation. Le résultat fut que la tête étoit encore moins souvent perdue qu'auparavant, le pouls meilleur, que la langue s'humecta, etc. Mais comme le météorisme et la douleur des hypocondres augmentoient, on donna pour la seconde fois l'émétique, qui entraîna une grande quantité de bile, et soulagea beaucoup le malade.

De concert avec le raisonnement, l'observation nous apprend souvent qu'un purgatif ne peut point suppléer un vomitif. Quand on entreprend d'expulser par le premier moyen une matière morbifique accumulée dans l'estomac et dans les organes qui s'abouchent avec lui, ou on ne fait rien, ou on aggrave la maladie. En effet, cette matière, chassée alors de

l'estomac dans le canal intestinal, circule dans ses longs replis; et, absorbée par les nombreux vaisseaux aux orifices desquels elle se trouve appliquée pendant ce trajet, elle communique au sang un vice dont il étoit encore exempt.

Il faut donc rejeter cette pratique pusillanime, dans laquelle on n'ose jamais donner les vomitifs, lors même qu'ils sont indiqués, et on traîne en longueur, au grand danger des individus, en n'employant que des eccoprotiques et les minoratifs des anciens, une maladie qu'un seul émétique auroit pu anéantir en très-peu de temps.

L'observation la plus ancienne vient à l'appui de cette opinion : car Hippocrate (L. 4. des maladies) assure qu'on évacue la bile par le vomissement et plus fréquemment et plus sûrement. *Quant à la bile qui se trouve dans l'estomac et dans la vésicule*, dit-il, *celle de l'estomac en particulier est entraînée quelquefois par les selles; mais ordinairement elle est rejetée par le vomissement dans les premiers jours, ou du moins dans les quatre ou cinq premiers.*

Instruit par la nature même, j'évacuois la bile, dès le commencement de la maladie, avec les vomitifs plutôt qu'avec les purgatifs.

Je rapporterai ici ce que l'on trouve dans le septième livre des Epidémies : *Il faut vider les premières voies*, disoit Hippocrate, *lorsque l'humeur à évacuer y est disposée. On le fait par les selles, si cette humeur n'est point turgescente; ce que l'on reconnoît, en ce que les malades n'ont point d'anxiété ni la tête chargée, qu'ils ont une chaleur très-modérée, et qu'ils reposent après les accès. On le fait par le vomissement dans le temps même de l'accès; car alors le ventre est météorisé, les malades éprouvent des anxiétés et un poids dans la région précordiale. Or, c'est par cette raison qu'il ne faut pas purger dans le principe, parce qu'à cette époque l'humeur est évacuée spontanément* (par le vomissement.)

On peut donc donner un vomitif avec plus de sûreté qu'un purgatif, puisqu'il faut donner l'un dans le temps même de

l'accès, et l'autre seulement après. Hippocrate regardoit les évacuans comme superflus au commencement de la maladie, parce qu'alors la bile s'évacue spontanément. Mais lorsque la nature, oubliant en quelque sorte ce qu'elle a à faire, n'excite pas ces évacuations salutaires, pourquoi l'art, dont elle est le modèle, n'y suppléeroit-il pas, en procurant, au commencement de la maladie, un vomissement qui a lieu tant de fois spontanément, au grand avantage du malade?

Le docteur Prévale, dans une thèse excellente, quoique courte, *sur l'usage des vomitifs dans la péripneumonie putride* (Voy. Liv. 2. de la collection des thèses de Haller), a si bien prouvé la supériorité des vomitifs sur les purgatifs seuls, et si bien rendu les idées que j'avois avant de la connoître, que je ne puis m'empêcher de transcrire ici ses propres expressions. *Avant que les forces du malade s'épuisent, avant même le déclin de la maladie, donnons*, dit-il, *tout de suite et avec sécurité les purgatifs, les émético-cathartiques et les vomitifs eux-mêmes. Car si on n'évacue pas les humeurs dépravées qui fermentent, c'est en vain qu'on attend de la diminution : le mal augmente pendant qu'on temporise, et le malade succombera certainement avant qu'on ait employé la méthode qui peut le sauver. Ayant donc été preparé convenablement, prendra-t-il un purgatif doux? Soit : cependant la saburre n'est-elle pas trop abondante et trop tenace pour pouvoir être entraînée par les purgatifs? Le temps presse; nous avons les moyens à notre disposition; donnons les purgatifs aiguisés avec les vomitifs (par exemple quelques grains de tartre stibié); donnons les préparations antimoniales elles-mêmes en grand lavage (de cette manière elles évacuent doucement et efficacement). Car, dans cette circonstance, si l'on vouloit chasser avec les seuls purgatifs doux cette saburre qui, surtout dans cette saison, est très-difficile à enlever, l'agitation extraordinaire qu'on imprimeroit à la masse du sang enflammeroit les organes de la poitrine.*

J'employois, pour faire vomir, une solution de tartre stibié préparé d'après la pharmacopée de Vienne (1). On en fait dissoudre quatre grains dans une livre d'eau, dont on donne la quatrième partie de quart-d'heure en quart-d'heure. Après chaque vomissement, on fait boire de l'eau tiède aux malades, pour qu'ils vomissent avec plus de facilité et de profit.

Cette manière de procurer le vomissement a beaucoup d'avantage sur toutes les autres. Le nombre des vomissemens est en quelque sorte à la discrétion du médecin, puisque le médicament s'administre en plusieurs fois. De plus, on s'assure mieux et plus promptement du degré d'éméticité du tartre stibié que de tout autre vomitif. L'ipéacuanha, par exemple, est quelquefois trop ancien, ou quand même cette racine seroit nouvelle, il arrive souvent qu'enveloppée par la saburre de l'estomac, elle ne produit aucun effet, ou n'en produit qu'un disproportionné, ou même tout différent de celui qu'on attendoit. En effet, il n'est pas rare que l'ipécacuanha n'excite aucun vomissement, et qu'il n'agisse que comme un purgatif. Souvent, à raison de son odeur nauséabonde, les personnes délicates le rejettent presqu'aussitôt après l'avoir pris, et voient ainsi leurs espérances frustrées. Le tartre stibié, au contraire, donné comme je viens de le dire, est sans danger, même pour les personnes les plus sensibles : et d'ailleurs ses propriétés fondantes, atténuantes, conviennent parfaitement dans les cas où une matière glaireuse et tenace adhère fortement aux parois de l'estomac.

Comme il est très-rare que cet organe en soit surchargé seul, et sans que les intestins en contiennent aussi une certaine quantité, le tartre stibié mérite encore la préférence à cet égard à cause de sa vertu purgative, par laquelle ce médicament émético-catarthique procure aux malades une espèce de

(1) La pharmacopée de Vienne prescrit de prendre quatre onces de safran des métaux (oxide d'antimoine sulfuré demi-vitreux), autant de crême de tartre (tartrate acidule de potasse), de faire bouillir le tout dans quatre livres d'eau dans un vaisseau de verre, de filtrer ensuite, et de laisser évaporer pour crystalliser. (*Note du Traducteur.*)

choléra factice qui leur est très-utile. Hippocrate avoit observé que la fièvre lipyrie, qui est une fièvre bilieuse, ne cédoit que lorsqu'il survenoit un choléra. Ce que la nature, qui veille à sa propre conservation, opère seule quelquefois par un effort salutaire, je le faisois à l'aide d'un émético-cathartique. J'ai très-souvent remplacé le kermès minéral avec la solution de tartre stibié à très-petites doses. Le kermès n'étant point soluble dans l'eau, entroit moins commodément dans nos mixtures pectorales : car, quoiqu'on eût soin de bien remuer les fioles, il se trouvoit distribué inégalement ; en sorte que souvent les malades n'en prenoient point du tout avec les premières cuillerées, et prenoient la totalité dans les dernières.

Notre principal remède expectorant étoit composé de cinq onces d'eau de sureau, d'une once d'oximel simple, autant d'oximel scillitique, et deux grains de tartre stibié : j'allois même jusqu'à trois grains si le malade le supportoit facilement. Il prenoit cette mixture dans les vingt-quatre heures, en six doses.

A l'égard de la préparation au vomitif, je donnois ordinairement le tartre stibié, quand il étoit très-indiqué, sans avoir fait précéder les fondans. Cette conduite pourroit paroître précipitée et inconsidérée, si beaucoup d'observations ne m'en eussent montré les avantages. Ordinairement donc la matière morbifique étoit entièrement mobile et disposée à sortir, ou, s'il n'y en avoit qu'une partie, et que le reste fût trop visqueux et trop tenace, cette partie déjà mobile étoit évacuée, et ce reste étoit disposé, par la secousse même du vomissement et par la propriété atténuante et fondante du médicament, à céder à l'action d'un second vomitif. Car je cherchois toujours à détruire le foyer du mal le plus tôt possible, et avec le moins de difficulté.

Jamais je n'ai fait précéder le vomitif de la saignée, ou presque jamais, et il falloit qu'une inflammation l'exigeât fortement. J'avois égard seulement au mal le plus urgent : et quoiqu'un malade annonçât par son pouls et par tout son en-

semble qu'il étoit très-sanguin et très-vigoureux, je ne voulois pas lui ôter même un peu de sang, de peur de lui faire donner plus de prise à la maladie bilieuse que j'attaquois par le vomitif. Il ne suffisoit pas que le malade pût soutenir la saignée : il falloit encore que la saignée fût nécessaire.

En général, j'étois très-réservé sur ce moyen, parce que l'expérience m'avoit appris que tout sentiment de chaleur extraordinaire, tout mouvement fébrile ne provenoient pas de l'inflammation, de l'abondance et de l'orgasme du sang. L'estomac, le ventre sont plus exposés aux causes des maladies que le système sanguin; et quand celui-ci se trouve vicié, c'est presque toujours secondairement, la première cause venant de l'état de l'estomac et des intestins. Celse (L. 2 ch. 10) disoit : *Saigner n'est point une chose nouvelle; mais c'en est une de saigner dans presque toutes les maladies.*

Dans la pleurésie et la péripneumonie bilieuses, lorsque la maladie commençoit à prendre une tournure favorable, il survenoit souvent une diarrhée fort utile aux malades, à moins que, devenant excessive, elle n'abattît les forces, et ne supprimât les crachats. Car, à un degré modéré et par un effort heureux de la nature, la matière morbifique restée dans l'estomac et dans les intestins, qui n'avoit point obéi à l'action des vomitifs, et n'avoit point été résorbée, rendue mobile alors par d'abondantes boissons délayantes, sortoit par les selles.

Ce n'est point là cette diarrhée qui survient aux pleurétiques, et qui étoit pour Hippocrate un signe de mort, soit parce qu'elle est causée par une matière purulente formée dans la poitrine, et qui flue vers les intestins, soit parce que l'inflammation, s'étendant aux parties voisines des poumons et les irritant, entraîne par les selles la portion la plus fluide du sang, tandis que celle qui est plus épaisse reste et circule plus difficilement. Celle-ci, qui fait périr les malades, provient des deuxièmes voies qui se déchargent dans les premières; l'autre est salutaire, parce qu'elle entraîne les restes de la saburre.

On observe encore pour l'ordinaire, en même temps que cette dernière espèce de diarrhée, des crachats épais, tenaces, glutineux, dont l'excrétion est aussi utile que nécessaire. Si quelquefois la diarrhée avoit été trop abondante pendant un jour ou deux, il falloit alors la modérer, dans la crainte que l'expectoration qui débarrassoit les poumons de la matière résorbée ne se supprimât.

Dans ces circonstances, je donnai avec un grand succès, toutes les heures, une poudre composée d'un demi-grain de kermès minéral et d'un quart de grain de laudanum pur, triturés avec un peu de sucre, ou même toutes les deux heures la même dose d'opium avec un grain de kermès.

Les vésicatoires produisirent aussi de très-bons effets dans les mêmes circonstances. Car par leur vertu excitante, les cantharides divisant, atténuant, fondant les matières glutineuses, provoquoient la sortie des crachats, sans augmenter la diarrhée. En effet, les autres remèdes expectorans, administrés lorsque le ventre est libre, commencent par agir comme cathartiques, avant que, passés dans le sang, ils remplissent leur objet; tandis que les cantharides entrent, sans passer par les premières voies, dans la masse des humeurs, où elles facilitent l'expectoration.

Quand on appliquoit des vésicatoires dans cette intention, je ne les faisois jamais panser à la manière ordinaire; mais laissant l'épiderme, et faisant sécher la plaie, on appliquoit un second, un troisième vésicatoire, et même plus, par-tout où on le jugeoit avantageux.

Ne recherchant que cette propriété des cantharides par laquelle elles agissent sur toute la machine, et par conséquent sur les poumons, je n'avois besoin ni d'exciter une longue suppuration, ni de beaucoup d'attention pour désigner la place où on les appliqueroit.

Quant à ce qui concerne l'usage des expectorans, les médecins ne se conduisent pas tous d'une manière uniforme. Je rejetois absolument la pratique de ceux qui, soit dans la péripneumonie vraie essentielle et inflammatoire, soit dans la

fausse péripneumonie bilieuse, soit dans celle qui est mixte, emploient, dès le commencement, l'antimoine diaphorétique non lavé, le kermès minéral, et autres remèdes excitans de ce genre. En effet, tant que, dans la vraie pleurésie par exemple, l'inflammation se soutient, la seule indication à remplir consiste à relâcher, à amollir, à diminuer la masse du sang. Mais, lorsque la première période de la maladie inflammatoire est passée, et que, la phlogose étant dissipée, la matière morbifique rendue mobile ne peut pas être expectorée à raison de sa viscosité ou de l'affoiblissement du malade, et surcharge les poumons; c'est le moment convenable pour venir au secours des forces vitales avec un médicament actif, atténuant, stimulant, afin que toutes les sécrétions et excrétions, que la violence et la longueur de la maladie et les grandes évacuations qui ont précédé avoient rendues languissantes, se raniment par l'application du stimulus des vésicatoires.

Je ne crois point qu'on puisse appliquer aux maladies bilieuses les coctions et les crises qui doivent avoir lieu à certains jours marqués, et tout ce qui y a rapport, si on le prend dans un sens très-restreint; et que toute terminaison de ces maladies, dans quelque temps et de quelque manière qu'elle arrive, ne peut être regardée comme une crise.

La dispute sur la certitude des jours critiques n'est venue, selon moi, que parce que les uns cherchoient à rencontrer ces jours dans toutes les fièvres aiguës, et même dans toute espèce de maladie, quoiqu'ils ne les observassent réellement que dans quelques-unes : tandis que les autres, ne les trouvant pas dans le plus grand nombre des maladies, ont, par une conclusion trop étendue, relégué cette doctrine parmi les erreurs superstitieuses de la médecine ancienne.

Les maladies fébriles, dont la cause matérielle et le foyer existent dans le système de la circulation, et obéissent à ses lois, admettent *en grande partie* une coction et des crises à des jours déterminés; parce que le mouvement du cœur et des artères travaille et atténue cette matière morbifique

contenue dans les vaisseaux, et la dispose à être évacuée : ce que l'on a nommé coction.

Cependant il ne paroît pas que toute matière étrangère, sans exception, reçue dans le torrent de la circulation, (quoiqu'elle doive être travaillée, atténuée et chassée, ou en d'autres termes, *subir une coction et une évacuation critiques*) observe le mode et les jours déterminés dans Hippocrate.

La doctrine des jours critiques sera plus vraie, et elle se trouvera confirmée par les observations des modernes, si on l'applique uniquement à la matière de l'inflammation engendrée dans le système sanguin lui-même, et n'y étant point portée d'ailleurs : en sorte que les maladies inflammatoires seules soient jugées après un nombre de jours fixe, et d'une manière déterminée.

Dans les maladies gastriques, la matière morbifique n'est point soumise au mouvement du cœur et des artères : mais, croupissant dans l'estomac et dans les intestins, elle élude cette force vitale qui soumet, atténue et chasse tout ce qu'on expose à son action. Ainsi, du moins dans un sens strict, le mouvement critique et la crise elle-même n'ont pas lieu dans ces maladies.

Le médecin remplace par des médicamens fondans et atténuans, qui rendent mobile la matière morbifique, la coction que la nature opéreroit dans d'autres maladies ; et quand le foyer du mal est susceptible d'être expulsé, il produit artificiellement, par le moyen d'un vomitif ou d'un émético-cathartique, le mouvement critique et la crise.

Ainsi, de même que dans les maladies inflammatoires, le travail de la coction et de la crise devient presque entièrement celui de la nature seule ; de même dans les fièvres gastriques il est confié presqu'en totalité au médecin.

Celui-ci aide la nature dans quelques circonstances seulement des maladies inflammatoires, et dans le plus grand nombre il n'est que le spectateur oisif des efforts qu'elle fait : au lieu que dans les maladies gastriques produites par un

appareil d'humeurs la nature fait peu, et le médecin fait beaucoup.

Mais un point qui quelquefois tient long-temps et fortement le médecin en suspens, c'est de savoir si une pleurésie est *bilieuse*, ou *inflammatoire*, ou mixte : car la manière d'être de ces maladies n'est pas toujours telle, qu'elles n'aient pas beaucoup de choses communes entr'elles, et que l'une ne prenne pas très-souvent l'apparence de l'autre.

Mais des erreurs dans le diagnostic entraînent nécessairement des fautes très-graves dans le traitement. Afin donc d'établir un diagnostic certain de la vraie ou de la fausse pleurésie, on devra considérer :

1°. Quelle est l'épidémie régnante. A la vérité, cela est souvent difficile, à moins que l'on n'ait un grand nombre de malades à traiter; c'est par cette raison que l'affluence des malades dans les hôpitaux sert à faire connoître parfaitement les épidémies, si elles augmentent, si elles se maintiennent, si elles diminuent.

Pendant tout le printemps dernier, la saburre des premières voies et les fièvres de plusieurs espèces qui en proviennent furent dominantes : cependant cette saison, redoutable en général par les maladies inflammatoires, imprimoit assez souvent un certain caractère de phlogose aux maladies bilieuses. Instruit donc par l'épidémie régnante, je fis attention principalement à l'état des premières voies, que je trouvai presque toujours attaquées de ce vice épidémique, quelle que fût d'ailleurs la maladie de l'individu.

Je ne puis m'empêcher, à cette occasion, de louer l'habitude qu'ont plusieurs médecins de consigner avec soin, mois par mois, dans leurs journaux, non-seulement l'état général de la santé, les maladies qui ont dominé, celles qui ont commencé à paroître, celles qui se sont ralenties, celles qui ont cessé entièrement, mais encore les différentes variations qu'a éprouvées l'atmosphère. Si un plus grand nombre de gens de l'art vouloit donner plus d'attention à

chacun de ces objets, et composer comme des espèces d'éphémérides; on auroit bientôt formé une collection immense d'observations, desquelles résulteroient quelques règles certaines sur le rapport de l'état de l'atmosphère avec celui de la santé bonne ou mauvaise.

2°. Afin de ne pas se tromper dans le diagnostic de la pleurésie ou de la péripneumonie bilieuse, il est nécessaire d'avoir bien présens à la mémoire les symptômes de ces maladies de poitrine, que j'ai exposés plus haut.

3°. L'état précédent de la santé peut donner plusieurs renseignemens. En effet, la vraie pleurésie inflammatoire attaque ordinairement les hommes les plus robustes, et au moment qu'ils s'y attendent le moins. La fausse pleurésie bilieuse, au contraire, est lente dans sa marche, et elle s'annonce long-temps auparavant par la perte de l'appétit et par des signes du mauvais état des premières voies.

4°. Cette dernière maladie s'observe plus fréquemment chez ceux qui se nourrissent de crudités, comme la partie pauvre du peuple, ou chez ceux qui ont un estomac foible et débile, ou qui ont reçu de la nature un tempérament bilieux.

5°. Une observation qui contribuera encore beaucoup à assurer le diagnostic, c'est qu'il est rare que, dans la pleurésie et la péripneumonie bilieuses, la toux et l'inspiration augmentent la douleur, tandis que le contraire a lieu dans l'affection vraiment inflammatoire des poumons. En outre, dans la pleurésie bilieuse, les crachats sont rarement teints de sang, à moins que la toux ne soit assez forte pour que ces efforts expriment un peu de ce fluide.

6°. Dans la fausse pleurésie, le creux de l'estomac, les hypocondres, l'abdomen et les lombes sont très-affectés; ils ne le sont pas autant dans la vraie.

7°. Une diarrhée bilieuse se déclare souvent long-temps avant la maladie bilieuse, et non avant celle de l'espèce inflammatoire, si ce n'est accidentellement.

8°. Soit avant, soit même dans le commencement de la pleurésie bilieuse, les urines des malades sont non pas rouges,

mais jaunes (à peu près comme le jaune d'œuf), bilieuses, et souvent elles déposent un sédiment ou glaireux ou briqueté. Mais dans la vraie inflammation des poumons, elles sont rouges, très-peu abondantes, et ne déposent

9°. La véritable pleurésie est accompagnée d'une fièvre continue, avec un léger redoublement le soir pour l'ordinaire, et sans frissons vagues : tandis que la fièvre de la pleurésie bilieuse est le plus souvent de la classe des continues rémittentes, ses accès étant ou réguliers ou irréguliers, revenant ou tous les jours, ou tous les deux jours, ou tous les trois jours, ou même plusieurs fois le même jour.

10°. Le pouls dans la vraie pleurésie est fort, dur, et, comme dit Forestus, *il s'enfonce dans le doigt.* Mais il est mou, et plus ou moins accéléré, selon les individus, dans la pleurésie bilieuse exquise et sans complication.

Après avoir exposé ces différences, je considérerai les symptômes qui sont communs aux deux espèces de pleurésies, et qu'il faut d'autant mieux connoître, que très-souvent ils entraînent le médecin dans des erreurs funestes aux malades. Ces symptômes sont à peu près les suivans :

1°. L'*amertume de la bouche.* On l'observe dans presque toutes les pleurésies bilieuses; mais quelquefois elle ne se manifeste pas, quoiqu'une saburre bilieuse abondante surcharge les premières voies; tandis que parfois on la rencontre dans la véritable inflammation des poumons, chez des malades qui n'ont aucune affection bilieuse. On doit donc bien prendre garde de ne pas conclure trop vite de l'existence de ce seul symptôme, que la saburre bilieuse est la maladie principale, et de suivre un traitement qui deviendroit funeste au malade.

2°. Un symptôme souvent incertain, et commun à l'une et à l'autre maladies, ce sont les nausées et le vomissement. En effet, il arrive assez fréquemment que le poumon, affecté d'une véritable inflammation, affecte lui-même sympathiquement le diaphragme, l'estomac et l'œsophage placés dans son voisinage; et que de cette manière il excite soit des envies

de vomir, soit même le vomissement. Ainsi, comme les nausées et le vomissement peuvent venir d'une cause idiopathique existante dans l'estomac; de même cet organe peut quelquefois être agité sympathiquement par l'inflammation des poumons.

3°. La bile elle-même, rejetée par ce vomissement spontané, est un symptôme insuffisant pour établir l'existence d'une pleurésie bilieuse, si d'autres symptômes ne concourent pas avec lui; car tout vomissement, sur-tout s'il est un peu violent, fera refluer la bile dans l'intestin et dans l'estomac, d'où elle sera chassée par en haut; et cela arrivera même à l'homme le mieux portant d'ailleurs.

4°. Un symptôme souvent trompeur, c'est la rougeur de la face et des joues, que l'on remarque également dans la vraie pleurésie et dans la fausse. On conçoit aisément, et sans explication ultérieure, pourquoi elle existe dans la première. Mais l'observation de Baillou est certaine, et je l'ai souvent vue confirmée par les miennes; savoir, que les malades dont l'estomac et les intestins sont surchargés de saburre, ont quelquefois, à la vérité, le teint pâle et tirant sur le vert, mais que le plus souvent ils l'ont rouge, au point même que le blanc des yeux est injecté. Hippocrate avoit aussi observé que ceux dont le visage est rouge, ou sont sanguins et pléthoriques, ou (ce qui a rapport à notre sujet) ont le ventre embarrassé par d'anciens excrémens. Mais, et la pâleur des joues et la couleur verdâtre du visage n'appartiennent pas exclusivement à la pleurésie bilieuse.

En effet, on observe des péripneumonies inflammatoires très-violentes, dans lesquelles cependant le visage est très-pâle, les yeux sont légèrement jaunes, et tout le corps de cette couleur que les Grecs appeloient χλωρον, comme qui diroit vert pale. C'est la sérosité altérée par l'inflammation, et qui fait paroître la couenne jaunâtre dans la poêlette, qui colore aussi les malades en jaune verdâtre. Prenons donc garde que la couleur du visage ne nous fasse commettre des erreurs dans le diagnostic.

5°. Un symptôme qu'il n'est pas rare d'observer dans l'une et l'autre espèces de pleurésie, ce sont les crachats teints de sang. Cependant ce symptôme est bien plus ordinaire dans la pleurésie et dans la péripneumonie inflammatoires. Mais si, dans la fausse pleurésie, une toux forte et continuelle agite la poitrine, si en outre les vaisseaux de cet organe se trouvent avoir été, précédemment à la maladie, affoiblis et relâchés, les efforts violens pour tousser feront sortir du sang des vaisseaux qui se rompent, de la même manière absolument que dans une toux gastrique le mouvement forcé des poumons fait quelquefois rendre beaucoup de sang par la bouche et par les narines.

On a vu jusqu'à présent à quels signes, dans un cas douteux, le médecin peut distinguer une maladie de poitrine bilieuse déguisée d'une maladie inflammatoire, *une pleurésie bilieuse d'une vraie pleurésie inflammatoire;* et combien il importoit de ne pas se tromper sur le diagnostic.

Mais quelquefois la cause du mal est si cachée, les symptômes sont si compliqués, qu'on a autant de raison de supposer l'existence d'une fausse pleurésie inflammatoire. Dans cet état de choses, où le médecin flotte dans l'incertitude du parti qu'il doit prendre, c'est une question bien importante de savoir ce qu'il doit tenter, ou plutôt ne pas tenter.

Le devoir du médecin, qu'Hippocrate a renfermé tout entier dans cette maxime, *être utile, ou du moins ne pas nuire* (ωφελεειν, η μη βλαπτειν), sera rempli alors avec la dernière seulement des deux conditions, *ne pas nuire* (μη βλαπτειν) Quelques moyens conviennent sans doute également aux deux maladies, et ces moyens sont :

1°. Des boissons abondantes avec le miel, le vinaigre et un sel neutre en petite quantité.

2°. Un fréquent usage des lavemens, afin de débarrasser les intestins de la saburre qui pourroit y être contenue.

3°. L'expectoration, qui seule fera connoître la nature de la maladie.

4°. Une petite saignée de quatre, cinq, six onces convient

souvent dans les deux cas, puisque, même dans la pleurésie bilieuse, le système sanguin artériel et veineux est quelquefois trop plein, sur-tout quand la fièvre est violente, de manière à faire appréhender des accidens de ce mouvement trop augmenté de la circulation. L'inspection du sang, le soulagement nul ou momentané, la diminution ou l'augmentation de la maladie à la suite de la saignée, fourniront peut-être quelque nouvelle indication.

Ne vaut-il pas mieux employer cette méthode, quoiqu'indirecte et incomplète, que de ne rien faire, ou de risquer des moyens dangereux ?

Tout ce que je viens de dire sur la pleurésie et la péripneumonie fausse bilieuse s'accorde parfaitement avec la doctrine que d'anciens médecins, célèbres dans leur art et instruits par une longue expérience, nous ont laissée. Baillou assure que la majeure partie des pleurésies doit être traitée non par la saignée, mais par les remèdes qui débarrassent le système gastrique. Voici ses propres expressions : « On voit beaucoup » plus de pleurésies et de douleurs de côté venant par con» gestion d'une humeur excrémentitielle sur le poumon et le » thorax, ou du reflux par orgasme d'une humeur ténue du » bas-ventre que de la tête et des parties supérieures, ce qu'il » faut distinguer avec soin : car la plupart des médecins n'osent » pas purger et lâcher le ventre ; et cependant ce moyen est » plus utile que la saignée ; et même on ne doit point saigner » dans ce cas, ou tout au plus une seule fois, principalement » si ces douleurs de côté se montrent pendant l'hiver et dé» pendent d'une humeur crue et froide. La saignée ne convient » alors en aucune manière ». Il ajoute peu après : « Lorsque » des douleurs vagues occupent les fausses-côtes, et que par » la continuation des membranes elles s'étendent quelquefois » jusqu'aux mamelles et aux parties antérieures de la poitrine, » il faut examiner soigneusement si elles n'ont pas lieu ainsi » à raison des vapeurs qui s'élèvent du foyer de saburre qui » est dans le bas-ventre, ou bien si leur cause a son siége dans » les parties supérieures, ou enfin dans le thorax lui-même.

» On est dans l'usage de saigner, quelle que soit l'origine » de la douleur, et on a tort. Qui est-ce qui ignore, en » effet, que, si sa cause existe dans l'abdomen, non-seulement » la saignée n'est pas utile, mais même qu'elle est nuisible, » parce qu'elle attire la matière morbifique des parties infé- » rieures, et que si la pleurésie n'existe pas encore, elle » l'accélère »?

Baillou désigne encore très-bien dans un autre endroit cette espèce de pleurésie et de péripneumonie dont je parle, lorsqu'il dit : « Les malades se plaignent en même temps, pour la » plupart, de douleur à la poitrine et à l'estomac, et ils disent » qu'ils ne peuvent respirer. Aussitôt, d'après l'opinion du » vulgaire des médecins, on a recours à la saignée : mais » l'évènement prouve qu'on n'a rien gagné, ou bien peu ; » tandis que, s'il survient un choléra ou une diarrhée, ou » si l'on donne un purgatif, les douleurs ne tardent pas à di- » minuer. Ainsi donc la saburre et l'engorgement des hypo- » condres produisent des douleurs qui n'affectent la poitrine » qu'à raison de la sympathie du diaphragme, et parce qu'il » y a dans la poitrine une membrane qui est commune à ses » parois et à la face convexe du diaphragme ». Ce choléra, que Baillou regardoit comme une véritable crise de la pleurésie bilieuse, l'art, qui imite la nature, le produit par le moyen d'une préparation émétique antimoniale.

Mai. Ce mois fut froid et sec : il y eut beaucoup de vent. On observa principalement un grand nombre de fièvres intermittentes : mais il y eut aussi beaucoup de rhumatismes, d'angines et de pleurésies.

Les fièvres intermittentes, tierces pour la plupart, furent guéries par les fondans et le vomitif, en sorte qu'on eut rarement besoin du quinquina, et seulement lorsqu'elles résistoient aux évacuans répétés. Il y avoit des continues rémittentes qui observoient le type des tierces, et qui, après qu'on eut employé le vomitif précédé par des fondans, se réglèrent d'abord comme elles, et ensuite disparurent tout à fait. On en vit cependant plusieurs dont les redoublemens

n'étoient point réguliers, ayant lieu tous les jours, chaque troisième jour, et même plusieurs fois dans un jour.

Quelques malades qui, pendant vingt jours de suite et même davantage, se plaignoient d'un froid et d'un frisson général presque continuel, étoient aussi soulagés par l'usage des fondans suivis d'un vomitif. Certaines fièvres continues rémittentes restèrent dans le même état, malgré le vomissement réitéré de beaucoup de matières bilieuses. Cela arriva particulièrement à ceux qui étoient déjà précédemment affoiblis, ou qui avoient l'estomac débile; à ceux qui depuis plusieurs semaines étoient tourmentés de frissons continuels, de manque d'appétit, et d'autres accidens qui ont coutume de provenir d'un estomac surchargé; à ceux qui, égarés par des préjugés vulgaires, avoient cherché à surmonter, par l'usage du vin, en continuant et même en forçant leurs travaux ordinaires, une maladie déjà profondément enracinée dans leurs entrailles; enfin à ceux qui, par des saignées faites mal à propos, avoient plutôt abattu leurs forces que la maladie. Une langue sèche et aride, et d'autres symptômes annoncèrent que la malignité alloit survenir. Mais le quinquina uni au camphre les préserva de ce danger.

J'observai aussi des fièvres masquées. En voici deux exemples extraits de mon journal. Un chirurgien, âgé de vingt-deux ans, vint à l'hôpital ayant depuis quatre jours un coryza avec sécheresse et embarras dans les narines, et une douleur à la racine du nez. Il étoit d'une complexion bonne et replète. Il nous raconta que la veille il avoit eu du frisson, ensuite beaucoup de chaleur, et qu'il s'étoit fait saigner. Le matin de son arrivée, il se sentit mieux; il avoit le pouls vif, peu de soif, la tête pesante, le goût et l'odorat perdus, la langue blanche, tout le visage très-rouge. On lui donna la décoction d'orge avec l'oximel, et on lui recommanda de fomenter la membrane de Schneider, en aspirant par le nez une décoction émolliente tiède. Depuis le milieu du même jour jusqu'au milieu de la nuit à peu près, il éprouva une pesanteur de tête particulière, qui se termina par une sueur abondante.

Le jour suivant, l'état du pouls et la complexion du malade paroissant indiquer le besoin d'une saignée, on la fit : mais entre midi et une heure il eut froid, et il sentoit vers le sinus frontal gauche une douleur forte et presque insupportable, qui se termina par la sueur, à onze heures du soir environ. Les narines continuoient d'être sèches; mais on n'observoit aucun autre symptôme pénible à supporter. Le troisième jour, à la même heure que la veille, et aussi après un frisson, il survint une douleur cruelle au sinus frontal du côté droit, laquelle cessa spontanément à l'heure ordinaire. Mais ce même jour, la langue fut tant soit peu bilieuse, la bouche légèrement amère de temps à autre; il eut des renvois quelquefois amers. A la fin de l'accès, on lui donna l'émétique qui lui fit rendre beaucoup de matières jaunes et vertes. De ce moment les redoublemens n'eurent plus lieu ; et long-temps après je vis ce jeune homme qui n'avoit plus la fièvre, et se portoit très-bien.

Une fille âgée de trente-quatre ans, ayant éprouvé pendant vingt jours de la perte d'appétit, et des frissons qui alternoient avec des mouvemens de chaleur, se fit saigner sans demander conseil. Elle se trouva plus mal. Il lui survint une douleur de tête qui, depuis midi jusque bien avant dans la nuit, augmentoit considérablement, avec des frissons et une chaleur très-incommodes dans la soirée. Elle avoit des envies de vomir, de l'amertume dans la bouche, des rapports amers. Ayant pris de l'émétique, elle vomit beaucoup de matières bilieuses, et eut quelques selles. Le jour suivant, après-midi, la douleur vers les tempes et le sommet de la tête reparut, avec des frissons, et une sueur froide générale. Cependant elle fut bien moins forte que les jours précédens. Comme elle prenoit de quoi entretenir la liberté du ventre, la céphalalgie, qui, dans les premiers jours, l'avoit fait souffrir cruellement, devint et plus courte et plus douce, enfin céda au quinquina.

Ces deux observations prouvent que la cause de ces fièvres masquées avoit son siége principal dans le système gastrique. Quoique le sujet de la seconde n'ait pas été guéri par le vomitif seul, cependant ce remède fit que les redoublemens de-

vinrent moins forts. D'ailleurs, comme le pense le célèbre Casimir, le quinquina lui-même ne guérit les fièvres qu'à raison de sa vertu tonique, et en corrigeant l'excès d'irritabilité de l'estomac et des intestins.

Il suit encore de là, que dans les fièvres masquées il ne faut pas toujours se fier uniquement au quinquina. Car de même que l'on guérit sûrement et assez promptement la plupart des fièvres intermittentes par une autre méthode que celle du quinquina, de même dans le plus grand nombre des fièvres masquées on peut se passer de ce fébrifuge, et employer assez heureusement d'autres moyens. Cependant, lorsque la fièvre en se cachant sous le masque d'un symptôme grave et dangereux, fait craindre pour la vie elle-même, il faut chasser l'ennemi qui déjà livre l'assaut, et, rejetant tout secours incertain, recourir au quinquina.

J'observai pendant ce mois des rhumatismes variés, qui affectoient très-vivement les principales articulations, et les muscles intermédiaires.

Cette maladie attaquoit ordinairement à l'improviste, sans même être précédée, comme la goutte, de la perte de l'appétit, et sans que les accès fussent réguliers d'aucune manière.

Je n'ai vu que très-peu de rhumatismes qui fussent sans fièvre.

La douleur occupoit assez souvent les vertèbres lombaires; d'où résultoit par conséquent un *lombago rhumatismal*.

Affectant chez plusieurs malades l'articulation du fémur, elle descendoit le long de la face externe de la cuisse et de la jambe jusqu'aux malléoles. C'étoit la *sciatique rhumatismale*.

La même humeur rhumatisante, quand elle se jetoit sur les paupières et les parties voisines de l'œil, et sur l'œil lui-même, occasionnoit une *ophthalmie séreuse*.

Les *coryza*, les *migraines rhumatismales*, les *douleurs de dents*, *d'oreilles*, les *fluxions sur les joues*, les *enrouemens*,

et les *catarrhes de poitrine* proprement dits, n'avoient pas une autre origine.

J'ai aussi guéri une douleur d'estomac rhumatisante, ou *gastritis rhumatismal*; j'ai aussi guéri un *enteritis* de la même nature.

Je place ici les pleurésies rhumatismales qui furent très-nombreuses dans ce mois, et seulement sporadiques dans les autres saisons de l'année.

Dans le rhumatisme fébrile, la couenne du sang fut toujours très-inflammatoire, et si épaisse, qu'on apercevoit à peine un peu de sang ou de partie rouge. Cette couenne étoit et moins considérable et moins épaisse dans toutes les autres maladies inflammatoires, quelque graves qu'elles fussent.

J'ai aperçu plusieurs différences entre l'inflammation qui accompagne le rhumatisme fébrile et celle des autres maladies inflammatoires; en sorte que l'*inflammation rhumatismale* ne m'a point paru être la même que celle que l'on peut appeler la *vraie inflammation*.

La différence qui existe entre elles étoit prouvée par des faits multipliés, et comme on dit, par les résultats. De nouvelles observations viennent tous les jours se joindre aux anciennes.

1°. L'*inflammation rhumatismale* est, en général, bien moins dangereuse, et, à moins qu'elle n'attaque des organes essentiels, elle tue rarement : la *vraie inflammation* est plus grave et plus souvent mortelle.

2°. L'inflammation rhumatismale, même lorsqu'elle est déjà fort ancienne, se termine ordinairement par une résolution bénigne, et n'observe point les lois de la coction, ni celles des crises. C'est ce que j'ai observé constamment dans la pleurésie rhumatismale, lorsque la matière occupoit non-seulement les muscles intercostaux et la plèvre, mais même les poumons.

3°. Quoique le cerveau, comme étant un organe dont l'intégrité est très-nécessaire à la vie, soit affecté d'une manière infiniment grave, et même pour l'ordinaire promptement mortelle, par l'*inflammation rhumatismale*; celle-ci ce-

pendant attaque avec bien moins de risques d'autres parties très-importantes, sur lesquelles la vraie inflammation ne se fixeroit qu'en mettant la vie dans le plus grand danger. C'est ainsi que la *véritable inflammation* des intestins est placée, avec raison, parmi les maladies les plus aiguës, puisqu'elle tue dans l'espace de quelques heures ; tandis que j'ai vu une inflammation rhumatismale de l'estomac, et une autre des intestins durer fort long-temps, n'être point accompagnées d'accidens absolument graves, et se terminer enfin par une résolution bénigne. Cependant, le sang sorti de la veine étoit couvert d'une couenne si épaisse, qu'on apercevoit à peine un peu de la partie rouge.

4°. *La vraie inflammation* se termine ordinairement en peu de jours, quel qu'en soit le résultat. Rien de plus rare que ces *inflammations vraies et en même temps chroniques*, dont j'aurai dans la suite occasion de parler. Mais le *rhumatisme* se prolonge souvent pendant plusieurs semaines, et rarement se se termine-t-il en peu de temps, lorsqu'il est abandonné à la nature.

5°. Quoique l'inflammation rhumatismale attaque quelquefois une partie bien distincte, cependant pour l'ordinaire elle se répand à l'entour.

La longueur du rhumatisme fébrile, la violence de la douleur, et l'impuissance de tout mouvement tourmentèrent beaucoup les malades; et même, la maladie terminée, il leur restoit un engourdissement dans les membres, et une moindre aptitude au mouvement. Un ou deux malades, quoique depuis long-temps sans fièvre, et libres dans leurs mouvemens, éprouvoient un certain sentiment de douleur qui résistoit à tous les remèdes.

Les médecins ont multiplié les méthodes de traitement de cette maladie très-douloureuse et très-ennuyeuse. Après les avoir essayées pendant quelque temps, je me suis borné ensuite à celle qui m'avoit paru préférable, laissant de côté toutes les autres.

Je suivois quelquefois la pratique de Sydenham, qui saignoit

dans cette espèce d'inflammation aussi hardiment que dans la véritable péripneumonie, et qui donnoit en même temps d'autres remèdes doués d'une vertu rafraîchissante. Mais la longueur du mal éluda souvent ce traitement actif, et les forces se trouvoient plutôt abattues que la maladie. Des malades restoient plusieurs semaines sans pouvoir se remuer.

Sydenham ayant éprouvé sur lui-même l'inefficacité de sa méthode, s'abstint de faire répéter les saignées, et résolut de tenter d'autres moyens, soit pour ménager le sang des malades, soit principalement pour obtenir une guérison et plus prompte et plus certaine. Il leur faisoit prendre beaucoup de petit-lait, et ne leur permettoit pendant plusieurs jours que du pain de fine fleur de farine.

Par ce moyen, sans grande effusion de sang, et en beaucoup moins de temps, lui et d'autres médecins guérissoient fréquemment des rhumatismes très-douloureux.

J'ai guéri moi-même assez promptement une inflammation de l'estomac et une autre des intestins, toutes les deux rhumatismales, d'abord avec une saignée, et ensuite avec le petit-lait seul et une diète très-légère. Le sang de ces malades étoit éminemment inflammatoire.

Quelquefois, à l'exemple d'autres médecins, je donnois en grand lavage des diaphorétiques variés, et ensuite je tâchois, par un régime chaud, de chasser la matière morbifique par les vaisseaux situés à la superficie du corps. Mais le plus souvent la maladie résistoit à tous mes efforts.

Quand le mal étoit ainsi rebelle, je l'attaquois de différentes manières. Mais, en cessant, il paroissoit plutôt s'être détruit lui-même, qu'avoir cédé aux remèdes.

Lorsque la matière rhumatisante s'étoit déposée et fixée fortement sur une partie, j'appliquois avec un très-grand succès un vésicatoire le plus près possible de l'endroit douloureux. Par exemple, dans l'*ophthalmie séreuse*, que j'ai déjà dit appartenir aux rhumatismes locaux, un vésicatoire à la tempe répondit à mes espérances.

Une migraine, produite par la répercussion de l'humeur

d'une ophthalmie séreuse, fut guérie par un vésicatoire placé auprès du siége de la douleur, et que l'on entretint pendant longtemps, au moyen d'un onguent digestif, avec addition d'un peu de savon.

Un vésicatoire à l'angle de la mâchoire faisoit disparoître assez promptement un mal de dents de nature séreuse ou rhumatismale; car c'est dans cet endroit que le nerf qui distribue des rameaux aux racines des dents, pénètre dans l'os de la mâchoire. Les cantharides le débarrassoient de la sérosité rhumatismale qui l'irritoit.

Un sinapisme ou un vésicatoire appliqué sur toute la partie antérieure du cou, adoucissoit singulièrement les maux de gorge, quelque graves qu'ils fussent, et rétablissoit en quelques heures la faculté d'avaler qui avoit été supendue.

Une maladie digne d'être remarquée, c'étoit la pleurésie rhumatismale, soit à raison de ses symptômes, soit à raison de la manière de la traiter. Les signes servant au diagnostic que j'ai rassemblés, sont les suivans :

1°. Elle étoit précédée ordinairement de douleurs déchirantes aux extrémités tant supérieures qu'inférieures : ces douleurs étoient rhumatismales.

2°. Elles persistoient souvent après que la pleurésie s'étoit déclarée.

3°. Cette pleurésie commença quelquefois sans frissons, ou seulement avec un froid léger et de peu de durée, tandis que la vraie pleurésie commençoit presque toujours par un froid violent de quelques heures.

4°. La douleur de côté se déclaroit sur-le-champ avec ces légers frissons, lorsqu'au contraire dans la pleurésie inflammatoire le point de côté ne se faisoit sentir que quelques heures après le froid violent.

5°. Dans la pleurésie rhumatismale, la douleur s'étendoit à la région précordiale, au bas-ventre, souvent à tout le thorax, et entre les épaules ; mais dans l'autre, elle se concentroit dans un espace moins étendu.

6°. La douleur de la pleurésie rhumatismale changeoit souvent de place; elle étoit plus fixe dans la vraie pleurésie.

7°. Dans la première, on ne pouvoit presque jamais supporter le toucher des parties douloureuses : c'étoit le contraire dans la seconde.

8°. Dans la pleurésie rhumatismale; les malades se couchoient assez facilement sur le côté sain, et dans la pleurésie inflammatoire avec beaucoup de peine.

9°. Le sentiment d'oppression et de difficulté à respirer étoit nul ou très-léger dans la première espèce, et très-marqué dans la seconde.

10°. La langue et le fond de la bouche étoient ordinairement blancs et couverts de mucosité dans l'affection rhumatismale; tandis que dans l'inflammatoire ces parties étoient sèches.

11°. Dans la vraie pleurésie, la peau étoit plus sèche, ainsi que les narines; les yeux étoient ternes, les urines rouges, en petite quantité; le ventre resserré : aucun de ces symptômes n'avoit lieu dans la pleurésie rhumatismale, ou du moins il étoit plus modéré.

12°. Les vraies pleurésies furent souvent, dans le commencement, *sèches* et sans exercétions de crachats : les malades rendoient très-rarement des crachats muqueux, jaunes, sanguinolens. Il étoit très-rare, au contraire, que les pleurésies rhumatismales fussent sèches; mais la toux, des crachats muqueux, visqueux, avec des filets de sang, avoient lieu dès l'invasion de la maladie. Le sang dans les deux espèces de maladies fut très-inflammatoire, avec cette seule différence que dans la deuxième espèce la couenne étoit ordinairement plus épaisse et plus considérable, en sorte que l'on n'apercevoit que peu de la partie rouge, ou même point du tout; tandis que dans la première elle sembloit se resserrer, ses bords se relevant tout autour.

13°. La vraie pleurésie étoit plus aiguë, parcouroit ses périodes avec plus de danger pour le malade, s'assujettissoit à une crise, à un mouvement et à des jours critiques. La pleurésie rhumatismale se terminoit à la vérité par des crachats et des

urines, mais sans que la nature observât aucune règle constante pour la solution de la maladie, qui souvent étoit emportée par des sueurs.

Le siége de l'inflammation rhumatismale dans cette espèce de pleurésie étoit dans la plèvre, dans les muscles inter-costaux, et aussi dans les poumons eux-mêmes; ce qui étoit prouvé, pour ceux-ci, par l'expectoration des crachats teints de sang.

J'ouvris dernièrement un homme qui avoit été attaqué de la pleurésie rhumatismale. Une partie de la matière rhumatisante s'étant portée sur le cerveau et ses membranes, avoit occasionné la frénésie et une mort très-prompte. Si on peut conclure quelque chose de cette seule ouverture sur l'état des poumons dans l'inflammation rhumatismale, on dira que cet organe oppose alors une certaine dureté au scalpel, mais moindre que dans la vraie inflammation.

Cette dureté que l'on rencontre dans les poumons enflammés soumis à la dissection, peut se comparer à celle du foie; leur couleur est aussi alors d'un beau rose. En outre, quand on en coupe une partie et qu'on la jette dans l'eau, elle gagne le fond; ce qui n'a pas lieu du tout pour les poumons des rhumatisans, ou du moins plus difficilement et plus tard. Ceux-ci d'ailleurs ont la couleur ordinaire, si ce n'est qu'ils sont parsemés de quelques filamens rosés.

Le traitement consistoit,

1°. Dans une ou plusieurs saignées, selon que les circonstances l'exigeoient;

2°. Dans une boisson émolliente, nitrée, tiède;

3°. Dans une prompte application des vésicatoires sur le lieu de la douleur, ou même sur tout autre. Quelquefois la méthode antiphlogistique suffisoit seule, sans qu'il fût besoin du vésicatoire. Mais, lorsque la violence de la douleur (car elle est très-souvent plus forte que dans la vraie pleurésie) ne diminuoit point par les saignées, un large vésicatoire appliqué sur l'endroit souffrant ou entre les deux épaules, l'enlevoit bientôt complètement. Il s'écouloit à peine trois quarts

d'heure, que le malade disoit déjà ne plus ressentir aucune douleur. Il paroîtroit de là que le soulagement seroit plutôt dû à l'absorption du stimulus âcre des cantharides, qu'à l'érosion produite après un temps plus long sur l'endroit affecté. Les sinapismes ont-ils la même propriété ? C'est sur quoi l'expérience n'a pas encore prononcé.

Le kermès produit de très-bons effets dans la pleurésie rhumatismale, à l'époque où, la fougue de la maladie étant abattue, l'humeur des crachats n'est pas encore suffisamment atténuée. Mais il ne faut pas trop se hâter de le donner, ni aucun autre expectorant tiré des minéraux ; car, lorsque l'état du malade est à peu près assuré, il arrive qu'un remède expectorant, administré trop tôt, excite un nouveau mouvement fébrile, contre lequel on a besoin de la saignée.

Tel étoit le traitement de la maladie quand elle étoit simple et sans aucune complication. Mais souvent j'avois à détruire une saburre bilieuse ; la pleurésie étoit en même temps bilieuse et rhumatismale. Alors il falloit examiner quel étoit le vice prédominant, le rhumatisme ou la bile, s'opposer d'abord tantôt à l'un, tantôt à l'autre ; employer une méthode composée comme la maladie elle-même l'étoit.

J'ai vu quelquefois la pleurésie rhumatismale compliquée avec l'inflammatoire, et se confondre avec elle.

Je crois que la discussion qui s'est élevée entre quelques auteurs sur l'usage des vésicatoires dans la pleurésie peut se terminer facilement, si l'on convient qu'ils sont nuisibles dans la *vraie pleurésie*, sur-tout dans son état de crudité, et qu'ils sont utiles dans la pleurésie rhumatismale. C'est aussi ce que prouve constamment une pratique réfléchie.

On objectera peut-être qu'on n'a jamais mis en question si le vésicatoire convient dans la *pleurésie rhumatismale*, puisque de tout temps on en est convenu ; mais bien dans la *pleurésie vraie*, inflammatoire et essentielle. Je répondrai que dans l'enseignement médical, celle que j'appelle *rhumatismale* est distinguée avec soin de l'inflammatoire ; mais qu'auprès du lit des malades, et à leur grand malheur, on les confond

souvent l'une avec l'autre ; parce que, dans la première, une fièvre violente, une douleur de côte atroce, et d'autres symptômes simulent tellement la pleurésie vraie et inflammatoire, que la méprise en devient très-facile et comme journalière.

Mais est-il si difficile de les distinguer, que des médecins exercés s'y soient mépris tant de fois, et s'y méprennent encore tous les jours, qu'ils ne sachent pas différencier l'inflammation du rhumatisme? On n'en sauroit douter, soit à cause de la ressemblance presque complète dans les symptômes de l'une et de l'autre de ces maladies, soit d'après l'autorité de Sydenham. En effet, ce grand homme, dans son cinquième chapitre, qui revient parfaitement à notre sujet, montre bien clairement combien il est facile, des deux espèces de pleurésie, de n'en faire qu'une seule, quel mal résulte de cette confusion, et quelle méthode de traitement est indiquée. C'est lorsqu'il décrit de la manière suivante la constitution de la fin de l'automne et du commencement de l'hiver de 1675 : « Le temps fut, contre son ordinaire, doux et chaud, » presque comme celui de l'été, jusque vers les derniers » jours d'*octobre*. Ayant changé alors tout à coup pour devenir froid et humide, il y eut un si grand nombre de toux, » que je ne me souviens pas d'en avoir jamais vu autant : » personne n'en étoit exempt. De même que la toux concouroit » avec la constitution pour produire la fièvre, de même la » fièvre, par la facilité que lui en donnoit la toux, se jetoit » sur la plèvre et sur les poumons, comme elle s'étoit jetée » sur la tête, immédiatement avant la naissance de ces toux. » Ce changement si imprévu dans les symptômes fut cause » que ceux qui n'y avoient pas fait assez d'attention *regardèrent cette fièvre comme une pleurésie ou une péripneumonie essentielle*, quoiqu'elle fût la même absolument » qu'elle avoit été pendant tout le cours de la constitution. *Et quoique le point de côté, la difficulté de respirer, la qualité du sang, et les autres signes ordinaires de la pleurésie parussent indiquer une pleurésie essentielle*, cependant

» cette maladie n'exigeoit pas un autre traitement que celui qui » convenoit à la fièvre de la constitution régnante : tandis que celui de la vraie pleurésie lui étoit très-contraire ».

Que l'on compare maintenant ce que j'ai dit avec cette citation de Sydenham, et l'on verra clairement que la pleurésie qu'il décrit étoit de la même nature que notre pleurésie rhumatismale, et que mon traitement ne diffère pas davantage du sien. En effet, tout ce traitement consiste dans un régime convenable, dans la saignée rarement répétée, et dans le vésicatoire appliqué à la nuque. Quand on le suivoit, « tous les symptômes disparoissoient insensiblement, » tandis que les médecins qui vouloient attaquer la maladie à » main armée, impétueusement, et avec un grand appareil » de moyens, ou perdoient leurs malades, ou du moins étoient » obligés de racheter leur vie, en multipliant les saignées » beaucoup plus que le caractère de la maladie ne le demandoit » ou ne pouvoit le supporter sans danger.

Ainsi les raisonnemens théoriques du célèbre Tralles, qui a si bien mérité de l'art de guérir, ne regardent que la pleurésie inflammatoire. Une expérience certaine et constante doit en faire rejeter toute application à l'espèce rhumatismale, quoique également dangereuse, également accompagnée de symptômes fâcheux et pénibles, et quoique souvent elle ne puisse être distinguée de l'espèce inflammatoire que par l'homme le plus clairvoyant. J'ignore, à la vérité, comment il arrive que, malgré la fièvre, et quelquefois une fièvre très-forte, le vésicatoire, qui est un remède très-irritant, enlève la douleur et la fièvre dans la pleurésie rhumatismale; mais l'observation exacte des faits, qui se passent autrement que nous ne comptions, doit l'emporter sur nos petits raisonnemens, quelque brillans qu'ils nous paroissent.

Mais comment le stimulus des cantharides agit-il sans inconvénient sur cette couenne inflammatoire qui est tellement propre à cette espèce de pleurésie, que son épaisseur est un des signes diagnostics? Comment en est-il de même de l'action de ce remède si âcre et si irritant sur la fièvre? J'avoue

toutes ces difficultés ; j'en laisse l'honneur de la solution à d'autres ; et il me suffit d'avoir bien établi la différence entre les deux espèces de pleurésie, et d'avoir appliqué à chacune d'elles le traitement qui lui convient.

Les observations de Pringle sur la pleurésie et ses succès ne me permettent pas de douter de l'efficacité des vésicatoires dans cette maladie. Mais les passages de cet auteur que je rapporterai prouvent que cette maladie étoit *rhumatismale*. En effet elle attaqua les soldats anglais dans la Belgique, en 1743, au printemps, lorsque les nuits étoient encore froides et nébuleuses, que dans le jour le soleil étoit déjà chaud et agréable, qu'il y avoit des alternatives de chaud et de froid, et que l'armée étoit campée sous la tente dans un terrain humide. Il y eut une très-grande quantité de pleurésies et de péripneumonies, et guère moins de rhumatismes ; en sorte qu'à leur nombre, à peu près égal à celui des affections de poitrine, on pouvoit reconnoître l'affinité de ces deux classes de maladies.

Outre cela, *la douleur du côté s'étendoit souvent si loin qu'on l'auroit prise pour une inflammation des viscères abdominaux. On appliquoit les vésicatoires au commencement de la maladie, aussitôt après la première saignée, et même avant, mais peu de temps seulement. Ce moyen calmant la douleur, on jugeoit à propos de réitérer la saignée, à moins qu'il ne survînt une sueur qui la fît disparoître totalement : car alors il n'étoit plus besoin de remèdes.* (Pringle, troisième partie, § 4.)

Ce que je viens de citer s'accorde parfaitement avec la description que j'ai donnée de cette pleurésie, indique en même temps le caractère de la maladie, et, malgré toute hypothèse contraire, doit faire prévaloir l'usage des vésicatoires, dont les observations de Pringle sur un si grand nombre de malades attestent la supériorité. J'ajouterai encore que ce grand médecin, convaincu par les ouvertures de cadavres publiées par Morgagni et Haller, ne plaçoit pas le siége de la maladie dans la plèvre, mais dans les poumons.

Voici maintenant les règles à observer concernant l'usage des vésicatoires dans la pléreusie.

1°. Les vésicatoires sont presque un remède spécifique contre la pleurésie rhumatismale, et on doit les appliquer dès le commencement, après une, ou quelquefois après deux saignées.

2°. L'ampoule étant formée, il ne faut point provoquer la suppuration : on laissera donc l'épiderme. Les suppuratifs occasionnent des douleurs inutiles, et ils augmentent la fièvre ; car ce n'est pas la suppuration qui est utile, mais le stimulus des cantharides.

3°. Les malades éprouvent les effets avantageux des vésicatoires, sur quelque région du corps qu'on les applique. Cependant je préfère les appliquer entre les deux épaules : car le siége de cette pleurésie est le poumon, ou la membrane qui l'enveloppe, ainsi que je l'ai démontré ci-dessus.

4°. Les vésicatoires irritent la vraie pleurésie, la pleurésie inflammatoire : il faut donc s'en abstenir tant que l'inflammation est dans sa force.

5°. Ce n'est pas qu'on doive y avoir recours dans cette espèce de pleurésie aussitôt que l'on aura pratiqué une ou deux saignées. Je dirai même que tant qu'il existe de l'inflammation, quoique les saignées l'aient beaucoup affoiblie, et qui plus est, tant qu'il reste un soupçon fondé et une crainte qu'elle ne se ramine, les vésicatoires sont dangereux.

6°. Mais si l'inflammation est tout à fait abattue ; si même le malade se trouve dans l'état opposé, c'est-à-dire, si l'excès d'élasticité et de tension de la fibre s'est changé en relâchement, la densité inflammatoire des humeurs en une viscosité froide, leur abondance en pénurie ; si outre cela la matière à expectorer inonde et surcharge les poumons par sa trop grande quantité, ou les embarrasse par sa viscosité, et que les forces vitales soient insuffisantes pour la chasser, alors les vésicatoires fourniront un secours plus puissant qu'aucun autre.

7°. Dans la pleurésie et la péripneumonie bilieuses, les

cantharides sont nuisibles, tant que le système gastrique n'est pas net ; parce qu'elles provoquent de mauvaises sueurs, resserrent le ventre, et excitent l'absorption de la saburre des premières voies dans le torrent de la circulation. . . .

8°. Mais si, après avoir évacué l'estomac et les intestins, la ténacité et la viscosité des crachats en rendent l'expectoration difficile, une boisson abondante, chaude, animée par un doux stimulant aromatique, et en même temps l'application des vésicatoires rempliront toutes les indications.

J'ai très-souvent guéri des rhumatismes fébriles dans les lombes, la hanche et la cuisse. Il y a dans ces cas douleur à la cavité cotyloïde, et impuissance de mouvemens. Cette douleur s'étend le long de la partie externe de la cuisse jusqu'à la tête du péroné, et même jusqu'aux malléoles. Quelquefois les lombes et les aines sont douloureux ; quelquefois aussi on ne ressent aucune douleur, mais un engourdissement de la cuisse, et impuissance de marcher. Dans ce cas, d'après la méthode de Cotunni, j'appliquois, et avec un avantage marqué, un large vésicatoire à la tête du péroné, ou à la partie externe du genou. Quelquefois on posoit le vésicatoire vers la cavité cotyloïde. On donnoit de légers diaphorétiques avec le sureau et l'antimoine diaphorétique non lavé, et on entretenoit longtemps les vésicatoires, en ajoutant un peu de savon à l'onguent digestif. La même méthode m'a réussi contre le rhumatisme lombaire.

J'observai aussi pendant ce mois, mais beaucoup plus rarement, cette autre espèce de rhumatisme dont j'ai parlé ci-dessus en détail, et qui est occasionnée par la présence de la saburre bilieuse dans le système gastrique.

J'eus quelques malades affectés de douleurs de membres et de fièvre ; ils présentoient tous des signes d'un appareil bilieux. Après l'effet du vomitif et l'évacuation de la saburre bilieuse, on voyoit disparoître tout à coup ces douleurs de membres.

J'ai déjà dit précédemment que cette espèce de rhumatisme bilieux produit par des particules âcres résorbées de

l'estomac et déposées sur les membres où elles irritent les nerfs, s'observoit fréquemment dans les fièvres bilieuses, automnales, opiniâtres, sur-tout si elles avoient été coupées trop tôt avec le quinquina, avant que la matière morbifique eût été convenablement préparée et évacuée. J'ajouterai encore ici, que le malade qui a pris mal à propos l'écorce du Pérou est cependant, quoique débarrassé de sa fièvre, tourmenté de douleurs chroniques dans les membres, de cette maladie que Sydenham appeloit *rhumatisme scorbutique*, et qu'il croyoit provenir de l'usage trop long-temps prolongé de cette substance. Mais ce n'est point à elle qu'il faut les attribuer, c'est à son usage prématuré, lorsque la coction et l'évacuation de la matière fébrile n'ont pas précédé son administration.

Juin. Pendant ce mois, le temps fut sec et d'une chaleur modérée; mais presque chaque jour il souffla des vents froids: en sorte que quand le vent cessoit on suoit très-aisément, et que quand il recommençoit les sueurs se supprimoient.

Au commencement, et jusqu'au milieu, on vit beaucoup de fièvres continues rémittentes tierces, et quelques quotidiennes, qui cédèrent presque toutes aux vomitifs, aux fondans, et aux eccoprotiques donnés à doses ménagées. Quelques-unes qui menaçoient de malignité furent réprimées à l'aide du quinquina. Du milieu du mois vers la fin, il y eut très-peu de pleurésies ou de péripneumonies bilieuses, mais beaucoup des rhumatismales. On vit aussi des rhumatismes universels, des sciatiques, et autres fluxions sur différentes parties. Enfin dans les derniers jours, quelques individus affectés de maladies bilieuses eurent en outre des pétéchies, qui n'aggravèrent ni ne diminuèrent le mal.

Quoique les vraies inflammations de poitrine fussent plus rares qu'à l'ordinaire, non-seulement pendant ce mois, mais aussi pendant tout le printemps; cependant, ayant eu à traiter une pleurésie bilieuse inflammatoire, c'est-à-dire une pleurésie vraie et essentielle compliquée d'une affection bilieuse des premières voies, je vais en donner l'histoire.

Une femme veuve, âgée de cinquante-cinq ans, qui jouissoit depuis long-temps d'une parfaite santé, eut, le 14 juin, sur le soir, un frisson de quelques heures, ensuite de la chaleur, et une soif considérable : la nuit fut agitée.

Le lendemain 15, la chaleur étant moindre, elle se sentit, vers midi, de l'oppression de poitrine, et le côté droit, depuis les fausses-côtes jusqu'à la mamelle, douloureux comme dans la pleurésie. La toux étoit fréquente, sans qu'il y eût des crachats ; la respiration laborieuse ; la difficulté de se coucher sur le côté souffrant extrême. On la saigna du bras sur-le-champ. La couenne du sang étoit très-inflammatoire. L'oppression diminua, mais pour fort peu de temps, ainsi que la douleur de côté. Le soir, le frisson fut moins long et moins fort que la veille : la chaleur succéda : la nuit ne fut pas tranquille.

Le 16 au matin, même état de choses. Des crachats muqueux, teints de sang, commencèrent à paroître. On réitéra la saignée : le sang fut le même que la première fois, ainsi que le soulagement qui s'ensuivit. Le soir il y eut du frisson : la nuit fut comme la précédente.

Le 17 au matin, rien n'avoit changé. A midi, la douleur, la toux et l'oppression augmentèrent. Alors point de crachats. Le soir, il y eut du frisson, et ensuite de la chaleur. La nuit se passa comme à l'ordinaire.

Le 18, la malade assuroit se trouver mieux généralement : elle toussoit moins fort, et rendoit des crachats muqueux et jaunes ; le côté n'étoit plus douloureux, et elle s'y couchoit plus aisément. Le soir, il y eut un peu de frisson : la nuit fut plus calme.

Le 19, elle entra à l'hôpital. Elle ne ressentoit presque aucune douleur de côté, ni aucune oppression de poitrine ; elle se couchoit avec une facilité égale dans tous les sens. La toux étoit rare ; les crachats étoient en petite quantité, muqueux, jaunâtres ; le pouls un peu plus fréquent que dans l'état naturel, et un peu ferme ; la langue bilieuse ; la soif considérable ; le goût bon ; le ventre toujours assez libre. Elle étoit

sans appétit, ne souffroit point de la tête ; la chaleur étoit modérée, l'esprit présent et vif, ses réponses promptes ; elle racontoit bien sa maladie, et se tournoit facilement sur tous les côtés. La force musculaire étoit comme chez une personne peu malade ou à peu près en bonne santé. Quoique la respiration parût facile à la malade elle-même, elle étoit réellement très-courte, et s'exécutoit plutôt par le mouvement de l'abdomen, que par celui de la poitrine. On la saigna : la couenne étoit considérable. On lui donna beaucoup de tisane rafraîchissante. Le mieux fut très-léger. Elle n'éprouva le soir aucun frisson. Le sommeil fut troublé.

Le 20, elle ne se plaignoit d'aucun malaise. Tout étoit comme la veille ; le pouls seulement étoit plus fort et plus plein ; la respiration étoit très-accélérée, et ne se faisoit presque que par le mouvement de l'abdomen. On la saigna : la couenne étoit si inflammatoire qu'on apercevoit à peine un peu de la partie rouge. Cette saignée procura très-peu de soulagement. Vers midi, la malade se plaignit d'oppression de poitrine. Ses joues étoient très-rouges, sa respiration courte et fréquente, et elle éprouvoit par intervalles de légères défaillances. On vit paroître sur la poitrine quelques petites pétéchies couleur de rose. On lui fit une nouvelle saignée dans l'après-midi, et une autre le soir ; ce qui rendit la respiration un peu meilleure : la nuit il y eut plus de sommeil.

Le 21, tout étoit comme la veille au soir. Mais comme la difficulté de respirer reprenoit de nouveau, et que le pouls continuoit d'être plein, fort et assez dur, quoiqu'on eût déjà tiré beaucoup de sang à la malade, on fit encore dans le jour deux saignées, et on appliqua un vésicatoire sur la poitrine. La couenne inflammatoire fut la même. Le soir il y eut une forte transpiration, et la respiration devint beaucoup meilleure qu'elle ne l'avoit été jusqu'alors. La malade dormit paisiblement et long-temps.

Le 22, qui étoit le huitième de la maladie, la diaphorèse, qui avoit commencé la veille, continua. Les urines qui, pendant tout le cours de la maladie, avoient été claires et d'un

roux jaunâtre, étoient alors citrines. Le pouls, qui jusqu'alors n'avoit pas été beaucoup plus fréquent que dans l'état de santé, et cependant avoit été plein et assez dur, étoit devenu tout à fait naturel. Les pétéchies étoient en très-petit nombre. Il y eut dans le jour plusieurs selles spontanées, presque point de crachats, du mieux dans la respiration. La nuit fut bonne.

Le 23, la transpiration se soutint; des selles cuites et spontanées furent fréquentes; le reste comme la veille. La nuit fut bonne.

Le 24, la transpiration fut très-abondante: tout le reste alloit bien.

Le 25 au matin, point de transpiration: la malade eut la bouche amère, une soif considérable. Depuis midi, elle alla spontanément à la selle. La nuit fut bonne.

Le jour suivant, quelques évacuations spontanées ayant encore eu lieu, l'amertume de la bouche et la soif disparurent; et la malade n'ayant éprouvé depuis aucune incommodité, sortit de l'hôpital bien guérie, après avoir recouvré en très-peu de temps toutes ses forces.

Voilà une inflammation dangereuse des poumons, accompagnée d'un vice bilieux du système gastrique.

A la fin du printemps, et au commencement de l'été, les maladies inflammatoires disparurent insensiblement, et furent remplacées par les maladies bilieuses. Dans cette espèce d'intervalle qui sépare les deux saisons, un certain genre de maladies mixtes, dans lesquelles on observoit et la phlogose du printemps et la bile de l'été, prédominoit ordinairement. Il falloit satisfaire aux deux indications, mais en commençant par la plus urgente. Ainsi je m'attachai presque uniquement à résoudre l'inflammation des poumons, et je me contentois d'énerver, par d'abondantes boissons, la saburre des premières voies, qui n'étoit pas très-considérable.

Hippocrate assure que le passage de la pleurésie en péripneumonie est un mal: l'expérience m'a prouvé la vérité de cette assertion. En effet, lorsque l'inflammation des poumons (ce qui s'applique également à la pleurésie et à la péripneu-

monie) pénétroit profondément, et que le sang, dont la circulation étoit gênée par cet embarras des humeurs, ne revenoit pas de la tête avec assez de liberté, les joues devenoient rouges; la respiration s'opéroit par le mouvement de l'abdomen, le thorax restant immobile; et le cerveau, comprimé par le sang qui s'y accumuloit, anéantissoit tout sentiment de la douleur, quoique la cause n'en existât pas moins. C'est donc avec raison qu'Hippocrate dit qu'une pleurésie assez forte pour détruire tout sentiment douloureux en affectant le cerveau, s'étoit changée en péripneumonie, avec danger pour le malade.

De la présence d'esprit, une vivacité inaccoutumée, un souvenir exact du passé, un rapport facile des événemens fait avec une loquacité extraordinaire, quoique très-convenable au sujet, n'en imposent pas tellement à un médecin attentif, qu'ils ne l'avertissent, au contraire, du danger très-grave dont ce mieux perfide est le signe, et qu'il ne cherche à écarter, par tous les efforts de son art, la mort qui menace le malade.

Je jugeois que ce mieux étoit trompeur par la respiration, à laquelle Baglivi veut que l'on s'attache principalement et presque uniquement dans les maladies de poitrine. Si elle est mauvaise, craignez toujours, quand même tous les autres signes seroient favorables.

J'ai calculé que cette femme, dans les différentes saignées qui lui avoient été faites, avoit perdu soixante-dix onces de sang. Elle buvoit beaucoup d'eau d'orge avec l'oximel. Le régime fut, en général, très-rafraîchissant. Cependant il parut des pétéchies, en petit nombre à la vérité. L'éruption pétéchiale est-elle donc due au seul régime échauffant? n'est-elle le produit que d'un mauvais traitement?

Juillet. Au commencement de ce mois, la chaleur fut moindre qu'elle n'a coutume de l'être dans cette saison, ou plutôt il fit froid. Vers le milieu, le temps s'échauffa, mais non pas au degré ordinaire dans les autres années. Les derniers jours du mois ressemblèrent aux premiers. Les fruits de la saison furent rares et sans goût.

On observa plus fréquemment que dans les mois précédens, parmi la classe indigente ; cette fièvre que l'on appelle maligne et aussi pétéchiale à raison des efflorescences de ce nom, ou pétéchisante, parce que, sans être accompagnée d'aucune espèce d'exanthèmes, elle suit la même marche, et présente les mêmes symptômes.

Je renvoie à un autre temps mes observations sur les fièvres exanthématiques et autres fièvres du même genre, afin qu'après avoir lu, rassemblé, comparé celles des autres médecins qui sont analogues, soit entre elles, soit avec les miennes que j'ai tous les jours de fréquentes occasions de multiplier, je puisse donner quelque chose de plus complet, et qui, au milieu de cette variété si grande d'opinions qui présente tant d'incertitudes, tourne au profit de l'art et à l'avantage de l'humanité.

PLEURÉSIE CACHÉE OU LATENTE.

C'est une maladie, ou plutôt un foyer toujours subsistant d'une certaine maladie très-grave, à laquelle Baglivi a donné le nom de pleurésie ou péripneumonie latente. L'ayant observée quelquefois, et même plus fréquemment qu'à l'ordinaire, au commencement de ce mois, j'ai cru devoir la décrire en peu de mots.

Cette maladie est souvent difficile à reconnoître, parce qu'elle ne présente que très-peu de caractères de la vraie pleurésie ou péripneumonie déjà formée. Le plus ordinairement il n'y a presque point de fièvre ; le malade se couche aisément, ou sans beaucoup de peine, sur l'un et l'autre côtés ; la toux n'est pas fréquente ; elle est sèche, ou accompagnée de quelques crachats cuits ou muqueux ; la langue est tant soit peu blanchâtre ; il n'y a point de soif ; l'oppression de poitrine n'a lieu que quand le malade marche ; l'appétit est bon ; il n'y a point de mouvemens fébriles par intervalles, ou du moins ils sont très-peu sensibles. Cependant ce mal, si on le néglige, dégénère en une inflammation bien caractérisée, grave et

très-étendue des poumons, ou plus souvent encore dans un endurcissement tuberculeux de cet organe, ou tout aussi fréquemment en phthisie.

Cette légère pleurésie, négligée, a produit plus de phthisiques que l'inflammation grave des poumons; non que cette maladie ait plus de propension à la phthisie que l'autre, mais parce qu'elle est ou mal traitée ou négligée.

La pleurésie ou péripneumonie latente se reconnoît,

1°. Aux symptômes décrits plus haut;

2°. En faisant coucher le malade tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre, et en examinant s'il est aussi bien sur tous les deux, ou si, au contraire, dans une de ces positions, il n'est pas obligé de tousser, ou s'il n'a pas plus de peine à respirer;

3°. En lui faisant faire de grandes inspirations, et observer si alors il ne sent point quelque gêne dans la poitrine, quelque douleur pongitive, quelque ardeur, ou quelque oppression;

4°. En le faisant tousser quelquefois à dessein dans une certaine position du corps, et lui faisant remarquer s'il n'éprouve rien qui l'incommode, la sensation d'une douleur pongitive, brûlante et de pression;

5°. En examinant avec soin l'état précédent du malade. Car il y a des maladies qui très-souvent laissent après elles ces pleurésies et péripneumonies cachées. Ainsi,

1°. Après une pleurésie vraie et essentielle, qui a été bien traitée et jugée, il reste cependant quelquefois dans la poitrine un certain mal-aise, tel que je l'ai décrit ci-dessus. Au reste, il n'y a point de fièvre, et la santé paroît être parfaite, si on en excepte cette légère sensation de gêne, qui est cause qu'après la convalescence, la première occasion peut facilement produire une rechute de pleurésie ou une péripneumonie : car cette légère sensation de gêne à la suite d'une pleurésie paroît devoir être attribuée rarement à des adhérences récentes des poumons à la plèvre, mais le plus souvent à un reste de phlogose qui occupe opiniâtrement une petite portion du poumon. C'est ce qui

fait que ces sortes de malades, quoique rétablis de leur maladie, conservent dans le thorax un noyau toujours subsistant de nouvelles pleurésies.

2°. La même chose a lieu après des rhumatismes fébriles et inflammatoires, après des pleurésies et des péripneumonies rhumatismales.

3°. Il y en a qui, à la suite d'un catarrhe, éprouvent pendant plusieurs semaines, et même plusieurs mois, une légère douleur dans l'un ou dans l'autre côté, de la chaleur, un certain sentiment d'oppression, qui à la vérité n'est pas fort : ils crachent des matières qui ne sont pas purulentes, mais puriformes et cuites : ils ne sont point alités à raison de ces accidens. Ces individus sont attaqués de la pleurésie ou péripneumonie légère et latente de Baglivi.

4°. Si ceux qui ont des tubercules dans les poumons viennent à s'échauffer, n'importe comment, par un excès de vin, par trop d'exercice, par l'action du soleil, et à rendre ainsi plus vive la circulation des humeurs; souvent alors un ou deux de ces tubercules s'enflamment, sans que cependant il se manifeste une fièvre générale de tout le corps.

Il est facile de former un diagnostic d'après ce que je viens de dire. La maladie est une inflammation légère d'une petite partie seulement du poumon, laquelle peut rester souvent long-temps cachée, sans pour cela se terminer d'une des manières ordinaires aux inflammations. Car il est certain qu'il y a des maladies inflammatoires qui sont *chroniques;* qu'il y a *un phlegmon vrai et cependant chronique*, qui persiste long-temps dans un état de crudité, avant de se terminer ou par une résolution bénigne, ou par suppuration, ou par induration, ou par gangrène.

Quant au pronostic, il faut savoir que ces pleurésies et péripneumonies cachées ou se changent en une maladie grave, aiguë, inflammatoire, ou disparoissent par une douce résolution, si on les découvre à temps, et si on les traite con-

venablement, ou se tournent en suppuration, comme les inflammations des autres parties du corps.

C'est là la cause la plus fréquente des vomiques fermées des poumons. Le traitement en doit être tout à fait antiphlogistique; on prescrira une et quelquefois plusieurs saignées, des émulsions nitrées, des boissons émollientes avec l'oximel et le nitre. Dans la pleurésie cachée qui provient d'un dépôt de la matière rhumatismale, ce qui convient le mieux c'est l'application d'un vésicatoire sur l'endroit douloureux.

On observe quelquefois la pleurésie *vraie inflammatoire*, mais *chronique*, chez des individus qui ont un cou long, le corps grêle, la poitrine enfoncée et étroite, les joues colorées, la fibre menue, délicate et très-irritable. Alors l'inflammation demeure très-long-temps dans un état de crudité, et sans qu'aucune des terminaisons ordinaires des inflammations ait lieu. Enfin des crachats cuits, non pas *purulens*, mais *puriformes*, comme ceux d'un catarrhe mûr, commencent à paroître en grande abondance, et diminuent l'oppression de poitrine et la douleur pongitive. Mais, comme cette expectoration est considérable et se prolonge, le malade maigrit, se dessèche, et il meurt sans qu'on ait rien aperçu de véritablement purulent. Il supporte fort bien l'usage des émolliens et des mucilagineux; il n'est point oppressé; mais les crachats augmentent, et il maigrit de plus en plus. Les toniques, le lichen d'Islande qui est si éminemment utile dans une autre espèce de phthisie, suppriment l'expectoration, et augmentent les souffrances de la poitrine. Les balsamiques, le quinquina, l'équitation rendent mortelle en peu de temps *cette espèce de phthisie*.

Ceux qui sont doués de cette complexion menue et délicate crachent souvent du sang. Des saignées assez fréquentes, mais petites; une diète végétale; un régime antiphlogistique, voilà ce qui les soutient presque toujours, et les conserve encore pendant plusieurs années : tandis qu'une méthode fortifiante, astringente, balsamique les conduiroit bientôt à une phthisie vraie et confirmée, et par elle au terme fatal de tous leurs maux.

Août. La constitution fut sèche, et les chaleurs considérables, n'ayant été tempérées par aucunes pluies ; du moins celles-ci furent-elles très-rares; les derniers jours du mois furent également sereins : mais quelques-uns d'eux furent très-froids.

Les fruits de la saison furent très-rares, sans maturité et sans goût.

Il y eut beaucoup de diarrhées, un assez grand nombre de dysenteries et de choléra. Sur la fin du mois parurent des fièvres putrides, pétéchiales, continues, quotidiennes, tierces.

Le nombre des malades fut très-considérable pendant ce mois ; mais les maladies cédoient facilement et promptement, et la mortalité fut très-bornée.

Les premières voies étoient affectées comme dans les mois précédens : mais il y avoit cette différence entre les maladies bilieuses, que dans celles de ce mois on vomissoit plus difficilement, et en général moins abondamment, des matières ressemblantes à du jaune d'œuf, à de la lie, à du gluten, à de la colle de poisson; non pas qu'il y en eût moins à rejeter, mais parce que la ténacité d'une partie de cette humeur l'empêchoit d'être évacuée, tandis que l'autre, assez considérable, étoit absorbée dans le système vasculaire, altéroit par son mélange la masse des humeurs, et restoit adhérente aux petits vaisseaux. C'est pourquoi il fut souvent nécessaire de répéter le vomissement, ce que je fis avec l'ipécacuanha donné souvent à petites doses.

Il arriva plusieurs fois dans ce mois, que cette racine, de quelque manière qu'elle fût administrée, ne fit point vomir du tout, ou ne produisit qu'un seul vomissement; sans doute parce que la matière glutineuse qui l'enveloppoit l'empêchoit de faire sentir toute son action. J'observai encore que ceux qui, ayant pris de l'émétique, n'avoient pas vomi, se trouvoient manifestement plus mal, et dans

la même proportion à peu près que ceux qui avoient bien vomi étoient presqu'aussitôt soulagés. Vers la fin du mois, ayant renoncé à l'ipécacuanha pour les raisons que je viens de dire, je revins à la solution de tartre stibié, et j'eus tout le succès que j'en espérois.

Les continues rémittentes (1), dont les accès furent les uns réguliers, les autres irréguliers, cédoient à l'usage des fondans entremêlés quelquefois avec la solution de tartre stibié, laquelle étoit même dans certains cas réitérée plusieurs fois. Les fièvres de ce mois eurent seulement ceci de particulier, qu'il falloit choisir les fondans les plus actifs, et le tartre stibié le plus énergique. Ainsi toutes les fois qu'un gluten épais dans la bouche, une langue sèche, rouge, brûlante, annonçoient que les entrailles étoient affectées de la même manière, et que la maladie seroit difficile à vaincre, les remèdes convenables étoient alors ceux que l'on composoit et de savons végétaux, et de sel ammoniac, qui est si puissant pour fondre les matières glutineuses. La formule étoit : cinq onces d'eau de

(1) Le terme de fièvres continues rémittentes qu'emploie Stoll doit-il être pris dans le sens que l'entendent la plupart des auteurs, et s'agit-il seulement des fièvres qui font éprouver des paroxysmes réguliers ou irréguliers ? L'objet est alors très-indéterminé, puisqu'il s'etend aux fièvres même qu'on appelle putrides et malignes, et il est difficile alors de concevoir tous les succès que Stoll attribue aux évacuans. S'il est question dans cet article des fièvres continues, soit gastriques, soit muqueuses, avec des accès de fièvre intermittente, on conçoit encore difficilement comment elles ont été guéries de cette manière, puisque les observations les plus multipliées apprennent que ces fièvres sont de longue durée, et ne se terminent point avant le quarantième ou quarante-deuxième jour, à moins qu'il ne survienne des sueurs critiques vers le quatorzième ou quinzième jour, comme je l'ai vu quelquefois quoique rarement. Je pense que si Stoll avoit tenu des journaux exacts du cours de ces fièvres, il auroit été loin d'accorder tant d'influence aux évacuans : mais cette manière de voir tient toujours à sa prévention en faveur des saburres gastriques, auxquelles il fait jouer le premier rôle dans la production de toutes les maladies. (*Note de M. Pinel.*)

sureau, une once d'oximel, autant de rob de sureau, deux et même trois gros de sel ammoniac : on la faisoit prendre en plusieurs doses dans les vingt-quatre heures.

L'usage de ces remèdes n'étoit jamais interrompu, si ce n'est que quelquefois on intercaloit un vomitif.

J'observai dans cette saison qu'aucun malade ne se plaignit, après avoir pris du sel ammoniac, d'une sensation désagréable à l'estomac, ce qui étoit arrivé fréquemment au printemps, en sorte que les plaintes des malades m'obligèrent alors de supprimer même une dose beaucoup moindre de ce sel. Une inertie plus grande des solides, un mucus plus abondant et plus tenace qui enduisoit les parois de l'estomac, expliquent ce phénomène et la raison pour laquelle un médicament incisif et atténuant étoit indiqué.

Je n'ai employé que ces moyens pour le plus grand nombre des malades, dont les forces vitales étoient suffisantes pour dompter la matière morbifique. Mais lorsque l'abondance et la ténacité de cette matière se trouvoient telles, que la force de coction, peut-être déjà abattue ou par des saignées faites mal à propos ou de toute autre manière, ne pouvoit, aidée seulement de ce sel, la fondre et l'expulser convenablement, je lui joignois, avec tout le succès possible, la racine d'arnica en poudre. Il y a plusieurs raisons, que j'exposerai ailleurs, pour préférer au quinquina, dans la plupart des fièvres gastriques, mésentériques, putrides, malignes, que l'on combat depuis quelque temps avec cette écorce, la racine d'arnica, dont l'illustre Collin, qui a si bien mérité de notre art, a fait un usage très-varié. Cette racine arrêta plus efficacement qu'aucun autre remède ces diarrhées opiniâtres qui dans les fièvres malignes épuisent les forces.

Le sel ammoniac a toujours paru recommandable aux médecins dans beaucoup de cas, et on le comptoit parmi les meilleurs anti-septiques. Or, comme ils attribuoient la cause de ces maladies d'automne, et sur-tout des plus opi-

niâtres, à la dissolution du sang, et à un état septique des humeurs, prenant ainsi pour elle un effet non nécessaire; comme d'ailleurs ils avoient observé qu'un grand nombre de malades se trouvoient bien de l'usage de ce sel, principalement ceux dont la saburre glutineuse avoit été atténuée par son moyen, ils en conclurent qu'il étoit doué d'une vertu antiseptique.

La dysenterie fit pendant ce mois de grands ravages dans Vienne, dans les faubourgs, et aux environs. Elle attaqua subitement quelques individus qui jouissoient de la meilleure santé, en sorte qu'une selle de bonne qualité étoit immédiatement suivie d'une seconde mêlée de sang et muqueuse. D'autres, sur la fin du mois, éprouvèrent inopinément des douleurs d'entrailles, et eurent tout aussitôt des selles sanguinolentes. Quelques-uns avoient, plusieurs jours d'avance, une fièvre de la classe des continues rémittentes qui finissoit par se tourner en dysenterie. L'affection dysentérique étoit aussi quelquefois précédée pendant plusieurs jours de douleurs d'entrailles.

Il y en eut qui se plaignirent pendant quelques jours de lassitudes, et d'une douleur brûlante vers la région de l'estomac. A cette douleur succédoient des tranchées autour de l'ombilic, et peu de temps après la dysenterie. On observoit chez le plus grand nombre une fièvre peu décidée, pendant tout le temps qu'il y avoit des douleurs d'entrailles et du ténesme. Mais lorsque ces symptômes disparoissoient, quoique les selles continuassent d'être mêlées de sang et muqueuses, on n'apercevoit plus aucuns mouvemens fébriles. Un très-petit nombre eurent une fièvre continue, soit avant que la dysenterie se déclarât, soit après : cette fièvre étoit très-modérée, et ses accès irréguliers. Les déjections furent d'abord éloignées, et les matières rendues abondantes; les jours suivans, le nombre des déjections augmentant, et dans la même proportion les tranchées et le ténesme, la quantité des matières diminua, et après avoir été d'une qualité favorable, ces ma-

tières varièrent pour la couleur et la consistance, rouillées chez plusieurs, chez quelques-uns semblables à de la lie, très-vertes, muqueuses, mêlées de sang. La maladie étant bien confirmée, il s'y joignit des envies fréquentes d'uriner avec strangurie : les urines étoient en petite quantité chaque fois, bilieuses, et d'un jaune foncé. Les douleurs d'entrailles étoient continuelles chez quelques-uns ; mais chez la plupart elles revenoient par intervalles, et annonçoient une prochaine déjection. L'abdomen douloureux ne supportoit pas d'être touché un peu rudement. Quelques-uns, mais en petit nombre, se plaignirent seulement d'un poids considérable, sans douleur, aux environs de l'ombilic. La cardialgie, qui étoit quelquefois l'avant-coureur de la maladie, disparut, ou diminua beaucoup, lorsque celle-ci fut dans sa force. La langue étoit nette, ou s'éloignoit peu de l'état naturel ; le goût étoit dépravé, moins cependant que dans le temps qui précédoit la maladie : en général, tel étoit l'état de la bouche et de l'estomac, qu'il devenoit certain qu'une saburre bilieuse et âcre étoit logée trop profondément, pour que la langue et le fond de la bouche indiquassent sa présence. Il n'y avoit aucun effort pour vomir, aucunes nausées.

Je variai le traitement de cette maladie, et je guéris complètement la plupart de mes malades. Un d'eux, qui avoit trop long-temps tardé de venir à l'hôpital, succomba à la dysenterie : un autre devint hydropique. La maladie devenant opiniâtre chez quelques-uns, je faisois tous mes efforts pour trouver une méthode et plus courte et plus sûre. Enfin, les derniers jours du mois, pendant tout celui de septembre, et au commencement d'octobre, je réussis constamment et promptement avec celle à laquelle j'avois donné la préférence. Je vais maintenant rapporter en peu de mots ce que je fis au commencement du mois d'août.

Les premiers malades qui arrivèrent prirent l'ipécacuanha. Mais cet anti-dysentérique si vanté ne réussit pas aussi bien que je l'avois vu faire en Hongrie pendant deux

années de suite. J'en attribuai la cause à ce que la matière morbifique étoit extraordinairement épaisse, et plus fortement adhérente aux parois du système gastrique ; ou peut-être à ce que le foyer de cette humeur étoit situé plus profondément dans les intestins, de telle manière que l'ipécacuanha ne pouvoit le rappeler et le chasser par le vomissement.

En Hongrie, où j'ai dit que cette racine avoit été si utile dans les dysenteries, l'amertume de la bouche, les vomissemens, les nausées, l'anxiété, le mal-aise de la région précordiale tourmentèrent beaucoup plus les malades que dans la dysenterie actuelle, où très-peu de signes que l'estomac fût affecté se laissoient aperéevoir.

Lorsque j'étois appelé dans la ville et dans le faubourg voisin de l'hôpital pour des dysenteries légères qui ne faisoient que de commencer, voici comment je les traitois : j'astreignois les malades à une diète très-légère, et leur faisois boire toutes les heures, ou au moins toutes les deux heures, la nuit comme le jour, un verre de petit-lait, dans trois livres duquel on avoit délayé trois onces de pulpe de tamarin, ajoutant un peu de liqueur minérale anodyne d'Hoffmann. J'ai aussi donné avec succès à quelques malades une eau de rhubarbe par infusion. On continuoit ce remède ordinairement pendant deux jours : les tranchées, le ténesme, la strangurie disparoissoient après ce temps écoulé ; mais les déjections sanguinolentes et muqueuses continuoient d'avoir lieu avec la même fréquence. Il arriva quelquefois de voir paroître après de nombreuses déjections des matières endurcies. Je ne prescrivis point de calmans les soirs, à moins que la fréquence des déjections n'empêchât absolument le sommeil : alors un seul grain de laudanum procuroit aux malades assez de tranquillité pour réparer leurs forces. Enfin, lorsqu'il n'y avoit point de douleurs, et que cependant les selles continuoient d'être aussi multipliées, je donnois une poudre composée de myrobolans, de rhubarbe torréfiée et d'un peu d'opium.

Dans quelques dysenteries plus graves, lorsque les selles étoient très-fréquentes, muqueuses, mêlées de sang, accompagnées de ténesme et de tranchées fortes, j'ai cru avoir retiré plus d'avantage, dans la première période de la maladie, de la pulpe de tamarin, ou de celle de pruneaux, délayée dans une eau d'orge, m'abstenant de tout stimulant salin, même de la teinture aqueuse de rhubarbe, quoique très-douce. A la vérité, je rendois les selles plus fréquentes, loin d'en diminuer le nombre; mais tout sentiment douloureux de ténesme et dans le reste du ventre diminuoit par degrés, et enfin disparoissoit. Les malades urinoient librement et sans douleur, la matière des selles avoit quelque chose de cuit : en sorte que la première période de la dysenterie se passoit heureusement, et qu'ensuite le mal cédoit promptement à des remèdes fortifians, astringens, mucilagineux, à des opiatiques, ou à un composé de toutes ces substances.

Il y en eut qui, quoique leur maladie eût commencé par des symptômes fort graves, ayant fait usage dans le premier temps de ces doux cccoprotiques dont je viens de parler, outre qu'ils furent exempts de tranchées, de ténesme et de strangurie, obtinrent encore cet avantage, que leurs selles étoient non-seulement sans douleur, mais moins abondantes, moins fréquentes, et semblables aux évacuations qu'on fait en santé; jusqu'à ce que, en continuant le même remède, sans le secours ni des opiatiques ni des astringens, ils se trouvèrent parfaitement rétablis. Néanmoins il falloit, par des fortifians et des stomachiques, les prémunir contre des rechutes très-faciles.

Parmi nos malades, il s'en trouva qui eurent pendant un ou deux jours des tranchées et des selles modérées de couleur de rouille : ensuite le ventre se resserra spontanément; mais les tranchées continuèrent, avec une douleur d'estomac gravative et brûlante, une difficulté d'uriner, de l'amertume dans la bouche, de l'agitation, et même du délire quand le mal étoit plus grave. Ces *dysenteries imparfaites* cédèrent promptement

et constamment à un émético-cathartique, savoir, à une solution de tartre stibié.

D'autres malades, ayant les symptômes ordinaires de la dysenterie, se plaignoient d'amertume à la bouche, de cardialgie, de tranchées, de difficulté d'uriner : mais le ventre étoit ou dans l'état naturel, ou resserré. Cette *colique bilieuse*, qui étoit de même nature que la dysenterie, se guérissoit en peu de temps et sûrement avec beaucoup de boissons délayantes et un émétique antimonial.

Vers la fin de ce mois, je fis faire une opération de la taille, dont je vais rapporter l'histoire.

Un jeune homme de quinze ans, fils d'un soldat, éprouvoit depuis trois ans environ, quand il avoit uriné, une ardeur au périnée qui duroit un demi-quart d'heure, et qui se dissipoit ensuite. Mais quand il urinoit debout ou en marchant, et même sur une chaise percée, ou assis de manière que le périnée ne fût point comprimé, cette ardeur n'avoit point lieu. Il entra à l'hôpital le 15. Depuis deux mois, à peu près, il rendoit du gravier, et de temps en temps un mucus *filant* ou *une matière muqueuse*, mais qui ne filoit point. Soit que les graviers sortissent seuls, soit qu'il sortît aussi de ce mucus filant, le malade éprouvoit le long du canal un sentiment d'ardeur. Ces deux mois écoulés, les envies d'uriner devinrent plus fréquentes et incommodes, sur-tout la nuit.

Une eau de chaux, avec partie égale de lait et du savon de Venise, ayant excité une petite fièvre, des besoins d'uriner plus fréquens et de la strangurie, je changeai bien vite le traitement, d'autant plus que l'application de la sonde avoit occasionné une légère contusion dans les parties. Je prescrivis le remède suivant :

℞ Décoction d'orge avec addition de réglisse.	2 livres.
Gomme arabique.	1 once.

On mit aussi presqu'entièrement le malade à une diète végétale. Le 29 du mois, il m'assura que déjà il urinoit moins

souvent et en plus grande quantité chaque fois, tandis qu'auparavant c'étoit plus souvent et en moindre quantité; qu'il n'éprouvoit plus aucune ardeur au périnée, mais qu'il sentoit comme un corps étranger dans cette partie, sensation à la vérité peu forte, peu incommode, de peu de durée, et qui n'avoit pas lieu chaque fois qu'il urinoit. Il rendit plusieurs fois, pendant qu'il faisoit usage de cette boisson mucilagineuse, de petits calculs plus gros que les graviers ordinaires, et cependant avec moins de difficulté : et il disoit qu'il seroit content si sa situation ne devoit pas empirer, et qu'il se croiroit capable de toute espèce de travail.

Néanmoins, comme on ne lui procuroit qu'un soulagement momentané, et qu'il étoit très-probable, malgré la cessation presqu'entière des douleurs, qu'il retomberoit dans son premier état, je me décidai à extraire la pierre au moyen de l'opération, qui fut faite, le 30 du mois, par Sartori, chirurgien de cet hôpital, homme habile et exercé. Il employa le lithotome caché.

L'opération se prolongea un peu, à cause de quelques fragmens de la pierre qui se brisa dans la vessie; elle étoit toute inégale et friable, excepté le noyau, qui étoit beaucoup plus dur que le reste.

L'opération finie, le malade fut remis dans son lit; et il ne souffrit, pendant tout le reste du temps, aucune incommodité extraordinaire. On le soutenoit avec des bouillons légers, de la décoction d'orge, des émulsions. Au bout de quelques jours, on lui donna des légumes préparés au jus. Le 26 de *septembre*, il ne passoit plus d'urine par la plaie, qui parut alors totalement fermée. On le leva, et il passa une heure assis. Le 10 *octobre*, pour la première fois, il marcha dans sa chambre, lentement et à petits pas. Le 17, il sortit de l'hôpital bien portant.

Ce qui contribua le plus au succès de l'opération, c'est que le malade ne la subit qu'après y avoir été bien préparé par une diète légère et tirée des végétaux.

Il faut que ceux qui veulent pratiquer la lithotomie soient

bien persuadés qu'aussitôt qu'on a constaté, au moyen de la sonde, la présence de la pierre, on ne doit point tourmenter le malade, en répétant cette application. La vessie fréquemment irritée par l'instrument, supporte plus difficilement l'opération, et elle s'enflamme à la suite plus facilement et avec plus de danger.

Les chirurgiens ont imaginé différens instrumens pour faciliter la lithotomie. Mais je crains bien qu'ici comme ailleurs les plus simples ne soient aussi les meilleurs. Un bistouri fixé sur son manche est peut-être celui que l'on doit préférer : car celui qui s'en servira coupera jusqu'où il voudra, et tant qu'il voudra, ni plus ni moins. L'œil et une main assurée dirigent l'incision; et on n'aura besoin d'aucun autre instrument pour la terminer.

Septembre. Le mois de septembre fut très-froid et sec depuis le commencement jusqu'à la fin. Des fièvres continues rémittentes, de la classe des fièvres putrides et bilieuses, se manifestèrent parmi le peuple. Le nombre des malades étoit moindre que dans le mois précédent : mais les maladies duroient plus long-temps. Je n'ai vu que très-peu de fièvres intermittentes, quotidiennes et tierces, et seulement deux quartes, qui, contre l'ordinaire, sur-tout dans cette saison, cédèrent sans retour, et en très-peu de temps, aux seuls médicamens fondans salins.

Sur la fin du mois précédent, et pendant tout celui-ci, dans le temps où les dysenteries sévirent, j'adoptai exclusivement un nouveau traitement qui me parut sûr et certain.

Sitôt que des dysentériques arrivoient à l'hôpital, on leur faisoit boire beaucoup de tisane d'orge avec l'oximel simple : le lendemain ils prenoient une solution de tartre stibié. L'action du vomitif diminuoit presque aussitôt, et comme par enchantement, la rareté des urines, la strangurie, le ténesme, les tranchées. Les selles, beaucoup moins fréquentes, devenoient rares, au point qu'au bout de deux ou trois jours il falloit les solliciter par un cccoprotique. Après l'émético-cathartique, on ne donnoit aux malades qu'une décoction d'orge avec l'oximel

et de la pulpe de pruneaux, et on terminoit le traitement par l'usage de quelques fortifians pour prévenir les rechutes.

Très-peu eurent besoin de la poudre composée de myrobolans, de rhubarbe torréfiée et d'opium.

Un excellent observateur, le docteur Collin, guérissoit tout aussi sûrement ses dysentériques avec la seule racine d'arnica. Je sais d'une manière certaine qu'il ne provoquoit aucune évacuation, quoiqu'il y eût une assez grande quantité de saburre bilieuse. La matière morbifique, corrigée, changée par la vertu de cette racine, devenoit bénigne et cessoit d'être nuisible.

Quoique je connusse cette méthode pour être très-avantageuse, je ne l'ai point encore adoptée, parce que la mienne ne me manquoit jamais dans les dysenteries de cette année; je me réserve d'en faire usage dans un autre temps.

Octobre. Les autres parties de cette année avoient été moins chaudes qu'à l'ordinaire; le mois d'octobre fut, comme elles, plus froid que de coutume, et en même temps sec. Il y eut sur la fin beaucoup de brouillards.

Les maladies chroniques, les hydropisies, les ictères, les obstructions dans le bas-ventre, toutes maladies résultantes des fièvres bilieuses de l'été précédent, me donnèrent beaucoup d'occupation. Un grand nombre de malades se plaignirent d'un catarrhe et d'une toux très-incommode, sur-tout la nuit: cette toux étoit ordinairement précédée et accompagnée d'un sentiment de douleur dans les hypocondres, vers l'estomac, et même dans l'abdomen inférieurement: en sorte qu'il devenoit pour ces malades un avertissement de la toux prochaine.

Ils avoient eu auparavant des fièvres intermittentes qui avoient cessé spontanément, ou qui avoient été mal traitées.

Cette toux, appartenant à l'espèce des toux stomachiques, ne supportoit point les remèdes des toux pectorales, mais ceux qui divisent et fondent puissamment les matières glutineuses, et qui fortifient l'estomac et le canal intestinal, après qu'on en a évacué la saburre par un émético-cathartique. La

rhubarbe, l'élixir stomachique doux, la décoction de lichen, de polygala furent alors très-utiles.

Tous ceux qui eurent dans ce mois une fièvre intermittente ou rémittente quelconque, se plaignoient de cette fausse affection de poitrine, savoir, de difficulté à respirer, d'un sentiment d'oppression et de beaucoup de toux. Il n'y avoit point de crachats, ou ils étoient en petite quantité et glutineux.

Il étoit quelquefois très-difficile de distinguer si c'étoit une vraie ou une fausse affection des poumons, si le mal avoit pris naissance dans la poitrine elle-même, engorgée et commençant à s'enflammer, ou s'il y étoit venu des premières voies : d'autant plus qu'à cette époque l'une et l'autre causes se compliquoient souvent, savoir, une légère inflammation des poumons et quelque chose de bilieux et de muqueux provenant de l'estomac.

Ainsi je jugeois à propos, pour ceux qui étoient ou que je soupçonnois seulement d'être attaqués de cette affection compliquée de la poitrine, de faire une saignée médiocre, et de prescrire, pendant, long-temps, des fondans et des délayans, jusqu'à ce que je pusse regarder comme dissipée cette phlogose qu'une température trop froide avoit répandue sur les poumons : ce qui avoit lieu ordinairement en peu de jours. Pendant l'usage de ces remèdes, la matière bilieuse, muqueuse, putride, que recéloient les intestins, commençoit à se développer, et à donner des signes plus nombreux et plus certains de sa présence. Alors un vomitif, qui, dans le commencement, auroit été contre-indiqué par l'affection particulière du poumon, devenoit très-utile : je lui joignois avec succès de fortes doses de sel ammoniac.

La saignée fut bien plus souvent nécessaire ce mois-ci que les précédens; et quand les malades, avant de venir à l'hôpital, s'étoient fait saigner plus qu'il ne falloit, elle leur fut moins nuisible.

J'eus beaucoup plus de fièvres quartes que le mois d'auparavant. Mais elles ne furent pas rebelles, et elles cédèrent complètement aux fondans salins, sur-tout au sel ammoniac,

et à un vomitif placé pendant leur usage ; ou bien elles s'affoiblirent à un tel point, que le quinquina les enleva promptement et sans retour. J'ai guéri aussi facilement par la même méthode quelques quartes rémittentes.

Je crois avoir observé que les fièvres quartes rémittentes, ou à peine intermittentes, se guérissoient plus tôt et plus aisément par ma méthode, que celles qui avoient des paroxysmes courts, mais réguliers en tout point, et qui dans les intervalles ne laissoient au malade que peu ou point de mal-aise.

Les fièvres quartes commencèrent pour la plupart le mois précédent ; mais les malades ne se rendirent à l'hôpital qu'après avoir essuyé quelques accès. Ainsi, quoique le mois de *septembre* eût produit un plus grand nombre de ces fièvres, cependant j'en eus davantage à traiter en *octobre*.

Les fièvres quotidiennes et les tierces ne furent ni plus nombreuses, ni plus opiniâtres que dans les automnes des autres années.

La dysenterie fut très-rare pendant ce mois. Mais cette cruelle maladie laissa des traces, comme des douleurs, des gonflemens et l'immobilité des articulations. On observa ces accidens chez ceux dont le cours de ventre avoit été arrêté par un mauvais traitement. Plusieurs moyens me réussirent. Souvent, en donnant mal à propos de l'opium, on retint dans les viscères la matière dysenterique ; et dans ce cas, pénétrant dans la masse du sang, ou bien elle parcouroit tout le corps, ou bien elle se fixoit profondément sur les articulations et dans les endroits où le mouvement des humeurs est plus lent et les vaisseaux plus petits, et là elle irritoit des parties très-sensibles.

Il y en eut aussi beaucoup pendant ce mois, comme pendant le précédent, qui, sans que le flux de ventre eût lieu, furent tourmentés, comme s'ils eussent eu la dysenterie, par des tranchées, ou par la strangurie avec amertume à la bouche. Qu'on appelle cette maladie *colique bilieuse* ou *dysenterie sèche*, elle demande toujours d'être traitée comme la vraie dysenterie ; et si on n'évacue pas le ventre convenablement,

si on n'emploie que les délayans et les incrassans, le traitement sera lent, ennuyeux et sans efficacité, et la matière morbifique, qui se portoit sur le système gastrique, d'où elle pouvoit être expulsée facilement du corps, se jettera sur les articulations et sur d'autres parties, où l'effet des remèdes les mieux indiqués a peine à parvenir.

Des maladies aux articulations viennent souvent à la suite de fièvres bilieuses, mais seulement de celles qu'un usage prématuré du quinquina a supprimées, ou qui ont disparu peu à peu d'elles-mêmes.

Je ne veux imprimer ici aucune note défavorable sur un de nos meilleurs médicamens, le quinquina : je n'en blâme que l'usage prématuré. Car, de même qu'en employant avec trop de lenteur les moyens par lesquels on délaie, on prépare et on évacue la matière fébrile, vous entretenez souvent la fièvre elle-même, jusqu'à ce qu'enfin, mais fort tard, vous ayez recours au quinquina : de même, au contraire, c'est être inepte et ignorant que de recourir, au seul nom de la fièvre, à l'usage du quinquina à hautes doses, sans songer aux indications que fournit la matière fébrile.

J'ai vu beaucoup de douleurs aux articulations provenir de ces différentes causes. J'employai avec succès de doux purgatifs salins, et quand le mal étoit léger, les mêmes remèdes qui auroient convenu à la maladie primitive, traitée dans son principe par un médecin instruit. Mais, lorsque le mal étoit profondément enraciné dans les articulations, il falloit avoir recours aux fondans les plus puissans. Le kermès minéral, le soufre doré d'antimoine trois fois précipité, l'aconit et la clématite, qui quelquefois sont encore plus efficaces (j'appliquois en même temps un vésicatoire dans le voisinage), de fortes décoctions de chamædrys et de chamæpytis répondoient le plus souvent à mon attente. Chez quelques-uns, le mal étoit si profond, qu'il éludoit les médicamens les plus actifs : on leur appliquoit, consécutivement sur le même endroit, tous les trois ou quatre jours, un large vésicatoire. Après quelques jours de souffrances, toute douleur quelcon-

que, même hors du lieu où l'emplâtre avoit été posé, ou bien parcourant le corps, s'évanouissoit au milieu d'une abondante transpiration, ou par l'éruption de pustules avec prurit sur toute la superficie du corps, et principalement aux articulations.

Novembre. Le temps varia pendant ce mois, étant tantôt serein, tantôt pluvieux : il neigea; il fit chaud, froid; en sorte qu'aucune des qualités sensibles de l'air ne fut excessive ou de trop longue durée. Les maladies furent beaucoup moins nombreuses que dans tout le reste de l'année, et les mêmes à peu près que le mois précédent, si on en excepte les dysenteries qui venoient de disparoître.

Décembre. Jusqu'au 20 de ce mois, les pluies furent rares, le froid supportable, les neiges très-abondantes. Il y eut beaucoup de *lumbago*, et des gonflemens très-douloureux tantôt dans un genou, tantôt dans l'autre, qui empêchoient de se mouvoir, et avec ou même sans sciatique. Chez quelques-uns, ce fut l'articulation de l'épaule qui étoit prise, avec impuissance de mouvoir le bras. Les glandes sub-axillaires étoient chez plusieurs grosses et douloureuses, et quelquefois elles vinrent à suppuration. Chez le très-grand nombre, et particulièrement chez les femmes, une douleur qui augmentoit pendant la nuit se faisoit sentir par intervalles dans les cuisses, les jambes et les pieds : il y avoit ordinairement de la fièvre, mais modérément et sans caractère décidé. Les toux furent nombreuses, et beaucoup plus que dans tous les mois précédens.

A mesure que nous nous éloignions de l'été et de l'automne, les maladies dépendantes du vice des premières voies devenoient plus rares et plus douces, parce que le froid de l'hiver modéroit l'impétuosité de la bile que l'été avoit engendrée. Mais ce même froid, produisant l'épaississement des humeurs, fit naître d'autres maladies, dont d'autres parties du corps furent le siége. Un sang plus compacte, et plus fortement pressé par les parois resserrées des vaisseaux, engendra beaucoup de phlogoses. La portion aqueuse des humeurs,

trop tenace, circuloit moins librement dans les petits vaisseaux situés autour des articulations, des parties tendineuses et des glandes. On rend ainsi facilement raison de cette grande quantité de rhumatismes et inflammations, tantôt séparés et tantôt réunis.

Le nombre des malades fut bien moins considérable que pendant l'été; et tous ceux qui n'avoient aucune infirmité chronique furent aisément guéris. Ceux qui moururent étoient attaqués d'anciennes maladies, et plus ordinairement de phthisie ou d'hydropisie confirmée.

Les exanthèmes ne parurent ce mois et le précédent que sporadiquement, très-rarement et en petit nombre. Ils disparurent aussi par degrés, et à peu près dans la même proportion que les maladies bilieuses.

RÉCAPITULATION.

J'ai souvent remarqué avec étonnement, pendant le cours de cette année, les formes variées que prenoit le caractère des maladies épidémiques; comment la face de la maladie, son intensité, sa durée, sa terminaison étoient différentes pour chaque individu. Néanmoins, dans cette variété des symptômes d'une seule maladie épidémique, et même dans la succession des diverses épidémies, il existoit une certaine simplicité vraiment étonnante, soit quant à la cause, soit quant au traitement qu'il convenoit d'employer. En effet, cette cause produit des maladies différentes en apparence, ou plutôt une seule et unique maladie, mais qui en contrefait d'autres et de très-différentes dans les différens sujets, selon que ou la constitution de l'air, ou la diathèse propre à chaque individu, et qui diffère de celle de tout autre, aura *diversement* appliqué les forces de la *même* cause morbifique. Le traitement se borne facilement à l'usage d'un petit nombre de remèdes très-simples, dont l'expérience a prouvé l'efficacité. Ce n'est pas qu'on ne puisse disposer d'un plus grand

nombre : mais la multiplicité devient superflue dans une si grande simplicité de causes.

Je vais maintenant embrasser d'un seul coup d'œil la constitution de toute l'année que je viens de décrire.

Au commencement, les inflammations des poumons furent nombreuses. Des pleurésies et des péripneumonies de nature bilieuse les remplacèrent. L'été fut aussi désolé par des fièvres bilieuses, intermittentes, rémittentes, qui varioient dans leurs périodes et dans leurs accidens. L'automne fut précédé et accompagné de dysenteries également bilieuses; et alors les fièvres de l'été se retirèrent peu à peu. Au commencement de l'hiver, les fièvres inflammatoires se montrèrent de nouveau, ainsi que les autres maladies qui appartiennent à la classe des inflammations.

Voilà donc, pendant le cours de toute une année, tantôt le sang, tantôt la bile qui prédominoit, et dans les temps intermédiaires l'un et l'autre qui réunissoient leurs forces et dominoient conjointement! C'est cette double cause qui avoit tant multiplié les formes des maladies, que l'on guérissoit sans multiplier les remèdes.

Celui-là traitera ses malades avec succès, qui saura saisir l'occasion de placer un remède à propos, et qui comptera plus sur une indication bien précise, que sur une certaine vertu spécifique des médicamens.

OUVERTURE DES CADAVRES.

Première ouverture.

Sur la fin d'avril de l'année 1776, je fis ouvrir le cadavre d'un homme. Voici l'histoire de la maladie et de cette ouverture.

Un homme âgé de quarante ans, berger, conduisant l'été dernier du bétail en Italie, but plus que de coutume du vin de cette contrée, étant souvent échauffé et par la marche et par la chaleur du climat. De retour chez lui en Allemagne, il commença, sur la fin de l'automne, à tousser, à être oppressé de la

poitrine, et à respirer comme font les asthmatiques. Il lutta pendant tout l'hiver contre ces incommodités, sans faire aucun remède, si ce n'est deux ou trois saignées qui lui procurèrent un soulagement marqué.

Le jour même de Pâques, il fut saisi d'un frisson de quelques heures, qui fut suivi de chaleur: la respiration devint beaucoup plus difficile et l'oppression de poitrine plus considérable qu'elles ne l'avoient encore été, et il se joignit une douleur pongitive à la mamelle droite avec des crachats teints de sang. On le saigna trois fois; mais quand, et quelle fut la quantité de sang tiré? c'est ce que je ne sais point: seulement sa femme me dit que le sang étoit couvert d'une couenne inflammatoire épaisse et tenace. J'ignore, au reste, si cet homme, qui habitoit la campagne, et qui ne fut soigné que par un chirurgien, fit quelques remèdes, et lesquels: sa femme cependant m'assura le contraire. Il entra à l'hôpital le dix-septième jour de sa maladie. La respiration étoit très-laborieuse; la douleur poignante à la mamelle droite continuoit; le pouls étoit plus vite que dans l'état naturel, mais beaucoup moins développé, mou et foible au bras du côté affecté. Le malade expectoroit beaucoup de crachats muqueux, quelques-uns de cuits, il ne pouvoit se coucher sur le côté douloureux, et il ne se plaçoit cependant ni sur le dos, ni sur le côté gauche entièrement. Quand il prenoit sa repiration, on entendoit dans sa poitrine un bruit semblable à un bouillonnement. On le saigna tout de suite: le sang étoit très-couenneux. La douleur pongitive diminua; mais la difficulté de la respiration et le même bruit continuèrent d'avoir lieu. Le pouls se développa; les crachats restèrent les mêmes.

Le lendemain il fut encore saigné, ainsi que le quatrième jour, soit parce que les mêmes symptômes d'inflammation persévéroient, soit parce que la douleur poignante du côté reprenoit. Ce jour-là, je trouvai le pouls moins mou, et même décidément ferme avant l'ouverture de la veine: mais le malade expira peu d'heures après la saignée. C'étoit le vingtième jour de la maladie.

Le cadavre, dont la poitrine étoit très-velue et les muscles d'une force remarquable, ayant été ouvert par le chirurgien en second, présenta ce qui suit.

Le poumon droit étoit totalement enflammé, excepté la portion supérieure, sur-tout par sa face dorsale; cette portion faisoit bien un quart du poumon. Les lobes qui forment ce poumon étoient réunis par de très-fortes adhérences, soit entr'eux, soit à la plèvre, qui cependant se trouvoit saine et nullement enflammée. Le poumon droit pressoit l'autre par son volume plus considérable, en refoulant vers la gauche le médiastin; et il proéminoit beaucoup, en soulevant le sternum. Il sortoit des orifices des bronches, ouvertes par l'instrument, une humeur blanche et un peu jaunâtre, semblable à la matière des crachats muqueux, blancs, mêlés de quelques crachats cuits. Le poumon gauche étoit sain, à l'exception de sa partie moyenne, de la grosseur de la moitié du poing environ, qui étoit enflammée. Il y avoit dans le cœur et dans les gros vaisseaux des concrétions polypeuses et en général blanches, dans le péricarde plus de sérosité qu'on n'y en trouve ordinairement, et environ vingt onces de la même humeur dans la cavité gauche du thorax. Les viscères de l'abdomen étoient parfaitement sains.

Il se présente dans cette histoire plusieurs choses qui méritent notre attention.

1°. Cet état asthmatique qui affligea le malade pendant tout l'hiver, et que la saignée seule soulageoit, ne paroît être dû à aucune des autres causes de l'asthme. Les poumons dans leur partie non enflammée étoient absolument sains; et on voyoit que celle qui l'étoit n'avoit eu auparavant aucun autre vice. Il paroît donc certain que cet asthme qui dura tout l'hiver provenoit d'une *inflammation continue et chronique*. En effet, il est constant qu'on ne sauroit assigner à l'inflammation aucun terme au-delà duquel elle se termine d'une manière quelconque connue, puisque souvent elle reste dans son état de crudité pendant des semaines, et même des mois entiers. On voit des individus avoir la respiration gênée,

une légère douleur pongitive dans le côté, et d'ailleurs s'acquitter de toutes leurs fonctions, leur pouls étant naturel ou peu éloigné de cet état. Quelquefois il n'y a que de la difficulté à respirer (le pouls restant naturel), une petite toux et de l'oppression de poitrine : la douleur pongitive ne se fait sentir qu'autant qu'on prend une forte inspiration, ou qu'on tousse fortement à dessein ; ou qu'on accélère d'une manière quelconque le mouvement du sang.

Ces maladies sont des *pleurésies* et des *péripneumonies vraies*, mais *chroniques* ; et comme le plus souvent elles sont sans fièvre, qu'elles n'obligent point les malades de rester couchés, qu'elles ne présentent point les signes qui ont coutume d'accompagner ces maladies de poitrine, Baglivi les appeloit *latentes*, *cachées*. Ce médecin atteste avoir découvert leur véritable nature (au grand avantage des malades), en faisant déclarer la douleur pongitive du côté, soit par une toux plus forte, soit par une inspiration plus profonde prise à dessein, ou bien en examinant sur quel côté le malade se couchoit plus difficilement. Mais j'ai suffisamment traité ce sujet.

2°. Le malade avoit eu une pleuro-péripneumonie : la douleur avoit été très-vive ; et cependant la plèvre n'étoit enflammée nulle part.

3°. Puisqu'au vingtième jour la maladie se trouvoit encore dans son état de crudité, il ne paroît pas qu'on puisse fixer aucun nombre de jours au-delà duquel la saignée ne soit plus praticable, ni que l'aphorisme huitième de la cinquième section soit toujours vrai ; que *toute pleurésie qui n'est pas jugée dans les quatorze jours tourne en suppuration*.

4°. Le malade mourut lorsque la maladie étoit encore dans un état de crudité, parce que le poumon enflammé, comprimant le poumon sain, intercepta toute circulation des humeurs. De copieuses saignées, faites coup sur coup et dans les premiers jours, pourroient peut-être quelquefois prévenir la suffocation.

L'illustre Morgagni (L. II. epist. anat. medic. XXI, art.

21, 27, 28) rend compte *d'une inflammation épidémique des poumons*, qui se manifesta pendant l'hiver de 1758, particulièrement dans certains couvens de religieuses, et fit en peu de jours un grand nombre de victimes. Les ouvertures de cadavres présentèrent une inflammation très-grave de tout le poumon qui suffoquoit en peu de temps les malades, et principalement celles qui avoient cet organe lâche et affoibli avant la maladie.

Cet état de crudité d'une maladie dans laquelle l'un des deux poumons, augmentant de volume par l'engorgement inflammatoire, ne peut plus être contenu dans sa place, déborde dans celle de l'autre poumon, et donne la mort en arrêtant la circulation du sang, Hippocrate semble l'avoir indiqué, lorsque (L. II *de Morbis*) il dit: « Si le poumon se jette sur » le côté, le malade tousse, il respire en relevant la tête, il » rejette en toussant une salive blanche, il sent de la douleur » à la poitrine et au dos; le poumon pousse les parties sur » lesquelles il s'est jeté, et fait éprouver au malade comme un » poids dans la poitrine; il souffre des douleurs aiguës pongi- » tives; son sang pétille comme une peau, et gêne le respi- » ration; il peut se coucher sur le côté affecté, et non sur le » côté sain; quelque chose de pesant semble lui pendre » du côté, et il croiroit que l'air passe à travers sa poi- » trine ».

Hippocrate parle ensuite du traitement: « Baignez le ma- » lade, dit-il, deux fois par jour, dans de l'eau tiède, et » faites-lui boire de l'hydromel ».

5°. Le poumon enflammé étoit d'un beau rouge, de la consistance du foie, et d'une pesanteur telle qu'une portion de ce viscère, détachée et placée dans de l'eau, gagnoit le fond du vase.

6°. Dans les deux malades dont j'ai donné l'histoire, et dans un grand nombre d'autres, j'ai reconnu la vérité de ce que dit Hippocrate dans ses Coaques: « Les pleurétiques dont les » crachats font beaucoup de bruit dans la poitrine, qui ont » le visage triste, et l'œil jaune et terne, périssent ».

7°. La raison pour laquelle le malade ne pouvoit pas se coucher sur le côté affecté n'est pas aisée à apercevoir, à moins que nous ne pensions que le poumon gauche, enflammé dans sa partie moyenne, et ne tenant au côté que par quelques points, retomboit vers la droite par son propre poids, et occasionnoit la douleur en tiraillant la plèvre.

8°. Il ne paroît pas que l'on ait jusqu'à présent constaté avec exactitude la cause de la douleur pongitive dans les pleurétiques et dans les péripneumonies. Il est seulement certain, d'après les observations, que la douleur ne doit pas toujours être attribuée à l'inflammation de la plèvre, qui souvent n'existe pas, et à raison de laquelle cette membrane ne pourroit être tendue par le mouvement que fait le thorax dans la respiration sans occasionner une douleur aiguë.

On pourroit peut-être avec quelque vraisemblance en rendre raison par les adhérences fréquentes des poumons avec la plèvre; lorsque le poumon tuméfié, devenu plus dur et plus volumineux que dans l'état naturel, s'étend vers l'autre côté du thorax, ou, selon l'expression d'Hippocrate, *tombe sur le côté:* ce qui ne sauroit avoir lieu, sans que ces adhérences soient tendues, tiraillées, et irritent la plèvre.

9°. L'amas de sérosité paroît ne s'être formé que dans les derniers temps de la maladie. En effet, les gros vaisseaux se trouvant comprimés, et le cours du sang par les poumons retardé, les parties les plus ténues s'échappent, ou plutôt sont exprimées par les petites branches latérales. D'autres raisons, par lesquelles on pourroit expliquer cette espèce d'hydrothorax, sont consignées avec soin dans l'article XXXIV du second livre des Lettres anatomiques et médicales de l'illustre Morgagni.

10°. On observe presque toujours un pouls obscur, foible, resserré du côté qui est le seul ou le plus affecté. Au reste l'indication qui se tire du pouls dans toute espèce de maladie de poitrine, et principalement dans l'inflammation des poumons, est peu sûre. Il vaut mieux compter sur celles que

fournit ou la respiration, ou la facilité plus ou moins grande de soutenir la maladie.

Seconde ouverture.

J'ouvris, vers le milieu d'avril, un homme de moyen âge, qui, je crois, ne fut apporté à l'hôpital que le neuvième jour de sa maladie : jusqu'à ce moment il avoit été privé de tout secours. La respiration se faisoit avec bruit, et très-difficilement, en soulevant avec beaucoup de peine le thorax et les épaules, en tenant la bouche et les ailes du nez retirées, et la tête relevée. On le plaça dans un lit : mais comme il ne pouvoit se tenir couché, il resta sur son séant, et mourut en faisant les plus grands efforts pour respirer.

Le poumon gauche, enflammé par-tout, et tenant à la plèvre par un grand nombre de fibres et de membranes, avoit rempli une grande partie du côté droit du thorax, et il comprimoit fortement de toutes parts le poumon sain de ce même côté. Il y avoit dans cette partie du thorax au moins deux livres d'eau. Les vaisseaux coronaires du cœur étoient extraordinairement dilatés et gorgés de beaucoup de sang. La plèvre se trouvant saine dans toute son étendue, c'étoit une nouvelle preuve qu'on a tort dans les pleurésies et dans les péripneumonies de chercher la cause de la douleur pongitive dans l'inflammation de cette membrane.

On voit encore ici la *chute des poumons sur le côté*, et la sérosité amassée dans la cavité du thorax où étoit le poumon sain. On explique facilement l'excessive dilatation des vaisseaux coronaires par la difficulté du passage du sang par les poumons. Les observations anatomiques nous apprennent aussi que l'on trouve souvent, après des inflammations successives des poumons, le cœur agrandi et en quelque sorte anévrismal.

Troisième ouverture.

Un boulanger âgé de trente-deux ans, fut saisi le 1er mars d'une pleuro-péripneumonie violente, et sur-le-champ transporté à l'hôpital. On le saigna quatre fois, et on lui administra d'ailleurs avec le soin convenable tous les autres secours que l'on appelle anti-phlogistiques. Le malade s'en trouva mieux, mais un peu tard : cependant la respiration continua d'être moins libre que dans l'état naturel, et accompagnée d'une sorte de disposition catarrhale. Il survint de l'anxiété; le pouls étoit toujours fréquent et un peu dur; il n'y avoit point d'altération; cet homme ne pouvoit se coucher sur le côté droit, qui n'étoit pas le douloureux. Le dix-neuvième jour de la maladie, il est pris d'une douleur très-aiguë dans la partie molle de l'hypocondre gauche : la fièvre et la soif sont intenses; son visage est entièrement décoloré, et ses lèvres très-pâles. Rien de ce qui paroissoit indiqué n'ayant été omis, trois saignées ayant été faites, dont le sang parut très-inflammatoire et comme l'est ordinairement celui des pleurétiques, la douleur qui paroissoit fixée dans le côté gauche de l'abdomen un peu au-dessous du diaphragme, ne tarda guère à disparoître. Cependant le pouls resta extraordinairement vif, mais sans redoublement. La difficulté de respirer étoit plus grande : le visage et tout le corps commencèrent à se tuméfier comme chez les leucophlegmatiques : on s'apercevoit d'une fluctuation dans le bas-ventre. Je soupçonnai de là, et de tout ce qui avoit précédé, une hydropisie purulente. Le malade avoit des sueurs nocturnes très-abondantes, et quelquefois de la diarrhée, laquelle au reste fut arrêtée facilement avec la poudre de myrobolans et la rhubarbe torréfiée. Les urines, soit pendant que dura cette douleur aiguë que l'on rapportoit au bas-ventre, soit après qu'elle eut cessé, furent d'une couleur citrine, et presque naturelle. Le 7 d'avril, surpris tout à coup d'une orthopnée, comme on le transportoit de son lit

dans un autre plus propre, il expira. Je tiens d'une personne sûre l'histoire des premiers temps de la maladie, dont je n'ai pas été moi-même témoin.

Le cadavre étoit généralement tuméfié et leucophlegmatique. Le côté gauche du thorax contenoit plus de douze livres de pus. La plèvre étoit saine, et on lui trouva adhérens comme des lambeaux des parois du sac formé dans le poumon, et qui s'étoit crevé dans la cavité du thorax. Le diaphragme, pressé de ce même côté par le poids du pus, s'étoit abaissé si avant dans l'abdomen, que la douleur que l'on croyoit avoir son siége dans cette cavité l'avoit effectivement dans celle du thorax, et ne provenoit que de ce que le pus qui remplissoit le sac le distendoit pour le rompre, et du tiraillement des membranes. Les deux poumons, le gauche particulièrement, étoient corrodés. L'abdomen contenoit environ deux livres de sérosité, quantité trop modique pour qu'on puisse la regarder comme cause de cette fluctuation qui étoit si manifeste : ce qui fait voir encore jusqu'à quel point on doit se fier au sentiment de cette fluctuation. Tous les viscères de l'abdomen furent trouvés dans un état sain.

La fièvre de ce malade fut continue, sans aucun redoublement sensible, et sans aucun autre des caractères qui annoncent qu'une fièvre est produite par la résorption du pus.

Quatrième ouverture.

Le 26 de mai, le chirurgien en second fit, devant moi et devant quelques élèves en médecine, l'ouverture d'un cadavre. Voici l'histoire de la maladie.

Un homme de cinquante-quatre ans, cocher depuis plusieurs années, fut apporté à l'hôpital le 13 du même mois. Il se plaignoit d'une suppression presque totale d'urine, qui duroit depuis quatre jours. La sonde lui ayant été appliquée sur-le-champ, il en rendit beaucoup ; mais un obstacle vers le col de la vessie rendoit l'introduction de l'instrument difficile. Le chirurgien nous assura qu'il n'avoit point remarqué

de pus. Je vais rapporter ce que j'ai appris alors, soit du malade lui-même, soit de sa femme, lorsqu'il fut mort.

Pendant sa jeunesse, il passa quelques années en Italie, au service d'un prince, en qualité de cocher; et il disoit à sa femme, dans sa dernière maladie, qu'il avoit eu alors des suppressions d'urine, et que la sonde l'avoit soulagé.

Marié deux fois depuis, et père de plusieurs enfans, il se livra beaucoup à la boisson, comme font presque tous les cochers : mais, dans la dernière année de sa vie, il ne buvoit du vin que très-modérément, et même il s'en privoit presque entièrement. Cette même année, il étoit obligé d'uriner fréquemment, et avec d'autant plus de difficulté, la nuit sur-tout; en sorte qu'il se levoit deux ou trois fois, contre son ordinaire, pour lâcher de l'eau.

Au commencement de mars, ayant été frappé par un cheval aux parties génitales, il se plaignit encore davantage de difficultés et de douleurs en urinant, ce qu'il ne faisoit que goutte à goutte. Au commencement d'avril, il fut malade chez lui d'une pleurésie qui dura treize jours. On le saigna d'abord deux fois; mais, à l'exception d'une certaine mixture qu'un médecin lui prescrivit, il ne fit aucun autre remède. Il paroissoit bien remis de cette maladie, puisqu'il recommença à mener. Mais il lui restoit une petite toux, avec des crachats jaunâtres, et une légère oppression de poitrine.

Après les premiers jours de mai, la difficulté d'uriner, la strangurie et même quelquefois l'ischurie le tourmentoient plus fort qu'auparavant. Comme il l'avoit déjà fait en Italie, il se servoit d'une bougie très-minee qu'il amincissoit encore à sa pointe, et qu'il frottoit d'huile pour l'introduire dans l'urèthre, et ouvrir une issue à l'urine, qui, après cette manœuvre, se supprimoit de nouveau.

Enfin, on nous l'amena, n'ayant point uriné depuis quatre jours, et n'ayant rien bu pendant tout ce temps, de peur, disoit-il, d'augmenter la quantité des urines. Il avoit un pouls fébrile, dur et fort, beaucoup d'altération, la gorge sèche, comme s'il eût été attaqué d'une inflammation. On le saigna :

le sang se couvrit d'une croûte inflammatoire très-épaisse. Après la saignée, les urines coulèrent librement : mais comme elles se supprimèrent pendant la nuit, et que la soif étoit considérable et pressante, on lui tira encore du sang, dont la couenne se trouva être comme la première fois. Il buvoit en même temps d'une tisane d'orge avec l'oximel, d'une émulsion faite avec les semences froides, et nitrée. On lui appliquoit en outre un cataplasme émollient au périnée, à la racine de la verge et au pubis. Les urines coulèrent alors librement, mais toujours goutte à goutte.

Le quatrième jour, depuis son entrée à l'hôpital, il lui survint une diarrhée que rien ne pouvoit arrêter, quoiqu'on la suspendît de temps en temps avec les myrobolans, la rhubarbe torréfiée, et le laudanum. Le malade ne ressentoit aucune douleur; il étoit d'une apathie singulière : son pouls, auparavant fréquent, fort et dur, étoit devenu petit, foible, sans trop de fréquence. La langue qui étoit nette ne fut plus humide, et elle devint ensuite sèche comme du bois. La forme de sa bouche présenta ce qu'on appelle *le ris sardonique*, et resta ainsi pendant les sept ou huit jours qu'il vécut encore. Il eut un délire léger, puis un délire complet; il abandonnoit ses membres de côté et d'autre dans son lit. On lui administra les anti-septiques les plus vantés. La tête revenoit par intervalles : le pouls, se relevant quelquefois, retomboit de nouveau. J'employai inutilement les sinapismes, les vésicatoires, et autres stimulans, et les anti-septiques. Des vésicatoires très-puissans, appliqués deux fois sur le même endroit, excitèrent à peine quelques petites cloches isolées. Le malade mourut le 25 mai.

On l'ouvrit le lendemain, et on remarqua ce qui suit :

La cavité droite de la poitrine, ayant été ouverte, fournit à peu près une livre d'eau mélangée d'un peu de pus. La plèvre formoit avec le poumon les parois d'un petit abcès, dont la rupture laissa échapper un peu de pus mêlé avec de l'eau. Dans la cavité gauche, le poumon étoit par-tout adhérent au diaphragme, excepté un espace entre ces deux organes qui

contenoit environ deux onces de pus. Il y avoit aussi entre le poumon et la plèvre, à la région qui répond à l'omoplate, un abcès contenant au moins cinq onces de pus. La même cavité fournit une demi-livre d'eau. Les poumons, tachetés à leur surface, étoient d'ailleurs sains. On trouva des concrétions polypeuses dans le cœur et dans les gros vaisseaux.

L'abdomen ouvert, nous trouvâmes le foie plus volumineux qu'à l'ordinaire, mais sain; la rate d'un volume double, et d'ailleurs saine dans tous ses points, mais cédant trop aisément à un toucher un peu rude. Le rein gauche, rempli d'une infinité de petits abcès, étoit beaucoup plus gros que dans l'état naturel; et les conduits de Bellini, remplis de pus, représentoient comme autant d'abcès : la substance interne du rein étoit aussi tellement altérée, qu'il paroissoit que le pus s'y étoit formé plutôt qu'il ne s'y étoit porté d'ailleurs. Le rein droit et les intestins ne présentoient rien d'extraordinaire. Je ne trouvai aucunes traces de bubons, aucunes cicatrices. La vessie, dont les parois étoient épaisses et charnues, offroit dans son fond de petits points comme des œufs de fourmi, mais rouges, et qui étant ouverts donnèrent du pus. L'urèthre, séparé du tronc et disséqué, présenta deux abcès ouverts de part et d'autre; ils étoient dans la prostate : le droit auroit pu contenir une noix muscade, le gauche étoit trois fois plus considérable. On trouva dans le voisinage plusieurs petits abcès qui, ouverts, fournirent un pus bien conditionné. Du reste, il n'y avoit point d'excroissance : on apercevoit un grand nombre des petites lacunes de Morgagni. L'urèthre, du côté du gland, étoit très-rouge et comme enflammé. Le testicule droit, ayant paru d'un volume presque double, fut disséqué : mais c'étoit de l'eau qui, renfermée entre sa substance propre et la membrane vaginale, formoit cette tumeur. Nous n'eûmes pas le temps d'ouvrir la tête, ni d'examiner les uretères et les vésicules séminales.

Il y a dans cette ouverture plusieurs choses dignes de remarque. Quoique le malade, questionné à plusieurs reprises, n'ait rien avoué qui prouve qu'il avoit eu autrefois la gonorrhée,

cependant bien des circonstances rendent cette opinion extrêmement probable. Ces obstacles dans l'urèthre paroissent avoir eu lieu depuis long-temps, et provenir, comme c'est le cas le plus ordinaire, de gonorrhées mal traitées ou négligées. Il en résulte quelquefois que l'urine ne passe qu'avec des efforts qui ont besoin d'être long-temps soutenus pour pouvoir les vaincre. Certains individus sont sujets pendant toute leur vie à cette incommodité, sans qu'il leur survienne rien de plus grave : mais si ces obstacles viennent à s'enflammer, et qu'ils augmentent de volume, ils obstruent nécessairement le canal de l'urèthre presque dans sa totalité.

On a beaucoup disputé sur la nature de ces embarras de l'urèthre. Brunner (Ephém. des cur. de la nat. cent. I. obs. 97) a placé au nombre des fictions inventées par les chirurgiens les caroncules ou excroissances dans l'urèthre, et il attribue plutôt ces obstacles dont je parle à une constriction et à un rétrécissement considérable de ce canal. Gensel au contraire (Ephém. des cur. de la nat. cent. 6, observ. 84) est un chaud partisan de l'existence des caroncules. Mais comme il est constaté par les dissections anatomiques, qu'on trouve dans l'urèthre des vestiges de cicatrices ; comme les orifices des lacunes de Morgagni qui, selon toute apparence, sont le siége des gonorrhées les moins fâcheuses, peuvent s'enflammer, se corroder, éprouver un rapprochement de leurs bords, et, par une propriété commune à toutes les parties de notre corps, se remplir d'une nouvelle substance trop abondante, et se consolider par une cicatrice inégale, je ne vois pas comment cette dernière opinion seroit invraisemblable, et même pourquoi elle ne pourroit être appuyée sur des observations. D'un autre côté, un grand nombre de faits prouvent que quelquefois l'urèthre, libre de tout obstacle proéminent, se resserre néanmoins, et se rétrécit dans un ou dans plusieurs endroits, comme l'a prétendu Brunner.

Mais il est pareillement hors de doute qu'on rencontre dans l'urèthre des obstacles d'une toute autre nature que ceux dont je viens de faire mention, savoir, l'endurcissement et

la tuméfaction des glandes de cet organe. Si ce sont celles qui avoisinent le sphincter, elles empêcheront la vessie de se fermer exactement; en sorte que d'abord l'urine s'échappera goutte à goutte et continuellement entre ces tubercules, et qu'ensuite, le gonflement de ceux-ci augmentant, le canal se fermera tout-à-fait.

C'est de ce dernier genre d'obstacles, c'est-à-dire d'un gonflement, ensuite d'une inflammation, et enfin (par la force de cette inflammation) d'une suppuration des glandes, que notre malade paroît avoir été attaqué. De là ses efforts pour exprimer son urine au travers. On explique encore de cette manière comment, au moyen d'une bougie fine introduite dans le canal, il parvenoit à rétablir le cours des urines, quand elles étoient totalement supprimées.

On seroit tenté de croire que cette bougie placée dans l'urèthre augmentoit l'obstruction. Mais, les tubercules se trouvant comprimés par ce moyen, le canal lui-même ne l'étoit pas si exactement, qu'il ne restât de côté et d'autre un espace par lequel l'urine pouvoit s'échapper.

Ceux qui ont des excroissances charnues qui bouchent le passage sont pareillement soulagés par l'usage des bougies ou d'une sonde quelconque.

Mais ceux dont le canal est resserré et rétréci, sur-tout si le passage est tortueux, ne retirent aucun bénéfice de la sonde, ni même des bougies médicamenteuses, desséchantes, caustiques : souvent, au contraire, ces moyens leur sont très-nuisibles; ils irritent l'urèthre qui se resserre plus fortement; l'urine ne sort plus que par un filet très-mince, et avec beaucoup de difficultés; l'inflammation survient, et de là l'ischurie.

Je ne sais par quel malheur les maladies de l'urèthre, quoique très-fréquentes, sont encore si difficiles à guérir, et comment on est si peu d'accord sur le traitement qui leur convient. Il y en a qui rejettent toute espèce de bougie médicamenteuse, et n'admettent que celles qui ouvrent un passage aux urines mécaniquement, comme je l'ai exposé plus haut.

D'autres, et c'est peut-être le plus grand nombre, se servent des bougies pour détruire les obstacles.

Des hommes qui ont beaucoup d'expérience dans cette partie, et qui ont beaucoup employé les bougies, m'ont avoué n'avoir procuré quelquefois que peu ou point de soulagement, et même avoir beaucoup nui à leurs malades par ce moyen. Mes observations personnelles sont encore en trop petit nombre, pour que je puisse statuer rien de certain. Je puis dire cependant que dans ce peu de cas les bougies médicamenteuses ne m'ont jamais été d'aucun secours.

Je pense que la difficulté de la guérison vient le plus souvent de celle infiniment grande du diagnostic du mal, c'est-à-dire de s'assurer de la nature et du caractère de l'obstacle. On doit donc rechercher si le gonflement des glandes de l'urèthre est la cause du mal, quel qu'il puisse être, dysurie, stranguric, ischurie; ensuite de quelle espèce est la tumeur. En effet, le traitement sera différent si elle est squirrheuse, ou attaquée d'inflammation, ou dans un état de relâchement et distendue par un muscus abondant qui l'abreuve.

J'ai vu une ischurie et des envies d'uriner, qui avoient un caractère de ténesme, cesser lorsqu'un mucus blanchâtre et sans âcreté couloit par l'urèthre, et revenir par degrés douze heures après environ, à mesure que cette excrétion de mucus étoit moindre; lorsqu'elle étoit supprimée, le ténesme pour uriner prenoit presque à chaque quart d'heure; et si de très-grands efforts en exprimoient une nouvelle quantité, le mal diminuoit en proportion. La maladie offroit ce spectacle presque tous les jours. Il arriva rarement que le malade pissât librement pendant deux jours consécutifs. Les fondans salins lui furent très-utiles, principalement les eaux de Seltz, non coupées avec du lait. Il croyoit sentir quelque chose qui obstruoit le canal vers la racine de la verge, toutes les fois que les urines avoient peine à passer: mais quand leur cours étoit rétabli, il ne se plaignoit plus nulle part ni d'ardeur, ni de douleur, ni de sentir un obstacle. On entremêla les fortifians avec

les fondans : mais on n'employa aucun remède topique, parce que le malade les rejeta tous.

On recherchera encore s'il y a simplement constriction et resserrement de l'urèthre, ou bien si c'est une substance charnue proéminente, ou des cicatrices inégales, afin de former un diagnostic exact, et de parvenir à connoître ce qu'il convient sur-tout *de ne pas faire*, plutôt que de rester dans l'incertitude sur la nature de la maladie, et d'errer, sans aucune règle certaine, entre des méthodes différentes et souvent très-opposées les unes aux autres.

La fièvre inflammatoire, qui se manifestoit par la soif, par un pouls fort, plein, dur, et par d'autres symptômes, en outre quelques cas à peu près semblables me déterminèrent à ne me point servir de bougies, et, après avoir évacué la vessie par le moyen du cathéter, à employer une méthode purement anti-phlogistique, me contentant d'appliquer des fomentations très-émollientes sur les parties voisines. Je crois que le gonflement des glandes avoit produit cette difficulté d'uriner qu'il éprouvoit depuis tant d'années. Mais comme ce gonflement n'augmentoit pas, il n'en étoit pas si fort incommodé; jusqu'à ce qu'enfin ces glandes s'enflammant, devinrent d'un volume plus considérable.

Le métier de cocher pouvoit avoir beaucoup contribué à enflammer ces tubercules, parce que toutes les parties voisines de l'urèthre, sont sans cesse secouées et froissées par le cahotement de la voiture : ce qui a lieu bien plus encore lorsqu'on va à cheval.

D'ailleurs les hommes de la classe de celui qui nous occupe sont livrés au vin et à la bière, et encore à tout ce qu'il y a parmi ces boissons de plus médiocre, d'aigre, de portant aux urines, et de propre à enflammer.

Il faut observer en outre, ce qui est la première cause de tout le mal, que les gonorrhées que ces hommes-là gagnent sont ou entièrement négligées, ou traitées par de mauvaises méthodes.

Je connois beaucoup d'exemples de gonorrhées mal traitées,

non-seulement par des chirurgiens peu expérimentés, mais aussi par d'autres, et par des médecins même recommandables par une longue et nombreuse pratique.

J'étois souvent surpris qu'on employât une méthode si défectueuse contre une maladie qui est si commune, et qu'il se commît chaque jour des erreurs aussi graves. J'ai vu plusieurs cas où, après avoir donné un purgatif drastique (méthode qui étoit adoptée même par des hommes très-instruits, et que je sais n'être pas encore entièrement abandonnée), l'écoulement de la matière virulente s'arrêtoit, et bientôt il survenoit du délire et une maladie aiguë très-cruelle, au-dessus de toutes les ressources de l'art.

Ceux qui eurent dans l'hôpital des maladies aiguës produites par cette cause, moururent presque tous. Il s'en rencontroit quelquefois, parce que n'étant instruit ni par leur aveu, ni par la présence d'aucun symptôme, je les traitois comme s'ils eussent été attaqués d'une fièvre aiguë simple, tandis que cette fièvre étoit occasionnée par un virus caché, et exaspérée par le traitement contraire dont je viens de parler.

Lorsque ces malades avoient été quelques jours entre mes mains, ou j'apercevois quelques signes de virus caché, ou j'apprenois de façon ou d'autre et la véritable cause du mal, et ce qui s'étoit passé avant leur entrée à l'hôpital. Quelquefois c'étoit une gonorrhée supprimée par un purgatif violent, et une maladie très-aiguë qui en étoit résultée. En effet, un grand nombre de personnes, sur-tout dans le peuple, ont cette mauvaise opinion, que le virus vénérien peut être détourné de la partie qu'il affecte et évacué par les selles; en conséquence on se traite soi-même, et on prend chez l'apothicaire de l'eau-de-vie purgative, ou bien de la résine de jalap dissoute dans de l'esprit-de-vin.

Si cette méthode est extrêmement pernicieuse, il y en a une autre qui n'attire pas une mort aussi prompte, mais des maux sans nombre, tels que ceux qui firent périr le cocher.

En effet, bien des gens, quand ils ont une gonorrhée, ne desirent qu'une chose, c'est de voir l'écoulement s'arrêter le

plus tôt possible. En conséquence, soit par le conseil de chirurgiens sans expérience, soit de leur propre mouvement, ils prennent de la térébenthine ou d'autres styptiques qui arrêtent l'écoulement, ou bien ils font des injections avec l'eau de chaux et le vinaigre lithargiré.

De là ces maux sans nombre ; de là ou une vérole enracinée, ou, ce qui n'est qu'un moindre inconvénient, des maladies de l'urèthre souvent incurables. Mais sur-tout il arrive par cette méthode que les parties enflammées et tuméfiées par le virus vénérien s'endurcissent, principalement si elles sont glanduleuses : d'où résultent des difficultés d'uriner, ou même l'impossibilité de le faire sans le secours de la sonde, et la crainte perpétuelle que ces tubercules, jusqu'alors indolens, ne deviennent douloureux, ne s'enflamment, et ne fassent périr le malade, si le mouvement des humeurs s'accélère par une cause quelconque.

La méthode d'après laquelle je traite avec le plus grand succès les gonorrhées récentes, se distingue par sa simplicité et par son analogie avec la nature de ce mal.

Que ces malades se privent entièrement de viande et de vin; qu'ils ne vivent que de bouillons avec des légumes ; qu'ils boivent abondamment d'une tisane de mauve, de guimauve, avec addition de temps en temps de quelques figues ou de raisins secs, etc. Quelques-uns y ajoutent un peu de lait, et ils boivent par jour douze livres de cette décoction, et même davantage.

Cependant on baigne presque continuellement la verge dans de l'eau tiède, et on lave en même temps le gland, de peur que quelque partie de l'humeur virulente, séjournant entre lui et le prépuce, ne produise des érosions et des ulcères vénériens. Je crois qu'il importe toujours beaucoup, pour abréger la cure, de se laver les parties très-fréquemment. En effet, si un individu bien portant contracte la maladie dans un coït impur, parce que le virus s'attache au gland et est absorbé, pourquoi celui qui est déjà infecté ne s'infectera-t-il pas sans cesse de nouveau, s'il n'a soin d'enlever assez souvent la matière qui se loge entre le gland et le prépuce? C'est ainsi qu'un galeux

prolonge sa maladie, et se communique de nouveau la contagion, s'il ne purifie pas fréquemment ses habits imprégnés de la matière de la gale, ou ne les remplace pas par d'autres.

Quand on traitera une gonorrhée récente, on se souviendra qu'on a affaire à une partie enflammée et glanduleuse, et qu'il faut toujours tenter tous les moyens possibles de parvenir à résoudre doucement l'inflammation. On se gardera donc d'employer les remèdes térébenthinés et autres styptiques, soit en injection dans l'urèthre, soit à l'intérieur, ainsi que les purgatifs, même les plus doux, sachant bien qu'il n'existe aucun purgatif véritablement anti-phlogistique, qui n'accélère, au moins un peu, le mouvement du sang, et par-là même n'augmente l'inflammation. On les remplacera par des lavemens émolliens.

Cinquième ouverture.

Je vais donner ici une observation faite sur un autre cocher, telle que je l'ai consignée dans mon journal, l'automne dernier.

Cet homme, âgé de quarante-trois ans, fut traité quatre ans auparavant d'une gonorrhée, par un chirurgien. Je soupçonne qu'il en avoit eu plusieurs autres, soit avant, soit après celle-là. Il avoit eu aussi quelques pleurésies très-graves. Enfin, depuis six mois, il se plaignoit souvent d'ardeurs d'urine.

Le 2 d'octobre 1775, il éprouva une dysurie, et une strangurie plus forte qu'à l'ordinaire.

Les trois jours suivans, il se trouvoit mieux; il urinoit plus facilement et plus abondamment. Jusqu'alors il n'avoit point cessé de faire son métier de cocher.

Le 5 octobre au soir, revenu chez lui après avoir bu beaucoup de bière, il se coucha : mais bientôt après il se plaignit d'ardeurs et d'un ténesme très-douloureux pour uriner; il poussoit des cris, il s'agitoit, il ressentoit de la douleur dans l'hypogastre, et jusqu'à la racine de la verge; il ne pouvoit dormir.

Le jour suivant, 6 d'octobre, et le 7 pareillement, mêmes

accidens, mais très-augmentés; une agitation extrême, le corps courbé en avant à cause de la violence de la douleur, des efforts pour uriner très-fréquens et très-douloureux. Le 7 au soir, on lui mit la sonde pour la première fois; mais elle ne parvint pas jusqu'à la vessie. Dans les efforts que l'on fit pour l'introduire, le stylet ayant été retiré, il sortit par la canule une once de pus de bonne qualité, mais point d'urine. On tenta plusieurs fois inutilement l'introduction de la sonde.

Le 8 d'octobre au matin, l'état du malade étoit comme celui de la veille. Dans l'après-midi, tandis qu'au milieu des efforts continuels pour uriner il alloit à la selle, tout à coup, vers les trois heures, il s'écrie que quelque chose vient de se rompre dans son corps, et il devient roide et livide par-tout. Une sueur froide très-abondante se ramasse par gouttes. Bientôt après il est plus tranquille et couché : l'abdomen est tuméfié et douloureux au toucher; plus d'efforts pour uriner.

Le 9, on appela un médecin, qui, témoin des efforts superflus que faisoit le chirurgien pour sonder le malade, conseilla la ponction au périnée. On suivit son avis, et il sortit un jet d'environ une once d'urine et très-peu de sang. Enfin, comme malgré toutes les tentatives il ne sortoit plus rien, on retira la canule.

Le 10 octobre au soir, un autre médecin fit faire la ponction de la vessie au-dessus de la vessie : mais il ne sortit pas une goutte d'urine. Vers le milieu de la nuit, il en sortit cinq livres spontanément par l'urèthre. Le ventre s'affaissa considérablement; il ne restoit plus de douleur nulle part. Vers midi du jour suivant, lorsque le malade espéroit lui-même beaucoup et que quelques personnes qui étoient présentes lui prédisoient de bonne foi un prochain retour à la santé, jouissant de tous ses sens et de toute sa tête, il expira tout à coup fort tranquillement.

L'ouverture se fit le 12 octobre au matin. On commença par l'urèthre qui présenta autour du sphincter de la vessie, 1°. de petits ulcères gangréneux; 2°. la prostate et les glandes

qui l'avoisinent tuméfiées, enflammées et gangrénées en grande partie.

Ayant ouvert les tégumens de sa hernie inguinale, on trouva une production du péritoine en forme de sac, qui contenoit une portion des intestins grêles. On les fit rentrer aisément par l'anneau dilaté.

A l'ouverture de l'abdomen, il se répandit une grande quantité d'urine. La vessie étoit crevée dans son fond, et la rupture étoit bien de deux travers de doigt. On trouva les intestins grêles légèrement enflammés dans quelques endroits, et un commencement de gangrène. Dans la partie supérieure de l'urèthre qui regarde les os pubis, on observa une plaie longue d'un pouce et demi, suivant la direction du canal, récente, et se terminant vers la racine de la verge, un peu avant le sphincter. La ponction faite à l'hypogastre, entre le péritoine et les muscles abdominaux, se perdoit dans sa direction vers le bassin. La maladie et l'ouverture de cet homme nous apprennent plusieurs choses :

1°. Cette blessure récente de l'urèthre étoit due à la sonde. Quand on force trop l'instrument, il arrive très-souvent qu'il se fait une fausse route. Les sondes moins courbées, et faites d'une lame mince tournée en spirale, sont celles qui réussissent le mieux.

2°. Toutes choses égales d'ailleurs, le lieu le plus favorable pour la paracentèse de la vessie paroît être celui où les modernes ont coutume de pratiquer la cystotomie, c'est-à-dire le périnée. Si on fait la ponction à l'épigastre, on sera moins sûr de l'opération. En effet, quoique la vessie s'élève jusque là lorsqu'elle est distendue par une grande quantité d'urine, cependant dans les individus qui ont beaucoup d'embonpoint, on n'est pas sûr du degré de profondeur que doit avoir la ponction. D'ailleurs il pourroit arriver que, la vessie se retirant plus profondément dans le bassin lorsqu'elle se vide, le bout de la canule ne fût plus dans sa cavité, sur-tout si le chirurgien employoit le trois-quart ordinaire qui sert dans l'hydropisie.

3°. On doit tirer du cas qui nous occupe un précepte bien important, savoir, de ne jamais différer dans les grands dangers d'apporter les grands secours. Si la ponction de la vessie eût été pratiquée le 7 ou le 8 octobre avant midi, elle eût certainement sauvé le malade.

4°. Quand on la fit, l'urine étoit déjà répandue dans l'abdomen. La sonde introduite dans l'urèthre le 9 octobre, et retirée peu de temps après, étoit teinte d'une couleur plombée.

5°. La raison pour laquelle les urines coulèrent spontanément douze heures avant la mort est assez claire. En effet, la gangrène étant survenue, les tumeurs qui les empêchoient de passer s'affaissèrent, comme cela arrive à toute tumeur inflammatoire, lorsque la gangrène s'en empare.

6°. L'absence de la douleur, la tranquillité de l'ame (la respiration seule continuant d'être fort courte), la tête toujours présente, la grande gaîté du malade, parce qu'il se croyoit hors de danger, trompent très-souvent ceux qui ne sont pas assez sur leurs gardes, et qui promettent une guérison prochaine au moment même où la gangrène donne la mort.

Cette mort si peu attendue est souvent celle des malades attaqués d'inflammation aux intestins, ou d'une hernie étranglée.

7°. Des gonorrhées répétées, une diathèse inflammatoire du sang suffisamment prouvée par plusieurs pleurésies antécédentes, les excès de bière expliquent très-clairement d'abord la naissance des tubercules, ensuite leur suppuration. J'y ajoute le métier de cocher, qui a contribué à déterminer l'inflammation à attaquer de préférence ces parties.

Sixième ouverture.

Un cocher, âgé de 47 ans, qui s'étoit bien porté depuis plusieurs années de suite, fut attaqué d'une péripneumonie le dernier jour du carnaval de cette année, où il faisoit un froid très-rigoureux, qu'il fut obligé d'endurer pendant plusieurs heures sur le siége de sa voiture. Il alla ensuite se coucher, et se fit saigner deux fois, abandonnant du reste sa maladie

aux soins de la nature. Ce ne fut que vers Pâques qu'il avoit recouvré des forces suffisantes pour reprendre ses occupations ordinaires.

Le 12 juin, dans l'après-midi, il eut un grand frisson: le soir il vomit ce qu'il avoit pris: il n'avoit point d'appétit, et il avoit soif: il lui survint une douleur des lombes et un point dans le côté gauche avec de la toux: il ne dormit point de la nuit.

Le lendemain, augmentation de tous les accidens. On le saigna le soir: ce qui ne le soulagea que pour fort peu de temps. Le 14 et le 15, son état ne fit qu'empirer.

Le 16, il prit l'émétique de son propre mouvement: ce qui lui fit vomir sept fois, au milieu de douleurs très-vives dans la poitrine, l'estomac et le bas-ventre, des matières jaunes, rousses, amères: il alla à la selle presque autant de fois.

La nuit suivante, point de sommeil, et beaucoup d'agitation.

Le 17 juin, qui étoit le sixième de la maladie, ayant été transporté à l'hôpital, il fut trouvé dans l'état suivant: une douleur qui s'étendoit depuis la mamelle gauche jusqu'à l'os des iles, et au-delà, qu'irritoient une toux considérable, le mouvement de l'inspiration et le toucher; une grande soif, l'impossibilité de se coucher sur le côté affecté; des crachats écumeux, teints de sang; une respiration bruyante; le pouls fréquent, fort, dur; la langue blanche, humide. On lui fit sur-le-champ une saignée copieuse, et on appliqua un cataplasme émollient sur le siége de la douleur: on lui donna abondamment une boisson émolliente, anti-phlogistique, tiède. Le sang étoit inflammatoire. La nuit, le sommeil fut très-troublé.

Le 18 de juin, septième jour de la maladie, plus de douleur de côté: le malade se couchoit avec une égale facilité dans tous les sens: sa respiration étoit fréquente, s'exécutoit avec bruit, par le mouvement seul de l'abdomen, le thorax demeurant immobile: l'inspiration se faisoit en deux temps: le pouls, auparavant fort, étoit devenu foible,

mou, et beaucoup plus fréquent : l'urine étoit rousse et point sédimenteuse : la toux modérée, les crachats écumeux, en petite quantité : le ventre très-relâché : la langue blanche et humide. Du reste le malade conservoit de la force, sa présence d'esprit, une mémoire exacte du passé, jusqu'aux détails les plus minutieux, et une manière de raconter plaisante ou plutôt gaie, assez ordinaire aux gens de sa classe, et beaucoup de vivacité : il répondoit juste aux questions : il se tournoit avec beaucoup de facilité sur tous les côtés : son visage différoit peu de celui d'une personne en santé : il n'éprouvoit aucun sentiment d'oppression ou de difficulté à respirer.

Dans cet état de choses, comme on s'aperçut que la tête se prenoit, on appliqua un large vésicatoire à la nuque. Bientôt après, le pouls, de foible qu'il étoit, devint extrêmement fort, plein, dur, et très-fréquent. En conséquence, on fit une nouvelle saignée, mais sans succès. Comme le ventre étoit trop relâché, on supprima tout ce qui pouvoit l'exciter, même très-légèrement, par exemple le nitre et le miel. Les émulsions, les mucilagineux, les narcotiques furent sans effet. Ce jour-là, il parut quelques crachats cuits. Vers le soir, le pouls varia beaucoup. Le reste fut comme à l'ordinaire. La nuit il survint un léger délire. Au point du jour le malade mourut.

On l'ouvrit le lendemain. La poitrine ayant été d'abord ouverte, on trouva le poumon droit sain ; mais le gauche étoit enflammé dans sa totalité, non pas cependant à un très-haut degré, car sa substance, quoique plus ferme que dans l'état naturel, l'étoit moins que dans une inflammation violente, et quand on en projetoit quelque portion dans l'eau, cette portion s'enfonçoit difficilement et tard. D'autres portions restèrent constamment suspendues entre deux eaux.

Outre cela, une certaine matière assez semblable à celle des crachats cuits remplissoit les ramifications des bronches, et sortoit en abondance quand on pressoit le poumon. Entre ce poumon gauche et le diaphragme se trouvèrent quelques

onces d'une sérosité jaunâtre ; et dans le même endroit une matière lardacée de presque un demi-doigt d'épaisseur, ressemblant par sa couleur et par sa ténacité à de la couenne inflammatoire, recouvroit le bord inférieur du poumon, en sorte qu'au premier aspect on l'auroit prise pour la paroi d'un abcès crevé : mais ces lambeaux suivoient facilement le doigt qui les tiroit, et laissoient apercevoir en-dessous la substance du poumon et des parties voisines dans son état d'intégrité.

Le médiastin étoit légèrement enflammé ; la plèvre saine, quoique dans beaucoup d'endroits de la double cavité elle tînt aux poumons par des attaches charnues et comme ligamenteuses fort épaisses. Les vaisseaux coronaires étoient plus gros qu'ils ne le sont ordinairement, gorgés de beaucoup de sang, et presque variqueux.

L'épiploon étoit enflammé dans sa totalité. Les intestins grêles l'étoient dans beaucoup d'endroits, et on apercevoit çà et là un commencement de gangrène.

La tête ayant été ouverte, la dure-mère parut gorgée de sang, enflammée dans plusieurs points, et dans sa portion qui sépare le cerveau du cervelet, tissue de fibres épaisses et parallèles. L'inflammation de la pie-mère étoit plus considérable et presque générale. Le cerveau lui-même étoit parsemé de points rouges plus multipliés et plus étendus que de coutume.

On voit ici la vérité de ce que disoit Hippocrate (L. de Prænot. Coac.) « *Une respiration fréquente et courte indique* » *de l'inflammation dans les organes principaux : et* (ibid.) » *une respiration prolongée, forcée, peu sensible, une ins-* » *piration double sont mortelles* ».

Il suit encore de ceci qu'une respiration qui se fait avec bruit, et des douleurs qui s'apaisent sans cause sont condamnées avec fondement par Hippocrate.

Il faut donc, suivant le précepte de Baglivi lui-même, former son pronostic dans les maladies de poitrine, non pas

d'après cette amélioration trompeuse des symptômes, mais d'après le plus ou le moins de liberté de la respiration.

C'est encore ici le cas d'appliquer ce passage de Celse (L. 2, chap. 7) : « La tête est affectée chez ceux qui, ayant des causes » de douleurs, n'en ont pas le sentiment ; et on doit craindre » le délire, lorsque le malade a la parole plus prompte que » dans l'état de santé, et qu'il lui survient une loquacité subite » et plus libre que de coutume ».

Septième ouverture.

Une fille âgée de trente ans, maigre, bilieuse, fut reçue à l'hôpital le 24 juillet. Voici l'histoire de sa maladie.

Depuis huit jours elle avoit chaque jour un accès de fièvre. L'accès commençoit ordinairement par un vomissement de bile spontané. Quelquefois, et cela dans les premiers jours, outre le vomissement, il y avoit des selles, mais modérées. Jusqu'à cette époque, elle ne garda point le lit.

Le jour qu'elle entra, elle avoit la langue bilieuse, la bouche amère, enduite d'un mucus tenace, l'appétit perdu, la respiration difficile. Elle ne vomit point dans le premier accès qui lui survint. Une légère couleur jaune parut sur tout son corps, particulièrement au visage, et l'on aperçut çà et là quelques pétéchies peu considérables et d'un rouge sale. L'ouïe étoit un peu dure.

Après avoir fait précéder les fondans avec l'oximel, le rob de sureau et un sel neutre quelconque, je provoquai le vomissement avec l'ipécacuanha. La malade vomit difficilement, et en petite quantité, une matière jaune, très-épaisse et tenace. Je repris l'usage des fondans.

Le troisième jour depuis le vomitif, le pouls devint foible, intermittent, rémittent, et de toute manière inégal. Il survint de l'assoupissement, un sommeil presque continuel, du froid aux extrémités, et par intervalles une sueur froide, comme si la malade eût été sur le point d'expirer. Quand on lui faisoit des questions, elle s'éveilloit, répondoit convenable-

ment, et ne se plaignoit que d'avoir la bouche amère. Je cherchois à soutenir les forces ainsi vacillantes avec le quinquina, le camphre, les sinapismes et les vésicatoires. Ces derniers ne mordirent point.

Elle mourut le cinquième jour de son arrivée, qui étoit le treizième de la maladie.

L'ouverture du cadavre présenta ce qui suit :

Le crâne ayant été ouvert, on trouva que la couleur de la substance corticale du cerveau étoit plus brune qu'à l'ordinaire, et d'un rouge livide clair. Il y avoit dans chaque plexus choroïde une grappe d'hydatides, dont la plus considérable avoit la grosseur d'un pois. La moelle allongée paroissoit, soit au doigt, soit au scalpel, avoir la dureté du foie.

A l'ouverture de la poitrine, on trouva le poumon droit fortement adhérent à la troisième, quatrième, cinquième des vraies côtes, en comptant par en haut.

Dans l'abdomen, la couleur de tous les intestins étoit livide et très-différente de la couleur naturelle. L'épiploon étoit noirâtre et putréfié. La membrane interne de l'estomac étoit de la même couleur, particulièrement dans son fond; mais vers le pylore, elle se trouvoit légèrement enflammée. On trouva dans la cavité une matière de la couleur du médicament que la malade avoit pris, mais très-muqueuse et filante.

La vésicule du fiel étoit très-pleine, et teinte d'une couleur jaune très-intense, qui paroissoit aussi sur les parties voisines du foie. Quand on l'ouvrit, elle donna une matière noire au premier aspect, tenace, ressemblante à une huile très-ancienne, et épaissie comme si ce n'en eût été que la lie. Un papier qu'on trempa dans cette matière s'imprégna d'une couleur jaune foncé. La substance du foie n'étoit point altérée, mais d'une couleur plus terne et plus brune qu'à l'ordinaire.

Cette ouverture de cadavre, et autres semblables, me paroissent donner une juste idée de la cause et du siége des maladies malignes et pétéchiales, ainsi que la manière dont

elles deviennent mortelles. En effet, elles ne sont pas dues uniquement à un appareil de crudités putrescentes dans les premières voies, mais à une bile qui pèche et par sa quantité et par altération. Cette bile tenace, glutineuse, semblable à de la lie d'huile, âcre, dont une partie séjourne dans la vésicule du fiel, l'irrite, la distend : une autre partie (c'est sa portion la plus ténue) est résorbée du système gastrique et bilifère ; cette bile nous donne, par sa présence, une explication bien claire des symptômes que l'on observe ordinairement dans une maladie maligne.

Cette matière bilieuse paroît devenir mortelle de différentes manières, soit en enflammant l'estomac et les intestins sur les parois desquels elle s'épanche, soit, sans qu'aucune inflammation précède, en les affectant de nécrose et d'une sorte de gangrène ou de sphacèle.

L'inflammation, souvent produite par cette bile âcre, est vraisemblablement d'une espèce particulière et *maligne*, bien différente de celle que l'on doit appeler *bénigne*, et que l'on guérit aisément par les saignées, les délayans et les émolliens.

Cette matière bilieuse et âcre, se résorbant et se portant sur d'autres parties, leur cause le même mal, c'est-à-dire, ou l'inflammation, ou une nécrose suivie de la mort. Ainsi on trouve chez les uns le cerveau, chez les autres le poumon, ou quelqu'autre viscère affecté, selon qu'un état de foiblesse antérieur à la maladie avoit disposé tel ou tel organe à devenir de préférence le siége de la matière bilieuse.

Les auteurs de médecine qui ont ouvert des cadavres pour y découvrir les causes et les effets des maladies, ont trouvé des lésions de viscères semblables dans ceux qui étoient morts de la fièvre maligne.

Spigel (L. IV *de Semi-tertianâ*) dit avoir trouvé *les intestins grêles en partie enflammés, en partie sphacélés* dans tous ceux qui étoient morts de la fièvre maligne, quoique pendant leur maladie ils ne se fussent jamais plaints de douleurs

dans le ventre. Il avoit souvent observé dans l'estomac des taches livides, comme celles que produit le poison.

Corneille Gemma a vu, dans des cadavres de gens morts d'une hémitritée pestilentielle, non-seulement l'estomac et les intestins, mais encore le foie et le cœur avec les poumons, ou en totalité, ou au moins en très-grande partie, tantôt *noirs comme des charbons*, tantôt *remplis* de tubercules *en suppuration*.

Il est certain de plus, selon Spigel, Schenck, Van Helmont, Diemerbroeck, etc. que des exanthèmes et des charbons semblables à ceux que l'on observe aux parties externes se rencontrent aussi à l'estomac et à d'autres parties internes.

D'après le témoignage de Jérôme Oceon, pendant une peste cruelle qui ravagea autrefois le territoire de Brixen, les ouvertures de cadavres firent voir que le cerveau lui-même étoit affecté, *brûlé*, *noir et desséché*.

Je dirai quelque chose ici sur l'usage des vomitifs dans les fièvres malignes. L'ipécacuanha, donné de manière que le malade en prenne dix grains trois fois de suite, d'heure en heure, me paroît, pour plusieurs raisons, convenir singulièrement dans ces maladies, pourvu que la matière soit suffisamment mobile et disposée à être évacuée; parce que,

1°. Ce médicament chasse par la voie la plus courte tout ce qu'il y a d'étranger dans l'estomac et dans le duodénum.

2°. L'action ou l'effort du vomissement exprime la bile dépravée dont la vésicule du fiel regorge.

3°. Cette racine a des propriétés anti-septiques, aromatiques et fortifiantes, très-avantageuses dans ces circonstances.

C'est pourquoi la méthode qui réussit si bien à l'illustre Wagner, médecin de la ville de Lubeck et disciple d'Heister, mérite d'être particulièrement recommandée. Ce médecin, considérant comme maladies gastriques ou mésentériques les fièvres exanthématiques, pétéchiales, pourprées et autres semblables, prescrivoit une mixture composée de trois ou quatre onces d'eau de chardon bénit, et d'un demi-gros d'ipécacuanha, trituré avec un sel neutre quelconque : le

malade en prenoit une cuillerée ordinaire toutes les demi-heures ou toutes les heures, jusqu'à ce que l'ipécacuanha eût produit son effet accoutumé; ensuite il donnoit des mixtures fondantes, qui en même temps provoquoient d'autres excrétions, telles que la transpiration et les urines. Mais si le mal s'aggravoit dans les douze heures; si les vertiges, le mal de gorge, la lipothymie n'avoient point donné de relâche; si le pouls et la respiration ne s'étoient point améliorés, il répétoit la même potion, et autant de fois qu'il étoit nécessaire, jusqu'à ce que la rémission des symptômes annonçât que la maladie prenoit une meilleure tournure.

Wagner étoit attentif de préférence à la respiration, dont la difficulté étoit mise par lui avec raison au nombre des signes pathognomoniques dans les maladies exanthémateuses.

Pour dire maintenant ce pour quoi j'ai déjà dit toutes ces choses, il ajoutoit toujours quelques grains d'ipécacuanha à toutes les mixtures qu'il prescrivoit pour la maladie, jusqu'à ce que les signes de malignité eussent disparu.

Ces petites doses d'ipécacuanha excitent des nausées continuelles, quelquefois même le vomissement; et elles déterminent ainsi vers l'estomac et les intestins un afflux plus considérable des humeurs salivaires, qui, devenues moins fluides, engorgent les glandes, et de la bile elle-même qui distend et irrite la vésicule, se putréfie et devient susceptible d'être résorbée : bien plus, les parties bilieuses déjà absorbées rétrogradent dans les premières voies, et sont expulsées soit par le vomissement, soit par les selles.

J'ai employé quelquefois moi-même cette méthode avec le succès desiré. Je rendois mobile par des fondans la matière morbifique, et alors je la chassois par le vomitif; ensuite je reprenois l'usage des fondans, afin de disposer ce qui étoit resté de saburre bilieuse à être évacué par un second vomitif. J'ajoutois à ces dissolvans de petites doses d'ipécacuanha : ce qui occasionnoit des nausées continuelles, quelquefois même des vomissemens.

Je croyois cette pratique utile toutes les fois qu'une bouche

très-pâteuse, des dents sales, une langue chargée d'un limon épais et tenace annonçoient un état semblable de l'estomac et des intestins; et toutes les fois qu'un premier vomitif ne procuroit pas un soulagement très-marqué.

Cet appareil de saburre crue et très-tenace avoit lieu rarement au printemps, et très-souvent en été et en automne. De là provient principalement l'opiniâtreté des maladies qui régnent dans ces deux dernières saisons, quoiqu'il s'y joigne d'autres causes qui sont de quelque poids.

Je n'oublierai point de dire, en parlant de cette méthode, qu'il est très-important que ces doses partielles d'ipécacuanha produisent plus que de simples nausées ou envies de vomir. En effet, quel bien peut-il résulter, ou plutôt quel mal ne résulte-t-il pas, lorsque la matière morbifique, n'étant chassée ni par le vomissement, ni par les selles, inonde les premières voies, et est poussée de nouveau dans le torrent de la circulation par l'action altérante et alexipharmaque de cette racine? Il faut donc de temps en temps interposer aux nausées un vomissement salutaire.

Les lésions de viscères que j'observai dans ce cadavre, et des observations semblables d'autres médecins, me rappellent l'histoire d'une ouverture que j'eus occasion de faire en Hongrie, lorsque j'y remplissois les fonctions de ce qu'on appelle *physicien*. Je l'ai extraite, telle qu'elle est, de mon journal, et je la joins ici, quoique faite dans un autre temps et dans un autre lieu, à cause de la ressemblance du sujet et de certaines circonstances qu'on sera bien aise de connoître. Ainsi:

Huitième ouverture.

Le 6 du mois d'août 1772, Anne-Marie Kazyi, âgée de 5 ans, n'avoit point encore eu de maladie grave, ni la rougeole, ni la petite vérole. Cependant elle avoit toujours des vers, rendoit souvent des lombrics et des ascarides, et éprouvoit très fréquemment les légers accidens que leur présence occasionne communément.

Au mois d'octobre de l'année précédente, elle eut pendant

près de six semaines la fièvre tierce, dont un médecin la guérit. En dernier lieu elle fut attaquée d'une fièvre quotidienne, dont les accès étoient légers et avoient lieu l'après-midi. Après le deuxième accès, des femmes du voisinage, convoquées par les parens, tinrent un conseil, dans lequel le père de la petite fille soumit à leur lumière la proposition de faire usage d'un certain remède très-vanté dans le pays pour la guérison des fièvres des enfans : c'étoit un baume composé de baume du Pérou, d'huiles distillées, et de quelques spiritueux. Le conseil décida à l'unanimité qu'il falloit donner plusieurs fois par jour trois ou quatre gouttes de ce remède très-actif. L'enfant eut encore trois accès.

Le 3 août, au lieu d'un nouvel et sixième accès il n'y eut que de la chaleur. La petite fille ne gardoit le lit que pendant les accès, et encore pas toujours, tant elle supportoit facilement sa maladie.

Le lendemain, ou le 4, elle refusa son déjeûner ordinaire, se trouva foible, rendit une petite selle teinte d'un peu de sang vermeil. A neuf heures du matin elle vomit quelque peu de matière jaune : elle dîna comme à son ordinaire et avec appétit. Sur les quatre heures de l'après-midi (c'étoit le temps où l'accès devoit la prendre), elle ressentit une douleur de colique d'estomac et des hypocondres. Elle s'endormit à sept heures et fut réveillée vers le milieu de la nuit par une douleur cruelle de l'estomac et de tout le bas-ventre, qui étoit tendu. Cette douleur, des cris, l'agitation continuèrent tout le reste de la nuit, le jour suivant et la nuit d'après. Il n'y eut ni selles ni vomissemens.

Le 6 du mois, mêmes accidens. Appelé le soir, je trouvai sur les cuisses beaucoup de taches pétéchiales, dont la couleur étoit variée, rose, d'un rouge plus ou moins foncé, châtain, livide, noirâtre : les unes étoient lenticulaires, d'autres étoient larges. Il n'y avoit qu'une ou deux taches grandes et livides sur le corps et aux bras. La vitesse du pouls étoit étonnante, la chaleur au toucher mordicante, l'agitation et les cris continuels.

Le 7, rien de changé. On remarquoit sur le corps un plus grand nombre de taches pétéchiales larges et noires ; il y en avoit une au bras gauche au-dessus du coude, très-large et livide. Vers midi les extrémités devinrent froides. On ne sentoit plus le pouls au poignet. Les cris et l'agitation ne discontinuoient point ; après midi le froid des extrémités augmenta ; la tête se perdit ; la malade étoit très-agitée : elle mourut vers les sept heures du soir.

Le 8, je procédai à l'ouverture. Ayant ouvert l'abdomen, je trouvai l'estomac légèrement enflammé, et tous les intestins grêles, à l'exception de deux travers de doigt de longueur, en partie d'un rouge foncé, en partie d'un rouge livide. Les gros intestins étoient sains.

Dans tout le trajet des intestins grêles, enflammés en partie, en partie gangrénés, on apercevoit beaucoup de pétéchies, les unes petites, les autres grandes et de couleur différente, ou d'un rouge noirâtre ou tout-à-fait noires. Le mésentère et le péritoine étoient parsemés de nombreuses pétéchies semblables à celles des intestins grêles. Les glandes du mésentère, beaucoup plus volumineuses que dans l'état naturel, étoient d'un rouge noirâtre, et paroissoient comme autant de grumeaux de sang.

Une tache pétéchiale, ouverte dans son milieu avec le scalpel, répandit un sang extravasé, comme si on eût coupé une partie meurtrie, et de la même couleur qu'avoit la tache pétéchiale elle-même avant l'incision.

L'estomac représentoit exactement une peau de tigre mouchetée, c'est-à-dire blanche et parsemée de grandes et nombreuses taches noires. Les poumons étoient sains. On voyoit à la surface du cœur des pétéchies de couleur et de grandeur différentes.

Examinant les pétéchies répandues sur les bras et sur les jambes, je trouvai qu'elles occupoient la peau dans toute sa substance, et souvent même une portion du tissu graisseux placé dessous, en sorte que, et la peau et le tissu graisseux étoient teints de la même couleur qu'elles. La plus grande de toutes, placée au-dessus du coude à la partie externe du

bras gauche, pénétroit à travers beaucoup de graisse jusqu'aux muscles, et formoit une espèce de cône, dont la pointe touchoit les muscles, et la base étoit à la superficie externe du bras.

Je trouvai seulement quelques lombrics dans le colon.

Je regrette beaucoup que le temps ne m'ait pas permis de rechercher s'il y avoit des pétéchies ailleurs, et dans quelles parties.

Observez que dans une inflammation si grave de l'estomac, qui fut suivie d'une nécrose funeste, le vomissement n'eut lieu que très-légèrement, et une seule fois, lorsqu'au commencement de cette dernière maladie l'enfant rejeta quelques matières jaunâtres. Cependant Boerhaave enseigne qu'aussitôt que ceux qui ont le gastritis ont pris quelque chose, ils éprouvent des hoquets et un vomissement douloureux.

Cette inflammation très-grave de presque tous les intestins grêles n'excita point la passion iliaque.

Neuvième ouverture.

Une fille de ving-deux ans vint à l'hôpital le 2 septembre 1776. Elle nous dit que depuis six ans elle avoit aux jambes des ulcères qui n'étoient ni larges, ni profonds, mais qui ne se cicatrisoient point; que depuis quelques années elle gagnoit sa vie à travailler dans une manufacture de rubans de soie; qu'il falloit, pour ce genre de travail, être assis, le corps penché en avant, et appuyer fortement contre le métier la partie inférieure du sternum; que l'on chantoit en travaillant pour tâcher de trouver le temps moins long; que du reste elle se portoit bien; qu'elle étoit réglée convenablement; que depuis cinq mois elle avoit un catarrhe, mais que depuis six semaines la respiration étoit devenue beaucoup plus difficile et la toux plus fréquente, sur-tout vers le soir et pendant la nuit; qu'elle rendoit des crachats purulens, se sentoit de l'altération, éprouvoit de temps en temps de légers frissons, et passoit les nuits sans dormir. Elle n'avoit pas beaucoup maigri, et avoit

continué son travail de manière qu'elle n'étoit restée chez elle que deux jours seulement.

Le jour de son entrée, le pouls étoit fébrile sans être foible ni dur ; elle se couchoit difficilement sur le côté gauche ; elle sentoit de la douleur au bas du sternum ; la joue gauche étoit très-souvent rouge ; il y avoit des sueurs nocturnes et de la diarrhée.

Jusqu'au 15 du même mois, il n'y avoit aucun amendement, si ce n'est du côté des sueurs qu'on avoit réprimées ; la malade alloit à la garde-robe six ou huit fois par jour, comme auparavant ; cependant rien n'avoit encore empiré, lorsque, étant sur son séant, causant avec les infirmières, et venant de boire un gobelet entier de tisane, elle se couche et s'étend facilement sur les deux côtés également, se sent le libre usage de tous ses sens, et ne s'attendant à rien moins, meurt en quelque sorte en parlant.

Son corps nous sembla très-fort pour celui d'une jeune fille, et point du tout amaigri.

Le poumon droit tenoit à la plèvre par de légères attaches membraneuses : il paroissoit, en le coupant avec le scalpel, avoir la fermeté du foie. Quand on l'entama, il rendit de la matière purulente par une infinité de petits abcès, dont la plupart auroient à peine contenu une lentille, plusieurs un pois, quelques-uns seulement une noisette. Le pus inondoit les bronches et leurs ramifications. Le reste de la substance du viscère qui séparoit les abcès étoit pris d'une inflammation forte et dans l'état de crudité. Le poumon gauche se trouva sain.

Le péricarde contenoit environ huit onces de sérosité. Il y en avoit à peu près deux livres dans l'abdomen, dont tous les viscères étoient sains, à l'exception des glandes du mésentère, qui se trouvèrent plus volumineuses que dans l'état de santé.

Comme elle avoit un goître, nous disséquâmes la glande thyroïde, qui se trouva distendue par une substance gélatineuse et glutineuse.

Il y a à peine une maladie dans laquelle on propose autant de remèdes que dans la phthisie. Mais, à moins que de bien

distinguer la cause de celle que l'on a à traiter, on ne réussira point. C'est parce qu'on néglige cette recherche si importante, et aussi parce que le mal, quoique bien connu, n'en est pas moins grave, que la phthisie est tous les jours funeste à un si grand nombre d'individus. La phthisie purulente, qui vient après une hémoptysie, ou une péripneumonie, ou une pleurésie, est la plus fâcheuse de toutes, et s'il survient une fièvre hectique, des sueurs colliquatives et la diarrhée, elle est bientôt funeste.

Plusieurs causes s'opposent à la cicatrisation des ulcères du poumon et à leur guérison.

Outre l'abcès dans les poumons de ceux dont la phthisie pulmonaire provient d'un foyer purulent, on trouve ordinairement un autre mal, savoir, l'inflammation des parties qui avoisinent l'abcès : c'est un obstacle de plus à la guérison de la phthisie.

Ceux qui ont été ou qui sont actuellement attaqués d'hémoptysie, rendent des crachats purulens teints quelquefois de sang ; ils se plaignent de temps en temps que leur douleur de côté est plus forte ; ils ont tous les signes qui indiquent *cette inflammation latente et chronique des poumons* que j'ai décrite plus haut.

On aura une idée exacte de la phthisie qui vient de l'hémoptysie, ou qui y est jointe, si on conçoit *une inflammation continuelle et chronique des poumons*, ou bien *une espèce de péripneumonie chronique avec des crachats sanguinolens, que la foiblesse des vaisseaux pulmonaires rend plus abondans qu'à l'ordinaire, une partie de l'organe tombant en suppuration, tandis que l'autre reste prise d'une inflammation qui ne se mûrit point.* Ceci s'entendra de cette espèce d'hémoptysie qu'il convient d'appeler inflammatoire, et qu'il faut distinguer soigneusement des autres espèces qui ont une origine très-différente.

Les abcès des poumons, provenant d'une pleurésie ou d'une péripneumonie aiguë (car j'ai prouvé précédemment qu'il en existoit de chroniques), sont pareillement accompagnés de

l'inflammation des parties voisines de l'abcès, laquelle est moindre cependant en général que dans l'hémoptysie inflammatoire.

Il est aisé de voir, d'après ces observations, ce qui peut être utile ou nuisible dans la phthisie pulmonaire qui vient à la suite d'un crachement de sang, ou d'une pleurésie, ou d'une péripneumonie.

Morgagni, et avec lui un grand nombre d'observateurs, blâment l'usage des balsamiques, tels que le baume de Locatelli, la térébenthine, la myrrhe et autres du même genre, vantés par beaucoup de médecins. En effet, ils augmentent la chaleur et la fièvre : ils excitent de plus en plus la péripneumonie concomitante et la suppuration.

Autant les substances salines, les eaux de Seltz et autres semblables sont utiles dans l'engorgement lent et froid des poumons, autant ils sont nuisibles dans cette circonstance.

Le quinquina, bien loin de guérir la phthisie produite par une hémoptysie inflammatoire, lui fait faire au contraire de grands progrès et précipite la fin des malades. C'est par la même raison que les astringens, qui sont cependant employés si communément, rendent presque toujours l'hémoptysie inflammatoire incurable.

Cependant, comme de grands médecins ont conseillé l'usage du quinquina dans les suppurations internes, tandis que d'autres, non moins recommandables, l'ont improuvé, il est bon d'examiner dans quelles circonstances il seroit avantageux d'employer cette substance.

En consultant la raison et l'expérience, elle sera utile lorsque la diathèse du sang ne sera point inflammatoire, que le pus s'évacuera librement, et qu'il n'y aura point d'inflammation grave aux environs de l'abcès.

Dans les suppurations externes, et même dans celles dont le siége est interne, lorsque la matière purulente coule et sort librement, la vertu du quinquina préserve le sang de toute infection, et prévient la phthisie.

Mais lorsque le pus est retenu dans l'intérieur, ou que la

diathèse du sang est inflammatoire, ou que les parties qui avoisinent l'abcès sont fortement enflammées, alors le quinquina est inutile ou pernicieux.

De tout temps on a célébré les vertus de la diète laiteuse. Cependant, selon Hippocrate et d'après l'expérience, le lait ne convient point aux fébricitans, au nombre desquels on doit placer les phthisiques, et on le défend absolument dans la disposition inflammatoire, à cause de sa partie caséeuse. Ainsi il n'est point étonnant que la diète laiteuse, quoique vantée depuis tant de siècles, même parmi le peuple, trompe toujours dans cette espèce de phthisie l'espoir des médecins et celui des malades.

On doit préférer le lait coupé avec quatre fois autant d'eau, ou même le petit-lait. Le lait d'ânesse, plus analogue à celui de la femme, et prôné par les anciens, n'a jamais non plus répondu à mon attente.

On voit d'après cela ce qu'il y auroit à craindre ou à espérer, si on faisoit téter une femme par un phthisique.

L'anti-hectique de Potier (ou Potérius) a perdu toute sa réputation.

Faire coucher une personne jeune avec un phthisique ne seroit point utile à celui-ci, et nuiroit à l'autre.

Mais que doit-on penser de l'équitation dont Sydenham fait un si grand éloge, et par le moyen de laquelle il assure avoir guéri des malades qui avoient déjà des sueurs, et la diarrhée colliquative ?

Je vois avec peine qu'au grand détriment de leurs malades, plusieurs médecins n'aient pas bien compris le sens de cet auteur : car assurément l'expérience la plus multipliée m'a appris que ce genre de remède, quoique excellent dans beaucoup de maladies chroniques, ne convient pas davantage à des phthisiques qui ont un ulcère dans l'intérieur du corps, qu'à des pleurétiques et à des péripneumoniques, et que le cheval et la voiture,

Par le plus court chemin à la mort les entraînent.

Ce genre d'exercice est bien plus convenable à ceux dont les forces languissantes de l'estomac et des intestins assimilent mal les alimens, d'où résultent l'atrophie et le marasme : lorsqu'une toux de l'estomac a produit par sa ténacité cet état du corps qui imite la phthisie : dans cette espèce de toux appelée *habituelle*, qui provient d'une congestion lente et d'un engorgement visqueux des poumons : pour les hypocondriaques, et ceux qui ont été trop sédentaires : contre l'engorgement pituiteux des viscères du bas-ventre et l'atrophie qui en est l'effet : après des fièvres bilieuses, des intermittentes qui ont duré long-temps, des quartes rebelles, des lentes, des mésentériques, la colique bilieuse, la dysenterie : après toute espèce de maladie qui auroit laissé, soit à raison de sa nature, soit par l'effet d'un traitement long et difficile, les solides dans l'atonie et les humeurs appauvries : après une déperdition excessive des principaux fluides, du sang, de la semence, du fluide nerveux, et la disposition au marasme qui en est la suite.

Le lichen d'Islande est un bon remède pour le relâchement et la foiblesse des poumons. Quand on est d'une constitution pituiteuse, et que cet organe est souvent abreuvé d'un amas de sérosité, le lichen corrige cette diathèse catarrhale par sa vertu plastique et tonique.

Le polygala en décoction est utile dans les mêmes cas que le lichen, auquel on l'associe souvent avec avantage. Mais il ne convient pas plus que le quinquina et les autres fortifians pour l'hémoptysie et la phthisie qui en est la suite.

Le lichen et le polygala ont des propriétés dont on doit faire cas dans cette fausse pathisie que j'ai dit se guérir par l'équitation. Ils ne guérissent jamais la vraie pleurésie ni la vraie péripneumonie, mais la fausse, celle qui est séreuse, pituiteuse.

Si, après une vraie inflammation des poumons, lorsque la phlogose est déjà abattue depuis long-temps, les forces vitales languissantes ne suffisent pas pour l'expectoration des matières abondantes qui surchargent l'organe, le lichen et le polygala relèvent les forces énervées, et deviennent ainsi le remède de cette *fausse* péripneumonie. La décoction de po-

lygala est encore très-efficace dans un autre cas : c'est lorsque l'expectoration critique d'une inflammation des poumons est trop abondante et se prolonge trop long-temps, ce qui détruit toutes les forces du malade, et le mèneroit à la consomption.

Ceux qui ont traité la phthisie provenant d'une hémoptysie inflammatoire par de petites saignées répétées, me paroissent avoir mieux connu la nature de cette maladie que ceux qui les désapprouvoient. Des saignées proportionnées à la maladie et aux forces du malade, des décoctions émollientes, des émulsions, un régime purement végétal sont les meilleurs moyens de guérir la phthisie purulente accompagnée d'une inflammation notable du reste du poumon.

Dixième ouverture.

Nous reçûmes vers la fin de juin une femme âgée, d'une complexion maigre et ictérique, qui ressentoit depuis quelques jours une douleur à la région du foie, vers l'estomac, et une ardeur considérable depuis les fausses-côtes jusqu'à la crête de l'os des iles. Elle nous dit que trois semaines auparavant elle avoit été traitée et guérie parfaitement d'un ictère à l'hôpital de Pazman, où elle avoit resté environ sept semaines. Voilà tous les renseignemens que nous en pûmes tirer.

J'avois déjà employé intérieurement et extérieurement tous les remèdes usités en pareil cas, lorsque tout à coup, quelques jours après son entrée, elle vomit une grande quantité d'un sang noir et légèrement caillé. Ce vomissement céda bientôt à une boisson d'eau pure acidulée fortement avec l'esprit de vitriol, à des alimens pris froids, et à des ligatures faites aux membres : ensuite on donna à la malade de petites doses de rhubarbe et de crême de tartre, qui lui firent rendre plusieurs selles dans lesquelles il y avoit beaucoup de sang grumelé.

Mais tous les jours, vers l'heure de midi, elle avoit un accès de fièvre qui n'étoit ni long ni fort; et bientôt cette fièvre ne reparut plus. Depuis le vomissement de sang, la douleur

de ventre avoit diminué par degrés, et n'étoit plus qu'un sentiment un peu douloureux, qui seulement ne supportoit pas un toucher un peu rude, sans cependant que ce toucher sur l'endroit sensible occasionnât une véritable douleur.

Huit jours environ après son dernier accès de fièvre, comme elle se proposoit déjà de sortir de l'hôpital, elle mourut subitement.

On trouva dans chacune des cavités du thorax environ huit onces de sérosité. Les poumons, sains d'ailleurs, cependant beaucoup moins consistans qu'ils n'ont coutume de l'être, laissoient couler, quand on les incisoit, une matière séreuse.

L'estomac présenta dans son milieu, entre ses deux orifices, sur l'arc de sa grande courbure, une tumeur chancreuse, inégale dans sa superficie, et ayant la forme d'une pomme de terre. Cette tumeur étoit sillonnée de vaisseaux variqueux, bleuâtres; et quand on la pressoit elle rendoit de la sanie. La portion de l'estomac située entre elle et le pylore étoit rétrécie de manière à ressembler plutôt à l'intestin duodénum.

Le duodénum, dans une longue étendue, adhéroit à la face concave du foie par des attaches extrêmement fortes et serrées, que l'on ne pouvoit détruire avec le scalpel sans entamer les deux organes ainsi réunis : en sorte que la vésicule du fiel, serrée entre l'un et l'autre, étoit entièrement effacée, et on trouvoit à sa place un abcès de la grosseur d'un gland, rempli d'une matière épaisse et très-fétide.

Le canal cholédoque étoit obstrué, à son insertion à l'intestin, par un calcul qui avoit trois angles mousses; on auroit dit qu'il s'étoit formé dans l'endroit même, car il remplissoit exactement son réceptacle, et fermoit parfaitement l'embouchure du canal.

Ce calcul étoit gros comme une petite noix muscade, et il étoit enduit par-tout d'une matière jaune et tenace, qui, s'étant séchée bientôt, devint consistante presque comme une pierre. Ayant cassé un peu le calcul, nous aperçûmes les différentes couches qui avoient servi à le former. Nous ne pûmes découvrir jusqu'où s'étendoit le canal au-dessus du calcul, en allant vers

le foie; s'il aboutissoit à l'abcès dont j'ai parlé, ou s'il communiquoit directement avec le foie.

La substance du foie n'étoit point altérée : mais les tuniques des vaisseaux sanguins qui s'y distribuent étoient très-épaisses, et ces vaisseaux eux-mêmes plus amples qu'à l'ordinaire. L'ileum en totalité et le jejunum en grande partie étoient d'un rouge foncé sale; et ayant enlevé et lavé une partie du canal, nous reconnûmes que cette couleur ne venoit point du sang grumelé qui étoit amassé en grande quantité dans tout le tube intestinal. On trouva dans l'ileum des pelotons de lombrics encore vivans.

La force musculaire de cette femme, l'absence de la douleur, et sa présence d'esprit nous faisoient espérer de la conserver. Cependant, dans les huit derniers jours, le pouls foible et peu marqué indiquoit qu'il ne falloit pas compter sur ces apparences d'énergie.

Un ictère chronique dans les vieilles femmes, une ancienne cardialgie, une douleur continuelle ou une tumeur à la région de l'estomac, tel est le signe ordinaire d'une altération grave et *organique* du système gastrique ou de celui de la bile. Je me rappelle d'autres ouvertures de cadavres propres à confirmer cette assertion.

Un médecin qui traite de semblables maladies fera le bien de ses malades et sa réputation, s'il s'abstient des remèdes *fondans trop actifs* : car, donnés sans précautions, ils excitent des mouvemens nuisibles et bientôt funestes : la mort, qui seroit arrivée plus lentement, est forcée par une méthode de traitement trop agissante d'accélérer sa marche. Il est plus sûr de s'en tenir uniquement à un régime doux, et à une décoction de chiendent et de dent-de-lion.

Onzième ouverture.

Une femme de soixante-quatorze ans, depuis long-temps veuve d'un officier, ayant de l'embonpoint et des couleurs, ayant joui constamment d'une santé parfaite pendant plu-

sieurs années, se coucha le 12 du mois d'août très-bien portante, après avoir bien passé la journée, soupé un peu plus que de coutume, et bu d'un vin très-généreux. Le lendemain matin, comme elle ne venoit pas déjeûner à son heure ordinaire, ses voisins la trouvèrent encore dans son lit, ne pouvant parler, et paralysée de tout le côté droit. Une partie de son souper, que sans doute elle avoit rejeté la nuit en vomissant, avoit gâté son lit et le plancher dans le voisinage.

Le médecin qui fut appelé fit faire une saignée du pied gauche, et appliquer trois vésicatoires.

Le soir du 14 on la transporta à l'hôpital, parce qu'elle n'avoit pas de quoi se faire soigner, et que personne ne pouvoit s'en charger. On lui administra les secours que l'on jugea convenables : mais elle ne donna pas plus que chez elle des signes de connoissance, ou du moins elle n'en donna que de très-légers, et seulement par intervalles, et la nuit du 16 au 17 elle expira.

On l'ouvrit quelques heures après sa mort. Il y avoit beaucoup de sérosité entre les méninges de l'un et de l'autre côtés. La pie-mère, plus ferme et plus épaisse qu'à l'ordinaire, ressembloit à une membrane aponévrotique; et ses vaisseaux étoient plus gros du côté gauche que du côté droit, et très-gorgés de sang. Il y avoit peu de sérosité dans les ventricules.

La substance même du cerveau paroissoit plus molle que de coutume. Les artères carotides, près de leur entrée dans le crâne, étoient entièrement ossifiées, et on les trouva telles aussi loin que l'on put les suivre dans le canal osseux. Leurs ramifications l'étoient pareillement, de manière cependant que les portions ossifiées et celles dans l'état naturel se suivoient réciproquement. Les artères dans le côté gauche du cerveau étoient ossifiées dans un plus long trajet que celles du côté opposé. Quelques rameaux n'avoient seulement que de petites lames osseuses.

Le sinus longitudinal supérieur, vers l'endroit qui répond au sommet de la tête, renfermoit, dans cette partie où la

faux est au-dessus du corps calleux, un petit os épais de trois lignes, large de quatre, et long d'environ un pouce.

La carotide gauche, à son entrée dans le crâne, étoit beaucoup plus considérable que la droite, et ses ramifications étoient et plus multipliées et plus fortes.

Les artères vertébrales présentèrent absolument le même vice, et paroissoient avoir été formées primitivement de telle sorte que la gauche fut plus grosse que la droite, et eut pareillement des rameaux en plus grand nombre et plus forts.

Le cœur et ses valvules étaient dans l'état ordinaire. La courbure de l'aorte, plus grosse que dans l'état ordinaire, et l'artère pulmonaire, étoient garnies dans plusieurs endroits de leur surface interne de petits grains raboteux et ossifiés. L'aorte descendante offroit, dans son trajet jusqu'au point où commencent les iliaques, des lames osseuses assez considérables, dont plusieurs formoient presque les deux tiers de la circonférence du vaisseau. L'origine de chacune des iliaques étoit un tube osseux, long d'environ un demi-pouce.

Toutes les autres parties ou ne furent pas examinées, ou se trouvèrent dans l'état naturel.

Voilà donc une cause d'apoplexie existante dans le côté gauche du cerveau, tandis que le côté droit du corps étoit paralysé.

Il y avoit une disposition originaire dans la différence de capacité des artères de l'un et de l'autre côtés : et ce qui étoit encore extraordinaire, c'est que les vaisseaux du côté gauche étoient plus forts que ceux du côté opposé, quoique le contraire ait lieu le plus souvent.

La cause prédisposante de l'apoplexie, savoir, la plus grande capacité et l'ossification des vaisseaux, ne pouvoit se corriger.

L'apoplexie s'explique aisément d'après le vomissement occasionné par l'excès de la veille, et la prédisposition du cerveau dont je viens de parler.

Le vomissement est dangereux pour les vieillards, et en général tout ce qui porte avec force le sang vers la tête,

comme trop d'alimens, le vin pur, l'endurcissement des matières fécales, l'éternuement, l'opium, etc.

Il n'est pas non plus ordinaire de trouver le cerveau aussi flasque qu'il l'étoit, quoique chez une femme âgée, et dont les artères s'ossifioient.

Quoiqu'on ait trouvé beaucoup de sérosité entre les méninges de l'un et de l'autre côtés, je ne regarde point cette apoplexie comme séreuse. En effet, le sang s'arrêtant et s'amassant dans la tête, il falloit bien que sa partie la plus ténue, la sérosité, fût exprimée et s'échappât par les ramifications latérales. Cependant cette extravasation avoit augmenté l'apoplexie causée par le sang.

Dans les ouvertures de la tête des personnes mortes d'apoplexie, on voit souvent les vaisseaux du cerveau gorgés de sang, et beaucoup de sérosité épanchée. Ces apoplexies sont appelées ordinairement *séreuses*. Elles seroient mieux nommées *sanguines* : car l'accumulation du sang dans la tête est la cause de l'épanchement de la sérosité et de l'apoplexie. L'épanchement de la sérosité lui-même *appartient aux causes subséquentes qui n'ont pas produit la maladie, mais qui l'ont augmentée.*

La différence n'existe pas seulement entre les mots : car on ne traite pas de la même manière l'apoplexie séreuse et l'apoplexie sanguine. Les deux méthodes se ressemblent si peu, qu'aucune partie de l'une employée pour l'autre ne seroit indifférente, ne pourroit ne pas nuire si elle ne faisoit pas de bien, et qu'on tueroit infailliblement le malade.

Morgagni a mis au nombre des apoplexies séreuses celle *où il avoit trouvé les vaisseaux du cerveau gorgés de sang, et de la sérosité épanchée entre les méninges.* Mais il a sagement évité l'erreur dans le traitement, en établissant la nécessité de la saignée *dans certaines apoplexies séreuses*, c'est-à-dire, *lorsque le sang engorge les vaisseaux, et que l'on conjecture qu'il y a en même temps épanchement de sérosité.*

Cet illustre médecin rapporte que quelques-uns croient que

la sérosité n'est jamais la *cause* de l'apoplexie, mais *l'effet* d'une de ses causes; savoir, de l'arrêt du sang dans le cerveau et dans les vaisseaux environnans : mais il ajoute que cela a lieu ordinairement à la vérité, mais non pas toujours.

Il est certain qu'il y a des apoplexies véritablement et originairement séreuses : dans ces cas, la saignée est mortelle. Des sucs dépravés, et une ancienne disposition cacochyme ; la vieillesse, non cette vieillesse verte et vigoureuse qui surpasse souvent la jeunesse elle-même par l'intégrité des fonctions, mais celle qui est foible et cassée; des boissons acidules prises avec excès et inconsidérément par certains vieillards déjà débiles; la cicatrisation d'anciens ulcères aux jambes, qui rendoient habituellement beaucoup d'humeurs; une saison froide et humide; une complexion catarrhale existante long-temps avant l'attaque, fourniront les signes d'après lesquels on distinguera facilement l'apoplexie séreuse de l'apoplexie sanguine.

Douxième ouverture.

Une fille de vingt-six ans fut portée à l'hôpital le 28 du mois d'août. Elle jouissoit depuis long-temps d'une bonne santé, et elle attendoit dans peu ses règles qu'elle avoit toujours eues régulièrement. Le 21 précédent, elle éprouva des lassitudes, du frisson et de la chaleur alternativement, et un mal de tête. Elle fut saignée ce même jour; et le lendemain le chirurgien lui donna un purgatif, à la suite duquel elle alla long-temps en dévoiement. Le surlendemain, elle fut encore saignée, et on lui administra un vomitif, qui lui fit rejeter beaucoup de matières muqueuses et glaireuses. La diarrhée continua.

Entrée à l'hôpital, elle se plaignoit tantôt de frisson, tantôt de chaleur; la bouche étoit amère et pâteuse; la langue lisse, très-rouge, brûlante; le pouls foible, très-fréquent; on observoit des pétéchies lenticulaires, d'un rouge pâle.

L'indication prise de la prostration des forces vitales, je donnai ce qui pouvoit prévenir la dissolution qui menaçoit la malade, comme le quinquina, le camphre et autres substances que je jugeai convenables. Mais la malade étant indocile et intraitable, je perdis et mes soins et mes médicamens. Car ou elle ne prenoit rien, ou, après avoir pris quelque chose, elle le rejetoit à la figure des gardes : cependant elle n'avoit point perdu la tête, et elle savoit fort bien ce qu'elle faisoit. C'est ce qui fit que pendant que dura la maladie, presque tous les remèdes furent perdus.

Cependant le pouls devenoit plus fréquent et plus foible ; la langue sèche et raboteuse comme un morceau de viande rôtie : la malade éprouvoit de l'ardeur à la région précordiale et dans l'abdomen, lequel ne supportoit pas le toucher : enfin elle fut tourmentée, le soir principalement, d'une toux très-forte et sèche : elle déliroit la nuit ; mais la maladie étoit déjà très-avancée, ce n'étoit que par intervalles, et elle reconnoissoit ceux qui lui parloient. Elle ne laissa jamais aller sous elle, sentant toujours quand il lui prenoit quelque besoin : du reste, les forces musculaires se soutinrent tellement jusqu'à la fin, que pour le satisfaire elle se levoit ou seule ou aidée d'une infirmière seulement.

Elle mourut le 23 septembre, ayant eu pendant les trois derniers jours le pouls d'une petitesse et d'une fréquence étonnantes.

On lui trouva l'épiploon corrompu et sphacélé en grande partie ; les intestins ou enflammés ou gangrénés en beaucoup d'endroits ; la membrane interne de l'estomac, principalement vers le pylore, parsemée de taches rouges lenticulaires qui ressembloient à autant de pétéchies, et même de quelques points livides ; la vésicule du fiel gorgée d'une grande quantité de bile qui paroissoit n'être point altérée ; les glandes du mésentère plus grosses qu'à l'ordinaire, et semblables à des grumeaux de sang. La matrice étoit inclinée tellement en devant vers les os pubis, et du côté gauche, que son col faisoit un angle aigu avec le vagin, et que son orifice regardoit

le côté droit et en arrière : le ligament large du côté gauche étoit beaucoup plus court que celui du côté opposé : la paroi interne de l'organe présentoit des lignes rouges, et de petits points de même couleur qui n'excédoient point sa surface.

Les poumons étoient fort sains, et n'offroient aucune trace de cette toux si violente qui avoit tant tourmenté la malade dans les derniers temps.

Cette fièvre, ou continue ou rémittente, produite par une matière crue et bilieuse qui séjourne dans les premières voies, les uns l'appellent *bilieuse*, les autres *putride* : et si la matière morbifique est plus profondément enracinée et plus tenace, si, passant en grande partie dans le sang, elle se jette sur les principaux viscères, et produit par là des accidens graves, cette même fièvre s'appellera *maligne*, et comprendra sous elle, comme autant de différences accidentelles de la même maladie, les autres fièvres que l'on a nommées *pétéchiale*, *pétéchisante*, *miliaire*, *scarlatine*, *des prisons*, *des hôpitaux*, *des armées*, etc.

Les noms par lesquels les anciens désignoient les fièvres, avoient une acception bien différente des nôtres. Celles que nous appelons *inflammatoires*, ils les appeloient *bilieuses*, à cause de cette couenne *inflammatoire* et *jaunâtre* du sang, qu'ils nommoient *bile*, *sang bilieux*, *pituiteux*, ωμον αιμα ou *sang cru*. Presque toutes les pleurésies sont appelées par Baillou *bilieuses*; et ce sont nos pleurésies *inflammatoires*. Hippocrate lui-même (L. de loc. in hom.) appelle *bile* la pleurésie. Notre pleurésie bilieuse est une maladie totalement différente.

Pour lire avec fruit les anciens médecins, il faut connoître leur manière de rendre les idées, les opinions et les expressions adoptées dans les différens temps, et même la méthode de philosopher particulière à chaque auteur de médecine : autrement on tombe dans de grandes erreurs. En effet, très-souvent nous employons les mêmes mots que les anciens, mais pour exprimer des idées tout-à-fait différentes. Par exemple, lorsque Galien (Comment. ad Aphor. 23 L. I.) prescrit la saignée dans les *fièvres bilieuses* jusqu'à la syncope, et qu'au

contraire les Arabes la redoutent dans la même maladie ; il est clair que Galien et les Arabes n'ont pas la même idée de ce qu'ils appellent *fièvre bilieuse*, et qu'aucun d'eux n'a tort, si par *fièvre bilieuse* Galien entend notre fièvre inflammatoire, et les Arabes ce que nous entendons nous-mêmes par cette expression.

Nous voyons souvent avec douleur qu'avant de venir à l'hôpital pour des maladies putrides et gastriques, les malades s'étoient fait saigner, soit de leur propre mouvement, soit en suivant de mauvais conseils. Le sort des pauvres est vraiment déplorable : sitôt qu'ils sont malades ils s'adressent d'abord à des charlatans, au grand détriment de leur bourse et souvent aussi de leur vie ; tandis qu'on leur a ouvert tant d'asiles où on leur prodigue gratis toutes les espèces de secours.

Y a-t-il plus de victimes des maladies mêmes qui sévissent sur le peuple, que de ceux qui exercent un art qu'ils ignorent ? c'est ce que je ne déciderai point.

Nous devons à la sage prévoyance de notre gouvernement, que ce fléau diminue tous les jours, et que ces profanes sont chassés, autant qu'il est possible, du temple d'Esculape.

Des observations sans nombre prouvent que dans les fièvres dont je parle il est utile de faire vomir. Les charlatans emploient rarement ce moyen ; mais n'étant guidés ni par aucune sage théorie, ni par l'observation, ils confondent tout, n'ont égard ni au temps, ni au sexe, ni à la maladie, et emportés par leur caprice ou par un aveugle empirisme, ils saignent, font vomir, purgent plus ou moins souvent.

Une langue *lisse*, *très-rouge*, *brûlante* ou *raboteuse* à cause de l'élévation et du gonflement de ses papilles, quoique d'ailleurs elle soit humide ; ou bien une langue *sèche* dans son milieu et *rude* comme celle d'un bœuf ; ou encore une langue *sèche* et *sans rudesse*, et au contraire *unie*, annonce, d'après mes observations multipliées, une fièvre gastrique putride, qui sera longue et difficile à traiter. J'ai guéri ces sortes de malades en employant d'abord des fondans, ensuite le vomitif ;

et terminant par les fondans et le sel ammoniac, auxquels j'associois souvent le quinquina.

Après avoir donné une tisane fondante pendant les premières vingt-quatre heures, je faisois vomir avec le tartre stibié. Ensuite quand la prostration des forces étoit considérable, je prescrivois le quinquina, seul ou uni au camphre, en décoction ou en substance, selon que les circonstances l'exigeoient. L'ipécacuanha est, en général, insuffisant dans ces sortes de cas pour arrêter un mal si violent.

Ce mal me paroissoit moins redoutable lorsque la langue étoit blanche et humide, ou couverte d'une matière verdâtre.

Quoiqu'alors le tartre stibié fût très-utile, l'ipécacuanha, donné par intervalles, remplissoit assez bien l'indication.

Les purgatifs remplacent très-rarement le vomitif. Il arrive le plus souvent qu'ils augmentent la fièvre, que celui-ci auroit tout de suite emportée.

C'est par une vaine pusillanimité qu'on substitue si souvent les purgatifs au vomitif.

Quoique l'opération d'un purgatif soit moins tumultueuse que celle d'un vomitif, cependant l'agitation occasionnée par le premier est plus difficile à apaiser que celle produite par le second.

Dans les fièvres putrides ou bilieuses, on a souvent observé qu'après qu'on avoit employé des fondans et le vomitif, ou bien, la matière morbifique étant emportée, le malade éprouvoit une diminution sensible de tous les symptômes, du mal de tête et de l'étourdissement sur-tout, ainsi que de la cardialgie, et qu'il se trouvoit presque sans fièvre; ou bien que, quoiqu'il eût rejeté beaucoup de saburre, il avoit la tête à peu près aussi lourde qu'auparavant, et que le pouls restoit foible, petit et fréquent. Dans le premier cas, il suffisoit de continuer l'usage des fondans, et particulièrement du sel ammoniac.

Je crois ce sel préférable aux autres substances salines, parce qu'il incise puissamment les matières glutineuses et tenaces,

et qu'il stimule en même temps les fibres engourdies, afin qu'elles se débarrassent de ce qui reste de saburre.

Mais si le second état du malade a lieu, c'est-à-dire, si après l'évacuation d'une grande quantité de matières qui ne pouvoient pas sans inconvénient séjourner dans les premières voies, le soulagement n'est pas proportionné, et que le pouls soit mou, affaissé, fréquent, alors il faut sur-le-champ recourir au quinquina, au camphre et à la serpentaire de Virginie. J'ai vu une ou deux fois, dans ces circonstances, la racine d'arnica, seule ou unie au camphre, produire de très-bons effets.

Les femmes qui ont la fibre lâche, l'estomac débile, qui sont chlorotiques; les hommes foibles, épuisés par des saignées faites à contre-temps, peuvent avoir besoin de vomir lorsqu'ils sont attaqués de la fièvre bilieuse; cependant on les guérit rarement avec le secours seul des fondans et du vomitif: il faut le plus ordinairement, pour les sauver, avoir recours au quinquina et aux anti-septiques de la classe des fortifians.

Ceux qui ont une fièvre putride ou maligne grave sont pris, lorsqu'elle a duré long-temps, d'une toux incommode, qui les tourmente le soir et la nuit principalement. Ils ne crachent point, ou bien ils rendent des crachats écumeux, ou même, comme on l'a observé chez plusieurs, *puriformes*. Ils ne se plaignent d'aucune douleur dans la poitrine, à moins qu'ils n'aient toussé long-temps et fortement, ni d'aucune difficulté de respirer: mais ils souffrent du creux de l'estomac; et avec un peu d'attention, on observe que l'irritation se propage de là vers la gorge ou le gosier, et enfin vers la poitrine. Cette toux, si on considère son origine, part donc du système gastrique; et elle a lieu sans que les poumons soient lésés, à moins que ceux-ci, par les secousses répétées et violentes qu'elle leur occasionne, ne contractent un vice qui leur soit propre, et que des humeurs épaissies y étant attirées ne s'y déposent.

Cette toux *stomachique*, qui incommode long-temps plu-

sieurs convalescens, cède aux fortifians, aux stomachiques, au polygala, au lichen d'Islande.

C'est de cette toux que parle Baillou, lorsqu'il dit : « Dans » les toux violentes, sur-tout lorsqu'elles sont sans expecto- » ration, les malades rapportent que la douleur a commencé » dans l'estomac, où par conséquent il faut diriger les se- » cours. De même qu'une difficulté de respirer fait, par la » force de la sympathie, que des douleurs naissent dans les » parties du ventre inférieur; de même aussi la lésion et la » douleur de ces parties produisent une difficulté de respirer, » et alors c'est à l'état de ces parties du ventre inférieur qu'il » faut remédier, sans s'occuper du thorax ni de ses organes. » La cause du mal est souvent cachée dans les hypocon- » dres ».

On observe fréquemment la toux stomachique chez des individus qui n'ont point d'autre maladie. C'est dans ces cas qu'il est quelquefois très-difficile de reconnoître la cause et l'origine des symptômes qui se manifestent, tels que *l'oppression de poitrine, l'ardeur dans le thorax, la toux qui tourmente particulièrement après le dîner, et les crachats puriformes*. En effet, si ces symptômes peuvent être ceux d'une affection primitive du poumon, ils peuvent aussi dans des hommes qui ont la fibre lâche, l'estomac débile, qui digèrent mal, qui mènent une vie sédentaire; dans des femmes, dans des enfans, etc. venir le plus souvent de l'estomac et du relâchement de ton des premières voies.

Dans ces cas, de doux purgatifs avec la rhubarbe, des sels, et ensuite l'usage soutenu des amers, du polygala, du lichen d'Islande, etc. ont été quelquefois avantageux.

Si un appareil de crudités surchargeoit l'estomac, et que l'irritation se propageant jusqu'aux poumons, les agitât par une toux forte et continuelle, en sorte que, quelques vaisseaux se rompant, il y eût du sang dans les crachats, on verroit aussi alors l'ipécacuanha produire quelquefois des effets merveilleux. Mais j'aurai ailleurs une occasion favorable de traiter ce point de doctrine.

L'obliquité de la matrice chez cette jeune fille me rappela ce que dit Hippocrate, dans plusieurs endroits de ses ouvrages, sur le déplacement de cet organe, son inclinaison dans les lombes, le serrement de son orifice, l'élévation de son corps, s'il se tourne (en s'appliquant) vers la vessie, vers les lombes, les hanches; s'il s'appuie sur l'aîne, le méat urinaire; s'il s'incline vers le côté gauche et le haut de la cuisse; sur ses mouvemens convulsifs, et sa chute sur quelque organe; s'il presse le bas du rectum et empêche la sortie des excrémens; s'il se contourne à droite, sur les suites de couches qui n'ont pas lieu, sur l'utérus tourné avec torsion, tombé, pendant, etc. (1).

De utero in lumbis incumbente. Si l'auteur entend parler ici de la matrice en vacuité ou dans l'état naturel, cette inclinaison ne peut avoir lieu : c'est sur le sacrum, et non sur les lombes.

Dans l'état de grossesse même on ne peut l'admettre, quoique la matrice se soit élevée au-dessus du bassin.

Ore uteri complicato. Entend-il un degré d'ouverture moindre que l'ouverture naturelle ? ce seroit resserrement ou contraction, ce qui n'est pas soutenable : oblitération ou occlusion ? le mot *complicato* n'indique rien de semblable.

Uteris sursùm progressis. L'auteur veut-il exprimer le développement, l'élévation de la matrice au-dessus du bassin ? car elle ne se porte en haut que dans l'état de grossesse ou dans un état de maladie qui en augmente beaucoup le volume.

Alors elle peut s'incliner sur l'entrée de la vessie, *vesicæ stomachum*, et jamais *ad lumbos*; vers les aînes et les hanches ou fosses iliaques, et non pas *ad urinæ meatus* : c'est la même chose que *ad sinistram, et dextram partem.*

Uteris commotis. Entend-il ces mouvemens extraordinaires, ces ébranlemens, cette agitation convulsive, réelle ou apparente, dont les femmes se plaignent dans les accès d'hystérie ? on ne peut le présumer.

Aliquò allapsis ad sedem conversis. Cela s'entend de la chute ou précipitation dans laquelle la matrice paroît couchée, appuyée sur le coccyx et le bas du sacrum.

Mais le *secessum secedere prohibentibus* signifie-t-il bien s'opposer à la sortie des matières stercorales ? je doute que ce soit l'idée de l'auteur, je supposerois plutôt l'impossibilité d'aller au loin, de marcher beaucoup.

Cette dernière ouverture, celles faites par d'autres, et plusieurs observations de Morgagni prouvent que toutes ces expressions d'Hippocrate doivent s'entendre absolument de la véritable position de la matrice, lorsqu'elle est située autrement que dans l'état ordinaire. Mais ce que le père de la médecine dit de cet organe qui s'élève jusqu'au cœur et jusqu'à la tête, qui étrangle, etc. se rapporte évidemment à ces spasmes qui prennent leur origine dans l'hypogastre ou s'y développent en premier lieu, se communiquent sympathiquement à d'autres parties, et font paroître changée la position de l'utérus.

Morgani (Lettre anat. médic. 48) attribue l'obliquité de la matrice en avant au relâchement des ligamens larges : mais cette obliquité est produite ou par le peu de longueur, ou par le relâchement soit de ces ligamens, soit même de tous les ligamens du même côté. Leur inégalité provient-elle de leur conformation naturelle, ou de quelque vice survenu depuis la naissance, ou même d'une gibbosité qui, faisant dévier obliquement l'épine, entraîne dans cette déviation les parties adhérentes et voisines?

Mais, pour qu'on ne croie pas que ces observations sur l'obliquité de la matrice ne sont d'aucun usage dans la pratique, le même auteur nous apprend, d'après l'expérience des autres, et d'après la sienne propre, que souvent dans l'accouchement la rupture de la matrice a pour cause la position

Je ne conçois pas mieux les *puerperii burgamentis non fientibus*. Je ne vois pas de cas où cela puisse avoir lieu.

Uteris obtortis. Je ne conçois pas non plus cette torsion de la matrice, ni en quel cas et comment elle pourroit avoir lieu.

Le reste, *fordès egressis*, *dependentibus*, annonce les derniers degrés de *prolapsus* ou descente de matrice. (*Note de M. Baudelocque.*)

Ces passages d'Hippocrate, ou plutôt ces mots détachés, ne sauroient être rendus d'une manière qui satisfasse tout le monde. Leur obscurité dans le texte même, et leur isolement se prêtent à toutes sortes d'explications. J'ai préféré dans ma traduction le sentiment qui m'a paru le plus probable sur chacun d'eux. (*Note du traducteur*).

oblique du fœtus, laquelle dépend beaucoup plus qu'on ne le pense communément de celle de la matrice elle-même.

Treizième ouverture.

Un boulanger, âgé de vingt-trois ans, se livrant à la joie lui et ses amis, selon leur usage, un jour de fête, au commencement du mois d'août, but indistinctement beaucoup de vin et de bière. Dès le lendemain il eut la diarrhée, des tranchées et du ténesme. Dans les premiers jours de sa maladie, il alloit vingt fois par jour à la selle : mais au bout de quinze jours, vers le milieu du mois, étant alors à l'hôpital, il n'y alloit plus que six fois dans les vingt-quatre heures, et il rendoit des matières aqueuses dans lesquelles nageoient des espèces de lambeaux blancs, ou comme de petits morceaux de pâte de farine. Il ne ressentoit plus aucune douleur dans l'abdomen, ni aucun ténesme. La bouche étoit amère, la langue blanchâtre, le pouls petit sans être fébrile. On lui donna l'ipécacuanha à petites doses qu'on réitéroit. Il ne vomit point : mais les selles devinrent très-fréquentes, et les forces diminuèrent beaucoup. On prescrivit alors la poudre composée avec les myrobolans, le cachou et l'opium, ce qui à la vérité réprima le cours de ventre : mais le 24 du mois d'août, il étoit étendu comme s'il eût été au moment de mourir, sans parole, ayant la face hippocratique, les extrémités froides, le pouls très-fréquent, très-foible et tremblotant. Des vésicatoires, des sinapismes très-forts, le camphre uni à la racine d'arnica ranimèrent le souffle d'une vie presque éteinte.

Le 7 de septembre, la difficulté d'avaler, l'enrouement, une toux qui augmentoit chaque jour commencèrent à tourmenter le malade. On n'apercevoit aucun vice dans la gorge, excepté çà et là quelques rougeurs sans gonflement.

Quoique ces remèdes parussent l'avoir arraché à une mort déjà présente, cependant le 9, désespérant d'achever la guérison par ces moyens, je leur associai le quinquina et le camphre.

La région de l'os sacrum et des deux trochanters commença à s'excorier, malgré toutes les précautions. Une toux sèche, bruyante, et résonnant comme si elle fût sortie d'un creux, commença à tourmenter le malade vers le soir et pendant la nuit : ensuite il rendit une grande quantité de crachats *puriformes*. La maigreur augmenta de jour en jour. Le pouls étoit petit, rampant, plus fréquent que dans l'état naturel; le coucher sur le côté droit impossible ; des douleurs poignantes se firent sentir fréquemment dans l'hypocondre gauche; il y avoit quelquefois la nuit des sueurs abondantes et fétides; il survint de temps en temps des frissons violens qui pénétroient jusqu'aux os. Les selles étoient comme en santé.

Le 18 septembre, outre le quinquina et le camphre, je recourus au polygala et au lichen d'Islande. Les crachats diminuèrent pendant les jours suivans; la voix fut un peu meilleure : mais déjà depuis quelques jours le malade exhaloit une puanteur particulière, que l'on ne pouvoit sentir long-temps sans être menacé de se trouver mal. Les autres accidens persévérèrent.

Le 25 septembre, après-midi, le pouls devint encore plus foible, très-petit et très-fréquent; la douleur de l'hypocondre gauche étoit énorme dans certains instans; le malade poussoit les hauts cris; la tête ne se perdit point. Le malade mourut le jour suivant.

Le côté gauche du thorax étoit livide sur le cadavre ; les muscles du même côté étoient également livides et noirâtres. La cavité gauche de la poitrine contenoit environ douze livres d'une sérosité trouble, verdâtre et très-fétide. La face externe du poumon, la plèvre, le périearde, le diaphragme étoient couverts sur toute la partie que baignoit la sérosité d'une membrane blanchâtre semblable à de la pâte de farine. Il y avoit dans le périearde six livres de la même sérosité, mais moins trouble et sans espèce de fausse membrane.

Le poumon gauche étoit si comprimé et réduit à un si petit volume, que, quoique nous ne l'eussions point trouvé vicié en

le disséquant, il nous parut n'avoir pas exercé ses fonctions depuis long-temps. Le droit étoit fort sain et remplissoit toute sa cavité.

L'ouverture de l'abdomen nous fit voir l'épiploon putréfié, petit, et comme roulé, en sorte qu'il ne recouvroit pas les intestins. Ceux-ci étoient très-livides et presque noirs, excepté le rectum qui paroissoit sain, à en juger par la couleur. Il y avoit au commencement de l'ileum un resserrement contre nature, qui peut-être auroit produit dans la suite une passion iliaque. Les matières qui remplissoient cet intestin étoient moulées et naturelles. Le colon, après avoir fait plusieurs circonvolutions dans le bassin, remontoit pour se terminer enfin au rectum. La face externe de l'estomac paroissoit saine : l'interne étoit livide.

Ayant ouvert le crâne, nous trouvâmes sous l'arachnoïde une collection d'eau qui ressembloit à de la gelée. Tout le reste se trouvoit dans l'état naturel.

Il est constaté par mes propres observations, et par celles des autres personnes attachées au service des malades dans l'hôpital, que les boulangers attaqués de maladies aiguës succombent plus souvent et plus facilement que les autres. Ils sont, pour la plupart, moroses, lents, stupides, taciturnes, ont le regard farouche, le visage pâle et de cette teinte de couleur que les Grecs appeloient χλωρον. Ils sont très-sujets aux maladies malignes, dont ils reviennent difficilement.

On en trouvera la raison dans leur manière de vivre et dans la nature de leur travail. Il leur arrive fréquemment de s'échauffer fortement; et lorsque le feu et le travail les ont mis dans cet état, ils se refroidissent subitement par une abondante boisson froide. En outre, souvent, même par le plus grand froid, ils sortent de leurs espèces d'étuves tout nus, n'ayant qu'une simple toile autour de leur ceinture.

La toux forte, sonore, augmentant vers le soir et pendant la nuit, est facile à expliquer. Mais d'où viennent ces crachats abondans, *puriformes*, lorsque les poumons sont intacts? d'où vient cette collection énorme de sérosité? existoit-elle avant

la dernière maladie, ou bien a-t-elle pris naissance en même temps qu'elle, lorsque la veille cet homme fit un excès de vin et de bière, étant peut-être encore échauffé par son travail? ou bien le 24 août, épuisé par les évacuations précédentes, ayant le pouls extrêmement foible et les extrémités froides, il sembloit devoir expirer, les dernières ramifications des vaisseaux laissèrent-elles échapper la sérosité, qui ensuite ne put pas être résorbée, et plutôt dans la cavité gauche de la poitrine qu'ailleurs, à raison d'une certaine foiblesse préexistante dans le poumon du même côté?

Le colon, plus long qu'il ne l'est ordinairement, et formant des circonvolutions avant de se terminer au rectum, devoit nécessairement retarder la sortie des matières fécales qui s'amassoient dans sa capacité, disposition qui peut-être un jour auroit produit cette hernie *par chute de l'intestin colon*, que les auteurs disent être fort rare.

Le vomissement de matière fécale peut avoir lieu sans aucune lésion de la valvule de Tulpius, comme le prouvent également des observations d'autres médecins.

Quatorzième ouverture.

Un tailleur, âgé de trente-quatre ans, bien portant d'ailleurs, se plaignoit depuis environ douze ans de douleurs au creux de l'estomac, qui revenoient par intervalles. Un soir, au moment de se coucher, il fut saisi de frissons suivis de chaleur. Le lendemain matin, il se trouvoit fatigué, brûlant, respirant difficilement, et tourmenté de toux et d'une douleur pongitive des deux côtés de la poitrine. Il avoit peine à rester couché sur l'un et l'autre côtés.

Trois saignées diminuèrent cette douleur pongitive; mais bientôt l'oppression de poitrine recommença plus fortement.

Le huitième jour de la maladie, il fut transporté à l'hôpital. Je lui trouvai le pouls fréquent, sans dureté. La chaleur étoit considérable au toucher; la respiration laborieuse et fréquente; la toux modérée; les crachats en petite quantité, aqueux, muqueux; la langue humide, légèrement blanche;

l'esprit très-présent ; le ventre relâché, de manière qu'il avoit sept à huit selles par jour. On lui fit par intervalles plusieurs saignées, dont le sang fut toujours couvert d'une croûte inflammatoire qui se contractoit sur elle-même et se denteloit par les bords. Ces saignées ne le soulagèrent point par rapport à la respiration : cependant le double point de côté fut moins douloureux.

Sur la fin du dix-septième jour de la maladie, comme il disoit se sentir près d'étouffer à cause de la fréquence et de la difficulté de la respiration, on lui tira encore du sang qui parut tout aussi inflammatoire que les autres fois. Il se trouvoit un peu soulagé, lorsque, vers le milieu de la nuit, la mort vint mettre un terme à ses souffances. On en fit l'ouverture.

Les deux poumons se trouvèrent tellement enflammés, que quelques petites portions seulement vers le sternum ne l'étoient pas. La partie du poumon gauche qui regarde la clavicule étoit remplie dans un très-petit espace de petits tubercules durs, noirâtres, de la grosseur d'un pois. Les deux poumons tenoient à la plèvre par de fortes adhérences excepté la portion antérieure, exempte, comme je l'ai dit, d'inflammation. D'autres adhérences très-fortes, et que le scalpel ne pouvoit détruire sans intéresser les organes réunis, attachoient des deux côtés les poumons au diaphragme.

La plèvre n'étoit point enflammée ; l'épiploon, tortillé comme une corde, ne couvroit point les intestins, et, développé, il parut très-petit. Le colon, remontant sous le foie, se replioit ensuite sur lui-même, et formoit une sinuosité d'un volume énorme et *tympanique*. Mais sa portion transversale formoit, dans la région de la rate, un angle droit avec la portion descendante, sans cependant revenir sur elle-même. Ces deux portions étoient tellement rétrécies, qu'elles avoient l'apparence d'une corde de peu de grosseur. La courbure appelée sigmoïde se dilatoit de nouveau extraordinairement, et étoit vraiment tympanique dans le trajet d'un pied et demi. La surface interne de l'estomac étoit d'une couleur plombée, et parsemée vers le pylore de taches et de points rouges. Les

vaisseaux de cet organe, plus gros que de coutume et variqueux dans leurs points de ramification, étoient remplis d'un sang noir.

C'est une très-grave inflammation de poitrine que celle qui attaque les deux poumons à la fois et presque dans leur totalité. Car, avant qu'elle se termine d'une des manières connues et ordinaires à toutes les autres inflammations, elle tue le malade en le suffoquant, parce que le poumon augmenté de volume ne peut plus être contenu dans la cavité; d'où résulte la suppression de la respiration. D'ailleurs elle est encore mortelle en arrêtant la circulation; au lieu que quand un seul des poumons est attaqué, il est en quelque sorte remplacé par l'autre

Si l'art peut quelque chose contre un mal si redoutable, ce n'est que dans le commencement, avant que le siége de l'inflammation soit entièrement fixé. On saigne aussitôt fortement le malade, en faisant une grande ouverture à la veine. Un second moyen consisteroit dans des scarifications pratiquées non indistinctement, mais au dos et entre les épaules; élection de lieu qui s'explique par le voisinage de l'attache de l'organe affecté. Mais qu'on se souvienne toujours que, quand la maladie a déjà fait des progrès, tout secours devient bien tardif.

J'ai vu un très-grand nombre de tailleurs attaqués particulièrement de maladies des poumons. En effet, comme ils sont presque toujours assis, le corps courbé et la tête penchée en avant, le sang se distribue inégalement; et il s'en accumule en trop grande quantité dans le poumon, soit parce que les viscères abdominaux, comprimés par la situation du corps, en admettent moins et le font refouler vers les organes situés au-dessus, soit parce qu'à raison des courtes inspirations que font ces hommes sédentaires, le fluide qui est entré dans le poumon n'en sort pas aussi promptement qu'il le faudroit. Il en résulte une pléthore *locale* des poumons, et un grand nombre d'autres incommodités qui naissent ordinairement de cette cause.

Outre cela, comme les tailleurs non-seulement mènent une vie sédentaire, mais ne font en travaillant aucun mouvement

capable d'exercer les muscles et de fortifier le corps, ils sont nécessairement d'une complexion lâche, molle et sans consistance.

Or un poumon foible, lâche et gorgé de beaucoup de sang, s'il admet sans précaution un air trop froid, se trouve attaqué d'une inflammation générale et le plus ordinairement mortelle. Mais il arrive souvent aussi, soit à des tailleurs, soit à ceux qui portent des vêtemens trop serrés sur le ventre, et qui ayant l'abdomen ainsi pressé restent assis et s'occupent à écrire, d'être affectés d'un crachement de sang chronique pour l'ordinaire et sans fièvre, qui les accompagne quelquefois jusqu'à une vieillesse avancée. C'est à ce cas que paroît appartenir cette espèce d'hémoptysie qu'Hippocrate a dit être exempte de danger. (Prorrhet. L. 2).

Nous voyons que cette espèce d'hémoptysie, qui n'a pas été décrite avec assez d'exactitude par les modernes, quoiqu'elle soit plus fréquente qu'on ne le croit communément, étoit cependant connue d'Hippocrate, et qu'elle a été dépeinte par lui. Car dans le premier livre *des maladies*, il reconnoît une dilatation variqueuse dans les poumons, et il l'apelle σπαδωνα, parce que les veines de ce viscère sont distendues par le sang qu'elles contiennent en trop grande quantité, et qu'il s'y forme des varices, χιρσοι.

Hippocrate, selon sa coutume, rend son idée parfaitement bien et en peu de mots. Voici ses propres expressions : «Si une » veine ne se rompt pas entièrement, mais qu'elle se distende » comme une varice absolument, elle produit d'abord une » légère douleur et une toux sèche : mais si cet état dure plus » long-temps, et qu'on le néglige, le malade rendra un peu » de sang noirâtre ; ensuite le sang sera et plus abondant et » d'une plus belle couleur; enfin il paroîtra du pus. Quand on » traite ces malades dès le principe, il faut les saigner du bras, » et leur prescrire un régime qui diminue la quantité des humeurs et sur-tout celle du sang ».

J'ai remarqué constamment chez ce tailleur, que le pouls

étoit *sans dureté*, et qu'il devenoit plus mou à mesure que la maladie avançoit.

La courbure du colon vers le foie, qui a paru *tympanitique*, est la source d'un grand nombre d'incommodités chez les personnes sédentaires, sur-tout si elles se livrent trop à la bonne chère et au repos. Des vents qui s'amassent dans cet endroit, sur-tout après le repas, lorsqu'après avoir resté long-temps sans remuer, on a surchargé son estomac, rendent morose, produisent de l'anxiété, de la douleur de tête et d'estomac. Les médecins imaginent faussement qu'il y a alors obstruction dans les viscères et particulièrement au foie, et ils assujettissent leurs malades à un long traitement, jusqu'à ce qu'enfin ils aient entièrement ruiné la santé qu'ils avoient entrepris de rétablir. De la frugalité dans les repas, des frictions le matin sur l'abdomen, de l'exercice, et l'usage de l'eau froide guériroient plus certainement nos hypocondriaques gloutons que ne le feront tous les fondans, les fortifians, les nervins et les carminatifs que peut fournir l'apothicaire.

La dilatation presque variqueuse des vaisseaux de l'estomac me rappelle ce qu'ont écrit sur l'engorgement des vaisseaux de cet organe J. Koempf dans une dissertation sur ce sujet bien digne d'être lue, et Tissot dans sa lettre sur la *maladie* noire adressée à Zimmermann. Rester trop long-temps assis, avoir continuellement le corps courbé, ce qui rendoit la circulation du sang plus pénible dans le système gastrique, voilà l'explication facile de cette cardialgie dont le malade se plaignoit depuis environ douze ans.

Peut-être que par la suite une varice venant à se rompre auroit donné lieu à la *maladie noire* d'Hippocrate, ou *atrabile*.

Quinzième ouverture.

Un musicien, âgé de trente-deux ans, entra à l'hôpital le 8 d'octobre. Il déliroit; le pouls étoit très-fréquent; petit, et il disparoissoit sous la plus légère pression du doigt. J'appris seulement de ceux qui l'avoient transporté, que depuis un

mois il étoit resté chez lui couché, et qu'un chirurgien le traitoit d'une maladie des testicules. L'ayant examiné, je trouvai le prépuce calleux, et tellement adhérent au gland dans toute sa circonférence, qu'on ne pouvoit le ramener entièrement ni en avant, ni en arrière, en sorte que le gland restoit toujours à moitié découvert. Mais on n'aperçut d'ulcération nulle part. Le testicule gauche paroissoit un peu plus gros que le droit. L'orifice de l'urèthre étoit si étroit, qu'aucune de nos bougies ne pouvoit y entrer.

L'indication de relever les forces vitales étoit urgente, et quelles que fussent les causes du mal et le mal lui-même, ce que j'ignorois, il étoit clair qu'il falloit ranimer avec tous les stimulans et les cordiaux possibles la dernière étincelle de vie qui menaçoit à tout moment de s'éteindre. Les vésicatoires, les sinapismes, l'infusion des racines de serpentaire de Virginie et de contrayerva, et le camphre à grandes doses rendirent le pouls plus plein et plus fort; et au bout de deux jours la tête revint pour un peu de temps, de manière que le malade put nous apprendre qu'à la suite de plusieurs gonorrhées il ne rendoit plus ses urines, depuis huit ans, qu'avec difficulté et par un très-petit jet. Il vouloit en dire davantage; mais le délire revint, ce qui l'en empêcha.

Pendant le temps qu'il étoit resté avec nous il n'avoit rendu que très-peu d'urine et avec beaucoup de difficulté. Enfin on lui passa une sonde très-fine, au moyen de laquelle il évacua des urines très-rouges et sanguinolentes. Il mourut le 12 d'octobre au soir.

L'urèthre ayant été ouvert, nous observâmes vers le frein un rétrécissement considérable, qui seul avoit rendu difficile, pendant la vie du malade, l'introduction de la sonde: car ni cet instrument, ni les bougies, ne rencontrèrent aucun autre obstacle dans toute la longueur du canal jusqu'à la vessie. Tout se trouva parfaitement sain: on ne voyoit aucune cicatrice, aucune excroissance, aucune trace que ces parties eussent été autrefois altérées. La caroncule séminale étoit saine, si ce n'est que l'un et l'autre orifices des conduits éjacu-

latoires étoient plus dilatés que de coutume, et que le gauche rendoit du pus quand on comprimoit la prostate. En comprimant légèrement avec les doigts cette même glande, on faisoit sortir du pus par tous ses conduits excrétoires, qui d'ailleurs étaient sains; et quand on l'ouvrit, on y trouva de petits abcès, les uns de la grandeur d'une lentille, les autres de celle d'un pois.

La vésicule séminale gauche étoit remplie de pus, et ses parois étoient dures et épaisses, et enflammées dans différens points. La droite étoit dans l'état naturel, et pleine de liqueur séminale. La tunique vaginale étoit très-adhérente au testicule gauche, que j'ai dit être plus volumineux que le droit, et qui présenta à la dissection, dans la partie opposée à l'autre testicule, un abcès gros comme une noix, et rempli d'un pus épais et bien conditionné.

Les deux cordons des vaisseaux spermatiques étoient en bon état. La vessie urinaire contenoit un peu d'urine sanguinolente, et on voyoit sur toute sa surface interne de grandes taches d'un rouge foncé, qui paroissoient autant de meurtrissures. Les reins étoient plus rouges que de coutume. Les intestins grêles étoient enflam [illegible].

Le poumon droit n'étoit aucunement altéré : mais on trouva dans toute la substance du gauche des tubercules de la grosseur d'un pois ou d'une lentille, durs, blancs, solides, comme formés d'un cartilage mou. La substance du poumon interposée entre ces tubercules étoit très-friable, et paroissoit altérée soit au toucher, soit même à la vue. En outre, ce poumon étoit par-tout très-adhérent à la plèvre.

Toute la plèvre elle-même, dans le côté gauche, étoit très-épaisse, en sorte que son épaisseur la plus considérable étoit de la largeur du pouce : dans quelques points elle avoit au scalpel, à la vue, au toucher, la consistance d'un cartilage mou. D'autres portions étoient blanches, tenaces, tendineuses, et formées de différentes couches appliquées les unes sur les

autres, et que l'on séparoit avec l'instrument, ou même avec les doigts. Des morceaux coupés transversalement et pressés entre les doigts laissoient échapper de toutes parts du sang des petits vaisseaux qui s'y distribuoient en très-grand nombre.

Les ventricules latéraux du cerveau se trouvèrent pleins d'une sérosité jaunâtre.

Seizième ouverture.

Une femme, âgée de trente ans, vint un matin à l'hôpital avec les autres pauvres, et demanda d'y être reçue. Interrogée depuis quand et de quoi elle étoit malade, elle répondit que pendant huit jours elle avoit eu des selles sanguinolentes, accompagnées de tranchées, et multipliées, sans cependant en être trop tourmentée; mais que ce flux de ventre s'étant arrêté, il lui étoit survenu deux accès de fièvre quarte. Depuis quelques jours que ce flux n'avoit plus lieu, elle sentoit son ventre se gonfler. Les porteurs alloient la transporter dans une des salles : mais elle, se croyant assez forte, monte seule l'escalier, et se déshabille. Comme elle se mettoit au lit, elle expira subitement.

La tête, ouverte et examinée avec soin, n'offrit aucune altération.

On trouva une livre de sérosité jaunâtre dans chaque côté de la poitrine, et un peu de la même matière dans le péricarde : les poumons étoient sains, et le cœur beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire. L'épaisseur de ses parois et la capacité de ses ventricules étoient proportionnées à ce volume. Les valvules étoient épaisses, en partie cartilagineuses, en partie d'une nature moyenne entre l'os et le cartilage; elles étoient peu mobiles, soit qu'il fallût fermer ou ouvrir l'aorte, et entr'ouvertes.

Dans l'abdomen, le foie, très-volumineux et parfaitement sain, occupoit toute la région précordiale, c'est-à-dire les deux hypocondres et l'espace intermédiaire. Son lobe gauche,

s'avançant dans l'hypocondre gauche, avoit repoussé et déplacé la rate, qui elle-même étoit d'un volume triple de l'ordinaire, et d'une forme triangulaire. L'estomac, fort petit, étoit logé sous cet énorme foie, et il paroissoit plutôt un des gros intestins qui auroit été d'un médiocre volume, de manière cependant qu'il se resserroit à son milieu dans le trajet d'environ un demi-pouce, et formoit ainsi deux petits ventricules, qui communiquoient ensemble par une ouverture dans laquelle on auroit à peine introduit le doigt. La couleur des intestins n'étoit pas très-naturelle, et sembloit indiquer une phlogose qui vient de se terminer ou qui commence. Des taches livides commençoient à se former dans différens points.

La matrice étoit petite comme dans une fille nubile, quoique, il y a un an, cette femme eût été mère pour la première fois. Les ovaires étoient garnis d'œufs qui, pour la plupart, n'étoient pas bons.

J'attribuai la mort subite de la malade à l'augmentation de l'afflux du sang vers le cœur, lorsqu'elle monta l'escalier, et qu'ensuite, après avoir quitté ses vêtemens, elle se mit dans son lit, ce fluide n'ayant pu enfiler l'aorte, dont le commencement étoit osseux et les valvules presque entièrement incapables de se mouvoir.

Ceux dont les vaisseaux sanguins commencent à se roidir, soit par vieillesse, soit à la suite de travaux penibles, soit enfin par une disposition particulière du système vasculaire, ont le pouls lent et dur; ce qu'il ne faut point attribuer à la densité inflammatoire du sang ou à son abondance, mais à l'augmentation de rigidité des vaisseaux. La saignée faite mal à propos abat leurs forces, et amène bientôt un affoiblissement fatal. En effet, la masse des humeurs, moins considérable, a moins d'action sur les vaisseaux trop roides, et le sang, qui auroit dû circuler plus vîte après la saignée, trouve les fibres des artères moins susceptibles de fréquentes contractions. Aussi aucun art ne peut-il rétablir tout-à-fait le rapport une fois rompu entre les solides et les fluides.

Mais autant ces individus supportent difficilement la diminu-

tion du sang, autant le mouvement ou la quantité augmentée de ce fluide leur devient quelquefois tout à coup funeste. Ainsi la proportion entre la force motrice et la masse à faire mouvoir a une latitude bien moindre chez ceux dont les artères commencent à se roidir, que chez ceux qui sont exempts de ce vice.

Je me suis étendu sur ce sujet, afin que quand on soupçonnera avec fondement l'ossification des vaisseaux, on voie plus clairement ce qu'on a à faire ou à éviter, quels symptômes peuvent induire en erreur, et porter à prescrire des saignées qui seroient funestes à un malade de cette espèce.

Dix-septième ouverture.

Un homme, âgé de quarante ans, qui avoit commencé, étant encore très-jeune, par être boulanger, fut ensuite soldat pendant vingt-trois ans, et servit dans la cavalerie légère des Prussiens. Etant entré à l'hôpital le 3 d'octobre, il nous fit l'exposé suivant :

Depuis vingt ans, époque à laquelle il eut une maladie aiguë, dont il fut guéri en trois semaines à peu près par de copieuses saignées, il se faisoit saigner jusqu'à quatre fois chaque année, à cause de fréquentes hémorragies du nez.

Six ans auparavant, comme il étoit extraordinairement pâle, et qu'il salivoit beaucoup, on lui conseilla un purgatif qui lui fit rendre une portion de tænia d'environ vingt aunes de long. Il prit ce même remède trois autres fois, ayant soin de mettre huit jours d'intervalle d'une purgation à l'autre. A chaque fois il rendoit une portion de tænia, en sorte que le total de ce qu'il rendit alloit à quarante aunes.

Pendant qu'il servoit, il lui arriva souvent de boire de l'eau froide ayant très-chaud; et de tout temps il avoit été très-adonné aux boissons spiritueuses. Aussi avoit-il depuis plusieurs années des douleurs de côté, comme celles des pleurétiques, qu'il négligeoit parce qu'elles ne le forçoient

point à garder le lit, ou qu'il adoucissoit en se faisant saigner de temps en temps.

Depuis huit ans, il se disoit phthisique; il rendoit avec difficulté, et en petite quantité, des crachats muqueux, quelquefois puriformes; il respiroit avec peine et avec sifflement; il avoit une toux fréquente qui l'incommodoit le jour et la nuit. Depuis deux mois, la difficulté de respirer et le sifflement avoient augmenté; les crachats étoient verdâtres, fétides, en petite quantité; l'embonpoint avoit disparu; la toux devenoit plus fréquente; les cheveux tomboient; les forces diminuoient sensiblement; il vomissoit de temps en temps, le matin sur-tout quand il n'avoit encore rien pris; et le plus souvent il ne faisoit que de vains efforts; il avoit de la diarrhée, et une douleur au creux de l'estomac. Depuis quelques jours les jambes enfloient le soir.

On lui administra les remèdes qui parurent indiqués. Cependant tous les accidens dont je viens de parler augmentèrent: enfin, la déglutition devint difficile, la voix rauque, et on l'entendoit à peine. Il mourut le 8 novembre.

On trouva le poumon droit très-enflammé dans sa totalité, excepté une petite portion qui regardoit le diaphragme. La partie supérieure de ce poumon contenoit un abcès plein d'un pus sans consistance. La vomique, assez grande pour contenir facilement un œuf d'oie, étoit tapissée intérieurement de lambeaux blanchâtres qui imitoient assez bien une membrane. L'inflammation des environs de l'abcès étoit plus forte qu'ailleurs. Il y avoit non loin de cet abcès une seconde vomique qui auroit contenu à peine une noix muscade, et remplie d'un pus moins fluide et d'un blanc verdâtre.

Le poumon gauche étoit tellement adhérent dans tout son pourtour au diaphragme, par le moyen d'une espèce de fausse membrane, que de la sérosité étoit retenue dans l'intervalle qui séparoit le diaphragme de la partie inférieure du poumon.

Ce même poumon tenoit à la plèvre par plusieurs points; et il étoit aussi d'ailleurs horriblement enflammé, excepté

du côté par lequel il touche au diaphragme. On ne trouva dans sa substance qu'une petite vomique, grosse comme une aveline, et qui étoit pleine d'un pus assez louable. Au reste, la substance des deux poumons étoit remplie de tubercules, qui étoient formés chacun de plusieurs petits grains blancs et durs, de la grosseur d'une lentille. Les ramifications des bronches étoient ossifiées. Les cartilages qui forment la trachée-artère et son commencement étoient durcis au point de paroître plutôt de nature osseuse. La surface interne de la trachée-artère n'étoit point ulcérée. L'ouverture de la glotte étoit très-grande.

On trouva dans le péricarde une livre d'eau.

Le foie étoit volumineux, et d'une couleur jaune qui pénétroit toute sa substance. La vésicule du fiel étoit gorgée d'une bile noirâtre et tenace; et lorsqu'on la comprima même fortement, cette bile ne s'évacua point dans l'intestin, parce que le canal cholédoque étoit oblitéré. L'estomac étoit petit et semblable à un intestin : ses tuniques étoient d'une épaisseur extraordinaire. Les glandes du mésentère étoient très-ramassées, beaucoup plus grosses qu'à l'ordinaire, dures; et les plus considérables étoient remplies d'une matière sébacée. Les glandes des gros intestins s'apercevoient plus aisément que de coutume; et quelques-unes d'entre elles, de même qu'un grand nombre de celles du mésentère, opposèrent au scalpel presque la dureté du cartilage.

Les remèdes usités dans l'ulcère des poumons, et dans la consomption qui en est la suite, mériteroient d'être comparés avec ce que j'ai observé sur ce cadavre. Mais ayant déjà rapporté plus haut une observation à peu près semblable et plusieurs choses qui ont rapport au traitement de la phthisie, le seul exposé des faits suffira pour confirmer ce que j'ai avancé.

Dix-huitième ouverture.

Une veuve, âgée de trente-sept ans, entra à l'hôpital le 25 juin. Pendant cinq mois elle n'avoit pas eu ses règles, qui avoient reparu depuis huit jours. Onze jours auparavant, après une forte

colère, elle avoit bu de l'eau froide, d'où résultèrent des lassitudes et de la pesanteur de corps, particulièrement une tête lourde, des frissons, de la chaleur, et la perte de l'appétit. Les frissons entremêlés de chaleur continuèrent pendant plusieurs jours.

La veille de son entrée, elle avoit pris du sel cathartique amer, qui pendant les deux jours la fit aller trente-sept fois. On la saigna : ce qui diminua la pesanteur du corps. Jusqu'à ce moment elle avoit travaillé se tenant très-droite, et elle soutenoit fort bien son mal. A cette époque il lui survint du mal de tête ; une somnolence continuelle ; une langue bilieuse ; une bouche pâteuse, amère ; un resserrement spasmodique du gosier, précédé d'efforts pour vomir, et de toux ; beaucoup d'altération : la chaleur étoit presque nulle. Il parut cette nuit des pétéchies pourprées. Le pouls étoit plus fréquent que dans l'état naturel, et mou : la respiration bonne.

La malade nous dit qu'elle avoit gardé un enfant malade qui avoit des pétéchies, et qui venoit d'entrer en convalescence.

Quoiqu'au bout de quelques jours l'éruption pétéchiale eût disparu par degrés, cette femme resta cependant assoupie, engourdie, très-inquiète de sa situation, morose, indocile, parlant souvent toute seule, soit la nuit, soit le jour ; désirant beaucoup de choses avec opiniâtreté, et conservant malgré cela un jugement et une mémoire fermes.

Le pouls étoit ou naturel, ou un peu plus accéléré, et foible : il n'y avoit point de chaleur extraordinaire. Elle éprouvoit une pesanteur continuelle à la tête, particulièrement vers les tempes et vers les oreilles, avec un tintement fort et sans interruption. La nuit, le sommeil paroissoit être bon : mais le jour, comme on croyoit qu'elle dormoit, elle nous assura qu'il n'en étoit rien. Les forces n'étoient pas très-abattues : car elle se retournoit facilement, se redressoit, se tenoit sur son séant dans son lit et même hors de son lit. Elle se plaignoit toujours de défaut d'appétit, et d'un mauvais goût à la bouche, qui cependant n'étoit pas de l'amertume. Du reste elle ne paroissoit

point souffrir de la poitrine, ni avoir des douleurs d'estomac et de bas-ventre.

Pendant presque tout le temps qu'elle fut malade à l'hôpital, elle eut la diarrhée, qu'elle disoit l'avoir toujours tenue depuis le purgatif qu'elle prit avant d'y entrer; et cet accident, de quelque manière qu'on l'arrêtât, reparut toujours de nouveau.

Le 13 de juillet, lorsque les jours précédens et ce jour-là même on la croyoit un peu mieux, quoique depuis son entrée elle parût avoir plutôt acquis que perdu de ses forces, ayant même, vers les trois heures du soir, pris de bonne grace un médicament; répondant à propos et avec promptitude, se tenant sur son séant, un quart d'heure après elle se tourne sur le côté et expire subitement.

Ma mauvaise santé m'ayant retenu chez moi, et empêché d'assister à l'ouverture du cadavre, j'en sus les détails, de la manière suivante, par le docteur J. Phil. Ritter, de Bamberg en Franconie, digne fils de son illustre père qui, surmontant tous les dégoûts, passoit tout son temps auprès du lit des malades, pour étudier le caractère si varié des différentes maladies, et la manière de les traiter.

Le cou, le dos et les épaules étoient livides, l'abdomen mou au toucher, les bords des lieux où on avoit appliqué les vésicatoires gangrénés. La dure-mère adhéroit au crâne plus fortement que dans l'état naturel. Les vaisseaux de la pie-mère étoient gorgés de sang, ainsi que les plexus choroïdes. La substance du cerveau étoit très-compacte, et la substance médullaire parsemée de points rouges plus nombreux qu'à l'ordinaire. On trouva dans le ventricule droit plus de sérosité que de coutume; l'apophyse clinoïde postérieure étoit inégale. Le poumon gauche, plus flasque qu'à l'ordinaire, tenoit de toute part par des membranes à la plèvre et au diaphragme.

Le foie, la rate, le pancréas se trouvèrent dans l'état naturel. Les vaisseaux coronaires de l'estomac étoient gorgés de sang: le cœcum, le commencement du colon et le mésentère étoient enflammés. On remarqua dans le mésentère un *ulcère chancreux* qui communiquoit avec le commencement du colon, et

qui y versoit une matière semblable à de la lie d'huile, à de la bouillie, et fétide. Le bord concave des reins étoit plus ample, plus profond, et moins ferme que dans l'état naturel : mais le reste de cet organe ne s'écartoit point de cet état.

Les adhérences des poumons avec les parties voisines, sans qu'il en soit résulté aucun obstacle à la respiration, n'ont rien qui nous étonne, la même chose ayant été observée quelquefois par nous, et très-souvent par d'autres. Ce qui est plus digne de remarque, c'est qu'une portion du canal intestinal ait été trouvée enflammée, quoique la malade ne se soit jamais plainte de douleur de ventre, de fièvre et de chaleur. On ne sauroit décider si l'ulcère du mésentère qui s'ouvroit dans le colon, et que l'on a dit être *chancreux*, étoit l'effet de la maladie pétéchiale, ou d'une tumeur ancienne dans cette partie. Des matières putrides amassées depuis long-temps dans les intestins deviennent, si on les expulse assez à temps et par les voies convenables, la cause la plus ordinaire de la fièvre pétéchiale; et elles font périr les malades par l'inflammation, les abcès et la gangrène des intestins principalement, et même du mésentère, du poumon, du cerveau, etc. si après avoir passé dans le sang, elles viennent à se jeter sur ces mêmes organes.

Dix-neuvième ouverture.

Une veuve, âgée de 41 ans, mère de douze enfans, n'avoit plus ses règles depuis six ans. Elle se plaignoit depuis trois mois que son ventre enfloit, et que des vents l'incommodoient fréquemment.

Dix semaines auparavant, après avoir été pendant quelques jours avec la bouche pâteuse et sans appétit, elle eut un choléra. Les matières qu'elle vomit étoient bilieuses, et elle eut ce jour-là de grandes douleurs de ventre. Le lendemain le choléra n'existoit plus; mais la douleur étoit la même que la veille dans l'abdomen, qui néanmoins se trouva moins gonflé qu'il ne l'avoit jamais été auparavant. Cette douleur, diminuant par degrés, disparut pendant quelque temps. Après quatre semai-

nes, cette femme sembloit se bien porter, si ce n'est que de temps en temps le ventre se gonfloit et paroissoit tendu. Alors le choléra revint; il dura trois jours, et ensuite la santé de la malade se rétablit, quoique moins complètement que la première fois.

Elle nous apprit en outre, le 4 de septembre, jour de son entrée, que depuis dix jours elle n'avoit point été à la selle; que depuis huit elle vomissoit trois et quatre fois par jour des matières bilieuses, muqueuses, en éprouvant alors des douleurs dans tout le bas-ventre; que ces douleurs étoient quelquefois très-fortes, qu'elles se faisoient sentir d'abord dans la région lombaire gauche, et que de là elles s'étendoient jusqu'à l'ombilic.

Comme on l'amenoit dans une chaise à porteurs, le ventre commença à se relâcher, et dans l'espace de quelques heures elle alla sept fois. Le ventre étoit tuméfié et douloureux avec un sentiment d'ulcération qui augmentoit au toucher: mais il n'étoit ni dur, ni tendu. Il n'y avoit point d'appétit; la chaleur étoit naturelle; la soif nulle, ou presque nulle, le pouls mou, naturel, ou un peu plus fréquent qu'à l'ordinaire.

On lui donna une émulsion laxative à laquelle on avoit uni un peu de camphre; ce qui la fit encore aller plusieurs fois. Ses douleurs de ventre diminuoient un peu, et augmentoient de nouveau de temps en temps, de manière cependant qu'elles étoient supportables, à moins qu'on ne la touchât. Elle avoit des borborygmes presque continuels, et des vents très-incommodes qui sortoient par le haut et par le bas. Elle fit usage ensuite d'émulsions, d'huileux, avec de doux carminatifs, qui ne la soulagèrent que très-peu. Point de chaleur; le pouls fréquent, petit; le défaut d'appétit; la bouche fade avec une légère amertume; une légère teinte de jaune sur la figure; peu de sommeil; le ventre très-libre; les selles très-fétides, de couleur de châtaigne, et aqueuses; la douleur de ventre augmentant, quelque part qu'on le palpât; rendant avec peine et difficulté des urines d'une couleur

louable : tels étoient les accidens, lorsque le 12 de septembre, vers le soir, cette malade jette tout à coup des cris, se plaint d'une douleur cruelle dans tout le bas-ventre, et de ne pouvoir plus respirer : son pouls étoit très-fréquent, très-petit : elle avoit toute sa tête. Une heure s'étant passée, elle devint plus calme : mais vers le milieu de la nuit, ayant la tête toujours saine, elle expira.

La peau de l'hypogastre étoit pendante et ridée, comme chez la plupart des femmes qui ont fait beaucoup d'enfans. Le ventre étoit un peu gonflé et proéminent. Les muscles de l'abdomen et de la poitrine étoient chargés de beaucoup de graisse.

A l'ouverture du bas-ventre il s'écoula une matière très-fétide, de la même couleur et de la même consistance que celle qu'elle avoit rendue par les selles. Tous les intestins et le mésentère étoient enflammés. Le péritoine, enflammé presque généralement, présentoit beaucoup de vaisseaux sanguins très-apparens. L'épiploon, aussi enflammé, étoit gangréné dans différens points. L'intestin iléum, à l'endroit où il entre dans le cœcum, étoit rétréci dans le trajet de quatre travers de doigt, sphacelé, et percé d'un trou large de près de trois doigts. La cavité de l'intestin rétréci étoit très-petite : ses parois étoient plus épaisses qu'à l'ordinaire et corrodées dans quelques endroits.

Trois calculs remplissoient en entier la vésicule du fiel, où on ne trouva que très-peu de bile très-gluante qui enduisoit les calculs.

La substance du foie, plus friable que dans l'état naturel, étoit dans son intérieur d'une couleur jaune foible. Le reste n'avoit rien d'extraordinaire.

Cette ouverture de cadavre, féconde en observations, est une nouvelle preuve que l'inflammation des intestins peut avoir lieu *presque sans qu'il y ait de fièvre et avec très-peu de douleur*, et que cela arrive plus fréquemment qu'on ne le croit en général.

Si on jugeoit du degré de la douleur de ventre qu'éprou-

voit cette femme par ses plaintes, ses cris, son agitation, il seroit constant quelle n'étoit pas très-grave, quoiquelle n'ait pu supporter qu'on la palpât un peu rudement.

Cette histoire et plusieurs autres rapportées par Morgagni ne permettent pas de douter qu'une douleur d'entrailles après avoir été très-supportable pendant quelques jours, le pouls et les urines étant bien, peut devenir mortelle tout à coup. En effet, dans les derniers jours qu'elle vécut, cette malade soutint sa situation sans beaucoup de peine.

Il est même certain, d'après Morgagni et d'après quelques ouvertures de cadavres que j'ai faites, que l'inflammation des intestins peut être très-forte sans aucune fièvre, pourvu qu'on ne détermine pas la présence de ce symptôme par une plus grande fréquence du pouls seulement, mais encore par une augmentation de chaleur qui n'eut jamais lieu dans la malade dont il est question.

Cet exemple est encore une nouvelle preuve de la vérité de ce que dit Morgagni (L. 3 des Lettres anat. médic. art. 21): « Si, outre les signes ordinaires de l'inflammation des intes- » tins, vous observez dans les malades une douleur violente et » une fièvre aiguë, vous aurez raison de regarder, avec les » auteurs de médecine, ces deux symptômes comme deux des » principaux signes d'une grande inflammation de cet organe. » Cependant si l'un ou l'autre, et même tous les deux n'exis- » toient pas ou étoient à peine sensibles, vous n'en concluriez » pas tout de suite qu'il n'y a point d'inflammation, ou qu'elle » est légère, et que la gangrène et le sphacèle des intestins » ne peuvent avoir lieu sans que ces deux symptômes aient » précédé ».

Ainsi les signes diagnostics de l'inflammation des intestins établis par Boerhaave, savoir *une fièvre aiguë continue*, *une grande altération*, *des urines enflammées*, *un affoiblissement subit*, servent souvent fort peu pour reconnoître l'existence de cette maladie, et ne nous étoient pas d'un grand secours dans la circonstance présente.

Sennert a rangé la suppression des urines parmi les signes

de l'inflammation des intestins. J'observai ce symptôme chez notre malade.

L'inflammation des intestins n'est pas une des causea les moins fréquentes de la passion iliaque et de la douleur d'entrailles; elle n'est pas, comme on l'a vu, toujours accompagnée de symptômes menaçans ; mais elle a une marche insidieuse, tourmente quelquefois les malades long-temps, quoique d'une manière supportable, et les fait périr inopinément, en occasionnant la gangrène et le sphacèle de la partie.

Morgagni, que j'ai cité si souvent avec éloge, a écrit d'excellentes choses sur cet objet, et il rend en même temps un compte exact de ce que faisoient en pareilles circonstances Albertini et Valsalva. Ces deux médecins ne désapprouvoient point la saignée au commencement de la maladie : mais lorsqu'elle avoit déjà fait des progrès et qu'elle étoit dans sa force, ils s'en abstenoient. Ils ne disoient point pourquoi : mais ils avoient observé que les malades mouroient quand on les avoit saignés, qu'ils mouroient aussi quand on ne les avoit pas saignés, mais plus tard. En pareil cas ils évitoient soigneusement tout ce que l'on met au nombre des *remèdes majeurs*. Ainsi je pense que, de même qu'on chercheroit vainement du secours dans des bouillons et dans des huileux pris par petites doses, de même tout autre remède seroit inutile, et on jetteroit par là du discrédit sur des moyens d'ailleurs très-recommandables.

En pensant qu'il faut agir prudemment lorsque le ventre très-resserré ne s'ouvre ni par des lavemens, ni par de doux purgatifs donnés sous forme liquide ; et qu'alors il vaut mieux recourir à des potions huileuses, à des bouillons légers, et supprimer toute espèce de remèdes et d'alimens, que de donner des purgatifs, même les plus forts, à des doses quadruples : je n'improuve en aucune manière ce que des hommes illustres dans notre art ont observé et sanctionné par leur expérience, quoique contraire à la méthode que je crois préférable.

Quand on traite un iléus, il importe beaucoup d'en connoître la cause : sans quoi on n'est conduit que par le basard.

La méthode ordinaire est vague et indéterminée, et comprend différens remèdes souvent contraires les uns aux autres. Cependant s'il existe une maladie où il faille observer le précepte, *que le médecin doit ne pas nuire s'il ne peut être utile*, c'est assurément celle-ci, parce que la cause étant mal connue ne fournit point d'indication. Ainsi, toutes les fois que je ne pourrois connoître cette cause, ou employer contre elle sans danger des moyens énergiques, je préférerois avec Valsalva de ne donner au malade qu'un peu d'huile d'amande douce. Peut-être aimerois-je encore mieux en pareil cas rester simple spectateur, que dans mon ignorance faire ce que l'ouverture du cadavre me prouveroit ensuite avoir été nuisible. Une eau de poulet seule, ou avec de l'huile d'amande douce à petites doses, et donnée avec la précaution que quand le mal est dans sa force le malade ne prenne ni alimens, ni boissons, est directement avantageuse dans la plupart des cas, et elle ne nuit jamais, quand elle, ni aucun autre moyen ne peuvent être utiles. Cette vérité sera claire pour quiconque examinera quelles sont les causes les plus fréquentes de l'iléus.

J'ai reconnu que dans l'iléus imminent les potions huileuses étoient plus utiles qu'aucun autre remède. Cette année, deux malades eurent le ventre constamment fermé, non par un vice organique et incurable, mais, à ce qu'il nous parut, par l'action d'une matière âcre, irritante, par un spasme opiniâtre qui resserroit les intestins dans quelque point. Différens purgatifs, même drastiques, des lavemens d'abord émolliens, ensuite âcres et enfin très-âcres ne faisoient rien. Une de ces malades (c'étoient deux jeunes filles dont le système nerveux se trouva extrêmement irritable) étoit menacée de vomir ses matières, puisqu'elle rejetoit constamment tout ce qu'elle prenoit. Les carminatifs, les opiatiques ne furent pas plus efficaces. Les potions huileuses seules réussirent à ouvrir le ventre.

Notre malade vomissoit des matières stercorales, quoique ce qu'elle vomissoit ne vînt que des intestins grêles. Mais on sait d'ailleurs qu'en liant à des chiens et à des chats l'intestin

iléon, ou quand cet intestin est étranglé dans une hernie, ce vomissement de matières fécales arrive fréquemment.

Vingtième ouverture.

Un ébéniste, âgé de vingt-sept ans, qui se portoit bien depuis long-temps, éprouva un matin, pendant deux heures, un frisson très-violent, qui fut suivi d'une chaleur très-forte. Vers l'heure de midi, il sentit une douleur poignante à la partie postérieure du côté droit au-dessous de l'aisselle. Il y avoit difficulté de respirer, de l'oppression vers le sternum. Trois heures après, la douleur se porta davantage vers la partie antérieure du même côté, et elle s'y fixa, augmentant quand le malade toussoit. L'altération étoit considérable. Sur le soir, on lui fit une saignée qui diminua la douleur et l'oppression. Il ne dormit point la nuit.

Le lendemain, la douleur pongitive étoit la même; l'oppression de poitrine considérable; la respiration plus difficile, la langue blanche, et au côté droit de cet orgaue il y avoit un petit ulcère ressemblant à un aphthe. C'est ce jour-là qu'il fut reçu par le médecin-adjoint de l'hôpital, qui remplissoit mes fonctions, parce que j'étois alors dangereusement malade. Le pouls étoit plein, fréquent, dur. On lui fit une saignée d'une livre, qui le soulagea un peu.

Le troisième jour de la maladie, la douleur pongitive étoit presque nulle; l'oppression moindre; le pouls fort, plein, très-dur; la respiration difficile. On fit une saignée de dix onces: la croûte inflammatoire étoit très-épaisse et tenace; le malade ne fut point soulagé.

Le quatrième jour, il n'y avoit point de mieux. On tira six onces de sang, qui se trouva de même que celui de la veille.

Le cinquième jour, point d'amendement. Nouvelle saignée de dix onces. Depuis midi, il alla cinq fois à la selle spontanément.

Le sixième jour, au matin, il survint au côté gauche une

douleur pongitive, qui occupoit toute la région située entre la troisième des vraies côtes et la première des fausses, en comptant d'en haut. La portion molle de l'hypocondre du même côté commença aussi à être affectée d'une douleur qui augmentoit au toucher. L'oppression de poitrine étoit grande, la respiration très-difficile; le pouls plein, dur, fréquent. On fit une saignée d'une livre, et on appliqua un vésicatoire sur l'endroit douloureux.

Le septième jour, la douleur de côté avoit disparu, mais l'oppression de poitrine avoit augmenté : l'anxiété étoit considérable, et la respiration ne se faisoit que par le mouvement de l'abdomen. Le pouls étoit moins fort.

Le huitième jour, la respiration devint encore plus difficile et très-précipitée. Tout empira, et le malade mourut.

Le cadavre fut ouvert dix-huit heures après la mort; on commença par la poitrine. Les deux poumons tenoient assez fortement aux côtés et au dos, et même au diaphragme, par le moyen d'une fausse membrane qui étoit épaisse, blanche, lardacée. Quand on eut enlevé par lames cette membrane, on trouva la plèvre qu'elle recouvroit fort saine.

La substance du poumon droit étoit très-enflammée et très-dure. Plusieurs morceaux jetés dans l'eau en gagnoient aussitôt le fond. Le poumon gauche, enflammé dans quelques points seulement, adhéroit également à la plèvre par une fausse membrane : mais cette membrane étoit moins épaisse que l'autre. Elle avoit en général un doigt d'épaisseur, et étoit parfaitement semblable à celle qui couvroit le sang des différentes saignées faites pendant la maladie. Il y avoit dans la cavité droite du thorax environ une livre d'une sérosité jaune assez épaisse, qui paroissoit être du pus, ou plutôt une matière *puriforme*. L'eau contenue dans le péricarde excédoit à peine sa quantité ordinaire. Le cœur étoit grand, et ses vaisseaux étoient gorgés de sang et comme injectés : une concrétion polypeuse remplissoit l'origine de la veine cave.

A l'ouverture de l'abdomen, on trouva les intestins grêles, principalement le jejunum et l'ileum, en partie très-enflam-

més et en partie tombant en gangrène. Dans quelques endroits, ces intestins étoient couverts d'une matière purulente, ou plutôt qui paroissoit l'être.

Une portion des gros intestins et tout le mésentère étoient enflammés. On trouva dans la cavité abdominale environ huit onces d'une matière également puriforme, mais un peu plus consistante que celle qui étoit dans la poitrine. Le foie, quoique dans l'état sain, étoit enveloppé d'une fausse membrane, mais bien moins épaisse. Son moyen lobe tenoit à l'estomac par le moyen de cette même fausse membrane. La rate étoit saine, ainsi que les reins. L'épiploon étoit roulé, et légèrement enflammé.

Cette ouverture de cadavre nous présente les intestins enflammés et déjà gangrénés en partie, le mésentère tout entier fortement enflammé, quoiqu'il n'y ait jamais eu de signes d'entéritis, à l'exception de cette douleur de l'hypocondre gauche qui augmentoit au toucher, et qui, n'ayant paru que le sixième jour de la maladie, n'existoit déjà plus le jour d'après.

Hippocrate, d'accord avec l'expérience, déclare funeste avec raison le changement de la pleurésie en péripneumonie. Je pense que ce changement eut lieu le septième jour, lorsque la douleur disparut, et que tous les symptômes fâcheux augmentèrent, principalement la difficulté de respirer, l'oppression et l'anxiété.

Voilà donc encore une fois la plèvre saine dans une pleurésie!

Cette matière, dont une portion ressembloit à du pus, tandis que l'autre formoit des membranes qui unissoient entre eux ou qui recouvroient des viscères, paroît être la même que celle du sang des saignées, et que l'on appelle la *couenne inflammatoire* : c'est par une mauvaise crise que quelquefois les extrémités des vaisseaux exhalans la déposent dans des cavités du corps, où la nature ne lui a pratiqué aucune issue. Et cela n'est point sans exemple : très-souvent, dans les angines, les amygdales enflammées laissent échapper une

grande quantité de la matière de l'inflammation, laquelle s'épaissit en forme de membrane autour de ces parties, ou imite la suppuration. C'est ce qui fait que ceux qui sont très-sujets à cette maladie s'étonnent d'avoir encore, après tant de suppurations des amygdales, ces parties dans leur entier.

EXTRAITS

Des Registres de l'Hôpital de la Sainte-Trinité.

Etant devenu médecin ordinaire de l'hôpital de la Sainte-Trinité, je m'occupai, entre autres choses, à rechercher ce qui pouvoit m'instruire de l'état passé de cet établissement.

J'ai trouvé dans les registres le travail suivant, qui n'avoit été commencé que très-peu d'années auparavant.

Ces registres contiennent le nombre total des malades reçus pendant chaque mois, et celui des morts. J'ai évalué par là, la plus ou moins grande quantité des maladies dans chaque saison de l'année, quoique je n'ignore pas que ce soit un moyen peu exact de connoître le nombre de maladies qui a lieu chaque mois. En effet, celui des lits demeurant toujours le même, si dans une saison de l'année il y a des maladies en plus grand nombre et de plus longue durée, on comptera peu de malades dans un temps donné, puisque, à raison de la durée des maladies, ceux qui sont entrés restent plus long-temps, et privent pendant ce temps-là d'autres malades de l'avantage d'être reçus.

Il faut encore savoir qu'on apporte à l'hôpital des malades déjà désespérés; que quelques-uns expirent immédiatement après leur réception. Je me suis fait une loi de donner la préférence à ceux dont la situation est la plus déplorable.

Les différens médecins ont une notion différente de la malignité. C'est par cette raison que tous ne calculent pas de même le nombre de ceux qui auront été malades ou qui seront morts de la fièvre maligne. J'ai connu une *malignité* factice. Mais je ne saurois penser que celui qui a été pendant tant d'années le médecin de cet hôpital se soit trompé au point de placer parmi les fièvres malignes celles que dans la pratique ordinaire on ne regarde pas comme telles.

Mais de quelle utilité seront ces descriptions si incomplètes d'ouvertures de cadavres consignées dans ces registres? Assurément j'en aimerois mieux de faites avec soin. Mais puisque nous ne pouvons les avoir, contentons-nous des autres, si d'ailleurs elles sont authentiques, comme on n'en sauroit douter. Il n'y a rien de trop minutieux, rien qui soit à dédaigner dans l'histoire des maladies, quoiqu'il puisse nous paroître tel, si c'est incontestablement l'opération de la nature elle-même qui est toujours vraie.

Un médecin qui a de la sagacité, qui aime les observations (auxquelles toute bonne médecine doit et sa naissance et ses progrès), saura parfaitement qu'aucune observation, quelque petite qu'elle soit, quoiqu'elle ait été ou omise ou regardée comme n'étant d'aucune importance, n'est jamais assez futile pour ne pas contribuer de quelque chose au perfectionnement de l'art. Il saura tourner à son profit les moindres documens dans lesquels il aura reconnu la voix de la nature, parce qu'il est persuadé que ces faits ne sont point le produit d'un hasard aveugle, mais qu'ils résultent de ces lois invariables et éternelles qui régissent le monde entier aussi certainement que ces grands efforts de la nature qui frappent les yeux même des ignorans.

Je ne puis m'empêcher ici, quoique peut-être cela ne tienne pas beaucoup à mon sujet, de dire ce que je pense sur la plupart de ceux qui font des recueils d'observations. Il y en a qui recherchent avec grand soin les choses extraordinaires seulement, les faits merveilleux et rares, ceux qui arrivent à peine deux fois dans un siècle, et que l'on doit regarder comme des prodiges,

tandis qu'ils passent légèrement sur ces maux journaliers qui affligent l'espèce humaine, comme s'ils ne méritoient pas notre attention. Recherchant avec avidité les choses extraordinaires et qui ne les menacent point de près ; méprisant ce qu'ils ont à craindre à chaque instant, peuvent-ils éviter de faire une médecine presque toujours inutile, et souvent dangereuse dans les maladies les plus communes ?

Ainsi donc, comme il ne convient pas de négliger ces cas rares, de même il faut donner tous ses soins pour connoître avec exactitude le génie des maladies populaires; le rapport qu'elles ont entre elles ; ce qu'exigent leur commencement, leur état de force, leur terminaison, le passage de l'une à l'autre, leur complication.

Le rassemblement de toutes les descriptions de maladies épidémiques qui ont été faites seroit le plus grand bienfait pour l'art, et il immortaliseroit son auteur.

Mais revenons à notre sujet.

D'après le registre de l'année 1761, qui est le plus ancien, malades reçus pendant le cours de cette année. . . 1056

Parmi lesquels, hommes 547

Femmes. 509

Nombre de morts. 120

Cette année, le printemps fut la saison la plus meurtrière ; l'été et l'automne le furent beaucoup moins, quoiqu'il y eût eu en été un bien plus grand nombre de maladies. Il y en eut moins pendant l'automne, et elles furent moins funestes. L'hiver produisit peu de maladies ; mais elles firent périr presque autant de monde que celles du printemps.

La proportion du nombre des morts à celui des malades reçus fut à peu près comme . . . . . 1 : $8\frac{3}{4}$.

On trouve cette note pour le 13 de février : « Il est mort d'une » tympanite un homme dont l'abdomen, qui étoit d'un volume » immense, ne fournit qu'une livre de sérosité ; mais les intes- » tins étoient dilatés au-delà de toute mesure, et leurs parois » enflammées, sphacelées, avoient l'épaisseur du doigt.

» Le 3 de mars, un homme mourut d'une luxation des ver-

» tèbres lombaires et de la paralysie de la partie inférieure du » corps; l'ouverture fit découvrir en outre le sphacèle des vis- » cères du bas-ventre, particulièrement de la vessie.

» Le 5 de septembre, une femme mourut d'une fièvre dou- » ble-tierce, qui se termina par une suppuration au mésentère. (Les fièvres double-tierces de la famille des fièvres putrides malignes, provenant d'un amas de saburre dans les premières voies, finissent par produire des abcès dans les viscères abdominaux, la gangrène et le sphacèle.)

» Le 14 d'octobre, après avoir résisté à une fièvre rémit- » tente d'un mauvais caractère, un malade mourut d'une mé- » tastase vers la poitrine ».

Un grand nombre de mes propres observations m'a appris que dans les fièvres bilieuses, malignes, exanthématiques, continues-rémittentes, si la maladie est négligée, mal traitée, traînée en longueur, si on n'a pas fait vomir, ou si on n'a pas répété le vomitif lorsqu'il étoit encore nécessaire, la matière morbifique, passant du système gastrique dans celui de la circulation, se déposoit sur la poitrine, et occasionnoit une toux continuelle et une respiration difficile avec bruit et sifflement: qu'alors on ne sauvoit les malades qu'avec les stimulans et les incisifs, le tartre stibié, le kermès, les vésicatoires, la racine d'arnica.

Dans l'année 1762, le nombre des malades reçus fut de 1030

Il en mourut 87

La proportion des morts aux malades étoit à peu près comme . . . . . 1 : $11\frac{8}{10}$.

Le registre ne constate point combien il y eut de malades et de morts chaque mois. Cependant la mortalité fut plus forte dans les mois d'avril, mai et juin.

Au mois de janvier de cette année, un homme mourut de la fièvre maligne, après la délitescence d'une parotide. Il en périt deux autres, au mois de mars, de la même maladie, sans qu'il y eût eu délitescence. « Le 5 d'août, il mourut un homme qui » avoit un squirrhe prodigieux au foie, et la vésicule du fiel très-

» tuméfiée, pleine, comme un stéatome, d'une graisse entre-» mêlée de beaucoup de poils. Toutes les autres parties du bas-» ventre étoient aussi squirrheuses ».

Il périt plus de malades de la fièvre maligne au mois de décembre que dans les autres mois.

Le nombre des malades reçus en 1763 ne s'est pas trouvé.

Il en mourut 95

Il y en eut d'attaqués de la fièvre maligne . . . 193

Dont il mourut 28

Parmi les morts, on compte dans les mois d'août, septembre et octobre des dysentériques au nombre de 9

La proportion des morts avec les malades de la fièvre maligne fut comme . . . . . 1 : 6 $\frac{6}{7}$

Le nombre de dysentériques morts fut au nombre total des morts, comme . . . . . 1 : 10 $\frac{5}{9}$

Celui des morts de la fièvre maligne fut au nombre total des morts, comme . . . . . 1 : 5

Il y eut plus de morts dans l'hiver que dans les autres saisons de l'année; et ce furent sur-tout des individus attaqués de maladies chroniques.

« Le 21 avril, mourut un homme (ou une femme) d'une fiè-» vre rhumatismale maligne, dans laquelle les gonflemens » inflammatoires qui survenoient aux différentes extrémités » se sphacéloient aussitôt.

« Le 3 septembre, mourut d'un ictère noir chronique ac-» compagné d'hydropisie, un homme dont on trouva le foie » ulcéré et corrompu, et toutes les glandes du mésentère » squirrheuses ».

Le nombre total des malades reçus en 1764 fut de 857

Il en mourut 63

La proportion entre les morts et les malades est donc comme . . . . . 1 : 13 $\frac{1}{7}$

Le nombre des fièvres malignes fut de 181

Celui des morts, de 24

Ce qui établit une proportion de . . . . . 1 : 7 $\frac{1}{2}$

Celle des fièvres malignes aux autres maladies est de . . . . . 1 : 4 $\frac{4}{5}$

Celle des morts de la fièvre maligne à tous les morts, de . . . . . 1 : 2 $\frac{5}{8}$

Le nombre des malades fut beaucoup moindre que dans les trois précédentes années. Il y eut très-peu de maladies pendant l'automne, et elles ne furent point funestes. Le printemps, on en vit moins qu'en été, et plus qu'en automne; mais elles étoient plus meurtrières dans ces deux saisons. L'hiver fut assez semblable au printemps. Presque la moitié de ceux qui moururent périrent de la fièvre maligne.

« Le 6 d'avril, il mourut d'apoplexie, après une léthargie, » un homme (ou une femme) dans le cerveau duquel on trouva » un abcès, un autre aux environs de l'os pétreux, et un troi- » sième vers les sinus latéraux; en sorte que l'os occipital étoit » plein d'une matière purulente extravasée, qui descendoit, » par le trou occipital, le long de la moelle allongée ».

Au 2 novembre, on trouve ce qui suit: « Un malade mourut » ayant une migraine chronique. On trouva sur la selle du » turc et sur le nerf optique une tumeur vésiculaire de la » grosseur d'un œuf de pigeon ».

En 1765, le nombre total des malades reçus se monta à 903

Celui des morts à 87

Celui des fièvres malignes à 162

Celui des morts de cette maladie à 33

La proportion de tous les morts à tous les malades reçus fut comme . . . . . 1 : 10 $\frac{2}{5}$

Celle des morts de fièvre maligne à ceux qui en furent malades, à peu près comme . . . . . 1 : 5

Celle de ces derniers malades à tous les malades sans distinction, à peu près comme . . . . . 1 : 5 $\frac{1}{2}$

Celle des morts de fièvre maligne à tous les morts, comme . . . . . 1 : 2 $\frac{7}{11}$

Il y eut plus de morts le printemps que l'été, quoique les maladies fussent en beaucoup moindre nombre. Elles furent

aussi nombreuses en automne qu'en été, mais plus funestes. L'hiver on vit autant de malades qu'au printemps, mais un peu moins de morts.

Au 8 de janvier; on lit ce qui suit : « La malade mourut » en entrant à l'hôpital, et on trouva dans l'abdomen une » grande quantité de sérosité purulente, qui provenoit d'un » abcès crevé, situé entre les tuniques de l'estomac, qui étoit » perforé ».

Au 10 du même mois : « Un malade mourut ayant un ictère » noir avec un vomissement continuel. On trouva le pylore » et une partie du duodenum squirrheux et cancéreux. La vé- » sicule du fiel à demi-cartilagineuse contenoit au lieu de bile » une sérosité blanche ».

Au 20 mars : « Mourut un asthmatique dont le cœur étoit » immensément dilaté, qui avoit un polype considérable dans » le ventricule droit, et quatre livres de sérosité extravasée » dans la cavité droite de la poitrine ».

Au 7 de juillet : « Un malade mourut à la suite d'une fièvre » hémitritée, le mésentère étant entré en suppuration, et la » colliquation ayant eu lieu ».

Au 18 septembre : « Le malade avoit une fièvre rémittente » de mauvais caractère, avec suppuration des parotides ».

Au 4 novembre : « Une femme mourut dans une fièvre lente, » qui provenoit d'une tumeur squirrheuse, formant kyste, de » la grosseur de la tête, située dans l'abdomen, à droite, ad- » hérente à l'ovaire et au muscle psoas, contenant une matière » purulente caséeuse où se trouvèrent çà et là des poils ».

Dans ce registre et dans plusieurs autres, on parle souvent de personnes mortes de la fièvre maligne, *une apoplexie étant survenue.*

Dans l'année 1766, le nombre total des malades reçus fut de 1057

Celui des morts, de 69

Celui de fièvre maligne, de 117

Dont quatre eurent des pétéchies, et cinq le millet blanc.

La fièvre maligne en fit périr 14

La proportion des morts aux malades reçus a donc été à peu près comme . . . . . 1 : 15 $\frac{7}{23}$

Celle des fièvres malignes à toutes les autres maladies, comme . . . . . 1 : 9

Celle des morts de la fièvre maligne à ceux qui en furent malades, comme . . . . . 1 : 8 $\frac{5}{14}$

Celle des mêmes à tous les autres morts, comme. 1 : 5

Il y eut moins de malades au printemps que dans les autres saisons de l'année, mais plus de morts. Il mourut très-peu de malades dans l'été, quoique les maladies fussent très-multipliées. L'hiver fut très-meurtrier, quoique les maladies ne fussent pas plus nombreuses qu'au printemps. Dans l'automne, les maladies furent plus rares qu'en été, moins que pendant l'hiver et le printemps, et peu funestes.

Au 20 janvier, on lit ce qui suit : « Il est mort un homme » d'une fracture au crâne, qui s'étendoit dans l'os pariétal » gauche jusqu'à la suture coronaire, et dans le droit jus- » qu'à l'orbite. Il y avoit dans la partie inférieure du cerveau » jusqu'à trois onces de sang extravasé. Cette fracture pro- » venoit d'une chute ».

Au 2 de juillet : « Un malade mourut de la rage vingt-quatre » heures après son entrée dans l'hôpital. Il avoit été mordu » le 15 du mois précédent ».

Au 12 du mois d'août : « Un homme mourut d'une fièvre » rhumatismale ; il s'étoit fait sur la gorge et sur la langue un » dépôt considérable, qui le suffoqua en peu d'heures ».

En 1767, le nombre des malades reçus fut de . 1017

Il en mourut 78

De ces malades, il y en eut d'attaqués de la fièvre maligne,

Sans exanthèmes	93
Avec millet blanc	12
Avec pétéchies	5
Total	110
Dont il mourut	16

La proportion du nombre total des morts à celui des malades reçus fut comme. . . . . 1 : 13 $\frac{2}{26}$

Celle des malades de la fièvre maligne à tous les autres malades fut à peu près comme. . . . . 1 : 9 $\frac{3}{11}$

Celle des morts de cette maladie à ceux qui en furent attaqués, comme. . . . . 1 : 6 $\frac{7}{8}$

L'été les maladies furent nombreuses, mais peu funestes : il y en eut moins l'automne, mais elles furent très-meurtrières : il y en eut encore moins l'hiver que l'automne, et de même le printemps suivant : mais la proportion des morts aux malades fut la même que pendant l'automne.

Au 25*** on lit ce qui suit : « Un homme est mort ayant un » ictère noir provenant du squirrhe du sphincter de la vési- » cule du fiel. Le foie étoit sphacélé ; et par un jeu extraor- » dinaire de la nature, tous les viscères tant de la poitrine que » de l'abdomen étoient changés de place, en sorte que le foie » se trouvoit à gauche, etc. ».

Au 26*** : « Un homme mourut dans la fièvre lente, ayant » la rate et toutes les glandes du bas-ventre obstruées, beau- » coup d'hydatides, et une hydropisie du péricarde. On ob- » serva aussi que le péritoine étoit squirrheux et de l'épaisseur » du pouce ».

Au 12 du mois d'août : « Une vieille femme mourut ayant » un ictère chronique. On trouva le foie ulcéré, des calculs » dans la vésicule du fiel, le mésentère squirrheux, la vésicule » du fiel squirrheuse aussi, calleuse et cartilagineuse ».

Au 13 novembre : « L'apoplexie fut occasionnée par une » chute ; on trouva après la mort une fracture qui s'étendoit » depuis la suture lambdoïde jusqu'au trou occipital ; du sang » extravasé dans le cervelet, et la dure-mère déchirée anté- » rieurement vers l'os frontal, de manière que le cerveau la » traversoit ; tout le cerveau étoit aussi rempli de sang extra- » vasé ».

En 1768, le nombre des malades reçus fut de. . 1066

Il en mourut. 83

Celui des malades attaqués de fièvre maligne,
Sans exanthèmes, de 115
Avec pétéchies, de. 1
Avec le millet blanc, de 4

Total. 120
Il en mourut 17

La proportion de tous les morts à tous les malades étoit donc à peu près comme . . . . . 1 : 12 $\frac{2}{9}$

Celle des malades de fièvre maligne à tous les malades, à peu près comme . . . . . 1 : 8 $\frac{5}{6}$

Celle de tous les morts de cette maladie à tous les morts en général, comme . . . . . 1 : 4 $\frac{15}{17}$

Ou environ comme . . . . . 1 : 5

Il y eut au printemps et en automne beaucoup de morts sur peu de malades; en juin et juillet peu de morts sur beaucoup de malades; en hiver peu de morts et peu de malades.

Au 17 de juin on lit ceci : « Un homme mourut avec un » ictère noir chronique : je lui trouvai le foie, le col de la vésicule du fiel, le mésentère et le réservoir du chyle squirrheux » le corps étoit amaigri; et au lieu de bile, il y avoit dans la » vésicule un sang très-noir ».

J'ai trouvé une ou deux fois, en ouvrant des cadavres, la bile d'un jaune foncé, et semblable à de la lie : au premier aspect, avant que j'y trempasse un papier non collé, elle paroissoit être du sang très-noir. Mais peut-être l'auteur de l'observation aura-t-il vu réellement du sang très-noir.

Au 20 du même mois : « Il est mort d'un vomissement » chronique, provenant d'un squirrhe considérable du pancréas qui étoit adhérent à l'estomac, et d'obstruction du » foie, lequel contenoit un grand nombre d'abcès ».

En 1769, le nombre total des malades reçus fut de 1135
Celui des morts, de. 75
Celui des malades attaqués de fièvre maligne sans efflorescences 58

Avec des pétéchies 6
Avec du millet blanc 3
Avec petite vérole confluente. 1

Total des fièvres malignes 68
Malades morts de cette maladie 21

Le rapport de tous les morts à tous les malades reçus étoit à peu près comme . . . . . 1 : 15 $\frac{2}{9}$

Celui des fièvres malignes à toutes les autres maladies, à peu près comme . . . . . 1 : 16 $\frac{11}{17}$

Celui des morts de la fièvre maligne à ceux qui en furent attaqués, comme. . . . . 1 : 3 $\frac{5}{12}$

Celui des morts de la fièvre maligne à tous les morts en général, comme . . . . . 1 : 3 $\frac{4}{7}$

Il y eut beaucoup de maladies pendant l'été. Les fièvres malignes parurent sur la fin de juin, et furent dans toute leur force au mois d'août. La plupart de ceux qui moururent dans ce mois périrent de la fièvre maligne. Les maladies du printemps et celles de l'automne furent à peu près égales en nombre, mais moindres que celles de l'été. Il y eut plus de morts au printemps que dans aucune autre saison, et principalement de maladies chroniques, de phthisies, d'hydropisies, etc. Après le printemps, la saison la plus funeste fut l'automne. L'hiver fut la plus salubre de toutes.

Au douzième de *** on lit : « Ce malade mourut d'une ca-
» chexie ictérique. On lui trouva le foie très-considérable,
» dur, d'un jaune rouge dans sa substance, et une sérosité
» jaune extravasée dans la poitrine et dans l'abdomen ».

En 1770, le nombre des malades reçus fut de . 1253
Celui des morts, de. 73
Celui des fièvres aiguës 92
Avec pétéchies 9
Avec millet blanc 7
Avec pourpre 2

Total de toutes les fièvres malignes 104
Nombre de ceux qui en moururent 24

Le rapport du nombre total des morts au nombre total des malades reçus est donc à peu près comme . 1 : 16 $\frac{9}{10}$

Celui des fièvres malignes à toutes les maladies, à peu près comme . . . . . 1 : 11 $\frac{9}{20}$

Celui des morts de la fièvre maligne à ceux qui en furent attaqués, comme . . . . . 1 : 4 $\frac{1}{3}$

Celui des morts à tous les morts en général, comme 1 : 3 $\frac{1}{24}$

Il y eut un très-grand nombre de maladies pendant l'été et au commencement de l'automne, mais elles ne furent presque point meurtrières. Dans les mois de novembre et de décembre, elles furent moins nombreuses, mais plus funestes. Au printemps elles furent plus rares qu'en été et en automne, mais la mortalité fut plus grande à cause des maladies chroniques et des fièvres malignes.

Au 8 de janvier, on lit ce qui suit : « Ce malade mourut » ascitique ; on lui trouva le foie squirrheux et comme carti- » lagineux, et il avoit dans le ventre plus de quarante mesures » d'eau ».

Au 17 février : « Ce malade mourut ictérique, ayant eu un » hépatitis. On lui trouva le foie squirrheux et stéatomateux, » de manière qu'il étoit d'un volume énorme et pesoit plus » de vingt livres ».

Au 20 mars : « Ce malade mourut d'un asthme sec : on trou- » va les poumons adhérens à la plèvre et entièrement squir- » rheux, et le cœur d'un volume extraordinaire ».

Au 28 : « Ce malade mourut d'un asthme sec : on trouva les » poumons remplis de tubercules et adhérens, et un empyème » considérable qui s'étoit crevé dans la cavité de la poitrine ».

Au 12 de mai : « Cet homme est mort d'une chute de très- » haut : la paralysie des parties inférieures provenoit de la » fracture et de la luxation de la dernière vertèbre de la » poitrine ».

Au 2 de juin : « Ce malade mourut ayant un ictère noir qui » venoit d'un squirrhe au foie et de calculs dans la vésicule » du fiel. On trouva le foie déjà putréfié et gangréneux, et des » calculs dans le duodenum ».

En 1771, le nombre des malades reçus fut de .	1216
Celui des morts, de	100
Celui des fièvres malignes sans efflorescences .	305
Avec pétéchies	35
Avec millet blanc	6
Avec une éruption scarlatine	2
Total	348
Nombre de ceux qui en moururent	45

Le nombre total des morts est donc à celui des malades, à peu près comme . . . . . 1 : 12 $\frac{1}{5}$

Les fièvres malignes sont à toutes les maladies, à peu près comme . . . . . 1 : 3 $\frac{1}{2}$

Les morts de la fièvre maligne sont à ceux qui en ont été attaqués, comme. . . . . 1 : 7 $\frac{12}{45}$

Les morts de la fièvre maligne sont à tous les morts ensemble, comme . . . . . 1 : 2 $\frac{2}{9}$

Depuis le commencement d'avril jusqu'au commencement de septembre, il y eut beaucoup de maladies. Elles furent très-funestes au printemps, et le moins possible en été. L'hiver fut moins meurtrier que le printemps, et plus que l'été. Ce fut dans le mois de mai qu'il mourut le plus de monde.

On lit ce qui suit au 28 janvier: « On la reçut ayant des engelures un peu sphacélées : aussitôt après son entrée, elle » fut saisie d'un spasme et de mouvemens convulsifs, au milieu » desquels elle expira ».

Au 2 avril : « Ce malade mourut ayant les vertèbres lombaires fracturées et luxées, et une paralysie des parties inférieures du corps. Il étoit tombé de fort haut ».

Au 14 idem : « Ce malade est mort d'une fièvre maligne, et » suffoqué par d'énormes parotides ».

Au 24 de juillet : « Ce malade est mort d'un sphacèle de la » face, provenant d'une diathèse scorbutique ».

Au 30 idem : « Ce malade est mort d'un spasme et de » convulsions : on trouva vers la base du crâne une once de » sang extravasé ».

Au 16 septembre : « Ce malade est mort convulse dans le

» tétanos ; ce qui provenoit d'une commotion de l'épine du » dos ».

Au 29 idem : « Une fièvre remittente pernicieuse succéda » à la fièvre maligne : le malade mourut au milieu d'un pa- » roxysme accompagné de convulsions ».

Au 10 novembre : « Ce malade est mort asthmatique : il » avoit au cœur une dilatation anévrismale avec des concré- » tions polypeuses cartilagineuses ».

Au 29 décembre : « Ce malade est mort d'un asthme sec, » convulsif : on lui trouva les poumons squirrheux ».

En 1772, le nombre des malades reçus fut de	1305
Celui des morts, de	79
Celui des fièvres malignes sans efflorescences, de	352
Avec pétéchies, de	27
Avec millet blanc, de	8
Total	387
Nombre de ceux qui en moururent	53

Le rapport de tous les morts à tous les malades, fut à peu près comme . . . . . 1 : 16 $\frac{1}{2}$

Celui des fièvres malignes à toutes les maladies, à peu près comme . . . . . 1 : 3 $\frac{2}{5}$

Celui des morts de la fièvre maligne aux malades qui en furent attaqués, comme . . . . . 1 : 11 $\frac{2}{11}$

Celui de ces mêmes morts à tous les morts en général, à peu près comme . . . . . 1 : 2 $\frac{4}{12}$

Depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin, presque tous ceux qui moururent périrent de la fièvre maligne. Ce fut du commencement de mai à la fin d'octobre qu'il y eut le plus de maladies, et dans le mois de novembre et de décembre qu'il y en eut le moins. Le fort de l'hiver et tout le printemps furent très-funestes : l'été le fut moins ; l'automne bien moins encore.

En 1773, le nombre des malades reçus fut de . .	1176
Celui des morts, de	63
Celui des fièvres malignes sans efflorescences, de	109

Avec pétéchies, de 5
Avec millet blanc, de. 1

Total 115
Il en mourut 13

Le rapport de tous les morts à tous les malades reçus, fut comme . . . . . 1 : 18 $\frac{2}{3}$

Celui des fièvres malignes à tous les malades en général, à peu près comme . . . . . 1 : 10 $\frac{2}{5}$

Celui des morts de cette maladie aux malades qui en furent attaqués, comme . . . . . 1 : 8 $\frac{12}{13}$

Il y eut autant de malades l'été que le printemps, mais la mortalité fut différente. Elle fut très-considérable au printemps, et due en grande partie aux maladies aiguës : elle le fut moins l'automne, moins encore l'été. L'hiver fut très-salubre.

On lit ce qui suit au 9 de septembre : « Après avoir surmonté » deux fois une fièvre d'abord aiguë et ensuite rémittente, ce » malade mourut subitement : on lui trouva le cœur très-flas- » que, et une petite portion de l'estomac sphacélée.

Au 10 d'octobre : « Ce malade mourut dans le marasme et » avec un ictère noir : on trouva le mésentère squirrheux, et » ses glandes presque cartilagineuses ; la vésicule du fiel étoit » pleine de calculs ».

En 1774, le nombre des malades reçus fut de 992
Celui des morts, de 58
Celui des fièvres malignes sans efflorescences, de 65
Avec pétéchies, de 8
Avec millet blanc, de 3

Total 76
Nombre de ceux qui en moururent 11

Le rapport de tous les morts à tous les malades reçus, fut comme. . . . . 1 : 17 $\frac{3}{29}$

Celui des fièvres malignes à toutes les maladies, comme . . . . . 1 : 13 $\frac{1}{19}$

Celui des morts de cette maladie aux malades qui en furent attaqués, comme . . . . . 1 : 6 $\frac{10}{12}$

Celui de ces mêmes morts à tous les morts en général, comme . . . . . 1 : 5 $\frac{4}{11}$

Les maladies furent plus nombreuses et plus funestes au printemps; très-peu nombreuses, mais aussi funestes en été; plus nombreuses en automne qu'en été, mais moins souvent funestes : l'hiver fut salubre.

Au 21 février, on lit ce qui suit : « Ce malade mourut d'un » asthme convulsif, ayant eu la colique des peintres ».

En 1775, le nombre des malades reçus fut de. . 1206

Celui des morts de 63

Le rapport de tous les morts à tous les malades reçus, fut comme . . . . . 1 : 19 $\frac{1}{9}$

Le registre ne dit point combien il y eut dans cette année de fièvres malignes, ni le nombre de ceux qui en moururent.

Depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de septembre, les maladies, quoique nombreuses, ne furent pas très-funestes. Vers le milieu de l'automne, pendant l'hiver et au commencement du printemps, il y en eut moins, mais la mortalité fut plus considérable.

Si on compare le nombre total des morts pendant ces quatorze années avec celui des malades qui ont été reçus dans le même temps, on trouvera que la proportion moyenne entre les premiers et les derniers est à peu près comme . . . . . 1 : 14 $\frac{3}{7}$

La proportion moyenne entre les morts de la fièvre maligne pendant douze ans et ceux qui en ont été attaqués dans le même temps est à peu près comme 1 : 7 $\frac{1}{10}$

La proportion moyenne entre les morts de fièvre maligne pendant douze ans, et tous les morts en général dans le même temps, est à peu près comme . 1 : 2 $\frac{10}{19}$

Sur deux cent soixante-dix malades qui périrent de la fièvre maligne, dix-neuf moururent ayant des parotides, et chez cinq autres les parotides rentrèrent avant la mort.

Sur deux cent quatre-vingt-dix-huit malades, vingt-un attaqués de la fièvre maligne périrent de sphacèle au coccyx.

Le registre parle souvent d'asthme devenu mortel, provenant d'hydropisie du thorax et du péricarde.

On y trouve noté avec soin que beaucoup de bossus ont péri de phthisie, de péripneumonie, d'asthme, d'hydropisie de poitrine.

On y trouve aussi constamment que beaucoup de phthisiques, et la plupart des hydropiques, particulièrement ceux dont l'eau étoit amassée dans la poitrine, avoient succombé plutôt au printemps que dans aucune autre saison de l'année.

J'y ai même vu souvent ajoutée la manière dont les fièvres malignes avoient fait périr les malades. Ils mouroient « con-» vulses, frénétiques, par une apoplexie qui survenoit, par » une congestion à la tête qui produisoit l'hémiplégie, avec » une parotide, suffoqués par d'énormes parotides, par la » rentrée d'une parotide, par une gangrène interne des paro-» tides, par une métastase sur les poumons, par un dépôt sur » le bas-ventre, par le sphaeèle du siége, par la gangrène des » endroits où étoient les vésicatoires ».

Une observation constante et ces registres nous apprennent également que certains temps de l'année sont plus meurtriers que d'autres. Ainsi le printemps l'est ordinairement plus qu'aucune autre saison de l'année. L'hiver l'est moins que le printemps; mais la différence n'est pas considérable. Ces deux saisons sont mortelles pour ceux qui sont attaqués de maladies anciennes, pour les phthisiques, les hydropiques, etc. Mais le printemps est aussi la saison des maladies aiguës; en sorte que la mort moissonne dans le même temps des malades de maladies chroniques, et des malades de maladies aiguës. Ainsi le rapport du printemps aux autres saisons est bien différent chez nous de ce qu'on le trouve dans Hippocrate, qui assure (livre 3, aphor. 6) que le printemps est la plus salubre de toutes les saisons de l'année, et la moins funeste aux malades.

Ces observations s'accordent avec celles faites par d'autres, et principalement par Süfsmilch. Mais on établira un autre ordre pour les saisons, si on considère, non pas la mortalité, mais le nombre des maladies qui ont lieu pendant chacune

d'elles. L'été qui en produit un très-grand nombre, mais qui ordinairement sont rarement mortelles, tiendra le premier rang. Ensuite viendra l'automne. Le printemps en compte presque toujours moins que l'automne, et l'hiver infiniment peu.

Mais je parle ici de ce qui a lieu communément; car les ouvrages des médecins fournissent de nombreuses preuves qu'il existe quelquefois des constitutions irrégulières, et en quelque sorte monstrueuses.

Fin de la première partie.

SECONDE PARTIE.

PREFACE DE L'AUTEUR.

Voici la seconde partie de ma *Médecine Pratique;* elle est le résultat d'une observation attentive auprès du lit des malades.

Je n'ai pas plus cherché cette année qu'auparavant des faits extraordinaires; mais je me suis occupé tout entier à présenter un tableau fidèle de la constitution de l'année, des vicissitudes du temps, de la matière morbifique et des maladies; à noter avec exactitude les combinaisons variées des maladies, et les changemens successifs et réciproques des unes dans les autres, leurs formes singulières qui se montroient dans le même temps, et provenoient de la même cause, comme autant de têtes différentes de l'hydre de Lerne.

Si le zèle d'un certain nombre de médecins secondoit mes efforts, on pourroit peut-être un jour établir sur des bases plus solides un système des fièvres; et beaucoup de choses recueillies par d'autres, mais sans ordre, sans aucun rapport avec les découvertes déjà existantes, semblables aux parties d'un tout qui seroient dispersées dans le vaste champ des observations, se réuniroient enfin pour former un édifice unique, supérieur à toutes les attaques des raisonneurs et des sophistes, puisque ce seroit l'ouvrage immortel de l'éternelle nature.

C'est la raison pour laquelle j'ai recueilli, comme de-

vant servir un jour, bien des choses, principalement parmi celles que j'ai observées sur les cadavres. Je me suis borné à cette description simple des temps et des maladies, description très-utile, si je ne me trompe, mais peut-être dégoûtante pour le lecteur par un style monotone, jamais élevé, puisqu'elle retrace des objets souvent les mêmes et toujours très-connus. Mais j'ai mieux aimé plaire à peu de personnes, et être utile à un grand nombre, que de capter, par une agréable variété d'objets et d'expressions, l'admiration stérile de la multitude.

J'atteste ne m'être attaché de préférence à aucune méthode, mais avoir choisi celle qu'exigeoient la constitution de l'année et la maladie correspondante : qu'ainsi j'ai employé quelquefois la saignée et le traitement antiphlogistique seuls ; très-souvent le vomitif presque uniquement, et souvent l'un et l'autre de ces deux genres de secours en même temps.

Sans doute ceux-là sont dignes d'éloges qui cherchent à faire des découvertes ; mais ceux-là aussi ne perdent pas leur temps qui examinent, restreignent, développent, rectifient les idées de ceux qui les ont précédés. Les premiers découvrent des régions jusqu'alors inconnues : les autres font valoir l'héritage qu'ils ont reçu de leurs pères, avec moins de gloire à la vérité, mais avec autant d'avantage.

Si je parviens à faire comme ces derniers, j'aurai recueilli un prix digne de ma patience et de mon travail.

MÉDECINE PRATIQUE.

ÉPHÉMÉRIDES,

OU

JOURNAL DE L'ANNÉE 1777.

CHAPITRE PREMIER.

JANVIER. Au commencement de janvier, il tomba beaucoup de neige, et il souffla par intervalles des vents très-violens. Vers le milieu du mois, il y eut quelques jours tempérés. Le 17, le froid reprit et il dura jusqu'au 23. Ensuite le temps se radoucit de nouveau, et les neignes fondirent.

Le 17 et le 19, le plus grand froid de tout le mois se fit sentir; le thermomètre de Réaumur descendit à huit degrés au-dessous du point de la congélation.

Les 13, 23, 24, 25 et 26, le moindre froid eut lieu : le thermomètre monta à un degré au-dessus.

La chaleur moyenne de l'atmosphère fut donc de deux degrés et demi au-dessous de 0 (1).

La plus grande hauteur du baromètre a été (le 17) de vingt-huit pouces six lignes (mesure de Vienne), et son plus grand abaissement (le 8 et le 19) de vingt-sept pouces et demi.

(1) Cette chaleur moyenne s'évaluoit en additionnant les degrés de chaleur de tous les jours du mois, et en divisant la somme totale par le nombre des jours de ce mois.

La diarrhée inflammatoire fut très-dominante pendant ce mois : aussi y eut-il beaucoup de pleurésies, de rhumatismes inflammatoires, de lombago, de sciatiques. La marche de ces maladies étoit vive, impétueuse et dangereuse. Il y eut un grand nombre de malades, et cependant peu de morts.

L'emploi de la saignée et du traitement anti-phlogistique en général fut très-fréquent et très-avantageux pendant cette période, tandis que celui des vomitifs fut très-rare.

CHAPITRE II.

Février. Depuis le commencement de ce mois jusqu'à son milieu à peu près, il y eut de grandes alternatives de froid et de chaud, deux jours de froid remplaçant deux jours d'une température très-douce, et réciproquement. Il ne tomba qu'une ou deux fois de la neige, et en petite quantité. A compter du 15, le temps fut serein et sec pendant quatre jours : mais le reste du mois fut en grande partie nébuleux et très-humide. Il tomba une fois très-peu de neige. Les vents ne se firent point sentir, ou que très-modérément.

Le 1 et le 2 du mois furent les jours du plus grand froid : le thermomètre descendit à sept degrés et demi au-dessous du terme de la congélation.

La chaleur moyenne de l'atmosphère pendant le moins a donc été d'un demi-degré au-dessus du terme de la congélation.

La plus grande hauteur du baromètre fut (le 26 et le 27) de vingt-huit pouces trois lignes.

Son plus grand abaissement (le 18) de vingt-sept pouces deux lignes et demie.

Il y eut pendant la première moitié du mois des fièvres qui, par leur caractère, leur nombre et leur terminaison,

ne différoient point de celles qu'on avoit observées au commencement de l'année. Mais dans la deuxième moitié, le nombre des maladies diminua, leur caractère fut moins alarmant, leur marche moins vive : elles furent moins funestes.

Sur la fin du mois, la fièvre catarrhale se montra plus souvent, et la pleurésie moins, à moins qu'on ne veuille nommer cette fièvre catarrhale une pleurésie, mais plus douce et plus modérée dans ses attaques, qui n'obligeoit point les malades à garder le lit, et qui duroit plus long-temps que la pleurésie aiguë qui s'étoit montrée auparavant.

Cette fièvre catarrhale céda au traitement anti-phlogistique, aux saignées, aux décoctions de plantes émollientes avec un peu de nitre.

J'ai vu bien des fois, et cette année et les autres années, ces sortes de fièvres catarrhales, quand elles paroissoient dans un temps qui favorisoit l'inflammation, dégénérer en phthisie pulmonaire incurable. La cause de ce malheur vient de ce que l'on pense ici que la saignée ne convient jamais au catarrhe, et de ce que l'on ne cherche pas à distinguer l'espèce de catarrhe qui exige ce secours, de celle à laquelle il est contraire.

On comprend sous le même nom des maladies absolument différentes, et qu'on croit être toujours cette maladie dans laquelle la saignée est toujours nuisible.

Les catarrhes de cette saison provenoient d'une disposition inflammatoire de tout le corps, et particulièrement du poumon; ils étoient ou tout-à-fait inflammatoires, ou compliqués d'inflammation; et il eût été plus convenable de les nommer *pleurésies* ou *péripneumonies mitigées*. Leur traitement se réduisoit à une ou deux saignées, une boisson émolliente, nitrée, prise abondamment; et lorsque l'inflammation étoit abattue, et que cependant la toux reparoissoit par l'habitude, un narcotique le soir apaisoit l'irritation des poumons.

Mais cette douceur apparente de la maladie en impose elle-même à un grand nombre. Ils ne se précautionnent point

contre le froid ; ils mangent de la viande, et boivent du vin comme à l'ordinaire, et se persuadent avoir assez fait pour une maladie aussi légère (qu'ils croient même, à raison d'une certaine salubrité imaginaire, devoir leur tourner heureusement), si une fois ou deux par jour ils boivent une tasse de quelques décoctions pectorales. Pendant ce temps, l'inflammation des poumons, quoique peu considérable, forme des fusées à l'intérieur de cet organe, qu'elles inondent tôt ou tard d'un pus formé insensiblement et renfermé dans de petites poches.

L'espèce de catarrhe que l'on observe souvent dans un autre temps, ou le catarrhe bilieux, a une marche tout-à-fait différente. Lorsqu'une fièvre bilieuse domine, et particulièrement la pleurésie du même caractère, beaucoup d'autres affections moins graves, pas encore bien formées ni caractérisées par les signes qui leur sont propres, se montrent en même temps comme composant le cortége de la maladie principale. Parmi elles se remarque une espèce de catarrhe, dont le caractère ne diffère pas de celui de la maladie principale, mais qui est seulement d'un degré inférieur. De même que la fièvre dominante elle-même, ce catarrhe est exaspéré par la saignée, et sur-tout la saignée abondante et répétée. Mais il cède quelquefois à un purgatif, plus certainement à un vomitif, et très-certainement à l'un et à l'autre réunis.

Il parut alors quelques fièvres intermittentes, que l'on guérissoit facilement, en n'employant presque que des fondans doux et anti-phlogistiques.

Comme, sur la fin de l'année dernière, j'éprouvai une maladie très-maligne, dont je ne guéris qu'avec beaucoup de difficulté, et après avoir lutté long-temps contre la mort, un grand nombre d'observations particulières aux mois de janvier et de février me manquent.

Je remplacerai ce que j'ai ainsi perdu par la relation de cette fièvre très-grave, qui fut écrite avec un soin extrême par Antoine Cœnen, élève en médecine, d'une intelligence peu ordinaire, qui ne me quitta pas un seul moment, et à

l'attachement duquel je me plais à rendre ici ce témoignage authentique. Cette relation me semble contenir plusieurs observations qui ne sont pas d'une moindre importance que celles que nous a laissées Hippocrate. La gravité de la maladie est certainement égale de part et d'autre, et la fidélité de la narration n'est pas ici inférieure.

J'avoue que je préfère le plus souvent les histoires des maladies écrites par les médecins qui ne les ont pas éprouvées eux-mêmes, mais qui, les ayant observées sur d'autres, les ont consignées avec soin dans leurs journaux.

Cette opinion, étant contraire à celle de beaucoup d'autres, pourra paroître moins probable par cette raison : mais j'ai éprouvé combien il est différent de concevoir une maladie que l'on voit dans un autre, et ensuite de la décrire exactement, ou de l'éprouver sur soi-même, et (en supposant qu'on soit médecin) de reconnoître sa propre maladie, de juger de son intensité, de sa cause, de sa terminaison, et de lui opposer un traitement rationnel, et non celui que dicteroient la peur et la confusion des idées.

Il est rare qu'un malade quelconque fasse l'histoire de sa maladie d'une manière moins suivie et moins propre à former un bon diagnostic, qu'un médecin lui-même qui se voit obligé sérieusement de demander des conseils à un autre médecin.

J'en ai connu plusieurs qui se sont traités eux-mêmes fort mal, qui se sont même tués, quoique le cas où ils se trouvoient fût clair et sans difficulté, et qu'ils eussent été utiles à tout autre malade. Il y en eut un qui, pour un léger mal de tête qui annonçoit un coryza prêt à se déclarer, se fit saigner copieusement et jusqu'à perdre connoissance, au grand détriment de sa santé, qu'une perte de sang aussi énorme affoiblit pour très-long-temps. Il se croyoit menacé prochainement d'apoplexie, idée qu'il eût rejetée facilement à l'égard de tout autre d'un même tempérament que le sien. Un autre médecin, célèbre par ses écrits et par son expérience, craignant l'apoplexie, dont personne n'étoit cependant plus éloigné que lui, se faisoit saigner tous les mois une fois, et même deux : en sorte que

pour fuir un genre de mort imaginaire, il en trouva un bien certain. Il avoit oublié ce proverbe d'un poète latin :

Nonne hæc stultitia est, ne moriare, mori ?

Révoltés de la perspective du sort qui nous attend tous, s'aimant à l'excès, ils n'ont ni la modération, ni le bon esprit nécessaires pour apprécier la santé dont ils peuvent jouir ainsi que ceux qui leur appartiennent, et pour se soumettre à leur mauvaise fortune.

Il y a quelques années, faisant, en Hongrie, les fonctions de ce qu'on appelle un physicien, je fus attaqué deux fois d'une fièvre automnale putride très-grave. Depuis, j'éprouvai très-souvent des fièvres intermittentes, quotidiennes, tierces, en sorte que dans l'espace d'un an et demi j'en eus des rechutes continuelles, malgré tous les secours que je pus employer, malgré le quinquina lui-même qui sembloit avoir perdu sa vertu fébrifuge, puisque pendant une année entière j'en prenois tous les jours à très-forte dose, et sans négliger les autres secours indiqués.

Enfin, quittant malgré moi un pays que j'aimois, et un climat qui d'ailleurs n'étoit point insalubre, je vins à Vienne pour ranimer dans le commerce de mes amis un esprit que le travail et une longue maladie avoient fatigué, et profiter de leurs conseils pour le rétablissement de ma santé.

Je me rétablis, de manière cependant que de temps en temps j'avois la bouche amère, l'épigastre douloureux, et le teint légèrement jaune.

Je passai ainsi quinze mois à peu près, avec une santé chancelante que je ne pouvois raffermir par aucun moyen.

A l'approche de l'automne de 1776, me trouvant surchargé d'un travail considérable et ingrat, et en même temps accablé de chagrins domestiques profonds, et qui m'affectoient d'autant plus que je cherchois à les concentrer au-dedans de moi, l'amertume de la bouche et la douleur à l'épigastre commencèrent à se faire sentir plus fortement. Des médicamens salins et eccoprotiques soulagèrent ce mal sans le guérir.

Après le milieu de décembre de la même année, m'étant réveillé un matin au milieu de sueurs inaccoutumées, il me sembloit avoir sur la région de l'estomac un poids considérable, qui ne se fit plus sentir sitôt que je fus levé. Je supportois plus impatiemment le froid qu'à l'ordinaire, même dans une chambre bien échauffée : j'avois des rapports très-brûlans, et une âcreté que rien ne peut exprimer, sans que cependant mon appétit fût diminué.

J'aurois pu prévenir le mal qui me menaçoit, si je ne me fusse oublié moi-même, mon esprit étant entraîné ailleurs avec violence.

Le 20 du même mois, sur les sept heures du soir, je commençai à sentir une douleur sourde à la tête, une pente irrésistible au sommeil, tous les sens embrouillés, de la douleur de reins et de la courbature. La nuit se passa sans sommeil ni tranquillité, avec beaucoup d'agitation et de chaleur.

Le 21, une prise de crême de tartre me procura sept évacuations. Je n'en fus point soulagé. Le mal de tête étoit considérable, la fièvre plus forte ; la nuit fut plus mauvaise.

A cette époque, le malade n'ayant plus ses idées assez nettes, ne put se traiter lui-même (1). On lui administra des boissons rafraîchissantes.

Le 22, tous les accidens augmentèrent. La tête se soutenoit pendant le jour ; mais la nuit fut pénible, et il y eut un peu de délire. On continua le même traitement.

Le 23 et le 24, grande augmentation dans les symptômes : le pouls étoit plein, fréquent, fort ; la nuit fut agitée ; il y eut peu de sommeil, et il fut troublé par des rêves fâcheux ; la tête n'étoit pas nette. On administra plusieurs lavemens, et du reste le même traitement.

Le 25, aucun amendement. On tira sept onces de sang, qui se couvrit d'une croûte étendue, de couleur cendrée tirant

(1) Il est même vraisemblable que le détail qui suit lui a été fourni par quelqu'un.

sur le livide, tremblante, sans consistance, parfaitement semblable à de la gelée. Le malade ne fut point soulagé. Le soir on fit une saignée semblable : il n'y avoit point de couenne ; le sang étoit d'une couleur très-rouge, la partie rouge étoit épaisse, tenace et sans sérosité. La nuit fut très-agitée, et la tête se perdoit de temps en temps.

Le 26, la chaleur étoit considérable, continuelle, et point entre-coupée de frissons comme dans le commencement de la maladie ; le pouls étoit très-fréquent et foible ; la confusion des idées plus grande que les jours précédens. On appliqua des sinapismes à la plante des pieds : le traitement fut d'ailleurs le même. La nuit fut encore plus fâcheuse.

Le 27, la chaleur étoit considérable, le pouls plus fréquent et plus foible. Il y eut peu de sommeil, des terreurs, de l'agitation de corps, et des propos sans suite. On appliqua deux vésicatoires aux jambes : on donna la tisane d'orge fortement acidulée avec l'esprit de vitriol, l'extrait de quinquina et le camphre. Il y avoit ardeur d'entrailles. La nuit fut très-orageuse, sans sommeil ; le malade délira et parla beaucoup.

Le 28, les hypocondres étoient tendus, élevés, douloureux, gonflés comme dans la tympanite. Il y avoit de temps en temps du délire, même pendant le jour. Le malade fit, dans les vingt-quatre heures, trente-trois selles spontanées, ce qui l'affoiblit beaucoup, et la langue se sécha.

Le 29, un lavement avec le lait, de la térébenthine dissoute dans un jaune d'œuf, et de la thériaque d'Andromaque arrêta le dévoiement. On posa deux nouveaux vésicatoires aux cuisses, et on appliqua encore des sinapismes à la plante des pieds. La nuit, le malade fut assoupi : le jour, on continua les remèdes de la veille.

Le 30 et le 31, il y avoit assoupissement, et délire plus ou moins caractérisé. Le pouls étoit très-fréquent et petit. Le malade lâcha sous lui sans s'en apercevoir. Les nuits furent plus mauvaises que les jours.

Le 1er janvier 1777, il y eut une moiteur de tout le corps,

et un délire considérable et continuel. On appliqua deux vésicatoires aux bras.

Le 2, le délire fut continuel et furieux. Le malade rioit, crioit; ses yeux étoient saillans, son regard sévère, menaçant, fixe; sa voix rauque; il bégayoit, ramassoit des flocons, laissoit errer ses mains. Il avoit des soubresauts dans les tendons; le pouls étoit très-vif, très-fréquent, inégal, fort petit, et disparoissoit sous les doigts. Jusqu'alors on lui avoit donné l'extrait de quinquina à fortes doses : mais ce jour, ni les remèdes, ni les alimens ne pouvoient passer. Le soir, il y eut encore une moiteur générale, et il survint une toux accompagnée d'une expectoration de quelques crachats tenaces. On appliqua un large vésicatoire à la nuque.

Jusqu'à cette époque la maladie avoit toujours fait des progrès; mais alors on n'attendoit plus que la mort, et déjà on faisoit des dispositions pour les funérailles.

Le 3, dans la matinée, le malade fut plus tranquille; son délire étoit plus doux et n'avoit lieu que par intervalles; ses mains n'avoient plus aucun mouvement désordonné. Il demanda le bassin pour uriner. Il étoit extrêmement foible : il recommençoit à prendre ce qu'on lui présentoit. Il s'endormoit de temps en temps. La toux continuoit avec des crachats tenaces et pituiteux. Le soir, il dormit profondément, tranquillement avec une bonne respiration, et une sueur abondante, égale, universelle, qui dura toute la nuit, et qui le soulagea beaucoup : son pouls se releva un peu et fut plus vif.

Les urines, pendant tout le cours de la maladie, ne différoient pas beaucoup de l'état naturel, et elles avoient un nuage qui flottoit dans le milieu. La langue étoit ordinairement humide, le ventre mou, et la respiration louable.

Le 4, le malade recouvra sa présence d'esprit : il reconnut ceux qui l'environnoient, fut tranquille, et passa la journée sans éprouver de chaleurs. Il en eut un peu la nuit, et son sommeil fut mêlé de songes effrayans.

Depuis cette époque la tête continua à se soutenir. Cependant

les nuits ne furent pas tout-à-fait tranquilles, le malade se réveillant souvent, et ayant de petites sueurs. Il commença pour la première fois à désirer quelques alimens.

(1) Dans le temps que toute faculté des sens externes étoit suspendue, l'ame étant éloignée de son poste, c'est une chose étonnante combien cependant quelques-uns des sens internes avoient d'énergie. En effet, quoiqu'il se soit déjà écoulé une année entière, au moment où je tire cette observation de mon journal, je me rappelle avec exactitude et vivacité tous les objets autour desquels mon esprit égaré alloit se jouer.

Lorsque je commençai à reconnoître ceux qui m'approchoient (la vue, l'ouïe et les autres sens m'étant rendus comme subitement), je n'abandonnai pas les images que j'avois conçues pendant mon délire, et je cherchai pendant long-temps, quoique jouissant complètement de mes sens externes, à achever l'ouvrage que j'avois roulé dans ma tête pendant mon délire. D'où il arriva que, quoique je jouisse de toute ma présence d'esprit, et que je ne la perdisse jamais, quoique je me sentisse certain de moi-même et des miens, plusieurs croyoient que je délirois encore, parce que je disois des choses analogues à celles que j'avois conçues dans mon délire.

J'eus besoin ensuite, étant convalescent, d'un long examen et de plusieurs raisonnemens pour m'assurer si cet ouvrage, dont j'avois conservé une idée distincte et qui n'étoit nullement déraisonnable, avoit été conçu avant ma maladie, ou s'il n'étoit qu'une fiction de mon esprit entraîné par la violence du mal.

Depuis le 4 janvier jusqu'à la fin du mois environ, j'éprouvai nuit et jour une salivation abondante, une irritation continuelle de la gorge causée par l'afflux de l'humeur salivaire, ainsi qu'une toux très-incommode, la poitrine cependant étant en bon état et exempte de douleurs.

Des vertiges et des défaillances ne me permirent pas de rester sur mon séant.

(1) Ici Stoll reprend sa narration.

Tous les objets placés droits et perpendiculairement à l'horizon me paroissoient inclinés et penchés comme s'ils eussent été prêts à tomber sur moi. Ceux dont la situation étoit parallèle à l'horizon sembloient aller en s'élevant, en sorte que les personnes qui marchoient dans ma chambre me paroissoient monter par un plan incliné; et moi-même, marchant sur un plancher bien uni, je croyois être sur un lieu qui alloit en montant.

A mesure que je m'éloignois de ma maladie, ce vice de ma vue se corrigeoit peu à peu; mes forces s'affermissoient, et enfin la santé, la plus grande des déesses, commença à jeter sur moi un regard favorable.

Le 1er mars 1777, je repris le service de mon hôpital, et depuis j'ai toujours joui d'une santé constante et bien meilleure qu'avant cette maladie.

Les principaux remèdes employés furent le quinquina et les vésicatoires. Car je ne pus pas faire long-temps usage du camphre et de l'esprit de vitriol, à cause de l'ardeur considérable que ces deux médicamens excitèrent dans le ventre.

Le quinquina compléta aussi le traitement confirmatif (1).

(1) La maladie de Stoll et les principes qui ont été suivis dans son traitement méritent d'être remarqués. En remontant d'abord aux circonstances qui ont précédé la maladie, on ne peut que s'étonner de la confiance aveugle que Stoll a marquée pour le quinquina, qu'il a pris en substance et à très-forte dose pendant une année entière, pour se délivrer d'une fièvre intermittente très-opiniâtre et marquée tour-à-tour par des accès de fièvre tierce ou quotidienne. Un si excellent observateur a-t-il pu méconnoître tous les effets nuisibles d'un remède si énergique, et continué si long-temps et avec si peu de succès ? Pourquoi ne pas se borner à un simple changement de climat et à l'application des principes de l'hygiène pour obtenir une guérison solide ?

Plusieurs mois se passèrent ensuite dans une convalescence douteuse, ou plutôt dans un état manifeste de langueur, avec amertume de la bouche, douleur à l'épigastre, etc. La maladie aiguë dont il fut ensuite attaqué fut annoncée quelques jours d'avance par des frissons durant la matinée; la confusion des idées succéda bientôt aux symptômes gastriques, et c'est alors que le traitement de sa maladie

Je ne doute point que je n'eusse détourné cette horrible maladie de dessus ma tête, si, par un vomitif pris à temps, j'eusse enlevé le foyer de cet incendie qui me menaçoit, dont j'étois averti par des rapports âcres, par une bouche très-amère, une grande foiblesse d'estomac et des maladies du système gastrique qui avoient déjà eu lieu auparavant. L'incendie ayant une fois éclaté et fait des progrès, il étoit trop tard et inutile de chercher à éteindre l'étincelle qui l'avoit produit.

La seule ressouree consistoit à contenir par des moyens efficaces l'action septique de la maladie, de réveiller par le stimulus des vésicatoires la fibre engourdie, jusqu'au moment où la matière morbifique domptée pourroit être expulsée du corps.

Sur deux mille malades traités de maladies aiguës dans eet hôpital, je n'en ai vu aucun échapper à tant d'accidens réunis, et j'en ai vu beaucoup succomber à un moindre nombre.

Chacun donnera à cette fièvre le nom de *maligne;* et tous s'accorderont sur ce point, quoique l'idée que ce mot représente ne soit pas la même pour tous, et soit le sujet de beaucoup de disputes.

J'ai recueilli plusieurs histoires de fièvres que mes lecteurs

fut confié à un de ses élèves. Il est bien difficile de concevoir le motif des deux saignées pratiquées dans les premiers jours d'une fièvre qui portoit tous les caractères de bilioso-putride : aussi dès le lendemain tous les symptômes prirent la plus grande intensité, et il fallut recourir aux stimulans les plus décidés; dès le huitième jour de la maladie il survint une diarrhée symptomatique des plus alarmantes; au lieu d'insister sur les toniques comme une boisson vineuse, l'usage du vin de quinquina, etc. et de donner à la nature assez d'énergie pour que la maladie pût parcourir ses périodes, on couvre pour ainsi dire le malade de vésicatoires; la maladie ne parut être jugée que le vingt ou vingt-unième jour qui est sa durée ordinaire, et la convalescence dura environ deux mois. Quand on connoît bien l'histoire de semblables maladies, et qu'on veut se faire une idée claire et précise de celle-ci, que d'obscurités ne répand point sur elle un traitement où sont entrés les remèdes les plus disparates! (*Note de M. Pinel.*)

qualifieront unanimement de *malignes*, quelque différence qu'il y ait entre ces mêmes fièvres, en sorte qu'aucune définition de ce mot établie jusqu'à présent, ne pourroit s'appliquer à toutes.

En effet, j'ai observé de ces fièvres qui ont fait périr subitement les malades, quoique le pouls, les urines, la chaleur du corps parussent dans un état favorable et naturel.

Chez d'autres malades, la fièvre étoit bien caractérisée et forte, et cette bénignité insidieuse disparoissoit tout à coup. Le cours de la maladie et sa terminaison me faisoient voir que dans les deux cas également la fièvre étoit *maligne*.

J'ai vu des fièvres se glisser par degrés et d'une manière insensible, les malades continuant de se lever et d'aller et venir. Enfin elles finissoient par s'aggraver, et, parvenues à un certain degré, elles manifestoient une malignité non équivoque.

D'autres, au contraire, attaquoient des individus qui paroissoient bien portans, en abattant subitement toutes leurs forces.

L'état de l'ame n'étoit pas le même chez tous les malades de fièvre maligne. On voyoit les uns insoucians, indifférens; les autres pusillanimes, extrêmement inquiets sur l'événement, et perdant l'espérance; ceux-ci se rappelant exactement tout ce qui s'étoit fait, et ayant une mémoire minutieusement fidèle; ceux-là hébêtés, n'ayant plus ni mémoire, ni présence d'esprit.

J'ai observé beaucoup d'autres anomalies de la fièvre maligne, sans la connoissance desquelles on ne peut se former qu'une idée incomplète de la malignité.

Quelle qu'ait été la combinaison des symptômes variés de cette maladie, je n'ai vu aucun malade, sur un si grand nombre, en être attaqué subitement, lorsqu'il étoit tout-à-fait bien portant et qu'il n'avoit eu aucun pressentiment.

Plusieurs assuroient bien s'être trouvés dans cet état. Mais après avoir examiné la chose avec une attention scrupuleuse, je découvrois la préexistence des germes de la maladie qu'ils

avoient négligé d'étouffer, ou que par stupidité, par insouciance pour leur santé, ou par distraction occasionnée par des affaires, ils n'avoient pas reconnus avant qu'ils se développassent d'une manière subite et violente.

Aucune fièvre maligne ne s'est encore offerte à moi, sans avoir eu une cause notable et suffisante pour la produire.

Dans toutes ces fièvres sans exception, on trouvoit les premières voies affectées de manière ou d'autre, et des signes certains de saburre du système gastrique, soit avant l'invasion de la maladie, soit dans son commencement : et telle étoit la cause *évidente et reconnoissable dans tous les cas*.

J'ai dit que cette cause étoit évidente, quoique sa manière d'agir nous soit inconnue.

Ainsi les fièvres malignes que j'ai observées ont eu une cause connue, mais une manière d'agir inconnue.

Des fièvres bilieuses et putrides, qui par elles-mêmes n'étoient nullement malignes, le devenoient et à un très-haut degré, soit parce qu'on négligeoit de les traiter, soit parce qu'on employoit une méthode échauffante, ou des saignées qui n'étoient pas indiquées, et tout l'appareil anti-phlogistique.

On ne voyoit que très-peu de fièvres de ce genre qui, après s'être montrées dans les premières vingt-quatre heures, seulement avec le caractère des fièvres bilieuses ou putrides, se changeassent ensuite subitement et spontanément en fièvres malignes.

Celles qui dans leur origine et dans leurs progrès parurent être lentes, nerveuses, bilieuses, putrides, miliaires, pétéchisantes, érysipélateuses, passèrent ensuite à l'état de malignité, de la manière que je viens de le dire.

Ce changement fatal d'une fièvre bénigne en maligne, je le prévenois efficacement, lorsque les malades se confioient d'assez bonne heure à mes soins.

J'ai observé deux espèces de météorisme dans les fièvres bilieuses, putrides, et dans les malignes qui leur devoient leur funeste origine. La première, qui étoit mortelle, avoit lieu lorsque les intestins tombés en mortification, parce que dans

ces fièvres, ils sont plus exposés que les autres viscères à l'activité de la putréfaction, étoient distendus par l'énorme quantité d'air qui se dégageoit des matières putrides, et élevoient l'abdomen comme dans la tympanite. Cependant le ventre étoit relâché et comme paralysé; et c'étoit par ce dévoiement que se terminoit ordinairement la tragédie.

L'autre espèce de météorisme, souvent susceptible de guérison, est produite par une saburre considérable accumulée dans les premières voies, qui commence à devenir mobile et à se disposer à être évacuée. Les intestins sont restés sains, mais ils sont affoiblis.

C'est cette seconde espèce qui eut lieu dans ma maladie. Je dirai bientôt par quel moyen je prévenois, ou j'arrêtois, chez mes malades, ces dévoiemens fâcheux.

L'ensemble des observations de fièvres malignes prouve qu'il n'existe point de signes pathognomoniques de la malignité, qu'on n'en peut donner aucune définition, qu'il n'existe point une fièvre maligne qui soit *spécifique* et d'une nature particulière. Ainsi l'idée de malignité, et le traitement jugé convenable varient comme les individus: chacun a son mode de malignité et sa méthode thérapeutique particulière. Mais je m'étendrai davantage ailleurs sur ce sujet.

CHAPITRE III.

Mars. Les premiers jours de ce mois furent très-humides et sombres: cependant les pluies et les neiges furent rares. A compter du 8, le temps devint plus serein et sec. Mais depuis le 11 jusqu'au 25, il se chargea de nouveau de nuages et d'humidité, les vents étant violens et presque continuels, et amenant de la pluie, de la neige et de la grêle. Depuis le 25, le temps fut très-serein, très-agréable, doux. Il y eut peu de

nuages, et le matin seulement ; point de vent. Sur la fin les nuages revinrent, et un vent de nord très-froid se fit sentir.

Le plus grand froid, qui fut d'un degré au-dessous du terme de la glace, eut lieu le 7 du mois.

Le jour le plus chaud fut le 29: le thermomètre monta à 16 degrés au-dessus du terme de la glace.

Ainsi la chaleur moyenne fut de cinq degrés et demi au-dessus du terme de la glace.

La plus grande hauteur du baromètre fut le 24 mars ; le mercure monta à vingt-huit pouces.

Son plus grand abaissement fut le 12, le mercure étant à vingt-sept pouces quatre lignes.

Ce mois de mars fut plus salubre que les précédens. Il y eut en général très-peu de maladies, et elles ne furent pas très-vives.

Les plus fréquentes étoient des sciatiques et des lombago, plus rebelles et plus opiniâtres que de coutume. Je traitai les premiers malades qui se présentèrent par la saignée et un large vésicatoire sur l'endroit de la douleur. Mais, quoique le sang tiré de la veine présentât une couenne inflammatoire fort épaisse, la saignée ne soulageoit point ou presque point. Le vésicatoire, qui l'année précédente avoit agi presque comme un spécifique dans le rhumatisme inflammatoire des lombes, des articulations, de la poitrine, ne soulagea pas davantage. Je m'aperçus enfin que le rhumatisme que je croyois inflammatoire ne l'étoit pas, et que j'avois été induit en erreur par le temps assez froid de la saison, par les apparences du sang des saignées et le caractère des maladies, qui jusqu'alors avoient été inflammatoires.

Ces rhumatismes étoient d'origine gastrique, et provenoient de saburre dans l'estomac, quoiqu'ils ne présentassent que très-peu de signes de cette saburre amère. Le hasard me fit découvrir le traitement qui leur convenoit. J'administrois le soufre doré d'antimoine comme altérant dans un de ces rhumatismes qui étoit fort opiniâtre. Contre mon intention, le malade vomit, et ayant rejeté beaucoup de bile, dont la présence ne

s'étoit annoncée presque par aucun signe (le sang qu'on lui avoit trouvé étoit d'ailleurs couvert d'une couenne très-épaisse), il se trouva sur-le-champ très-soulagé; et un second vomitif le guérit complètement.

Ayant suivi depuis la route qu'un cas fortuit m'avoit enseignée, je secourus promptement et efficacement plusieurs individus attaqués de la même maladie.

Quelquefois, au lieu de faire vomir, j'employois des purgatifs réitérés, et je les variois. Mais le traitement étoit long et pénible. Abandonnant donc toute marche détournée, je n'eus plus recours qu'aux vomitifs.

Un très-petit nombre, malgré les vomitifs répétés, conservoient une douleur très-légère, qui empêchoit les mouvemens des articulations d'être tout-à-fait libres. Un vésicatoire, qui n'auroit été d'aucune utilité dans le commencement, posé alors sur le lieu de la douleur, en emportoit les restes.

La fièvre catarrhale, qui avoit paru dans les derniers jours du mois précédent, continua pendant celui-ci, et fut la maladie la plus ordinaire. Mais elle étoit plus modérée, et quelquefois assez peu reconnoissable. Les malades étoient plus doucement affectés, mais plus longuement : ils ne gardoient pas le lit pour la plupart. Cette espèce de toux attaqua les femmes de préférence aux hommes. C'étoit le plus ordinairement une fièvre très-peu considérable, irrégulière : quelques malades n'en ressentoient point du tout. Tous avoient la langue blanche, chargée, et les dents très-sales. La toux étoit incommode, prenoit la nuit, et après avoir été dans le commencement sans expectoration, elle étoit ensuite accompagnée de quelques crachats muqueux, puis enfin d'une abondante matière puriforme. Quelquefois on crachoit un sang qui n'étoit ni délayé, ni vermeil, ni écumeux. Tous éprouvoient un sentiment de pression vers le sternum et le creux de l'estomac, et des signes d'une affection dans l'abdomen, le défaut d'appétit, l'amertume de la bouche, des borborygmes, le ventre resserré, ou des selles peu abondantes, très-fétides et fréquentes.

Parmi les hommes, les tailleurs, les cordonniers les tisserands

et autres ouvriers de cette classe, étoient plus fréquemment attaqués de cette toux et avec crachement de sang.

Quand on la négligeoit, elle affoiblissoit considérablement le ton du poumon, et simuloit la phthisie.

Je commençois le traitement par faire saigner une fois ou deux, selon que l'exigeoit l'état du malade : ensuite je lâchois le ventre par des lavemens réitérés, sur-tout s'il y avoit crachement de sang : enfin, je donnois par épicrase des minoratifs fort doux avec la manne. Le bas-ventre nettoyé, la circulation devenue parfaitement libre dans tous les organes de cette cavité, et la liberté des selles bien entretenue, les humeurs qui se jetoient sur la poitrine étoient détournées ailleurs, et la toux, qu'accompagnoient des crachats sanguinolens, s'adoucissoit.

Sur la fin de la maladie, ou lorsque par négligence la phthisie sembloit l'avoir remplacée, la décoction du lichen d'Islande et de la racine de polygala fut de quelque utilité.

L'affection pleurétique du mois de janvier paroissoit être devenue catarrhale au mois de février, et celle-ci s'être changée, le mois d'après, en une diathèse pituiteuse des poumons, dont une portion avoit reflué jusque sur l'abdomen.

Vers la fin de mars, la matière morbifique, qui jusqu'alors avoit produit une fièvre catarrhale, et n'avoit affecté d'abord que les poumons seulement, et ensuite avec eux l'abdomen, parut s'étendre encore davantage, et se répandre par-tout le corps, en gagnant même sa superficie, qui, chez plusieurs malades, se couvrit d'éruptions miliaire et scarlatine.

J'employai très-peu les vomitifs dans le cours de ce mois, mais bien plus fréquemment les purgatifs doux, que l'on réitéroit plusieurs fois. On n'observoit point ce cours de ventre très-incommode qui, pendant l'été, l'automne, et au commencement de l'hiver, avoit lieu spontanément ou par l'effet d'un purgatif même très-doux, et que l'on avoit tant de peine à arrêter.

CHAPITRE IV.

Avril. Le commencement de ce mois fut serein, sec et incommode par des vents piquans. Du 5 au 11, il y eut un peu de neige par intervalles, des brouillards, et une humidité abondante et froide suspendue de temps en temps par une gelée superficielle, produite par un vent de nord froid.

Ensuite, le vent s'adoucissant peu à peu, le temps redevint serein, et la chaleur augmenta de jour en jour, sans cependant devenir extraordinaire. Vers le 24, l'air se refroidit et devint humide de nouveau. Mais les derniers jours du mois, de la sécheresse et une chaleur modérée reparurent.

Le 7 fut le jour le moins chaud du mois; le thermomètre n'étoit qu'à deux degrés au-dessus du terme de la glace.

Le 24 fut le jour le plus chaud; le thermomètre monta à seize degrés. Ainsi la chaleur moyenne fut de huit degrés.

La plus grande hauteur du baromètre fut (le 11 avril) de vingt-huit pouces trois lignes.

Sa moindre fut (le 18) de vingt-sept pouces trois lignes.

Les maladies furent plus variées et plus nombreuses pendant ce mois.

La matière pituiteuse, qui dans le mois de mars étoit portée sur les poumons et sur l'abdomen, ayant changé de place ce mois-ci, et étant devenue plus mobile, affectoit les malades de différentes manières, selon l'organe qu'elle trouvoit dans chacun d'eux plus disposé à la recevoir. Elle produisit ainsi des fièvres qui différoient beaucoup les unes des autres par la durée, l'intensité, les exanthèmes, et les douleurs variées des diverses parties.

La fièvre scarlatine attaqua un grand nombre d'enfans, quelquefois aussi des adultes, et de préférence les personnes du sexe, des jeunes filles d'une mauvaise constitution et mal

réglées. Cette fièvre étoit quelquefois accompagnée d'une angine grave. On observa souvent aussi des angines sans cette espèce d'éruption, mais non pas sans une fièvre qui ressembloit à la fièvre scarlatine. Les amygdales et la luette se tuméfioient étonnamment; la déglutition étoit ordinairement impossible, et la gorge étoit extrêmement surchargée d'un gluten tenace très-abondant.

Cependant la fièvre catarrhale ne disparut pas entièrement pendant ce mois, mais elle subit quelques changemens. C'étoit sur-tout la nuit que la toux incommodoit les malades. La respiration étoit gênée avec un sentiment d'oppression. Une douleur déchirante et pongitive occupoit, dans un espace considérable, un des deux côtés de la poitrine, ou même tous les deux en même temps, se répandoit quelquefois sur les extrémités supérieures ou inférieures, et augmentoit durant la nuit. Les malades éprouvoient de l'ardeur dans toute l'étendue du sternum. La langue étoit blanche, la bouche amère. Presque tous avoient de la cardialgie et des ardeurs d'urine, et leur corps étoit saisi d'un frisson vague et léger, comme s'il eût été exposé à un vent froid.

Après avoir fait une saignée moyenne dans le commencement de la maladie, ou même sans cela, suivant les circonstances, je donnois beaucoup de boissons délayantes avec un sel neutre, et ensuite, au moyen de l'ipécacuanha répété plusieurs fois, j'excitois des vomissemens dont les effets étoient fort heureux.

Les ouvriers et artistes qui mènent une vie sédentaire et peu active, et qui, travaillant le corps incliné, ne font point d'inspirations et d'expirations complètes, crachoient le sang assez souvent par les efforts de cette toux. J'employois à leur égard le même traitement, c'est-à-dire, d'abord les délayans, et ensuite les évacuans. J'en fis vomir quelques-uns : mais la plupart ne furent que purgés. A la vérité, le vomitif arrêtoit sûrement et promptement cette espèce de crachement de sang, lorsqu'on le donnoit après avoir disposé à vomir par beaucoup de fondans : mais je préférois ordinairement la méthode que

j'employois le mois précédent, celle des eccoprotiques et des purgatifs par épiclase.

La fièvre catarrhale attaqua les adultes, les hommes principalement et les femmes fortement constituées. Mais les enfans et les personnes du sexe, irritables et très-pituiteuses, éprouvèrent une toux convulsive. Cette toux des enfans exigea, quant au fond, le même traitement que le catarrhe des adultes, et je la considérai comme étant la même maladie, dont elle ne différoit que par une modification accidentelle.

La fièvre rhumatismale, se jetant sur les articulations des pieds, des mains, des doigts, sur les genoux, la région lombaire, etc. y occasionnoit des douleurs déchirantes, qui augmentoient fortement pendant la nuit; elle étoit accompagnée quelquefois d'éruption miliaire, blanche, rouge, ou mêlée. Cette éruption étoit ordinairement plus abondante près l'endroit souffrant, et il sembloit à quelques malades qu'elle adoucissoit la douleur. Je combattois cette fièvre rhumatismale, soit simple, soit miliaire, d'abord quelquefois par la saignée, par d'abondantes boissons délayantes et aiguisées d'un sel, et ensuite par un vomitif qu'assez souvent on répétoit. Après l'effet du vomitif, il étoit avantageux de lâcher le ventre modérément. J'en ai guéri ainsi un grand nombre; et ceux qui, par cette méthode, étoient débarrassés de la fièvre, sans l'être totalement de la douleur des articulations, parvinrent à une guérison complète par le moyen des vésicatoires appliqués tous les jours ou tous les deux jours, sans enlever l'épiderme, par des remèdes altérans et diaphorétiques.

La fièvre angineuse fut quelquefois simple, et souvent, comme je l'ai déjà dit, accompagnée d'une éruption scarlatine.

Je rendois au bout de quelques heures, aux malades, la faculté d'avaler, en appliquant sur le cou un vésicatoire, assez ample pour qu'il ne laissât à découvert que la nuque. Ordinairement je faisois précéder la saignée.

Je composois avec une décoction résolutive, à laquelle on ajoutoit le miel rosat et le sel ammoniac, un gargarisme qui,

entraînant une grande quantité de pituite filante, soulageoit le malade. Ensuite je lâchois le ventre, et quelquefois j'excitois le vomissement, avec ménagement, par épicrase, et en prolongeant l'action de ces moyens.

Quelques-uns de ces malades arrivèrent à l'hôpital, après avoir été saignés plusieurs fois et abondamment, et avoir fait un usage continuel de gargarismes et de cataplasmes émolliens, mais sans aucun soulagement, les amygdales s'étant toujours goflées de plus en plus, et la déglutition étant devenue depuis deux jours impossible. L'application du vésicatoire les débarrassoit promptement et sans retour.

C'est d'après cela que j'employai beaucoup ce dernier moyen, et presque jamais les émolliens tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de la gorge, ou les saignées fortes et répétées.

Par cette méthode, les malades se rétablirent plus promptement et sans avoir perdu beaucoup de sang.

L'usage des fondans doux et des sels, ensuite un doux vomitif répété plusieurs fois, et enfin de légers laxatifs furent très-avantageux dans la fièvre scarlatine. Quelquefois on faisoit précéder la saignée, mais médiocre. Lorsque la maladie étoit abattue et domptée, une sueur douce et salutaire se manifestoit ordinairement; un vésicatoire posé dans un endroit quelconque la provoquoit avec fruit; et s'il restoit quelque douleur parcourant les membres, ou fixée dans un endroit, cette crise par la peau la faisoit disparoître entièrement.

Ces fièvres se guérissant toutes avec le même succès, dans la même saison, et par la même méthode, je les attribuois à la même cause.

La fièvre lente-nerveuse, qui avoit paru au commencement d'avril, se répandit davantage vers son milieu. Voici comment elle s'est offerte à nous cette année.

Fièvre lente nerveuse, observée pendant le mois d'avril et la première moitié de mai de l'année 1777.

Les femmes, et parmi elles les plus foibles, les plus pauvres, les chlorotiques étoient atteintes de cette fièvre préférablement aux autres. Quelques-unes même, entrées à l'hôpital pour des maladies chirurgicales, en furent attaquées inopinément.

Ses commencemens étoient obscurs, et peu différens de ceux avec lesquels s'annoncent des fièvres légères. Des mouvemens fébriles continuels, tantôt plus, tantôt moins sensibles, n'observoient aucun temps régulier. Souvent on auroit jugé le malade sans fièvre, soit par son pouls, soit par la chaleur de son corps, soit par ses urines qui étoient tout-à-fait ou presque dans l'état naturel. La plupart éprouvoient des frissons légers, vagues, de petites sueurs : quelques-uns avoient la peau sèche, sale, imperspirable et rude au toucher. La langue étoit lisse, couverte d'un gluten ressemblant à de la colle, quelquefois nette, mais peu humide, rougeâtre ou blanchâtre, desséchée, aride, fendue, brûlée : l'appétit étoit perdu, le goût amer ou nul : la soif étoit nulle : le visage et les joues étoient rouges et d'un bon teint; mais tout le tour de la bouche et du nez étoit d'un jaune verdâtre. Les malades éprouvoient dans les membres des douleurs semblables à celles du rhumatisme, qui revenoient par intervalles, s'aggravoient la nuit, déchiroient, tiraillaient : quelquefois il n'y avoit dans ces parties qu'un sentiment de chatouillement. C'étoit une ardeur d'estomac, de bas-ventre, de poitrine, du sternum, d'un des côtés, de l'un et de l'autre; la sciatique, le lombago, l'altération des sens, des tintemens d'oreilles, des bourdonnemens, de la lenteur, de la stupidité, un délire de nuit doux, taciturne; la surdité, l'indifférence, la tête très-pesante, l'impossibilité de la soulever; des bouffées de chaleur qui sembloient sortir du front et des yeux, quoique l'application de la main n'y fît découvrir aucune chaleur extraordinaire : quelques-uns ne se plaignoient

que de douleurs dans les membres, et assuroient se bien porter d'ailleurs. Le soir et pendant la nuit, une toux, d'abord sèche, faisoit expectorer des crachats épais, filans, blancs, verdâtres. La plupart avoient l'abdomen gonflé et douloureux, soit au toucher, soit quand ils toussoient : chez quelques-uns il étoit tendu comme dans la tympanite. Tels étoient les symptômes les plus ordinaires.

Cet état de choses duroit plusieurs jours et même des semaines, sans aucun changement, avec la même intensité, et sans que les symptômes augmentassent ou diminuassent sensiblement.

Un très-petit nombre seulement furent délivrés le sixième jour, le septième, le huitième et les jours suivans, de leur fièvre nerveuse, qui étoit légère, par une transpiration abondante et soutenue, qui augmentoit au lever de l'aurore.

Quelques-uns éprouvoient des symptômes particuliers, et dont l'effet n'étoit pas le même. Ceux-ci avoient une diarrhée continuelle, sans s'en trouver ni mieux, ni plus mal, à moins qu'elle ne fût excessive ou de trop longue durée, ce qui alors épuisoit leurs forces. Les longues diarrhées de cette espèce, qui maigrissoient et affoiblissoient les malades, attaquoient de préférence les jeunes filles, et particulièrement celles qui avoient les pâles couleurs. L'art échouoit ordinairement contre elles, lorsque je voulois ou les prévenir par un vomitif donné à propos, ou les arrêter, lorsqu'elles existoient déjà, par des toniques, des fortifians, des astringens, des opiatiques, ou énerver par des mucilagineux le stimulus qui causoit l'irritation. Quand le ventre étoit ainsi disposé à la diarrhée, un vomitif, quel qu'il fût, agissoit comme un purgatif, provoquoit le flux qu'il auroit dû prévenir, ou l'augmentoit s'il avoit déjà lieu. Les fortifians, les astringens, les opiatiques étoient chassés du corps avant d'avoir pu produire leur effet. Plusieurs jeunes filles périrent au milieu de ce dévoiement interrompu : quelques-unes durent leur conservation à l'usage du vin, à l'infusion et décoction de la racine d'arnica, à la décoction de quinquina, à des vésicatoires

appliqués tous les deux ou trois jours sur différens endroits du corps, en y laissant l'épiderme. Je savois que les cantharides augmentent l'excrétion par la peau, et diminuent celles par les déjections et par les urines.

Mais tous ces moyens ne les arrachoient à la mort qu'avec bien de la peine et de la lenteur. Leurs forces presqu'entièrement perdues, leur peau desséchée, semblable à celle d'une oie, collée sur le dos par la fonte de toute la graisse, les faisoient ressembler à des squelettes ambulans : elles languissoient en convalescence pendant plusieurs mois; et si elles retomboient, cette rechute étoit inévitablement mortelle.

Au reste, personne ne mourut de cette maladie, que ceux qui furent emportés par ce fatal dévoiement.

Quelques-uns avoient la gorge extrêmement rouge, mais pour l'ordinaire sans tuméfaction, et douloureuse lors de la déglutition. Les lèvres et toute la superficie interne de la bouche étoient couvertes de pustules semblables à du millet, qui bientôt après s'affoiblissoient, et se changeoient en de petits ulcères de couleur cendrée. Pour les empêcher de s'étendre, on employoit des gargarismes astringens, d'un goût austère, et anti-septiques. Une infusion de feuilles de sauge avec un peu d'alun remplissoit ordinairement cette indication. Une angine plus caractérisée céda à l'application du vésicatoire.

Un très-petit nombre eurent une éruption miliaire, le plus souvent blanche, rarement rouge, peu abondante chez les uns, beaucoup chez les autres, paroissant dans des temps et dans des endroits différens : elle les soulageoit quelquefois ; et c'étoit lorsqu'elle avoit lieu un peu tard, après que les premières voies avoient été nettoyées, qu'on ne la forçoit point et qu'elle se montroit avec des sueurs spontanées abondantes et qui se prolongeoient.

Quelquefois il survenoit spontanément un vomissement de matière pituiteuse peu abondante, qui se répétoit, dégageoit singulièrement, rafraîchissoit le malade, et lui soulageoit la tête : les fausses belles couleurs de la face se chan-

geoient alors en une pâleur salutaire ; et la rougeur des yeux disparoissoit.

Il y en eut qui chaque jour vomirent de cette manière. Lorsque le vomissement tardoit à paroître, il leur survenoit de la rougeur, de la chaleur, de l'agitation, du trouble dans les sens. Le vomissement spontané ayant lieu, la tranquillité revenoit comme par enchantement, et la fièvre étoit suspendue. Lorsque cette évacuation critique avoit lieu plusieurs fois par jour et pendant plusieurs jours, la maladie n'étoit ni dangereuse, ni longue ; mais peu de malades jouirent de cet avantage.

Toutes les maladies fébriles qui eurent lieu dans cette saison participèrent du vice et de la nuance de la constitution dominante, et se rapprochèrent du caractère de la fièvre nerveuse épidémique. Peut-être préférera-t-on de l'appeler *phlegmatique*, ou *pituiteuse*, ou même *lymphatique*.

Ceux qui furent attaqués de cette fièvre pituiteuse vernale de la manière que l'on vient de décrire, ne l'eurent pas pure et simple. Car quelquefois le sang s'enflammoit, et le sang des saignées que l'on pratiquoit avec avantage dans le principe, présentoit une couenne blanche et tenace. C'étoit alors une complication de la fièvre nerveuse avec la fièvre inflammatoire.

Chez d'autres les premières voies regorgeoient de bile, et c'étoit une fièvre double, c'est-à-dire nerveuse et bilieuse tout à la fois, une fièvre hybride produite par la pituite du printemps et de la bile.

J'observai aussi différens degrés d'intensité de la maladie épidémique, selon les individus. Elle se borna quelquefois à une simple diathèse pituiteuse, en sorte qu'excepté la diminution de l'appétit, un peu de langueur, et un excès de mucosité qui inondoit la bouche, rien ne s'éloignoit de l'état ordinaire. Cette disposition ne dégénéra jamais, chez ces individus, en une fièvre manifeste.

Quelquefois il y avoit de plus une petite fièvre : les malades ressentoient des frissons, des chaleurs ; mais ils ne s'alitoient point, et s'ils savoient se ménager, le mal duroit peu.

Le plus grand nombre eurent cette fièvre grave jusqu'au degré que j'ai décrit.

Des rhumatismes avec ou sans fièvre, affectant soit les muscles, soit les articulations, soit les côtés de la poitrine et les poumons, provenoient de cette même pituite du printemps, et formoient, pour ainsi dire, l'escorte de la fièvre nerveuse dominante. Vers la fin du mois, les extrémités supérieures furent plus affectées que les inférieures ou de douleur, ou de fourmillement, ou d'insensibilité.

Cette fièvre ne fut pas tout-à-fait la même pour les hommes que pour les femmes. Il y avoit aussi bien moins d'hommes malades que de femmes. Mais chez eux la fièvre étoit plus forte, la chaleur plus intense, et le pouls dur et vibrant. Le besoin de répéter la saignée étoit plus marqué à leur égard, et leur sang se couvroit d'une couenne inflammatoire. Il leur étoit nécessaire de prolonger plus long-temps l'usage des fondans doux, du miel, du vinaigre et du nitre, et d'en venir plus tard au vomitif. Les vésicatoires leur furent rarement utiles, jamais dans le commencement, quelquefois après le vomitif, et sur le déclin de la maladie, qui chez eux parcouroit aussi son temps avec plus de rapidité.

Leur fièvre étoit pituiteuse-inflammatoire ou inflammatoire-pituiteuse, plutôt que simplement pituiteuse.

J'en ai vu cependant que leur foiblesse assimiloit aux femmes, et assujettissoit aux mêmes maladies qu'elles.

Pour traiter avec succès une fièvre dont l'intensité, le mode, les complications étoient si variés, il falloit une méthode flexible et qui pût se plier de toutes les manières.

Aussi chaque malade devoit-il fournir l'indication et des remèdes qui lui convenoient, et de leurs combinaisons, et de l'ordre dans lequel il falloit les lui administrer. Point de méthode générale et qui convînt également à chacun de ceux que la fièvre attaquoit, et jamais moins d'espoir de trouver un *spécifique*, ou du moins un plan de traitement auquel on pût se fixer.

Ces variétés d'une même maladie rendent la pratique très-

difficile, et dans ce cas et dans beaucoup d'autres, attendu qu'on ne peut la circonscrire dans les limites convenues, et qu'à raison de son caractère, on ne sauroit l'assujettir à des règles certaines et évidentes, faciles à saisir et à suivre.

Ce n'est qu'avec un jugement exercé, de la sagacité, beaucoup de patience et de fréquentes occasions d'observer, que l'on convertit à son usage même celles qui seroient exposées avec clarté.

Les préceptes de l'art, même les plus faciles, et les plus susceptibles d'être présentés avec exactitude, exigent eux-mêmes que le médecin tire de son fonds les moyens de les adapter aux cas qui leur sont propres.

Quand la fièvre étoit simple et sans complication, je l'attaquois avec les fondans salins les plus doux, et beaucoup de boissons anti-phlogistiques : et si, après un ou deux jours, sa prolongation et la force du tempérament faisoient craindre l'inflammation, je saignois légèrement.

Ces saignées modérées étoient souvent pratiquées pour connoître l'état du sang du malade et quel soulagement il en retireroit.

Les femmes eurent rarement besoin d'être saignées.

Après un intervalle de quelques jours, je donnois un émétique pour chasser la saburre qui se trouvoit dans les premières voies, ou en débarrasser les vaisseaux qui auroient déjà pu l'admettre.

Les vomitifs étoient fort utiles, mais après beaucoup de fondans, et lorsque le corps étoit assoupi par une boisson continuelle et quelquefois par une légère saignée.

Cependant le soulagement étoit bien plus sensible chez ceux qui avoient des vomissemens spontanés et fréquens, et aussi chez ceux qui vomirent artificiellement dans la saison de l'été et pendant une constitution bilieuse.

Après l'effet du vomitif, de légères doses de tartre stibié, le kermès minéral, des sels neutres, et une tisane saturée de racines de chiendent et de dent-de-lion furent très-utiles.

Quelquefois j'appliquois les vésicatoires tous les deux ou

trois jours. Mais on les laissoit sécher, sans enlever l'épiderme ; car je voulois seulement introduire dans le système de la circulation la propriété atténuante des cantharides.

D'ailleurs les vésicatoires enlevoient ce qui restoit encore des douleurs, lorsque la fièvre étoit déjà abattue.

Ayant observé que la maladie étoit soutenue plus aisément par ceux qui, vomissant spontanément et plusieurs fois chaque jour, rejetoient une pituite filante, je tentai de produire artificiellement ce que la nature faisoit de son propre mouvement pour sa guérison. Pour cela, je mêlai quelques grains d'ipécacuanha aux autres remèdes afin d'exciter des vomissemens légers et sans trouble, qui, en ménageant les forces du malade, pussent le soulager comme ceux qui auroient eu lieu spontanément. Mais, cette année, j'obtins rarement cet effet ; quelquefois ni le vomissement ni les selles n'avoient lieu, et même ce remède altérant excita chez les malades une chaleur qui devenoit dangereuse, sur-tout lorsqu'on le tentoit le mal étant dans sa force. J'étois donc obligé de donner une fois ou deux l'émétique à dose assez forte pour surmonter l'inertie de l'estomac et en chasser l'humeur pituiteuse.

Quelques individus avoient beaucoup de cette humeur, et en même temps une foiblesse dans les solides qui les rendoit incapables de s'en débarrasser. Ces malades s'étoient affoiblis par des saignées avant de venir à l'hôpital, ou bien leurs forces étoient déjà perdues quand la maladie les avoit attaqués. Ils ne purent supporter l'évacuation de cette humeur, quelque dépravée qu'elle fût ; et les faire vomir, ou les purger, c'étoit leur donner la mort. Il falloit alors raffermir les forces chancelantes des solides en donnant du quinquina. La décoction saturée de cette écorce fut quelquefois salutaire ; tandis que, administrée en poudre, elle excitoit de l'anxiété, des nausées, des maux d'estomac, et disposoit à une diarrhée dangereuse. Je m'abstins aussi dans ces circonstances des sels neutres.

D'autres qui avoient également beaucoup de pituite, mais dont la fibre avoit conservé sa force, n'eurent pas besoin de prendre du quinquina. On les guérissoit par la méthode que

j'ai exposée préeédemment, sans qu'ils éprouvassent la malignité dont la maladie étoit susceptible.

Cette malignité me sembloit avoir lieu dans les cas où la force motrice des solides succomboit sous l'abondance de la matière pituiteuse. C'étoit la seule idée que je me faisois de la malignité dans cette maladie.

Je n'ai vu cette fièvre assujettie à aucune période régulière qui déterminât le moment de sa prise. Chaque jour elle perdoit quelque chose, mais d'une manière lente et insensible. Il n'y avoit aucune voie par laquelle il ne s'échappât une portion de la matière morbifique.

J'ai fait vomir dans tous les temps de la maladie, lorsque je le croyois nécessaire. S'il y avoit alors des exanthèmes miliaires, le vomissement ne les faisoit point rentrer; au contraire il étoit suivi de sueurs avantageuses, l'efflorescence devenoit plus abondante, et les malades s'en trouvoient soulagés.

Cependant chez quelques-uns les exanthèmes ne paroissoient plus après le vomitif, mais le soulagement n'en avoit pas moins lieu.

Après avoir vaincu la maladie, les malades languissoient long-temps, et étoient sujets à des rechutes. La convalescence alloit lentement, et l'usage des fortifians étoit nécessaire.

CHAPITRE V.

Mai. Les neuf premiers jours de ce mois furent modérément chauds et secs. Ensuite il y eut jusqu'au 13 des brouillards, des nuages, du tonnerre, et quelques pluies par intervalles et alternativement. A cette époque succéda du froid, et beaucoup de vents très-forts. Le 22, le temps recommença à s'échauffer, et à se sécher par un vent rare et doux.

La plus grande chaleur du mois fut, le 25, de vingt-un degrés et demi; la moindre fut, le 15, de huit degrés. La chaleur

moyenne fut donc de quatorze degrés trois quarts au-dessus du terme de la congélation.

La plus grande élévation du mercure dans le baromètre fut, le 22, de vingt-huit pouces une ligne et demie. Son plus grand abaissement fut, le 15, de vingt-sept pouces quatre lignes et demie.

Jusqu'au milieu de ce mois on observa, mais en plus grand nombre, les mêmes maladies absolument que dans la dernière moitié du précédent, savoir, la fièvre avec angine, la catarrhale, la scarlatine, la miliaire, la rhumatismale.

La seule différence, c'est que l'inflammation s'y joignit plus rarement, et la bile plus fréquemment; qu'on saigna moins, et que la saignée ne fut pas si utile; qu'on donna plus souvent le vomitif, et qu'il soulagea davantage; que la couenne du sang se montroit moins constamment et étoit moins épaisse, tandis que la bile, au contraire, étoit plus pure et plus abondante.

Les malades étoient soulagés par les vomitifs, et souvent par les purgatifs seuls.

D'où je conclus que ces fièvres étoient la plupart *bilioso-pituiteuses*.

Pendant ce mois, beaucoup d'individus se plaignirent de douleurs de ventre qui prenoient par intervalles et imitoient celles de la colique, avec dévoiement, tranchées, ténesme, et cependant des déjections peu abondantes. Ils perdoient l'appétit, avoient des envies de vomir, la bouche amère. La fièvre se déclaroit par un frisson considérable de quelques heures, suivi d'une chaleur médiocre entre-coupée par des frissonnemens légers, et ensuite d'une fièvre légère, à peine sensible. Un vomitif, ou un émético-cathartique, ou même quelquefois seulement un purgatif les guérissoit.

Dans la dernière moitié du mois, la pituite fut moindre: mais la bile augmenta, devint turgescente; et elle s'évacuoit par des vomissemens spontanés et journaliers. Quelques malades eurent des tranchées sans vomissement, le ventre étant très-resserré, ou ne rendant des matières fétides qu'en petite

quantité et fréquemment. Tous avoient une légère fièvre erratique, et des douleurs vagues dans les membres.

La fièvre pituiteuse des mois précédens ne se montroit presque jamais; et sur la fin du mois, la bilioso-pituiteuse se changea en bilieuse simple.

La toux convulsive des enfans eut lieu pendant tout le courant du mois.

CHAPITRE VI.

Juin. Le temps, qui avoit été sec et serein depuis le 22 du mois précédent, se soutint jusqu'au 19 de celui-ci, et la chaleur fut très-considérable.

Le 20, il commença à se couvrir de nuages; ensuite il devint pluvieux et froid, et le sommet des montagnes voisines se couvrit légèrement de neige.

Le 25 ramena la chaleur et la sécheresse. Des pluies chaudes et douces, favorables au cultivateur, terminèrent le mois.

Le 4 et le 5 furent les jours de la plus grande chaleur, qui alla à vingt-deux degrés.

Le 26, elle ne fut que de neuf degrés, et ce fut la moindre.

La chaleur moyenne de tout le mois fut donc de dix-sept degrés un tiers.

Le 4 et le 19 le baromètre s'éleva à vingt-huit pouces deux lignes.

Le 10 il descendit à vingt-sept pouces six lignes et demie.

Il y eut beaucoup de fièvres continues bilieuses. Quelques-unes avoient leurs accès tous les soirs avec un léger frisson, et d'autres seulement de deux jours l'un. Plusieurs malades, qui vomirent spontanément des matières bilieuses, furent moins malades que les autres, et guérirent plus promptement.

Nous eûmes pendant ce mois quelques *pleurésies* et *pé-*

ripneumonies bilieuses, dont une partie avec crachement de sang.

La plupart de ces fièvres bilieuses, même celles qui affectoient plus particulièrement la poitrine avec ou sans crachement de sang, se changèrent en intermittentes par l'usage des fondans, des sels, et des émético-cathartiques souvent répétés.

Un très-petit nombre étoient originairement intermittentes.

Quelques-unes furent malignes, et on ne les observa que chez ceux qui, ayant négligé d'assurer leur guérison, éprouvèrent plusieurs rechutes de la fièvre bilieuse dominante.

Ce qui constituoit alors la malignité, c'étoit *une fièvre bilieuse qui attaquoit de nouveau un sujet déjà abattu par la fièvre d'été antécédente*, ou *une fièvre bilieuse avec une grande foiblesse des solides, et un relâchement provenant du même vice.*

Ces malades étoient encore plus affoiblis par l'usage trop long-temps continué des fondans et par les vomitifs répétés. Après avoir fait vomir une fois dans le commencement, il falloit recourir tout de suite à la décoction de quinquina ou à celle de racine d'arnica.

Les anti-septiques étoient inutiles sans le vomitif, de même que le vomitif sans les anti-septiques.

La rougeole fut très-commune parmi les adultes, et tous eurent en même temps la fièvre d'été ou fièvre bilieuse.

Je n'eus aucun égard dans le traitement à l'éruption; mais je le dirigeai tout entier contre la fièvre bilieuse, par laquelle seule tous les symptômes fâcheux étoient occasionnés.

Ce fut cette même fièvre qui troubla la marche ordinaire des petites véroles, et ce fut sous ce point de vue que je lui opposai toutes mes forces.

J'eus à traiter pendant ce mois quelques coliques bilieuses.

La fièvre de la saison attaqua toutes les femmes en couches.

J'avois aussi observé autrefois en Hongrie que, dans les saisons de l'été et de l'automne, les femmes en couches avoient des

fièvres bilieuses, rémittentes, intermittentes, des vomissemens et des flux de ventre de même nature.

Ce fut le 20 de ce mois que je traitai la première dysenterie avec la racine d'arnica en poudre, ayant fait précéder un vomitif.

Le traitement des maladies bilieuses fut difficile et plus long chez les femmes, et la rechute plus facile. La matière morbifique étoit aussi plus tenace chez elles; et il étoit plus nécessaire d'insister sur la cure confirmative.

CHAPITRE VII.

Juillet. Le commencement de ce mois fut venteux, froid et très-pluvieux.

Le 4, il survint tout à coup une grande chaleur, qui bientôt se trouva modérée par un vent de nord qui souffla fortement.

Le 8, le temps fut de nouveau nébuleux, froid, et très-pluvieux. Il y avoit toujours du vent, et très-rarement du soleil, qui ne se montroit pas long-temps.

Le 16, le temps reprit sa sérénité et sa chaleur; mais il fut troublé de nouveau vers le 20 par du tonnerre, des pluies, et des vents froids par intervalles.

La fin du mois fut belle et chaude.

Une humidité froide prévalut pendant ce mois.

La plus grande chaleur, qui fut de vingt-trois degrés et demi, se fit sentir le 19.

La moindre, qui fut de dix, eut lieu le 16.

Ainsi la chaleur moyenne fut de treize degrés un tiers.

Les 12, 13 et 16, le baromètre marqua vingt-huit pouces deux lignes.

Le 27, il descendit à vingt-sept pouces cinq lignes et demie.

Pendant ce mois, la fièvre bilieuse d'été parut se jouer par

la variété de ses symptômes, et en affectant différentes parties dans les différens sujets.

Ainsi on vit des frénésies, des ophthalmies, des parotides, des engorgemens des glandes, des angines, des péripneumonies, des pleurésies, des hémoptysies (ces dernières furent plus communes pendant ce mois que dans aucun autre temps de cette année), des douleurs rhumatismales, des gonflemens aux poignets et aux genoux, des vomissemens bilieux spontanés, des coliques, des diarrhées, des dysenteries, des difficultés d'uriner, des fièvres continues, rémittentes, intermittentes, pétéchiales, miliaires, ortiées, scarlatines, des paroxysmes hystériques, etc. variété prodigieuse de symptômes, dont l'unique cause étoit la bile qui se manifestoit sous toutes sortes de formes.

Quels que fussent les symptômes de cette seule et même cause, je ne la combattois presque que par une seule et même méthode.

La fièvre épidémique se joignoit à un grand nombre d'autres maladies, telles que la rougeole, la petite vérole, les suites de couches, les blessures, les plaies, la vérole, etc.

J'ai vu des malades qui étoient tombés de très-haut, avoir les fonctions du cerveau troublées : un examen attentif me faisoit reconnoître chez eux la fièvre de la saison qui les avoit attaqués dans ces circonstances. On les guérissoit de l'assoupissement, du délire, de la fièvre, par des dissolvans, et par des vomissemens d'une matière bilieuse que l'on excitoit et que l'on répétoit à dessein.

Je regarde ceci comme étant de la plus grande importance ; car j'ai vu trépaner sans succès un homme qui, l'été et pendant une constitution bilieuse, étant tombé de très-haut, avoit du délire, de l'assoupissement, des convulsions. On trouva les intestins d'une couleur plombée, la vésicule gorgée de bile, le foie pénétré de cette humeur ; mais la tête étoit parfaitement saine.

Je crois que fort souvent il est très-difficile de distinguer

dans les cas de cette espèce les affections idiopathiques du cerveau, de celles qui ne sont que sympathiques.

CHAPITRE VIII.

Aout. Une chaleur qui brûloit tout, un temps see, serein, eurent lieu jusqu'à la moitié du mois. Depuis cette époque, il y eut un jour de grande pluie, et tout le reste du mois, sur-tout le matin et le soir, une température froide dont étoient incommodés facilement ceux qui n'étoient pas assez couverts. Les jours étoient les uns nébuleux, les autres sereins; les nuits nébuleuses comme celles de l'automne; les pluies rares et partielles : les vents souffloient. La fin du mois fut pluvieuse.

La plus grande chaleur du mois eut lieu le 10 : elle étoit de 25 degrés.

La moindre eut lieu le 23 : elle étoit de onze degrés et demi.

Ainsi la chaleur moyenne fut de dix-neuf degrés un tiers.

La plus grande élévation du baromètre fut, le 26 et le 27, de vingt-huit pouces trois lignes.

La moindre fut, le 31, de vingt-sept pouces sept lignes.

On n'observa pas un grand nombre de fièvres bilieuses, soit continues, soit rémittentes avec des périodes différentes : mais à raison de la viscosité de la matière morbifique, il fallut employer les fondans les plus actifs, et faire vomir plusieurs fois, et longuement chaque fois. Il y eut moins de dysenteries que dans la plupart des autres étés. Après le milieu du mois, on vit des gonflemens des mains ou des pieds très-douloureux, sans rougeur, supportant difficilement le toucher et conservant l'empreinte du doigt qui venoit de les comprimer : la douleur augmentoit vers le soir principalement et pendant la nuit. A peine la fièvre d'été fut-elle funeste à quelques individus.

Si l'on compare les maladies de cet été, quant à leur nature

et au traitement qui leur convenoit, avec celles de l'année précédente, on trouve qu'elles n'en diffèrent que par le nombre et la durée. En effet, l'été de 1776 fut extrêmement chaud, et bien plus que celui-ci : ce qui fit qu'il y eut beaucoup de maladies produites par une bile très-âcre, très-mobile et très-abondante. Il y eut aussi alors beaucoup de dysenteries.

Dans l'été actuel on compta moins de malades : mais leur convalescence étoit plus longue.

CHAPITRE IX.

Fièvre des femmes en couches, etc.

La maladie épidémique de l'été attaqua toutes les femmes qui accouchèrent dans notre hôpital pendant cette saison, quelques-unes très-légèrement, aucune très-gravement. Je n'attribuai point cette affection des nouvelles accouchées à un certain miasme contagieux, puisque chacune avoit eu chez elle des causes actives et sensibles de la maladie.

Je ne m'écartai point encore en cette occasion de mon principe, qui est de n'admettre aucune autre contagion que celle de la petite vérole, de la rougeole, de la gale et du virus vénérien, puisque ce sont les seules maladies qui se propagent comme par transmission. En effet, si on admet un virus contagieux pour la fièvre pétéchiale, pour la miliaire et autres, comment arrive-t-il que ceux qui sont jour et nuit dans les hôpitaux, que les gardes, qui respirent le même air que les malades qui sont pour la plupart affectés de maladies aiguës, demeurent exempts des maladies de ceux qu'ils soignent, et cela pendant plusieurs années? Comment se fait-il du moins qu'ils n'en soient pas attaqués plus souvent, ni plus gravement que ceux qui vivent ailleurs? Certes, je connois les inconvéniens d'un air rempli d'exhalaisons putrides; je connois les

grands avantages de ces appartemens où pénètre aisément un air frais et sec : et moi-même j'ai mis tous mes soins pour éviter les uns et obtenir les autres. Mais admettre d'autres contagions que celles dont j'ai fait l'énumération ; prétendre, par exemple, que la fièvre pétéchiale ou la miliaire puisse transmettre des foyers de contagion de sa nature, c'est ce qui est contraire à des observations sans nombre.

Celui qui nieroit la contagion même de la *fièvre la plus maligne*, de la peste ; qui assigneroit à cette maladie, la plus terrible de toutes, une cause épidémique qui s'appliqueroit également à tous, mais ne produiroit pas son effet sur tous ; qui feroit dépendre cette cause de la saison de l'année, et d'une constitution propre à favoriser plus puissamment que dans beaucoup d'autres années la naissance des maladies septiques, plutôt que d'un ballot de laine, ou même d'une lettre apportée d'un pays lointain désolé par ce fléau ; celui-là, dis-je, avanceroit un paradoxe ; mais en même temps quelle vérité ! et quel service il rendroit dans ces temps de calamité dont plaise au ciel de nous préserver !

Il trouveroit à l'appui de son opinion, dans les auteurs qui ont écrit sur la peste, même dans ceux qui pensent différemment, des preuves qui ne pourroient être contestées, à moins que d'être entraîné, par l'amour du merveilleux et de ce qui est placé loin de soi, à nier l'existence des causes familières et à notre portée.

Si quelqu'un vouloit faire des recherches relatives à la solidité de ce sentiment, il pourroit consulter avec fruit même des auteurs qui ne sont pas médecins. Tite-Live lui seul lui fourniroit beaucoup de choses sur ce sujet. Voici ce que je me rappelle dans ce moment (L. 25, chap. 29). La peste de Syracuse est ainsi rapportée : « La peste survint, qui, attaquant » les deux armées, suspendit bientôt tout projet d'hostilités. En » effet, dans l'automne, et dans des lieux naturellement mal- » sains, mais plus encore hors la ville que dans son enceinte, » une chaleur d'une violence insupportable frappa tous les » soldats dans les deux camps ennemis, et d'abord ils étoient

» malades et périssoient par le vice de la saison et celui du » terrain qu'ils occupoient. — Cependant les ravages de la » maladie furent plus considérables dans le camp des Carthaginois que dans celui des Romains, qui pendant le siége » avoient eu le temps de s'accoutumer davantage au climat et » aux eaux. Les Siciliens, qui servoient comme auxiliaires » dans l'armée ennemie, se retirèrent chacun dans sa ville voisine, sitôt qu'ils s'aperçurent que le mal se propageoit par » l'insalubrité du lieu. Mais les Carthaginois, qui n'avoient de » retraite nulle part, périrent tous jusqu'au dernier, avec » leurs généraux Hippocrate et Hamilcon. Marcellus, voyant » un fléau si terrible fondre sur son armée, la fit rentrer dans » la ville, où l'ombre et le couvert refirent les corps languissans. Cependant il perdit un grand nombre de soldats ».

On étoit moins maltraité dans Syracuse, dans les villes voisines, dans des maisons, à l'ombre, parce qu'on évitoit ainsi des causes morbifiques non occultes, mais évidentes, non volatiles ou venant de loin, mais fixes et locales.

Mais cette maladie étoit-elle bien certainement la peste? On n'en sauroit douter, puisque tous les Carthaginois, sans exception, en périrent.

Le même historien dit dans un autre endroit (L. 5 ch. 48): « La famine désoloit les deux armées plus que ne faisoient tous » les autres maux du siége et de la guerre. Mais en outre la » peste étoit dans celle des Gaulois, qui étoient campés dans » un terrain situé entre des collines, échauffé par les incendies, » rempli de vapeurs, d'où le moindre vent soulevoit des cendres au lieu de poussière. Les hommes de cette nation, accoutumés à une température froide et humide, étant tourmentés » par une chaleur suffocante, mouroient comme des troupeaux parmi lesquels il se seroit déclaré une épizootie. D'ailleurs, plutôt que de se donner la peine de faire des funérailles particulières, ils brûloient leurs morts par tas indistinctement ».

Le miasme pestilentiel n'affecta point le Capitole, quoique très-voisin, mais situé sur un lieu élevé; tandis que les Gau-

lois, qui occupoient un lieu enfoncé, et qui, déjà abattus par la disette des vivres, étoient brûlés par la grande chaleur de l'été, en furent seuls les victimes.

Tite-Live dit encore dans le treizième chapitre du même livre : « Cette année fut remarquable par un hiver si froid et » une si grande quantité de neige, que les chemins cessèrent » d'être praticables, et le Tibre d'être navigable. — Cet hiver » si triste fut suivi d'un été pestilentiel et funeste à toutes les » espèces d'animaux, soit par l'intempérie du ciel et le chan- » gement subit et contraire de la température, soit par toute » autre cause ».

Si le virus de la peste pouvoit être transporté chez nous des contrées les plus lointaines, et conserver long-temps sa force morbifique, il seroit donc nécessairement d'une nature fixe et semblable à celui de la petite vérole. Mais si on le suppose fixe et éminemment contagieux, comment, étant une fois transporté sur notre territoire, pourra-t-il jamais en être éliminé, et en demeurer éloigné pendant des siècles entiers ? Certes, depuis que le virus variolique a été apporté en Europe, il n'est jamais long-temps sans se manifester; mais il en parcourt successivement les différentes régions, et n'abandonne point entièrement cette portion du globe.

Ne seroit-il donc pas possible que la peste ne fût point contagieuse, qu'elle naquît spontanément et de causes évidentes, qu'elle ne fût point une maladie spécifique ou d'une nature particulière, mais seulement un degré supérieur d'une fièvre très-maligne, et une certaine modification de cette fièvre?

Je crains bien qu'en assignant une cause à la peste, nous ne tombions dans ce défaut si commun à notre humanité, savoir, que notre raison, séduite par tout ce qui lui est peu familier et par le merveilleux, s'envole au-delà des objets qui sont à sa portée, et poursuit ceux qui lui échappent.

Je pourrois proposer à la discussion des hommes éclairés les questions suivantes, qui sont de la plus grande importance :

1°. Si la fièvre maligne est jamais spécifique et d'une nature particulière? si elle n'est pas plutôt une fièvre bilieuse ou pu-

tride d'un plus haut degré ? Cette question me paroît à peine douteuse.

2°. Si la fièvre pestilentielle diffère essentiellement de la fièvre maligne, ou seulement par la grandeur du danger et par le nombre plus considérable de ceux qu'elle attaque ?

3°. Si la peste elle-même ne surpasse pas la fièvre pestilentielle par l'intensité du mal seulement, en attaquant plus d'individus, en en faisant périr un plus grand nombre, quoique cependant le caractère des deux maladies soit le même ?

Les symptômes de la peste décrite par Forestus, médecin très-éclairé et écrivain très-exact, qui en avoit été témoin oculaire, et les causes qui conviennent également aux maladies bilieuses, putrides, malignes, pestilentielles, et à la peste elle-même, semblent prouver que ces maladies sont de la même famille, mais d'un ordre différent, en sorte que la fièvre bilieuse occupe le degré le plus inférieur, et la peste le plus élevé.

4°. Si les signes regardés par quelques-uns comme essentiels et caractéristiques de la peste, n'en sont que des signes accidentels, de la même manière, par exemple, que la fièvre bilieuse est accompagnée dans certains étés d'efflorescences ortiées, dans d'autres de pétéchies, dans d'autres de parotides, d'anthrax, etc.; tandis que dans tous les cas et la cause et le traitement de la maladie demeurent toujours les mêmes ?

5°. Si la véritable peste ne peut pas se déclarer chez un seul individu, dans un temps où on n'observe absolument aucun miasme pestilentiel sur les autres habitans de la même contrée, peut-il exister un concours de plusieurs causes congénères s'attachant à un individu quelconque, qui élève la fièvre bilieuse au degré de la fièvre putride, ou de la fièvre maligne, ou de la fièvre pestilentielle, ou de la peste elle-même, sans que dans le même temps un concours de causes semblables ait lieu dans un autre homme ?

6°. S'il n'existe point un miasme spécifique et particulier de la fièvre pestilentielle et de la peste elle-même, y aura-t-il dans la peste un assez grand danger de contagion d'un

individu à un autre, pour que, comme cela a lieu ordinairement pour la petite vérole, elle puisse être transmise par des habits, de la laine, d'autres effets, même par de simples lettres qu'on enverroit d'un lieu pestiféré dans un pays très-éloigné ?

7°. Ces précautions dispendieuses, par lesquelles on s'efforce d'écarter la peste d'un endroit, qui suspendent tout commerce entre les voisins, et répandent au loin la terreur, sont-elles nécessaires ? ne sont-elles pas plutôt extrêmement nuisibles, soit parce que l'interruption du commerce amène la cherté des vivres, soit parce que tout cet appareil employé contre la peste inspire la crainte de la mort, deux circonstances capables de donner naissance à une peste intérieure ?

8°. La peste ayant été plus fréquente autrefois qu'elle ne l'est aujourd'hui, est-ce qu'il y avoit alors avec les lieux infectés plus de communications qu'à présent ?

Mais dans le temps où nous vivons, le monde presque entier semble ne faire qu'une seule cité, et quoique les nations les plus éloignées les unes des autres aient entre elles des relations plus fréquentes, la peste qu'on voyoit si souvent ne paroît plus que très-rarement.

9°. P. Forestus établissoit-il seulement différens degrés de la même fièvre maligne, lorsqu'il disoit que la fièvre pétéchiale tenoit le milieu entre la fièvre vraiment pestilentielle et celle qui ne l'est pas ?

10°. La fièvre pestilentielle et la peste elle-même appartiennent-elles à ces fièvres gastriques, dont la matière contenue dans l'estomac et dans les intestins se putréfie promptement, s'insinue aussitôt dans le sang et produit en peu de temps une dissolution mortelle et la gangrène ?

11°. Seroit-il prudent de traiter un pestiféré comme on traiteroit une fièvre maligne simple ?

12°. Si, après avoir nettoyé l'estomac et les intestins, on donnoit à des pestiférés le quinquina, ou la racine d'arnica que nous vantions tout à l'heure contre les fièvres malignes,

ne seroit-ce pas employer une méthode plus conforme et aux principes, et à l'analogie, et à l'expérience, que si, comme Botal, ce médecin horriblement prodigue du sang humain, on répandoit ce fluide, auquel tient la vie, par des saignées répétées plus pernicieuses que la maladie elle-même?

Mais mon dessein étant de parler de la fièvre des femmes en couches, je m'aperçois que je me suis écarte de mon sujet beaucoup plus que je ne comptois. Au reste, j'aime mieux avoir ainsi dépassé les bornes, que d'avoir tû des choses que je crois vraies, et devoir un jour être utiles; quoique l'opinion que j'ai présentée doive trouver les esprits peu disposés à la bien accueillir, et être taxée, sans beaucoup d'examen, de téméraire et extrêmement dangereuse.

Je vais exposer maintenant quelle espèce de fièvre affligea les femmes en couches dans le courant de cet été.

Vers la fin de leur grossesse, quelques-unes eurent une fièvre irrégulière et peu sensible, le ventre très-serré, la bouche mauvaise et pleine de mucosité. L'appétit étoit perdu; elles éprouvoient des douleurs vers les lombes et le creux de l'estomac; elles urinoient fréquemment et avec difficulté. Une ou deux seulement eurent une fièvre bien marquée, qui devint d'abord rémittente, puis intermittente.

La plupart, immédiatement après leurs couches, qui ordinairement n'étoient pas laborieuses, ou peu de temps après, ou plus tard, sans aucun ordre certain dans le nombre des jours, éprouvèrent des frissons et des chaleurs alternativement. Celles qui se trouvoient affectées de bonne heure, outre les accidens dont je viens de parler, avoient leurs lochies très-peu abondantes, et des douleurs dans tout l'abdomen, et surtout à l'hypogastre et à la région de la matrice. Ces douleurs étoient si cruelles, que les malades redoutoient le toucher même le plus léger: elles étoient vagues, de manière cependant que dans l'endroit où on rencontre l'utérus contracté en forme de globe, elles avoient plus de force et de fixité. Ayant examiné la langue, dont l'état est l'indice le plus exact de celui de l'estomac et des intestins, je la trouvai hérissée

comme de petits poils blancs jaunâtres, et quelquefois même très-verts. Il ne m'arriva qu'une seule fois de la trouver très-nette, quoique l'estomac fût rempli de beaucoup de saburre. Une de ces femmes, dont la fièvre étoit très-légère, fut couverte d'exanthèmes ortiés, mêlés d'une espèce d'éruption scarlatine.

Lorsqu'on doutoit encore de la nature de la maladie, je ne soupçonnai jamais aucune inflammation des intestins ou de la matrice, quoiqu'il y eût bien des apparences qui auroient pu induire en erreur des gens peu éclairés. Je savois que la bile dominoit dans l'été; qu'elle étoit très-pure et très-mobile quand cette saison étoit fort chaude; qu'elle étoit au contraire aqueuse et inerte dans un été froid et humide; que les femmes enceintes sont ordinairement resserrées, ce qui occasionne une congestion de saburre dans le ventre. J'avois donc conjecturé heureusement, ainsi que l'événement le prouva, que cette fièvre des femmes en couches provenoit d'une matière étrangère amassée dans les premières voies. En effet, le traitement qui convient dans les fièvres gastriques convenoit également dans celle-ci; et ces femmes se trouvoient guéries, sans avoir couru auparavant aucun risque de périr.

Je n'ignorois point que c'est une question qui divise encore beaucoup de médecins, savoir, quelle est ordinairement la nature de la fièvre des femmes en couches. Est-elle *inflammatoire*, ou *putride et maligne?* Mais depuis long-temps les observations de Sydenham et les miennes propres m'avoient appris à connoître l'influence active de la maladie épidémique, qui, pendant tout le temps où elle règne, range sous ses lois toutes les autres maladies, et les force à combattre sous ses étendards.

Cette opinion me paroît appuyée sur des preuves si certaines, que je n'examine jamais aucune maladie, quelle qu'elle soit, sans faire attention en même temps au caractère de la constitution épidémique, et sans rechercher jusqu'à quel point la maladie proposée se rapproche de la nature de l'épidémie.

Ainsi il ne m'étoit pas difficile de ranger la fièvre des femmes en couches parmi celles qui rendent si funeste la saison de l'été, c'est-à-dire, parmi les fièvres bilieuses.

Je me rappelai encore ce que j'avois vu en Hongrie pendant deux étés. Toutes les femmes qui accouchèrent dans ce temps de l'année, extrêmement chaud, furent attaquées de fièvres très-bilieuses, de choléra et de dysenteries. D'abord j'employai un traitement peu hardi. Car, quoique je susse fort bien celui qui auroit convenu à d'autres individus, les circonstances particulières dans lesquelles elles se trouvoient me détournoient d'en employer un plus actif; jusqu'à ce qu'enfin la longueur de la convalescence et beaucoup d'accidens qui avoient lieu au milieu même du traitement me firent prendre le parti de négliger toute considération relative à l'accouchement, et d'opposer au mal une méthode vigoureuse et proportionnée.

J'employai donc fréquemment et hardiment les vomitifs ou les purgatifs, si je les jugeois nécessaires, lorsque par leur moyen ceux qui étoient attaqués de la fièvre bilieuse épidémique guérissoient promptement et sans crainte de rechute.

J'avois appris dans cette occasion à ne pas m'arrêter à la simple considération des lochies, soit qu'elles fussent supprimées entièrement, soit qu'elles ne coulassent qu'en très-petite quantité; et je ne fis usage d'aucun des remèdes appelés *aristolochiques*. Pourquoi me serois-je conduit autrement? Ne devois-je pas plutôt attaquer la maladie principale, que de m'amuser à combattre quelque symptôme de peu d'importance?

D'après toutes ces considérations, je crois que la fièvre ordinaire des femmes en couches est très-rarement de nature inflammatoire; à moins qu'un froid très-vif, le vent du nord et la pléthore des sujets ne produisent une disposition inflammatoire.

Mais dans ce temps-là même propre à produire des inflammations, les femmes en couches étoient moins gravement affectées, et moins souvent peut-être attaquées d'inflammation

que les autres individus. Et en effet, les femmes, en général, étant moins sujettes que les hommes aux maladies inflammatoires, parce que leur corps est d'un tissu plus lâche et leur sang moins riche, les nouvelles accouchées qui, pendant et après l'accouchement, perdent une quantité plus ou moins considérable de sang, et chez lesquelles, à raison de cette évacuation, de l'affoiblissement qui la suit, et de la plus grande liberté dans la circulation qui en résulte, on doit craindre moins que jamais la diathèse inflammatoire, doivent être encore plus à l'abri des inflammations de toute espèce que les autres personnes du sexe qui ne sont pas dans le même état.

Je ne nierai pas certainement que la matrice d'une femme qui a fait de longs et violens efforts pour accoucher, qui a été secourue sans ménagement dans son travail, ne puisse s'enflammer : mais quand l'accouchement n'a point été laborieux, je pense que les femmes en couches sont peu sujettes aux fièvres inflammatoires. Elles seront bien plutôt exposées aux fièvres gastriques, soit pituiteuses, soit bilieuses, soit putrides, que des saignées répétées ou un régime échauffant feront dégénérer en fièvres malignes.

Je n'ai jamais ouvert un cadavre de femme en couches morte de la fièvre dont je parle; mais je connois des ouvertures faites par d'autres, qui ont trouvé les viscères de l'abdomen les uns enflammés les autres gangrénés, et qui en ont conclu que la fièvre étoit de nature inflammatoire. Si je ne me trompe, cette conclusion est mal fondée. Car tel est l'état ordinaire de ces organes après une fièvre maligne. J'ai disséqué un grand nombre d'individus qui y avoient succombé, peu de temps après leur mort, lorsque leurs cadavres étoient à peine refroidis, et dans un temps très-froid qui mettoit obstacle à une prompte putréfaction, en sorte qu'on n'y apercevoit que les effets de la maladie elle-même.

J'ai trouvé les intestins d'une couleur plombée, horriblement enflammés, couverts de taches et de pétéchies; l'épiploon d'un rouge sale, brun, livide, tout corrompu et très-

fétide. Etoit-ce une fièvre inflammatoire qui avoit causé un tel ravage dans ces parties? Je ne pouvois douter que la maladie avoit été d'une nature entièrement différente, bilieuse dès son principe, et qu'elle avoit dégénéré en putride et en maligne par des saignées faites mal à propos, et parce qu'on avoit négligé d'évacuer. Dira-t-on qu'un homme qui a succombé à une hydropisie incurable est mort d'une fièvre inflammatoire, parce que ses viscères, qui ont été plongés long-temps dans des eaux très-corrompues, seront affectés d'inflammation et de gangrène?

Ainsi, pour résumer en peu de mots tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, l'été, ennemi du sang, ami de la bile, une grande diminution de force dans les parties solides, la perte de bonnes humeurs à la suite de l'accouchement, une vie inactive pour l'ordinaire, et la paresse du ventre éloignent autant qu'il est possible une femme en couches d'une constitution athlétique et propre à favoriser les inflammations, et l'expose au contraire aux maladies putrides plus qu'à toutes les autres. J'ai dit que cela étoit confirmé et par les observations des autres et par celles que j'avois faites moi-même en beaucoup d'occasions en Hongrie. J'en ai fait cette année de nouvelles, qui prouvent que l'été dernier la fièvre des femmes en couches étoit produite presque généralement par une matière putride, qui, après avoir porté d'abord son infection dans le tube intestinal, la transmettoit dans le torrent de la circulation en y pénétrant elle-même en partie.

J'ai exposé plus haut les symptômes de cette fièvre, dont le plus remarquable étoit la douleur de l'abdomen et de l'hypogastre. Je n'ai cependant jamais pensé qu'il y eût inflammation des intestins ou de la maladie; et, quelque forte que fût la fièvre, je n'ai point pratiqué la saignée.

La dureté trompeuse du pouls, sa force et sa roideur (qui n'étoient que l'effet du spasme) ne m'ont jamais séduit au point de me les faire regarder comme le produit d'un vice inflammatoire du système sanguin, plutôt que celui d'un vice bilieux et putride des premières voies. J'avois reconnu d'ailleurs dans

une infinité de cas combien le pouls est trompeur, soit dans les cas de pléthore et d'inflammation, lorsque, foible en apparence, il se relève avec force après une copieuse saignée; soit au contraire dans ceux où il y a plutôt défaut que surabondance de bons sucs, lorsqu'il semble annoncer une plénitude et un excès de forces vitales.

Dans le moment où j'écris ceci, je reviens de l'hôpital clinique d'auprès d'une femme en couches, qui, il y a trois jours, y déposa le premier gage d'un amour secret. L'accouchement fut facile, et n'eut rien de remarquable que deux circonvolutions du cordon ombilical autour du cou de l'enfant. Elle s'étoit bien portée pendant les premières vingt-quatre heures: mais au bout de ce temps, elle ressentit d'abord des frissons, ensuite des chaleurs, et elle se plaignit de beaucoup de douleurs à la région inférieure du ventre, qui ne pouvoit souffrir le moindre toucher. Le pouls étoit fort, vibrant; le corps jeune, fortifié par le travail, bien constitué et plein de bons sucs. La bouche n'étoit point mauvaise; l'estomac n'étoit mal affecté d'aucune manière; à peine couloit-il un peu de lochies.

Je me fis une notion de la maladie d'après tout ce que j'ai dit ci-dessus.

Après avoir débarrassé le ventre par des lavemens, je donnai une mixture saline, dans laquelle il entroit beaucoup de crême de tartre. La malade rendit un peu de matière en deux ou trois selles: et bientôt après, la fièvre et la douleur disparurent presqu'entièrement. Mais le deuxième jour depuis l'accouchement n'étoit pas encore passé, que, le ventre s'étant resserré de nouveau, la fièvre revint, et une douleur, beaucoup plus violente que la première, se fit sentir. La malade s'agitoit et se lamentoit beaucoup; les lochies ne couloient point du tout. Comme la matière morbifique avoit son siége dans la partie inférieure des premières voies, et que la langue, la bouche et l'estomac étoient en bon état, je préférai le purgatif au vomitif, et je donnai la manne avec le sel cathartique amer à prendre par petites doses. Avant la moitié du troisième jour, elle eut trente selles qui procurèrent un soulagement très-

remarquable : car elle ne ressentit plus ni douleur, ni fièvre ; le gonflement du ventre disparut totalement, et les lochies revinrent abondamment.

Comme je me propose d'entretenir artificiellement la liberté du ventre, j'espère que les suites de couches de cette femme ne seront plus troublées ; et j'ose le prédire avec d'autant plus de confiance, que cette année j'ai observé parmi les nouvelles accouchées beaucoup de maladies absolument semblables, que j'ai étouffées encore dans leur berceau avec le même succès et les mêmes moyens, c'est-à-dire, avec les purgatifs ou les vomitifs.

Voilà la vraie méthode aristolochique et anti-phlogistique !

J'empêche les femmes en couches de rester trop long-temps au lit, de s'affoiblir par l'excès du repos, la chaleur des couvertures, l'usage des boissons qu'il est d'usage de prendre tièdes : ce qui ralentit les sécrétions et les excrétions, et provoque la fièvre putride.

Je sais combien une pareille conduite est éloignée de celle que l'on tient chez ceux que leur naissance, ou leur fortune, ou un orgueil qui n'est point appuyé sur ces avantages, élève au-dessus de la classe du peuple : je sais combien on risque sa réputation, en donnant des conseils salutaires, mais opposés à des préjugés aussi enracinés.

Il n'en est pas moins du devoir des médecins, de ceux surtout qu'une pratique heureuse et une considération justement méritée ont rendus recommandables, de réunir leurs efforts pour désabuser leurs concitoyens d'une erreur très-grave et très-répandue comme l'est celle-là.

Ainsi nous mépriserons également et ceux qui, quoique connoissant la meilleure méthode, et l'approuvant tacitement, trahissent leur art par une basse complaisance pour des préjugés de bonnes femmes ; et ceux qui tenant opiniâtrement aux anciennes routines, n'osent, imitateurs serviles, ni penser, ni entreprendre, ni faire que ce que faisoient leurs aïeux.

Je ne donnois point d'huile d'amande douce à nos malades, quoique ces potions huileuses soient tellement en usage,

même parmi le peuple, que sans elles la femme la plus dénuée de ressources n'espère pas pouvoir surmonter les accidens des couches.

L'huile n'est-elle pas propre, à cause de la rancidité qu'elle acquiert promptement, à augmenter prodigieusement la saburre, à irriter fortement les nerfs que l'on a dessein de calmer, à affoiblir les forces de l'estomac, et à faire perdre ainsi avec le malade et les soins et les remèdes qui lui auront été prodigués?

Je rejetois les absorbans, quoique leur usage soit très-répandu. En effet, c'eût été augmenter par des anti-acides la tendance à la putréfaction: je cherchois au contraire, par des remèdes agréables et acescens, et qui lâchoient doucement le ventre, à affoiblir l'impression de la saburre putride. Il n'en est jamais résulté pour le nourrisson aucun accident qu'on pût rejeter sur l'âcreté du lait.

J'ai eu peu d'occasions d'employer les remèdes nervins et les anti-hystériques. Car ma première idée n'étoit pas d'accuser les nerfs, leur trop grande irritabilité, le désordre des esprits animaux, et des mouvemens irréguliers qu'il falloit calmer par les nervins et par les narcotiques. C'est cependant ce que l'on a coutume de faire presque toujours, aussitôt que quelque affection douloureuse, ou quelque incident étranger à la santé se remarque dans une femme en couches. Le système nerveux n'est-il pas, en effet, par lui-même ami de la paix, et ennemi de toute agitation, à moins qu'il ne s'élève une cause de troubles dont le médecin doit faire la recherche la plus exacte, et que j'ai très-souvent trouvée dans le système gastrique, d'où son expulsion ramenoit aussitôt le calme?

Nos nouvelles accouchées n'ont point eu d'éruption miliaire. Une seule eut des exanthèmes ortiés. Quand je me rappelle ce que j'ai observé en pratiquant la médecine en Hongrie, je ne doute point qu'on ne puisse presque toujours, avec avantage, prévenir l'éruption miliaire. En effet, des observations nombreuses, faites dans ce pays et à Vienne, m'ont convaincu, malgré mes préjugés et les leçons que j'avois reçues d'un mai-

tre d'ailleurs recommandable, que les fièvres miliaire, pétéchiale, scarlatine, ortiée, érysipélateuse, étoient toujours d'origine gastrique; qu'on pouvoit le plus souvent les prévenir en évacuant de bonne heure les premières voies; que, si le médecin n'est plus le maître d'empêcher l'éruption d'avoir lieu, ayant été appelé peut-être lorsque la matière avoit déjà passé en grande partie dans les voies de la circulation, ces fièvres devenoient putrides, et même malignes lorsque l'intensité augmentoit; que ces fièvres exanthématiques n'étoient que des variétés et des modifications accidentellement différentes d'une fièvre ou gastrique, ou putride, ou maligne, comme on voit la même plante présenter un grand nombre de variétés seulement accidentelles selon les différens climats.

Je crois avoir remarqué que la matière de l'éruption miliaire est plutôt pituiteuse, celle des pétéchies bilieuse-putride, celle de la scarlatine âcre et plus volatile que les autres, gagnant plus promptement la superficie du corps, et souvent plus septique qu'elles.

La fièvre érysipélateuse est produite par une bile âcre et ténue; c'est ce qui est prouvé par la méthode qu'on lui oppose avec un succès si prompt, et qui consiste dans les délayans, le vomitif, et les eccoprotiques acidules.

L'état inflammatoire du sang, compliqué quelquefois avec la fièvre érysipélateuse, est dû à une bile très-âcre, qui se résorbe et qui porte l'inflammation dans le système.

On demande si c'est un traitement échauffant ou rafraîchissant qui convient dans la fièvre des femmes en couches?

Je pense avoir satisfait à cette question par tout ce que j'ai dit jusqu'ici.

Je dirai cependant encore quelque chose à ce sujet.

On appelle généralement anti-phlogistique tout ce qui a des propriétés opposées au feu de la fièvre.

Mais on est bien éloigné d'être également d'accord sur les choses qui ont ces propriétés.

Un homme très-célèbre, Antoine de Haën, que j'ai remplacé à sa mort, dit (T. I. Rat. Med. cap. 9) avoir fait un traite-

ment anti-phlogistique à un homme qui avoit une fièvre maligne, lorsque le premier jour il le saigna, lui appliqua aussitôt des vésicatoires aux gras des jambes et à la plante des pieds, et lui fit prendre un lavement, et une tisane d'avoine avec l'oxymel et le nitre, et que le deuxième jour il prescrivit une décoction de quinquina, après avoir fait faire une seconde saignée.

Le même (T. II. Rat. Med. cap. 3.) soutient avec chaleur que l'opium a une vertu rafraîchissante; en sorte que, d'après son opinion, cette substance est mise dans la classe des anti-phlogistiques, dont il exclut entièrement les émétiques, pour lesquels il avoit une antipathie invincible, en sorte que pendant un grand nombre d'années il ne fit vomir aucun malade par leur moyen.

C'étoient-là, selon lui, presque tous les anti-phlogistiques, en y ajoutant les précautions suivantes, savoir: de faire souvent lever le malade, de le couvrir légèrement dans son lit, et de purifier l'air du lieu où il étoit.

Je ne rechercherai point dans ce moment si cet illustre médecin avoit tort ou raison de placer ainsi tous ces moyens dans la même classe des anti-phlogistiques.

L'immortel Sydenham, outre la saignée, le renouvellement de l'air, la précaution de se tenir souvent hors du lit, les boissons abondantes et délayantes, disoit encore que la purgation étoit un très-bon rafraîchissant; et c'est à l'occasion d'une *nouvelle* fièvre qu'il a décrite comme provenant de saburre dans les premières voies.

Il nous a appris en plusieurs endroits, et par ses préceptes et par sa pratique, ce qu'il pensoit de la vertu anti-phlogistique des vomitifs. Par exemple, lorsque, dans le premier temps de la petite vérole, le malaise étoit considérable et la fièvre très-forte; lorsque les malades étoient cruellement tourmentés par un vomissement énorme, par des vertiges, par des douleurs comme rhumatismales dans les membres; lorsque la vigueur de l'âge, la grande quantité de la matière varioleuse qui cherchoit à sortir, le sang effervescent dans un sujet livré

aux plaisirs de Vénus ou à ceux de Bacchus avoient allumé une fièvre extraordinaire, il donnoit, après avoir fait précéder la saignée, l'infusion de safran des métaux comme vomitif (*propre à extirper la maladie*) : ce qui faisoit sortir la matière morbifique, et soulageoit le malade au point *qu'il pouvoit se tenir hors du lit comme s'il eût été en bonne santé.*

Celui qui n'avoit été ni purgé, ni émétisé, ni saigné, mais qui avoit provoqué les sueurs par des médicamens spiritueux, sudorifiques, en s'ensevelissant sous un grand nombre de couvertures, étoit réputé par Sydenham avoir employé un régime échauffant.

Voici quelle est mon opinion sur les anti-phlogistiques.

Je pense qu'il n'existe aucun remède qui doive porter ce nom, si ce n'est sous un rapport quelconque avec une cause morbifique bien déterminée. En effet, est-ce qu'une saignée ne rafraîchira pas singulièrement un malade qui aura une fièvre inflammatoire très-brûlante, que l'orgasme du sang, la constriction et l'irritation de la fibre auront occasionnée ; tandis qu'un vomitif l'auroit enflammé davantage? Est-ce qu'au contraire la saignée, surtout si elle est copieuse et qu'on la répète, ne donnera pas une nouvelle activité à la fièvre qui est entretenue par une bile âcre dans l'estomac ? et dans ce cas le véritable réfrigérant ne sera-t-il pas un vomitif, qui chassera le foyer bilieux qui alimentoit la fièvre ?

J'observois souvent avec étonnement qu'après l'effet d'un vomitif, une fièvre des plus violentes se calmoit tout à coup, qu'un mal de tête affreux disparoissoit, et que le malade se laissoit aller à un doux sommeil, ne se plaignant plus ensuite à son réveil que d'un reste de lassitude.

La fièvre occasionnée par une suppression de transpiration ne cède-t-elle pas fort souvent à des sueurs provoquées par d'abondantes boissons diaphorétiques et la chaleur du lit ?

Voilà comment il n'y a presque aucun remède, quelles que soient d'ailleurs ses propriétés, qui ne soit rafraîchissant dans certains cas, dans certains temps, et selon certaines causes des

maladies ! Voilà comment il ne suffit pas de recommander en général la méthode anti-phlogistique, puisque tous n'en ont pas la même idée ! Voilà comment cette méthode est différente d'elle-même, de même que les causes de la chaleur fébrile diffèrent les unes des autres !

Je traitois la fièvre des femmes en couches par la méthode anti-phlogistique, lorsque, ne saignant point, je chassois la matière morbifique par les vomitifs ou les purgatifs.

Mais pourquoi cette fièvre attaquoit-elle plutôt les nouvelles accouchées que les femmes grosses, puisque les unes et les autres sont également exposées à la même cause morbifique, et que cette maladie n'est point un effet et une suite nécessaires de l'accouchement ?

Je répondrai que, si cette fièvre attaque de préférence les femmes en couches, cependant les femmes enceintes n'en sont point absolument à l'abri : mais que ce qui fait que les premières y sont plus sujettes que les autres, c'est que l'accouchement occasionne l'affoiblissement des parties solides et la perte d'une certaine quantité de sang; d'où il résulte que la bile, que les anciens disoient avec raison être dominée par le sang, n'ayant plus ce frein, s'exalte, et franchit toutes les barrières.

La matière morbifique seroit peut-être restée inerte et sans nuire dans un autre sujet ou dans la même femme si elle n'eût pas été grosse ; peut-être aussi que, le vice de la constitution venant à changer, cette matière auroit subi une coction dans l'estomac, et se seroit alors convertie en une humeur bénigne, ou bien auroit été expulsée par l'action d'une nature conservatrice. Au lieu de cela, les forces de la vie se trouvant diminuées par l'accouchement, elle produit ses ravages.

Je n'ai presque jamais observé les accidens qui résultent du transport du lait aux mamelles chez les femmes qui nourrissent elles-mêmes leurs enfans. Une fois ou deux seulement, il est arrivé que, l'enfant étant mort, la surabondance du lait a produit de la fièvre et l'inflammation au sein. Je n'ai point voulu qu'on essayât sur ces mamelles douloureuses une succion

forcée : mais, par le moyen de fomentations émollientes, le sein s'est dégorgé et le lait a coulé spontanément avec un entier soulagement de la douleur. Cependant j'administrai de doux laxatifs qui avoient le double avantage de prévenir la fièvre épidémique et la surabondance du lait.

J'ai toujours regardé comme sujette à de grands dangers la méthode de pousser vers la superficie du corps, par des sudorifiques, le lait amassé dans les mamelles, et qui, rentrant de nouveau dans le torrent de la circulation, est ainsi charrié dans toutes les parties du corps, et atténué par la force de la vie. En effet, quels maux ne doivent pas avoir lieu, si un viscère quelconque se trouve trop resserré pour permettre à l'humeur laiteuse de passer outre, et la retient ainsi arrêtée dans les dernières ramifications de ses vaisseaux ; ou si, au contraire, il est trop relâché et trop foible pour pouvoir pousser au-delà cette même matière qui afflue vers lui !

Je pense qu'il convient d'empêcher la formation du lait par le moyen d'une diète légère et des purgatifs, et d'attirer celui qui existe déjà en trop grande abondance vers un couloir capable de recevoir la matière récrémentitielle la plus grossière, et de remplacer dans leurs fonctions tous les autres émonctoires.

CHAPITRE X.

Fièvre d'été de 1777 ; ses variétés multipliées dans les différens sujets.

Tous les étés, la bile produit des fièvres qui toutes sont de *même* nature, mais qui varient dans les différentes années, à raison du nombre, du danger, de la marche plus ou moins rapide, ou de tel ou tel symptôme plus marquant que les autres.

Cette variété seulement accidentelle de la même maladie, pour n'avoir pas été saisie par les médecins, a introduit beaucoup de confusion ; car ils ont établi autant de fièvres différentes par essence, qu'ils ont aperçu de symptômes un peu marquans de la même fièvre dans les différens individus et dans les différentes années.

On s'est donc écrié souvent, qu'une cohorte nouvelle de fièvres s'étoit répandue sur la terre, lorsque ce n'étoit que la même fièvre avec de nouveaux accidens. Un symptôme léger et accidentel, qui frappoit les yeux de gens peu philosophes, leur faisoit négliger ce qui étoit de l'essence de la maladie, comme Ixion laissa Junon pour embrasser un fantôme.

Ces nouveautés imaginaires dans les fièvres, ces divisions et subdivisions tirées de signes non essentiels, ont produit une confusion étonnante dans la pyrétologie, ou, pour mieux dire, ont empêché jusqu'ici d'établir une classification pratique des fièvres.

En effet, avec cette manière de diviser et de définir, plusieurs fièvres absolument différentes ont été désignées sous le même nom, et confondues ensemble, parce que, malgré leur différence essentielle, l'identité d'un symptôme qui servoit à les déguiser induisoit en erreur les esprits peu attentifs.

Je ne dirai pas quel seroit le nombre prodigieux des fièvres (leur nombre est déjà trop considérable), si on vouloit en créer une nouvelle espèce à chaque nouveau symptôme frappant d'une fièvre quelconque.

Et qu'on ne range pas cette erreur parmi les innocentes rêveries des philosophes. Car on applique souvent, comme à la *même* maladie, la *même* méthode à des fièvres très-différentes, mais que l'on a désignées par le *même* nom. C'est alors le malade qui souffre de cette division vicieuse dont assurément il n'est pas l'auteur.

Sydenham a déjà fait de grandes choses. Mais le travail d'un seul homme, quelque attentif et laborieux observateur qu'il fût, ne pouvoit suffire à un ouvrage aussi vaste, capable

de lasser les forces d'un grand nombre, et pendant plusieurs siècles.

Ce qu'on avoit fait autrefois forme une masse énorme, un véritable chaos. Il faut en excepter Sydenham et un petit nombre d'autres.

Nous n'avons point encore les matériaux nécessaires pour élever cet édifice. J'ai donc voulu pour ma part en rassembler quelques-uns, comme autant de pierres d'attente, dont un habile architecte fera un jour l'usage qui lui paroîtra le plus convenable.

Ainsi j'exposerai combien de pièces et de rôles différens joua sur le *même* théâtre cette fièvre toujours la *même* qui parut sur la scène vers la fin du printemps et pendant l'été.

Je donnerai avec exactitude l'histoire des malades, afin que si ma manière de raisonner sur cette fièvre pouvoit induire en erreur, il n'en soit pas de même de mes observations, qui seront fidèles et parfaitement conformes à la vérité; je les fournirai, non d'après ma mémoire, qui est peu sûre, mais d'après mon journal; elles seront multipliées, et auront eu pour témoins un grand nombre de personnes qui venoient tous les jours à l'hôpital.

Je commencerai par une fièvre bilieuse qui se porta à la tête comme si c'eût été une frénésie.

PREMIER MALADE.

Frénésie bilieuse.

Sur la fin du printemps, on transporta à l'hôpital un jeune chirurgien lié par les quatre membres et dans le délire. On nous raconta que depuis long-temps il se livroit à l'étude avec excès, et la poussant bien avant dans la nuit; qu'il étoit plus pâle depuis quelques semaines, et que depuis neuf jours environ il avoit moins d'appétit; que la veille au soir il étoit tombé sans connoissance; que pendant la nuit il avoit poussé de fréquens soupirs, tenu des propos sans suite; qu'il n'avoit

reconnu personne ; qu'une saignée ne l'avoit point soulagé ; que le sang étoit beau ; qu'il ne répondoit point aux questions qu'on lui faisoit.

Ce malade ayant la langue d'un blanc verdâtre et une fièvre peu considérable, je lui donnai sur-le-champ, à prendre par petites doses, un purgatif composé de manne et de sel amer, et beaucoup d'eau miellée. Comme il commençoit à vomir avant que le ventre s'ouvrît, je changeai ma marche, et laissant ce qui restoit du purgatif, je prescrivis un vomitif qui fit rendre à plusieurs reprises beaucoup de matières vertes et pituiteuses. La connoissance revint aussitôt après le vomissement. Il restoit une pesanteur de tête, qui céda entièrement et en peu de temps à des remèdes salins qui lâchoient doucement le ventre, et enfin aux amers.

La pâleur verdâtre de la langue et du visage, la diminution de l'appétit, d'autres maladies décidément gastriques qui régnoient dans cette saison, ne me permettoient pas de douter et de la cause morbifique de cette frénésie sympathique, et du siége qu'elle occupoit.

SECOND MALADE.

Hémiplégie bilieuse.

Un domestique âgé de cinquante-deux ans, autrefois soldat, qui mangeoit peu, mais qui buvoit beaucoup, et de très-mauvais vin, sans cependant s'enivrer, commença tout à coup à balbutier; ensuite la bouche se tourna du côté droit, et le bras et la jambe de l'autre côté se paralysèrent. Il avoit toute sa tête, faisoit faire quelques mouvemens obscurs à sa jambe, mais aucun à son bras. Il fut saigné deux fois chez lui sans être soulagé. Lorsqu'on l'apporta à l'hôpital, il avoit la langue très-blanche, la prononciation mal assurée, et les membres comme je l'ai dit. Le pouls étoit fort plein, élevé. Moi-même je lui fis tirer six onces de sang ; mais ensuite je m'en repentis. Le sang étoit d'une bonne qualité. Il n'y eut point de soulage-

ment. Bientôt après il commença à avoir des renvois, comme s'il eût voulu vomir. Un vomitif fit évacuer beaucoup de matières tenaces et jaunâtres; et après le vomissement le malade remua mieux la jambe, et obscurément le bras. Des purgatifs salins, et un second vomitif, placé deux jours après le premier, rendirent les membres plus mobiles. Mais l'amélioration ne fit plus de progrès. Je fis donc frotter, jusqu'à rubéfier la peau, l'épine du dos et les membres paralysés avec un liniment composé d'esprit de serpolet et de teinture de cantharides : on appliqua chaque jour un vésicatoire, mais chaque fois dans un endroit différent.

Je ne voulus point faire suppurer les plaies, n'espérant quelqu'effet de ce remède qu'à raison du stimulus excitant et incisif des cantharides qui se résorboit. Le malade prit en outre des pilules composées avec la gomme ammoniaque, la myrrhe et un peu d'aloès.

Avec ces secours il se rétablit entièrement et en fort peu de temps.

J'ai observé que les affections de la tête provenant du vice de l'estomac et des intestins étoient beaucoup plus fréquentes et plus graves que celles qui étoient produites par un vice du cerveau lui-même.

Quoique tous les signes d'un vice du système gastrique me manquassent, je devinois assez heureusement que la douleur de tête provenoit souvent de l'abdomen, sur ce que cette douleur, en devenant plus intense par intervalles, découvroit par cela même le lieu de son origine.

TROISIÈME MALADE.

Fièvre bilieuse négligée, ou espèce de fièvre maligne avec un symptôme de frénésie.

Joseph Kebaum, âgé de vingt-quatre ans, berger, se plaignoit depuis six semaines d'une cardialgie qui augmentoit quand il avoit mangé, d'une extrême foiblesse dans les jambes et dans

les cuisses, d'une douleur de tête, de frissons légers et vagues, et d'avoir toujours la bouche amère. Il passa presque tout ce temps sans s'aliter, en plein air, gardant son troupeau, s'étendant par terre et se réchauffant au soleil, ce qui lui plaisoit beaucoup.

Il arriva à l'hôpital le 11 juillet, ayant traîné une partie du chemin ses membres fatigués, et s'étant fait voiturer l'autre.

Le pouls étoit un peu plus fréquent que dans l'état naturel et sans dureté; la chaleur du corps modérée; la peau brûlée par le soleil, et le visage rouge avec une teinte jaune qui perçoit. Depuis les ailes du nez jusqu'à chacune des deux commissures des lèvres, on apercevoit une traînée d'un jaune très-foncé; la langue étoit d'un blanc jaunâtre léger; les alimens lui paroissoient amers; il n'avoit point d'appétit, point d'altération; les yeux étoient légèrement rouges et larmoyans. La nuit étant déjà avancée, le malade fut saisi d'un délire furieux.

Le 12, ce délire continua; le pouls étoit fort et plein: on tira huit onces de sang qui parut d'une bonne qualité; mais le malade ne fut point soulagé.

Sur le midi on lui fit prendre de force un vomitif, qui lui fit rendre beaucoup de matières semblables à de l'huile très-vieille. Sur la fin de la nuit, il revint à son bon sens.

Le 13, la face étoit jaune; il y avoit de la fièvre; la présence d'esprit se soutint.

Le 14, on lui donna l'émétique, et il vomit une grande quantité de bile mêlée de pituite. La bouche et l'estomac se trouvèrent bien: la fièvre persista.

Le 15, le mal de tête et la fièvre étant plus considérables, on fit une saignée dont le sang parut bon. La fièvre resta la même. Il survint de la toux.

Le 16, le visage étoit plus jaune, et la fièvre moindre. Un vomitif fit rejeter des matières bilieuses. Alors la pâleur remplaça la teinte jaune. Le mal de tête et le bourdonnement

diminuèrent beaucoup. Il y avoit de la toux et des crachats muqueux.

Depuis cette époque la fièvre diminuoit tous les jours, et il se sentoit bien en général.

Le 21, la bouche un peu amère, la respiration avec bruit et sifflement, le gonflement du ventre, qui étoit douloureux au toucher, exigèrent un vomitif, après l'effet duquel l'état du malade s'améliora de nouveau sous tous les rapports.

Pendant quelques jours après, une toux nocturne fit cracher beaucoup de matières pituiteuses. Mais une décoction saturée de lichen et de polygala dissipa d'abord la toux et les crachats, et ensuite à la longue une enflure des jambes très-opiniâtre.

Dans les intervalles entre les vomitifs, on administroit des remèdes salins eccoprotiques et en même temps légèrement toniques; et lorsque le ventre trop relâché menaçoit de la perte des forces, un demi-gros, ou deux scrupules, ou un gros de racine d'arnica, toutes les deux heures, lui étoient fort utiles.

Le vomitif consistoit en deux scrupules d'ipécacuanha aiguisés d'un grain de tartre stibié.

Cet homme ayant extrêmement négligé sa santé, et étant brûlé par les ardeurs d'un plein soleil, *la partie la plus humide et la plus aqueuse de la bile s'étoit desséchée et dissipée, tandis que la plus épaisse et la plus âcre restoit : il en étoit de même du sang et pour la même raison.* (Hippocrate, de Naturâ Hominis, cap. 3.)

Ce furent les vomitifs qui rendirent la connoissance. Quant à la saignée dans les maladies produites par la bile, des hommes instruits ont souvent demandé si on devoit la pratiquer, jusqu'à quel point, et dans quelle intention. Voici la loi que j'ai suivie à cet égard.

Je m'étois convaincu que *par elle-même* la saignée ne convenoit jamais dans une maladie bilieuse, soit parce qu'après l'extraction du sang, qui est le modérateur de la bile, la maladie prend un accroissement très-marqué, la matière

pénétrant alors avec plus de facilité dans le sang, soit parce que ce qui est expulsé si heureusement et si promptement par le vomitif et le purgatif ne nécessite point l'emploi de ce remède. Une expérience multipliée (et c'est ce qui doit principalement nous guider dans la pratique) m'a appris cette règle sur la saignée.

Mais si l'humeur bilieuse est déjà répandue dans tout le corps, s'il existe une espèce de pléthore, de gonflement des vaisseaux par des humeurs bonnes ou dépravées introduites dans le système; s'il en résulte une fièvre violente et une menace d'arrêt de la circulation des humeurs à cause de leur trop grande quantité, alors je saigne, mais avec ménagement, afin de n'avoir jamais à me repentir d'avoir prodigué le sang, sauf à répéter une pareille saignée, si la première a été insuffisante.

Je puis assurer, d'après bien des observations, que la saignée a été plus nuisible quand elle ne convenoit pas, qu'utile quand elle étoit indiquée.

J'ai guéri bien des fois avec les amers, le lichen, le polygala, la racine d'arnica et le quinquina, soutenus d'un régime fortifiant, la toux, particulièrement celle qui tourmente la nuit; l'expectoration de crachats épais, pituiteux, abondans; et cette phthisie pituiteuse produite si souvent par des fièvres gastriques, que les malades ou les médecins, par négligence ou par ignorance, avoient laissé dégénérer en fièvres malignes.

QUATRIÈME MALADE.

Délire furieux produit par la suppression d'une diarrhée bilieuse.

Un homme de trente ans, livré à l'étude, d'une complexion serrée, d'une figure qu'on pourroit appeler *atrabilaire*, se plaignit (le 1er d'août) d'amertume dans la bouche. Il vomit spontanément des matières amères, éprouva une chaleur peu

considérable, et eut le soir des déjections bilieuses abondantes.

Le 2, les déjections furent multipliées. Il prit une potion saline qui les rendit encore beaucoup plus fréquentes.

Le 6, les déjections pures, copieuses et fréquentes continuoient. La chaleur augmentoit d'un jour à l'autre; il avoit de temps en temps des frissons. Il reprit une potion saline. Il fut ensuite long-temps sans fièvre; mais les déjections continuoient, et la foiblesse augmentoit. Il avoit soutenu la maladie jusque là sans s'aliter, ayant la bouche amère et du dégoût pour les alimens.

Le 8, il prit, pour modérer le dévoiement, un remède composé avec la camomille et certains stomachiques spiritueux : le dévoiement s'arrêta subitement. Le malade aussitôt ressentit des douleurs cruelles dans l'abdomen, poussa les hauts cris, et bientôt après il eut un délire furieux.

Le 9, au soir, on le transporta à l'hôpital. Le ventre étoit fermé, le pouls fort, la chaleur très-modérée, la langue jaune.

Comme j'avois fait prendre d'abord beaucoup d'eau miellée, je donnai dans la nuit même l'émétique. Le malade vomit tard, et seulement à la pointe du jour. Ayant fini par rendre beaucoup de matières jaunes, il revint à lui : il n'eut point de selles. Le délire revint quelques heures après, mais il fut modéré. Un lavement âcre ayant forcé le ventre de s'ouvrir, les déjections furent considérables et la tête se rétablit aussitôt. On donna des potions salines. La nuit fut tranquille.

Le 11, il prit un vomitif qui procura des matières bilieuses. La tête devint plus assurée. Le soir il poussoit par intervalles de nouveaux cris, et il retomba dans le délire furieux.

A l'aide d'une potion saline on rendit les déjections plus fréquentes. Alors le malade parla beaucoup sans aucune liaison dans ses idées : mais son délire n'étoit plus furieux. Il chantoit, il rioit; la langue étoit bilieuse; la chaleur augmentoit le soir, comme à l'ordinaire; dans la journée le pouls fut plein et dur. On tira cinq

onces de sang qui étoit assez bon. La nuit et le jour suivant, la tête se perdit à plusieurs reprises.

Le 12, point de déjections : il y eut le soir un redoublement léger, et la nuit un délire furieux.

Le 13, un purgatif de manne et de beaucoup de crême de tartre produisit des selles abondantes et multipliées. Le délire ne fut plus continuel : dans les intervalles l'esprit étoit présent; mais le malade parloit beaucoup et sans suite. Il n'avoit point de fièvre. La nuit fut la plus calme de toutes; le sommeil prolongé, paisible, bienfaisant. Le même remède tenoit le ventre libre.

Depuis cette époque la tête fut de jour en jour plus nette et plus assurée. On continuoit le même laxatif.

Après avoir fortifié pendant quelques jours son estomac par l'usage de la rhubarbe et des amers, en sorte que le ventre n'étoit ni trop resserré, ni trop relâché, cet homme s'en retourna, le 26, dans sa famille, sain de corps et d'esprit.

J'appris long-temps après, que sa santé s'étoit toujours soutenue.

J'ai vu bien des fois que le cerveau étoit gravement affecté, quand une diarrhée bilieuse s'arrêtoit tout à coup, soit artificiellement, soit spontanément.

L'observation nous apprend qu'il faut aux frénétiques des vomitifs plus puissans, et qu'ils vomissent et plus tard et plus difficilement que les autres malades.

CINQUIÈME MALADE.

Ophthalmie, qui redoubloit chaque soir, provenant d'un vice de l'estomac, et guerie en remédiant à ce vice.

Un paysan nommé Joseph Kesler, âgé de vingt-deux ans, avoit par intervalles depuis quelques années les yeux rouges et douloureux, surtout le droit, qui même depuis peu étoit affecté d'une taie. Il fit différens remèdes qui lui furent indiqués ou par le hasard, ou par des charlatans, ou par des commères.

Depuis un an, ses yeux étoient en meilleur état. Le gauche présentoit à peine quelque trace d'opacité dans la cornée; mais la taie du droit subsistoit toujours; et ayant fait usage, il y a cinq semaines, d'un onguent âcre, ce topique attira de la douleur, de la rougeur, et un larmoiement continuel des deux yeux, principalement du gauche. Cet homme, bien portant d'ailleurs, entra le 4 juin à l'hôpital.

Les sangsues appliquées sur l'œil le plus souffrant et un cataplasme discussif ne firent aucun bien.

J'observai pendant trois jours consécutifs que les yeux, qui conservoient toujours leur rougeur, devenoient douloureux chaque jour à une heure fixe, savoir à quatre heures après midi, et que la douleur duroit jusqu'à l'aurore.

Du reste, il n'y avoit aucun vestige de fièvre; mais la langue étoit couverte d'une matière jaunâtre, et toute la face étoit fort jaune.

Après lui avoir fait prendre pendant deux jours des potions salines, le 6 juin on lui donna l'émétique, et il rendit à plusieurs reprises beaucoup de bile jaune et tenace. Dès le soir même, la douleur des yeux disparut; mais la rougeur persista.

Le 8, ayant encore eu la veille au soir un peu de douleur, la langue et la face étant bilieuses, on redonna l'émétique, qui excita une abondante évacuation de bile. Il n'y eut aucune exacerbation ce jour-là, ni les jours suivans. La rougeur indolente qui restoit fut dissipée par un vésicatoire que l'on appliqua près l'œil.

Enfin, comme un certain sentiment douloureux reparut accompagné de larmoiement, et que ces accidens résistoient à tous les collyres et à tous les purgatifs, un troisième vomitif chassa encore une grande quantité de bile. Depuis, la face devint pâle, et la guérison des yeux fut constante. A l'égard de l'estomac, on donna par précaution de la rhubarbe et des amers.

SIXIÈME MALADE.

Parotide.

Une femme âgée de trente-huit ans, éprouva au commencement de juin des frissons, des chaleurs, d'une manière irrégulière. Elle n'avoit point d'appétit. Au bout de quatre jours, la parotide gauche se tuméfia au point d'empêcher le mouvement de la mâchoire. Entrée à l'hôpital, on lui donna d'abord de la tisane d'orge avec l'oxymel et un sel neutre, et ensuite un vomitif qui lui fit rejeter, par haut et par bas, une grande quantité de bile jaune et rouillée. La fièvre alors fut moins forte, et la parotide diminua beaucoup de volume.

On répéta encore trois fois l'émétique, en laissant deux ou trois jours d'intervalle de l'une à l'autre. La malade rendit constamment, comme la première fois, beaucoup de bile; et elle se trouva très-soulagée. Enfin, après la dernière, la fièvre et la parotide disparurent entièrement.

J'eus à traiter dans le même temps une autre femme attaquée de la fièvre d'été avec une parotide. Je lui administrai le traitement contre la bile, et elle fut guérie. Mais lorsqu'elle vint, la parotide étoit déjà pleine de pus, auquel on donna issue aussitôt : ce qui ne termina point la maladie.

J'opérai moi-même la coction avec les médicamens salins, et les mouvemens critiques, ainsi qu'une crise sûre et proportionnée à la maladie, par un autre médicament qui excita tout à la fois le vomissement et les selles. Cette seconde malade eut aussi besoin de quatre vomitifs.

Je donnai après le vomissement des médicamens salins combinés avec la rhubarbe : lorsque ces deux femmes furent bien évacuées et qu'elles se trouvèrent sans fièvre, des toniques et des substances amies de l'estomac assurèrent leur convalescence.

Je me suis toujours attaché à résoudre les parotides dans leur accroissement, avant la formation du pus, ayant reconnu

bien des fois qu'il n'y avoit aucun avantage, mais souvent beaucoup d'inconvénient, à ce qu'elles suppurassent.

La diarrhée que j'excitois suffisoit pour guérir, en même temps, avec promptitude et sûreté, la fièvre bilieuse et la parotide.

Je n'ai jamais vu de parotides critiques dans la fièvre miliaire, bilieuse, putride, maligne; je n'en ai jamais vu se former dans l'hôpital, pendant que les malades étoient soumis à mon traitement. Elles commençoient avant qu'ils y fussent transportés, et la résolution s'en opéroit fort heureusement, lorsque le pus n'étoit pas encore formé.

Si un malade arrivoit ayant une parotide en suppuration, il falloit bien donner une issue au pus par l'incision. Mais alors le traitement devenoit difficile, parce que le contour de l'abcès s'endurcissoit, qu'un temps très-long étoit nécessaire pour le ramollir, et que ce retard de la cicatrice causoit beaucoup d'ennui.

Je me rappelai à cette occasion Clazomène, qui demeuroit auprès du puits de Phrynichidas. Il survint à ce malade, dont le ventre s'étoit resserré, des tumeurs douloureuses auprès des deux oreilles. Mais vers le trente-unième jour, il parut un dévoiement de matières aqueuses, et de la nature de celles que l'on observe ordinairement dans la dysenterie. Les tumeurs disparurent.

SEPTIÈME MALADE.

Pleurésie bilieuse, accompagnée de crachats sanguinolens.

Un cordonnier âgé de vingt ans, avoit, depuis trois semaines, moins d'appétit et la bouche amère.

Le 9 juin, il se plaignit de mal à la tête, de chaleur, de soif, de douleurs vagues dans les membres, et d'amertume dans la bouche.

Le 10, il survint une douleur poignante du côté droit. Le ventre étoit resserré; le malade dormit peu.

Le 13, tout avoit empiré. Les déjections étoient rares et pénibles; il toussoit avec peine, et crachoit du sang tout pur.

Le 14, les accidens augmentèrent. Les crachats étoient sanguinolens et en grande quantité.

Le 15, il y avoit de la chaleur, de la soif, de l'agitation : les hypocondres, sur-tout le droit, étoient douloureux.

Le 16, on nous l'apporta dans l'état de fièvre que je viens de décrire. La toux étoit bruyante : ce n'étoit plus du sang tout pur qu'il rendoit, mais des crachats muqueux mêlés seulement de quelques filets sanguins. On lui fit boire beaucoup d'eau miellée avec addition d'oxymel, et le soir on lui donna l'émétique. Il rendit beaucoup de matières glutineuses et bilieuses. La toux qui lui resta étoit comme catarrhale. L'épigastre et le côté devinrent moins douloureux. Il n'y eut plus de sang dans les crachats, qui étoient muqueux. La fièvre étoit très-médiocre, le goût meilleur.

Le 18, tous les accidens étoient mitigés : il y avoit à peine de la fièvre.

Le 20, la toux étoit extrêmement rare; les crachats en très-petite quantité et muqueux; la respiration libre; le malade se tenoit facilement dans tous les sens; l'appétit et les forces commencèrent à revenir.

Quittant les potions salines, le malade se fortifia par l'usage de la rhubarbe et des amers, et au bout de peu de jours il sortit de l'hôpital.

Deux ans auparavant, le malade avoit eu la même maladie, et ne s'en étoit rétabli que lentement et imparfaitement : car il lui étoit resté depuis une toux sèche et une certaine oppression de poitrine.

HUITIÈME MALADE.

Pleurésie bilieuse.

Un cordonnier âgé de dix-huit ans, éprouva, le 9 de juillet, des alternatives de froid et de chaud : il disoit sentir par intervalles de l'oppression à la poitrine; qu'une douleur pleuré-

tique avoit d'abord affecté la mamelle droite, et s'étoit ensuite répandue sur tout le côté de la poitrine; que cette douleur augmentoit quand il toussoit ou qu'il prenoit son haleine. Il se couchoit plus facilement sur le côté sain. Il avoit la bouche amère, du dégoût, une soif inextinguible, des ardeurs en urinant, le ventre resserré, l'estomac douloureux au toucher, la langue comme hérissée de poils jaunâtres.

Tel étoit l'état de ce malade, quand il entra à l'hôpital le 14 de juillet.

Après avoir fait précéder beaucoup de délayans, je lui donnai le soir un vomitif. Il rendit de la bile par le vomissement et par les selles, qui furent multipliées. La nuit il sua beaucoup. La douleur de côté et la fièvre disparurent presque entièrement.

Le 15, il n'avoit plus de fièvre, et que très-peu d'amertume.

Le 17, ayant commencé l'usage de l'eau de rhubarbe avec un peu de sel neutre, ensuite celui des amers, il se trouva bientôt parfaitement guéri.

Ce malade avoit de naissance, vers l'angle externe de l'œil, près la cornée, un tubercule blanc, au sommet duquel étoient implantés trois poils. Ce tubercule ne gênoit point la vision.

NEUVIÈME MALADE.

Péripneumonie bilieuse, avec des crachats sanguinolens.

Le dernier jour de mai, Joseph Trexler, âgé de vingt-huit ans, après s'être très-échauffé à un ouvrage de maçonnerie, but de l'eau fraîche, ce qui lui occasionna un frisson qu'il voulut dissiper avec du vin et du poivre. Mais il en résulta bientôt une douleur grave et aiguë au côté gauche de la poitrine, et de la chaleur. Il s'alita le lendemain, fut saigné sans en être soulagé : il étoit oppressé de la poitrine, et toussoit beaucoup. La douleur, fixée vers le bord inférieur gauche de la poitrine, s'étendit sur toute cette partie et sur le ventre. Il

crachoit abondamment du sang tout pur : il avoit la bouche amère et du dégoût pour les alimens.

Le 2, il vomit spontanément des matières bilieuses, sans éprouver de soulagement.

Le 3, il vomit de nouveau, spontanément et sans amélioration, des matières amères et jaunes.

Le 4, il fut transporté à l'hôpital. La fièvre étoit forte, les crachats et la douleur comme je l'ai rapporté. Le ventre ne pouvoit supporter le toucher. On fit une saignée de dix onces: la couenne étoit épaisse, inflammatoire, d'un blanc jaunâtre; la sérosité étoit verte. Il n'en résulta aucune amélioration.

Le 5, un émétique fit rendre beaucoup de matières jaunes et ressemblantes à de l'huile vieille. L'oppression de la poitrine diminua considérablement; la douleur du côté de l'abdomen étoit très-peu de chose; il y avoit peu de sang dans les crachats, et peu de fièvre.

Le 6, la fièvre avoit disparu totalement; il ne restoit aucunes traces de la maladie.

Le 7, le malade se leva, et bientôt sa santé étant tout à fait rétablie, il sortit de l'hôpital.

C'est vers la fin du printemps que les fièvres inflammatoires disparoissent, et que d'autres d'un caractère bilieux les remplacent.

Cette succession des deux espèces de fièvres ne se fait pas tout à coup, mais de manière que, les inflammatoires se retirant lentement, les dernières sont quelquefois entremêlées avec les premières des fièvres bilieuses, et comme mutilées par elles.

A cette époque, j'ai souvent observé la fièvre inflammatoire et la fièvre bilieuse réunies dans le même individu.

Chez ce malade la complication existoit; car la couenne du sang étoit inflammatoire, épaisse et tenace, et il vomit beaucoup de bile. Cependant le vice bilieux étoit le dominant.

Il faut combattre d'abord l'ennemi le plus actif et le plus redoutable. Ils attaquent rarement tous les deux avec une égale impétuosité.

Dans ce même temps qui unit le printemps et l'été, les fièvres bilieuses enflamment aisément le sang; en sorte qu'alors il est nécessaire de commencer le traitement par la saignée, même répétée. Mais lorsque l'été est avancé, l'usage de la saignée doit être fort rare.

Cette association inégale de la bile et de la phlogose s'observe aussi chaque année, lorsque l'automne est sur sa fin: car à cette époque l'estomac étant plus chaud, et ayant, pendant le courant de l'automne, repris le ton que les chaleurs de l'été lui avoient fait perdre, réprime et contient la bile jusqu'alors indomptable, en sorte que les maladies qu'elle produit sont bien plus rares, et ordinairement du genre de celles que le froid rend plus ou moins inflammatoires.

Ainsi le printemps avancé et la fin de l'automne sont comme des dépendances des deux principales saisons de l'année, l'été et l'hiver; et les maladies formées du vice de l'une et de celui de l'autre porteront la double empreinte des deux saisons opposées, si toutefois les choses se passent entièrement dans l'ordre naturel.

Cette considération annuelle des saisons ne sauroit être négligée impunément par aucun médecin, puisque *c'est par elle*, dit Hippocrate, *que l'on parvient à deviner les maladies.*

Mais il faut encore savoir, selon lui, *quelles humeurs prédominent dans les différentes saisons, quelles maladies elles produisent dans chacune d'elles, et quelles affections dans chacune des maladies.* (Hipp. de Humor. cap. 3.)

DIXIÈME MALADE.

Cholera, pleurésie bilieuse, crachats sanguinolens.

Il y a trois ans, un journalier avoit eu en été une maladie aiguë, et depuis il avoit joui d'une bonne santé.

Le 16 du mois d'août, au matin, il éprouva un frisson de deux heures, et ensuite de la chaleur: bientôt après il fut saisi

d'une oppression de poitrine, d'une toux fréquente, et d'une douleur pongitive et violente vers la mamelle gauche, qui l'obligèrent de se coucher.

Le 17, il y avoit de la chaleur et du dégoût; il vomit dix fois, spontanément, des matières amères verdâtres, et eut sept déjections.

Le 18, la chaleur, le vomissement, les déjections eurent lieu comme la veille; il ne dormoit point les nuits; la douleur de côté et la toux augmentèrent; il cracha du sang.

Le 19, la chaleur étoit très-forte, les déjections très-fréquentes; il vomit sept fois spontanément, et toujours des matières bilieuses; quelques crachats étoient teints de sang.

Le 20, il y eut de la fièvre, quatre vomissemens, neuf déjections, un peu de sang dans les crachats, point de sommeil.

Il n'avoit encore fait aucun remède.

Le 21, jour de son entrée à l'hôpital, il vomit sept fois dans la matinée : la chaleur étoit considérable; le pouls fort, plein, dur, accéléré; la face jaune; la langue sèche; la respiration difficile; la position horizontale, moins gênée cependant sur le côté affecté que sur le côté sain; la douleur de côté aiguë, augmentant par le mouvement de la respiration, la toux, le toucher. Le malade avoit la diarrhée, toussoit beaucoup, vomissoit quand il prenoit quelque chose; ses crachats étoient glutineux, comme teints de rouille, amers au goût, quelques-uns mêlés de sang. Il prit beaucoup de tisane d'orge avec l'oxymel.

Le 22, l'oppression, la douleur, la toux augmentèrent : les vomissemens et les déjections avoient cessé. Vers midi, un vomitif fit rendre beaucoup de matières amères, glutineuses, légèrement jaunes. Le malade se trouva promptement et notablement soulagé. En effet, la douleur de côté et l'oppression disparurent complètement; les crachats diminuèrent et ne furent plus teints de sang; il n'y eut plus de fièvre; la langue devint humide et nette; la diarrhée s'arrêta.

Le malade ayant fait alors usage, jusqu'à la fin du mois, de

doux remèdes salins et d'un peu d'émétique, et ensuite de quelques amers pour prévenir la rechute, sortit de l'hôpital.

Les bons observateurs savent qu'il y a des hémoptysies bilieuses, et qu'elles sont très-fréquentes dans certains étés. Mais les médecins ne s'en sont pas encore assez occupés, et le traitement usité contre les hémorragies du poumon n'est point celui qui convient dans ces cas. La saignée, surtout si on la répète, réussit fort mal, et tous les autres remèdes qui soulagent et guérissent les autres espèces d'hémoptysie exaspèrent celle dont je parle.

L'hémoptysie *bilieuse* est ordinairement un symptôme de fièvre bilieuse, comme le prouvent les exemples que je viens de rapporter. Quelquefois, même sans fièvre du moins manifeste, les malades crachent abondamment du sang tout pur, et ils présentent en même temps les signes d'un amas de bile dans les premières voies.

La saison de l'été, des signes de saburre bilieuse aperçus chez un malade qui crache du sang, qui n'avoit point habitude d'en cracher dans aucun autre temps, qui n'a point cette conformation sujette d'abord au crachement de sang, ensuite à la phthisie, vous feront concevoir de justes soupçons d'une hémoptysie bilieuse.

Le vomitif arrête cette espèce d'hémoptysie, quelque considérable qu'elle soit, aussi sûrement et aussi promptement qu'il feroit cesser la cardialgie, les mauvais rapports ou les nausées, dans les cas où l'estomac seroit surchargé de saburre.

J'en ai vu beaucoup qui, à peine après le premier vomissement, n'expectorèrent pas une seule goutte de sang. Ceux qui ne sont pas aussi heureux sont au moins soulagés au point qu'ils ne crachent plus que très-peu de sang, et pendant très-peu de temps, après le vomissement : ensuite, avec la précaution de fortifier le système gastrique par des stomachiques et par des amers, ils recouvrent une parfaite santé.

C'est une vérité fondée sur l'observation seule, observation fidèle, exacte, et qui s'est représentée un très-grand nombre de fois dans notre hôpital.

Le vomitif que j'administre excite non-seulement le vomissement, mais encore les déjections. Il est composé de deux scrupules ou un gros d'ipécacuanha, et d'un grain de tartre stibié, rarement de deux.

J'ai voulu quelquefois purger, au lieu de faire vomir; mais cela m'a très-rarement réussi; et c'est encore ce qui m'a convaincu que les purgatifs ne pouvoient pas remplacer les vomitifs.

Je me rappelle avec plaisir un jeune Turc, qui depuis s'est fait chrétien. Il eut, au mois de juillet 1775, une fièvre bilieuse et un crachement de sang considérable. Comme je prescrivois un vomitif, et que j'insistois sur ce qu'il falloit le donner dans le moment même où l'effusion du sang de la poitrine avoit lieu, ceux qui m'environnoient crurent que je déraisonnois, et ils attendoient l'événement avec une secrète et vive impatience, persuadés que le malade rendroit l'ame avec son sang et de la bile. Qu'arriva-t-il? Il vomit beaucoup de bile huileuse, mais il ne parut pas un filet de sang, et la fièvre disparut.

La même observation, devenue par la suite plus commune, ne causa plus d'étonnement.

ONZIÈME MALADE.

Pleurésie bilieuse extrêmement grave ou maligne.

Un musicien âgé de vingt-six ans, avoit été traité d'une pleurésie dans notre hôpital il y a trois ans, et s'étoit bien porté depuis.

Au commencement de juin, il se plaignit d'amertume à la bouche, de dégoût, de nausées, d'envies de vomir sans vomissement, de rots fétides : du reste il étoit bien portant, et il alloit et venoit.

Le 15 du même mois, il est saisi de chaleur et d'une douleur pleurétique dans tout le côté gauche de la poitrine, qui augmentoit dans l'inspiration, et dont les élancemens affectoient l'épaule du même côté. Il toussoit, avoit de la dou-

leur de tête, et se tenoit difficilement sur le côté affecté. Le soir tout empira : les déjections furent abondantes et très-multipliées, le sommeil léger et troublé, les urines cuisantes.

Le 16, il eut alternativement, et d'une manière irrégulière, des frissons et de la chaleur, et il vomit quatre fois, spontanément, des matières jaunes et vertes. Le côté étoit plus douloureux. Il se coucha, se fit saigner, ce qui ne le soulagea point. La diarrhée continua.

Le 17 et le 18, la chaleur fut continuelle, les vomissemens et les déjections comme la veille, la fièvre considérable.

Le 19, on nous l'amena. Il avoit la tête embarrassée, lourde, douloureuse, le goût amer, la bouche pleine de mucosités; des renvois fétides, putrides; la langue comme couverte d'une toile fine jaune, et sèche vers sa racine; des envies de vomir sans effet; toute la partie antérieure du thorax, depuis le col et la région épigastrique, pressée comme par un poids énorme. La douleur du côté et celle de l'épaule avoient un peu diminué. Il toussoit, il expectoroit peu; les déjections étoient fréquentes; la couleur du visage étoit blême et d'un vert jaune; il y avoit de la chaleur, de l'altération; le pouls étoit fort, plein, un peu plus vite que dans l'état naturel.

Le soir, il y eut beaucoup d'oppression à la region précordiale, de l'anxiété, de l'inquiétude, des crachats en petite quantité et teints de sang. Le malade avoit pris abondamment pendant le jour d'une boisson délayante. On lui donna un vomitif, qui lui fit rendre beaucoup de matières très-tenaces et très-amères. La nuit fut meilleure : le ventre se resserra; il ne resta aucune douleur à l'épaule, et très-peu au côté. Le malade passa ainsi la moitié du jour suivant mieux qu'il n'avoit fait jusqu'alors.

Mais, depuis le midi du 21, la fièvre augmenta; le pouls devint dur et plus fréquent que la veille. L'oppression considérable de la région précordiale reparut; la respiration fut laborieuse, sans que la douleur de côté fût plus forte; le ventre se météorisa; la diarrhée recommença; la raison s'obscurcit; la toux devint plus fréquente, et il y eut du sang dans les

crachats. Le soir on lui tira cinq onces d'un sang inflammatoire, dont la couenne étoit épaisse, jaunâtre, et ne se contractoit point; la sérosité étoit verdâtre. La nuit fut pénible : il y eut du hoquet, de la diarrhée.

Le 21, comme l'estomac et le canal intestinal étoient surchargés d'humeurs impures, pituiteuses et bilieuses, et que cette grande quantité d'humeurs, passant au-delà des premières voies, se jetoit en abondance et avec impétuosité sur les poumons, je pensai qu'il falloit nettoyer promptement l'estomac et sur-tout les intestins, dans lesquels la matière s'étoit logée profondément, et débarrasser également au plus tôt les poumons presque suffoqués par cette même matière en état de turgescence. Je donnai donc fréquemment une boisson légèrement saline, propre à nettoyer le canal intestinal.

Ensuite je pratiquai une saignée médiocre, de six onces seulement, pour, en diminuant la force et la dureté du pouls, et désemplissant un peu le système sanguin, débarrasser et faire circuler librement la matière retenue dans l'organe pulmonaire.

Toutes les fois qu'une matière étrangère se porte sur quelque viscère, et qu'il y a du danger, j'ai soin d'examiner, sur-tout, si cette matière, qui se dépose ainsi quelque part, y est retenue parce que les forces vitales ne sont pas suffisantes pour la faire avancer; et alors je les relève par des vésicatoires et par des cordiaux : ou bien si, ces forces étant encore considérables, la matière morbifique agit avec impétuosité et à découvert. Dans ce dernier cas, il ne conviendroit pas de stimuler encore les forces par des vésicatoires, ou par d'autres moyens. Il vaudroit mieux céder à l'effort de son ennemi, lui rendre le passage plus facile, de peur que, pressé dans un terrein trop circonscrit, il ne se fermât l'issue à lui-même. C'est par cette raison que je tire du sang, mais avec précaution, avec ménagement, et en plusieurs fois; je finis par faciliter les passages, au moyen de boissons et de fomentations émollientes.

C'est particulièrement dans les métastases vers le poumon et vers la tête, l'une et l'autre très-dangereuses, que je ne

conduis de cette manière. C'est un des points les plus délicats de la pratique de la médecine, puisque, à raison du danger imminent, il faut prendre son parti très-promptement. Mais, dans ce cas comme dans une infinité d'autres, il est impossible d'établir des règles bien claires et que tous sans exception comprennent facilement. En appréciant avec prudence et exactitude tout ce qui a rapport au malade, talent que l'on acquiert par une expérience soutenue, variée, judicieuse, et par beaucoup de réflexion, on connoîtra plus sûrement quelle conduite on doit tenir dans ces circonstances périlleuses.

Les déjections fréquentes, la respiration laborieuse, et les crachats sanguinolens continuèrent pendant cette journée. Le hoquet n'eut lieu que par intervalles.

Mais le jour suivant, qui étoit le 22, le hoquet disparut, et tous les accidens s'adoucirent.

Le 23, il y eut de l'amendement à l'égard de la tête, du goût, de la position dans le lit. La toux continua avec des crachats glutineux, non sanguinolens; la langue étoit visqueuse, avec des filamens. La toux et le mouvement inspiratoire occasionnoient de la douleur dans toute la région épigastrique. La douleur de côté étoit beaucoup moindre. Les déjections étoient fréquentes, vertes, peu consistantes, mêlées de quelques matières dures, petites, semblables à des crottins de chèvre. On continua les potions salines. La chaleur étoit presque comme dans l'état naturel. Les urines étoient bilieuses.

Le 24, le malade se trouva assez bien. Le ventre étoit comme la veille. L'épigastre étoit à peine douloureux.

Le 25, la douleur de côté étoit fort peu de chose. Les déjections étoient d'un vert foncé, abondantes, fréquentes, mêlées de beaucoup de matières glutineuses, tremblantes, et semblables à du frai de grenouille. La langue étoit plus nette que les jours précédens; la toux légère; les crachats glutineux; la fièvre à peine sensible.

Je joignis au sel polycreste tantôt du seul ammoniac, tantôt de l'antimoine diaphorétique non lavé. Ces remèdes, en pro-

curant des déjections, firent disparoître la toux et les crachats. L'appétit et les forces revinrent, en sorte que dans les premiers jours de juillet cet homme s'en retourna chez lui bien portant.

Ceux qui établissent des pleurésies bilieuses, putrides, malignes, pestilentielles, ne décrivent point des maladies qui diffèrent réellement, mais seulement des variétés de la même maladie quant au degré d'intensité et de gravité.

L'humeur bilieuse, dépourvue d'une acrimonie particulière, produira une pleurésie simplement *bilieuse;* plus abondante, plus âcre, abattant les forces vitales, passant en grande quantité au-delà des premières voies, elle produira une pleurésie *maligne*, et enfin pestilentielle.

J'ai vu des pleurésies être dans leur origine des maladies *bilieuses* simples sous tous les rapports, et devenir *malignes* entre les mains d'un ignorant qui les traitoit par des saignées répétées.

J'ai employé contre cette espèce de pleurésie, quelle que fût son intensité, la même méthode, que des observations multipliées m'avoient appris être avantageuse dans la fievre simple, soit bilieuse, soit putride, soit maligne.

Je donnois des remèdes fondans et salins, et ensuite un émético-cathartique. Je terminois le traitement en lâchant le ventre modérément par les sels neutres les plus doux.

Cette méthode me réussissoit dans la pleurésie bilieuse simple.

Je ne regardois le quinquina, le camphre, les vésicatoires comme utiles, et par accident, que dans les cas seulement où les forces vitales avoient besoin d'être soutenues par des cordiaux, et après qu'on avoit évacué convenablement les premières voies.

Ce n'est pas avoir une juste idée de la malignité, que, du moment où on voit une maladie s'exaspérer par la saignée, imaginer je ne sais quel état putride du sang, et recourir aux anti-septiques, sur-tout à ceux de la classe des stimulans.

C'est se contenter de connoître les noms usités dans la science, et négliger la connoissance des choses.

DOUZIÈME MALADE.

Fièvre rhumatismale d'origine bilieuse.

Une jeune fille de dix-huit ans avoit été traitée à l'hôpital, un mois auparavant, d'un érysipèle, dont elle fut guérie en peu de temps. Elle étoit sortie bien portante, si ce n'est qu'il lui étoit toujours resté des maux de tête fréquens.

Le 20 mai, elle se trouva sans appétit, eut plus mal à la tête, éprouva alternativement du frisson et de la chaleur, et sua beaucoup. Bientôt les lombes et les jambes furent pris d'une douleur pareille à celle d'un rhumatisme violent. Un gonflement très-douloureux se manifesta autour des malléoles et du genou droit, sans que la couleur de la peau parût altérée. Tout mouvement des extrémités affectées devint impossible. La malade n'avoit point de sommeil.

Le 21, la chaleur fut continuelle. Tous les symptômes augmentèrent.

Le 22, l'état de la malade fut le même que la veille. Elle ne pouvoit faire le plus léger mouvement des extrémités inférieures sans y ressentir les plus vives douleurs. Les sueurs furent abondantes: il n'y eut point de sommeil.

Le 23, on la transporta à l'hôpital. Elle avoit les joues et même toute la face d'un rouge très-foncé, comme si elle eût été fardée; beaucoup de chaleur; le pouls plein, fort, dur, très-accéléré; la langue étoit très-nette; elle n'avoit aucun mauvais goût, aucune douleur à l'estomac.

On lui fit une forte saignée. Le sang présenta à peine un peu de partie rouge, mais une couenne considérable, lardacée, épaisse, jaunâtre, tenace, étendue, et ne se relevant point par un bord circulaire frangé, comme on l'observe ordinairement chez les pleurétiques. Le dessus et le carpe de chaque main commencèrent à se tuméfier, à devenir très-douloureux, et à perdre leur mouvement d'articulation. Après la saignée, on appliqua deux vésicatoires aux jambes. La fièvre augmenta,

ainsi que la douleur, qui s'étendit sur les deux bras. Il y eut beaucoup de sueur, et point de sommeil.

Le 24, tout étoit dans le même état. On la fit vomir, et elle rendit en abondance des matières bilieuses, huileuses, muqueuses : elle eut de fréquentes déjections. La douleur ne se fit presque plus sentir pendant quelques heures après le vomissement : mais elle reparut la nuit presque aussi fort qu'auparavant, et écarta le sommeil de la malade, qui sua considérablement.

Le 25, la douleur persista, principalement aux articulations. La nuit se passa sans dormir.

Le 26, un vomitif fit rendre de nouveau de la bile épaisse : après quoi la malade éprouva un soulagement marqué pendant un temps plus long que la première fois. Elle ne dormit pas encore : mais la nuit les membres furent moins douloureux et plus libres.

Le 27, le gonflement, la douleur, l'immobilité reparurent. Le médecin qui me remplaçoit ce jour-là fit tirer une livre de sang, dont la couenne étoit inflammatoire comme celle de la première saignée. Celle-ci ne procura absolument aucun soulagement.

Le 28, au matin, on donna un vomitif. Les vomissemens furent abondans, bilieux. Le gonflement des articulations diminua; elles étoient à peine douloureuses, et furent beaucoup plus libres pendant toute la journée. Il y eut un peu de sommeil.

Le 29, la douleur revint, mais moins vive qu'auparavant. Les membres avoient moins de mouvement que la veille. Un vomitif, pris à midi, expulsa une grande quantité d'une bile huileuse, d'où résultèrent un grand soulagement et du sommeil.

Le 30, l'amélioration étoit générale.

Le 31, il y avoit à peine quelque gonflement aux articulations, et de temps en temps quelques douleurs : leurs mouvemens étoient très-libres.

Le 1er juin, au matin, tout alloit bien. Vers midi, la ma-

lade ressentit une ardeur d'estomac, mais aucun autre accident.

Le 2 et le 3, tout étoit en bon état.

Le 4, au point du jour, l'ardeur d'estomac reparut, les malléoles devinrent douloureuses. Mais, un vomitif ayant évacué beaucoup de matières bilieuses et muqueuses, la malade fut bientôt remise dans son bon état.

Depuis cette époque, elle fit usage d'une eau de rhubarbe aiguisée avec un peu de sel neutre, propre à entretenir la liberté du ventre, et à entraîner la saburre bilieuse encore existante, ou qui se seroit formée de nouveau.

Dans les intervalles entre les vomitifs, j'avois donné des médicamens fondans et salins, pour préparer le foyer de l'humeur morbifique à la crise artificielle que l'émétique devoit lui faire subir.

Après chaque vomitif, la malade éprouvoit, et sur-le-champ, un soulagement marqué : elle vomissoit toujours beaucoup de matières d'un jaune verdâtre.

Quoique ordinairement la douleur revînt le lendemain, cependant c'étoit toujours avec moins de violence, et à des intervalles plus éloignés, jusqu'à ce qu'enfin elle disparut tout à fait.

Après chacun des vomissemens, cette rougeur intense de la peau diminua sensiblement, et enfin elle devint une pâleur légèrement verdâtre, que la malade conserva pendant sa convalescence.

A la suite de la maladie, le mouvement des membres fut parfaitement libre, et la malade n'avoit point ce reste de gêne dont j'ai vu affligés pendant très-long-temps beaucoup d'individus qui avoient eu une *fièvre rhumatisante de nature bilieuse*, et qui ne pouvoient en aucune manière, ou qu'avec bien de la peine, élever les bras à la hauteur de l'œil, ce mouvement leur causant des douleurs très-aiguës. Souvent, quoique la fièvre n'existe plus, il y a une certaine distorsion des doigts, dont les articulations s'allongent.

Mais il ne resta chez cette malade, traitée comme je viens de le dire, aucune trace de douleur ni de difformité.

Ce n'est qu'avec répugnanee que je me suis occupé de cette maladie que j'avois observée fréquemment, et si souvent accusée d'une opiniâtreté extrême. Mais eette fois-ci mes espérances furent surpassées par la promptitude et l'efficacité du traitement que j'employai.

Des observations certaines m'ont appris que les gonflemens douloureux des artieulations, des parotides, des glandes sous-maxillaires, des lieux voisins des apophyses mastoïdes, des glandes du col, de la thyroïdienne, des amygdales, etc. sont excités par un vice dont le siége est fort éloigné, je veux dire un vice du système gastrique qui est de nature bilieuse. Cela est fort difficile à expliquer : mais, quoique nous ne connoissions pas la liaison de la cause avec les effets, il doit nous suffire d'avoir des faits incontestables.

Se laisser tromper par les symptômes variés de la même fièvre, de manière à appliquer à chacun d'eux un traitement particulier, comme s'ils formoient autant de maladies différentes, c'est perdre son temps à émonder un arbre qu'il faudroit arracher.

Tout me portoit à croire que cette maladie étoit plutôt inflammatoire que bilieuse. Mais l'événement m'a convaincu que j'étois dans l'erreur.

J'observe souvent dans les maladies bilieuses le visage très-rouge et comme s'il eût été peint avec du minium. Mais, quoique la couleur des joues soit d'un rouge intense, cependant, vers la commissure des lèvres et le long des ailes du nez, on observe plutôt une pâleur d'un jaune verdâtre. Cet état de la face, sur-tout s'il est joint à un certain brillant des yeux qui paroissent en quelque sorte nager dans les larmes, m'a paru si peu être un signe de la vraie inflammation, que je l'ai au contraire regardé comme un des plus certains de ceux de la présence d'une bile surabondante dans les premières voies.

Cette observation est si commune et si usuelle, qu'à la seule inspection de la face ainsi colorée, on peut annoncer avec certitude qu'il y a de la bile amassée dans les premières voies. Le diagnostic devient encore plus sûr par le tremblement de

la langue, lorsque le malade la présente, et par celui de la lèvre inférieure quand il parle, semblable à ces enfans qui redoutent un maître sévère devant lequel ils cherchent à se justifier. Enfin, le diagnostic se confirme par ce duvet jaunâtre qui recouvre la langue.

La jeune fille dont il est question avoit la face rouge comme si on l'eût frottée avec du jus de groseille : mais on n'observoit ni cette pâleur le long des ailes du nez et à la commissure des lèvres, ni ce tremblement de la lèvre inférieure et de la langue, laquelle d'ailleurs étoit très-nette comme dans l'état de santé.

J'avois regardé d'abord ce rhumatisme comme inflammatoire, et cela avec d'autant plus de confiance, que la couenne du sang de la saignée étoit épaisse, tenace, non retirée, et telle qu'on l'observe dans cette maladie. Mais, la douleur n'ayant point diminué par la saignée, ayant même plutôt augmenté, la couleur de la couenne, au lieu d'être blanche, étant d'un jaune légèrement verdâtre; et les autres maladies de la saison étant certainement de nature bilieuse, je ne doutai plus du vrai caractère de ce rhumatisme.

TREIZIÈME MALADE.

Fièvre semblable à la précédente.

Le 22 de mai, une jeune fille de vingt-deux ans éprouva des alternatives de froid et de chaud, une douleur pongitive à la partie supérieure du sternum. Elle ne toussoit point.

Le 23, elle eut de la courbature; les muscles latéraux de la cuisse devinrent douloureux; elle étoit sans appétit, avoit des envies de vomir, la bouche très-amère, du frisson et de la chaleur alternativement.

Le 24, elle s'alita. La soif étoit intense, les deux genoux douloureux. Le soir, le dos et les lombes furent saisis d'une douleur déchirante, qui s'étendoit le long de la face interne et externe des deux cuisses jusqu'aux malléoles. La nuit se passa sans dormir : la fièvre fut comme la veille.

Le 25, tous les accidens du jour précédent avoient augmenté. Il survint un gonflement des pieds, sur-tout vers les malléoles, accompagné de beaucoup de douleur, la peau conservant sa couleur naturelle. Il y avoit immobilité des articulations du pied, une agitation extrême, beaucoup de fièvre, insomnie : la malade se plaignoit en poussant de grands cris.

Le 26, les poignets se tuméfièrent : la partie gonflée étoit très-douloureuse, mais n'avoit point changé de couleur. Cet accident disparut au bout de deux heures. Les autres furent les mêmes que la veille.

La malade sentit de la chaleur pendant toute la journée du 27. Il n'y eut aucun soulagement.

Le 28, elle fut transportée à l'hôpital. La langue étoit sèche ; la région précordiale douloureuse, au point de se refuser au toucher ; les joues rouges, avec une pâleur jaunâtre vers les lèvres et les narines. Elle sentoit un fourmillement dans les extrémités supérieures : le gonflement des pieds et des mains étoit sans changement de couleur naturelle, très-douloureux, et il privoit ses membres de tout mouvement. Les douleurs du dos et des extrémités inférieures augmentoient pendant la nuit ; le pouls étoit fort, plein, dur ; le reste dans l'état précédent. La malade prit des fondans salins.

Le 29, ayant pris un émétique, elle vomit une seule fois et en petite quantité : elle eut trois selles. Son état n'en fut point amélioré.

Le 30, la langue étoit humide, bilieuse : les autres accidens persistoient. On donna à midi un second vomitif, qui fit rendre un peu de bile épaisse et procura dix déjections. Les boissons fondantes salines furent continuées.

Le 31, les membres, à l'exception de la cuisse droite, n'étoient plus tuméfiés, et avoient un peu de mouvement : la sueur étoit continuelle. On insista sur les remèdes salins. La langue étoit chargée. Tous les symptômes étoient beaucoup mitigés.

Le premier juin, à raison de l'amertume de la bouche, d'une

douleur gravative à l'estomac, et de ce qui restoit des premiers accidens, elle reprit un émétique qui la fit vomir deux fois et aller cinq fois à la selle. Aussitôt après l'effet du vomitif les membres furent beaucoup plus libres : la langue étoit blanche, le goût bon ; une douleur légère obtuse parcouroit les membres par intervalles ; la malade suoit abondamment. Le reste étoit amélioré.

Ayant continué l'usage des remèdes salins, puis celui des fondans plus actifs, auxquels, sur la fin, on ajouta les stomachiques, elle se trouva, le 9, complètement rétablie.

QUATORZIÈME MALADE.

Colique pituiteuso-bilieuse.

Une fille âgée de vingt-quatre ans, d'une complexion lâche, dont les règles étoient très-abondantes et duroient plusieurs jours, fut saisie, le 9 d'avril, lorsqu'au bout de sept jours, cette évacuation étoit encore considérable, d'une violente douleur de tout le bas-ventre, qui se manifesta subitement et sans cause apparente. Cette région se tuméfia peu à peu et ne pouvoit supporter le toucher. La malade toussoit de l'estomac, dont elle souffroit continuellement et beaucoup, sur-tout quand la toux la prenoit. Les crachats étoient en petite quantité, glutineux et verdâtres. Il n'y avoit point d'oppression.

Elle éprouvoit dans l'hypocondre droit, qui n'étoit point dur, une douleur aiguë que le mouvement d'inspiration augmentoit. Elle se couchoit avec peine sur le côté gauche, parce qu'elle sentoit autour de la région précordiale comme un poids qui se portoit de ce côté et gênoit l'inspiration. Elle avoit de la fièvre.

Avant de venir à l'hôpital, elle appela un médecin qui, par des lavemens multipliés, des fomentations émollientes sur tout l'abdomen, des saignées répétées et des vésicatoires, réprima cette douleur de colique, sans cependant diminuer

celle qui tenoit l'hypoeondre droit, ni la difficulté de se eoucher sur le côté gauche. La cardialgie étoit continuelle; la face jaunissoit après qu'elle avoit mangé; les membres étoient douloureux comme dans un rhumatisme; elle avoit une courbature; quand elle avoit dormi, la langue étoit jaune verdâtre; la bouche étoit amère. Elle supporta la maladie dans eet état sans s'aliter.

Le 9 mai, ses règles étant revenues, eomme à l'ordinaire, en abondance et pendant long-temps, elle reeommença à être affectée de la même manière, mais avee plus de force. Les mêmes remèdes furent employés, leur effet fut le même, et la maladie, plutôt arrêtée dans sa marche que guérie, laissa les mêmes suites, mais beaucoup plus graves. Il s'y joignit l'enflure des jambes.

Le 9 de juin, après avoir eraehé le sang pendant deux jours, avoir éprouvé des frissons, et par intervalles une légère douleur de eolique, ses règles parurent en abondance et durèrent long-temps. Lorsqu'elles furent finies, elle eut de la chaleur, et une grande douleur d'estomac avee gonflement.

Le 17, elle but beaucoup de bière, éprouva des douleurs de ventre, de l'agitation, et passa la nuit sans dormir.

Le lendemain, 18, tous les aeeidens avoient augmenté: elle entra le soir à l'hôpital. La bouche étoit pleine de pituite et amère; la langue et l'état de la face eomme dans les maladies bilieuses; il y avoit diffieulté de respirer avee une toux très-fréquente et une ardeur à la partie inférieure du sternum; des douleurs eruelles dans tout le bas-ventre, qui étoit tendu, gonflé, de manière que la malade redoutoit le moindre attouchement; des chaleurs; une douleur aiguë dans l'hypoeondre droit; beaucoup de peine à se eoueher sur le eôté opposé; une grande anxiété précordiale; la malade se plaignoit beaucoup; son pouls étoit fort, plein, plus fréquent que dans l'état naturel.

Je fis tirer huit onees de sang, qui parut d'un rouge vermeil quand il fut coagulé; et je prescrivis des émolliens en boissons, en lavemens, et en cataplasmes sur le ventre. Je n'obtins aucun soulagement.

Le 19, aux mêmes accidens déjà existans se joignirent des envies de vomir, et un vomissement spontané et pénible d'un peu de pituite et de très-peu de bile. Il n'y avoit point eu de déjections depuis quatre jours, quoiqu'on les eût sollicitées par des lavemens, soit émolliens, soit irritans. Une potion saline fut revomie sans presque aucun soulagement. Le soir, un gros d'ipécacuanha et un grain de tartre stibié firent vomir beaucoup de pituite, et procurèrent huit déjections, avec un soulagement marqué.

Le 20, le mieux étoit général.

Ayant pris, jusqu'au 24, des médicamens salins, pour diviser la pituite et ensuite l'entraîner au dehors, elle commença à se sentir de l'appétit.

Le 25, l'hypocondre droit étoit un peu douloureux et le bas-ventre légèrement tuméfié. Elle prit un vomitif, vomit beaucoup de pituite, et fut soulagée. On lui prescrivit des médicamens salins avec de la rhubarbe et des amers.

Le 30, les dents étoient sales, couvertes de limon; la bouche étoit remplie d'un limon tenace. On lui donna encore un vomitif qui la fit vomir et aller à la selle : elle se trouva un peu soulagée. On reprit les sels, la rhubarbe et les amers, et on fit des frictions sur le ventre.

Le 4 de juillet, y ayant sentiment de pression à la région précordiale, et la langue étant hérissée et sale, on donna un nouvel émétique qui fit rendre de la pituite par haut et par bas avec facilité et beaucoup de soulagement. On fit suivre les stomachiques avec le sel ammoniac. Mais trois jours après, l'abdomen commença de nouveau à devenir très-douloureux; la malade éprouvoit un pincement au cardia, de l'oppression de poitrine, et elle expectoroit beaucoup de crachats semblables à de la colle de poisson. Je lui donnai tout de suite par petites doses de la manne avec beaucoup d'un sel neutre et de la crême de tartre.

Elle prit le même médicament plusieurs jours de suite. Les déjections étant fréquentes et abondantes, la malade alloit fort bien, lorsque,

Le 13, comme la liberté du ventre s'étoit ralentie depuis deux jours, la malade se plaignit, de nouveau, d'amertume à la bouche, et de beaucoup de phlegme : elle se trouvoit bien d'ailleurs. Ayant pris en conséquence un vomitif, elle rendit une grande quantité de pituite amère, qu'on auroit plutôt prise pour de la bouillie.

On se précautionna contre les rechutes, par l'usage de l'infusion de rhubarbe, des sels neutres, des stomachiques amers, de l'exercice, du vin, et de fortes frictions sur l'abdomen.

Elle retourna dans sa famille sur la fin du mois, bien portante, ayant sur-tout l'estomac et les intestins en très-bon état. J'aurois cependant désiré qu'elle eût prolongé un peu plus le traitement confirmatif, pour raffermir davantage une complexion habituellement lâche.

QUINZIÈME MALADE.

Colique semblable à la précédente.

Une femme de trente-cinq ans, mère de neuf enfans, éprouvoit fréquemment des douleurs de colique, qui, pour l'ordinaire, étoient supportables. Depuis bien du temps le goût lui manquoit. Elle avoit ses règles, lorsque,

Le 17 et le 18 de juin, elle fut saisie dans les membres d'une douleur rhumatismale, à laquelle se joignirent des douleurs de tout le bas-ventre, énormes, insupportables dans certains momens, accompagnées d'un sentiment de déchirement, d'ardeur, de torsion. Elle avoit la bouche amère, du dégoût, des envies de vomir; elle vomissoit spontanément, et fréquemment, une pituite qui filoit beaucoup, verdâtre, un peu amère; le ventre étoit resserré; elle marchoit avec peine, ne dormoit point, étoit très-agitée, se plaignoit fortement.

Le 20 et le 21, elle ne vomit plus. Tous les autres accidens avoient augmenté. L'abdomen étoit gonflé; elle

éprouvoit des frissons fréquens et passagers ; la chaleur étoit médiocre; il y eut de la sueur, de l'anxiété ; elle ne dormit point la nuit.

Le 22, elle entra à l'hôpital. La langue étoit de couleur herbacée, et la face d'un jaune tirant sur le noir. Elle avoit des envies de vomir. Le bas-ventre ne pouvoit supporter le toucher le plus léger, étant très-douloureux, et dans certains momens qui étoient fréquens, la douleur augmentant horriblement. La malade poussoit les hauts cris, restoit toujours couchée sur le dos, parce que ses douleurs augmentoient dans toute autre position ; la fièvre et l'altération étoient considérables ; les urines couloient en petite quantité et avec peine ; il n'y avoit point de déjections. Les autres accidens continuoient.

On lui donna dès ce jour des potions salines, et beaucoup d'eau miellée. Elle ne dormit point.

Le 23, ayant pris un vomitif, elle rendit beaucoup de matières muqueuses, verdâtres, amères ; et elle eut quelques déjections. Il en résulta beaucoup de soulagement, et elle put supporter aisément le toucher, même un peu rude, sur la région épigastrique. On lui continua les mixtures salines. Elle dormit peu.

Le 24, elle prit un second vomitif qui produisit le même effet que celui de la veille, mais avec un soulagement encore plus marqué. La fièvre fut médiocre ; elle urina facilement, dormit bien, et se coucha dans toutes les positions qu'elle voulut. Les mixtures salines furent continuées.

Le 25, le ventre s'étant resserré spontanément, la douleur du bas-ventre et la fièvre recommencèrent.

Le 26, il y eut de plus de l'amertume et de la pituite dans la bouche.

Un purgatif, composé de manne, d'arcanum duplicatum et de crême de tartre, procura un vomissement de pituite mêlée de bile, et trois déjections. Mais l'amertume de la bouche étoit plus considérable, et les envies de vomir plus fréquentes. On redonna donc l'après-midi un vomitif, qui fit

rendre dans la soirée et pendant la nuit une grande quantité de matière pituiteuse et rouillée : les déjections furent rares. La malade fut soulagée sensiblement ; cependant elle dormit peu, et d'un sommeil troublé par des rêves.

Le 27, ayant eu de fréquentes évacuations par de la manne et des sels neutres aeides, le goût s'améliora ; les douleurs de l'abdomen, le peu de difficulté d'uriner, qui subsistoit encore, et la fièvre, s'adoucirent beaucoup. Le sommeil fut bon.

Elle fit usage, jusqu'au 4 de juillet, de manne et de sels neutres, de manière à se tenir le ventre très-libre : et chaque jour voyoit diminuer la douleur de bas-ventre, soit pour l'intensité, soit pour la durée. Elle devint enfin à peine sensible. Depuis quatre jours il ne restoit pas un vestige de fièvre. La malade dormoit bien.

L'infusion de rhubarbe, notre élixir *stomachique tempéré*, de petites doses de rhubarbe souvent répétées, du vin, de l'exercice, des frictions sur l'abdomen la rétablirent promptement et parfaitement.

Quoique les douleurs fussent presque insupportables, je ne crus jamais nécessaire de faire usage des narcotiques, parce que les émético-cathartiques ne trompoient jamais mes espérances, en enlevant en même temps la douleur et ce qui la causoit. J'éteignois un incendie, en lui ôtant ce qui l'alimentoit.

Je n'avois pas recours non plus à la saignée dans le commencement, n'ayant traité aucun malade qui fût pléthorique, et ce remède ne chassant ni la bile, ni la pituite qui étoient la cause de tout le mal. Au contraire, les forces digestives étant très-languissantes chez nos malades, la saignée leur auroit nui, en affoiblissant encore davantage le ton de la fibre.

Ce moyen devient utile dans les cas où le sang bouillonnant peut faire craindre une vraie inflammation, ou lorsque cette inflammation existe déjà dans l'abdomen : mais je n'en ai point rencontré.

Je me suis appliqué sur-tout à distinguer si le malade avoit

une *vraie* ou une *fausse inflammation de bas-ventre*, ou si l'une et l'autre se trouvoient réunies. Je regardois cette recherche comme la plus importante et la plus difficile. Car, quoique l'entéritis et la colique bilieuse aient été très-bien distinguées l'une de l'autre par les auteurs de médecine, cependant elles sont très-souvent confondues dans la pratique, non-seulement par les jeunes médecins, mais même par ceux qui sont forts d'une longue expérience. Eh ! avec quel danger pour le malade ! En effet, s'il y a inflammation, et que l'on donne un émético-cathartique, lorsqu'il faudroit mettre en avant toute la cohorte des anti-phlogistiques; ou bien si, les premières voies étant gorgées de sucs dépravés, on les surcharge d'huileux et de mucilagineux; si on fait pénétrer, par des saignées répétées, la matière morbifique dans tout le corps, si on anéantit les forces vitales, quels accidens n'aura-t-on pas à redouter !

Bien instruit de ce double danger, je prenois extrêmement garde de ne pas employer la méthode anti-bilieuse, au lieu de la méthode anti-phlogistique, et *vice versâ*.

C'est pourquoi je m'informois avec soin si le malade avoit eu autrefois des douleurs de colique, surtout lorsqu'il se trouvoit resserré ou qu'il avoit commis quelque erreur de régime, après avoir mangé des viandes trop grasses, durcies, enfumées et salées, du lait, du fromage, etc.; si, précédemment à la maladie actuelle, il avoit été attaqué de fièvre, soit intermittente, soit rémittente, négligée ou supprimée mal à propos avec le quinquina; si, ayant eu une maladie bilieuse, on avoit suffisamment continué les précautions pour assurer le traitement.

La saison de l'année, les maladies congénères, les signes ordinaires de saburre du système gastrique, et ceux que l'habitude apprend à reconnoître et qu'on ne peut exprimer, me servoient encore à former un diagnostic certain de la maladie.

Ni les huileux, ni les mucilagineux, ni les diurétiques, quels qu'ils soient, ne remédient à la difficulté ou à l'impossibilité d'uriner qui accompagne souvent cette maladie : c'est l'émético-

cathartique et les laxatifs. Je l'affirme d'après mon expérience et celle des autres.

L'usage soutenu de l'eau miellée et aiguisée d'un sel, suivi de l'émético-cathartique, arrête certainement et utilement les vomissemens spontanés, pénibles, fréquens, qui ne soulagent point les malades.

SEIZIÈME MALADE.

Fièvre d'été dysentérique.

Une fille de vingt ans, qui se portoit bien auparavant, se plaignit, le 9 de juillet, d'avoir la bouche amère, beaucoup d'altération, des douleurs dans l'abdomen qui revenoient à des époques irrégulières, des frissons vagues, une grande courbature, des déjections fréquentes, peu copieuses, mêlées de sang, avec ténesme.

Les 10, 11 et 12, la langue se sécha. Tous les autres accidens augmentèrent beaucoup.

Le 13, elle fut reçue à l'hôpital. Elle avoit un grand mal de tête, la bouche amère, la langue très-sèche, retirée, comme un morceau de bois. La prostration des forces étoit considérable. Elle rendoit par les déjections une matière porracée, écumeuse, muqueuse, en petite quantité, mais très-fréquemment et presque sans interruption. Le ténesme étoit continuel et douloureux; la peau de tout le corps étoit très-sèche, se refusant à la transpiration, et inégale comme celle d'une oie. Le pouls étoit accéléré et petit. La malade but beaucoup d'une décoction d'orge avec du rob de groseille et de la pulpe de pruneau.

Le 14 au matin, du tartre stibié en lavage lui fit rendre par le vomissement une grande quantité de pituite amère. Les déjections étoient continuelles, les douleurs moindres, ainsi que le ténesme : les autres accidens restèrent les mêmes. Après l'effet du vomitif, elle prit toutes les deux heures un demi-gros de racine d'arnica en poudre, et recommença la décoction d'orge.

Pour empêcher les humeurs de se porter avec autant de force vers les premières voies, après avoir nettoyé l'estomac et les intestins, je fis appliquer tous les deux jours un vésicatoire, dont l'effet étoit de sécher le canal intestinal, d'humecter la peau, de diviser la pituite, et de détruire les engorgemens des petits vaisseaux. Je ne le faisois point suppurer, mais sécher en laissant l'épiderme. Les déjections en devinrent plus rares et moins liquides : mais,

Le 20, la langue parut de nouveau très-chargée ; elle étoit cependant humide : la malade éprouvoit des ardeurs dans toute la poitrine et des envies de vomir. Un émético-cathartique procura un vomissement d'un peu de matière jaunâtre et des déjections. La poitrine se trouva soulagée. Ensuite on donna de deux heures en deux heures un gros de racine d'arnica en poudre, et le soir deux scrupules de thériaque. La langue étoit très-rouge et gluante.

De là jusqu'au 30, on prescrivit, d'abord toutes les deux heures, ensuite toutes les quatre heures, une poudre composée d'un gros de racine d'arnica et de six grains de racine d'angélique. Le soir la malade prenoit un calmant.

En suivant cette méthode, la maladie commença à s'adoucir chaque jour de plus en plus, en sorte que le 1er d'août, la santé fut parfaitement rétablie.

De tous les symptômes ce fut le ténesme qui disparut le premier.

Depuis cette époque, j'activai les forces affoiblies de l'estomac avec le vin, des amers et de bons alimens.

Les dysenteries de cette année furent bien moins nombreuses que celles de l'année dernière. Voici en quoi elles différoient les unes des autres.

Les dysenteries de cette année furent bien moins nombreuses : mais ceux qui en étoient attaqués l'étoient bien plus gravement, bien plus long-temps, et n'en réchappoient qu'avec peine. La langue étoit brûlée, sèche comme du bois, rude, fendue, très-rouge, d'un uni très-clair. Les malades vomissoient une saburre peu abondante, mais tenace, filante,

pituiteuse, amère. Ils étoient moins promptement soulagés par les émético-cathartiques, et la disposition dysentérique du canal n'étoit contenue qu'à la longue et avec le secours des toniques les plus puissans. Souvent même, la maladie ayant déjà traîné en longueur, je suspendois les évacuations avec des narcotiques, dans la crainte que les intestins, contractant une sorte d'habitude *diarrhéique*, ne retinssent pas les remèdes fortifians assez long-temps pour qu'ils produisissent sur eux leur effet salutaire.

Au contraire, l'année précédente, le foyer dysentérique étoit plus considérable et plus mobile, plus fluide, rouillé, porracé, jaune, noirâtre, et susceptible d'être déplacé et évacué en totalité par un émético-cathartique; en sorte qu'on n'avoit pas besoin de recourir à aucun remède, soit narcotique, soit fortifiant, pour calmer ou fortifier les intestins.

Au reste, quelque peu fréquente qu'ait été cette année la dysenterie, elle se montra de préférence dans les prisons, où elle devint funeste à un grand nombre de ceux qui y étoient détenus: la raison en est, je crois, que la maladie attaquoit, dans ces endroits, des individus privés d'exercice, lâches, ne jouissant jamais des présens de l'été, c'est-à-dire des fruits; ce qui facilitoit l'amas dans l'abdomen d'une matière âcre qui produisoit la dysenterie.

Je vais rendre compte maintenant de ce que m'ont appris mes observations sur la dysenterie de cet été.

Au commencement de la maladie, les déjections étoient très-fréquentes; mais chacune d'elles étoit si petite, que toutes celles qui avoient lieu dans les vingt-quatre heures n'auroient pas égalé la quantité d'une selle ordinaire d'un homme bien portant. J'ai encore observé plusieurs fois qu'après plusieurs jours d'évacuations dysentériques, les malades rendoient des matières dures, brûlées, anciennes, semblables à des crottes de chèvre. Ce qui prouve la nécessité, dans le commencement des dysenteries de cette espèce, de ramollir, de déloger et expulser les matières endurcies, en employant de la manne, des tamarins, des sels neutres, et ensuite

un émético-cathartique. On voit aussi quelle est l'erreur de ceux qui, bien loin de procurer la moindre évacuation, ont recours tout de suite aux narcotiques. Je ne connois pas de pratique plus funeste que la leur. Ils s'effraient uniquement de la fréquence des déjections (qui lasse souvent toute la patience des malades), et ils sont dans la fausse opinion que ceux qui vont le plus souvent sont aussi ceux qui rendent le plus.

Je parle ici de la maladie commençante, lorsqu'aucune évacuation n'a encore été opérée par les moyens que l'art emploie. J'affirme donc que l'opium ne convient alors en aucune manière. Mais, sur le déclin de la maladie, lorsque la dysenterie se tourne en diarrhée, les calmans peuvent être utiles et même nécessaires, pourvu toutefois que les remèdes fortifians et toniques tiennent le premier rang.

Quant aux astringens, je sais qu'ils ne conviennent point au commencement de la maladie; mais que, si d'abord cette saburre ancienne et âcre qui siégeoit dans les premières voies est évacuée, et que les intestins très-affoiblis laissent échapper aussitôt ce qui y passe, ils sont utiles en fortifiant.

C'est perdre son temps, que de chercher à adoucir par des mucilagineux seulement les tranchées qui ont lieu au commencement de la maladie, ainsi que la dysurie et l'ischurie. Ces spasmes douloureux ne se calment point ordinairement, avant qu'un émético-cathartique ait chassé le stimulus qui produisoit l'irritation.

DIX-SEPTIÈME MALADE.

Fièvre continue-rémittente pituitoso-bilieuse, avec un redoublement tous les jours, imitant un paroxysme hystérique.

Une veuve âgée de vingt-huit ans, ayant toujours été bien réglée, étoit sujette depuis six ans à des fleurs blanches presque continuelles, d'abord bénignes, ensuite âcres et d'un jaune verdâtre. Du reste elle se portoit bien.

Les 19 et 20, ses règles vinrent abondamment.

Le 21, elle se trouva mal en dînant, perdit la parole, et

les règles s'arrêtèrent. Il survint ensuite des frissons vagues entremêlés de chaleurs également vagues, des tiraillemens douloureux de tous les membres, et une douleur au sternum. Elle reposa la nuit.

Le 22 au matin, elle se trouvoit bien. On lui donna du sel cathartique amer qui procura sept déjections. A midi, elle commença à sentir aux pieds un froid extraordinaire, qui gagna par degrés les parties supérieures, et se répandit dans tout son corps. Bientôt les extrémités inférieures, ensuite le dos, les épaules, la poitrine et les bras furent saisis d'une douleur lancinante. Elle avoit de la difficulté à respirer, des envies continuelles d'uriner, des urines abondantes et claires, une sueur considérable et froide. Elle fut bien le soir et pendant la nuit: elle dormit.

Le 23 au matin, suivant le conseil de je ne sais qui, elle se fit saigner du pied. Vers midi, elle éprouva un accès pareil à celui de la veille. La nuit fut bonne.

Le 24, ayant pris son sel, elle rendit beaucoup de matières bilieuses et amères. L'accès eut lieu plus tard, sur les sept heures du soir, avec les mêmes accidens que les précédens. Elle n'eut du repos et du sommeil que vers le milieu de la nuit.

Le 25 au matin, elle se leva très-fatiguée, et se recoucha. A deux heures après midi commença l'accès ordinaire, qui se prolongea très-avant dans la nuit.

Le 26 au matin, depuis sept heures jusqu'à dix, le paroxysme eut lieu et étoit accompagné d'une douleur à la gorge avec suffocation. Quatre heures après on la saigna pour la seconde fois, par le conseil de je ne sais qui: elle m'a certifié que le sang étoit couvert d'une couenne inflammatoire. Elle ressentit du froid toute la journée, et resta au lit. La chaleur lui revint vers la nuit.

Le 27, le paroxysme se manifesta comme la veille. La malade dormit la nuit. J'ai conclu, d'après son récit, que jusqu'à cette époque elle avoit fait usage du quinquina.

Le 28, elle entra à l'hôpital. L'accès, qui parut à dix heures, fut très-léger. La tête resta pesante à la suite. Le goût étoit

fétide, amer; la bouche remplie de mucosités; la langue sale et bilieuse; le pouls fort, plein, vibrant, et fréquent à peu près comme dans l'état naturel. Elle éprouvoit de la courbature. On lui donna de l'eau miellée aiguisée d'un sel. Le soir elle prit un vomitif, qui lui fit rejeter beaucoup de pituite avec un peu de bile. La nuit fut bonne.

Le 29 au matin, elle étoit bien. Vers midi il survint un petit accès qui ne dura pas long-temps. On continua l'eau miellée aiguisée de sel ammoniac.

Le 30, la bouche étoit très-glutineuse, et la langue couverte de mucosités et de bile. Le vomitif fit rendre des matières glutineuses. Il n'y eut point de paroxysme.

Le 31, la malade étoit bien. Il n'y eut point de paroxysme. On donna l'eau miellée aiguisée de sel ammoniac, et la décoction de racine d'arnica.

Le 1er d'août, vers midi, il y eut un léger accès d'un quart d'heure, et point d'autre accident. On continua les remèdes de la veille.

Le 2, tout fut bien. On ne changea rien.

Le 3, vers midi, au lieu du paroxysme, la malade ne ressentit qu'un froid léger et passager, qui ne fut suivi ni de chaleur, ni de sueur.

Depuis cette époque, je n'aperçus rien chez elle qui ne fût conforme à l'état de santé; et après lui avoir fortifié l'estomac et les intestins par l'usage des amers, je la congédiai le 12 du mois d'août.

J'ai suivi dans le traitement de cette maladie, qui me parut appartenir particulièrement aux affections nerveuses, les règles que je m'étois faites à moi-même, d'après les maladies si nombreuses et si différentes les unes des autres auxquelles on a donné ce nom, et que j'avois connues soit par les observations consignées dans les auteurs, soit par les miennes propres.

Lorsque je m'apercevois qu'une maladie avoit quelque chose de convulsif, je pensois que l'irritation inhérente aux fibres musculaires péchoit alors en quelque sorte par excès, qu'elle étoit plus active qu'elle ne devoit l'être, et qu'elle obéissoit à

un stimulus qui n'étoit pas le sien, ou que, si c'étoit le sien, il sollicitoit trop fortement des fibres extraordinairement irritables, et les excitoit à des mouvemens ou trop violens ou étrangers à la machine.

Que les médecins qui commencent le traitement par fortifier, par assoupir, par engourdir les nerfs, selon les différentes expressions qui plaisent davantage à chacun d'eux, et qui, pour cela, emploient de préférence tel ou tel médicament nervin, sont bien éloignés d'avoir une connoissance pratique des maladies nerveuses!

Pour moi, je pensois que dans ces circonstances, je devois apporter tous mes soins à découvrir *quel étoit le stimulus* qui irritoit les fibres et produisoit des mouvemens désordonnés, le siége de ce stimulus, et le moyen de le détruire.

En effet, la cause des désordres n'existant plus, les nerfs devoient se calmer d'eux-mêmes, ou par les moyens les plus doux, et par le seul laps du temps.

Le stimulus qui trouble le système nerveux n'est pas unique dans son genre : il varie beaucoup, ainsi que son siége.

Le traitement des maladies nerveuses consistant presque en entier à détruire ce stimulus si varié, on voit clairement pourquoi la même affection nerveuse, bien loin de céder à un même traitement dans différens individus, en exige souvent de tout opposés, tellement que ce qui a été utile à l'un, nuit indubitablement à l'autre. En effet, les effets qui sont *les mêmes en apparence* ne sont pas toujours produits par *la même cause*.

Voici quelques observations à l'appui de ce sentiment.

Il y a trois ans, je traitai une petite fille de deux ans qui avoit par intervalles des convulsions violentes, et qui, hors le temps des convulsions, avoit la face livide, de la toux et une respiration bruyante. Le chirurgien n'ayant pu atteindre avec sa lancette les petites veines qui étoient plongées dans la graisse, je lui fis appliquer les sangsues : les convulsions et la lividité disparurent bientôt après cette saignée; et en

peu de jours, la toux et le vice de la respiration cessèrent également.

Voilà un cas où le stimulus qui agite les nerfs est la trop grande abondance du sang, surtout dans la poitrine, et un certain étouffement de la circulation des humeurs occasionné par leur turgescence.

Depuis, je fus appelé pour un enfant de six ans, qui, depuis deux jours, avoit de temps à autre des attaques d'épilepsie, et une douleur de côté comme dans la pleurésie. Deux saignées du bras, dont le sang étoit couvert d'une couenne inflammatoire, et les autres remèdes ordinaires de la vraie pleurésie firent disparoître aussitôt les convulsions, et ensuite la maladie elle-même.

Voilà encore quel étoit le stimulus appliqué aux nerfs, l'état de phlogose de la poitrine ! Voilà le remède d'une affection nerveuse dans la simple méthode anti-phlogistique !

J'ai connu une femme très-hystérique, vivant dans l'indolence et la bonne chère, et surchargée de bons sucs. Elle fit usage de tous les remèdes réputés nervins sans aucun succès, et même son mal augmenta. Changeant de traitement, elle se fit saigner, eut le courage de retrancher quelque chose de son régime trop succulent, et de mouvoir sa lourde masse. Elle en éprouva un grand soulagement qui eût été encore plus considérable, si elle eût pu suivre un genre de vie plus conforme à ce qu'exigeoit l'état de sa santé.

Une autre femme très-bilieuse, qui, dès son enfance, annonçoit par son teint qu'elle étoit attaquée du foie; qui étoit sujette à des vertiges, à des pincemens de l'orifice de l'estomac, à des rapports rances, à la boule hystérique, à des lipothymies; dont les urines étoient souvent claires et limpides; qui avoit souvent de légers mouvemens convulsifs dans les membres, fut singulièrement soulagée par l'usage des médicamens salins, acescens, et lâchant doucement le ventre. Une saburre rance, l'engorgement du système bilieux étoient la cause de beaucoup d'autres symptômes, et surtout de mouvemens

irréguliers. Les nervins furent les fondans, les incisifs, les altérans et les laxatifs.

Dernièrement je renvoyai guéri de l'hôpital un jeune homme qui, depuis quelques années, avoit des attaques d'épilepsie, qui pendant celle-ci revenoient plus fréquemment et avec plus de force. J'avois fait plusieurs tentatives inutiles, pendant que j'ignorois et la nature du stimulus et son siége ; enfin, ayant reconnu qu'il existoit dans le système gastrique, je l'en chassai par des vomitifs répétés. Alors les nerfs se calmèrent ; et cette affreuse maladie, quoique déjà ancienne, ne reparut plus. Je m'efforçai pendant long-temps de lui fortifier l'estomac par des remèdes convenables, tels que la rhubarbe, les amers, etc. Je craignois que cette matière pituiteuse et comme pultacée, dont il avoit rendu une quantité considérable par les vomissemens, ne se reproduisît et n'excitât de nouveau, d'une manière certaine, quoique inexplicable, des mouvemens convulsifs dans les nerfs.

J'assoupîs, comme par enchantement, chez un homme fort et repiet, au moyen d'un régime plus exact, de l'abstinence du vin et de toute espèce d'échauffans, et d'une forte saignée, un spasme considérable qui, depuis un grand nombre d'années, revenoit tous les jours, sur-tout après le repas. Cet accident ne revint plus par la suite, quoique cet homme eût repris l'usage du vin, mais avec plus de modération et en y mettant de l'eau.

Je donnerai avec plus de détail, dans une autre occasion, l'observation d'un boulanger qui, à la suite d'une fièvre maligne, eut une hydropisie entre cuir et chair. Je l'ai traité de toutes les manières et long-temps sans aucun succès : mais il n'alloit pas plus mal, et ses forces ne paroissoient pas diminuer. Il avoit de l'appétit, marchoit et supportoit assez bien sa maladie, quoique rebelle et opiniâtre.

Le scrotum et la verge étoient tuméfiés d'une manière étonnante. La tumeur changeoit de place, disparoissoit souvent, et revenoit bientôt après. Comme je tenois le ventre fort libre, le malade fut tout à coup saisi d'un frisson très-

violent, qui dura quelques heures, et ensuite d'une convulsion épileptique : enfin, il tomba dans un sommeil stertoreux, sans connoissance, avec une respiration lente, le pouls élevé, et par intervalles des convulsions cruelles. Il ne sentoit pas les stimulus les plus actifs. Il y avoit tétanos de la mâchoire.

Après lui avoir fait raser la tête, je la fis couvrir d'un large emplâtre vésicatoire, et j'en fis appliquer en même temps à la nuque et aux extrémités. Aussitôt que les endroits où étoient les vésicatoires eurent commencé à rendre une sérosité abondante, les convulsions cessèrent, la connoissance revint ; enfin, la santé se rétablit parfaitement.

Je crus que chez ce malade les nerfs étoient agités par une sérosité âcre, qui se portoit tout-à-coup au cerveau, et que c'étoit en en procurant la sortie par les vésicatoires que les mouvemens épileptiques se calmoient. Les cantharides eurent donc dans cette occasion une vertu nervine.

Les symptômes des maladies, appelés communément *nerveux*, ne m'en imposèrent pas assez facilement, pour me faire recourir aussitôt à cette classe de remèdes, désignés pour *nervins* par excellence. A peine existe-t-il un remède que je n'aie pas employé quelquefois comme nervin.

Lorsque les stimulus des nerfs ont été détruits ou émoussés, la maladie s'abat ordinairement d'elle-même, à moins qu'il n'y ait eu un tel excès d'irritabilité, et qu'une telle habitude n'ait été imprimée aux nerfs, que l'affection nerveuse revienne, quoique toutes les causes stimulantes soient écartées. Mais dans ce cas le quinquina est le correctif de l'excès d'irritabilité des nerfs, et le temps lui-même amène la désuétude.

C'est lorsque les accès des fièvres intermittentes reviennent *par habitude* et par un caractère imprimé à la nature, quoique la cause en ait été déjà ou corrigée ou enlevée, que le quinquina est spécifiquement utile ; et c'est même alors le vrai temps d'administrer ce médicament, à moins qu'un symptôme

dangereux ne force à étouffer la fièvre plus tôt, sans attendre que la matière fébrile ait été ou corrigée ou expulsée.

Chez cette malade, dont j'ai rapporté l'histoire, on voit par la méthode qui lui réussit quelle étoit cette cause qui, de deux jours l'un, troubloit le système nerveux.

DIX-HUITIÈME MALADE.

Fièvre d'été avec des exanthèmes miliaires.

Une jeune fille de onze ans, qui s'étoit toujours bien portée, se réveilla le 1er juillet au matin, en se plaignant d'une douleur à la gorge et de difficulté à avaler. Elle éprouvoit alternativement et fréquemment du frisson et de la chaleur : elle avoit mal à la tête, la bouche amère, étoit sans appétit : elle garda le lit.

Le 2 et le 3, la chaleur étoit continuelle : tous les accidens avoient augmenté.

Le 4, la langue étoit très-rouge et brûlante; la gorge très-rouge, douloureuse, sans tuméfaction; la respiration fréquente, la chaleur considérable; il n'y avoit point d'altération. La malade ressentoit des lassitudes; sa face étoit jaune le long des narines et vers la commissure des lèvres; les joues étoient d'un rouge intense; les yeux très-humides.

Une éruption miliforme blanche se déclara abondamment sur les bras. Le ventre étoit resserré depuis deux jours. Elle avoit de la fièvre, la bouche amère. On lui donna dans la journée beaucoup de fondans salins. Le soir elle avoit des envies de vomir : elle prit un vomitif qui procura des matières amères, fétides, pituiteuses; elle eut quatre déjections. Le mal de tête diminua; les urines furent bonnes; la malade dormit.

Le 5, la bouche n'étoit plus amère; la langue étoit glutineuse, moins brûlante; le visage plus pâle; la douleur de la gorge nulle; la respiration bonne; les urines en très-petite quantité, fréquentes comme dans l'état de santé;

l'éruption miliaire persistoit ; la malade éprouvoit de la chaleur, de l'altération ; elle alla trois fois à la selle, et saigna du nez.

Le 16 au matin, ayant pris un vomitif, elle rendit une pituite amère, alla à la selle, et fut soulagée. Le mal de tête avoit disparu ; la fièvre étoit légère ; les vésicules miliaires étoient peu nombreuses, la desquamation abondante.

Le 7, il n'y avoit plus de fièvre. Toute l'éruption tomba en farine.

Depuis le dernier vomitif, elle avoit fait usage de remèdes salins, ensuite d'antimoine diaphorétique non lavé, et enfin d'amers.

Le 16, elle retourna chez ses parens très-bien rétablie.

J'ai eu cette année, et sur-tout dans le printemps et dans l'été, beaucoup de malades qui arrivoient à l'hôpital tout couverts de boutons miliaires : je n'en rapporterai point l'histoire, qui ressemble absolument à celles que j'ai exposées plus haut. Mais voici en abrégé ce qu'une observation attentive m'a appris sur cette fièvre.

Bien des signes me prouvèrent, mais particulièrement une langue soit glutineuse, soit fort lisse, et des vomissemens de pituite soit spontanés, soit excités par l'art et qui soulageoient les malades, que la fièvre miliaire provenoit principalement d'une matière pituiteuse accumulée dans les premières voies, ou déjà passée dans les secondes.

Ainsi, eu égard à son origine, on devoit l'appeler *fièvre pituiteuse-gastrique*.

La plupart de ceux qui en étoient attaqués, avec ou sans éruption, se plaignoient de douleurs comme rhumatismales dans les membres, qui augmentoient le soir sur-tout et pendant la nuit, qui s'adoucissoient beaucoup au lever de l'aurore, et disparoissoient ou étoient très-légères dans le jour.

Je traitai, pendant le printemps, plusieurs femmes affectées de cette espèce de *rhumatisme pituiteux* ou de *fièvre pituiteuse avec rhumatisme augmentant pendant la nuit*. D'après la douceur de la maladie, sa persévérance, ses exacerbations

régulières pendant la nuit, j'aurois pu les croire plutôt attaquées d'une légère fièvre de nature vénérienne. Mais par d'autres raisons, et principalement d'après le succès de la méthode que j'employai, je fus certain que c'étoit le caractère de la *fièvre* pituiteuse d'être plus douce le jour, et de troubler les nuits par des douleurs qui s'aggravoient pour lors avec plus de régularité que ne le font ordinairement les rhumatismes vénériens.

Ce rhumatisme pituiteux affectoit douloureusement les bras et surtout la partie charnue de la cuisse. Il y en eut chez qui il attaqua les lombes et l'un ou l'autre côté de la face.

La fièvre pituiteuse, avec ou sans éruption miliaire, avoit besoin, par une raison particulière, d'être traitée par les vomitifs, ou plutôt par les émético-cathartiques souvent répétés : c'est que ce genre de remède n'agissoit pas seulement comme évacuant, mais encore comme puissamment résolutif. Dans les intervalles, on donnoit avec avantage les fondans, savoir, la dent-de-lion et autres plantes analogues, les sels neutres et les préparations antimoniales.

Dans la fièvre miliaire, scarlatine, pétéchiale, bilieuse, putride, maligne, je donnai et je répétai le vomitif, non-seulement lorsque l'amertume de la bouche et les signes les moins équivoques de la saburre des premières voies l'exigeoient, mais aussi lorsque la langue étoit unie, très-glutineuse, ou sèche et comme rôtie, ou comme couverte d'une écorce, ou semblable à une langue de bœuf enfumée et salée, ou comme hérissée de poils secs et roides. Rien ne corrigeoit plus tôt cet état de la langue, rien ne l'humectoit plus promptement que le vomitif.

Une grande chaleur, une douleur insupportable vers les tempes, vers le front, et comme dans le fond des orbites, le délire prêt à paroître ou déjà existant ; tous ces symptômes concomitans disparoissoient totalement, ou s'adoucissoient d'une manière aussi marquée que prompte, par l'action des émético-cathartiques.

J'ai vu bien plus souvent la tête se perdre par un vice du

système gastrique, que par celui du sang ou par toute autre cause existant ailleurs.

Quant aux vésicatoires, j'ai appris par de fréquentes observations qu'ils étoient utiles à cette époque de la fièvre miliaire, où les premières voies se trouvent suffisamment nettoyées, et où on ne peut plus, à l'aide des émético-cathartiques, y rappeler la matière morbifique déjà portée trop loin au-delà de leur système.

Dans cet état de choses, j'appliquois un vésicatoire dans l'endroit quelconque qui me paroissoit le plus convenable; et après avoir enlevé l'emplâtre, je laissois sécher la plaie. J'en appliquois un autre de la même manière, ou chaque jour, ou de deux jours l'un. Par cette méthode, je dissipois la viscosité des humeurs et les engorgemens des vaisseaux, en excitant une diaphorèse qui auroit aggravé la maladie lorsque la saburre existoit encore dans les premières voies, mais qui alors étoit extrêmement avantageuse, puisqu'elle prévenoit les suites fâcheuses du mal.

J'éprouvois sur-tout les bons effets des vésicatoires, lorsque la fièvre s'étoit calmée, et qu'il restoit encore vers les articulations une douleur opiniâtre qui étoit plus forte les nuits.

Toute fièvre d'origine gastrique n'exigeoit point *par elle-même* la saignée. Mais je dirai ailleurs quand, jusqu'où, et pourquoi il est nécessaire quelquefois de saigner dans les fièvres de cette espèce.

J'ai employé très-rarement le quinquina dans la *fièvre pituiteuse*, quoiqu'il y ait eu et qu'il y ait encore des médecins qui le regardent comme le meilleur remède en pareil cas, et qui fondent, disent-ils, leur opinion sur des faits multipliés. Moi-même, sans doute, je ferois ici l'éloge de cette écorce, si je l'eusse employée après avoir détruit les forces de mes malades par des saignées répétées. En effet, elle seule alors peut quelquefois soutenir un édifice chancelant et prêt à s'écrouler.

Lorsque la maladie commençoit à se relâcher, ce qu'on avoit l'avantage d'observer après avoir provoqué les évacua-

tions ; lorsque les malades, avant d'avoir recours à nous, s'étoient trop fait saigner, je faisois un grand usage du quinquina.

Quelquefois les malades, comme il est arrivé à celui dont je parle, avoient un saignement de nez. Je ne jugeois pas pour cela que la saignée fût nécessaire ; et je ne me laissois point séduire facilement par un symptôme qui n'étoit pas essentiel, pour ne pas faire ce qui convenoit, ou pour faire ce qui ne convenoit pas à l'idée que je m'étois formée de la nature de la maladie principale.

Les fièvres miliaires étoient souvent accompagnées d'une affection angineuse, et la gorge étoit parsemée d'aphthes. Ces aphthes ressembloient d'abord à des pustules miliaires, pareilles à celles qui couvroient la superficie du corps. Mais, lorsque celles-ci s'écailloient et farinoient, les premières commençoient à s'ulcérer, de manière à présenter comme autant de petits ulcères distincts et blanchâtres, qui rarement se réunissoient pour en former un plus considérable.

Ainsi j'ai observé ces aphthes sous deux formes, celle de pustules et celle d'ulcères. Mais aucun de mes malades ne s'est trouvé plus gravement affecté à raison de la présence des aphthes.

Les malades qui avoient la gorge douloureuse se gargarisoient d'abord avec une décoction d'orge à laquelle on ajoutoit un peu de sel ammoniac et du miel rosat ; ce qui leur faisoit rendre avec beaucoup d'avantage une grande quantité de pituite. Lorsque les pustules s'étoient changées en ulcères, j'arrêtois les progrès du mal au moyen d'une infusion de sauge avec le rob de noix et l'esprit de sel ammoniac.

Quelques malades avoient la fièvre, absolument comme ceux dont le corps étoit couvert de pustules miliaires ; ils étoient affectés d'angine et d'aphthes ; mais ils n'avoient d'ailleurs aucun autre exanthème.

Je regardois la matière des aphthes et celle du millet comme étant de même nature ; et j'attribuois la facilité avec laquelle la gorge s'ulcéroit à la chaleur humide de cette partie.

L'éruption miliaire ne s'est manifestée chez aucun des mala-

des de l'hôpital, lorsque, selon ma manière de voir, le foyer avoit été d'abord enlevé par les évacuans.

Nos femmes en couches, quoique plus aisément atteintes de la fièvre épidémique que je savois d'ailleurs être accompagnée du millet, furent toutes exemptes de cette espèce d'efflorescence : parce que, dès le commencement de la maladie, je prenois les précautions les plus exactes, et qu'en évacuant les premières voies, la fièvre se trouvoit comme étouffée tout à coup dès sa naissance.

J'ai observé, avec Hamilton, que les personnes d'une constitution ou délicate ou affoiblie par des évacuations, sur-tout par des évacuations sanguines, étoient plus susceptibles que les autres de contracter cette maladie. Les femmes qui ne sont pas fortes, des veuves réduites à une extrême pauvreté, celles qui ont passé l'âge de la vigueur et de la fécondité en étoient attaquées en bien plus grand nombre que les hommes; et parmi ceux-ci, ce n'étoient que des jeunes gens à peine sortis de l'enfance, d'une complexion lâche, des orphelins reduits à des alimens farineux et de difficile digestion.

J'ai remarqué qu'après le carême il y avoit une plus grande quantité de fièvres miliaires, soit que le printemps favorise la production de cette maladie, soit que cela vienne des alimens indigestes dont les pauvres sur-tout font usage dans ce temps de jeûne, comme le fromage et les farineux, soit qu'il faille l'attribuer à ces deux causes à la fois.

J'affirme hardiment que la fièvre miliaire que j'ai observée n'étoit point contagieuse (dans le vrai sens de ce mot), et que celle que d'autres ont vue et décrite ne l'étoit pas davantage, quoiqu'ils la disent telle. En effet, comment seroit-elle contagieuse? Est-ce parce qu'un grand nombre d'individus en sont attaqués en même temps? Mais la pleurésie n'en attaque-t-elle pas souvent dans cette même saison un beaucoup plus grand nombre, sans être pour cela contagieuse, mais parce qu'elle est épidémique? Ni les médecins, ni les chirurgiens, ni ceux qui gardoient ces malades, ni les autres

malades qui étoient couchés dans leur voisinage n'ont contracté la fièvre miliaire dans notre hôpital.

Je suis fort surpris que des médecins très-distingués, qui savent par observation *que, lorsque le mal est à un haut degré, les malades ont des déjections bilieuses très-fétides; qu'il est utile dans la seconde période que le ventre soit libre; que les premières voies contiennent une matière corrompue, et que, si on chasse cette matière, la maladie elle-même se guérit;* non contens de ces symptômes manifestes, aillent chercher la notion de cette maladie dans un certain miasme inconnu et contagieux.

Je suis également étonné de voir d'autres médecins la combattre par la saignée, et, sans dire qu'elle prend sa source dans l'estomac et dans les intestins, en faire une description telle, qu'un homme un peu instruit ne peut en méconnoître le caractère et l'origine.

La méthode de ces derniers, inventée par Botal, n'est guère moins dangereuse que celle qui entretient le feu de la fièvre par des remèdes incendiaires :

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.

Plût au ciel qu'on appliquât l'une et l'autre de ces méthodes aux circonstances qui leur conviennent!

En effet certaines méthodes de traitement se soutiennent ou tombent, comme la réputation de quelque individu prôné, qui en est le patron, se soutient ou tombe elle-même. Mais le malheur est que la tourbe des médecins égarés ne reconnoît cette erreur en quelque sorte épidémique, que lorsqu'elle a déjà entassé un grand nombre de victimes.

DIX-NEUVIÈME MALADE.

Fièvre d'été, avec éruption scarlatine et miliaire.

Vers la fin de l'été, un jeune homme de seize ans, tailleur, éprouva des frissons, de la chaleur, et il rendit ce qu'il avoit

pris. Peu de temps après il eut mal à la gorge : la déglutition étoit laborieuse.

Le 2, tout étoit comme la veille. Le fond de la bouche étoit très-chargé de mucosités.

Le 3, il fut plus mal. Il éprouvoit une grande chaleur. Il vomit beaucoup de matières muqueuses et amères. Une éruption scarlatine, et quelques pustules miliaires rouges, parurent pendant la nuit.

Étant entré à l'hôpital le 4, on lui donna des potions salines et de l'eau miellée. Le soir, il prit l'émétique, et il vomit de la pituite amère.

Le 5, on continua les potions salines et l'eau miellée, et le soir on administra un émético-cathartique, qui procura des vomissemens de matières pituiteuses amères, et des déjections. La fièvre fut médiocre, la rougeur pâlit, et l'éruption farina. On fit gargariser la gorge, qui étoit remplie de petits ulcères, avec une infusion de sauge, à laquelle on joignit du rob de noix et de l'esprit de sel.

Le 6, il y avoit à peine de la fièvre. On continua les potions salines et le gargarisme.

Depuis cette époque la fièvre quitta tout-à-fait. Des amers associés à un sel, ou seuls, raffermirent les forces en très-peu de jours.

VINGTIÈME MALADE.

Fièvre d'été avec un érysipèle.

Au commencement de l'automne, un forgeron entra à l'hôpital. Il disoit éprouver, depuis six jours, plus de chaleur qu'à l'ordinaire, avec de légers frissons de temps en temps, des lassitudes, des envies de vomir et du dégoût. La joue gauche et la partie située au-dessous de l'œil s'enflèrent et devinrent douloureuses par un érysipèle. La douleur l'empêchoit de remuer la tête. Il avoit la bouche amère, la langue muqueuse, jaune et villeuse.

Ayant fait usage de fondans salins, de beaucoup d'oxymel,

et ayant pris ensuite un émético-cathartique, il rendit par le vomissement et par les déjections une pituite amère très-abondante. Il fut bientôt soulagé. Le ventre étant resté libre et les déjections très-fréquentes, il se rétablit en peu de temps.

Je n'appliquai rien sur l'endroit douloureux.

On peut voir par cette histoire d'érysipèle, et par d'autres que je crois inutile de rapporter, quelle étoit la cause de la maladie ainsi que la méthode qui lui convenoit.

VINGT-UNIÈME MALADE.

Fièvre d'été avec anthrax.

Dans le même temps, un paysan âgé de vingt-quatre ans vint implorer notre secours.

Il y avoit quatorze jours que son bras droit s'étoit enflé et étoit devenu douloureux, comme s'il eût été affecté d'un rhumatisme. Le gonflement et la douleur étoient plus considérables et accompagnés de beaucoup de dureté près du creux de l'aisselle. Au centre de la tumeur étoit une pustule lenticulaire, rouge, qui bientôt commença à noircir, à s'ulcérer et à s'agrandir. Son contour étoit dur et très-douloureux. Le malade avoit de la fièvre, mais peu, et il n'étoit point alité. Il avoit le visage, toute l'habitude, la langue et aussi le goût d'un bilieux, sur-tout à son lever.

Lorsqu'il entra à l'hôpital, la fièvre avoit déjà diminué; et comme elle n'avoit jamais été bien considérable, elle se termina spontanément. Ainsi il fit usage d'un sel neutre et d'oxymel, plutôt pour prévenir la rechute que contre la maladie elle-même. L'anthrax fut plus long-temps à guérir.

Il vint à l'hôpital, pendant les mois de juillet et d'août, quelques malades auxquels il étoit survenu des anthrax. Leur fièvre ressembloit à celle d'été, mais elle n'étoit pas forte.

Comme ils n'étoient pas obligés de rester couchés, et que la maladie leur permettoit encore de vaquer à des occupations domestiques peu pénibles, ils ne séjournoient point, mais ils

venoient tous les jours se faire panser, et emportoient chez eux les remèdes qui me paroissoient leur être nécessaires. On auroit dit que quelques-uns étoient exempts de fièvre, mais non pas de toutes dispositions fébriles.

Je n'ai point observé d'anthrax dans les autres temps de l'année; et ceux qui se présentoient dans l'été paroissoient avoir la même origine, mais être d'un caractère plus doux que ceux qu'Hippocrate rapporte avoir vus dans la même saison à Cranon, ville de Thessalie, *où il tomba, pendant de grandes chaleurs, une pluie forte et continuelle, les vents soufflant principalement du midi.*

VINGT-DEUXIÈME MALADE.

Fièvre d'été avec toux convulsive.

Une petite fille de cinq ans, qui n'avoit point encore eu la rougeole ni la petite vérole, mais qui, un an auparavant, avoit été traitée d'une affection vermineuse, ne vivoit presque uniquement que de pain d'une mauvaise qualité, et d'autres farineux qu'elle aimoit beaucoup.

Sur la fin de mai, elle fut attaquée d'une toux ordinairement sèche, qui augmenta de jour en jour. Quand elle toussoit, sa face devenoit livide; elle avoit des convulsions dans les membres, et elle étoit prête à suffoquer au milieu d'expirations répétées et prolongées, qui étoient suivies d'une inspiration lente, difficile, sonore et bruyante. Elle ne vomit jamais à la fin de la quinte, ni dans d'autres temps. Elle avoit une fièvre légère, du dégoût et des envies de vomir.

Quinze jours s'étant passés ainsi, la toux commença à s'humecter, et la malade expectora des crachats pituiteux, tenaces, abondans. Un vomitif fit rendre par haut et par bas beaucoup de matières bilieuses, rouillées, pituiteuses. Il en résulta un soulagement notable: la toux fut légère, sans convulsions: la fièvre disparut.

Deux jours après, comme on négligea d'observer le régime

et de continuer les remèdes, tous les accidens reparurent. La malade toussoit à des temps indéterminés, le jour, la nuit, fréquemment, avec convulsion : elle rendoit des crachats sanguinolens, pituiteux, puriformes, et en grande quantité. La fièvre étoit toujours médiocre.

Le 10 de juillet, on la confia à mes soins. L'approche de la toux étoit annoncée par un sentiment pénible à l'orifice de l'estomac, qui la précédoit ordinairement et qui l'accompagnoit. La malade étoit maigre, constipée, suoit beaucoup, la nuit et en dormant, au cou, au front, et vers les clavicules : sa respiration faisoit un bruit comme celui d'une eau qui bout : elle ne ressentoit aucune douleur dans la poitrine.

Je l'évacuai pendant deux jours avec des remèdes salins, de la manne et des lavemens. Elle cessa bientôt de respirer avec bruit ; la toux devint plus rare et plus douce : les autres accidens persistèrent au même degré.

Comme elle étoit exténuée et fondue par les sueurs, je pensai qu'elle avoit besoin de remèdes toniques, de ceux qui sont amis de l'estomac et qui procurent la liberté du ventre, qui est la principale voie pour recevoir et expulser la saburre abdominale.

Je lui donnai donc une décoction de quinquina aiguisée avec un sel neutre et de la manne : elle en prenoit souvent, mais par petites doses, de peur que ce remède, d'ailleurs très-efficace, ne nuisît à l'estomac par son volume.

Le 17 de juillet, la toux étoit très-rare et non convulsive ; la respiration se faisoit sans bruit ; il n'y avoit point de sueurs ; les crachats étoient en petite quantité, et quelques-uns seulement teints d'un peu de sang. La malade se sentoit de l'appétit.

Le 27, la toux étoit calmée, de manière qu'elle n'avoit lieu que très-rarement, sans la moindre fatigue et sans convulsion ; que les nuits étoient tranquilles, les crachats rares et seulement muqueux ; et la malade demandant avec importunité plus d'alimens que son estomac affoibli ne me paroissoit pouvoir en supporter, sa mère lui apporta, à notre

insu, beaucoup de pâtisserie, ce qui renouvela tous les accidens.

Cette erreur de régime fut reconnue; et la mère, à laquelle on voulut interdire l'accès auprès de sa fille, la ramena, malgré nous, chez elle, l'enfant s'ennuyant beaucoup aussi de l'austérité de ma méthode.

On voit cependant, par ce qui a été dit, quel eût été l'événement, si j'eusse pu achever le traitement comme je l'avois commencé.

Je n'observai aucune période fixe et déterminée dans les retours de cette toux, ni chez la malade dont je viens de parler, ni chez quelques autres malades que j'ai traités hors de l'hôpital, ou dans le cours des années précédentes. Il n'est donc pas vrai que toute espèce de toux convulsive soit plus violente *de deux jours l'un.*

Bien des choses prouvent que la cause de cette toux a été d'abord un vice bilioso-pituiteux du système gastrique. Les principales sont une disposition vermineuse, un mauvais régime, un certain pressentiment de l'approche de l'accès aux environs du cardia et de tout l'épigastre, en outre des vomissemens de bile et de pituite qui soulageoient les malades.

J'opposai à ce vice des remèdes incisifs, légèrement laxatifs, et capables en même temps de corriger le relâchement des solides, et, en rétablissant le ton de la fibre, de prévenir la formation d'une nouvelle pituite.

Je pensois que dans le traitement de la toux convulsive on ne devoit presque uniquement considérer que la *constitution épidémique de la saison*, qui affecte *différemment les différens âges.*

Pendant les mois de mai et de juin, les maladies *pituiteuses* dominèrent, souvent de concert avec la bile. Il falloit atténuer cette saburre, qui produisoit des symptômes variés comme les individus, et ensuite l'évacuer, ordinairement à plusieurs reprises, par le vomissement et les déjections. Cela suffisoit pour la plupart, et sur-tout pour les adultes dont la constitution étoit vigoureuse. Mais quelques femmes disposées, soit naturelle-

ment, soit par l'effet des chagrins, à faire de la pituite, ne pouvoient pas être guéries seulement par l'usage des incisifs, et des évacuans même réitérés. Il étoit indispensable de fortifier leur machine débile, pour empêcher par ce moyen une nouvelle pituite de se former. Cette précaution étoit également nécessaire pour les enfans attaqués de la toux convulsive. Aussi unissois-je avec succès aux doux évacuans des médicamens doués d'une vertu tonique.

J'ai vu des enfans avoir la véritable toux convulsive en différentes années, et j'ai plusieurs exemples des retours de la même toux dans le même sujet adulte.

Je n'ai jamais observé de toux convulsive qui fût une maladie d'un genre particulier, *une maladie spécifique*. Car elle présentoit toujours des caractères évidens de la fièvre épidémique, en sorte qu'elle paroissoit tenir à la même cause, et n'être qu'une modification de la maladie régnante. Mais la raison pour laquelle la même saburre de l'estomac tantôt trouble le cerveau, tantôt agite le poumon par une toux convulsive, tantôt produit une éruption ou miliaire, ou scarlatine, ou ortiée, ou érysipélateuse, et prend des formes si variées, a échappé jusqu'à présent à mes recherches.

Les toux convulsives que j'ai observées, tant à Vienne qu'en Hongrie, étoient toutes stomachiques. Mais toutes les toux stomachiques n'étoient pas pour cela convulsives. La toux stomachique est le genre, et c'est une de ses espèces que j'appelle *convulsive*.

Dans le traitement de la fièvre convulsive qui vient de l'estomac, et c'est selon moi la plus ordinaire, je distinguois deux époques principales : la première, lorsque l'estomac étoit presque seul affecté, et que la saburre des premières voies n'avoit pas encore pénétré, ou que très-peu, dans le reste du corps ; et la seconde, lorsque le poumon n'est pas seulement affecté par sympathie, mais qu'il a attiré de l'estomac dans sa substance une portion de la matière morbifique si variée.

Quand la maladie ne s'étendoit pas au-delà de l'estomac, ou fort peu, elle étoit facile à guérir et de courte durée. Les

vomitifs, les doux purgatifs, enfin des stomachiques et un bon régime formoient tout le traitement.

Mais quand elle affectoit d'autres organes, il falloit faire attention à ce qui existoit ailleurs que dans l'estomac, et de quelle manière tel organe pouvoit être affecté. Ainsi, quand je rencontrois un sujet foible et émacié, consumé par des sueurs que la chaleur du lit provoquoit, souvent en très-grande abondance, et expectorant une énorme quantité de crachats muqueux et puriformes qui épuisoient les forces, j'employois les fortifians, le quinquina en décoction, le lichen d'Islande, le polygala amara, ou d'autres semblables, après avoir nettoyé l'estomac, et en entretenant en même temps la liberté du ventre.

J'étois obligé de suivre une autre route lorsque l'engorgement, la pléthore et l'inflammation des poumons avoient lieu par la grande quantité de sang que des secousses violentes et réitérées y faisoient affluer. La saignée étoit alors nécessaire, non pas à raison du vice de l'estomac, et de la toux qui en provenoit, mais pour remédier d'abord à l'espèce de péripneumonie très-dangereuse dont la toux étoit la cause.

En pesant très-attentivement ce que mes propres observations et celles que j'ai lues dans les auteurs m'ont appris sur la toux convulsive, j'ai pensé qu'il étoit possible de présenter sur cette maladie quelques aphorismes de médecine clinique. Les voici :

1°. La toux convulsive, principalement l'épidémique, n'est absolument qu'une certaine *modification*, une variété d'une autre maladie qui domine dans la saison actuelle : elle croît, se soutient, et décroît avec la maladie principale.

2°. Par conséquent elle exige le même traitement que la maladie épidémique : c'est le *même* caractère et le *même* siége de la cause morbifique.

3°. La pituite, soit générale, soit des premières voies seulement, produisant les fièvres de printemps, la bile celles de l'été, la même humeur bilieuse devenue plus épaisse celles

d'automne, nous observons que ce qui produit la toux convulsive, ce sont ordinairement ces mêmes humeurs.

4°. Par conséquent, comme il se mêle plus ou moins de phlogose dans les fièvres de printemps, en sorte que la saignée est souvent nécessaire, de même la toux convulsive qui a lieu dans cette saison, sur-tout si le vent du nord la rend froide, devient une inflammation des poumons qu'il faut traiter par la saignée.

5°. Le vomitif convient à la toux convulsive d'été, le quinquina précédé du vomitif à celle d'automne, tandis que la saignée sera contraire. Or, ce traitement convient aussi aux fièvres épidémiques de ces saisons.

6°. La toux convulsive, quoique sa cause matérielle ait été détruite, peut cependant revenir quelquefois comme un effet de l'*habitude* qu'ont contractée des fibres excessivement irritables. Ces mouvemens irréguliers du système nerveux céderont aux opiatiques, au musc, au castoréum, à l'extrait de jusquiame, à la ciguë, à la nicotiane, au camphre, aux férulacées, et aussi au quinquina.

7°. Presque toutes les toux convulsives sont stomachiques à raison de la matière morbifique existante dans l'estomac.

8°. Cependant il n'y en a pas une, quelle que soit son origine, qui, dans un sujet très-irritable, comme le sont ordinairement les enfans du premier et du second âge et les femmes délicates, ne puisse quelquefois être convulsive. Voilà pourquoi on emploie avec succès contre cette maladie des méthodes de traitement si différentes, et même si opposées.

9°. C'est donc à tort que l'on range la toux convulsive parmi les maladies que les anciens ne connoissoient pas, et qui désolent le temps où nous vivons.

10°. Il est contraire aux observations qu'elle soit contagieuse, et que quand on l'a eue une fois, on en soit exempt par la suite.

11°. Il n'existe point, et il ne peut exister de remède spécifique de cette toux, dont le siége est si varié, et dont les causes sont si multipliées.

Pendant les mois de mars et avril, et au commencement de mai de l'année 1775, la toux convulsive affligea les enfans dans tous les environs de Vienne, et même elle n'épargna pas les individus d'un âge plus avancé. Car j'ai vu quelques jeunes filles très-irritables, et même des hommes, en être attaqués. Elle fut très-opiniâtre chez les enfans, qui en étoient affectés pendant deux et trois mois.

Il y en avoit qui n'éprouvoient qu'un ou deux accès de cette toux : mais c'étoient presque toujours des adultes.

J'ai aussi consigné dans mon journal cette remarque, que toutes les maladies de poitrine observées ce printemps avoient tenu en quelque chose de cette toux convulsive, soit dans le commencement, soit un peu plus tard. J'ai encore noté que l'accès étoit provoqué facilement par le rire, et excité de nouveau. Je pensois que cela avoit lieu parce que, dans le rire comme dans la toux convulsive, le diaphragme est agité par des secousses réitérées, de manière qu'on est obligé de faire plusieurs expirations de suite sans faire d'inspiration. J'ai vu aussi l'accès, tout près d'avoir lieu, retardé souvent, affoibli, et même prévenu par une très-longue inspiration, et en retenant son haleine le plus long-temps possible.

Je dirai plus bas quels changemens cette fièvre éprouva en automne, lorsque je donnerai le tableau des mois qui forment cette saison. Il faudra réunir le tout, pour avoir une histoire complète de la fièvre d'été, et de ses étonnantes variétés.

Je l'ai appelée *fièvre d'été*, parce qu'elle fut plus fréquente dans cette saison. Mais elle avoit paru dès le printemps, et elle se prolongea jusque vers la fin de l'automne.

CHAPITRE XI.

Réflexions sur les Observations précédentes.

Voilà cette fièvre d'été de l'année 1777, offrant mille variétés, et se déguisant sous mille formes différentes! Voilà des apoplexies, des frénésies, des ophthalmies, des parotides, des angines, des paralysies de la langue et des extrémités, des affections diverses et graves du poumon, des rhumatismes, des coliques, des convulsions, des paroxysmes hystériques, des exanthèmes, qui sont comme autant de ruisseaux de la même source, et qui ne pourront être mis à sec qu'en perdant la source elle-même!

La fièvre d'été, changeant de couleur comme le caméléon, induit souvent en erreur de bien des manières ceux qui n'ont pas appris, auprès du lit des malades, à reconnoître ce cercle annuel de fièvres, et ce caractère des épidémies, qui, toujours le même en soi, se masque sous mille formes diverses.

Quand on comparera les maladies de cet été avec celles des autres années, même dans un climat différent, on trouvera une grande ressemblance entre les maladies d'été de toutes les années, le même caractère absolument, la même matière morbifique, et quant à l'essentiel, la même méthode de traitement.

Si on observe quelque différence, elle consistera dans le nombre des malades, le degré du danger de la maladie, sa durée, son type, les exanthèmes, les crises, les complications, leur apparition plus précoce ou plus tardive à l'approche de l'été, leur retraite plus précipitée ou plus retardée vers l'automne et l'hiver; ou bien ce sera dans telle année, telle partie du corps qui sera affectée de préférence aux autres. Car si, dans le *même* été, la *même* maladie prend

des formes très-différentes (et doit cependant être traitée de la *même* manière) , à plus forte raison les variétés non essentielles de cette *même* maladie se présenteront-elles en beaucoup plus grand nombre dans des étés différens.

Nous avons , il est vrai , plusieurs descriptions d'épidémies d'été , que ceux qui nous les ont transmises croyoient n'avoir jamais , ou que très-rarement paru ; et ils le persuadoient ainsi à ceux qui venoient après eux. Cela avoit lieu, parce que ces médecins s'attachoient à quelque symptôme accidentel non essentiel , mais qui , *dans cette année* , avoit été plus marquant peut-être, et plus général que les autres ; et que s'en faisant un signe caractéristique , ils se formoient de la maladie une idée qui n'étoit pas la vraie , attendu qu'elle n'étoit fondée absolument que sur des signes variables et non nécessaires , qui même les induisoit en erreur , puisqu'une fausse notion d'une maladie doit entraîner après une mauvaise méthode de la traiter. Mais celui qui , pour s'instruire profondément , obéissant à l'oracle de Cos , *cherchera avant tout à connoître les constitutions de l'année , et ce que chacune d'elles peut produire ;* qui observera sur un grand nombre de malades , et s'armant du flambeau de l'expérience , scrutera la nature des maladies ; qui ne se laissera entraîner par aucune prédilection , soit pour un maître , soit pour un système , mais ne s'attachera uniquement qu'à ce qui est utile , qu'à tout tenter , qu'à conserver et à communiquer ce qu'il aura découvert de meilleur : celui-là, dis-je , ne méconnoîtra jamais cette admirable simplicité des maladies qui reviennent tous les étés , sous quelques formes variées qu'elles se présentent ; il lira toujours avec fruit des descriptions , même incomplètes , d'épidémies ; et d'après ces matériaux il saura tracer la forme de l'édifice qui avoit existé autrefois.

L'épidémie pestilentielle décrite par Hippocrate , prouve également cette ressemblance des maladies épidémiques d'été, quoiqu'elle ait été faite dans un climat très-éloigné du nôtre , et dans des temps bien antérieurs.

« On vit, dit-il, pendant cet été, beaucoup d'érysipèles, » de maux de gorge, d'ulcères dans la bouche, d'ophthalmies » humides, longues, rebelles, accompagnées de douleurs; » des fièvres ardentes, soporeuses, avec anxiété, frissons, » exacerbations, frénésies, dévoiement, déjections crues, » claires, fréquentes; des engorgemens à l'intérieur, à l'ex- » térieur, aux environs des aînes; beaucoup de charbons, etc. » (chap. 3, des Malad. épidém. sect. 3).

» Le ventre fut sujet à des accidens qui varièrent comme » les individus, tels que des ténesmes, des lienteries, des » dysenteries, des déjections bilieuses, grasses, ténues, » aqueuses, des tranchées et des volvulus malins. Il y eut en » outre des fièvres de plusieurs genres, des fièvres tierces, » nocturnes, continues, chroniques irrégulières, agitées, » inconstantes. Le ventre étoit dérangé chez la plupart des » malades » (idem).

Les histoires elles-mêmes des malades, que nous trouvons jointes à la description de l'épidémie d'Hippocrate, nous présentent exactement le tableau que nous avons eu, tous les jours, l'été dernier, de cette fièvre bilieuse, pituiteuse, putride et maligne, soit de sa propre nature, soit par l'omission des remèdes convenables, ou l'emploi de ceux qui ne l'étoient pas.

J'observai, cette année et l'année précédente, pendant l'été et au commencement de l'automne, un très-grand nombre d'hémoptysies, accompagnées d'une respiration quelquefois laborieuse, d'ardeur de poitrine, d'une douleur pongitive au côté, et de fièvre.

Quelques personnes n'eurent d'autre incommodité que le crachement de sang. Il y en eut qui avoient souvent, d'abord et dans les étés précédens, rejeté du sang par la toux, et qui depuis long-temps expectoroient, pendant la nuit et au commencement du jour, beaucoup de matières glutineuses et semblables en quelque sorte à du pus. Tous ces individus étoient atteints d'une fièvre évidemment bilieuse, ou au moins d'une *disposition* bilieuse, et d'une petite fièvre peu appa-

rente. Le goût et la langue éprouvoient certainement quelque altération, et l'appétit étoit un peu diminué. Lorsqu'ils s'éveilloient le matin, ils avoient une certaine amertume plus désagréable que de coutume, ou bien une salive abondante et fade leur remplissoit la bouche.

Je les guéris tous en peu de temps, d'une manière sûre et sans crainte de récidive, en présence des élèves qui fréquentent l'hôpital en grand nombre.

Je n'ai jamais cessé de fixer l'attention de ceux qui me suivoient dans la visite des malades *sur cette espèce d'hémoptysie*, et je leur faisois voir, par des observations exactes et multipliées, que la bile d'été en étoit la cause, ainsi que d'un grand nombre d'autres effets également surprenans. Je donnois à tous ces malades, d'abord pendant vingt-quatre heures, beaucoup d'oxymel et un sel neutre dans de l'eau simple, ensuite un émético-cathartique qui chassoit par le vomissement et par les déjections une bile ordinairement très-abondante, et beaucoup de saburre huileuse. Et avec quel avantage pour le malade, et en combien peu de temps cet avantage étoit obtenu! Ceux qui vomissoient ne rendirent pas une seule goutte de sang : comme si l'action du vomissement pouvoit resserrer les vaisseaux béans du poumon plus promptement et plus efficacement qu'aucun autre moyen ; et après le vomissement, ou il ne parut plus du tout de sang, ou il n'en parut que très-peu, par intervalles, et pendant fort peu de temps.

Lorsque les premières voies étoient nettoyées, je continuois les remèdes salins, pour diriger vers elles l'afflux des humeurs, qui s'y portoient alors plus facilement, la circulation y étant devenue plus libre par l'évacuation de la saburre.

Mais il falloit prémunir les individus contre la rechute, prévenir la formation d'un nouveau foyer bilieux, remédier au relâchement des poumons, de peur qu'ils ne reçussent encore plus de sang qu'ils n'en auroient pu contenir convenablement, et qu'ils ne s'en débarrassassent par des voies contre nature. Cet abord du sang vers un viscère affoibli aura lieu sur-tout

lorsque ce fluide ne pourra pas circuler librement dans l'abdomen, celui-ci étant surchargé de matières altérées. Voilà la raison pour laquelle j'excitois l'énergie de l'estomac, et je cherchois à fortifier le corps en général par les amers et d'autres remèdes analogues. Mais il falloit que pendant leur usage le ventre restât libre, qu'il y eût chaque jour trois ou quatre déjections, afin que les humeurs étant attirées et se portant continuellement vers les premières voies, leur cours impétueux se détournât des poumons.

Avec cette méthode, je guéris même ceux auxquels l'hémoptysie revenoit ordinairement tous les étés, et qui, bien loin d'arrêter cette hémorrhagie pulmonaire par des saignées copieuses et répétées que d'autres médecins leur avoient conseillées, n'avoient fait que l'accroître.

Celui qui aura une idée juste de cette maladie, et qui n'ignorera pas que l'opium raréfie le sang, et qu'il est nuisible lorsque l'estomac est surchargé de saburre, saura aussi que ce n'est pas le cas de l'employer, et qu'il ne pourroit qu'aggraver le mal.

L'événement, qui n'étoit pas celui qu'on attendoit, a fait voir l'inutilité des astringens.

Une rougeur intense du visage, des yeux comme gorgés de sang, ne m'ont point paru être un signe de pléthore ou d'inflammation, ni indiquer la nécessité de la saignée. Souvent les bilieux étoient extraordinairement rouges; et lorsqu'un vomitif avoit évacué la bile, ils devenoient pâles et se sentoient soulagés. Je ne regardois pas davantage les pertes chez les femmes, ou le saignement de nez, comme un signe de pléthore ou d'inflammation, si les autres signes annonçoient le contraire. Le mouvement fébrile lui-même excitoit l'une ou l'autre de ces évacuations, dont je ne tirois ni un bon ni un mauvais présage, ni aucune indication pour le traitement. Il me suffisoit d'avoir connu la maladie et sa principale cause, et de la combattre par des moyens directs et proportionnés.

J'ai traité quelquefois des maladies composées, savoir d'une

maladie bilieuse et d'une maladie inflammatoire. Cette réunion de maladies différentes se rencontroit sur-tout au printemps, lorsque la phlogose de l'hiver n'étoit pas encore dissipée, et qu'elle se prolongeoit jusqu'à la saison de la bile.

Mais quelquefois aussi, sur la fin du printemps, une véritable inflammation se joignoit à la fièvre bilieuse par une autre raison : c'est lorsque la bile rencontroit une diathèse favorable aux inflammations et enflammoit le sang. On rencontre presque tous les ans en automne cette complication de fièvres, sur-tout lorsque les froids se font sentir de bonne heure, ou à l'approche de l'hiver, quand l'inflammation propre à cette saison chasse la bile de l'été, et concourt quelquefois avec elle.

Les histoires des maladies apprennent quel parti je pris pour le traitement, et quels furent mes succès ou mes malheurs.

Lorsqu'une fièvre compliquée de bile et d'inflammation exigeoit la saignée, la couenne du sang n'étoit pas blanchâtre, comme c'est l'ordinaire dans les inflammations simples; mais elle étoit jaunâtre, verdâtre, épaisse et tenace, et elle nageoit dans une sérosité jaune et verte. En répétant plusieurs fois l'émético-cathartique, j'observois la règle suivante : je provoquois le vomissement et les déjections de deux ou de trois jours l'un, jusqu'à ce que la fièvre eût totalement cessé, ou qu'elle se fût beaucoup relâchée; mais il falloit que les forces pussent supporter ce genre de remèdes. Alors je réitérois l'émétique, non-seulement à raison des signes de saburre dans l'estomac et de la fièvre, soit qu'elle se soutînt toujours également, soit qu'elle reprît de nouveau après avoir déjà tombé; mais encore quand la langue étoit sèche, brûlée, noirâtre, grillée, comme un morceau de bois; ou quand il y avoit une grande douleur de tête, accompagnée d'une chaleur insupportable de cette partie, et de cette sensation qui fait dire aux malades que la tête leur fend en deux. J'ai très-souvent observé une diminution surprenante et subite de la chaleur fébrile par l'effet d'un émético-cathartique. Aussi n'ai-je jamais songé à appliquer sur

la tête du vinaigre rosat ou je ne sais quels autres épithèmes, qui flattent plutôt l'espoir du malade et des assistans qu'ils ne soulagent réellement.

Lorsque des saignées faites mal à propos avoient épuisé les forces, il devenoit dangereux de tenter les vomitifs ou les purgatifs. J'ai vu mourir subitement un malade qui avoit pris un vomitif après s'être énervé les forces par la saignée. Cependant ce vomitif n'étoit point violent, il avoit fait évacuer beaucoup de matières dépravées, et dans la même maladie il auroit été infiniment utile à un sujet plus vigoureux.

J'affirme ceci, savoir, *qu'il ne faut pas faire vomir jusqu'à ce que la langue ne soit plus amère, qu'elle soit nette, et que l'estomac ne soit plus douloureux.* D'abord ces symptômes dépendoient de la saburre : mais quand cette saburre est évacuée, ils continuent d'avoir lieu, non plus par cette première cause, mais par l'extrême foiblesse de l'estomac, et par l'afflux vers cet organe des humeurs salivaires et bilieuses dont le stimulus du vomitif a augmenté la sécrétion et l'excrétion. J'ai tâché dans ces circonstances de raffermir le système gastrique, et de resserrer les bouches trop ouvertes des vaisseaux, par les amers et sur-tout par le quinquina.

La langue se nettoyoit et reprenoit sa souplesse naturelle en dernier ; et je ne croyois m'être suffisamment précautionné contre la rechute, que quand elle se trouvoit absolument comme dans l'état de santé.

Si la maladie *principale* exigeoit l'émétique, il étoit difficile qu'aucun incident le *contre-indiquât* suffisamment. Aucune période de la petite vérole ou de la rougeole, ni les règles, ni la grossesse, ni les suites de couches, ni quoi que ce soit ne m'ont empêché de traiter les maladies bilieuses par les vomitifs, lorsque leur nécessité étoit reconnue. J'ai vu souvent avec étonnement tous ces *coïncidens*, la petite vérole, la rougeole, les règles, etc. s'écarter beaucoup de leur marche par l'impression de cette fièvre d'été, devenir irréguliers, graves, pleins de danger, et ne rentrer dans leurs limites qu'autant qu'ils y étoient ramenés par la méthode directe et

efficace qui convenoit à la fièvre épidémique. J'éprouve chaque jour que le nombre des contre-indiquans est beaucoup moindre que je ne le croyois autrefois.

Je ne tirois point les *indications curatives* du différent type des fièvres, ou de la variété de leurs symptômes. Qu'elles fussent continues, ou rémittentes avec des périodes soit régulières, soit irrégulières, ou intermittentes, n'importe de quelle manière; qu'elles fussent accompagnées d'efflorescences quelconques; de quelque nom grec qu'il ait plu à l'ancienne école de les qualifier, je les traitois toutes de la *même* manière, lorsque j'avois reconnu que leur cause étoit la *même* ou à peu près. Le traitement étoit adapté à la cause morbifique, et non pas à ses effets si variés, à ses formes et à ses modifications accidentelles.

L'état du pouls peut induire dans une infinité d'erreurs : je les évitois aisément, en n'entreprenant et en n'omettant rien d'important et de décisif sur la seule indication ou contre-indication qu'il pouvoit fournir, et m'en rapportant toujours à des signes plus certains.

Un pouls plein, fort, dur, vibrant, et très-agité, dans la fièvre bilieuse, présentoit souvent une fausse apparence de pléthore et d'inflammation; mais lorsque l'estomac avoit été nettoyé, et que le stimulus bilieux n'existoit plus, il s'assoupissoit bientôt, et différoit à peine de l'état naturel.

J'ai observé un autre état trompeur du pouls : quoiqu'il ne s'éloignât point de l'état naturel, le malade n'en étoit pas moins attaqué d'une fièvre très-dangereuse.

Ma matière médicale étoit fort succincte, non par pénurie, mais de dessein prémédité. Que ceux-là se réservent des prescriptions apprêtées, qui sont forcés de flatter le palais des femmes, ou de donner des médicamens dont le haut prix fait tout le mérite.

Pendant le premier jour, je faisois boire abondamment de l'eau commune, dans laquelle on mettoit un peu d'oxymel fait par le seul mélange de parties égales de miel et de vinaigre ordinaire.

Je préférois cette boisson à toutes les autres, parce qu'elle étoit aisée à préparer, et que les malades, la trouvant très-agréable, en buvoient beaucoup. Cependant je prescrivois, pour prendre en plusieurs doses, une potion saline, composée d'une demi-livre d'eau simple et de deux gros d'*arcanum duplicatum*. Je ne voulois pas donner une plus forte dose de sel dans l'espace de vingt-quatre heures, dans la crainte que le ventre ne devînt trop libre avant l'administration du vomitif, qui alors n'auroit agi que comme purgatif, ce qui arrivoit ordinairement lorsque des malades le prenoient ayant la diarrhée. Un choléra artificiel étoit plus avantageux que des selles sans vomissement.

Après le vomissement, les malades faisoient usage d'eau seule, le miel et avec le vinaigre, et ne prenoient aucun autre remède pendant environ huit heures. Le temps lui-même, et le sommeil qui s'emparoit d'eux doucement, calmoient beaucoup plus heureusement et plus sûrement l'agitation qu'un narcotique, quel qu'il fût, et dont je me passois pour l'ordinaire. Alors j'examinois ce qu'il convenoit de faire. Ou je faisois reprendre la même potion saline qu'auparavant; ou, si les malades avoient vomi des matières plutôt glutineuses que bilieuses, je leur prescrivois une mixture composée d'eau pure, de deux gros de sel ammoniac et d'un peu de miel. Mais si une diarrhée excessive et la foiblesse accabloient le malade, je lui donnois, toutes les quatre heures, et même toutes les deux heures, un demi-gros ou un gros de racine d'arnica, soit seule, soit avec d'autres remèdes également indiqués.

Ceux qui venoient à l'hôpital déjà épuisés, ou par des saignées faites mal à propos, ou par la longueur de la maladie, étoient aussitôt mis à l'usage du quinquina, sans qu'on les fît vomir, ou qu'avec beaucoup de précautions et en n'employant que l'ipécacuanha.

Des décoctions de plantes et de racines amères servoient, avec un régime approprié, à rétablir les forces des convalescens.

J'ai encore observé, cet été, bien des choses dont je rendrai compte à mesure qu'elles se présenteront à ma mémoire.

Par exemple, j'ai souvent vu le pouls petit, disparoissant presque sous le doigt, et fréquent. Alors il falloit rechercher laquelle des deux causes capables de produire cet état du pouls avoit lieu. Car quelquefois il provenoit d'une véritable perte des forces, occasionnée par des saignées abondantes et répétées, ou par un flux de ventre symptomatique et considérable : dans ce cas, quand même il auroit existé une saburre putride des premières voies, les malades n'eussent pu en supporter l'évacuation.

Une jeune fille qui, avant d'entrer à l'hôpital, avoit été réduite à l'extrémité par des saignées, prit un vomitif doux qui lui fit rejeter beaucoup de bile épaissie : cependant bientôt après ses extrémités devinrent froides comme du marbre, le pouls cessa de se faire sentir, et la mort qui, si on ne l'eût pas fait vomir, auroit peut-être eu lieu dans quelques jours seulement, survint au bout de quelques heures.

Dans cette vraie foiblesse, il m'étoit impossible d'employer une méthode de traitement *directe* par le moyen des émético-cathartiques : il falloit songer à restaurer les forces vitales avec la décoction de quinquina, l'infusion de racine d'arnica et le vin, afin qu'elles pussent opérer la coction de la matière morbifique, et l'expulser par différentes voies et de différente manière, après beaucoup de temps à la vérité, indirectement, et avec danger pour le malade.

Quelques malades, après être revenus de cette extrême foiblesse, ont retiré sur la fin un grand avantage d'un doux vomitif, qui plus tôt les auroit certainement tués.

Il y a long-temps que je n'emploie plus les vésicatoires dans la vraie foiblesse des fièvres malignes. En effet, leur stimulus se dissipe bientôt ; ils excitent souvent des sueurs nuisibles, ils resserrent le ventre et diminuent les urines, ils accélèrent la mortification dont les viscères sont menacés, et laissent ordinairement un abattement des forces plus considérable et de l'engourdissement. Je me félicite d'avoir renoncé

de bonne heure à ce misérable moyen, depuis que je me suis fait une meilleure méthode de traiter les fièvres malignes.

Il arrivoit quelquefois, dans les cas d'une vraie foiblesse, que l'estomac et le canal intestinal rejetoient toute espèce de cordial, ne transmettoient dans les secondes voies aucuns médicamens, et étoient plutôt accablés par les remèdes quels qu'ils fussent. Alors je faisois usage des vésicatoires, et j'introduisois ainsi, par les vaisseaux inhalans de la peau, leur force excitante, qui n'avoit pas besoin de passer par l'estomac.

J'appliquai aussi dans le même temps et dans les mêmes vues des épispastiques aux jambes.

J'ai vu fréquemment une autre cause de la petitesse du pouls dans des individus qui n'avoient pas encore été évacués d'aucune manière, ou du moins si peu qu'il n'en pouvoit résulter une aussi grande foiblesse. Ceux-là avoient l'estomac surchargé de saburre. Le cordial qui leur convenoit, c'étoit un émético-cathartique qui rétablissoit sur-le-champ la vigueur du pouls. Les stimulans, bien loin de corriger cette foiblesse apparente, l'augmentoient au contraire étonnamment.

J'ai dit ailleurs que les fièvres bilieuses se changeoient en putrides et en malignes de plusieurs manières, sur-tout par la négligence, ou par le régime échauffant, ou par les saignées pratiquées mal à propos. Tant que les fièvres bilieuses cédoient à des fondans et à un ou plusieurs vomitifs, on ne les taxoit point de malignité. Mais lorsque la saburre putride des premières voies avoit, de façon ou d'autre, infecté la masse du sang, en sorte qu'il étoit devenu impossible de l'expulser par ces mêmes moyens, ou de l'évacuer en peu de temps, on jugeoit qu'il y avoit malignité.

On employoit alors un traitement indirect, que l'on faisoit consister, 1° à exciter la force vitale, seulement au degré convenable pour qu'elle pût atténuer la matière étrangère mêlée aux humeurs, la dompter ou la disposer à passer par les différens couloirs auxquels elle se présenteroit, pour être ainsi chassée hors du corps; 2° à ne pas l'exciter au-delà de ce point,

de peur qu'en agissant trop énergiquement contre la matière morbifique celle-ci ne mît en danger la vie du malade.

Dans cette circonstance, il falloit évaluer avec soin et avec précision les forces du malade. Si elles étoient languissantes, on les ranimoit avec le vin, les amers, et autres médicamens amis de l'estomac. On fortifioit les fibres affoiblies avec le quinquina en décoction et la racine d'arnica en infusion. Ceux dont les forces ne péchoient ni par excès ni par défaut, prenoient de la tisane de chiendent et de dent-de-lion avec du vinaigre et du sucre, en aussi grande quantité qu'ils le pouvoient sans surcharger leur estomac.

Tout mon espoir reposoit sur cette juste proportion des forces, et en ce que tous les couloirs fussent ouverts et disposés à admettre la matière morbifique pour la chasser hors du corps. Il étoit très-avantageux d'entretenir la liberté du ventre et celle des urines.

Je pensois donc que le point principal consistoit dans ce juste équilibre des forces vitales.

Cependant je ne forçois aucune excrétion, et je ne permettois non plus à aucune d'être abondante, au point de faire craindre que les autres ne languissent trop et ne se supprimassent, ou que les forces ne devinssent insuffisantes.

Voilà comment je combattois cette maladie, lorsque la matière morbifique avoit déjà outre-passé les limites, en deçà desquelles les incisifs et les évacuans eussent agi directement sur elle.

Mais, comme dans son nouveau siége ces remèdes n'avoient plus sur elle aucune action, j'abandonnois presqu'entièrement la chose à la force médicatrice de la nature. Je l'excitois, lorsqu'elle étoit languissante; je la modérois, lorsqu'elle étoit trop énergique; je la ramenois, lorsqu'elle s'égaroit.

Il n'y avoit donc aucun remède dont je fisse toujours usage dans toute fièvre maligne sans exception.

Ainsi, fort souvent, de l'eau simple et fraîche avec du sucre et un peu d'esprit de vitriol (ce qui formoit une espèce de limonade); ou bien une décoction de chiendent, de dent-de-lion

et de chicorée, ou même ces deux boissons à la fois; en même temps une marche modérée et sans précipitation conservèrent la vie à beaucoup de malades, qu'un traitement trop actif, le camphre, la serpentaire de Virginie, et d'autres stimulans ou alexipharmaques auroient fait périr.

Cependant ces derniers remèdes et ceux qui leur sont analogues pouvoient convenir dans les cas de grande foiblesse.

Mais, lorsque les excitans et les cordiaux paroissoient nécessaires, je préférois ceux dont l'estomac s'accommode ordinairement volontiers, et qui peuvent le ranimer lorsqu'il est débile, quoique sain d'ailleurs. Tels sont les amers, la décoction ou l'extrait de quinquina, le vin, etc.

Un air frais, renouvelé, une boisson froide, de temps en temps un peu de vin sont très-souvent préférables au stimulus irritant, et ennemi de l'estomac, de certaines substances; parce qu'après que son action est passée, ce qui avoit été ajouté aux forces vitales disparoît également.

L'air froid et renouvelé a beaucoup de force pour prévenir les maladies nerveuses. Ceux qui pendant plusieurs jours ont respiré un air échauffé et calme éprouvent de la pesanteur d'estomac, un défaut d'appétit; ils ont la bouche amère, et commencent à ressentir de la fièvre. Dans ces circonstances, après avoir fait précéder l'usage d'une boisson incisive et antibilieuse, je faisois rendre aux malades, par le moyen du vomissement, une grande quantité de bile épaisse; ce qui les soulageoit beaucoup. J'en ai vu plusieurs exemples chez ceux qui, pendant l'été, ayant des maladies chirurgicales, étoient couchés dans des chambres étroites, sur-tout avec d'autres malades. Les fièvres gastriques de ce genre qui survenoient alors rendoient tout-à-coup ces sortes de maladies, les ulcères, les plaies, etc., beaucoup plus graves. J'ai souvent arrêté, par le traitement anti-bilieux, la gangrène qui menaçoit déjà l'organe offensé, et j'évitois la rechute en purifiant l'air et en employant les stomachiques.

J'appelois cette fièvre qui survenoit aux blessures, aux ulcères, et aux autres maladies chirurgicales, chez ceux qui

étoient trop long-temps retenus dans l'hôpital, *fièvre d'hôpital*, quoiqu'elle ne différât réellement en rien de la fièvre gastrique, bilieuse, putride, soit que l'on considère leurs symptômes, soit que l'on fasse attention au traitement qui leur est commun.

Cette *fièvre d'hôpital* fut sans aucun danger, parce que je l'empêchai de faire le moindre progrès.

Mon pronostic des fièvres gastriques étoit favorable et certain : celui des fièvres malignes très-douteux. En effet, qui pourroit prédire avec certitude que la matière morbifique parvenue dans les divers organes, trouvera par-tout les canaux perméables, ne s'égarera jamais, ne s'accumulera nulle part, et gagnera juste les voies par lesquelles elle peut sans nuire sortir du corps ?

Tout ce que l'on dit ordinairement des crises et des jours critiques ne put être observé chez nos malades, ou eut lieu de manière qu'un grand nombre guérit lentement et sans qu'il se fît une excrétion remarquable et sensible d'une matière morbifique, ou sans que cette excrétion arrivât à des jours marqués. Plusieurs ignoroient quand leur maladie avoit commencé, sur-tout ceux qui avoient été attaqués insidieusement, ou qui en avoient négligé les premières atteintes. La plupart n'étoient pas sûrs du premier jour : très-peu le savoient exactement.

C'est pourquoi, dans l'administration des remèdes, je n'avois égard ni au jour où nous étions, ni à celui qui devoit venir. Car, quoique je ne rejette pas la doctrine des jours critiques, cependant je la regarde comme presque toujours inutile et infidèle, si on ne sait pas exactement quand la maladie a commencé.

On nous amena une femme en couches, malade d'une fièvre gastrique, que la négligence et un mauvais régime avoient rendue très-maligne. Cette femme mourut peu de jours après. Elle avoit allaité son enfant chez elle, lorsque sa fièvre étoit déjà très-maligne. Le père nous assura que l'enfant n'avoit

point gagné la maladie de sa mère, et qu'il continuoit à se bien porter.

Ceux qui furent attaqués de la fièvre bilieuse, sur-tout vers la fin de l'été, eurent des difficultés d'uriner : les urines se supprimèrent même tout-à-fait chez quelques-uns. Les fondans salins et un émético-cathartique débarrassèrent sur-le-champ les reins et la vessie. Je n'avois jamais recours aux émolliens, aux mucilagineux et aux huileux qui, par leur poids et leurs qualités contraires, auroient augmenté la saburre de l'estomac.

Pendant l'été et pendant l'automne, les fébricitans furent tourmentés pour la plupart par un flux de ventre fort incommode, qui épuisoit extrêmement leurs forces, et qui étoit quelquefois très-difficile à arrêter. Un purgatif même léger étoit très-nuisible. Nos malades éprouvoient absolument ce qu'Hippocrate dit être arrivé aux siens (liv. 3, sec. 7 des Malad. épidém.). « La plupart, dit-il, ne se trouvoient pas » bien des purgatifs, et parmi ceux qui étoient dans ce cas-là, » un grand nombre mouroient subitement, et beaucoup d'au- » tres plus tard. Enfin, soit ceux qui étoient attaqués de ma- » ladies chroniques, soit ceux qui l'étoient de maladies ai- » guës, presque tous moururent par un vice qui avoit son » origine dans le ventre : ce fut le ventre qui les perdit tous » également ».

Les fièvres scarlatines, qui avoient été abondantes d'abord au printemps et ensuite sur la fin de l'automne, furent très-rares pendant l'été. Mais toutes celles que j'ai traitées étoient d'origine gastrique, et souvent mêlées d'un vice inflammatoire. Car cette fièvre eut lieu dans un temps où les deux constitutions de l'année, celle de l'hiver qui finissoit et celle de l'été qui commençoit, et *vice versâ*, se remplacent.

Cette année, je faisois vomir ordinairement avec deux scrupules d'ipécacuanha et un grain de tartre stibié. Dans le fort de l'été, lorsque les flux de ventre étoient fort communs, si un malade arrivoit à l'hôpital avec cet accident à un haut degré, le vomitif excitoit rarement le vomissement; mais

il agissoit comme purgatif, et rendoit la diarrhée beaucoup plus considérable, ce qui abattoit les forces. Je commençois donc par réprimer la diarrhée avec de la thériaque d'Andromaque; et une ou deux heures après, je faisois prendre le vomitif.

La diarrhée cessoit quelquefois après le vomissement : lorsqu'elle continuoit, on l'arrêtoit, par degrés et d'une manière certaine, avec la décoction de racine d'arnica, ou avec cette même substance en poudre.

Dans les fièvres intermittentes comme dans les rémittentes, j'administrois le vomitif tout de suite à la fin de l'accès, lorsque toutes les surfaces, tant internes qu'externes, étoient humectées par les sueurs.

Je ne donnois point d'opium après le vomissement, à moins que quelque symptôme particulier très-urgent ne l'exigeât. La plupart des malades, après avoir vomi, s'endormoient paisiblement au milieu de sueurs très-avantageuses.

Les aphthes chez les adultes étoient produits par la saburre de l'estomac, et je ne les ai jamais rencontrés hors de ces circonstances. Un émético-cathartique, ensuite des gargarismes un peu astringens étoient nécessaires pour empêcher ces petits ulcères de la bouche, qui n'étoient point critiques, de s'étendre davantage dans le tissu lâche et aisément putrescible de la gorge.

Je n'examine jamais le pouls au moment du réveil, pour juger de la diminution ou de l'augmentation de la fièvre : car j'ai observé que tous les malades ont alors beaucoup de chaleur, plus de fièvre, et sont plus mal; mais que, lorsqu'ils sont éveillés depuis quelque temps, ils présentent la juste mesure de leur état.

Je vais dire maintenant à quoi je faisois principalement attention, pour prévoir en quelque façon quel pourroit être l'événement de la maladie.

Je sais très-bien que dans les maladies aiguës les prédictions sont incertaines, et que beaucoup de préceptes qui nous ont été transmis à cet égard sont infidèles et sujets à égarer.

Cependant, quand on voit fréquemment de ces maladies, l'esprit se forme à distinguer les différens états de la maladie, la probabilité plus ou moins grande de guérison ou de mort, et même des degrés dans cette probabilité; à juger si le malade est encore sur ces limites où la vie et la mort, l'espérance et la crainte se contrebalancent, ou bien s'il est en deçà ou au-delà, et de combien il en est éloigné dans l'un ou dans l'autre cas.

Voici ce que me fournit maintenant ma mémoire à ce sujet.

Quand on a à traiter une fièvre inflammatoire, et que, malgré beaucoup de boissons anti-phlogistiques et trois saignées copieuses, la maladie continue à faire des progrès considérables, je juge le danger fort grand. Je ne veux pas dire que souvent un plus grand nombre de saignées n'est pas nécessaire dans la cure d'une inflammation : mais je suis certain qu'après celui que je viens de déterminer, l'inflammation doit être très-abattue, ou du moins ne plus faire de progrès; en sorte que l'espoir de sauver le malade doit surpasser la crainte de le perdre.

Les pleurésies et les péripneumonies vraies furent ordinairement funestes aux gens cacochymes, à ceux dont le tissu cellulaire étoit rempli d'eau, ou qui avoient soit les jambes œdématiées, soit un ulcère ancien à ces extrémités.

Ceux dont l'abdomen étoit surchargé d'un foyer de saburre putride capable de fournir un aliment à une fièvre très-putride périssoient, lorsqu'il leur survenoit une inflammation grave des intestins ou du poumon.

J'ai souvent guéri dans la campagne, promptement et facilement, ces inflammations de poitrine de l'hiver et du printemps, qui parurent si graves en commençant; tandis que parmi le peuple de la ville elles étoient très-difficiles et bien plus fréquemment mortelles.

J'ai aussi tiré mon pronostic sur l'événement de la maladie, de la constitution de l'année et des maladies qui régnoient dans la saison.

Il importoit encore beaucoup, pour évaluer le degré de danger où se trouvoient les malades, de rechercher quel avoit été auparavant leur genre de vie. Par exemple, l'été dernier, les bûcherons furent plus gravement et plus long-temps malades que d'autres, et ils réchappoient très-difficilement.

Ceux qui avoient gagné la fièvre d'été en faisant un voyage long et pénible, et arrivoient alors à l'hôpital, guérissoient aussi plus rarement.

J'ai vu des fièvres, qui d'abord paroissoient légères et nullement dangereuses, se prolonger, se juger difficilement, et souvent devenir mortelles, lorsque d'anciens chagrins, de longues veilles ou un mauvais régime avoient précédé.

Des servantes qui avoient servi des maîtres malades, ou qui, abandonnées par leurs amans, trompées de manière ou d'autre dans leurs amours, en avoient ressenti un long chagrin, commençoient par éprouver des lassitudes, du dégoût, de l'amertume dans la bouche, une fièvre légère qui imitoit la fièvre bilieuse; et ensuite, pour la plupart, elles succomboient à une maladie grave et pleine de danger.

Les fièvres des jeunes orphelins et des jeunes filles furent dangereuses.

Une fièvre bilieuse simple, récente, dans un individu sain antérieurement, quelle que fût d'abord son intensité, étoit ordinairement sans danger, et se guérissoit en peu de jours, pourvu qu'on lui opposât à temps un traitement convenable.

Mais, quand on l'exaspéroit par des saignées répétées, ou le malade périssoit, ou il n'échappoit que pour traîner une existence douteuse et chancelante.

La fièvre bilieuse étoit plus commune dans la saison de l'été: mais à peine y eut-il quelques victimes, à moins qu'une mauvaise méthode de traitement n'y contribuât.

Elle étoit plus rare en automne et au printemps: mais aussi son issue étoit plus douteuse.

Comme j'ignorois souvent, malgré toutes mes informations, ce qui étoit arrivé au malade avant qu'il entrât à l'hôpital, quels avoient été son régime et son genre de vie, et ce qui

avoit précédé immédiatement la maladie, je m'attachois sur-tout à observer si, dans la fièvre bilieuse, les remèdes fondans et ensuite un émético-cathartique avoient procuré un soulagement sensible, et particulièrement si cette rougeur des joues et la teinte jaune et verte de la bouche et des lèvres s'étoient changées en une pâleur plus uniforme de toute la face.

J'en augurois un résultat heureux, quoique au bout de vingt-quatre heures tous les accidens se renouvelassent : car on les faisoit disparoître en répétant le vomitif.

Lorsque la couleur rouge des bilieux restoit absolument la même, ce n'étoit plus à mes yeux une fièvre gastrique, mais une fièvre maligne, grave, et dont l'événement étoit douteux.

La fièvre bilieuse commençoit quelquefois chez les femmes par un accès épileptique; mais il se dissipoit spontanément, et elles guérissoient promptement, sans que les convulsions revinssent.

Les convulsions qui survenoient plus tard étoient très-dangereuses, quoiqu'elles parussent légères, à peine sensibles et locales.

Néanmoins j'ai reconnu que dans toute convulsion, sur-tout dans la fébrile, la science du pronostic étoit absolument incertaine : car j'ai vu des individus échapper à des convulsions très-graves, et d'autres succomber à de beaucoup moins fortes. L'affection des nerfs, mobile et vague, après avoir secoué fortement tous les membres sans porter atteinte à la vie, peut, à raison de son génie versatile, les abandonner pour se porter sur le cœur ou sur les muscles de la poitrine, et causer la mort en arrêtant la respiration.

Ainsi, même dans les convulsions des enfans, et dans celles qui sont les plus légères, il faut faire tous ses efforts pour découvrir quel est le stimulus qui irrite les nerfs, et l'enlever. Mais il faut en même temps éviter de porter un pronostic, et ne point s'étonner si le malade, que l'on venoit de quitter comme en très-bon état et déjà hors de la portée du trait

fatal, a été bientôt après surpris par des convulsions, et rayé du nombre des vivans.

CHAPITRE XII.

De la complication de la fièvre d'été avec les autres maladies, et de son caractère parasite.

Je puis démontrer par des preuves sans nombre, tirées de l'observation de tous les jours, que la maladie qui règne épidémiquement joue un rôle dans presque toutes les maladies qui se montrent sporadiquement dans le même temps, quelque différentes qu'elles soient les unes des autres, et de cette maladie générale de la saison; qu'elle les rend anomales et souvent mortelles, tandis que, seules et dégagées de son influence, elles eussent été très-bénignes.

Puisque la constitution épidémique tient en quelque sorte sous son joug toutes les autres maladies et leur dicte des lois, il s'ensuit qu'une maladie intercurrente sera guérie par une méthode tout-à-fait différente de celle qu'il auroit fallu employer dans un autre temps.

En effet, quoiqu'une maladie, n'importe dans quelle saison, dans quelle année, dans quel lieu elle arrive, soit absolument la même, et exige, si elle est seule, le même traitement; cependant, attendu que souvent il résulte plus de danger de ce vice épidémique de la saison, qui varie ordinairement, que de l'affection sporadique elle-même, il faudra remédier à la même affection par des méthodes différentes.

Celui qui n'a pas égard continuellement à la constitution régnante, et qui n'en tire pas les règles de sa conduite, est un homme qui est livré en pleine mer à la merci des vents et des flots.

Cette connoissance de la maladie épidémique a encore d'autres avantages, et beaucoup plus grands qu'on ne se l'imagine communément. En effet, par des conjectures heureuses tirées de la constitution connue de l'année, nous saisissons les maladies naissantes dans leur principe, lorsqu'elles ne sont peut-être pas encore reconnoissables par des signes spécifiques, et qu'elles laissent du doute sur leur nature; et nous prévenons le danger qui nous menace.

Plusieurs individus qui avoient des plaies, des contusions, des ulcères, des fractures, furent confiés à nos soins pendant ces mois où la bile dominoit. On mettoit en usage, selon les préceptes de l'art et avec le plus grand soin, tous les moyens que nous jugions utiles, et la guérison faisoit des progrès: lorsque tout à coup il se manifestoit une fièvre légère, qui quelquefois prenoit de la force, dont le type varioit, et qui étoit en tout semblable à la fièvre d'été dont j'ai déjà décrit le caractère communicatif. Alors les plaies, qui jusqu'alors avoient fourni un pus louable et dont les chairs étoient belles, ne rendoient plus qu'une matière ichoreuse, sans consistance, de couleur cendrée, jaune, verte; et les chairs devenoient pâles, livides, noires. Un gonflement douloureux, accompagné d'un rouge très-pâle et de cloches pareilles à celles que produit la brûlure, s'étendoit considérablement sur les membres eux-mêmes. Mais personne n'étoit affecté d'une manière dangereuse, parce que l'on opposoit promptement à la fièvre, qui étoit la maladie principale, un traitement efficace. Après avoir délayé et évacué une saburre bilieuse fort épaisse, on donnoit toutes les deux heures un demi-gros ou un gros de racine d'arnica, à laquelle on unissoit quelquefois un peu de camphre. L'effet désiré avoit toujours lieu, et avec une promptitude qui nous étonnoit souvent.

Quant au membre tuméfié, comme brûlé, et affecté d'une phlogose érysipélateuse, on le fomentoit avec de l'eau commune, à laquelle on mêloit un peu d'eau-de-vie camphrée et de vinaigre lithargyré.

Ceux qui avoient fait une chute, ou reçu un coup, étoient

d'abord affectés seulement a raison de leur accident; mais peu de jours après il survenoit une inflammation, si une constitution inflammatoire régnoit dans ce temps-là; ou une fièvre bilieuse, si la saison étoit favorable à cette maladie. Cette complication de maladies me fut long-temps inconnue, et m'embarrassa quelquefois, parce que je voyois ce qui m'avoit été très-utile dans un temps ne point réussir, et même nuir, la maladie, comme je le croyois alors par ignorance, étant parfaitement la même.

Un grand nombre d'observations, qu'il seroit long et inutile de rapporter, prouvent cette complication de la fièvre d'été avec des maladies externes, qui ne paroissoient pas devoir avoir rien de commun avec une fièvre épidémique. Je me contenterai d'indiquer celle d'une jeune fille, que j'ai insérée dans le dernier chapitre de cette seconde partie, où je parlerai plus en détail des lésions de la tête. (*Voyez le dernier article de cette partie.*)

La fièvre d'été se compliquoit aussi avec la rougeole et la petite vérole. Nous avons observé cette complication sur un varioleux, et sur tous ceux qui, pendant le cours de l'été, eurent la rougeole dans notre hôpital.

Mes observations de cette année, et d'autres très-exactes et en grand nombre que j'ai recueillies dans la Hongrie avec un esprit attentif, libre de préjugés, et cherchant uniquement à conserver des enfans chéris à des parens affligés, m'ont amené à penser *que la petite vérole et la rougeole sont toujours les mêmes maladies et d'un caractère très-bénin, sinon constamment, du moins ordinairement : que seules et sans complication fâcheuse elles parcourroient leurs temps promptement et sans danger; mais que le vice de la constitution épidémique leur fait perdre de ce caractère bénin, et les rend graves et anomales.*

D'après cette opinion, je me suis proposé cette règle dans le traitement de l'une et de l'autre de ces maladies, *de traiter directement et activement la fièvre épidémique qui manifestoit sa présence et une complication, tant par les symptômes*

qui lui sont propres que par la marche irrégulière des petites véroles et des rougeoles. J'avois cet espoir, que les deux maladies qui n'avoient été éloignées de leur caractère que par une mauvaise association, y reviendroient spontanément. En effet, je voyois une blessure très-légère, un ulcère de peu d'importance, prendre un mauvais caractère, cesser, par leur union avec la fièvre épidémique, d'être bénins, et ne pouvoir être autrement rétablis dans leur état naturel, qu'en rompant cette union, et en enlevant le vice épidémique. Pourquoi l'épidémie n'auroit-elle pas la même influence sur les petits ulcères varioliques? Pourquoi ne pas employer les mêmes moyens, soit pour la prévenir, soit pour la détruire?

J'ai exécuté ce que j'avois conçu. Sans avoir aucun ou presque aucun égard soit à la petite vérole, soit à la rougeole, toutes mes recherches avoient pour objet la fièvre épidémique, si, d'après les signes que j'ai exposés plus haut, je conjecturois qu'elle formoit une complication; et je la traitois non par des moyens détournés, mais directement. Ainsi, j'employois les saignées, les purgatifs, les vomitifs, les vésicatoires, les anti-phlogistiques, les anti-septiques, les narcotiques, etc., de la même manière que le caractère de la maladie épidémique l'auroit exigé dans un individu qui n'auroit eu en même temps ni la petite vérole ni la rougeole. Voici un exemple du succès ou du désavantage que j'éprouvai en suivant mon projet.

Un maçon, âgé de dix-sept ans, fort et robuste, qui jusque là s'étoit toujours bien porté, eut, le 19 de mai au soir, mal à la tête, avec perte d'appétit et altération. La langue étoit un peu rude; tout l'épigastre lui paroissoit tendu et extraordinairement rempli; il avoit de la courbature. Il dormit.

Le 20, il eut un peu de chaleur. La douleur de tête fut plus forte; il éprouvoit une douleur pongitive dans la région précordiale et vers l'ombilic, accompagnée d'ardeur, de chaleur et de tension dans le dos et dans les lombes: la foiblesse fut plus grande: il urina beaucoup: le défaut d'appétit et l'altération augmentèrent: la langue étoit âpre: la nuit fut tranquille.

Le 21, la douleur de tête fut considérable; celle des lombes moindre; celle de tout le bas-ventre plus intense, pongitive, accompagnée d'ardeur : le reste étoit comme la veille. Le malade marcha, et se força pour travailler. Il eut du sommeil.

Le 22, la douleur de la région précordiale étoit énorme : le reste fut comme à l'ordinaire. Il sua légèrement, et dormit la nuit.

Le 23, les accidens de la veille augmentèrent. Il y eut des sueurs : l'abdomen fut gonflé, tendu, douloureux. Le soir il parut quelques boutons varioleux.

Le 24, le nombre des boutons avoit à peine augmenté. Les symptômes s'exaspérèrent : cependant le mal de tête étoit moindre, et le ventre fut libre.

Il se resserra le 25, et le mal de tête redevint plus considérable, de même que l'altération, et la douleur de la région précordiale, de tout le bas-ventre et des lombes.

Le 26, la langue étoit sèche, le goût amer. Le malade ne dormit point la nuit.

Le 27, on le confia à mes soins. Les boutons étoient en petit nombre, très-petits sur le visage, la poitrine et les mains. Il y avoit dans leurs intervalles beaucoup de pétéchies, principalement au dos.

Ayant pris ce jour-là une grande quantité de boisson aqueuse, acidule, miellée, saline, il vomit spontanément le soir beaucoup de pituite qui filoit. La nuit suivante, il souffrit moins du ventre, et n'éprouva point d'altération. La petite vérole sortit en abondance, comme si on lui eût ouvert les portes de sa prison. La nuit fut beaucoup plus tranquille, mais sans sommeil.

Le 28, il y avoit un mieux général. Les urines étoient chargées et déposoient imparfaitement une matière furfuracée; la bouche étoit amère, la déglutition embarrassée; il y avoit chaleur dans la gorge, qui étoit parsemée de pustules blanches; la douleur de l'épigastre étoit diminuée; les pustules étoient très-nombreuses au visage, à la poitrine, aux bras : il y avoit

au dos beaucoup de pétéchies de couleur rose, et de forme lenticulaire.

Comme il régnoit alors un genre de fièvres qui étoit mixte, en ce que le sang étoit disposé à la phlogose et l'estomac surchargé de saburre, je fis faire d'abord une saignée, et ensuite je donnai un émético-cathartique. Le malade vomit beaucoup de pituite et de bile; et immédiatement après, la douleur de l'abdomen, la soif, la chaleur disparurent, et le pouls devint régulier. La nuit, le sommeil fut long, paisible, non interrompu, restaurant. Le sang de la saignée étoit couvert d'une couenne gélatineuse, étendue et de couleur livide.

Le 29, il n'y avoit point de fièvre. Les amygdales étoient très-gonflées, et le palais couvert d'un grand nombre de pustules blanchâtres et de forme miliaire. Les pustules varioleuses de la face étoient très-rapprochées, confluentes, aplaties, enfoncées: celles des bras faisant la pointe, plus élevées, plus larges, moins nombreuses, discrètes: celles des mains confluentes et plates: quelques-unes sur le dos confluentes, les autres discrètes, mais ou plates ou enfoncées; et parmi elles il y en avoit dont la pointe étoit cendrée et livide; mais le contour de toutes étoit d'un rose vif. Le milieu du dos offroit des pétéchies semblables à des points et d'un rouge pâle. Le malade avoit de l'appétit; ses urines étoient naturelles; la couleur de presque tous ses boutons étoit favorable: mais la chaleur de la gorge l'empêcha de dormir la nuit.

Le 30, les lèvres, l'intérieur des joues, la langue, la gorge étoient couvertes de pustules nombreuses et blanches. La gorge seule étoit douloureuse: il n'y avoit point de salivation, point d'enflure de la face, point de fièvre. Les yeux étoient larmoyans, le ventre réglé, les pétéchies moins nombreuses.

Le 31, les pustules commencèrent à jaunir. La fièvre étoit très-modérée, les pétéchies en très-petit nombre et d'un jaune très-foncé; il n'y avoit aucune enflure de la face, aucunes traces de salivation. Le malade passa la plus grande partie du jour levé et se promenant.

Le premier de juin, la face et les paupières étoient plus tuméfiées. Il y avoit de la fièvre. Les pustules étoient jaunes; on les ouvrit avec des ciseaux.

Le 2, la salivation commença. Elle s'arrêta pendant la nuit, et le malade étoit menacé de suffocation : mais cet accident disparut bientôt, les déjections ayant été multipliées et la salivation s'étant rétablie. Les mains se tuméfièrent, l'enflure de la face gagnant les parties inférieures.

Le 3, la salivation étoit abondante. Je rendis le ventre libre avec de la manne et des sels. Il y avoit à peine de la fièvre : les urines étoient abondantes. La boisson du malade fut copieuse, émolliente, diurétique, et acidulée avec de l'acide vitriolique.

Le ventre avoit été tenu libre jusqu'au 6 ; la salivation avoit été médiocre, les nuits tranquilles; il restoit un peu d'enflure aux carpes; les pustules étoient sèches.

Le 13, le malade étoit bien à tous égards. J'adoucis une démangeaison très-incommode, en ramollissant avec du lait tiède les croûtes desséchées des pustules.

Il survint à cette époque beaucoup de furoncles, qui excitèrent de la douleur, de l'insomnie, et une suppuration abondante, et qui tourmentèrent le malade beaucoup plus que n'avoit fait la petite vérole elle-même.

Le quinquina réprima l'abondance de la suppuration. Alors le malade recouvra des forces suffisantes pour pouvoir reprendre son pénible travail.

La petite vérole parcourt ordinairement plusieurs périodes, qui ne sont ni les mêmes ni en même nombre, et dont chacune a une durée différente selon les différens auteurs.

Voici comment je divise et les différentes fièvres et les différentes périodes de cette maladie.

Je lui assigne en tout trois époques et trois périodes.

Et d'abord j'observois ce moment précis, où le miasme reçu commence à se manifester par une fièvre particulière et spécifique ; et quoique j'ignorasse la nature de cette fièvre, je connoissois son caractère sociable. En effet, si lorsqu'elle est isolée

elle parcourt ordinairement et sans danger une période de trois jours ; lorsqu'elle s'associe à la fièvre épidémique, ce qui lui arrive souvent, elle s'égare avec elle, et entraîne presque toujours le malade à sa perte.

Dans cette première période, je mettois tous mes soins à opposer promptement à cette fièvre mixte une forte résistance. Par ce moyen, je prévenois heureusement cette malignité dont on étoit menacé par les commencemens irréguliers de la maladie : ou, si l'on n'avoit aucun égard à la complication de la maladie épidémique, je prédisois avec certitude la difficulté de la terminaison.

Un autre temps remarquable étoit celui où la matière, préparée par la coction, se portoit par une loi constante vers la peau, et y étant parvenue, faisoit cesser la fièvre.

Si le malade continuoit d'avoir la fièvre, soit avec la même intensité, soit même moins fortement, je ne croyois plus alors avoir à combattre la fièvre varioleuse que je savois être jugée complètement par la métastase qui s'étoit faite à la peau, mais une autre fièvre quelconque, qui le plus souvent étoit la fièvre épidémique.

J'employois donc contre elle ou le traitement *anti-phlogistique*, si les inflammations étoient communes, la saison étant celle d'un hiver froid ou du printemps qui commençoit, ou le traitement *anti-bilieux*, dans une constitution bilieuse.

Je n'avois absolument aucun égard à la petite vérole elle-même : je saignois ; ou, sans avoir saigné, je provoquois le vomissement et les déjections, avant, pendant, après l'éruption, selon que la fièvre mixte l'exigeoit.

Depuis la première éruption des pustules, je mesurois une autre période, dans laquelle je ne voyois plus la maladie varioleuse, mais un grand nombre de petites tumeurs d'*un caractère inflammatoire* qui devoient suppurer. Quoique le passage des tumeurs en abcès ne se fasse point sans fièvre, cependant je ne regardois point cette fièvre comme particulière ou spécifique, mais comme étant celle qui accompagne, développe et conduit à maturité toute espèce de tumeur enflammée.

Cette autre fièvre de la petite vérole, toutes les fois qu'elle est seule, parcourt ordinairement son temps avec aussi peu de danger que chez un individu qui auroit une partie externe enflammée et tendant à une suppuration bénigne. Ainsi elle a rarement besoin des secours de l'art.

Si cependant chez un sujet pléthorique, disposé à l'inflammation, et dans une constitution inflammatoire, elle devenoit trop intense, je modérois cette impétuosité fébrile par la saignée et par tous les autres moyens anti-phlogistiques.

Il arrivoit aussi que chez un sujet cacochyme et foible cette fièvre étoit languissante, et pas assez forte pour transformer en un bon pus les sucs dépravés du corps, et produire de bons abcès. J'employois alors le régime et les remèdes qui animent la force de la vie et fortifient le corps, principalement le quinquina; et la racine d'arnica en poudre (*qui est le quinquina des pauvres*). Mais, soit qu'elle languît, ce qui étoit le cas le plus rare, soit qu'elle fût trop intense, il étoit ordinairement facile d'y porter remède, pourvu que cette fièvre secondaire fût seule, et sans complication avec aucune autre fièvre épidémique. J'avois à redouter principalement la fièvre épidémique bilieuse, pituiteuse, putride maligne; soit qu'elle se joignît à la première fièvre de la petite vérole, et se continuât jusque dans la seconde et la troisième période de la maladie; soit que, venant plus tard, elle troublât la seconde fièvre.

En général je regardois comme une règle de pratique dans le second temps de la petite vérole, *de traiter la fièvre de maturation de cette période, comme on traite la même fièvre, quand elle accompagne une autre tumeur quelconque qui est enflammée et qui tend à suppuration, et sur-tout d'en écarter avec le plus grand soin l'influence de l'épidémie.*

Cette seconde période de la petite vérole est comprise entre le commencement du quatrième jour et la fin du dixième. D'autres auteurs la partagent en deux : je ne faisois pas comme eux, parce que c'est la même fièvre qui a lieu pendant tout son cours.

La troisième et dernière période commence avec le onzième jour, lorsque la maturation est achevée et le pus formé. Alors une troisième fièvre remplace celle de maturation. Elle est excitée par la résorption du pus des boutons dans la masse du sang : *fièvre innominée*, à moins qu'on ne veuille l'appeler *purulente*.

Aucun intervalle ne sépare ces deux fièvres; elles se touchent, parce que toutes les pustules ne mûrissent pas à la fois, et que les unes sont déjà pleines d'un pus bien formé, tandis que les autres ne sont pas encore mûres.

Je pensois que cette fièvre purulente dans cette troisième période, ne différoit point de celle que produit toute résorption de pus d'un foyer purulent d'une partie quelconque dans le torrent de la circulation.

Je m'attachois alors à rendre libres toutes les voies par lesquelles le pus a coutume d'être évacué, et principalement le ventre et les reins : car c'est vers ces deux couloirs que la force conservatrice de la vie pousse avec sûreté cette matière devenue étrangère. J'ouvrois en outre, avec l'instrument, autant de ces petits abcès qu'il étoit possible de le faire. Mais si les forces chancelaient, si le pus devenoit trop abondant, et que le malade commençât à dépérir, j'employois les toniques et les antiseptiques, et tous les moyens qui en général sont propres à combattre les fièvres de consomption provenant du pus.

Vers la fin de la seconde période, et pendant le cours de la troisième, je purgeois avec des sels et de la manne, et je provoquois les urines, en donnant abondamment d'une boisson émollicnte, acidule, et légèrement rafraîchissante. C'étoit une décoction de mauve, de guimauve et de beaucoup de réglisse, à laquelle on ajoutoit à froid un peu d'esprit de vitriol.

Cette purgation faite à temps procuroit l'avantage de faire désenfler la face et diminuer la salivation.

Je pensois que ces deux symptômes, savoir, l'enflure du visage et la salivation, n'étoient dus qu'à l'irritation des parties supérieures, qui y attiroit une plus grande quantité d'humeurs. Mais je n'ignorois pas combien cette enflure consi-

dérable de la face étoit, ordinairement, dangereuse pour les yeux, ainsi que les inconvéniens du ptyalisme. Je n'ai pas suivi pour le malade dont je viens de faire l'histoire les règles que je m'étois faites, l'ayant purgé et trop tard et trop foiblement. Aussi son visage s'enfla-t-il, légèrement à la vérité; et il fut tourmenté par une salivation abondante.

L'enflure de la face et la salivation m'ont paru n'avoir rien de critique, ou n'être qu'une crise difficile et accompagnée de beaucoup d'inconvéniens. C'est pour cette raison que j'ai cherché à détourner les humeurs de la tête, en sollicitant les selles et les urines, et à remplacer le ptyalisme par une autre évacuation.

Je me souviens avec plaisir d'une femme qui dans cette troisième période avoit un délire occasionné par l'enflure énorme de la face. Je lui rendis subitement l'usage de ses sens, par le moyen d'un émético-cathartique.

Je suis fâché de ne pouvoir établir pour le traitement de la petite vérole aucunes règles, ou du moins fort peu, qui conviennent toujours et dans tous les cas.

Qu'il me suffise d'avoir donné des notions exactes des périodes et des différentes fièvres de cette maladie, ainsi que de leurs complications variées; en sorte que dans l'occasion on pourra se déterminer, et apercevoir ce qui convient dans chaque période et dans ses différentes circonstances.

Je blâme ceux qui, quand la petite vérole s'écarte de sa marche ordinaire et devient anomale, confondent tout, en conseillant, dans toutes les périodes, saignées, vésicatoires, quinquina, opium; et qui, quand ils ont fait usage de tous ces moyens pour le même individu et dans le même temps, s'imaginent avoir fait une belle cure anti-phlogistique, sans avoir eu aucun égard ni aux différentes périodes, ni aux différentes fièvres, ni à la différente constitution de l'année.

Je crois avoir observé que la petite vérole avoit plus d'affinité avec les fièvres bilieuses, putrides, malignes, ou celles que l'on appelle gastriques, à raison de la source qui les produit, qu'avec aucune autre.

Est-ce que le miasme variolique affecte et altère particulièrement les sucs gastriques ? Est-ce que, reçu dans les vaisseaux, il dispose l'individu à être atteint plus tôt et plus fortement que les autres par l'épidémie ? C'est ce que j'ignore.

La cause des fièvres d'un mauvais caractère qui surviennent pourroit encore être celle-ci, savoir, que le miasme variolique pénètre souvent chez un homme très-sain, et peut-être lorsqu'à la fin d'un repas il a l'estomac rempli : si la nature elle-même, par un effort spontané et salutaire, ne secoue et n'évacue pas cet organe, il restera surchargé de beaucoup de matière altérée qui se corrompra de plus en plus par le séjour. De là, avec le seul laps de temps, une foule de maux.

On divise les petites véroles en *confluentes* et en *discrètes*, en *régulières* et en *anomales*. Et si j'ajoutois cette autre division en *simples* et en *compliquées*, et ensuite la subdivision de celles-ci à raison du caractère varié de la fièvre qui se complique ? La grande difficulté dans le traitement de la petite vérole étant d'écarter de cette maladie la fièvre populaire, surtout la bilieuse, putride, maligne, ou, si la jonction est déjà faite, de la combattre avec toutes les forces de l'art, le temps de l'année le plus favorable sera celui où il y a le moins de maladies. Car le plus grand mal venant d'une constitution insalubre et capable de causer des maladies, la petite vérole sera nécessairement plus bénigne, si la constitution est salubre.

Ainsi l'été, plus fertile en maladies que les autres saisons de l'année, donnera l'espèce de petites véroles la plus mauvaise de toutes, parce qu'elle sera altérée par les différens vices de la saison, le bilieux, le putride, le malin. Après l'été, ce sera l'automne. Mais l'hiver et le printemps, s'ils sont tels qu'ils doivent être, produiront, plus que les autres temps de l'année, des petites véroles simples, régulières et constamment bénignes.

On voit d'après cela dans quelle saison il convient le mieux de pratiquer l'inoculation.

L'âge qui se tirera le mieux de cette maladie sera celui qui souffre le moins de la fièvre populaire, et qui n'est pas

au temps où s'opèrent de grands changemens dans le corps. C'est par cette raison qu'elle est ordinairement bénigne et régulière chez les enfans à la mamelle, et funeste à ceux qui font des dents : elle est souvent aussi dangereuse dans la puberté commençante.

Les auteurs sont partagés sur la manière de préparer ceux qui doivent être inoculés. La meilleure de toutes me paroît consister à corriger d'abord ce qui peut être vicié dans l'individu, et à le tenir le plus éloigné possible de l'influence de l'épidémie ou présente ou imminente, comme hors de la portée d'un trait mortel. Mais ce qui donne sur-tout l'espérance d'un heureux succès, c'est que le miasme trouve un sujet nullement disposé à la fièvre, et ayant les premières voies nettoyées et en bon état.

C'est pourquoi, avant ou pendant l'inoculation, on fera usage plus fréquemment d'un doux vomitif que d'un purgatif seul : et ces deux remèdes trouveront plus souvent leur place que la saignée, à moins qu'un hiver ou un printemps sec, la phlogose dominante, l'âge adulte et un tempérament ardent n'exigent l'emploi de celle-ci.

Quant à l'usage des vomitifs et des émético-carthartiques, j'affirme qu'il n'est contre-indiqué ni par aucune période de la petite vérole, ni par l'éruption ou très-prochaine, ou présente, ou à peine achevée, des pustules, s'il existe une complication de fièvres qui nécessite ce genre de secours. Soyez certain que tout ce que vous ferez contre la fièvre étrangère à la petite vérole tournera plus à l'avantage de celle-ci, que tout ce que l'on pourroit faire d'ailleurs.

La fièvre d'été rendoit les rougeoles insidieuses, de même que les petites véroles, et en faisoit une maladie compliquée, que l'on auroit appelée anomale ou même maligne, si on les eût crues simples et sans complication. Mais ce qui s'éloignoit du caractère bénin de la rougeole étoit dû au mélange d'une fièvre à laquelle j'opposois tous mes moyens.

J'ai traité un grand nombre de rougeoles depuis le commencement du printemps jusqu'au milieu de l'été : et tous

mes malades sans exception avoient en même temps deux maladies, la rougeole, et la maladie populaire, qui étoit facile à reconnoître.

Quelques-uns eurent, plusieurs jours avant que les symptômes précurseurs de la rougeole se déclarassent, des rapports extraordinaires, des envies de vomir, du mal-aise dans la poitrine et dans la région épigastrique, des frissonnemens légers et multipliés, des chaleurs qui prenoient pendant la nuit, de petites sueurs, une sorte d'ivresse, et des tintemens d'oreilles. Ceux-là avoient le ventre absolument resserré, ou ne rendoient qu'un peu de matière grasse et très-fétide.

Chez les autres, ces accidens parurent accompagner la fièvre particulière et spécifique par laquelle le miasme de la rougeole annonça sa présence.

Plusieurs n'éprouvèrent d'abord que la fièvre de la rougeole; la fièvre épidémique s'y joignit plus tard.

Je vais présenter quelques exemples de malades de ce genre.

PREMIER MALADE.

Rougeole avec fièvre bilioso-pituiteuse.

Une fille âgée de dix-neuf ans, qui jusqu'alors s'étoit toujours bien portée, fut prise, le 21 juin, à son lever, de fièvre, avec oppression de poitrine, difficulté de respirer, douleur pongitive de tout le thorax. Elle éprouvoit de l'ardeur dans les hypocondres, et il lui sembloit qu'on les serrât avec une corde. Une douleur déchirante parcouroit les lombes et les membres. La bouche et la langue étoient empâtées d'une mucosité visqueuse qui incommodoit beaucoup la malade. Il y avoit des ardeurs d'urine.

Un médecin appelé vers midi prescrivit une saignée, après laquelle la douleur des membres diminua; mais la lassitude augmenta, et le corps étoit fatigué comme s'il eût été battu de verges.

Une seconde saignée faite le soir n'apporta aucun soula-

gement. Le sommeil fut léger, court, et troublé par des rêves.

Le 22 et le 23, mêmes symptômes. Vers midi, la rougeole commença à paroître. Le reste étoit dans le même état.

Le 25, il n'y avoit aucun amendement. Il y avoit beaucoup de toux, ardeur dans les yeux, coryza, enrouement, insomnie.

A ces accidens se joignit, le 26, une douleur brûlante, déchirante, qui s'étendoit depuis le haut du sternum jusqu'au pubis.

Elle entra à l'hôpital ce jour-là. On lui donna une boisson composée d'eau, de miel, de vinaigre, et d'un sel neutre fort doux. La nuit fut plus tranquille.

Le 27, elle se plaignit d'avoir la bouche chargée de beaucoup de mucosité, et d'une ardeur dans la poitrine et dans tout l'abdomen. Elle prit un vomitif, qui chassa une grande quantité de pituite amère, et procura de fréquentes déjections. Bientôt après tout s'améliora. L'ardeur avoit disparu.

Le 28, l'oppression de poitrine étoit moindre, ainsi que l'ophthalmie. La voix étoit moins rauque. Le ventre, les membres, les lombes n'étoient point douloureux. La bouche restoit un peu muqueuse; il n'y avoit plus de fièvre. On prescrivit une décoction de racine d'arnica avec le sel ammoniac et le sirop de fumeterre.

Le 29 et le 30, quelques douleurs de membres se firent sentir pendant la nuit : du reste, la malade fut bien. On continua la même boisson.

Le 6 d'août, elle étoit guérie.

Voilà une fièvre bilioso-pituiteuse compliquée avec la rougeole, et que j'ai traitée par sa méthode propre, sans avoir aucun égard à l'autre maladie.

Les deux saignées, bien loin d'avoir été utiles, ne firent au contraire qu'inviter la fièvre qui régnoit alors à s'associer avec la rougeole.

Je n'attendois dans ces circonstances rien de spécifique de la racine d'arnica. Il falloit un remède contre la viscosité froide

des humeurs et le relâchement des fibres, sur-tout de celles de l'estomac et des intestins.

SECOND MALADE.

Rougeole précédée, accompagnée et suivie d'une fièvre bilioso-pituiteuse, avec éruption miliaire, et des exanthèmes imitant l'éruption scarlatine.

Une fille âgée de vingt ans, se plaignoit depuis un an de douleurs de tête qui revenoient souvent, de palpitation de cœur, d'anticipation de règles, et quelquefois de fleurs blanches sans âcreté.

Depuis trois semaines, sa douleur de tête étoit devenue plus fréquente; elle éprouvoit un poids dans tout l'épigastre, du dégoût et de l'altération. Quand elle avoit mangé, la bouche étoit amère; le matin, elle avoit des sueurs, des envies de vomir : le ventre plus resserré qu'à l'ordinaire. De légers frissons étoient entre-coupés par de la chaleur qui disparoissoit bientôt. Les glandes placées derrière les jugulaires des deux côtés étoient un peu tuméfiées. Dans les trois derniers jours, elle éternua souvent et eut les yeux cuisans.

Le 22, au soir, la rougeole parut. Le reste fut de même.

Le 24, elle vint à l'hôpital, ayant du dégoût, la tête lourde, des vertiges, la bouche amère, la langue blanche, humide, villeuse, les yeux brillans et douloureux; rendant, le matin, beaucoup de crachats écumeux; ayant une petite toux, de la fièvre avec un pouls plein, fort, accéléré, et une grande chaleur; le ventre étoit resserré, l'éruption avançoit.

Le 25, la bouche étoit plus amère, la langue plus sale : la chaleur et la fièvre persistoient. On donna un vomitif qui fit rendre beaucoup de matières bilieuses et pituiteuses, et procura des déjections. Plusieurs accidens s'adoucirent, sur-tout ceux de la tête.

Le 26, l'amertume étoit moindre, ainsi que l'oppression de poitrine. La fièvre étoit très-légère. Les exanthèmes commencèrent à disparoître. La nuit fut meilleure.

Le 27, au matin, l'oppression de poitrine reprit, la bouche étoit plus muqueuse, la chaleur plus grande. Un émético-cathartique fit rejeter beaucoup de matières muqueuses, filantes, ce qui soulagea beaucoup la poitrine, et diminua la chaleur.

Les nuits des 28, 29 et 30 furent tranquilles : il ne restoit plus de fièvre : la bouche étoit muqueuse. Dans ces derniers jours, je prescrivis une teinture de rhubarbe à l'eau, aiguisée avec un sel neutre en petite quantité. Mais cette fille, excessivement morose, se dégoûta particulièrement de ce remède, et elle trompoit les gardes en faisant semblant d'en prendre, en sorte qu'elle en prit moins fréquemment et beaucoup moins qu'il ne falloit. Elle avoit aussi, comme c'est l'ordinaire aux personnes de son sexe, beaucoup d'envies désordonnées.

Le 31, au matin, elle eut une fièvre considérable : la langue étoit d'un blanc jaunâtre, et la bouche chargée de mucosité. La région précordiale et la poitrine étoient douloureuses. Vers midi, elle vomit spontanément beaucoup de pituite qui étoit tremblante et filante. Bientôt après, il parut une espèce d'éruption scarlatine sur le visage, la poitrine et les extrémités tant supérieures qu'inférieures.

Le premier d'août, les taches étoient en grand nombre et confluentes, la gorge fort rouge et couverte de points rouges ayant la forme du millet. La bouche étoit très-chargée de mucosité, et il y avoit beaucoup de fièvre.

Le 2, il parut beaucoup de millet sur l'avant-bras et autour du carpe du côté gauche. On observoit des aphthes, et la région précordiale étoit très-serrée. Un émético-cathartique fit rendre par haut et par bas une grande quantité de saburre pituiteuse et bilieuse. La région précordiale se trouva soulagée, et la fièvre s'adoucit beaucoup.

Le 3, la malade crachoit continuellement; elle avoit spontanément, par intervalles, des vomissemens de pituite qui la soulageoient. L'ardeur à la région précordiale, la fièvre, les exanthèmes continuoient : les déjections étoient fréquentes; il n'y avoit presque point de sommeil.

Le 4, le ptyalisme et les autres accidens de la veille persistoient. Le ventre étoit fort libre.

Le 5, il restoit très-peu d'efflorescences : tout étoit amélioré. Les selles furent fréquentes.

Le 6, à peine y avoit-il de la fièvre : les déjections étoient multipliées. La malade fut bien du reste.

Le 7 et jours suivans, elle se trouva bien à tous égards.

Le 19, elle quitta l'hôpital bien portante, et même ayant recouvré ses forces plus promptement que nous ne l'espérions.

Elle avoit fait usage, depuis le commencement de ce mois, d'une décoction de quinquina avec l'oxymel simple, le sel ammoniac, et l'arcanum duplicatum.

La fièvre bilioso-pituiteuse, à laquelle seule j'eus égard dans le traitement, précéda et accompagna la rougeole.

Lorsque l'éruption étoit faite, je provoquai le vomissement et les déjections avec des remèdes actifs, sans le moindre accident, même avec avantage, et sans que l'éruption rentrât.

La fièvre scarlatine miliaire, qui suivit la rougeole, fut produite par la même cause que celle qui précéda et accompagna la rougeole; savoir, la pituite qui flottoit dans l'estomac sur-tout, et dans les intestins. Les vomissemens spontanés, artificiels, qui soulageoient la malade, qui évacuoient beaucoup de matières altérées, et la grande liberté du ventre opérèrent la guérison. La quantité et la qualité de la matière morbifique étoient telles, qu'il eût été ridicule de ne s'en pas occuper, pour chercher la cause de la maladie dans un miasme inconnu et contagieux.

Je ne me souviens pas qu'il soit survenu dans l'hôpital à aucun de mes malades une éruption miliaire : mais j'ai vu très-souvent les malades y entrer ayant déjà cette éruption. Cette jeune fille elle-même en auroit été certainement exempte comme les autres, si, après sa première maladie, elle eût, selon mon idée, subi un traitement *confirmatif*, d'une manière et pendant un temps proportionnés à la maladie qui avoit précédé.

Je n'ai jamais observé de fièvre miliaire sans des signes manifestes d'une saburre considérable dans les premières voies. Je n'ai jamais vu ni pétéchies, ni érysipèle, ni éruption ortiée ou scarlatine, lorsque l'estomac et les intestins étoient nets.

Je n'ai point cherché dans le quinquina de vertu spécifique contre la fièvre miliaire. J'avois en vue, en l'employant, de fortifier la fibre affoiblie, et d'empêcher la formation d'une nouvelle pituite. Je pensois que cette écorce fortifieroit convenablement, resserreroit les parties relâchées, et que son arome léger n'agiteroit point le sang. Je m'efforçois en même temps de détruire la viscosité existante avec le sel ammoniac; et quand la saburre étoit préparée je l'évacuois en excitant par intervalles le vomissement et des déjections.

J'ai guéri, d'une manière sûre et en peu de temps, beaucoup de malades affectés d'éruption miliaire. La plupart se passèrent de quinquina : mais aucun de l'émético-cathartique.

TROISIÈME MALADE.

Rougeole avec fièvre bilioso-pituiteuse-miliaire.

Une fille de vingt-un ans, conservant quelques traces de la petite vérole qu'elle avoit eue autrefois, vint le 10 juin de cette année implorer mes soins.

Depuis quelques années déjà, ses règles venoient abondamment toutes les deux ou trois semaines.

Mais depuis un an elle avoit des fleurs blanches presque continuelles et très-âcres. Elles furent âcres dès le commencement, et accompagnées de douleurs en urinant. La matière en étoit constamment blanche, jamais verdâtre, ni jaunâtre, ni mélangée. Du reste cette fille jouissoit d'une bonne santé.

Le 5 juin, au soir, elle fut prise de fièvre. La nuit fut agitée.

Le 6, il y eut fièvre, mal de tête, coryza, ardeur des yeux, défaut d'appétit, amertume de la bouche, oppression de poi-

trine, serrement à la région précordiale comme par l'effet d'une bande, toux légère, constipation, défaut de sommeil et beaucoup de sueur pendant la nuit.

Le 7 et le 8, tous les accidens augmentèrent. La bouche étoit très-amère. Jusqu'alors la malade n'avoit pas gardé le lit.

Le 9, elle se trouva plus mal, et se coucha. On la saigna. La nuit, au milieu de sueurs abondantes, parut la rougeole entremêlée de millet rouge.

Le 10, jour de son entrée, elle avoit le pouls fort, vif et plein. La face et les extrémités supérieures étoient légèrement tuméfiées. Elle éprouvoit une chaleur brûlante. Un peu de sang venoit par les narines. La bouche étoit amère, la langue bilieuse, le goût dépravé, la poitrine oppressée, la toux fréquente, la région précordiale très-sensible au toucher, le ventre resserré.

Ayant pris dans le jour une abondante boisson rafraîchissante, elle vomit spontanément le soir une énorme quantité de matières amères, d'un jaune verdâtre, pituiteuses. On lui donna alors un vomitif, pour soutenir l'effort salutaire de la nature; et elle vomit de nouveau, et en aussi grande quantité qu'auparavant, des matières absolument semblables. Elle fit plusieurs selles. La nuit fut agitée.

Le 11, vers la pointe du jour, elle vomit une fois spontanément. La fièvre étoit beaucoup moins forte; la langue hérissée, muqueuse, d'un blanc jaunâtre; la poitrine dans le même état qu'auparavant; la toux fréquente, et sans amener de crachats; le creux de l'estomac douloureux quand elle toussoit et quand on y touchoit. Le soir, elle vomit de rechef, spontanément, beaucoup de bile mêlée à beaucoup de pituite. Le millet disparut; sa peau étoit comme celle d'une oie; la rougeole pâlit, comme si elle eût dû disparoître. La gorge étoit très-rouge, douloureuse, sans tuméfaction. Il y avoit de la fièvre, de l'altération. Elle alla onze fois à la selle.

Le 12, il n'y avoit point de rougeole que sur les bras, où

elle étoit très-pâle. Le bras droit offroit une plaque très-étendue, d'un rouge très-foncé, comme si on l'eût frotté avec du jus de groseille. La toux étoit plus rare, plus douce et moins douloureuse. Il y avoit à peine de la cardialgie. La langue étoit jaune, le goût bon, les urines comme dans l'état de santé; il n'y avoit plus d'altération, et que très-peu de fièvre. Les selles furent fréquentes.

Le 13, point de fièvre; l'estomac et la poitrine mieux.

Les 14, 15 et 16, point de fièvre également. La malade parut entrer en convalescence. Elle toussoit fort peu.

Le 17, elle toussa plus souvent, eut chaud par intervalles, fut altérée. La langue étoit sale.

Le 18, des efforts pour vomir se joignirent aux symptômes de la veille. La langue étoit plus sale, la bouche très-chargée de mucosité. Elle fit usage ce jour-là de beaucoup de boissons salines, afin de diviser la saburre, et de l'évacuer ensuite convenablement.

Le 19, un vomitif chassa beaucoup de matières bilieuses. Alors il y eut à peine de la fièvre : mais le soir, il survint du frisson, de la chaleur, de la sueur.

Le 20, la malade fut sans fièvre. Jusqu'à présent on n'avoit employé que des fondans, des sels et l'émético-cathartique.

Le 21, il n'y avoit point de fièvre. Je donnai du quinquina avec un sel, afin d'achever de dompter ce qui restoit de matière altérée.

Le 23, la bouche redevint amère: il y eut des renvois de même qualité et un peu de fièvre. Un vomitif fit rendre beaucoup de pituite. La malade fut soulagée. Elle prit ensuite par intervalles une mixture composée de sel ammoniac, d'eau commune et de sucre.

Le 24 au matin, elle vomit spontanément une pituite très-considérable, d'où résulta un grand soulagement. Il n'y avoit point de fièvre.

Le 25, nous donnâmes la décoction de quinquina avec l'oxymel et un peu de sel neutre, pour fondre le reste de la saburre, remédier au relâchement du corps, et sur-tout pourvoir

au système gastrique, et empêcher qu'il ne s'y formât de nouvelle pituite.

L'usage continuel de ces remèdes enleva et la maladie et la disposition qu'avoit l'individu à la contracter.

Il y eut cette année peu d'hommes attaqués de la rougeole ; mais beaucoup de femmes, et sur-tout de celles d'un tempérament lâche et pituiteux. Mais nous n'avons vu personne, homme ou femme, attaqué de la rougeole, que la fièvre bilieuse, pituiteuse, ou mixte de cette saison ait épargné. C'étoit presque seulement cette fièvre que je combattois, et de la manière la plus active. Ainsi je faisois vomir, n'importe dans quel temps de la rougeole, si la maladie qui se compliquoit l'exigeoit ; et je n'ai jamais observé que cette méthode la fît rentrer ou la rendît anomale.

J'ai traité avec succès, en Hongrie, beaucoup de petites véroles, pendant un hiver sec et au commencement du printemps. Mais, comme alors le caractère inflammatoire étoit dominant, et qu'il y avoit sur-tout des pleurésies et des péripneumonies, la combinaison de la rougeole avec l'inflammation étoit facile et fréquente. En conséquence, la saignée, même répétée, fut employée avec succès, et dans tous les temps de la maladie; et les remèdes émolliens furent d'une très-grande utilité.

Faute d'avoir connu cette réunion de la rougeole avec différentes fièvres, cette maladie est souvent devenue irrégulière, opiniâtre et maligne.

La crise la plus favorable des fièvres pituiteuses se fait par le vomissement et par les selles, pourvu que la matière morbifique ait été rendue mobile et susceptible d'être expulsée par l'émético-cathartique. Je la crois au contraire très-difficile et dangereuse par les voies cutanées.

Les malades vomissent souvent, et plusieurs fois, une énorme quantité de pituite ; en sorte qu'on ne sauroit soupçonner qu'elle séjournoit auparavant dans l'abdomen, mais qu'il seroit plus facile de croire qu'elle s'est déposée de tout le corps dans les premières voies, où elle aura été attirée par les

remèdes salins, les eccoprotiques, les émétiques, et les émético-cathartiques.

Il importe infiniment, dans ce genre de fièvres qui proviennent de la pituite, de ne pas trop insister sur l'usage des remèdes fondans et de l'émético-cathartique. Car si ces moyens débarrassent l'estomac et les intestins de la pituite abondante qui y séjournoit, ils énervent la force des fibres; ce qui devient la cause nécessaire d'un nouvel amas de saburre. Par cette raison, dans une fièvre invétérée, après avoir fait précéder les fondans et les vomitifs, il faudra fortifier l'estomac par des remèdes un peu astringens et austères, dont l'arome ne soit pas âcre, et qui ne resserrent pas le ventre. S'il se déclare un nouvel amas de saburre, on interposera quelquefois de doux vomitifs, pour revenir tout de suite aux fortifians.

Je regarde comme très-essentiel et très-digne d'attention, ce que j'ai dit de l'usage des toniques, lorsque la fièvre a déjà traîné en longueur. En effet, lorsque le malade en fait usage trop tôt et sans avoir fait précéder les fondans et l'émético-cathartique, sa maladie devient de la plus grande malignité et le fait périr. Mais les incisifs et les émético-cathartiques suffisent seuls, quand le mal n'est pas grave et qu'il est encore concentré dans le système gastrique : ils deviennent funestes, après avoir soulagé d'abord, lorsque la fièvre a attaqué un sujet foible, qu'elle a fait chez lui des progrès considérables, et qu'il est surchargé d'une énorme quantité de pituite.

QUATRIÈME MALADE.

Rougeole avec une fièvre bilioso-pituiteuse de printemps.

Un ouvrier âgé de quarante-cinq ans, robuste, et qui avoit toujours joui d'une bonne santé depuis son enfance, se fit saigner le 17 de mai, parce que c'étoit sa coutume; car il n'étoit point malade.

Le lendemain 18, il fut sans appétit, dégoûté; il eut la bouche amère, des nausées, et rendit ce qu'il avoit pris avec

quelques matières aqueuses et amères : il éprouva alternativement du frisson et de la chaleur, et des lassitudes dans tous les membres. Il avoit une toux fréquente, sèche, avec douleur au bas du sternum.

Le 19, il eut de la fièvre, des vomissemens fréquens de ce qu'il avoit pris et de matières muqueuses et bilieuses. Les autres symptômes étoient comme la veille, mais plus intenses. Il resta levé.

Le 20, il s'alita. Tout avoit empiré.

Le 21, il se leva avec peine, et marcha un peu. Son état étoit le même.

Le 22 au matin, il se trouva couvert de rougeole. Les symptômes n'avoient point changé: jusqu'à cette époque il avoit vomi tous les jours.

Le 23, il ne vomit pas. Le reste se passa comme auparavant. Il eut des nausées.

Le 24, il entra à l'hôpital. Il n'y avoit aucun amendement. Le pouls étoit fort, plein, sans être plus fréquent que dans l'état naturel. Les urines etoient bilieuses. Il y avoit de la chaleur.

Le 25, la rougeole pâlit. La langue étoit d'un blanc jaune. Le malade ne rendoit en toussant qu'une matière aqueuse, muqueuse. La fièvre étoit médiocre. Les urines fournirent un dépôt furfuracé, d'un blanc roux. On donna un vomitif, qui fit rendre de la pituite et de la bile en quantité médiocre, et procura quelques déjections. Il y eut alors à peine de la fièvre, très-peu de toux, et quelque douleur vers le cardia.

Le 26, les déjections étoient fréquentes; il ne restoit plus de taches de rougeole; la toux étoit rare, la douleur très-médiocre; le malade n'éprouvoit point de chaleurs.

Le 27 et le 28, il se trouva bien, eut de l'appétit : sa toux étoit infiniment rare. Il entra en convalescence.

Le 3 de juillet, il retourna bien portant dans sa famille.

Les vomissemens de bile et de mucosité, soit spontanés, soit artificiels, me firent connoître le caractère de cette fièvre

compliquée : mais sa guérison facile et prompte fait l'éloge du traitement employé.

Son succès n'est point dû à la saignée qui fut faite avant que la maladie se déclarât. Que pouvoit en effet ce moyen contre la bile, et contre la pituite contenue dans l'estomac? C'est un poignard de plomb contre un lion qui doit être attaqué avec la massue d'Hercule, l'émético-cathartique.

La saignée, bien loin d'être avantageuse, auroit nui, si le malade n'eût pas été un homme robuste d'ailleurs, et capable de supporter cette perte.

Je ne sais comment l'usage de ces saignées, qu'on appelle *de précaution*, a pu se répandre, dans ce pays sur-tout, au point que les femmes chlorotiques, débiles, privées de bons sucs, la froide vieillesse elle-même, croient ne pouvoir pas se bien porter, s'ils ne prodiguent leur sang deux ou trois fois par an.

Des enfans d'Esculape eux-mêmes ont à se reprocher de se conformer à cet usage endémique et épidémique. Car quoi de plus ordinaire que de prescrire des saignées au moindre mouvement de fièvre, que le repos, la diète et une boisson convenable auroient suffi pour calmer? *Il n'est pas nouveau de saigner*, disoit Celse; *mais il l'est de saigner dans presque toutes les maladies :* j'ajoute, dans presque toutes les saisons, même celles qui sont *éminemment bilieuses*.

CINQUIÈME MALADE.

Rougeole compliquée de la miliaire et de pétéchies.

Cette observation est de l'année dernière. Ja la choisis de préférence à beaucoup d'autres.

Un jeune homme, dans sa quinzième année, apprentif chez un cordonnier, commença, le 1er de juillet de 1778, à avoir mal à la tête.

Le 2, ce mal de tête continua. Le jeune homme n'interrompit point son travail. Mais, dans l'après-midi, il éprouva

des frissons fréquens entre-coupés de chaleur. Il avoit de l'oppression de poitrine, une respiration laborieuse, de l'altération, de la toux, de fréquens éternuemens, les yeux larmoyans et brillans, de l'enchifrènement. Il ne dormit point la nuit, et fut fort agité.

Le 5, il entra à l'hôpital. Il étoit encore plus mal à son aise. Il se coucha, et vomit spontanément de la bile. Outre les symptômes précédens, il avoit les joues très-rouges, la langue bonne en apparence, mais qu'il croyoit sentir comme hérissée de poils. L'altération n'étoit pas considérable, et la saveur de ce qu'il prenoit ne lui sembloit pas dépravée. Il toussoit fréquemment, et expectoroit beaucoup de crachats aqueux, muqueux, et quelques-uns de cuits. Il avoit peine à se tenir sur le côté gauche, à respirer; et il étoit obligé le plus souvent de se tenir droit sur son séant. Il avoit beaucoup de chaleur; le pouls vîte, fort, dur; il paroissoit des pétéchies lenticulaires, brunes, et beaucoup de millet blanc, rouge, sur-tout à la poitrine et au dos.

Le même jour, on lui donna beaucoup de tisane dans laquelle il entroit du miel, du vinaigre, et un sel neutre fort doux. Mon dessein étoit de donner un vomitif le soir même, mais après avoir tiré un peu de sang, afin de faciliter son opération, et de la rendre moins dangereuse. Le malade ne put supporter aisément qu'une saignée de six onces. Mais voilà que, loin d'éprouver le moindre soulagement, la poitrine commença à être plus oppressée; et la veine fut à peine fermée que le malade délira. Il se perdoit le plus souvent dans ses discours : il cherchoit quelquefois à s'évader; mais il se laissoit ramener facilement, et les menaces faisoient effet sur lui.

Après la saignée, il eut des nausées et même des vomissemens, mais pénibles et d'un peu de matière bilieuse seulement. Je lui donnai alors l'ipécacuanha aiguisé avec un grain de tartre stibié; ce qui lui fit rendre beaucoup de matières très-bilieuses. Aussitôt après le vomissement, la tête se rétablit complètement. La nuit fut plus tranquille. La rougeole parut.

Le 4, il vomit, spontanément, à deux ou trois reprises, des matières aqueuses, muqueuses. La fièvre étoit modérée, la poitrine en bien meilleur état. Il y eut quelques déjections.

Le 5, la fièvre fut très-modérée, les déjections plus fréquentes.

Le 6, la rougeole disparut en grande partie; le reste étoit très-pâle; le millet et les pétéchies devinrent très-rares. Des déjections eurent lieu. Tous les symptômes diminuèrent.

Le 9, il n'y avoit ni fièvre ni exanthèmes. Le malade se trouvoit bien : il entra en convalescence.

Il avoit fait un usage non interrompu des remèdes fondans, salins, eccoprotiques. Les derniers jours, je lui donnai l'antimoine diaphorétique non lavé, pour atténuer et dégager le peu de matière visqueuse et tenace qui pouvoit être encore arrêté dans les capillaires. Je finis par fortifier l'estomac.

Le délire étant survenu aussitôt après la saignée, je me félicitai de ne l'avoir pas fait faire plus forte; et même j'aurois désiré qu'elle n'eût pas eu lieu. Dans des cas semblables, qui ne furent pas rares dans la suite, j'ai moins appréhendé que le vomitif troublât la machine, et je n'ai point employé la saignée pour prévenir cet inconvénient : car j'apprenois de jour en jour à mieux connoître le caractère des fièvres gastriques, et leur action sur les organes importans même les plus éloignés. J'avois appris à ne pas craindre leurs attaques les plus vigoureuses; et l'observation journalière m'avoit fait connoître l'usage multiplié des vomitifs, et à combien d'indications ils pouvoient satisfaire.

Je pourrois citer un plus grand nombre d'exemples de complications de ce genre : mais ceux-ci me paroissent suffire pour prouver ce que j'ai avancé; et d'ailleurs je ne veux abuser ni de mes lecteurs, ni du temps, en multipliant plus qu'il ne convient mes observations. Je crois que personne ne doute que la rougeole, qui est toujours et par-tout la même, est infiniment rare, que pour l'ordinaire elle s'associe une maladie épidémique, et que celle-ci est différente selon la constitution de l'année.

De cette manière, je concilierai les différens auteurs de

médecine sur le traitement qui convient à la petite vérole et à la rougeole. En effet, on trouvera que les uns et les autres avoient bien observé, et posé des principes vrais, si on applique ce qu'ils ont écrit, non à ces deux maladies elles-mêmes, mais aux différentes fièvres qui se compliquoient avec elles.

On verra encore combien les uns et les autres s'éloignent de la vérité : ceux-ci, en traitant avec les vomitifs toutes les espèces de rougeoles et de petites véroles sans exception; ceux-là, en proscrivant absolument ce remède si efficace et souvent le seul, et en ne rêvant que la méthode anti-phlogistique, qu'ils ne font consister presque uniquement que dans les saignées copieuses et multipliées, comme si la saignée seule pouvoit éteindre la chaleur fébrile, et ne jamais l'augmenter, ou qu'il n'y eût aucun autre moyen à lui opposer. Pour moi, je ne vois pas d'empirisme plus nuisible et plus méprisable que celui-là.

J'ai vu souvent des effets différens produits, dans des temps différens, par la même cause, je veux dire l'eau froide bue abondamment lorsque le corps étoit tout en sueur et échauffé, soit par la marche, soit par un exercice quelconque. Car, en hiver, par un froid rigoureux, c'étoit une inflammation pleurétique de la poitrine : en été, c'étoit un poids à la région épigastrique, des frissons, des chaleurs, du dégoût et des rapports amers. Dans le premier cas, il falloit saigner fortement et plusieurs fois; dans le second, il falloit faire vomir : parce que dans l'un c'étoit une fièvre inflammatoire, et dans l'autre une fièvre bilieuse. Toutes les deux étoient engendrées par la même cause; mais la saison n'étoit pas la même.

J'ai reconnu que la terreur sur-tout étoit nuisible au genre nerveux. Elle produit très-souvent l'épilepsie, ou bien elle irrite les nerfs de toute autre manière. Mais, en outre, ceux qui en sont affectés principalement dans la saison où la bile prédomine, tombent aussitôt, pour l'ordinaire, dans une fièvre bilieuse, en sorte qu'on peut compter le commencement de la maladie du moment où cette affection de l'ame a eu lieu. J'ai vu, à n'en

pouvoir douter, ce pouvoir singulier de la terreur pour troubler le système bilifère, et produire des maladies bilieuses, putrides, malignes.

Mais de longs chagrins, des peines, des inquiétudes qui éloignent le sommeil, affoiblissent l'estomac et les intestins, altèrent les sucs gastriques, alors sur-tout que la saison de l'année y concourt. Il en résulte quelquefois une infirmité de longue durée, qui cependant ne retient point le malade au lit, la perte de l'appétit, des chaleurs et des frissons légers, un goût amer des alimens, la maigreur, et cet état qu'on pourroit appeler avec raison une *légère fièvre bilieuse chronique.*

Cette disposition finit chez quelques-uns par devenir une fièvre considérable, bilieuse, maligne, pituiteuse, le plus souvent rebelle aux efforts de l'art. J'ai vu les femmes sur-tout y être sujettes, et plus que les autres, celles du peuple qui avoient eu le malheur de perdre leurs maris et en même temps les moyens de fournir à leurs besoins et à ceux d'une famille nombreuse.

Je crois avoir observé que la colère étoit plus nuisible pendant l'été que pendant l'hiver. Et en effet il n'est pas rare d'entendre des gens qui ont une fièvre bilieuse bien caractérisée dater le commencement de leur maladie d'*un violent accès de colère*. Si je ne me trompe, j'en ai été témoin en été, mais très-rarement ou jamais en hiver.

Quelques-uns commencèrent à l'hôpital, sous notre direction et selon toutes les règles de l'art, un traitement anti-vénérien. La marche ordinaire de cette maladie ne fut aucunement dérangée chez eux : ou, s'il survint quelque chose d'extraordinaire, cela ne tient point à notre sujet, et trouvera mieux sa place ailleurs.

Mais il y en eut qui, le traitement étant à peine commencé, eurent une fièvre d'abord légère et irrégulière, et ensuite plus intense. Je n'en cherchai point la cause dans l'estomac et les intestins, qui venoient d'être nettoyés par un purgatif, les individus étant d'ailleurs bien portans : je ne l'attribuai pas davantage au mercure, qui étoit administré avec précaution

et à petites doses. Cependant survinrent aussi les symptômes qui ont coutume d'accompagner la fièvre d'été : et bientôt je fus assuré que l'estomac et les intestins, que je croyois purs et nettoyés par le purgatif, étoient surchargés de beaucoup de saburre bilieuse.

Sur-le-champ je traitois cette fièvre par la méthode usitée dans la saison : et quand elle étoit détruite, et que les forces des malades se trouvoient rétablies, je reprenois le traitement anti-syphilitique.

J'ai vu aussi fort souvent une autre complication de la fièvre d'été, celle avec la colique de plomb. Je ne puis dire ce que j'ai observé sur cette complication, sans exposer auparavant le caractère de cette singulière maladie que produit le plomb, lorsqu'elle est simple et isolée de toute autre.

Mais plusieurs choses s'opposent à ce que je le fasse sur-le-champ. En effet, le grand nombre d'observations que j'ai recueillies s'étant accru et croissant encore tous les jours, cette matière exigeroit pour elle seule une dissertation particulière; et si je n'en traitois dans ce moment qu'une partie, je craindrois, en ne présentant que des aphorismes, et en ne les accompagnant pas de beaucoup d'observations comme d'autant de témoins, de ne la voir accueillie qu'avec le doute et l'incertitude. D'un autre côté, le détail des observations très-nombreuses que j'ai faites et conservées deviendroit un épisode qui nous écarteroit trop de la contemplation des fièvres de cette année.

Ces coliques ont été si fréquentes parmi nous, et on reçoit dans cet hôpital un si grand nombre de personnes qui en sont attaquées, que je ne crois pas qu'on trouve facilement ailleurs un pareil concours. Il y a à Vienne beaucoup d'ouvriers occupés aux poteries de terre, aux peintures, et qui emploient les préparations de plomb, la céruse, le minium, la litharge.

Ayant vu tant de fois cette maladie, l'ayant traitée par des méthodes différentes, l'ayant guérie si souvent, je pense que je puis en parler hardiment, et que je mérite plus de confiance que bien d'autres.

Jusqu'à ce que je puisse en faire le sujet d'une dissertation particulière et étendue, je vais présenter seulement le résultat de mes observations, de celles encore qui paroissent appartenir de plus près à mon sujet principal. Je ferai en sorte de ne pas outrer la brièveté aphoristique, et d'un autre côté de ne pas multiplier et allonger les observations au point de perdre de vue le but que je me suis proposé.

Je décrirai d'abord la maladie simple et non compliquée, exactement comme je la voyois moi-même chaque jour : j'exposerai ensuite le traitement, et je parlerai en même temps des différences occasionnées, soit dans la maladie, soit dans la manière de la combattre, par son union avec une fièvre qui lui étoit étrangère, et qui étoit le plus souvent la fièvre épidémique de la saison.

Ceux qui eurent cette espèce de colique avoient tous sans exception manié des préparations de plomb. Je n'en ai vu aucun qui en eût été attaqué sans cela.

Je suis persuadé que cette colique est *spécifique* de sa nature. En effet, quoiqu'elle n'ait pas des signes particuliers et qui ne lui soient communs avec aucune autre maladie, à les considérer chacun séparément, cependant leur totalité et leur ensemble, quand la maladie n'est plus dans son principe, et qu'elle a déjà fait des progrès, la feront distinguer clairement de toute autre espèce. Mais il est dans mon plan de ne point discuter ici si on peut confondre cette espèce de colique avec les autres espèces; si elle provient du plomb uniquement, ou encore de quelque autre cause.

Les symptômes de la colique de plomb sont nombreux et variés. En voici le dénombrement.

Quand on en est menacé, le ventre, qui auparavant étoit libre, commence à se resserrer : on sent en même temps un poids à l'épigastre et des borborygmes. Ensuite on éprouve dans l'abdomen et dans ses différentes régions une douleur changeante, brûlante, déchirante, perçante, insupportable de toutes les manières, et, pour me servir de l'expression des malades, comme si on leur arrachoit et leur tordoit les entrailles.

Les membres, les bras, les cuisses et les jambes commencent aussi à devenir douloureux, comme dans un rhumatisme très-aigu. Chez les uns, c'est un lombago; chez les autres, une sciatique qui s'étend jusques aux malléoles; chez d'autres, les articulations des doigts, des mains et des pieds sont plus affectées que les muscles, tandis que ceux-ci le sont plus que celles-là chez d'autres individus.

Il y en a qui éprouvent dans un endroit très-circonscrit une ardeur considérable comme produite par une flamme vive. Les endroits douloureux supportent le toucher, même rude, sans que pour l'ordinaire la douleur augmente. Cependant, chez quelques-uns, la région précordiale ne peut l'endurer.

Quelquefois le mal ne consiste que dans la lassitude des membres, un sentiment de fourmillement ou une certaine impuissance des forces musculaires. L'ardeur de poitrine et la difficulté de respirer se manifestent par intervalles.

Quelques-uns pressentent l'arrivée de l'accès par une tristesse extraordinaire et sans sujet. Dans le commencement de l'invasion, ils tombent dans un état d'ivresse, de vertige, de stupeur, d'insomnie. Par intervalles et subitement la vue s'obscurcit; et quand la maladie est déjà avancée, il survient momentanément une amaurosis, qui disparoît tout à coup et revient de même. La vue est altérée de différentes manières. Les malades ressemblent presque aux maniaques; ils ont quelque chose d'étranger, d'étonné, de furieux, de menaçant, de pensif, de triste. Les uns ont l'esprit inquiet; les autres l'ont turbulent, impétueux; ils ne peuvent rester long-temps dans la même place, désirent tantôt une chose, tantôt une autre, et avec impatience; la langue et la bouche sont dans cet état qui en général annonce une fièvre bilieuse; ils éprouvent dans l'œsophage la sensation d'un corps qui rampe, de la strangulation, de la boule hystérique: ils ont du hoquet, des envies de vomir, des rots amers, acides, acido-austères, putrides, douceâtres, des vomissemens fréquens, bilieux, d'alimens, de matières fécales, vomissemens

très-pénibles, très-difficiles, et accompagnés quelquefois plutôt de mugissemens que de cris humains.

Le ventre est le plus souvent mou, quelquefois dur, inégal : j'ai vu rarement le nombril retiré en dedans, quoique dans des cas fort graves d'ailleurs. La peau du ventre se ride avec douleur : une des mamelles ou même toutes les deux se tuméfient, et cette induration varie et est momentanée. Quelquefois un côté du corps s'engourdit : la voix se perd ou se fait à peine entendre : les malades ont des frayeurs, sur-tout pendant la nuit; ils s'éveillent subitement ayant peur, sautent de leurs lits, et s'échappent.

La plupart ont le ventre serré, même pendant plusieurs jours, sans qu'aucune espèce de lavement puisse exciter des déjections. Quelquefois les malades rendent un peu de matières dures, comme des crottins de chèvre : l'anus est rentré en dedans, comme si le rectum étoit retiré avec une corde; et on ne peut y introduire des lavemens, ou bien les malades les rendent aussitôt sans effet. Ils éprouvent des ténesmes très-douloureux, muqueux, sanguinolens.

J'en ai vu cependant quelques-uns avoir des déjections, même abondantes, et plus fréquentes qu'à l'ordinaire, et ils paroissoient éprouver plus de soulagement que ceux dont le ventre restoit entièrement et constamment fermé. Ils avoient des hémorroïdes.

Les urines sont crystallines, très-abondantes, très-fréquentes, en très-petite quantité; elles viennent goutte à goutte : il y a strangurie, dysurie, ischurie, ardeur au pubis, efforts pour uriner continuels, inutiles : lorsque le malade pisse, l'urine s'arrête subitement, la verge se retirant, devenant très-petite, disparoissant presqu'entièrement, et étant serrée à sa racine comme avec une corde. Le scrotum se ride, et tout à coup il se relâche. Les deux testicules, ou un seul, se contournent avec douleur, sont tiraillés, tirés vers le ventre, comprimés comme avec la main.

Presque tous les genres de convulsions ont lieu dans cette maladie, mais principalement le plus grave de tous et qui

attaque tout le corps, l'épilepsie, qui saisit, quitte, reprend les malades dans tous les temps, et lorsqu'ils y pensent le moins.

Quelques-uns tombent des convulsions en apoplexie, qui le plus ordinairement se dissipe : j'en ai vu périr deux seulement, qui étoient entrés tout récemment à l'hôpital, et n'avoient encore fait aucun remède.

Le pouls est d'une dureté étonnante, et telle que je ne l'ai jamais observée dans toute autre maladie. L'artère semble être un fil de fer fortement tendu qui frappe le doigt par un mouvement égal, lent et vibrant. Je n'en ai vu qu'un dont le pouls n'avoit pas ce caractère, et qui l'avoit, au contraire, mou, rémittent, intermittent, et inégal de toutes les manières.

La saignée, même répétée, qui avoit été pratiquée ou chez les malades ou dans l'hôpital, ne diminuoit aucunement cette dureté de l'artère. Le sang ne manifestoit aucun vice, à moins que la maladie ne fût très-avancée : car alors il y avoit une couenne épaisse, comme chez les pleurétiques. Peut-être cela venoit-il de ce qu'il éprouvoit depuis long-temps le coup des artères.

Cette dureté du pouls est le symptôme le plus opiniâtre, et celui de tous qui ferme ordinairement la marche.

Je ne regardois point comme détruit le caractère de la maladie, et je ne croyois point avoir pris suffisamment de précautions contre les rechutes, lorsque le pouls n'étoit pas devenu souple et tel qu'il doit être dans l'état de santé.

Cependant quelques-uns recouvrèrent une santé ferme, quoique cette dureté particulière du pouls et sa vibration persistassent opiniâtrement.

Un individu, après avoir été guéri de cette colique, eut une maladie très-maligne, qui céda parfaitement au quinquina et au camphre. La vibration et la roideur des artères eurent lieu pendant tout le cours de la fièvre.

Quand la colique étoit simple et sans complication, on n'observoit point une chaleur extraordinaire.

Il survient à un grand nombre, et principalement à ceux qui ont eu plusieurs fois la colique de plomb, et d'une manière grave, des ganglions sur le dos de la main, derrière les tendons des doigts, auxquels ils adhèrent ordinairement avec force. Ces ganglions sont de la grosseur d'une féve ou de la moitié d'une aveline. Dans le commencement, ils sont douloureux, et ils cèdent au doigt qui les presse : mais ils se rétablissent promptement par leur élasticité, sans laisser aucune trace de la pression. Avec le temps ils durcissent, deviennent immobiles, cessent d'être douloureux, et empêchent de se mouvoir le tendon auquel ils sont adhérens.

J'ai vu chez un de ces malades beaucoup de tubercules formant un cordon sur le pubis, et à droite et à gauche, derrière les anneaux du bas-ventre et au-dessus d'eux, et s'étendant de là dans la peau de l'abdomen. Ils disparoissoient presque tout à coup, et reparoissoient de même.

Quelquefois ces ganglions se forment dès le commencement de la maladie, sans que leur apparition préserve le ventre des douleurs, ou les détourne ailleurs, ou les dissipe.

Quelques-uns eurent les mains affectées de tubercules douloureux de cette espèce, avant qu'il existât aucun autre signe du mal qui les menaçoit : les douleurs ne se firent sentir que long-temps après.

Il y en eut dont presque tout le dos de la main se tuméfia très-douloureusement, comme cela a lieu dans un rhumatisme inflammatoire.

Mais ce que j'ai remarqué constamment chez tous nos malades, c'est que tous les accidens dont je viens de parler, et particulièrement les douleurs de rhumatisme, étoient plus sensibles et plus graves vers le soir et pendant la nuit, et se calmoient de nouveau à la pointe du jour.

J'ai vu cette loi s'observer plus exactement et d'une manière plus marquée dans la colique de plomb que dans le rhumatisme vénérien. Celui-ci s'exaspère quelquefois irrégulièrement, étant plus violent le jour, moins la nuit, ou bien ne donnant aucun relâche. J'ai quelquefois observé avec soin cette anomalie, dans

des douleurs sur l'origine syphilitique desquelles il ne me restoit aucun doute.

Voici ce que j'ai vu relativement à la paralysie par le plomb. La faculté de mouvoir les extrémités, ou supérieures ou inférieures, ou les unes et les autres, ne se perd, chez la plupart, que lorsque la maladie est très-ancienne. Le sens du tact continue d'avoir lieu.

Les membres paralysés éprouvent ordinairement une douleur brûlante, déchirante, ou pongitive; et quoique la paralysie soit déjà ancienne, que les muscles soient atténués et comme anéantis, le pouls est toujours vibrant, lent et très-fort.

Un sentiment de pesanteur affecte les articulations, les épaules, plus encore les coudes, et plus que les uns et les autres les carpes, qui guérissent les derniers, recouvrent lentement leur vigueur, les épaules guérissant d'abord, et ensuite les coudes.

La paralysie des extrémités supérieures est la plus fréquente, et sur-tout celle des mains, qui les occupe toutes entières, ou ne se jette que sur un ou deux doigts seulement. Elle attaque quelquefois les deux extrémités, quelquefois une seulement. J'ai vu moins souvent la paralysie des jambes; et je ne l'ai jamais vue seule, sans que les bras fussent affectés. Lorsque le mouvement se perd à la fois dans tous les membres, il revient plus promptement aux extrémités inférieures.

Son intensité varie, les bras pendant quelquefois du tronc presque morts et émaciés, et quelquefois pouvant se mouvoir si le malade fait tous ses efforts pour cela.

Certains malades en sont quittes pour la peur : les membres ne se paralysent point; mais ils sont pesans, douloureux, brisés, et peu disposés à se mouvoir.

La paralysie n'arrive point à tous en même temps. Les uns ont un doigt, une main, un bras qui commence à se paralyser presque subitement et en peu d'heures, avant qu'ils ressentent nulle part la moindre incommodité, ou des douleurs dans le ventre. Les autres ont déjà éprouvé pendant quel-

ques jours, et même davantage, des douleurs d'entrailles; l'invasion de la paralysie ne les adoucit point ni les ganglions non plus, ainsi que je l'ai observé sur un très-grand nombre de malades.

J'ajoute que sur quinze d'entr'eux, à peine y en a-t-il un qui ait un membre paralysé, et à peine deux sur cinquante qui perdent pour long-temps toute force et tout mouvement dans les bras et dans les jambes. Mais quand ils ne les recouvrent pas dans l'espace de trois jours, il faut beaucoup de temps, et un traitement actif soutenu, pour que l'ancienne vigueur revienne tout-à-fait; et même alors le volume des muscles n'est point ce qu'il étoit autrefois.

Aucun de ceux que j'ai guéris de cette colique n'a perdu l'usage de ses membres après être entré à l'hôpital. Ceux que j'ai vus paralysés y étoient arrivés étant déjà dans cet état.

Cette colique ne dure point un temps déterminé. Elle se termine quelquefois en peu de jours; et quelquefois elle dure très-long-temps, des semaines, même des mois. Il y en a qui en sont affligés pendant des années entières : le mal est alors plus incommode par sa durée que par son intensité. Ces derniers sont tantôt relâchés, tantôt resserrés; ils le sont irrégulièrement. Ils ont aussi des pincemens d'entrailles et de l'orifice de l'estomac, un rhumatisme vague, la respiration tout à coup difficile et aisée alternativement, de l'inquiétude dans l'esprit, de l'ennui, du dégoût pour la société. Cependant ils vaquent à leurs travaux.

J'en ai vu, mais en très-petit nombre, qui avoient été employés pendant dix-huit ans et plus, et presqu'uniquement, à préparer des couleurs, et sur-tout de celles dans lesquelles entre le plomb, à broyer sur le marbre de la céruse, du minium et autres composés semblables; je les ai vus, dis-je, ne point avoir la maladie pendant tout cet espace de temps, et finir par en être très-affectés.

J'ai connu un homme qui en peu d'années eut vingt-huit fois la colique, quoiqu'il se fût toujours abstenu de broyer la céruse, et de préparer les couleurs, ce qui est la partie du travail

la plus dangereuse de toutes : il ne faisoit que peindre seulement. Mais il recevoit souvent par la bouche les vapeurs de l'amalgame de plomb très-chaud.

Les potiers de terre, qui réduisent la litharge en une poudre très-fine qui se répand dans l'atmosphère, ont aussi la colique de plomb. Mais j'en ai eu peu à traiter, sur-tout en comparaison du nombre des ouvriers qui manient la litharge. Est-ce que la litharge leur est moins nuisible que ne l'est la ceruse aux peintres ? ou bien y auroit-il quelqu'autre raison accidentelle ? C'est ce que j'ignore.

Le plomb nuit à certains individus, d'une manière particulière, plus gravement, plus promptement, plus fréquemment.

Je n'ai pu encore découvrir quelle disposition du corps est contraire ou favorable à ce virus. Je crois seulement avoir observé que les ouvriers précédemment endurcis par des travaux rudes, qui ont le corps et l'esprit grossiers souffrent moins des préparations de plomb auxquelles on les fait travailler; de même que ceux dont le ventre, libre et facile, se débarrasse tous les jours : et tous, en général, moins l'été que l'hiver.

Peut-être est-ce à raison d'une plus grande abondance de bile, et de moins de sensibilité de la part de l'estomac ; deux choses que l'on peut observer, plus ou moins, chez tous les individus et dans tous les étés. En effet, la bile d'été énervera, émoussera le poison, en défendra l'estomac, qui, parce qu'il est lui-même plus languissant, sera moins affecté par le virus.

J'ai remarqué deux choses dans tous ceux que je savois travailler à des préparations de plomb. La première est cet état de la figure et des yeux que je ne saurois décrire, différent de celui qu'ont les hommes qui jouissent de leur bon sens, qui, chez quelques-uns, est vraiment celui des maniaques, soit lorsqu'ils n'avoient point encore eu la colique, soit lorsqu'ils en avoient été guéris. La seconde, et celle-ci est plus générale, consiste dans la tension, la plénitude, la dureté,

la vibration du pouls, quoique ces individus se portassent bien d'ailleurs.

L'épilepsie, l'apoplexie, et plusieurs autres affections analogues, arrivent à différentes époques de la maladie; et l'événement lui-même varie. Quelques-uns, en se promenant, sans être avertis par aucunes douleurs, ou ne l'étant que par de très-légères seulement, sont tout-à-coup terrassés par la force du mal au milieu de convulsions épileptiques. D'autres n'éprouvent cette triste maladie que lorsque la colique est déjà très-ancienne, ou qu'ils paroissent en être déjà convalescens. Les uns n'en sont affectés que très-légèrement et passagèrement, les autres le sont gravement et très-long-temps. Il y en avoit, en très-petit nombre, chez lesquels l'accès ne se dissipoit point: ceux-là périssoient d'apoplexie exaspérée par un grand nombre d'attaques d'épilepsie qui se succédoient.

J'en ai vu deux attaqués d'une colique qui paroissoit légère; en arrivant à l'hôpital, à peine questionnés sur leur maladie, et avant d'avoir rien pris encore, ils tombèrent dans les convulsions, et périrent bientôt apopleetiques, sans qu'il fût possible de les conserver.

D'autres, qui se rouloient dans leurs lits le jour et la nuit par l'excès de leurs douleurs, n'éprouvèrent cependant aucune affection convulsive ou apopleetique; tandis que d'autres, qui souffroient à peine tombèrent dans un accès funeste de convulsions qui les étouffa.

J'ai vu aussi la colique des peintres produire une mort lente par hydropisie. Le système des urines sur-tout ressent l'action du plomb, se convulse, se resserre, et n'opère plus suffisamment la séerétion et l'exerétion des urines. Alors la matière des urines, retenue, amassée, portée vers des cavités qui ne lui sont point destinées, produit l'hydropisie. Je l'ai beaucoup soulagée chez un malade, par le moyen de l'opium uni avec la scille: mais je ne l'ai point guérie.

Je perdis deux autres malades différemment, c'est-à-dire par une fièvre maligne qui étoit survenue à la colique, avant

qu'ils entrassent à l'hôpital. Cette fièvre avoit déjà passé les limites en deçà desquelles l'art ne peut plus la rappeler, et où elle ne reconnoît plus ses lois. J'avois bien su distinguer l'une et l'autre maladie, et les accidens propres à chacune d'elles ; mais lorsque je remédiois à la fièvre maligne, la colique s'exaspéroit, *et vice versâ*.

La complication de la fièvre maligne contre-indiquoit l'usage de l'opium, remède si efficace et très-souvent l'unique dans la colique de plomb, comme je le dirai par la suite.

On trouvoit à l'ouverture du crâne tous les vaisseaux du cerveau beaucoup plus amples que dans l'état ordinaire, et plus gorgés de sang qu'après tout autre genre de maladie.

Je vais maintenant parler de la méthode de traitement que j'ai employée, de ses divers résultats, et de la complication de la fièvre épidémique avec cette colique.

Dans toute colique de plomb, j'ai sur-tout considéré deux choses, la maladie en elle-même, et quelques-uns de ses effets particuliers. En effet, j'ai observé que ceux qui avoient des vomissemens guérissoient plus aisément et plus promptement ; qu'il en étoit de même de ceux qui avoient le ventre libre ; qu'au contraire ceux qui n'avoient ni vomissemens ni déjections avoient plus de peine à guérir, quoique peut-être ils souffrissent moins que les premiers.

Ceux qui vomissoient par la violence de la maladie rendoient constamment des matières éminemment bilieuses et en très-grande quantité, telles que, même par l'action d'un émétique, on n'en rend pas dans une fièvre et une constitution très-bilieuses. Mais ceux-là même qui, ayant la colique de plomb, ne vomirent point, eurent la langue et le goût extraordinairement bilieux.

Cet amas de bile pouvoit exister avant la maladie, quoiqu'en moindre quantité peut-être, et sans nuire à l'individu. Mais je pensois que, le stimulus du plomb venant à s'y joindre, l'estomac, les intestins et les organes accessoires étoient agacés, et forcés avec violence à rendre ce qu'ils contenoient ; et qu'ainsi l'abord des sucs servant à la digestion étoit augmenté

plus qu'il ne convient à la santé. Je présumois que le stimulus du poison suffisoit pour produire le même effet, quand même aucune matière étrangère n'auroit séjourné précédemment dans l'estomac.

J'étois donc suffisamment assuré que tous ceux que je voyois attaqués de la colique de plomb avoient en même temps une saburre bilieuse, quelles qu'en fussent la cause et l'origine.

Par conséquent deux indications se présentoient à remplir, d'émousser le stimulus qui rendoit excessive la sécrétion des sucs gastriques, et d'évacuer l'amas qui s'en étoit déjà fait et dont l'excès étoit nuisible.

Il ne suffisoit pas de satisfaire à une d'elles seulement; car qu'auroit servi d'exciter le vomissement ou les déjections par les remèdes les plus puissans, si après cette évacuation abondante d'humeurs altérées, la première irritation par le plomb, et celle occasionnée par les médicamens eussent continué d'avoir lieu?

Cette méthode ne me suffit quelquefois que dans des coliques peu considérables, lorsque le stimulus du plomb cessoit spontanément, après que les premières voies avoient été évacuées. Mais le plus souvent je ne réussissois pas : les vomitifs augmentoient les symptômes, et le ventre éludoit toujours l'effet de tous les purgatifs. Je renonçai donc à l'employer, mais ce fut malgré moi, et après avoir été bien des fois trompé dans mon attente, ayant lu dans les auteurs qu'elle étoit très-efficace dans la colique de plomb. J'eus recours à l'opium également avec répugnance, quoiqu'il eût été vanté par de Haën; soit parce que je prévoyois qu'il augmenteroit encore la constipation déjà existante, soit parce que je pensois que ce genre de remède ne convenoit point aux bilieux, tels que l'étoient les malades que j'avois à traiter.

Touché par les cris d'un malade, qui depuis sept jours n'alloit point à la selle malgré tous les moyens employés pour cet effet, et qui de temps en temps vomissoit au milieu des douleurs les plus atroces, je lui administrai l'opium. Bientôt après le ventre se relâcha spontanément, et il rendit une grande

quantité de matières : alors les douleurs et les vomissemens cessèrent.

Depuis cette époque j'employai largement l'opium, que je faisois prendre ou avec de l'huile, ou dans une infusion de camomille : et les cures que je fis furent très-heureuses, promptes, solides, multipliées.

Il survenoit cependant, chez certains malades, des symptômes que je ne regardois point comme l'effet du poison, mais de la saburre des premières voies, considérablement accrue par l'huile et les boissons émollientes qu'ils avoient prises, et les matières qui séjournoient depuis long-temps dans les intestins. En effet, quelques-uns d'entre eux qui paroissoient relever déjà de la maladie de plomb, éprouvoient de nouveau des nausées, de la chaleur, des frissons vagues, ou de la cardialgie et des douleurs dans le ventre ; ils étoient attaqués de fièvres putrides et même malignes ; la tête se trouvoit affectée diversement et dangereusement, quoiqu'on n'eût rien changé jusqu'alors, ni dans le régime, ni dans le traitement.

Depuis ce temps, j'ai réuni les deux méthodes, l'*évacuante* et la *calmante*, que j'avois jusqu'alors employées séparément.

Lorsqu'il n'y avoit aucune évacuation par l'action de la maladie elle-même, et qu'aucun symptôme urgent ne demandoit un prompt secours, je commençois le traitement par les remèdes fondans, les salins et la manne ; je provoquois ensuite les déjections ou même les vomissemens, sur-tout si la constitution de l'année étoit bilieuse. Alors je donnois une forte dose d'opium dans de l'eau de camomille, laissant les huileux de côté. Ainsi j'administrois, de deux jours l'un, ou même tous les jours, le laxatif et le calmant, de manière que le malade prît l'un et l'autre dans les mêmes vingt-quatre heures.

Cette méthode composée me réussit complètement, et n'eut point les inconvéniens de l'une ou de l'autre employée séparément.

Je ne prescrivois point les évacuans, mais l'opium, à ceux qui étoient tourmentés par des vomissemens violens et fréquens: et ceux qui avoient le ventre libre ou même relâché, ce que je n'ai observé que dans un très-petit nombre, n'avoient pas besoin de ce genre de remèdes.

La colique de plomb exigea des doses d'opium considérables, répétées et continuées long-temps. Pour l'ordinaire, les malades consommoient, dans l'espace de vingt-quatre heures, une mixture composée avec six onces d'eau de fleurs de camomille, un gros et demi d'extrait des mêmes fleurs, une once et demie de sirop des mêmes, dix grains d'opium purifié, et autant de camphre. Ils en prenoient la sixième partie toutes les quatre heures. Je la continuois le plus souvent pendant plusieurs jours.

Un de ces malades, qui avoit un vomissement énorme, prit avec succès, dans l'espace d'une seule nuit, treize grains d'opium avec autant de camphre.

Ce ne fut que dans la suite que j'ajoutai le camphre, qui n'étoit pas absolument nécessaire: car l'opium seul guérit très-bien la maladie, et le camphre jamais, quoiqu'il m'ait paru quelquefois l'adoucir.

L'opium n'est point un palliatif de la maladie; mais il la guérit quand on insiste sur son usage. C'est ce que je prouverai par un grand nombre d'observations que je communiquerai ailleurs: mais il faut l'administrer à des doses proportionnées à la grandeur du mal, et les continuer long-temps.

J'étois souvent étonné de voir qu'après une forte dose d'opium, le ventre, qui jusqu'alors n'avoit pu être relâché par aucun moyen, cédoit facilement, ou de lui-même, ou à un lavement, ou enfin à un doux purgatif.

Dans la convalescence, je donnois tous les jours, en plusieurs doses, six ou huit grains d'opium, que j'unissois à une substance amère et stomachique. Ce moyen tenoit ordinairement le ventre libre et un peu relâché.

L'opium ne m'a point paru avoir, chez ces malades, les inconvéniens que l'on a coutume d'observer dans bien d'au-

tres maladies, je veux dire l'ivresse, la pesanteur de tête, les rêves, les terreurs, les sueurs avec démangeaison, etc. Au contraire, il dissipoit l'engourdissement des sens, la langueur des membres, la pesanteur de tête, et rendoit à l'esprit sa gaîté et sa vivacité.

Je n'en cessois pas l'usage, quoique le malade fût absolument libre de toute douleur. Il falloit encore que le pouls eût retrouvé sa souplesse naturelle, l'expérience m'ayant appris que, quand ce signe manque, le caractère du poison n'est point entièrement détruit.

La saignée, même copieuse et répétée, ne corrigeoit point la dureté de l'artère.

Dans une colique de plomb très-grave, accompagnée de vomissemens fréquens, le malade étant menacé de délire, l'ayant même déjà, trois fortes saignées ne produisirent aucun bon effet : l'opium rétablit sur-le-champ la raison.

Un autre malade avoit une colique légère, sans vomissemens ni constipation. On commença le traitement par l'opium, sans avoir fait précéder les évacuans. Bientôt le malade commença à être assoupi, à avoir de temps en temps de légères convulsions, et un peu de délire. Un émético-cathartique dissipa l'embarras de la tête, et rendit cet homme à lui-même.

Voilà donc l'opium avantageux dans un cas et nuisible dans un autre. Peut-être que dans le premier cas, le virus du plomb avoit seul troublé le cerveau, et c'est dans cette circonstance que l'opium convient ; tandis que dans le second, la tête avoit été affectée par des humeurs gastriques, abondantes, contenues dans l'abdomen, et que le stimulus du plomb, quoique léger, y avoit attirées. Ainsi l'opium avoit dû nuire, et l'émético-cathartique être utile.

Les évacuations furent nécessaires à tous ceux qui avoient des tranchées sèches, c'est-à-dire avec constipation et sans vomissemens spontanés.

Ce genre de remèdes, bien loin d'apaiser les douleurs causées par le plomb, ne faisoit le plus souvent que les aug-

menter. Aussi n'ai-je point cru y trouver un remède contre la maladie elle-même : je me contentois de débarrasser par leur moyen l'estomac d'une saburre nuisible, et d'avoir préparé la place pour le véritable remède.

Par cette raison je ne répétois, ou je ne prolongeois l'usage des évacuans, qu'autant que cela étoit très-nécessaire.

J'obtenois encore des succès, lorsqu'après l'opération du remède évacuant, nous n'attendions pas beaucoup de temps pour assoupir, par une dose suffisante d'opium, et les troubles nouveaux excités par le remède lui-même, et les anciens produits par le plomb, avant que les humeurs gastriques pussent s'accumuler de nouveau en trop grande quantité.

Un purgatif, ou un vomitif, donné dans la convalescence, hors le cas de saburre, cause facilement une rechute. J'ai vu bien des fois la maladie reprendre après un lavement laxatif seulement.

Mais comme il est avantageux aux convalescens d'avoir le ventre libre, je leur donnois un remède composé d'opium, de camphre, de sel polycreste et de stomachiques.

Il m'eût été difficile quelquefois de distinguer une colique de plomb de celle qu'on appelle bilieuse, qui ne cède presque qu'aux seuls évacuans, et que les narcotiques augmentent, si je n'eusse constaté que les malades de cette espèce qui nous arrivoient travailloient sur le plomb.

Il résulte clairement de ce que j'ai dit jusqu'ici, que l'une et l'autre colique peuvent se trouver réunies; que celle de plomb peut être suivie de la bilieuse : et il est prouvé par l'expérience, qu'effectivement cela arrive souvent.

Outre cette complication de la colique bilieuse avec celle de plomb, j'en observois encore une autre : c'est lorsque la fièvre d'été venoit à attaquer ceux qui avoient déjà la maladie de plomb. Cette complication mettoit les malades en danger. Je combattois *directement* la fièvre d'été, et la maladie de plomb d'*une manière détournée* seulement, ne donnant point l'opium dans le commencement, mais au bout d'un certain temps, avec précaution, et comme furtivement. Car je remarquois que ce médica-

ment aggravoit la fièvre et provoquoit la malignité. Je m'abstins également des huileux, qui ne conviennent point dans les fièvres bilieuses.

Lorsque la constitution de l'année étoit inflammatoire, dans l'hiver et dans le printemps, la colique de plomb étoit ordinairement exempte du vice bilieux : mais elle se compliquoit d'une autre manière souvent funeste, avec l'inflammation des intestins. Les émético-cathartiques étoient contraires à cet état : il falloit changer le traitement. En effet, les saignées, qui dans la complication avec la fièvre d'été ne furent pas avantageuses, devenoient alors nécessaires : il falloit les faire copieuses, les répéter, les accompagner de beaucoup de boissons tièdes, émollientes, huileuses : il falloit leur interposer l'opium.

Il étoit très-difficile de distinguer si les douleurs provenoient aussi de l'inflammation, ou seulement de la colique de plomb. J'ai certainement vu de ces douleurs atroces, et les malades se rouler dans leurs lits, quoiqu'il n'y eût aucune inflammation de bas-ventre, comme je m'en assurois *à posteriori*, c'est-à-dire, par la méthode que j'employois, qui consistoit uniquement dans les narcotiques, les spiritueux et les carminatifs. Cependant, dans un autre cas, cette colique fut mortelle, et l'ouverture du cadavre fit reconnoître les traces d'une inflammation violente, quoique le malade n'eût éprouvé que des douleurs sourdes, ou en eût à peine ressenti, et qu'il supportât sa maladie facilement et sans s'aliter.

Le pronostic pour la guérison étoit infidèle et douteux. En effet, des individus qui ne paroissoient pas grièvement malades étoient saisis quelquefois d'épilepsie ; et l'épilepsie les tuoit en dégénérant en apoplexie. Ce mal horrible en enleva même quelques-uns subitement, lorsqu'ils entroient déjà en convalescence.

Voici quelles règles j'ai suivies dans le traitement de cette maladie.

Dans les saisons bilieuses, j'employois un traitement mixte, *anti-bilieux* et *narcotique*, qui consistoit dans les purgatifs,

les vomitifs, les émético-cathartiques, et d'un autre côté, dans l'opium et dans l'usage soutenu de beaucoup de boissons anti-bilieuses.

Dans les saisons inflammatoires, le traitement étoit anti-phlogistique : je prescrivois beaucoup de boissons émollientes, mucilagineuses, huileuses, des cataplasmes, des bains, et sur la fin j'y joignois les narcotiques.

Quelquefois j'employois pour le même malade les *anti-bilieux*, les *anti-phlogistiques* et les *narcotiques*, selon la différente complication du mal.

Telles sont les remarques que j'ai faites sur la colique de plomb, et en général sur la complication de la fièvre d'été avec des maladies très-différentes les unes des autres.

CHAPITRE XIII.

Septembre. Il fit, pendant les douze premiers jours de ce mois, un vent continuel, impétueux, accompagné de beaucoup de pluie et de froid. Ensuite le vent s'apaisa ; le temps fut serein, très-agréable, et chaud non-seulement au milieu du jour, mais encore le matin et le soir. Les trois derniers jours du mois, il fit un froid vif et un vent du nord, le ciel conservant sa sérénité.

Pendant ce mois et le précédent, une maladie épizootique fit périr beaucoup de chiens par la toux, le coryza, et un extrême amaigrissement.

Les fruits de la saison furent rares, sans maturité et sans saveur.

La plus grande chaleur eut lieu le 22, et fut de dix-sept degrés et demi au thermomètre de Réaumur.

La moindre chaleur eut lieu les 14, 29 et 30, et fut de huit degrés.

La chaleur moyenne fut donc de douze degrés cinq-sixièmes.

La plus haute élévation du baromètre eut lieu le 17 ; il fut à vingt-huit degrés cinq lignes et demie.

Son plus grand abaissement eut lieu le 3 ; il fut à vingt-sept degrés sept lignes.

Les maladies, si on considère leur caractère, furent à-peu-près les mêmes ce mois-ci que le précédent : mais leur nombre et leur rapport furent bien différens. En effet, les fièvres continues furent moins multipliées, et les rémittentes furent plus caractérisées ; en sorte qu'il y avoit plutôt apyrexie que rémittence. Les continues furent moins vives, mais plus longues. Les rémittentes avoient une grande disposition à devenir intermittentes ; et ce changement heureux étoit l'effet des boissons salines et d'un vomitif.

La matière morbifique avoit plus de viscosité ce mois-ci que l'autre, mais elle étoit moins abondante. Le nombre des continues et des rémittentes fut moindre : celui des intermittentes fut plus considérable ; soit qu'elles eussent été telles dès leur principe, soit qu'elles le fussent devenues ayant d'abord été rémittentes.

Il y eut fort peu de dysenteries, et quelques ictères survenus spontanément. Les yeux de beaucoup de fébricitans devinrent jaunes.

Le quinquina nous fut très-souvent nécessaire pour réprimer les fièvres intermittentes fâcheuses ; et quand il étoit insuffisant, j'aidois son action en lui associant les fleurs martiales de sel ammoniac.

Les fièvres tierces furent plus fréquentes que les autres, et leurs formes varièrent, en sorte que tantôt il y avoit chaleur chaque troisième jour, sans que le frisson eût précédé ou que les sueurs eussent suivi ; tantôt les malades n'éprouvoient qu'un violent mal de tête.

Les potions salines, les vomitifs, les amers, l'extrait d'anagallis à fleurs jaunes, qui a une puissante vertu fondante, et les fleurs martiales de sel ammoniac guérirent parfaitement les ictères.

Nous vîmes pendant ce mois très-peu de pleurésies bilieuses,

et déjà elles n'étoient plus simples et sans complication ; mais le froid y avoit mêlé quelque chose d'inflammatoire, en sorte qu'il falloit faire précéder ou suivre le vomitif de la saignée, même répétée, selon que l'inflammation dominoit ou la bile.

Comme j'ai dit précédemment qu'il y avoit eu une certaine variété dans les fièvres, et sur-tout dans les fièvres continues, et que celle d'été s'étoit montrée sous une forme un peu différente, il est convenable que je reprenne cette matière et que je l'explique.

Sur la fin du mois précédent, et pendant la première moitié de celui-ci, la fièvre épidémique d'été avoit coutume de se prolonger plus qu'auparavant, de prendre son accroissement et de s'avancer avec lenteur et sous une apparence trompeuse de bénignité, de retenir long-temps le malade et de ne le quitter que fort tard après une crise pénible et prolongée.

Les symptômes étoient les mêmes que ceux qui accompagnent la fièvre bilieuse pendant l'été, à l'exception que le pouls, les urines et la chaleur du malade ne paroissoient pas s'écarter beaucoup de l'état de santé, quoiqu'il ne se trouvât pas mieux pour cela, et qu'il se plaignît d'un violent mal de tête et d'une espèce d'ivresse : mais il paroissoit souvent comme étonné, ne sentir que confusément, et il restoit couché sur le dos, les jambes écartées, et glissant vers les pieds.

Quoique vous eussiez dit que le malade avoit à peine de la fièvre, il ressentoit cependant quelquefois une chaleur âcre dans l'un des bras seulement ou dans tous les deux à la fois ; et il lui sembloit que sa tête alloit se fendre par la chaleur et la douleur qu'il y éprouvoit. Il se plaignoit continuellement d'amertume dans la bouche et de défaut d'appétit.

Il survint à tous ceux qui eurent alors la fièvre épidémique une diarrhée, qui les soulagea dans le commencement, et qui, quand elle continuoit, abattoit les forces et ne procuroit aucun avantage ultérieur.

Plusieurs qui avoient négligé le commencement et les premiers progrès de leur mal, ayant employé un traitement pris au hasard, éprouvoient une diarrhée colliquative, une expec-

toration abondante de crachats pituiteux accompagnée de toux, principalement la nuit, et une enflure opiniâtre des jambes.

J'ai presque toujours guéri cette phthisie pituiteuse avec le lichen d'Islande et le polygala, les frictions aromatiques, et un régime restaurant. La racine d'arnica en poudre arrêtoit le relâchement des intestins.

Je ne donnois plus le nom de *bilieuse* à cette fièvre, mais celui de *bilioso-pituiteuse*, à raison de cette pituite amère dont les malades se plaignoient, et que le vomitif leur faisoit rejeter.

J'employois à-peu-près le même traitement que pour la fièvre *bilieuse simple*, si ce n'est que je prolongeois l'usage des fondans, et que, sachant que la maladie seroit longue, je veillois de bonne heure à conserver les forces, en donnant des cordiaux agréables, la racine d'arnica, qui est anti-septique, ou des décoctions de plantes et de racines apéritives, amères, etc.

Lorsque les premiers émético-cathartiques n'avoient pas étouffé la maladie dans son berceau, et que les évacuations subséquentes ne pouvoient plus rien sur la matière morbifique qui peut-être avoit déjà passé dans le système vasculaire, je m'attachois sur-tout à conserver les forces, afin que la nature, conservant ainsi ses ressources, pût atténuer, chasser, assimiler, ou cuire cette matière qui, en fuyant de l'estomac et se réfugiant dans le torrent de la circulation, avoit éludé l'action *directe* des remèdes.

Il y auroit de l'ineptie de la part du médecin, et du danger pour le malade, à tourmenter la maladie déjà trop avancée ou négligée, par des remèdes violens; et cela parce qu'on s'ennuieroit peut-être de sa longue durée et du retard de la guérison. C'est ici le cas du proverbe latin : *sat citò, si sat benè.*

La langue, chez ces malades, parut rarement bilieuse, ou comme couverte d'un limon jaune : elle fut plus souvent très-rouge, polie, sèche, luisante, et en quelque sorte enduite d'un vernis.

CHAPITRE XIV.

Octobre. Le temps fut sec, un peu froid, et serein, avec des gelées blanches pendant la nuit, jusqu'au 8 de ce mois. Ce jour il plut beaucoup. Ensuite il y eut un froid humide, des brouillards, et de vaines apparences de pluie. Le 19, la sécheresse et le froid reparurent avec de la gelée pendant la nuit et le matin, et un brouillard épais et fétide : ce qui dura jusqu'au 25, qui fut un jour pluvieux. Depuis, il y eut soir et matin des brouillards abondans, épais, tombant en pluie ; beaucoup d'humidité : le soleil s'éclaircissoit sur le midi, et le froid s'adoucissoit.

Les trois derniers jours, le vent souffla du midi, et le temps mou, excessivement tiède, rendoit la tête pesante, et énervoit tout le corps : le soleil fut pendant ce temps sans force et obscurci par des nuages légers.

L'humidité domina durant tout le mois, et fut très-froide vers son milieu.

La plus grande chaleur fut de seize degrés, le 3, le 4, le 5 et le 31.

La moindre fut de trois degrés, le 24.

Le moyen terme fut de neuf degrés deux tiers.

La plus grande élévation du mercure dans le baromètre fut de vingt-huit pouces deux lignes et demie : elle eu lieu le 21.

Son plus grand abaissement fut de vingt-sept pouces sept lignes et demie : on l'observa le 3, le 30 et le 31.

L'année étant très-avancée, et en quelque sorte parvenue à une vieillesse froide, desséchée et chagrine, les choses commencèrent à changer de face, et l'hiver qui approchoit, à dénaturer les maladies de l'été. En effet, quoiqu'à cette époque les fièvres observassent les mêmes périodes, eussent les mêmes exacerbations, régulières ou irrégulières, que pendant l'été,

rarement néanmoins furent-elles produites uniquement par la bile.

Beaucoup de fièvres continues-rémittentes, soit qu'elles attaquassent une certaine partie du corps, soit qu'elles fussent simplement une affection générale, provenoient d'une pituite lente et ductile, qui n'étoit pas toujours amère, ou qui, si elle avoit le goût de la bile, étoit sans couleur et peu abondante. Cette espèce de maladie attaqua les femmes préférablement aux hommes, et sur-tout celles qui étoient pâles, mal réglées, et affectées de fleurs blanches.

Le nombre des malades ne fut pas considérable : mais la maladie étoit longue, difficile et pénible. Ces femmes arrivèrent à l'hôpital, la plupart après s'être fait saigner : ce qui enracina la maladie, et la rendit plus opiniâtre et plus dangereuse. L'émético-cathartique fut aussi moins avantageux à celles que la saignée et la longueur de la maladie avoient déjà épuisées, avant qu'elles se confiassent à nos soins. Cependant le vomissement leur procura quelque soulagement, quoiqu'il ne fût ni prompt ni bien marqué.

Je donnai deux fois le vomitif, rarement trois fois, dans tout le cours de la maladie.

J'ai déjà dit que la matière rendue par le vomissement étoit pituiteuse, en petite quantité, rarement et très-peu bilieuse. Je pensois qu'une petite portion de la matière morbifique étoit logée dans l'estomac et dans les intestins, mais que la plus grande partie étoit répandue dans tout le corps; que le genre de cette fièvre n'exigeoit point *que le médecin s'agitât pour produire beaucoup et de grandes choses.*

Après avoir tout tenté, j'éprouvai qu'il valoit mieux, *après avoir nettoyé l'estomac, si le malade pouvoit le supporter, soutenir les forces vitales, remédier aux symptômes urgens, s'il en survenoit quelques-uns, et attendre que la fièvre se détruisît elle-même, qu'elle assimilât par degrés la matière morbifique, ou qu'après l'avoir soumise par une coction, elle l'expulsât doucement et sans efforts par différens couloirs et en plusieurs temps.*

J'employois habituellement le remède suivant : une demi-

livre d'eau commune ou d'eau distillée, par exemple, de menthe; deux ou trois gros de racine d'arnica en poudre; une once et demie de sucre candi et un gros d'esprit de vitriol. Quelquefois, et sur-tout dans les premiers temps de la maladie, j'y ajoutois un gros de sel ammoniac ou d'arcanum duplicatum. Mais quand la maladie étoit avancée, et qu'il y avoit beaucoup de foiblesse, je ne prescrivois point de sels.

Je donnois pour boisson de l'eau commune avec l'oxysaccharum.

En suivant cette méthode, je n'ai vu que rarement, ou jamais, la fièvre devenir trop forte, et je n'ai pas eu besoin d'en venir à la saignée, que presque tous mes malades, avant de venir à l'hôpital, avoit employée une ou deux fois sans aucune nécessité, et même avec inconvénient.

Je ne voulois point donner des médicamens énergiques et stimulans, de peur de faire pénétrer trop avant dans les vaisseaux capillaires une matière tenace dont aucun moyen n'auroit pu ensuite les débarrasser, et de diminuer les forces vitales qui seroient devenues insuffisantes pour la coction.

Le trop grand relâchement du ventre me donnoit beaucoup de peine et d'ennui; parce que, s'il étoit avantageux qu'il fût libre et facile, il étoit presque toujours nuisible qu'il fût trop relâché. Dans ces circonstances, un demi-gros, et même un gros de racine d'arnica en poudre, administré toutes les deux heures, rendoit les déjections moins fréquentes et les matières moins fluides.

La fièvre dont je viens de parler ne différoit de la fièvre *bilioso-pituiteuse* du mois dernier, qu'en ce qu'elle n'attaquoit guère dans celui-ci que les femmes, et parmi elles, celles qui étoient affoiblies, et dont les humeurs étoient épaisses; tandis qu'au contraire, dans le mois de septembre, elle attaquoit aussi les hommes, étoit plus vive et plus fréquente, et en outre compliquée de plus de bile.

Les rémissions de cette fièvre étoient irrégulières, son invasion et sa marche lentes, sa durée totale longue: elle n'avoit aucun jour critique bien marqué, aucune crise mani-

feste ; elle se terminoit d'une manière insensible. Aucune partie n'éprouvoit de douleurs violentes ; mais l'abattement des forces étoit considérable. Tous les malades conservèrent leur présence d'esprit. Ils avoient le pouls un peu plus fréquent, et un peu plus de chaleur que dans l'état de santé. Leur peau étoit sèche ; leur langue lisse, très-rouge, sèche sans croûte ; les urines plus jaunes que les naturelles, et avec des nuages. La couleur de la face étoit changeante, de manière que, les joues étant comme peintes avec du vermillon, la bouche et le contour des narines étoient pâles ; ou que l'une des joues étoit rouge, et l'autre d'une pâleur verdâtre ; ou que toute la face étoit très-rouge, et bientôt après d'une pâleur verte. Les malades se plaignoient peu et prenoient du repos. Leur sommeil n'étoit pas profond. Lorsque la maladie devenoit ancienne, une toux incommode fatiguoit leur poitrine, et ne leur faisoit rendre cependant que quelques crachats muqueux. Cette affection de poitrine diminuoit, s'il survenoit un vomissement ou un flux de ventre. Je la prévenois rarement dans la maladie dont il est question, et seulement lorsque les malades venoient à l'hôpital avant que celle-ci eût fait trop de progrès, et avec la force nécessaire pour supporter plusieurs vomitifs. Je l'appelois *pituiteuse*, cette fièvre qui étoit ordinairement simple, et produite uniquement par la pituite.

Il y eut néanmoins pendant ce mois certaines fièvres qui n'avoient pas une origine simple, mais qui provenoient de plusieurs causes différentes. Ces fièvres *hybrides* étoient ou bilieuses et pituiteuses, ou bilieuses et inflammatoires, ou même formées d'un triple vice, savoir, la bile restante de l'été, la pituite, et le sang enflammé.

En évaluant avec précision les effets des saisons, des tempéramens, des âges, et d'autres choses que l'usage apprend à connoître, mais que l'on ne peut décrire, on distinguoit facilement si c'étoit la bile, ou la pituite, ou le sang enflammé, qui péchoit le plus, et de quel danger plus ou moins grand le malade étoit menacé.

Cette différente intensité des causes morbifiques, leur prédominance, leur réunion obligeoient de varier la méthode

de traitement. Ainsi il fallut pour l'ordinaire employer les fondans plus long-temps que durant les mois précédens : il falloit saigner davantage, faire vomir ensuite, mais plus tard, ou ne point faire vomir du tout. Souvent il ne falloit ni vomitif, ni saignée : n'y ayant aucune espèce de turgescence d'humeurs, les fondans seuls, un sel neutre doux et en petite quantité, de l'eau, du vinaigre, du miel guérirent un très-grand nombre de malades, en favorisant la circulation des humeurs et en rendant toutes les voies libres, tandis que la fièvre perdoit son intensité.

A la fin du mois précédent, et jusqu'au milieu de celui-ci, cette fièvre d'automne eut cela de particulier et qui la faisoit différer de celle d'été, qu'elle affecta des métastases non critiques, difficiles à se terminer, et plus dangereuses que la maladie elle-même. Par exemple, chez plusieurs, après un ou deux jours d'une fièvre très-modérée, la partie charnue du bras s'endurcit tout à coup et se tuméfia, sans changer de couleur, mais en devenant très-douloureuse, et en perdant toute faculté de se mouvoir. Chez quelques-uns, les muscles de la cuisse aux environs de l'aine devenoient roides comme du bois, et douloureux : les glandes de cet endroit se tuméfioient aussi. Chez d'autres c'étoient les glandes axillaires. Quelquefois la main et le bras se couvroient d'une rougeur érysipélateuse, qui bientôt étoit suivie de phlyctènes et d'une plaie gangréneuse : une matière ichoreuse rougeante se formoit des clapiers sous les chairs, et détruisoit le tissu cellulaire dans un grand espace.

Ces tumeurs des aines et des glandes subaxillaires ne formoient point la crise de la maladie : on ne parvenoit point à les résoudre ; mais elles mûrissoient toutes lentement, suppuroient de même, et leur cicatrice tardoit encore davantage à se faire.

Je guéris la suppuration aux carpes avec des anti-septiques, soit en topique, soit à l'intérieur. Pour cela, je donnois toutes les deux heures un gros de racine d'arnica en poudre, seule ou avec le camphre. J'atteste qu'avec cette racine uniquement

j'ai corrigé, modéré, arrêté entièrement des suppurations énormes accompagnées de fièvre lente.

Après la première moitié du mois, et vers sa fin, les fièvres composées se jetoient sur l'un des côtés de la poitrine. C'étoit une pleurésie inflammatoire bilieuse. La douleur occupoit une vaste étendue, depuis la clavicule jusqu'à la crête de l'os des iles. Les malades, pour la plupart, crachoient du sang, avoient beaucoup de chaleur; le pouls plein, élevé et qui frappoit le doigt comme une corde en vibration; la bouche muqueuse et amère; de la cardialgie. Ils s'étoient fait saigner avant d'entrer à l'hôpital; ce qui leur avoit été avantageux, ou du moins sans inconvénient. Après avoir bu pendant long-temps des tisanes rafraîchissantes et aiguisées légèrement avec un sel, ils prenoient un émético-cathartique, qui ne tardoit pas à les soulager.

Il falloit quelquefois faire précéder l'émétique par la saignée, ou l'y joindre, ou employer alternativement ces deux remèdes. La couenne du sang étoit, en général, épaisse, jaunâtre, verdâtre; ou elle nageoit dans un sérum jaune et vert.

Lorsque la maladie étoit sur son déclin, il étoit utile de relâcher un peu le ventre.

Lorsqu'elle étoit abattue, il restoit souvent au côté une douleur opiniâtre, mais légère, et qui ne se faisoit sentir que dans la toux. Un vésicatoire emportoit cette douleur; et par le moyen de l'opium on calmoit la toux, qui seule restoit de la maladie, et incommodoit particulièrement la nuit.

Il y eut aussi pendant ce mois des coliques bilieuses, en petit nombre, mais graves, difficiles à guérir, et d'une nature un peu inflammatoire. Les saignées réitérées et les anodins les calmèrent d'abord; et ensuite les purgatifs les guérirent entièrement.

Un grand nombre étoient attaqués d'une fièvre rhumatismale qui parcouroit tous les membres: et chez la plupart d'entre eux les articulations, ou la portion externe des muscles des cuisses, ou les lombes, furent extrêmement douloureux. Ces malades

éprouvèrent un soulagement marqué de l'usage des substances salines douces, qui relâchoient le ventre et provoquoient les urines. Mais lorsque, la fièvre cessant, la douleur persistoit, on la faisoit disparoître au moyen d'un vésicatoire, appliqué plusieurs fois et en plusieurs endroits.

Les femmes en couches furent, pendant cette période, exemptes de cette fièvre, qui attaqua, sans exception, toutes celles que nous eûmes dans notre hôpital l'été dernier, mais dont aucune ne fut affectée gravement.

Les fièvres quartes parurent au commencement de l'automne : mais ceux qui s'ennuyèrent de cette maladie n'eurent recours à nous que vers le milieu de ce mois ou sur la fin.

J'ai découvert par des recherches exactes, que tous ceux que je vis attaqués de cette fièvre pendant l'automne avoient eu, depuis quelques mois, une fièvre légère, qui finit par se développer en fièvre quarte : et autant que je sache, elle n'affecta tout à coup et comme par surprise aucun individu bien portant auparavant.

Je cherchois à lever les obstructions, en employant des substances salines et principalement le sel ammoniac, et ensuite quelquefois en faisant vomir. Après cela, je stimulois l'inertie de l'estomac par le moyen des amers, auxquels j'unissois les fleurs martiales d'ammoniaque. Enfin la maladie disparoissoit, ou spontanément, ou en lui opposant le quinquina.

CHAPITRE XV.

Novembre. Le temps fut très-doux pendant les quatre premiers jours de ce mois, et le soleil brilla sans être obscurci. Il survint ensuite des nuages épais, très-humides, et qui presque toujours déroboient la vue de cet astre. La température resta la même.

Le 3, il parut une aurore boréale.

Le 8, on eut un froid humide et des nuages. De là jusqu'au 17, le temps changea plusieurs fois de face, des pluies très-fines, du soleil, des brouillards, des nuages se succédant alternativement, et des coups de vent assez forts se faisant sentir fréquemment. Cependant le froid ne fut pas considérable.

Il fut plus vif le 17. Ensuite le temps se dérangea beaucoup; on eut jusqu'au 25 du froid, de la pluie, des vents violens, de la grêle, et point de soleil. Le 25 nous apporta les prémices de l'hiver, un peu de neige qui fondit aussitôt. Il fut suivi d'un temps clair, de gelée, et d'un froid sec. Au reste le froid fut pendant le mois moindre que ne le comporte la saison.

La plus forte chaleur du mois, qui eut lieu le premier, fut de treize degrés au-dessus de 0.

La moindre, qui eut lieu le 28, fut de un degré et demi au-dessous.

Ainsi la chaleur moyenne fut de quatre degrés trois quarts.

La plus grande hauteur du baromètre fut, le 5, de vingt-huit pouces trois lignes.

Son plus grand abaissement fut, le 9 et le 10, de vingt-sept pouces cinq lignes.

Ce mois produisit moins de maladies qu'aucun autre de toute l'année, la fièvre d'été ayant alors presque entièrement disparu; et même ces maladies étoient très-bénignes, sans aucun danger, et aucunement violentes.

Les fièvres des mois précédens sembloient ou avoir tout-à-fait disparu, ou s'être changées en simples diathèses frébriles, en catarrhes, cardialgies, rhumatismes légers de quelques jours, que les malades supportèrent facilement et sans s'aliter.

Voici ce que j'ai reconnu, soit sur le petit nombre des fièvres de ce mois, soit sur leur caractère bénin.

J'ai trouvé que la matière morbifique étoit la même que celle du mois précédent, c'est-à-dire la pituite, mais avec laquelle la bile ne se compliquoit que très-rarement et en petite quantité; elle produisoit des plurésies, des toux d'estomac, des tranchées, des douleurs dans les articulations, selon les

différentes parties du corps sur lesquelles elle agissoit. Ces fièvres pituiteuses différoient aussi d'intensité, et il falloit les traiter comme celles des mois précédens. En effet, des fondans au commencement, ensuite un ou plusieurs émético-cathartiques les détruisirent complètement, ou les affoiblirent beaucoup, ou les changèrent en intermittentes.

On vit, durant ce mois, des péripneumonies fausses ou pituiteuses, et des pleurésies de même caractère : mais elles furent en petit nombre, les fièvres de toute espèce ayant été en général très-rares.

La fièvre, qui accompagnoit ces maladies, étoit de la classe des intermittentes ; mais elle avoit peu d'intensité, et ses accès étoient peu sensibles et vagues. Les malades respiroient difficilement, sur-tout le soir et la nuit ; ils se tenoient sur leur séant, et il leur sembloit, par le bouillonnement et le sifflement qui avoient lieu, que les voies de la respiration eussent été rétrécies. Ils avoient des maux de tête, des envies de vomir avec des efforts pénibles et inutiles, ou qui ne produisoient qu'un peu de pituite : ils rejetoient ce qu'ils avoient pris. Ils ressentoient, sur-tout après avoir mangé et le soir, une ardeur dans toute la poitrine, ou une douleur pongitive dans cette partie, ou un mal de tête beaucoup plus violent ; ou une douleur dans tout l'épigastre plus forte quand ils toussoient. Les crachats étoient d'abord en petite quantité ; ils augmentoient ensuite, étoient filans, gélatineux, et teints quelquefois d'une couleur herbacée. Les malades n'éprouvoient point d'appétit, avoient à peine un peu de soif. Ils avoient souvent une toux sonore, et qui sembloit sortir d'une caverne. Les urines étoient très-jaunes, le pouls plein, et un peu plus fréquent que dans l'état naturel.

Cette maladie étoit celle des tailleurs, et des femmes, surtout des plus pauvres et de celles qui avoient beaucoup d'embonpoint.

Je n'eus pas besoin de la saignée, dont on ne pouvoit se passer dans cette espèce de péripneumonie appelée *fausse* par Sydenham, et qui peut-être étoit plus inflammatoire que

celle qui parut à Vienne, et dans ce mois, qui fut moins froid qu'il n'a coutume de l'être dans les autres années.

Je trouvai donc plus avantageux de purger, et encore plus expéditif de provoquer en même temps le vomissement et les déjections; et cela plusieurs fois. Mais il falloit faire précéder, interposer, et faire suivre les remèdes salins. Les malades vomissoient de la pituite, ou pure, ou quelquefois mêlée d'un peu de bile, en petite quantité ordinairement, mais avec un soulagement marqué.

J'ai eu une malade, dont je rapporterai l'histoire plus bas, qui en vomit une quantité si prodigieuse, qu'on ne croiroit pas aisément qu'elle pût être contenue dans l'estomac et dans la portion voisine du canal intestinal, mais plutôt qu'elle a été exprimée de tous les vaisseaux du corps, portée vers les organes situés dans l'abdomen, et de là évacuée par la bouche et par les déjections qui sont effectivement les voies les plus ordinaires de la matière morbifique en état de crudité.

Je ne saignai presque aucun malade, et encore très-peu, une fois seulement, et dans les cas de nécessité.

Le traitement des coliques fut le même, puisqu'elles étoient produites par cette même pituite, mais qui affectoit différemment la machine. Ordinairement les malades avoient la respiration difficile, de la toux; et ils ne différoient pas beaucoup de ceux qui étoient attaqués d'une fausse péripneumonie, si ce n'est que leur expectoration n'avoit rien de remarquable, et qu'ils avoient le ventre très-douloureux. La fièvre étoit peu sensible. Ils assuroient que ce n'étoit ni une oppression, ni une douleur de poitrine qui gênoit leur respiration et rendoit leur toux si fâcheuse; qu'ils ne souffroient absolument que du ventre, et que l'épigastre leur paroissoit chargé d'un poids si lourd, qu'ils ne pouvoient, sans ressentir de grandes douleurs dans la région abdominale, soulever le thorax, soit pour inspirer, soit pour tousser.

J'ai observé un grand nombre d'orthopnées provenir du vice seul de l'abdomen.

Je n'ai point rencontré ce mois-ci cette diarrhée des fébri-

citans que j'avois vue fréquemment les mois précédens, qui, éludant tous les moyens connus, étoit si opiniâtre et épuisoit les forces des malades, sur-tout lorsque la maladie avoit été abandonnée à elle-même, ou négligée, ou mal traitée. En général, tous les malades eurent le ventre resserré.

Nous avons eu très-peu de ces métastases non critiques, purulentes, ichoreuses, sur les membres et sur les glandes, telles que celles qui furent si fréquentes sur la fin de l'été et au commencement de l'automne.

Quelques ictères, que précéda une légère fièvre d'un caractère bilieux, cédèrent promptement à l'usage de l'extrait de mars dans le suc de pommes avec le sel ammoniac, ou des fleurs martiales et d'une tisane d'absynthe et de chardon béni; mais je commençai le traitement par des potions salines et le vomitif.

La toux accompagnoit ou suivoit la plupart des fièvres de ce mois. Elle importunoit les malades le soir sur-tout et pendant la nuit, étoit d'abord sèche, et ensuite faisoit rendre en petite quantité une matière visqueuse, filante, et assez semblable à du frai de grenouilles. Ordinairement la poitrine ne souffroit point, à moins que la première maladie n'eût été une pleurésie ou une péripneumonie fausse, ou que cette toux n'eût déjà fatigué le poumon pendant long-temps. Mais pendant la toux, et un peu avant, le cardia, l'épigastre, même le milieu de l'abdomen, ou les deux hypocondres étoient douloureux, comme si on les eût serrés avec une corde ou piqués avec quelque chose de pointu.

Quelques malades n'avoient que cette toux seule, et ne se plaignoient que d'elle.

Je m'assurai, d'après les signes ordinaires de l'état saburral du système gastrique, et par le son particulier de la toux, qui sembloit sortir comme d'une caverne profonde, que sa cause résidoit dans l'abdomen, soit qu'elle ne fût que le symptôme d'un autre mal, soit qu'elle eût elle-même formé la maladie principale.

Un paysan affecté de cette toux, à qui je demandois s'il

ressentoit de la douleur à la poitrine, me répondit que non, et ajouta qu'il *ne toussoit point de la poitrine, mais de l'estomac, qui étoit seul malade.*

C'est l'estomac que je soignois chez ces malades, en fondant la saburre qui y étoit contenue, et en l'évacuant ensuite par haut et par bas.

Chez la plupart ce traitement suffit, et en peu de temps; mais chez quelques-uns la toux continua, quoique plus modérée : on la réprima promptement avec des stomachiques et des fortifians.

J'ai remarqué que ces toux stomachiques ou abdominales étoient tous les ans très-fréquentes, que souvent on les confondoit avec les toux de poitrine, et qu'en employant les remèdes pectoraux, émolliens, tièdes, huileux, qui au reste sont ordinairement si utiles dans la toux qui provient de l'état inflammatoire du poumon, on les aggravoit, on augmentoit le mal de l'estomac, on affoiblissoit par les secousses multipliées de la toux les poumons eux-mêmes, qui contractoient alors des vices multipliés qui leur étoient propres, savoir, l'amas de sucs mal élaborés, le bâillement des vaisseaux affoiblis, une expectoration de crachats pituiteux, puriformes, sanguinolens, purulens, consumant le malade.

J'ai ouvert des cadavres de personnes mortes de cette espèce de consomption. Elles avoient eu une toux stomachique fort simple d'abord, mais qui, ayant été méconnue ou négligée, traitée par des saignées, avoit perdu les poumons, et par une suite nécessaire, le reste du corps. On trouvoit les poumons en partie remplis de points durs, en partie rongés, flétris, consumés.

J'ai guéri, sans grande peine et en peu de temps, les toux récentes et qui n'avoient pas encore duré plusieurs semaines. Mais s'il y avoit plusieurs mois qu'elles duroient, je faisois attention à deux choses et à deux époques de la maladie : 1° si cette toux, dont la cause résidoit dans l'estomac, n'étoit encore que sympathique, les poumons n'étant point lésés, ou l'étant si peu que, l'estomac rétabli, ils pussent se rétablir

eux-mêmes aussi ? 2° si les poumons, ayant été secoués fortement et depuis long-temps, étoient viciés à un tel point que, la cause de la toux de l'estomac détruite, et cet organe rétabli, ils conservassent dans leur propre substance des causes multipliées d'une toux idiopathique, comme des tubercules, des dilatations de vaisseaux, des abcès remplis de sanie, de pus, des ulcères ?

J'ai plus vu de phthisies par cette cause que par toute autre, chez des tailleurs et des cordonniers, et chez ceux-ci principalement ; elles n'étoient presque jamais susceptibles de guérison, et que rarement d'être palliées.

L'automne m'a paru funeste aux phthisiques, et sur-tout aux phthisiques de ce genre.

Je faisois grand cas du lichen d'Islande et du polygala amer, lorsque la première époque de la maladie n'étoit pas encore passée, ou ne l'étoit que depuis peu seulement; mais je n'en faisois usage qu'après avoir nettoyé l'estomac de tout foyer d'humeurs dépravées.

Outre la péripneumonie et la pleurésie fausses, les coliques et les toux que je viens de décrire, il y eut encore une autre maladie, qui est plus fréquente qu'on ne le croit communément, et qui est singulière à quelques égards : c'est l'ophthalmie qui provient d'une affection pituiteuse ou bilieuse de l'estomac. Elle tourmente souvent les malades pendant plusieurs semaines, et même plusieurs mois. L'œil est très-rouge, larmoyant et douloureux, comme si on y eût jeté de la poussière ou du sable ; il ne peut souffrir la lumière dans le jour ; vers le soir, ainsi que pendant la nuit, la douleur augmente, tandis que pendant le jour elle disparoît tout-à-fait, ou diminue, ou n'a lieu que par intervalles. La rougeur est continuelle : la tempe voisine de l'œil malade est aussi douloureuse, et quelquefois la douleur s'étend encore plus loin. La cornée transparente s'obscurcit, et il s'y forme quelquefois des vésicules blanchâtres.

Les malades ne se plaignent pas d'eux-mêmes, pour l'ordinaire, d'autres symptômes ; mais on s'assurera par des recher-

ches exactes que l'estomac et l'appétit sont alors languissans; que la bouche est amère, ou chargée d'un limon extraordinaire; qu'il y a un poids sur l'épigastre, et par intervalles des mouvemens d'une fièvre peu caractérisée, consistant dans des frissons entremêlés de légères sueurs et d'une chaleur très-médiocre et instantanée, sur-tout vers le soir et dans la nuit. Les nuits sont agitées; la sueur sent mauvais; il y a des rêves.

J'ai une fois regardé comme vénérienne une ophthalmie de ce genre, parce que, indépendamment des exacerbations nocturnes, plusieurs raisons plausibles me la faisoient soupçonner d'être telle. J'ennuyai beaucoup une femme de mes malades et moi avec elle, par un traitement compliqué et fort long, jusqu'à ce qu'enfin je reconnus que la cause du mal résidoit dans l'estomac.

Je choisis quelques exemples sur un grand nombre, pour faire connoître les principales maladies de ce mois.

PREMIER MALADE.

Une femme, âgée de trente-huit ans, veuve depuis six mois, et chargée de trois enfans en bas âge qui étoient souvent malades, s'étant trop abandonnée, le premier novembre, à sa douleur et à ses larmes, éprouva des frissons et de la chaleur pendant plusieurs heures.

Le lendemain, elle prit une once et demie de sel cathartique amer, qui la purgea beaucoup, mais ne la soulagea point. Elle eut de la fièvre, et resta au lit.

Le 7, on nous l'apporta. Elle étoit très-foible, n'avoit qu'une fièvre légère et très-peu marquée, et étoit sourde à un tel point, qu'elle n'entendoit que quand on lui crioit très-fort. Il y avoit stupeur, confusion des sens : la mémoire vacilloit. J'appris par un de ses voisins ce qui s'étoit passé avant son entrée. La langue étoit lisse, un peu sèche. Je lui donnai une mixture fondante avec un sel neutre, et pour boisson de l'eau simple avec du miel et du vinaigre.

Le 8, la langue étoit fendue, très-rouge, sèche.

Le 9, on administra un émético-cathartique. La malade vomit une petite quantité de pituite amère, et eut quelques déjections. L'ouïe revint aussitôt après le vomissement, l'esprit fut plus présent et la langue s'humecta.

Le 10, on donna la mixture saline avec une petite dose de racine d'arnica en poudre, et beaucoup d'eau sucrée, acidulée avec un peu d'esprit de vitriol.

Le 11, les mêmes remèdes furent continués. L'ouïe redevint difficile, la langue sèche; la malade étoit d'une humeur fâcheuse.

Le 12, un émétique procura des vomissemens de pituite et des déjections. La faculté d'entendre, la vivacité de l'esprit revinrent, et la langue redevint humide comme dans l'état naturel.

Le 13, la faculté d'entendre et la présence d'esprit se soutenoient. La fièvre étoit peu sensible et légère en apparence, à en juger par le pouls et la chaleur du corps. Il y avoit des bourdonnemens d'oreilles, de la toux pendant la nuit : la tête étoit pesante. On avoit continué, après le dernier vomitif, la même mixture qu'auparavant.

Le 14, la malade étoit sans fièvre.

Le 16, on commença l'usage des amers stomachiques. La pesanteur de tête diminuoit; la toux s'apaisoit.

Il y en avoit à peine le 19. La malade se leva et se promena.

Au commencement de décembre, elle retourna bien portante dans sa famille.

J'ai bien reconnu ici et dans d'autres cas l'influence du chagrin sur le corps humain, et le pouvoir qu'il a de produire une fièvre de mauvais caractère.

La malade, bien loin d'être soulagée par le purgatif, n'en fut que plus mal. J'ai vu bien des fois la fièvre, irritée par un purgatif même léger, disparoître presque tout à coup par l'effet d'un émético-cathartique.

Il ne paroissoit point de signes de saburre en état de turgescence, si on ne regarde comme tels que les envies de vomir,

la cardialgie, les rapports nauséabondes, le goût dépravé et la bouche mauvaise. Cependant le vomitif procura un prompt secours : la langue s'humecta ; l'ouïe et la tête se rétablirent, ainsi que la mémoire, en sorte qu'après l'effet de ce remède la malade nous fit elle-même exactement l'histoire de sa maladie.

Assurément, celui qui aura bien reconnu l'efficacité des vomitifs dans un grand nombre de maladies soit aiguës, soit chroniques, en admirera souvent les effets prodigieux, que je suis fâché de voir ignorés de tant de médecins.

SECOND MALADE.

Une veuve, âgée de cinquante ans, blanchisseuse, se plaignoit depuis environ six mois de fréquentes chaleurs qui lui survenoient tout à coup. Du reste elle se portoit bien.

Le 10 novembre, elle eut par intervalles des frissons et des chaleurs. La tête étoit prise; la nuit fut agitée, sans sommeil : il y eut de l'altération, du dégoût.

Le 11, les frissons et les chaleurs se succédèrent alternativement, avec force et fréquence. La malade s'alita. Le reste se passa comme la veille.

Le 12, tout empira.

Le 13, la bouche étoit amère, la fièvre intense : une douleur pongitive au côté droit du thorax et au bas du sternum sembloit traverser la poitrine et s'étendre jusqu'entre les deux épaules: il y avoit de temps en temps de légères convulsions de tous les membres, et une douleur qui se faisoit sentir aux extrémités inférieures. La malade éprouvoit de la courbature, un violent mal de tête, un larmoiement, du dégoût pour les alimens, de la soif. L'épigastre étoit très-douloureux au toucher; la toux considérable; les crachats peu abondans, filans, muqueux, teints quelquefois d'une couleur herbacée, jaunes, sanguinolens; la langue d'un blanc jaunâtre. Jusqu'à cette époque on n'avoit point fait de remèdes.

Le 14, elle entra à l'hôpital. Les accidens étoient les mêmes

que la veille. On lui donna pour boisson de l'eau avec du miel, du vinaigre, et un sel neutre en petite quantité.

Le 15, il n'y avoit point de changement. Un vomitif, administré l'après-midi, fit rendre des matières bilieuses et pituiteuses, et procura des déjections. La malade dormit tranquillement.

Le 16, le pouls et la chaleur étoient dans l'état naturel ; la poitrine parfaitement bien. Le mal de tête n'étoit pas diminué. Le soir, les frissons, les chaleurs, la toux, et les crachats filans et muqueux reparurent : la douleur de poitrine revint aussi pendant la nuit. Le 17, on donna un vomitif, qui fit rendre des matières pituiteuses. Tous les accidens se calmèrent, à l'exception de la douleur du côté, sur lequel on appliqua le soir un vésicatoire.

Le 18, la fièvre étoit légère, la douleur de côté avoit disparu, ainsi que la toux.

Le 19, il n'y avoit plus de fièvre; la malade toussa pendant la nuit; ses crachats étoient blanchâtres et filans. On lui fit prendre toutes les quatre heures la sixième partie d'une mixture composée de cinq onces d'eau de sureau, deux onces d'oxymel scillitique, et deux grains de tartre émétique.

Le 20 et le 21, les déjections furent fréquentes, et la toux rare.

Le 22, la toux ne parut plus. On employa le lichen d'Islande.

Le 23, la malade se leva, et après avoir fait quelque temps usage du lichen, et ensuite de stomachiques et d'amers, elle retourna chez elle, bien portante, vers le commencement de décembre.

TROISIÈME MALADE.

Un jeune homme, âgé de vingt-quatre ans, garçon chapelier, entra à l'hôpital le 12 novembre. Voici l'historique de sa maladie :

Trois semaines auparavant, son ventre étoit devenu plus libre qu'à l'ordinaire, avec de légères tranchées par intervalles.

Du reste, il n'éprouvoit point de chaleur, et avoit de l'appétit. Il arrêta son dévoiement en prenant de la noix muscade en poudre.

Trois jours étoient à peine passés, que sa tête devint douloureuse, très-pesante, et se couvrit de boutons suppurans; qu'il éprouva plus de chaleur, et que son appétit diminua. Il sécha les boutons de la tête avec une certaine poudre; les autres accidens ne diminuèrent point.

Huit jours avant son entrée, travaillant à son état auprès d'une eau qui bouilloit, il ressentit tout à coup à l'œil gauche une douleur extraordinaire et forte, qui gagna peu à peu le même côté de la tête, s'adoucissant le jour, augmentant la nuit, et empêchant tout sommeil. La chaleur augmenta, particulièrement au sinciput. Il avoit la bouche amère, beaucoup d'altération, n'éprouvoit point de frisson. Le blanc de l'œil étoit rouge comme par l'effet d'une ecchymose, et échauffé. Le pouls étoit naturel; la langue sale et un peu sèche; l'estomac ou l'abdomen n'étoit point douloureux; le visage étoit d'un rouge jaune; l'œil ne pouvoit supporter la lumière et larmoyoit considérablement; la cornée transparente commençoit à s'obscurcir.

Il buvoit de l'eau simple avec du miel, du vinaigre et du sel polycreste; et il n'appliqua aucun remède en particulier sur son œil.

Le 14, il prit un émético-cathartique: il rendit par le vomissement beaucoup de pituite avec un peu de bile, et eut des déjections, ce qui le soulagea promptement et d'une manière très-marquée. L'ardeur avoit disparu; la rougeur étoit fort diminuée; il pouvoit supporter la lumière; il n'éprouvoit plus de chaleurs: il dormit toute la nuit.

Le 15, il but de la piquette et de l'eau miellée avec addition de sel polycreste. Il n'y avoit plus de rougeur; un nuage léger obscurcissoit encore la cornée: le reste étoit en bon état.

Depuis cette époque, je m'occupai à fortifier son estomac. Il se trouvoit bien. Au bout de quelques jours, son œil fut parfaitement sain.

QUATRIÈME MALADE.

Une fille, âgée de vingt-deux ans, avoit, depuis un an, l'œil droit douloureux et rouge, avec opacité de la cornée : elle étoit mal réglée. Du reste elle se portoit assez bien. La douleur augmentant le soir, quoique la rougeur ne fût pas considérable, et la cornée étant presque entièrement opaque, je lui prescrivis, et d'autres médecins aussi, différens remèdes. Aucun ne réussissant, on finit par soupçonner une maladie vénérienne cachée, et on employa les mercuriaux. Rien ne fit effet ; et la malade guérit, moins par les secours de l'art que par la force de la nature, qui surmonta en même temps et le mal et le traitement erroné qu'on lui fit subir.

Le 26 novembre, elle vint de nouveau à l'hôpital pour une affection semblable de l'autre œil. Elle prit ce parti par nécessité et par l'ordre de sa maîtresse plutôt que par l'espérance que je lui rendrois la santé ; car elle n'avoit point oublié le traitement, long et pire que la maladie, de l'année précédente.

Elle me raconta que quatre semaines auparavant elle avoit été saisie subitement, sur le soir, d'une douleur, d'abord au-dessus de l'orbite, et obtuse, ensuite aiguë occupant toute la tête. Bientôt il y eut à l'œil même de la rougeur et de la chaleur ; et il en découloit une sérosité abondante, âcre et brûlante. Peu de jours après, la cornée s'obscurcit, et il vint dans son centre une petite bulle qui, crevant spontanément, produisit un petit trou.

Depuis ce temps, la douleur de l'œil et de la tempe du même côté reparoissoit tous les jours le soir, augmentoit pendant la nuit, et devenoit extrêmement aiguë : au point du jour, elle se relâchoit un peu de sa violence, et vers les neuf heures du matin elle se réduisoit à un sentiment obtus de douleur. Alors la tête restoit pesante, mais sans douleur, jusqu'à l'heure accoutumée du soir.

Quoique pendant le jour l'œil fût tout-à-fait exempt de dou-

leur, de même que la partie de la tête qui l'avoisine, cependant sa rougeur et son larmoiement âcre ne discontinuèrent point.

Cette incommodité continua pendant trois semaines environ à revenir chaque jour aux mêmes heures fixes, sans empêcher la malade d'aller et venir, sans lui ôter son appétit, et sans qu'elle se plaignît d'aucun autre mal. Alors survinrent tout à coup du dégoût pour les alimens, une bouche amère, et de l'altération.

L'exacerbation de l'ophthalmie n'étoit précédée d'aucun frisson, ni suivie d'aucune sueur : mais elle étoit accompagnée ordinairement d'une chaleur plus que naturelle.

Elle passa ainsi chez elle quatre semaines, faisant usage de différens remèdes, de collyres de toute espèce, de purgatifs continuels; en sorte que pendant tout ce temps elle avoit le jour et la nuit des selles fréquentes : elle s'étoit fait saigner trois fois.

L'opacité de la cornée étoit si forte, lorsqu'elle entra à l'hôpital, qu'elle ne distinguoit pas les objets, quoiqu'ils fussent d'un grand volume et éclairés par un beau soleil.

Elle but pendant deux jours beaucoup de piquette et d'eau miellée, avec autant d'arcanum duplicatum qu'il en falloit pour rendre le ventre libre sans qu'il y eût de dévoiement.

Le troisième jour, elle prit un fort vomitif, consistant en deux scrupules d'ipécacuanha et un grain de tartre stibié. Elle vomit des matières pituiteuses et bilieuses : ce qui la soulagea singulièrement. Il resta à peine quelque rougeur après l'opération de ce remède, et la douleur ne reparut plus du tout. Les nuits furent tranquilles, et la malade dormit.

Trois jours étoient à peine écoulés, que la rougeur de l'œil disparut entièrement, et que la cornée commença à redevenir transparente.

Les forces, que le défaut de sommeil, les saignées, les purgations avoient abattues avant l'entrée de la malade dans l'hôpital, se rétablirent bientôt par l'usage du remède suivant :

℔ Fleurs de sel ammoniac martiales, quinquina en poudre,

électuaire diatessaron, de chaque deux scrupules : faites un bol. On en donnoit un pareil toutes les quatre heures: ce qui faisoit six dans un jour.

La transparence de la cornée augmenta de jour en jour; si bien que le 10 décembre la malade distinguoit les plus petits objets.

Je n'ai appliqué aucun collyre sur l'œil malade.

Voilà donc un flux de ventre continuel et abondant, qui, bien loin d'équivaloir à un vomissement, parut ne faire qu'accroître et irriter la matière morbifique, qui fut emportée par un seul émético-cathartique.

Après le 15 décembre, cette jeune fille ayant trop tôt écouté son appétit, et le ventre étant devenu paresseux pendant quelques jours, il revint un peu de douleur derrière la tempe gauche, et la vue commença à s'affoiblir. Je lui lâchai le ventre aussitôt, et je lui prescrivis un régime plus sévère. Ensuite je la remis à l'usage des fortifians, en faisant en sorte cependant qu'elle eût chaque jour deux ou trois déjections : et enfin, je lui fis bassiner souvent son œil avec de l'eau fraîche, à laquelle on ajoutoit un peu d'extrait de saturne. Il en résulta que, sur la fin de décembre, elle n'éprouvoit plus de douleur, et qu'elle se servoit, quoiqu'avec un peu moins de facilité, de cet œil, qui avoit sa couleur naturelle, et qui présentoit seulement, quand on le regardoit un peu plus attentivement, un très-léger brouillard.

J'ai vu beaucoup d'ophthalmies de ce genre, sur-tout dans les saisons bilieuses ; elles provenoient d'un vice de l'estomac. Au commencement de ce mois, je renvoyai de l'hôpital une femme dont je vais transcrire ici l'histoire avant toutes les autres.

CINQUIÈME MALADE.

Cette femme étoit âgée de trente ans, et mère de cinq enfans, dont elle nourrissoit encore le plus jeune, qui n'avoit qu'un an. Elle entra à l'hôpital vers le milieu d'octobre, et

nous dit que depuis quatre semaines elle avoit une ophthalmie considérable ; qu'un certain soir les deux yeux avoient commencé tout à coup à lui être douloureux comme si on les eût piqués, et à devenir rouges ; que la nuit, la violence de la douleur l'avoit empêchée de dormir ; que le lendemain la douleur avoit cessé, mais que la rougeur avoit persisté au milieu d'une abondance continuelle de larmes âcres ; que le second soir, des douleurs cruelles des yeux avoient reparu, et l'avoient privée du sommeil ; que cette exacerbation et ce relâche avoient lieu tous les jours ; qu'elle avoit été sans appétit, dégoûtée, altérée, fatiguée de tout son corps ; qu'elle avoit eu la bouche pâteuse, sans goût ; des défaillances fréquentes pendant la nuit; l'hypocondre gauche dur, tendu, douloureux ; le ventre paresseux ; qu'elle s'étoit efforcée de marcher ayant la fièvre.

Un frisson précéda, dans les deux dernières semaines seulement, l'exacerbation de l'ophthalmie : le chaud venoit pendant la nuit, et la sueur au commencement du jour.

Pendant tout ce temps, elle se fit saigner une fois du bras et une fois du pied ; elle prit un purgatif de son propre mouvement ; mais elle n'éprouva qu'un soulagement léger et momentané. Enfin il survint de l'oppression de poitrine; le côté fut saisi d'une douleur considérable, qui s'étendoit jusqu'à l'omoplate, et de là dans tout le bras. Elle avoit mal à la tête.

Ce fut dans cet état qu'elle entra à l'hôpital.

Je commençai le traitement par beaucoup d'eau miellée, de l'oxycrat et de l'arcanum duplicatum. Ensuite je donnai un émético-cathartique. La malade eut des vomissemens et des déjections de matières pituiteuses et bilieuses très-abondantes, qui lui procurèrent un soulagement prompt et durable. Le dévoiement continua modérément pendant quelques jours.

Enfin je rendis de l'énergie à l'estomac, qui éprouvoit des nausées, par le moyen des amers et des stomachiques.

Je n'appliquois aucun topique sur les yeux.

Cette femme soutint l'effet des deux saignées mieux qu'on

ne le fait ordinairement dans les maladies qui ont une pareille cause ; peut-être parce qu'elle étoit d'une constitution robuste, et que la saison commençoit à être froide.

En effet, dans l'automne, et principalement lorsqu'il est déjà très-avancé et que l'hiver approche, les fièvres bilieuses exigent assez souvent une ou même deux saignées, avant qu'on puisse secouer l'estomac sans danger et avec avantage ; et celles pour lesquelles cette précaution n'est pas nécessaire la supportent cependant, pour l'ordinaire, sans danger pour les malades.

J'avois observé qu'il étoit plus prudent, si on se décidoit à saigner dans une fièvre bilieuse, de ne le faire que modérément, sauf à y revenir, si le malade s'en trouvoit bien. Il arrive en effet que, quoique d'abord on ait cru reconnoître un grand besoin de la saignée, on se repent ensuite de l'avoir faite trop forte.

C'est une opinion funeste que de croire qu'on a des moyens de réparer la perte du sang, quand on l'a versé avec trop de profusion.

SIXIÈME MALADE.

Un tonnelier, âgé de vingt ans, avoit gagné, un an auparavant, une gale, qu'il fit disparoître avec un onguent dont il se frotta les poignets. Alors, il commença à respirer difficilement, à tousser beaucoup, à être oppressé de la poitrine, et à éprouver par intervalles, une douleur pongitive à l'un et à l'autre côté. Ses crachats étoient en petite quantité, blancs, muqueux.

Sur la fin du mois précédent (28 octobre), la toux étant violente, la respiration devenoit plus difficile et étoit très-gênée par la douleur de tout le côté gauche. Il éprouva de la chaleur avec une grande altération et défaut d'appétit : mais le goût n'étoit point dépravé, les déjections étoient naturelles, et l'épigastre nullement douloureux. Il sua.

Le 29 d'octobre, qui étoit un mercredi, tout empira. Le malade ne s'alita point.

Le jeudi et le vendredi, il resta couché tout le jour : il sua.

Le samedi, se trouvant un peu soulagé, il se leva et sortit. Le soir, une douleur très-aiguë affecta le côté droit, avec difficulté dans la respiration, beaucoup de toux, de soif, de chaleur, de mal de tête.

Le dimanche, il ne put se lever. Les accidens n'avoient pas diminué.

Le lundi, jour de son entrée, sa respiration, très-gênée, ressembloit à celle d'un asthmatique. La langue étoit blanche, la fièvre considérable, et le reste comme le soir du samedi précédent. Il se couchoit aisément de tous les sens.

Le mardi, il prit un émético-cathartique, vomit des matières amères, pituiteuses, et eut trois déjections. L'oppression de poitrine devint beaucoup moindre, la douleur de côté nulle, la fièvre à peine sensible, la toux facile. Il dormit.

Les deux jours suivans, il fit usage des mêmes remèdes qu'avant le vomitif, c'est-à-dire des salins et des fondans. Il y avoit à peine de la fièvre, et une très-légère oppression de poitrine.

Le vendredi, il prit un second vomitif, rendit un peu de pituite, et eut trois déjections. L'oppression disparut tout-à-fait, et tout alla bien, à l'exception de la langue, qui pour l'ordinaire tarde plus que le reste à revenir dans l'état naturel, et seulement lorsqu'on a surmonté l'inertie de l'estomac et rétabli ses forces digestives.

Ce malade fut parfaitement bien portant au bout de quelques jours d'usage des stomachiques.

Il est certain que la langue indique fidèlement les affections de l'arrière-bouche et des narines, des poumons et de la trachée-artère, et du système gastrique. J'ai vu cependant quelquefois la langue n'être point altérée, quoique l'estomac fût surchargé de saburre ; et lorsqu'on avoit chassé cette humeur par les vomitifs, elle commençoit à blanchir ou à se couvrir d'un limon jaune et vert, et à devenir villeuse.

De ce que la langue seule n'étoit pas encore dans son état naturel, je ne concluois pas qu'il falloit continuer l'usage des

évacuans. En effet, elle y revient lorsque l'estomac a recouvré sa vigueur.

SEPTIÈME MALADE.

Une jeune fille de dix-sept ans n'avoit encore eu ses règles que trois fois, et six mois s'étoient écoulés depuis la dernière. Depuis à peu près le même temps, elle toussoit fréquemment, sur-tout la nuit, et expectoroit beaucoup de crachats jaunes. Elle avoit de l'oppression de poitrine, des nausées, et par intervalles elle vomissoit un peu de pituite. Sa respiration étoit laborieuse; et quelquefois elle se plaignoit de légères tranchées. Enfin, le 22 novembre, elle se sentit un poids sur toute la région épigastrique et du mal de tête: la toux étoit plus fréquente et la respiration plus difficile. Cependant rien ne l'incommodoit tant, disoit-elle, que ce catarrhe continuel qui troubloit sans relâche le repos de sa nuit.

Elle entra à l'hôpital le 25. Des remèdes fondans et salins, suivis d'un émético-cathartique, soulagèrent la poitrine et l'estomac.

Ensuite je lui donnai de petites doses de tartre stibié, de manière à ne pas produire le vomissement. Enfin je la rétablis parfaitement et en peu de temps avec des fortifians.

HUITIÈME MALADE.

Une veuve, âgée de cinquante-six ans, grosse, grasse, qui depuis long-temps jouissoit de la meilleure santé, commença dans les premiers jours de mai à perdre l'appétit. Elle eut des envies de vomir; ensuite elle vomit après ses repas ce qu'elle venoit de prendre, avec de la pituite, qui d'abord étoit en petite quantité, ensuite devint plus abondante, tenace, et s'étendoit en longs filamens. Elle avoit de l'altération, la bouche amère; éprouvoit aux moindres mouvemens une grande difficulté dans la respiration, qui, pendant la nuit, se faisoit avec sifflement et avec bruit, comme chez les

asthmatiques, en sorte qu'elle passoit les nuits sans dormir, assise droit sur son séant. Le ventre étoit très-paresseux, et elle rendoit, rarement et avec douleurs, des matières dures et très-sèches.

Ayant provoqué et obtenu des déjections par le moyen des lavemens, la malade reprit de la gaîté, et sa respiration devint plus facile.

Après avoir suivi, sans aucun bénéfice, les conseils de je ne sais quel médecin, elle se confia uniquement aux efforts salutaires de la nature.

Aux approches de l'été et d'une température plus chaude, elle se trouva mieux. Les vomissemens devinrent plus rares et moins considérables. Enfin elle ne vomissoit plus, mais elle ne respiroit pas librement.

L'automne vit recommencer ses anciens maux, et après sept semaines environ de souffrances, elle entra à l'hôpital le 3 novembre. Elle avoit mal à la tête, la bouche amère, du dégoût pour les alimens, des envies de vomir, et de temps en temps des vomissemens d'une pituite pure, qui la prenoient quelquefois le matin, et le plus ordinairement un certain temps après avoir mangé. La respiration étoit bouillonnante, semblable à celle des asthmatiques, et la toux souvent presque suffocante. Aucune douleur à la poitrine; à peine quelques crachats; l'abdomen un peu tuméfié, et un peu douloureux au toucher; l'altération considérable; la chaleur modérée; la langue chargée; le ventre difficile; le pouls fort, plein, et dur.

Après avoir fait précéder les fondans salins, on donna, le 5 novembre, un vomitif compose de deux scrupules d'ipécacuanha et un grain de tartre stibié, qui fit rendre une si énorme quantité de pituite filante, que personne n'auroit soupçonné aisément que l'estomac seul et les premiers intestins pouvoient en contenir autant. Il y eut trois déjections. Tous les accidens diminuèrent alors sensiblement: la malade respira plus librement: elle dormit.

Le 6, la respiration s'embarrassa de nouveau. La malade eut

encore des nausées, et vomit spontanément un peu de pituite. Du reste elle fut bien. Elle prit des fondans salins.

Le 7 on donna un vomitif. La quantité des matières rejetées fut la même; les déjections furent fréquentes, copieuses, et soulagèrent beaucoup la malade.

Le 8 et le 9, la liberté du ventre s'étant soutenue, la malade se trouva fort bien.

Le 14, elle eut de nouvelles envies de vomir : mais elle respiroit bien, et la chaleur et le pouls étoient dans l'état naturel. Je lui donnai le soir un peu d'opium, pour calmer l'irritation de l'estomac. Mais le lendemain je la trouvai ayant plus de fièvre qu'elle n'en avoit jamais eu; la tête étoit embarrassée, la langue sèche et retirée, la respiration laborieuse. Ayant fait usage pendant quelques jours d'une décoction de chiendent et de dent-de-lion, avec de l'oxymel et un sel neutre, et ensuite de légers amers, elle fut soulagée de manière qu'elle ne se plaignoit d'aucune incommodité. Le jour suivant je lui donnai une tisane moins chargée.

Le 17, elle recommença à respirer plus difficilement. Elle vomit une fois spontanément un peu de pituite : ce qui soulagea sa poitrine. On reprit l'usage de la tisane incisive.

Deux jours après, comme elle avoit des nausées, je prescrivis l'ipécacuanha sans tartre stibié. Depuis cette époque, les doux fortifians (car ceux qui avoient trop d'activité l'incommodoient), un régime convenable et la précaution de tenir le ventre libre raffermirent sa santé; et je n'eus plus à craindre pour elle de rechute, l'ayant gardée long-temps exprès dans l'hôpital pour m'en assurer.

Quoique cette malade ait eu besoin de plusieurs vomitifs, et qu'il m'ait paru dans beaucoup d'autres cas très-nécessaire de les répéter ainsi, cependant je me donnois bien garde d'insister sur cette espèce d'évacuant, toutes les fois que la langue étoit chargée, ou la bouche pâteuse, ou l'estomac douloureux, si la malade avoit déjà fait usage de plusieurs vomitifs ou émético-cathartiques. En effet, si dans le commencement de la maladie ou dans son progrès on a répété les évacuations, il sera facile

d'attribuer l'état de la bouche, l'anorexie et le dégoût de l'estomac, à la subversion du mouvement des humeurs, à la trop grande affluence des sucs gastriques, et à la foiblesse de l'estomac, accidens que l'on corrigera par l'usage des toniques. C'est ce qui m'a réussi un grand nombre de fois.

Assez souvent j'ai suspendu avec fruit les fortifians, pour donner un vomitif doux, principalement lorsque le malade avoit commis des erreurs de régime, ou si le caractère de la maladie étoit tel que de temps en temps la matière morbifique se portât des autres parties du corps sur l'estomac et sur les intestins.

J'ai souvent observé de ces crises partielles sur la fin des maladies, ou même pendant la convalescence. C'étoit ou des sueurs qui soulageoient les malades, ou une diarrhée qui survenoit spontanément dans la convalescence et qui étoit avantageuse, ou un vomissement spontané également utile.

Mais, si tout à coup un convalescent souffroit de l'estomac ou du ventre, sans qu'on pût en trouver la cause dans des erreurs de régime, la maladie ayant été du genre des gastriques ou telle qu'elle se fût dissipée soit d'elle-même, soit par des évacuations gastriques artificielles, je soupçonnois aussitôt qu'un reste de la matière morbifique avoit été déposé, par l'effet de cette crise, dans les premières voies; et si la nature négligeoit de l'expulser elle-même, je l'en débarrassois ou par le vomissement, ou par les déjections, ou par l'un et l'autre à-la-fois.

Je n'ai point tiré d'une simple spéculation cette manière de me conduire et ces règles de traitement, mais d'une expérience multipliée, journalière et certaine.

Mais je pense qu'il est très-difficile de donner une description exacte de ces choses qui ne peuvent s'apprendre que par des observations sans nombre, recueillies en différens temps et sur différens malades, et que l'usage presque seul fera connoître aux autres comme à moi.

J'ai remarqué très-souvent que le traitement confirmatif n'étoit jamais impunément négligé ou interrompu trop tôt,

sur-tout dans ces maladies qu'une véritable inertie de la fibre ou produit ou accompagne, je veux parler des maladies gastriques, bilieuses, pituiteuses, putrides, malignes.

J'eus pendant ce mois un grand nombre de phthisies, de douleurs opiniâtres des articulations, de maladies cutanées rebelles, de pâles couleurs, de fleurs blanches, d'œdèmes froids, de flux de ventre qui se prolongeoient, et toute cette cohorte de maladies froides qui sont au-dessus de toutes les ressources de l'art. Elles devoient souvent leur naissance à un traitement incomplet de la fièvre d'été, mais plus ordinairement encore à l'omission du *traitement confirmatif*.

Je pense qu'on ne doit pas facilement cesser de soigner les femmes convalescentes, à moins que leurs règles ne soient revenues comme avant la maladie.

NEUVIÈME MALADE.

Un jeune homme de dix-huit ans, ravaudeur, qui avoit toujours joui d'une bonne santé, eut par intervalles, au commencement d'octobre, des frissons et des mouvemens de chaleur suivis de sueurs abondantes. Il n'avoit point d'appétit, et se plaignoit d'une tension douloureuse vers la nuque. Sa tête étoit penchée en avant, de manière que le menton touchoit au haut du sternum, et qu'il ne pouvoit la porter ailleurs. Il resta couché les quatre premiers jours, ayant une fièvre continuelle, mais supportable.

Au bout de huit jours, la fièvre paroissant calmée, et l'appétit revenant, il survint à la nuque une tumeur douloureuse, large, ayant la couleur naturelle. La tête restoit toujours penchée et immobile. Une douleur peu considérable, et comme rhumatismale, occupoit aussi le bras gauche. Ce malade ne fit autre chose que des frictions aromatiques sur les parties douloureuses, et il n'en retira aucun avantage.

Il entra à l'hôpital, le 11 novembre, ayant, comme je l'ai dit, le menton déprimé sur le sternum, et la tête pesante et embarrassée. La tumeur s'élevoit de la grosseur du poing

sur les vertèbres du cou. La poitrine et le bas-ventre étoient libres; la langue chargée; il n'y avoit point de fièvre; le bras gauche étoit toujours douloureux. Le malade prit des fondans salins.

Le 12, il prit un émético-cathartique, qui lui fit vomir quelques matières pituiteuses et bilieuses, et procura plusieurs déjections. Il sua la nuit, et eut du sommeil.

Le 13, la tête étoit moins pesante, moins déprimée : le rhumatisme du bras avoit disparu. On continua les fondans salins.

Le 14, un émético-cathartique fit rendre des matières pituiteuses moins amères, et procura des selles. Le tête se trouva dégagée, et la faculté de la redresser plus grande.

La liberté du ventre entretenue et des frictions dissipèrent bientôt les restes de la tumeur. La tête se releva, et put se mouvoir comme auparavant.

CHAPITRE XVI.

Décembre. Les deux premiers jours de ce mois furent humides : les hauteurs étoient couvertes d'un peu de neige, mais il n'y en avoit point dans la plaine; le ciel étoit nébuleux et la température très-douce, le vent du midi dominant.

Le 3, il y eut une aurore boréale; depuis, le temps fut serein, sec, avec de la gelée.

Le 6, il tomba un peu de neige sur les endroits élevés : mais dans les fonds elle étoit mêlée avec la pluie.

Le 7, il gela de nouveau : le temps fut sec et froid.

Le 13, où l'eau étoit prise à sa surface, les neiges commencèrent à fondre, et il y eut une pluie douche et chaude.

Mais bientôt un froid léger reprit, le vent de nord soufflant par intervalles, jusqu'à ce que, le 17, le vent du midi adoucit

le temps de nouveau, et les pluies balayèrent la neige des côteaux voisins.

Le 18, la neige fut très-abondante, et les vents ne se firent point entendre. Depuis cette époque la neige resta, et le temps fut doux.

Il dura ainsi jusqu'au 26. Les jours suivans, il tomba de la neige dans certains endroits, et de temps en temps : mais il y eut à peine du froid et point de glace.

Ainsi le temps fut presque toujours doux et humide.

Le moindre froid fut de six degrés et demi au-dessus de o, le premier du mois.

Le plus grand froid fut de cinq degrés au-dessous de o, le 25.

Ainsi la chaleur moyenne, pour tout le mois, fut d'un tiers de degré au-dessus de o.

La plus grande hauteur du baromètre fut de vingt-huit pouces six lignes, le 11 et le 12.

Son plus grand abaissement fut de vingt-sept pouces trois lignes, le 5.

Ce mois produisit très-peu de maladies : mais il en reçut beaucoup qui lui furent transmises par l'été et l'automne précédens, maladies lentes et pernicieuses.

Je reçus un grand nombre de malades qui avoient eu d'une manière fort grave la fièvre d'été, et qui ressembloient à des soldats qui se retirent blessés du champ de bataille pour se faire panser.

Quoique cette partie de l'année ait été remarquable par sa grande salubrité, cependant elle a été funeste aux phthisiques, et à eux presqu'uniquement. La phthisie causa la plus grande partie des morts dans cet hôpital.

J'ai recueilli avec toute l'exactitude dont j'étois capable les histoires de phthisiques, afin de reconnoître l'espèce et la cause de leur maladie, et de comparer ce que je savois avec ce que les ouvertures de cadavres m'apprendroient.

La fièvre bilieuse (1) donna naissance à cette phthisie, parce qu'elle eut lieu dans un temps où la bile est très-abondante, et qu'une partie de cette humeur bilieuse se fixa sur les poumons, d'où on ne put pas la déloger. Cette métastase occasionna des toux continuelles, très-importunes, très-nuisibles à un viscère mollasse, et qui faisoient quelquefois cracher le sang. L'abord non interrompu de mauvais sucs vers un organe sans cesse ébranlé, l'engorgement de cet organe, la solution de continuité, l'ulcération en précipitèrent la ruine : celle de l'individu s'ensuivit.

Chez quelques malades, la matière morbifique de la fièvre bilieuse ne se porta point sur les poumons, qui furent affectés par sympathie seulement, l'estomac étant le siége de la cause du mal.

Cette toux de l'estomac qui accompagne la fièvre bilieuse, lorsqu'on la néglige ou qu'on la traite mal (par des saignées, des émolliens, des huileux), affoiblit le poumon en le secouant sans relâche, et le ruine enfin comme auroit fait une métastase bilieuse.

(1) La lecture attentive des écrits de Stoll fait sans cesse reconnoître en lui deux objets très-distinctifs, le talent supérieur d'observer et de décrire les maladies, et en même temps certaines opinions qu'il a adoptées sur parole dans le cours de ses études, qu'il répète sans cesse sans les soumettre à un examen ultérieur, sans chercher à les analyser : on doit mettre du nombre de ces dernières le rôle actif qu'il fait sans cesse jouer à la bile, et l'idée de retrouver l'origine d'une certaine phthisie dans la fièvre bilieuse. Sur quel fondement admet-il une métastase bilieuse dans les poumons ? L'ouverture des corps a-t-elle manifesté de semblables amas bilieux dans ces viscères ? Point du tout, puisque Stoll, en rapportant le résultat de ces ouvertures, ne nous parle que *de grains blanchâtres dont la substance des poumons étoit parsemée ; d'une matière puriforme trouvée dans ces viscères ; de glandes du mésentère tuméfiées*, *etc.* Aucune analyse chimique n'a servi de fondement à la même opinion : c'est donc un simple jeu d'imagination que cette prétendue métastase, puisqu'elle n'est fondée sur aucun caractère extérieur, sur aucun fait soit anatomique, soit chimique. L'exemple même qu'il donne (premier malade (ne doit-il point être rapporté à une phthisie primitive ou originaire ? et quel rapport a-t-elle avec la fièvre bilieuse ?

Les fièvres intermittentes, ou abandonnées à elles-mêmes, ou mal traitées, ont souvent dégénéré en phthisie.

Il n'étoit pas nécessaire qu'une fièvre fût violente pour passer à la phthisie : une fièvre bilieuse médiocre, ou même une disposition de ce genre, suffisoit.

J'ai vu bien certainement ces catarrhes bilieux, avec ou sans fièvre, dégénérer très-fréquemment en phthisie incurable.

Les ouvertures de cadavres me firent voir des altérations mulpliées du poumon, des adhérences, des tubercules de différente grandeur et durs, qui faisoient que ce viscère se précipitoit au fond de l'eau. Toute sa substance étoit parsemée de grains blanchâtres, ressemblant pour la forme à des grains de millet, durs en totalité, ou rendant, quand on les ouvroit, une matière puriforme. Quelques-uns avoient les poumons très-pesans et d'un volume considérable, en sorte qu'on jugeoit qu'ils n'avoient pu tenir que très-difficilement dans la cavité du thorax : ces malades périrent suffoqués.

On trouvoit dans certains poumons des poches, les unes pleines d'une matière puriforme, les autres vides et affaissées : elles communiquoient avec des rameaux de la trachée-artère qui sembloient avoir été coupés. Ces derniers malades mouroient de consomption, épuisés par des déjections continuelles, ou par des sueurs nocturnes très-abondantes; il y en avoit aussi qui maigrissoient et se consumoient peu à peu sans rien perdre sensiblement, soit par les déjections, soit par les sueurs.

La plupart avoient les glandes du mésentère tuméfiées, quoique flasques. On rencontroit aussi les viscères du bas-ventre émaciés et fondus, le foie sur-tout et la rate.

J'eus souvent le bonheur de réprimer le mal dans son origine, en prescrivant d'abord une forte tisane de chiendent et de dent-de-lion, ensuite une décoction de lichen d'Islande. Je doute que je l'eusse guéri déjà avancé et confirmé : mais je ne l'ai jamais vaincu quand il étoit invétéré, quoique j'eusse employé plus d'une méthode de traitement.

Je n'ai jamais mis mes phthisiques à la diète lactée. D'autres l'ont fait, mais n'ont pas réussi : et l'état des malades empirant bientôt, il falloit abandonner ce régime.

J'eus vers le milieu du mois quelques pleurésies inflammatoires, dont une ou deux furent des plus graves.

Il falloit des saignées répétées, et ensuite évacuer avec le vomitif ou l'émético-cathartique. Quelquefois on faisoit saigner et vomir alternativement.

On péchoit rarement en répétant trop la saignée (1), quoi-

(1) Il faut convenir que des préceptes aussi vagues que ceux que donne Stoll sur l'usage de la saignée dans la pleurésie inflammatoire montrent l'indécision la plus marquée sur un objet capital, et que rien n'est plus propre à confirmer l'opinion vulgaire qu'on a de la médecine, regardée comme science purement conjecturale ; il indique la nécessité des saignées répétées, et il avoue en même temps *qu'il fut très-difficile de déterminer jusqu'à quel point on pouvoit le faire* ; d'un autre côté il attribue à leur trop grande répétition la dégénération de la maladie en maligne ou chronique : voilà l'éternelle vacillation où on se réduit lorsqu'on ne compte pour rien les efforts salutaires de la nature, et qu'on fait tout consister dans les moyens subsidiaires de la médecine. Pour fixer les vrais principes, il ne s'agit que de rappeler l'histoire de la péripneumonie et la voie la plus ordinaire que prend la nature pour la terminer ; or on sait que c'est par l'expectoration. Toutes les fois donc que cette excrétion procède avec régularité, et que les autres symptômes, tels que l'oppression, la douleur de côté, le mouvement fébrile, sont à un degré modéré, je me borne à des boissons pectorales et aux préceptes rigoureux du régime, pour faciliter à la nature le développement de ses ressources naturelles ; et l'expérience dégagée de toute prévention apprend que cela suffit pour amener une terminaison favorable de la maladie : il paroît même que dans ce cas une saignée faite inconsidérément suspend souvent la marche de l'expectoration, et peut entraîner des suites funestes. Le symptôme principal qui me dirige dans l'emploi de la saignée est donc l'oppression très-forte de la poitrine avec une expectoration difficile et une douleur très-vive ; dans ce cas même j'ai très-rarement recours à plus de deux saignées, et il ne m'est arrivé qu'une fois, sur un très-grand nombre de cas, de faire pratiquer une troisième saignée. En général, mon but est de modérer les symptômes, mais point du tout de les entraver en affoiblissant trop le malade ; et c'est ainsi qu'on évite de rendre la *maladie*, comme le dit l'auteur, *ou maligne, ou chronique*.

qu'il fût très-difficile de déterminer jusqu'où on pouvoit le faire. La méthode anti-phlogistique seule rendoit la maladie ou maligne ou chronique. Quelquefois elle ne faisoit que l'adoucir, et changer la fièvre en une sorte de *disposition fébrile*, qui à la moindre occasion éclatoit de nouveau avec force et avec un très-grand danger.

Mais le vomitif lui-même, donné trop tôt et avant d'avoir saigné, étoit nuisible. Il auroit fallu rechercher si l'inflammation étoit plus forte ou plus foible que ne l'étoit le vice bilieux, quel étoit le degré d'intensité de tous les deux, et lequel rendoit le danger plus pressant.

Mais cette recherche de causes qui n'agissent ni avec la même force ni avec le même résultat, demande une attention extraordinaire et quelquefois très-fatigante, même de la part des meilleurs esprits : elle est dangereuse, sujette à erreur: aucun maître n'apprend à la faire, si ce n'est l'expérience, et une expérience longue et pleine de patience.

Lorsque l'hiver (1) approchant, commence à affoiblir les

(1) L'auteur remarque judicieusement que, dans le passage de la constitution de l'été à celle de l'hiver, il est facile de se méprendre sur le caractère bilieux ou inflammatoire d'une maladie, et en cela il provoque avec prudence toute l'attention du médecin pour en bien saisir les traits distinctifs. Mais est-il bien vrai que les signes diagnostics de l'une et de l'autre ne puissent être bien saisis, sur-tout en procédant avec méthode, et en portant directement sa vue sur les symptômes capitaux propres à diriger le jugement qu'on doit porter? Les hospices offrent des exemples fréquens de ce qu'on appelle *péripneumonie bilieuse*, et j'avoue qu'en y portant un esprit d'analyse et en considérant séparément les symptômes qui appartiennent à la péripneumonie, et ceux qui caractérisent la fièvre gastrique, on parvient en général à distinguer les uns et les autres, et à juger de leur intensité respective. Mais pour bien faire cette application, il faut déjà posséder une méthode de classification, et s'être fortement exercé à en faire usage : car sans cela on n'a que des preuves négatives du contraire. Je puis même assurer que les procédés en sont si simples, que les élèves un peu distingués qui ont suivi quelque temps mes leçons particulières de clinique sont parvenus au point de ne pas se méprendre sur de pareils objets, sur-tout en suivant pendant quelques jours la marche de la maladie. Parmi les

maladies de l'été, ou que les maladies de l'hiver se modifient en celles de l'été, aux époques où deux constitutions si différentes l'une de l'autre se touchent, l'erreur est facile, et la pratique de l'art pleine de difficultés. Car il arrive quelquefois que, séduit par l'analogie, vous prenez une forte inflammation pour une fièvre bilieuse simple, ou celle-ci pour l'autre, le grand nombre des individus tous attaqués de la même maladie vous induisant en erreur.

Et qu'on ne dise pas que les signes diagnostics de ces deux fièvres sont clairement distincts et indubitables. Car j'ai appris par un grand nombre d'observations qu'il y a des inflammations dangereuses qui exigent la première attention du médecin et le traitement anti-phlogistique le plus complet, quoiqu'il se manifeste beaucoup de symptômes d'affection bilieuse:

exemples nombreux de ce genre que j'ai recueillis, je joindrai ici le suivant : Une femme de soixante-un ans, d'une constitution robuste, avoit éprouvé depuis une quinzaine de jours, à la suite de longues fatigues, des mal-aises, des lassitudes spontanées et un dégoût pour les alimens. Le 24 brumaire an 8, frisson violent pendant trois heures, douleur vive dans le côté gauche de la poitrine, toux incommode, gêne dans la respiration; après le frisson, chaleur vive, mal de tête violent, amertume de la bouche, soif intense, sentiment de pesanteur à l'épigastre, nausées; mêmes symptômes les trois jours suivans; le quatrième jour, diminution de la douleur, mais crachats muqueux avec des stries sanguines; le cinquième jour, époque de son entrée à l'infirmerie, vomissement abondant de matière jaunâtre par l'administration d'un grain de tartrate antimonié de potasse; le sixième jour, diminution des symptômes gastriques, continuation des boissons pectorales; le septième jour, l'oppression de la poitrine très-diminuée, la douleur, au lieu d'être fixe, s'étend jusque sur l'omoplate; crachats entièrement muqueux, détente générale, sommeil, moiteur pendant la nuit; le huitième jour, exacerbation des symptômes de la poitrine, retour de la douleur fixe, toux vive, nuit laborieuse, crachats mêlés de sang; le neuvième jour, les symptômes gastriques se renouvellent et rendent encore l'usage de l'émétique nécessaire; les jours suivans, il y eut encore quelques retours alternatifs des signes distinctifs soit de la fièvre gastrique, soit de la péripneumonie, et la maladie a été complètement jugée le quatorzième jour par le changement progressif de la matière de l'expectoration.

qu'il y a également des fièvres bilieuses et putrides qui ne présentent point leurs signes ordinaires, et qui paroissent des inflammations ; qu'il y a même quelquefois des complications des unes avec les autres.

Ces erreurs n'ont guère lieu dans le *fort* d'une constitution quelconque, mais lorsqu'elle finit ou qu'elle commence, et plus souvent encore lors du passage de l'une à l'autre.

C'est donc dans les temps moyens entre deux constitutions qu'il faut faire une attention particulière, agir avec plus de précaution, temporiser quelquefois, et n'avoir recours aux moyens énergiques et décisifs, qu'autant que les circonstances l'exigeront évidemment. On insistera plus long-temps sur la méthode antiphlogistique, et c'est par elle que l'on commencera le traitement. On fera une saignée légère, comme pour sonder la nature de la maladie; et si le malade la supporte bien, s'il en est soulagé, on la répétera. Les doux incisifs seront employés abondamment et long-temps; les vomitifs avec ménagemens et plus tard, et on préférera les plus doux.

Il faut souvent se méfier de soi-même, et prendre garde que des cures promptes et heureuses, qu'une certaine prestesse dans le discernement acquise par une pratique heureuse, ne nous fassent errer dans ce passage dangereux d'une constitution à l'autre, et ne nous portent à agir avec trop de précipitation et tumultueusement.

J'ai perdu un malade qui avoit une fièvre bilieuse inflammatoire : je l'aurois peut-être conservé, si j'avois fait précéder un plus grand nombre de saignées (il y en eut trois de faites) et donné le vomitif plus tard. Mais les succès de ma méthode antibilieuse m'avoient rendu moins attentif à la complication de l'inflammation, ou, malgré mon attention, m'avoient fait illusion : tant il faut se tenir en garde et contre soi-même et contre ses succès!

Celui qui commence à pratiquer dans un pays agira prudemment en évitant les extrémités contiguës des constitutions et leurs passages de l'une à l'autre ; et il n'exposera jamais moins sa réputation, en choisissant le temps de l'année qui produira

des maladies simples, complètes, et par cela même d'une nature facile à connoître.

La fièvre érysipélateuse parut quelquefois pendant ce mois, et l'éruption avoit lieu ordinairement sur le visage. Le traitement anti-bilieux, savoir, des fondans salins et un émético-cathartique, firent disparoître promptement et sûrement, sans aucun remède externe, et la fièvre et les exanthèmes.

J'ai guéri de la même manière la fièvre scarlatine, et je ne lui ai point trouvé cette malignité que d'autres ont aperçue dans cette saison, mais en employant un traitement différent du mien. C'est pourquoi la fièvre érysipélateuse et la scarlatine m'ont paru être, ce mois-ci, des maladies congénères et d'origine bilieuse.

J'ai guéri, par la méthode dont j'ai parlé, une jeune fille qui depuis cinq ans étoit sujette à de fréquens érysipèles de la face; et ayant, par le moyen du quinquina, fortifié le système gastrique et bilifère, elle fut par la suite exempte des retours de cette maladie.

Les femmes en couches n'éprouvèrent point, pour la plupart, dans ce mois, la fièvre qui les affligea presque toutes l'été et l'automne précédens : il n'y en eut qu'une ou deux qui en furent atteintes légèrement.

La saignée devint plus nécessaire dans les derniers jours de décembre : car presque tous les malades qui entroient à l'hôpital avoient la respiration difficile, comme dans la péripneumonie ; et en effet, quoique la maladie principale ne fût pas toujours inflammatoire, il existoit une légère inflammation du poumon. J'attribuois la phlogose de ce viscère à un air un peu froid, dont il est le premier de tous nos organes à ressentir l'action. La circulation des humeurs en étoit gênée, et ce qui s'arrêtoit de mauvais sucs étoit contenu avec peine dans la poitrine resserrée par le froid, et embarrassoit la respiration.

J'ai vu un hydropique, que son mal refroidissoit singulièrement et qui étoit enflé de tout le corps, pris d'une douleur pleurétique et d'une fièvre violente. La couenne de son sang étoit pleurétique,

et la saignée diminua beaucoup l'oppression, la difficulté de respirer, et la toux.

Il vint ce mois-ci à l'hôpital, un ouvrier, qui pendant huit jours avoit eu chez lui une fièvre irrégulière, avec un mal de tête continuel, un saignement de nez tous les jours, et même une hémorrhagie, des douleurs vagues dans les membres, et continuelles dans la cuisse droite. L'appétit étoit diminué, la bouche amère : il ne s'alita point.

Lorsqu'il fut à l'hôpital, il nous fit voir sa cuisse droite, qui étoit très-enflée et très-douloureuse. La douleur fut continuelle les premiers jours, ensuite rémittente, s'exaspérant vers le soir et pendant la nuit, ne pouvant supporter le toucher, et faisant pousser des cris au malade : enfin au point du jour elle s'adoucissoit. Il y avoit une légère rougeur, une éruption comme ortiée, et une douleur étendue et courant dans tout le membre, laquelle étoit presqu'insupportable la nuit. La fièvre, plus modérée dans le jour, avoit pendant la nuit plus d'intensité. Le saignement de nez continuoit, et dégénéroit quelquefois en hémorrhagie.

On lui prescrivit les sels neutres, l'oxycrat et le miel; ensuite un émético-cathartique. Immédiatement après le vomissement, la douleur, de continue qu'elle étoit, devint rémittente; et l'hémorrhagie, que l'action du vomitif avoit rappelée, se calma spontanément lorsqu'il eut produit son effet, et ne reparut pas davantage. Après un second émético-cathartique, la *rémittence* de la douleur se changea en *intermittence*. Ayant continué alors l'usage des sels, et ensuite employé les amers, la douleur et la fièvre disparurent en même temps.

L'œdème froid et indolent qui restoit à la cuisse fut dissipé au moyen des frictions, et en prolongeant l'usage des toniques.

Les vomissemens, chez ce malade, furent bilieux, pituiteux, et ils le soulagèrent sur-le-champ.

J'ai déjà dit que les fièvres bilieuses, négligées ou mal traitées, avoient dégénéré quelquefois en phthisie : mais ce ne fut pas la seule maladie qui les remplaça. Elles furent la source de douleurs très-opiniâtres dans les articulations, dans les parties intermé-

diaires, quelquefois dans la substance même des os. Ces douleurs s'aggravoient pendant la nuit, et le membre qu'elles affectoient plus particulièrement éprouvoit un certain engourdissement, et une diminution considérable dans la force musculaire. Cette infirmité lassa souvent ma patience et celle des malades; et elle résista à tous les remèdes.

Je pensai enfin qu'il falloit abandonner la chose au temps, et regarder comme un secours plus efficace la chaleur de l'été, qui fondroit la matière morbifique, l'attireroit vers la superficie du corps, sur-tout si son action étoit secondée par des bains d'eaux thermales.

Cependant j'ai guéri quelques malades en employant les vésicatoires, l'aconit, la clématite droite, les préparations antimoniales, et autres remèdes connus pour produire les mêmes effets.

Voici quelques ouvertures de cadavres et quelques histoires de maladies, que j'ai observées pendant ce mois et même plus tard (en janvier). Le mode de la constitution et des maladies fut le même pendant ces deux mois.

PREMIER MALADE.

Un étudiant en médecine, âgé de vingt-trois ans, ayant la poitrine étroite, le cou long, la taille mince et grêle, les épaules ailées, né d'une mère hémoptysique, depuis long-temps déjà respiroit avec difficulté quand il avoit fait un exercice forcé; et même le reste du temps cette difficulté avoit lieu jusqu'à un certain point.

Il se portoit mieux l'hiver que l'été.

Un an auparavant, dans un accès de colère, il rendit par les crachats un peu de sang vermeil.

Dès le commencement de juin de cette année (1777), il lui survint une grande oppression de poitrine : il toussoit, et rendoit des crachats *puriformes* mêlés de filets de sang le matin, et pendant le jour d'un blanc jaune. Il se couchoit avec une égale facilité dans tous les sens. Dans une inspiration pro-

fonde, ou quand il toussoit, une douleur pongitive, forte, se faisoit sentir vers la pointe du sternum. La nuit, il suoit fréquemment, mais peu. Il étoit souvent relâché du ventre, et cela lui faisoit du bien. Le matin, quand il se réveilloit, il étoit très-altéré, et avoit en même temps la bouche un peu amère : elle le fut davantage cet été. Il éprouvoit des frissons vagues : depuis plusieurs années, sa langue étoit très-bilieuse, et couverte d'un velu jaune, comme si c'eût été du lin de cette couleur ; les alimens lui paroissoient bons quelquefois, et il les désiroit. Il se sentoit les membres foibles.

Au mois d'août il se fit tirer dix onces de sang ; ce qui le soulagea peu et pour quelques jours seulement.

Le 30 septembre, étant à se promener, il rendit sans difficulté, en toussant, environ une demi-livre de sang, dans l'espace de quatre heures. Les accidens de la poitrine augmentèrent. Il se fit faire de nouveau une légère saignée, qui ne le soulagea point.

On le transporta à l'hôpital le même jour, sur les quatre heures du soir. Son pouls étoit vibrant, et l'artère étoit roide. Je m'efforçai de lui dégager les premières voies avec plusieurs lavemens, et de lui lâcher doucement le ventre avec de la manne et autres eccoprotiques. Il paroissoit mieux, et ses crachats étoient moins et plus rarement teints de sang. Mais le 2 octobre, sur le soir, il survint une nouvelle hémorrhagie de poitrine et de la chaleur dans cette partie ; la fièvre augmenta.

Je lui donnai sur-le-champ deux scrupules d'ipécacuanha avec un grain de tartre stibié. Il vomit beaucoup de matières bilieuses et pituiteuses très-amères. Il ne rendit pas une goutte de sang en vomissant ; et après le vomissement, il avoit à peine de la fièvre : l'ardeur de poitrine étoit disparue, la respiration bonne, la toux très-légère ; et la nuit suivante, où il dormit, à peine parut-il un filet de sang.

Le lendemain, qui étoit le 3 octobre, vers neuf heures du matin, il rendit pour la dernière fois, en toussant, un peu de sang grumelé et non vermeil. Tous les accidens avoient beau-

coup diminué. On reprit les eecoprotiques, la manne, les sels neutres.

On les continua le 4. La toux, qui étoit rare, chassa un peu de matières glutineuses, et très-peu qui ressembloient à du pus. Du reste la poitrine ne souffroit aueunement. Le soir, au moyen d'un demi-grain d'opium, j'assurai le repos du poumon contre la toux de la nuit, qui étoit un peu trop fréquente et qui interrompoit le sommeil.

Le 5 au matin, le malade craeha une fois eneore très-peu de sang noirâtre mêlé avec une matière glutineuse: le reste du jour il ne parut point de sang. La nuit il y eut du sommeil, qui ne fut point troublé par la toux, quoique le malade n'eût point pris de calmant. La langue cependant continuoit d'être très-bilieuse. On prescrivit ce jour-là de légers toniques, des amers, et on pourvut à la liberté du ventre.

Le 6, il n'y eut point de sang. Les craehats étoient muqueux et n'étoient plus puriformes. Le malade étoit bien.

Il fut de même le 7. Après midi, il parut une fois un peu de sang dans les craehats muqueux. On continua les mêmes remèdes. Les nuits furent bonnes.

Depuis cette époque, le malade ne rendit plus de sang par les crachats. Il n'avoit ni toux, ni fièvre, et se sentoit bien de la poitrine. Il faisoit usage de lichen, de polygala, et d'autres amers et fortifians, et se tenoit toujours le ventre libre et facile.

Sur la fin d'oetobre, quoiqu'on l'invitât avec instance à prolonger son traitement confirmatif pour détruire entièrement ce caraetère imprimé en lui, il s'y refusa, en nous assurant qu'il mèneroit à l'avenir un genre de vie tel qu'il ne l'avoit pas mené depuis long-temps, c'est-à-dire très-sain.

Vers la fin de déeembre il revint à l'hôpital, et nous raeonta que depuis quatorze jours il éprouvoit parfois de légers frissons, des chaleurs vagues, de la toux, sur-tout la nuit, et qu'il expectoroit des matières puriformes; que, dans ces derniers jours, il avoit peu craché, mais avec du sang; qu'on l'avoit saigné sans le soulager; qu'il n'avoit point d'appétit. Il se eouehoit sur l'un et l'autre eôté, sans éprouver d'incommodité,

n'avoit de douleur nulle part dans la poitrine, ne ressentoit aucune difficulté à respirer, à moins qu'il ne marchât vîte, ne pouvant faire alors d'assez grandes inspirations. Il suoit souvent les nuits, et toussoit fortement. Il n'avoit la diarrhée que rarement et légèrement. Une dose d'opium le soir le tranquillisa pour la nuit, sans augmenter les sueurs : elles étoient même plus fortes quand il n'en prenoit pas. Sa voix fut toujours un peu rauque.

Le dernier jour de janvier 1778, comme il étoit sur son séant, sa respiration devint très-difficile; il suffoquoit comme si on lui eût serré le cou avec une corde.

Le jour suivant, il nous assuroit qu'il respiroit commodément, qu'il restoit facilement couché, et qu'il se trouvoit bien. Mais au milieu de la nuit, il expira en parlant, et jouissant encore de tous ses sens.

A l'ouverture du cadavre, on trouva les poumons remplis de tubercules gros comme une aveline, une féve, un pois, une lentille; les uns étoient durs et blanchâtres, les autres rendoient, quand on les ouvroit, une petite quantité de pus. Le poumon droit étoit plus dur, plus pesant, et rempli d'un plus grand nombre de tubercules : il étoit en outre très-adhérent à la plèvre : on découvrit dans sa partie supérieure deux poches fort dures, de la grandeur d'un œuf de pigeon, l'une vide, l'autre pleine d'une matière ichoreuse. Le poumon gauche regorgeoit d'un sang noir, et paroissoit avoir suppléé presqu'en entier dans ses fonctions le droit, qui étoit beaucoup plus vicié que lui. Les deux poumons, séparés du cœur, pesoient quatre livres quatre onces, poids de Vienne. Des portions de ce viscère, jetées dans l'eau, flottoient au-dessous de la surface.

Le péricarde contenoit une bonne livre de sérosité jaune.

Dans l'abdomen, plusieurs glandes du mésentère parurent augmentées de volume, molles et flasques. Le pancréas étoit plus gros et beaucoup plus mou que de coutume. L'intestin jéjunum étoit enflammé; les autres intestins avoient une couleur de plomb.

Ce malade avoit fait usage de la décoction de chiendent, de dent-de-lion, de chicorée, ainsi que de celle de lichen d'Islande et de quinquina.

Il avoit naturellement le poumon foible, incapable de résister au mouvement trop vif des humeurs, et de se débarrasser de matières étrangères qui auroient afflué vers lui en leur en imprimant un.

La disposition bilieuse du système gastrique, et la fièvre qui en résulte, produisent souvent des hémorrhagies du nez, des hémoptysies, des pertes, que l'on réprime promptement en nettoyant l'estomac et les intestins.

C'est ce qui arriva à ce malade. De doux purgatifs lui furent avantageux : mais le vomissement lui procura un soulagement plus décidé, et arrêta sur-le-champ l'hémorrhagie.

Cette phthisie par ulcères et par tubercules étoit due au dépôt d'une humeur dépravée sur un poumon sans énergie. On prévient souvent une phthisie de ce genre, en attirant doucement les humeurs vers le ventre, en sorte qu'une matière excrémentitielle quelconque qui se jetteroit d'habitude sur le poumon est portée vers ce couloir plus convenable, que l'on stimule pendant long-temps, mais avec modération. Cependant même alors le traitement n'est pas encore complet : il faut fortifier le corps en général, augmenter l'énergie de l'estomac, et resserrer l'organe pulmonaire trop lâche.

SECOND MALADE.

Le 17 janvier 1778, un musicien, âgé de cinquante-deux ans, maigre, d'une taille allongée et d'une couleur bilieuse, fut transporté à l'hôpital. Il nous dit que depuis vingt ans il s'étoit très-bien porté ; que le 11 de ce mois, ou sept jours auparavant, se portant encore très-bien, il avoit été à une noce, qu'il avoit animée par son talent.

Le 12, après midi, il vomit ce qu'il avoit pris, et en outre des matières bilieuses : il y eut des frissons, de la chaleur. Il se coucha. Il avoit une toux continuelle, la respiration labo-

rieuse, une douleur pongitive au côté gauche et au sternum, laquelle s'étendoit jusqu'au côté droit. Il ne pouvoit se coucher ni sur le dos ni sur aucun côté. Il frissonnoit perpétuellement.

Le 13 et le 14, les accidens étoient les mêmes.

Le 15, il survint une diarrhée spontanée. Les frissons étoient continuels, la bouche toujours très-amère.

Le 16, il n'y avoit aucun amendement. Les nuits étoient agitées et sans sommeil.

Le 17, entré à l'hôpital, il nous fit ce récit de sa maladie, lequel nous fut confirmé par ceux qui l'accompagnoient. Nous le trouvâmes ayant une forte jaunisse; respirant avec peine, bruit et sifflement; n'ayant pas toujours sa tête, et marmotant des choses sans raison; ne toussant pas fort, mais continuellement, et crachant un peu de sang. La langue étoit très-bilieuse; l'abdomen un peu boursoufflé, et cependant insensible; le pouls plein, fort, et comme en parfaite santé; la chaleur du corps comme à l'ordinaire. Il n'étoit point altéré, et il n'éprouvoit ce jour-là aucune douleur au côté. Le soir, les lipothymies furent fréquentes, et la perte de la raison fut, dans les derniers momens de sa vie, accompagnée de beaucoup de taciturnité. Son sang présenta une croûte épaisse, *pleurétique*, d'une forte couleur jaune; la sérosité étoit d'un jaune verdâtre. Il mourut dans les convulsions, au milieu de la nuit.

A l'overture du crâne, on trouva la pie-mère enflammée, mais plus du côté gauche que du côté droit; une sérosité rougeâtre entre cette membrane et le cerveau, sur-tout dans les anfractuosités. Les ventricules latéraux en contenoient aussi plus qu'à l'ordinaire. Les plexus choroïdes étoient très-rouges, et parsemés de varices comme de nœuds de couleur bleue.

Le poumon droit étoit enflammé en totalité, à l'exception de la partie inférieure qui regarde le diaphragme. Il étoit enveloppé d'une fausse membrane, pareille à celle que forme pour l'ordinaire le sérum du sang en se coagulant, ancienne, tenant fortement à la plèvre, et parsemée d'un grand nombre

de vaisseaux sanguins qu'on apercevoit à l'œil nu. La graisse de tout le corps paroissoit pénétrée entièrement d'une couleur jaune. Le poumon droit étoit parfaitement sain, si on en excepte quelques tubercules durs, disséminés çà et là. La plèvre étoit aussi très-saine.

Les intestins grêles étoient enflammés, sur-tout le jéjunum: le duodénum étoit livide. Les vaisseaux de l'estomac, ainsi que ceux du mésentère près le tube intestinal, étoient dilatés, et gorgés d'un sang noir. La vésicule du fiel renfermoit deux calculs de la grosseur d'une aveline.

Le reste étoit dans l'état naturel.

Il est facile de voir que la maladie de ce musicien étoit bilieuse et inflammatoire; mais l'inflammation prévalut de beaucoup, et devint bientôt mortelle. Un stimulus bilieux, putride, âcre, enflamma le sang.

Voilà une douleur pongitive, sur-tout au côté gauche, avec inflammation du poumon droit, la plèvre restant parfaitement saine: un entéritis sans douleur et avec diarrhée: une inflammation de la pie-mère sans frénésie, si on en excepte le délire de quelques heures qui précéda la mort.

Un changement fatal de la pleurésie en péripneumonie eut lieu, lorsque le malade, ayant le cerveau affecté, ne sentoit plus la douleur de côté, quoique la cause de cette douleur subsistât toujours.

J'ai souvent observé, et fait observer aux élèves, de ces fausses membranes formées par un sérum inflammatoire, et parsemées de vaisseaux innombrables très-rouges. Je les avois confondues une fois avec l'épaississement de la plèvre.

TROISIÈME MALADE.

Une femme, âgée de quarante ans, ayant la figure atrabilaire, mère autrefois de plusieurs enfans, eut par intervalles, au commencement de décembre, des frissons et de la chaleur, des nausées, la bouche amère, et quelquefois des vo-

missemens de bile. Ayant pris des fondans et un vomitif, elle se trouva bien en fort peu de temps.

Elle parut pendant quatre jours convalescente, lorsque tout à coup elle fut saisie d'une douleur de côté aiguë, avec une petite toux, beaucoup de fièvre, et un pouls dur et vibrant. Elle étoit agitée, avoit la respiration bruyante, la tête peu assurée. Long-temps avant et pendant la maladie, ses jambes étoient œdématiées, très-douloureuses au toucher, et elles conservoient l'empreinte du doigt. La langue étoit très-aride, roide comme du bois, et retirée.

Elle refusoit opiniâtrement tous les remèdes et toute espèce de boisson. Son sang forma une couenne pleurétique très-épaisse et extrêmement jaune. Les saignées ne lui procurèrent aucun soulagement. Elle mourut en peu de jours.

On trouva dans la cavité droite de la poitrine une livre de sérosité de couleur de paille, et dix onces dans la gauche. Les deux poumons étoient horriblement enflammés, le droit sur-tout. Des portions de l'un et de l'autre, dans quelque région qu'on les prît, gagnoient le fond de l'eau. La région supérieure de cet organe étoit plus enflammée que l'inférieure qui regarde le diaphragme. La plèvre étoit saine dans toute son étendue.

La vésicule du fiel contenoit une bile tenace et foncée en couleur. La superficie du foie étoit inégale dans certains endroits, et comme si ce viscère eût été cuit. L'épiploon étoit un peu enflammé. Il y avoit dans l'abdomen deux livres d'une sérosité jaune.

La face postérieure et externe de la matrice avoit près de son fond un corps du volume d'une grosse châtaigne, suspendu par un pédicule charnu peu épais; ce corps ressembloit à du lard, et toute sa substance étoit parsemée de parties dures, osseuses, cartilagineuses.

La matrice elle-même n'étoit pas placée au milieu du bassin, mais vers le côté gauche: ses ligamens de ce côté étoient très-courts, et ceux du côté opposé très-long.

Nous avons eu beaucoup de malades affectés depuis long-

temps d'enflure aux jambes, toussant un peu, respirant avec peine, ayant le corps lâche et comme pâteux, qui périssoient d'inflammation du poumon, sans qu'on pût y apporter remède. On trouvoit beaucoup de sérosité épanchée dans la poitrine.

Je crois avoir guéri cet hydrothorax inflammatoire dans quelques-uns, par le moyen des saignées répétées, du nitre, de la terre foliée du tartre, et une tisane de mauve et de guimauve avec beaucoup de réglisse. Le sang formoit une couenne pleurétique.

Il fallut quelquefois saigner, mais modérément, des hydropiques, savoir, lorsqu'il leur survenoit une inflammation de poitrine, excitée, chez ces individus très-refroidis, ou par une constitution de l'année favorable à la production des maladies inflammatoires, ou par une sérosité âcre et brûlante, ou par un traitement trop échauffant.

Lorsque la quantité de l'eau dans l'hydrothorax menaçoit d'une prompte suffocation, une légère saignée dégageoit la respiration, et retardoit la mort pour un peu de temps.

QUATRIÈME MALADE.

Le 19 janvier, un homme, âgé de trente-huit ans, célibataire, écrivain public, entra à l'hôpital ayant une forte fièvre, la démarche chancelante, l'esprit mal assuré, et du tremblement. Il répondit avec beaucoup de peine, et incomplètement, à toutes les questions qu'on lui fit :

Que le 5 du même mois, il n'avoit point eu d'appétit ;

Que le jour suivant, il eut chaud et froid par intervalles, la tête lourde et embarrassée, et l'esprit peu présent dans certains momens ;

Que le troisième jour de la maladie, il lui survint en outre une douleur déchirante à l'épigastre, et qu'il eut la bouche très-pâteuse ;

Que le quatrième jour, pressé par le besoin, il se leva et se traîna avec peine hors de chez lui ; mais qu'il fut tout à coup

saisi au bas-ventre d'une douleur lancinante et cruelle, et qu'en rentrant il vomit ce qu'il avoit pris et en même temps beaucoup de choses amères ;

Que le cinquième jour, ayant pris, par le conseil de je ne sais qui, un purgatif, qui, selon toutes les apparences, étoit très-actif, il avoit eu vingt déjections, et que sa douleur de ventre avoit augmenté.

Depuis cette époque, la fièvre, la douleur de ventre et la vacillation de l'esprit avoient continué jusqu'au douzième jour de la maladie, où il se fit saigner ; et son sang, disoit-il, étoit inflammatoire. La saignée fut répétée le lendemain. Le malade n'éprouva aucun soulagement.

Le quinzième jour de sa maladie (19 janvier), étant entré à l'hôpital, il nous assura que depuis trois jours il éprouvoit à peine quelque douleur dans l'abdomen, mais qu'il lui sembloit avoir l'épigastre comprimé, et que ce sentiment d'oppression s'étendoit jusqu'au milieu du thorax. Il supportoit facilement le toucher à l'abdomen. La respiration étoit laborieuse, la langue blanche et pâteuse. Il s'étoit à peine écoulé quelques heures qu'il commença à s'agiter, à crier, à délirer ; il avoit des aphthes dans la bouche ; du hoquet ; le pouls plein, développé, fort ; de la chaleur ; un vomissement spontané et sans effet. On le saigna. La couenne du sang étoit bleuâtre, étendue, tremblotante, gélatineuse, peu cohérente. On lui appliqua des cataplasmes sur l'abdomen : on lui donna des boissons émollientes, et des lavemens de même nature. Il ne fut point soulagé. Sa tête étoit absolument perdue. Les urines étoient naturelles, chargées, muqueuses, blanchâtres.

Le 21 janvier, il n'y avoit aucun amendement. On répéta la saignée. La couenne étoit de couleur plombée, verdâtre, étendue, mince, gélatineuse. Le délire continuoit. Les vomissemens étoient fréquens et sans effet. Le soir on donna l'ipécacuanha, qui évacua un peu de pituite et de bile. Le pouls étoit foible ; la tête toujours perdue.

Le 21, au matin, les extrémités se refroidirent. La présence

d'esprit revint : il reconnut ceux qui l'entouroient : il parla de bon sens : il ne souffroit point : le pouls étoit accéléré, très-petit, se perdant sous le doigt. La mort arriva le soir.

Tous les organes contenus dans la poitrine parurent très-sains.

Dans l'abdomen, l'épiploon étoit fort enflammé : l'iléum et le jéjunum l'étoient horriblement. Toute la substance du foie étoit pénétrée d'une couleur jaune.

Cet homme périt d'une inflammation de bas-ventre occasionnée par un foyer putride, ancien, agité, exaspéré par son séjour même et par le purgatif qui ne l'évacua pas.

Il auroit fallu donner d'abord beaucoup de boissons incisives, ensuite saigner, et alors faire vomir.

On a souvent le bonheur de prévenir une *inflammation putride ;* mais quand elle existe et qu'elle s'est emparée des viscères, elle tue le plus souvent.

CINQUIÈME MALADE.

Le 20 janvier, un cordonnier, âgé de quarante-deux ans, qui se portoit bien depuis long-temps, éprouva du froid et ensuite de la chaleur, et fut saisi d'une douleur déchirante du côté gauche qui s'étendoit depuis l'épigastre jusqu'à la mamelle ; et augmentoit au toucher. Il ne pouvoit se coucher sur le côté affecté, et respiroit difficilement. Il y avoit cardialgie, amertume de la bouche, défaut d'appétit, altération. Il s'alita.

Le mercredi, le jeudi, le vendredi tous les accidens augmentèrent d'un jour à l'autre. La douleur s'étendoit au-delà du sternum, et occupoit aussi le côté droit. Il étoit forcé de rester couché sur le dos, et se sentoit très-oppressé. Une saignée, dont le sang étoit pleurétique, lui procura quelque soulagement. Ayant pris un purgatif, il eut cinq déjections.

La fièvre, qui étoit continue, eut tous les jours, à la même heure, un redoublement qui commençoit par un frisson.

Le samedi (24 janvier) il vint à l'hôpital. Sa tête étoit un peu troublée. Il avoit la langue rude au toucher, très-sèche,

très-rouge ; la respiration très-difficile, laborieuse, avec douleur sourde et déchirante dans l'un et dans l'autre côté : l'oppression de poitrine étoit extrême depuis le bas du sternum jusqu'à son milieu. La cardialgie augmentoit au toucher. L'abdomen étoit tuméfié, enflé ; la chaleur naturelle ; le pouls accéléré, foible, rémittent, intermittent, tremblotant ; les extrémités froides.

Sur les dix heures de la nuit, il éprouva une chaleur violente. Le pouls étoit plein, dur. On fit une saignée : le sang étoit pleurétique.

Le dimanche, la tête se perdit : le pouls étoit fréquent : il y avoit de la chaleur. Le malade mourut après midi.

On trouva, à l'ouverture de la poitrine, le poumon droit enflammé en totalité. Dans sa substance, sa couleur étoit cendrée et rouge. La portion supérieure étoit plus enflammée que le reste. Ce poumon adhéroit presque par-tout à la plèvre ; et ces adhérences étoient les unes anciennes et fortes, les autres récentes et formées par de fausses membranes produites par un sang coagulé. La plèvre étoit saine de ce côté.

Le poumon gauche tenoit en plusieurs endroits à la plèvre par d'anciennes adhérences de nature membraneuse. Il n'étoit point enflammé, mais gorgé d'un sang noir. Entre ce poumon et la plèvre, de même qu'entre lui et le diaphragme, il y avoit une fausse membrane considérable, épaisse, formée récemment.

La portion de la plèvre qui revêt la dernière vraie côte et les trois premières des fausses, étoit enflammée.

Le péricarde contenoit une matière *puriforme* et des lambeaux d'une espèce de fausse membrane. L'aorte étoit enflammée à sa sortie du cœur ; mais l'inflammation n'occupoit que sa tunique externe, qui l'abandonne aussitôt pour former la lame interne du péricarde qui étoit aussi elle-même enflammée. L'oreillette droite et le sinus du même côté étoient gorgés d'un sang noir. Les deux ventricules étoient pleins de polypes formés par un sang inflammatoire coagulé.

Le diaphragme, sur-tout dans sa partie tendineuse, étoit très-enflammé.

Dans l'abdomen, l'épiploon fut trouvé très-court, replié sur le colon transverse, et légèrement enflammé. Le commencement de la portion ascendante du colon étoit enflammé dans un trajet de deux pouces. Le jéjunum étoit enflammé. Les vaisseaux sanguins du mésentère, et particulièrement du côté auquel les intestins sont attachés, étoient par-tout très-distendus et remplis par un sang noir. On apercevoit en différens endroits de cet organe de larges taches, comme celles que produit l'inflammation. Quelques glandes ressembloient plutôt à des grumeaux d'un sang noir. Le colon, vers sa fin et avant de former le rectum, faisoit en deux endroits un repli sur lui-même.

Tout le corps et la graisse avoient une couleur presque ictérique. Les fausses membranes, formées d'un sérum coagulable, étoient aussi en grande partie jaunâtres.

Le rein gauche étoit un peu plus gros qu'à l'ordinaire. Mais le droit, avec sa glande surrénale, ses vaisseaux sanguins et son uretère, manquoit absolument.

C'est pour la seconde fois que je trouve un rein de moins, originairement. La première fois c'étoit aussi le rein droit: mais le gauche ne se trouva pas excéder la grandeur ordinaire.

J'ai observé dans ce cadavre, pour la première fois, la plèvre enflammée dans l'endroit de la douleur pongitive. Mais l'inflammation n'étoit pas violente, et le poumon n'étoit pas enflammé dans la région correspondante. Peut-être qu'une crise défavorable aura, par une transsudation de la sérosité inflammatoire, dissipé, avant la mort, l'inflammation des poumons.

SIXIÈME MALADE.

Un tailleur, âgé de vingt-sept ans, eut, l'été dernier, une fièvre tierce qui dura cinq semaines, qu'il négligea, et qui se termina d'elle-même. Depuis il s'étoit toujours, disoit-il, bien porté.

Le 12 décembre 1777, il éprouva, dans l'après-midi, un frisson extraordinaire, qui fut bientôt suivi de chaleur.

L'épigastre étoit douloureux, et la douleur, qui étoit pongitive, s'élevoit jusqu'à la mamelle droite.

Le 13, il se fit saigner, et ne fut point soulagé.

Le 14, au soir, il se trouva un peu mieux.

Le 15, tous les accidens reprirent. S'étant purgé, ils diminuèrent un peu de nouveau.

Le 16, il entra à l'hôpital. Il avoit, à des intervalles irréguliers, du frisson et de la chaleur, sans altération. La portion de l'hypocondre droit située entre le bord des côtes et le nombril étoit prise d'une douleur aiguë et pongitive. Le malade éprouvoit de la pesanteur de tête, et un sentiment fort incommode de chaleur considérable au front et aux yeux, chaleur que nous ne lui sentions pas en le touchant. Il avoit la bouche amère, la langue très-sale, l'arrière-bouche pleine de mucus, l'appétit perdu, de mauvais rapports, la respiration laborieuse et accélérée, une petite toux sèche qui quelquefois faisoit sortir des crachats filans, le pouls fréquent et un peu dur, une douleur au creux de l'estomac, qui ne supportoit pas le toucher, le ventre libre, de l'anxiété qui augmentoit le soir. On le saigna : la couenne du sang étoit inflammatoire, verdâtre et jaunâtre, étendue, épaisse, tenace. Le sommeil fut mauvais.

Ces accidens continuèrent le 17. La bouche étoit amère ; la langue sale, villeuse, jaunâtre à sa base, un peu sèche. Le malade n'étoit pas altéré ; mais il avoit une chaleur qui brûloit la main. La respiration étoit petite, courte, fréquente ; la douleur de l'épigastre et du côté droit moindre : le malade restoit couché sur le dos, ne pouvant se tenir ni sur l'un ni sur l'autre côté. Les urines étoient d'un jaune saturé, presque noirâtres ; elles teignoient le papier comme dans l'ictère. Le pouls étoit fort, plein, un peu dur : la figure bilieuse.

Je pensai qu'un stimulus bilieux, putride, ou âcre, avoit allumé dans les viscères une inflammation, que je n'avois pu jusqu'à ce moment adoucir par tous les moyens anti-phlogistiques. Mon dessein fut donc, après avoir chassé avec un vomitif la saburre âcre, de reprendre le même traitement anti-phlo-

gistique par lequel j'avois débuté : mais ce remède ne provoqua ni le vomissement ni les déjections.

Dans le jour, rien ne changea ; mais la nuit, le malade fut très-mal. On lui donna beaucoup de boissons rafraîchissantes, plusieurs lavemens, afin d'émousser l'impression du médicament, qui n'avoit pas rempli son but, et qui par sa propriété altérante avoit accru la maladie, et pour qu'il ne devînt purgatif qu'avec le moins d'inconvénient possible. On ne réussit point : le ventre se lâcha à peine.

Le 18, la chaleur et la tension douloureuse de l'épigastre augmentèrent. Le malade passa la nuit sans dormir, dans l'agitation et dans des frayeurs.

Dans la matinée du jour suivant, le trouble des sens étoit très-considérable, par intervalles; l'amertume de la bouche continuelle; la langue un peu sèche; la douleur s'étoit emparée aussi de la partie molle de l'hypocondre gauche, et elle s'étendoit jusqu'à la mamelle du même côté ; les urines étoient d'un jaune foncé; le pouls très-mou et accéléré. On tenta de nouveau le vomitif : mais le malade ne vomit qu'une fois et un peu de matière verdâtre seulement, sans aucunes déjections. Un lavement en procura quatre, qui étoient muqueuses, vertes, dysentériques, et ne le soulagèrent point.

Après midi, il fut très-mal : la douleur de l'hypocondre gauche étoit devenue plus aiguë. On fit une saignée : le sang étoit couvert d'une couenne verte, jaune, épaisse et non retirée. On appliqua des cataplasmes émolliens; et comme ils ne faisoient aucun bien, on eut recours à un vésicatoire sur l'endroit douloureux, ce qui ne réussit pas davantage.

Le 20, la respiration étoit laborieuse, avec sifflement, et orthopnoïque. La raison étoit entière; la face hippocratique; le pouls très-vîte, tremblotant, inégal de toute manière; les urines d'un jaune très-foncé. Il y eut huit déjections spontanées. Le malade mourut le soir.

Le corps avoit une couleur ictérique; l'abdomen étoit proéminent et tuméfié. La partie antérieure du thorax rentroit

presque en-dedans ; et celle qui répond à la pointe du cœur, qui est ordinairement convexe, étoit ici aplatie.

La peau, et toute la graisse, et la membrane qui revêt les cartilages des côtés, étoient teintes d'une couleur jaune.

Le sternum, enlevé, laissa voir une fausse membrane qui recouvroit la plèvre antérieure et latérale de l'une et de l'autre cavité du thorax : elle étoit jaunâtre, molle; elle s'écorchoit, se rompoit facilement, et paroissoit avoir été récemment formée. On trouva, au-dessous des poumons vers le diaphragme, une autre membrane parfaitement semblable à la première, et qui faisoit adhérer légèrement la base des poumons avec le diaphragme.

Une autre membrane, très-tenace, ayant dans certains endroits six lignes d'épaisseur, composée en quelque sorte de plusieurs lames, qui ne pouvoit se déchirer qu'avec beaucoup de peine et de grands efforts, recouvroit la face antérieure du péricarde et la région voisine du diaphragme; et elle adhéroit fortement à l'une et à l'autre, de manière cependant qu'on pouvoit l'en détacher sans les offenser. Cette membrane étoit d'un blanc jaunâtre, et on y distinguoit *très-clairement*, à l'œil nu, *un grand nombre* de vaisseaux sanguins, qui, se subdivisant en d'autres plus petits, se répandoient dans toute sa substance. Déjà ancienne, elle étoit recouverte par une autre formée récemment, facile à déchirer, dépourvue de vaisseaux, et d'une couleur jaune.

La cavité gauche de la poitrine contenoit une livre de sérosité jaunâtre, qui teignoit en couleur safranée le papier et le linge, qui filoit modérément, comme on l'observe assez souvent dans les vins, et qui ressembloit parfaitement à de l'eau à laquelle on auroit mêlé un peu de bile cystique pure et épaisse.

La cavité droite contenoit au moins une livre et demie de la même sérosité. Il y en avoit dix onces dans le péricarde, qui étoit distendu et légèrement enflammé, et en outre un sédiment plus épais, d'un blanc jaunâtre, à peine lié, et qui s'étoit déposé sur la face interne du sac.

Le ventricule antérieur du cœur étoit un peu enflammé.

La portion supérieure du poumon droit, qui étoit enflammée, gagna le fond de l'eau dans laquelle on la jeta. Le reste de ce poumon, et le gauche tout entier furent trouvés exempts d'inflammation.

L'épiploon étoit enflammé superficiellement et légèrement. Le foie étoit entièrement sain; son lobe droit descendoit un peu plus bas qu'à l'ordinaire : la vésicule du fiel contenoit beaucoup de bile fort épaisse et d'un jaune presque noir. L'estomac étoit beaucoup plus ample qu'il n'a coutume de l'être, et gonflé de vents. Les intestins grêles et le colon transverse étoient distendus par une grande quantité d'air; le jéjunum et la partie du mésentère à laquelle il est attaché légèrement enflammés; la courbure gauche du colon et sa portion descendante jusqu'au rectum semblables à un canal étroit et resserré, ou plutôt à une corde torduc.

J'ai souvent observé des inflammations graves de poitrine, occasionnées par un stimulus bilieux, putride ou âcre, éluder le traitement le plus anti-phlogistique seul, ainsi que les saignées les plus copieuses, et faire périr le malade.

D'après ces observations, lorsque je rencontrois des maladies de cette espèce composées d'inflammation et d'affection bilieuse, j'employois un traitement également composé, c'est-à-dire *anti-phlogistique* et *anti-bilieux*; et je parvins par ce moyen à sauver presque tous mes malades. Chez celui-ci, le vomitif n'agit pas en chassant le stimulus putride, mais en l'excitant et en l'exaspérant. Cela arrive rarement : mais cela arrive; et alors, l'état du malade empirant, j'ai su arrêter les progrès du mal, en émoussant l'énergie du remède devenu altérant, et en déterminant son action vers les évacuations alvines. Cette fois, ma pratique ordinaire se montra insuffisante.

Je joindrai ici l'histoire d'une maladie pareille, c'est-à-dire bilieuse et inflammatoire, dans laquelle le vomissement réussit et chassa le stimulus bilieux qui occasionnoit l'inflammation. Mais l'inflammation n'étoit pas encore assez avancée,

pour ne pouvoir plus céder aux moyens convenables, après que la saburre âcre et inflammatoire avoit été évacuée.

Cette observation me paroît très-intéressante et digne de terminer la marche de celles que j'ai rapportées jusqu'à présent.

SEPTIÈME MALADE.

Une femme mariée, âgée de vingt ans, fut malade, dans notre hôpital, au mois de juin de l'été dernier, d'une fièvre tierce. Elle se porta bien depuis, et ses règles venoient régulièrement.

Sur la fin de décembre, et jusqu'au 14 janvier suivant, elle éprouva presque continuellement un pincement à l'orifice supérieur de l'estomac.

Ce jour (14 janvier), elle se trouva mal en soupant, et eut des convulsions comme épileptiques. Après un demi-quart d'heure, elle reprit ses sens. Elle passa presque la moitié de la nuit dans des alternatives de frisson et de chaleur. Elle avoit rejeté alors du sang très-vermeil et écumeux, autant qu'il en pourroit tenir dans le creux de la main. Elle eut mal à la tête, à l'estomac, des chaleurs entremêlées de frissons, une douleur au côté droit du thorax, pongitive, continuelle, augmentant dans l'inspiration. Elle ne dormit point.

Le 15, elle eut des nausées sans vomissemens, et la bouche amère. La fièvre et la douleur augmentèrent. Elle n'eut point de convulsions, et ne cracha point de sang. Elle rendit quelques selles ténues et bilieuses.

On la transporta à l'hôpital le 16. Elle avoit beaucoup de chaleur; une douleur aiguë dans tout le côté droit; la face jaune, verdâtre; les yeux de même; l'épigastre très-douloureux, et fuyant le toucher le plus léger; une soif inextinguible; le pouls très-vîte, disparoissant sous le doigt, et quelquefois manquant absolument; des défaillances continuelles; la langue blanchâtre; une toux sèche. L'après-midi, la face et les yeux devinrent rouges; le pouls vîte, élevé, sans dureté : la malade éprouva beaucoup d'agitation, et ne goûta aucun re-

pos. Elle vomit spontanément un peu de matière rouillée : ce qui la soulagea. Elle prit abondamment d'une tisane miellée, acidulée, où il entroit un peu d'arcanum duplicatum. Le sommeil fut de peu de durée et mauvais.

Le 17, l'oppression de poitrine et la douleur pongitive étoient plus fortes; la respiration laborieuse; la position sur le côté affecté impossible; la bouche amère; la fièvre violente : il y avoit des nausées. On fit une saignée de cinq onces : la couenne étoit jaune, épaisse, tenace, étendue. Les mêmes boissons furent continuées.

L'après-midi, ayant pris un vomitif, elle rendit des matières amères, rouillées, pituiteuses, et eut des déjections fréquentes. Après le vomissement, il y avoit à peine de la fièvre, et plus de chaleur que dans l'état naturel; la respiration étoit bonne; l'oppression avoit disparu; le coucher sur l'un et l'autre côté étoit facile : le soulagement fut subit, considérable, surprenant. La bouche continua d'être amère.

A dix heures du soir, quoiqu'elle se trouvât bien, comme je trouvai le pouls plein et vibrant, plus qu'il ne l'avoit encore été, et plutôt pour prévenir une nouvelle inflammation qui auroit pu avoir lieu faute d'une saignée, je fis tirer huit onces de sang. La couenne fut la même que la première fois. La malade dormit peu la nuit, quoiqu'elle ne se plaignît plus d'aucune incommodité.

Le 18, elle ressentit un peu de douleur à la tête et à l'épigastre. Elle eut la bouche amère; il y avoit à peine un vestige de fièvre; le reste étoit bien. Les urines avoient été jusqu'alors ou safranées ou très-rouges.

Le 19, il y en eut qui déposèrent un sédiment furfuracé. Le reste fut comme la veille.

Le 20, le mal de tête et la cardialgie augmentèrent; la douleur poignante du côté droit se renouvela, et fut cruelle; la fièvre, le coucher, l'altération furent comme au commencement de la maladie. La malade toussoit, ne crachoit point, avoit la langue sèche, la bouche plus amère. On lui donna un vomitif. Elle vomit huit fois des matières amères, collantes.

et eut dix déjections. Alors l'état de la poitrine devint bon ; la douleur de côté disparut ; la fièvre étoit très-légère ; la malade se trouva soulagée sur-le-champ et d'une manière étonnante.

Le 21, tout étoit amélioré : elle dormit.

Le 22, les urines déposèrent un sédiment briqueté. Il restoit encore un peu de toux : le reste alloit bien. La malade eut de l'appétit, et se leva.

Le 23, elle commença à faire usage de lichen d'Islande. Depuis cette époque, la toux n'eut plus lieu, les forces revinrent, et peu de jours après elle quitta l'hôpital bien guérie.

Nous avons un grand nombre d'observations de pleurésies compliquées, ou *bilieuses-inflammatoires*, d'hémoptysies *bilieuses*, et de convulsions guéries promptement et sûrement par la méthode que je viens d'exposer. Elles se renouveloient tous les jours sous les yeux d'un grand nombre d'élèves qui fréquentent l'hôpital de la Très-Sainte-Trinité. Ainsi je ne les rapporterai point.

Il me reste à dire quelque chose à mes lecteurs sur le fréquent usage que je fais des vomitifs, et sur-tout à ceux qui pourroient en mal penser, soit qu'ils aient été élevés dans une opinion contraire, soit qu'ils aient manqué d'occasions de consulter l'expérience.

J'ai connu leur utilité par mes propres observations et par celles des autres, observations multipliées et bien faites; par mes propres malheurs, et comme malgré moi, ou lorsque, pensant bien différemment d'aujourd'hui, j'essayois différentes méthodes, et je recherchois, dans mon anxiété et sans m'embarrasser du système tombé et de celui à la mode, comment je pourrois me satisfaire moi-même.

J'entendois souvent avec surprise le nom de Sydenham retentir de toutes parts avec éloges dans les écoles de médecine, tandis qu'un petit nombre seulement s'attachoit à la doctrine de ce grand homme, et sur-tout à celle qui prouve l'excellence des vomitifs. J'étois étonné que leur usage, tant et si souvent recommandé par cet ami de l'humanité, fût cependant présenté par un grand nombre comme s'écartant totale-

ment de la médecine rationnelle. Je voyois avec étonnement la pratique sanguinaire de Botal reparoître, et prendre de nouveau avec tant de force, qu'on l'appliquoit, sans distinction, sans exception, à toute espèce de mouvement et de maladie fébrile, quelle qu'en fût la cause, quelles que fussent, la saison et la constitution de l'année, soit que la chaleur de l'été brûlât les corps et que le vent du midi les énervât, soit que le froid de l'hiver et le souffle du vent du nord leur communiquassent de la sécheresse et de la rigidité.

CHAPITRE XVII.

SUJETS DIVERS.

Dissection de parties génitales affectées de gonorrhée.

Le 25 février 1777, je disséquai les parties génitales d'un homme. Une matière d'un jaune verdâtre qui couloit du canal de l'urètre, une légère inflammation autour de l'orifice de ce même canal et qui s'étendoit vers le frein, des taches rouges sur le gland, et un léger gonflement des glandes inguinales annonçoient évidemment que cet homme étoit mort ayant la gonorrhée. J'ignore absolument quelle maladie termina ses jours, parce que son cadavre nous fut apporté d'un autre hôpital, pour exercer les élèves aux opérations de chirurgie.

On observoit un grand nombre de tophus aux clavicules et au corps des vertèbres lombaires. Les chairs des muscles étoient très-corrompues; et quand on les touchoit un peu rudement, elles quittoient.

Ayant ouvert l'urètre, nous le trouvâmes légèrement enflammé : la phlogose s'étendoit depuis l'orifice jusqu'à un doigt et

demi dans le canal. Il y avoit encore une petite inflammation un peu avant le bulbe. Je n'aperçus aucun des sinus muqueux de Morgagni, mais à leur place un grand nombre de petites lignes blanches, semblables à des cordes tendineuses. L'orifice gauche du canal éjaculatoire étoit plus ouvert que de coutume. Mais il n'y avoit d'excroissances, de rétrécissemens, d'ulcérations nulle part. Toutes les autres parties de l'urètre étoient saines, de même que les testicules et les vésicules séminales.

L'état du corps de cet homme, tel que je l'ai décrit plus haut, semble prouver qu'il avoit eu plusieurs gonorrhées.

Il est néanmoins surprenant qu'il n'y eût dans l'urètre aucune affection plus grave produite par elles, ou même par celle qui existoit et qui certainement étoit très-considérable.

Le sentiment de Morgagni, qui place le siége des gonorrhées légères dans ce grand nombre de sinus muqueux de l'urètre qui s'enflamment, paroît acquérir ici une nouvelle preuve. Il y avoit, à la vérité, une inflammation dans toute la membrane de l'urètre : mais la contraction des sinus muqueux qui les faisoit ressembler à des cordes tendineuses, paroît démontrer qu'elle étoit plus vive à leurs orifices.

Mais d'où provenoit cette matière d'un jaune verdâtre qui, même après la mort, sortoit du canal en si grande abondance ? Est-ce de ces sinus muqueux irrités par l'âcre syphilitique, et versant un mucus plus copieux et altéré ? Mais je viens de dire que ces sinus muqueux étoient effacés. N'est-il pas possible que quelques-uns, et même un grand nombre d'entre eux, n'aient été que resserrés par l'inflammation, de manière à n'être pas sensibles à l'œil nu ? Nous sommes forcés de regarder la chose comme certaine, puisque nous ne trouvâmes nulle part la moindre trace d'ulcération.

Fièvre pétéchiale et ouverture de cadavre.

Pétéchies des viscères de l'intérieur.

Une fille, âgée de vingt ans, se plaignoit depuis deux mois de lassitudes : elle étoit devenue morose, paresseuse, triste

Elle étoit bien réglée; et même dans ces deux derniers mois, ses règles furent plus abondantes qu'à l'ordinaire.

Le 3 avril, elle eut un violent accès de colère, et bientôt après de la fièvre, et un grand mal de tête, sur-tout du côté gauche. Le même jour, il lui survint un saignement de nez. La fièvre n'étoit pas forte, mais continuelle; la bouche muqueuse, quelquefois amère. La malade fut dans cet état jusqu'au 16.

Pendant tout le temps qu'elle passa chez elle, elle prit différens remèdes, du nitre, des yeux d'écrevisses, du castoréum, etc. Elle se fit saigner une fois, et appliquer les sangsues aux tempes.

Le soir du 16, elle entra à l'hôpital. Le pouls étoit assez plein, fort, à peine plus fréquent que dans l'état naturel; la chaleur n'excédoit guère non plus ce degré. Mais le mal de tête du côté gauche étoit violent; il n'y avoit point d'appétit, tout au plus un peu d'altération. Les urines étoient ou naturelles, ou un peu plus foncées en couleur. Après avoir fait précéder les délayans, la tisane de chiendent, de dent-de-lion et de chicorée, avec l'arcanum duplicatum, on lui donna un vomitif. Elle se trouva mieux pendant quelques jours, où elle fit usage de la même tisane sans addition de sel. Mais durant ce temps, il suinta de ses gencives du côté gauche environ trois ou quatre onces de sang. La bouche, l'arrière-bouche, et sur-tout la voûte du palais, étoient comme peintes d'un grand nombre de taches très-rouges. On réprima l'hémorrhagie et les progrès de ces taches avec l'eau de sauge alumineuse.

Les 22, 23, 24 et 25, elle prenoit une décoction de quinquina. La fièvre augmenta : elle éprouva de l'agitation, de l'inquiétude, de la chaleur. Le pouls se soutint. Il y eut peu de sommeil. On observa sur la poitrine, les mamelles, les deux bras et la figure, un petit nombre de pétéchies assez larges, d'une couleur violette, rouge, bleue.

Pendant tout le temps de la maladie, le corps en totalité, la face toute entière et les lèvres furent d'une pâleur cada-

véreuse, en sorte qu'on n'apercevoit de rougeur nulle part. Tout sembloit vide de sang : les dents étoient noirâtres ; les gencives et le fond de la bouche très-pâles. (Cette fille étoit placée dans un endroit bas, très-humide, où le soleil ne pénétroit jamais.) La tête se perdoit un peu dans la nuit.

Le 26, dans la matinée, elle eut des convulsions par intervalles, et fut dans un état soporeux. Sa respiration étoit lente et profonde. Elle mourut le soir.

Je fis l'ouverture de son cadavre. La plèvre, la face interne et externe du péricarde et du diaphragme, la substance graisseuse qui est derrière le cœur, étoient couvertes d'un grand nombre de taches pétéchiales rouges, noires, bleues, de la largeur d'une lentille, d'un pois, d'une fève, qui ressembloient à autant d'ecchymoses, et répandoient un sang fluide quand on les ouvroit. Le sang des gros vaisseaux étoit noirâtre et fluide comme de l'eau. Le cœur lui-même étoit marqué de pétéchies.

Il y en avoit fort peu sur le péritoine et sur les intestins.

La membrane externe du rectum étoit très-noire, très-putréfiée, et comme de l'encre. L'épiploon sembloit couvert d'une poussière de charbon très-noir. La matrice présentoit en plusieurs endroits de sa surface externe des espèces de verrues blanches. Mais les œufs contenus dans les ovaires étoient couverts d'un sang noir, et plus volumineux qu'à l'ordinaire,

Le crâne, ouvert, je trouvai les deux méninges, sur-tout à gauche, marquées de plusieurs taches larges, rouges, bleues, noires : il y en avoit également dans les anfractuosités du cerveau, du même côté principalement : elles ressembloient à des caillots de sang extravasé, de la grosseur d'une lentille, d'une fève ; quelques-unes étoient beaucoup plus grandes. L'état du cerveau et des méninges de ce côté étoit le même que si une violence extérieure y eût occasionné une forte ecchymose. Le ventricule latéral gauche étoit très-distendu par une eau jaunâtre. Les parois des deux ventricules et leur superficie étoient couvertes de taches pétéchiales.

Le cervelet étoit parsemé, tant à sa surface que dans sa substance, de taches et de points innombrables, rouges, noirs, que l'on ne pouvoit confondre soit avec l'inflammation du système vasculaire, soit avec ces petits points rouges que l'on trouve dans un cervelet sain d'ailleurs.

Les pétéchies de la superficie du corps pénétroient dans toute la substance du corps graisseux, sans altérer à peine son tissu, ou même point du tout.

Inflammation des intestins et ouverture de cadavre.

Un jeune homme de treize ans, apprentif cordonnier, avoit eu, six mois auparavant, une colique accompagnée de vomissemens fréquens et de diarrhée, qu'il apaisa avec des fomentations sèches et chaudes.

Il y a quatorze jours, couchant avec une autre personne, ses couvertures tombèrent pendant la nuit; il reste découvert, se refroidit, et le matin il eut de la colique et de la diarrhée. La douleur étoit continuelle: il se joignit ensuite un vomissement, qui d'un jour à l'autre devint plus fréquent, en sorte que les derniers jours il eut lieu dix-sept fois et plus. Le nombre des déjections n'augmenta pas de même, puisque dans l'espace de vingt-quatre heures le malade n'alloit ordinairement que cinq fois, avec des tranchées.

Il ne fut point alité pendant tout ce temps: il venoit même chaque jour, faisant un trajet assez long, pour lequel une heure lui suffisoit à peine, afin de demander des médicamens aux médecins établis en faveur des indigens.

Le douzième jour, il se rendit à pied pour la dernière fois à l'hôpital, et demanda avec les plus vives instances à y être reçu. Il paroissoit dispos, et n'avoir rien perdu de ses forces; il avoit la voix assurée, et la mémoire fidèle et ferme jusque dans les plus petits détails. Il nous dit que le bas du ventre, entre le pubis et le nombril, lui faisoit beaucoup de mal, que tout l'abdomen étoit tendu, et ne pouvoit supporter le toucher le plus léger; que pendant la nuit dernière, et jusqu'à

ce moment, il n'avoit pu uriner ; qu'il vomissoit très-fréquemment.

Il avoit la figure abattue, les tempes creuses, et les yeux rentrans dans leurs orbites. Le pouls étoit très-vif et très-petit. Les membres se couvroient d'une sueur froide. Il n'y eut pendant toute la journée, de même que la nuit précédente, ni selles, ni urines.

Le soir, peu de temps après avoir raconté exactement, à ceux qui l'interrogèrent, toute sa maladie, comme je viens de la rapporter, il expira pour ainsi dire en parlant.

On l'ouvrit le lendemain matin.

Les poumons tenoient à la plèvre en plusieurs endroits, par des adhérences longues et fortes. Du reste ils étoient sains, quoique inondés de beaucoup de matière écumeuse d'un blanc jaunâtre.

A l'ouverture de l'abdomen, une odeur très-forte, pareille à celle de la gangrène, et mêlée d'une odeur d'excrémens, frappa notre odorat. Il s'écoula une grande quantité d'eau légèrement sanguinolente, dans laquelle nageoient des matières stercorales liquides. Tous les intestins étoient amples et dilatés.

Le jéjunum, l'iléon, tout le colon, tout l'épiploon, presque tout le mésentère étoient enflammés, et en partie gangrénés, sur-tout l'iléon.

Dans cet intestin, et à la distance d'un empan de son insertion dans le cœcum, se trouva un trou par lequel une aveline auroit passé aisément, qui ne provenoit point d'érosion, mais, comme nous le jugeâmes tous, d'une rupture récente, cet endroit étant plus gangréné que tout le reste.

Les glandes du mésentère étoient très-gonflées, molles au toucher, et plus lâches qu'à l'ordinaire dans leur tissu.

La vessie étoit petite, retirée et vide, et on n'y aperçut d'autre vice qu'une tache légèrement rougeâtre et peu considérable.

On trouva deux ou trois vers qui étoient morts.

Auroit-on présumé tant de ravages dans les viscères, en

voyant ce jeune homme faire tous les jours une si longue course, et conserver jusqu'au dernier moment l'usage entier et libre de ses forces musculaires ?

Sa présence d'esprit et la faculté entière de s'en servir ne sont-elles pas également faites pour étonner avec un tel délabrement ?

Autre inflammation des intestins et ouverture de cadavre.

Un tailleur, âgé de vingt ans, commença, dans la seconde quinzaine de décembre 1777, à respirer avec peine, à être oppressé de la poitrine, et à expectorer en toussant quelques crachats muqueux. Il ne s'alita point. Quelquefois, pour respirer plus librement, il étoit obligé de s'arrêter, sur-tout quand il avoit marché un peu vîte. Il assuroit s'être toujours bien porté jusqu'à cette époque, et depuis avoir eu la respiration plus facile, quoique jamais aussi entièrement libre qu'auparavant.

Le 30 mars 1778, il vint à pied à l'hôpital du faubourg Joseph, qui n'en est pas loin, et il ajouta à ce que je viens de rapporter :

Que dix-sept jours avant, il avoit éprouvé pendant quarante-huit heures, à l'hypogastre, une douleur considérable, qui ensuite s'adoucit un peu, et continua cependant d'être ardente et pongitive : ce qui ne l'avoit pas empêché d'aller :

Qu'il y a sept à huit jours, cette douleur avoit commencé à augmenter, et à s'étendre jusqu'à l'estomac; qu'il avoit vomi fréquemment, par intervalles, spontanément, sur-tout après avoir mangé, des matières acides, austères, amères, pituiteuses, en petite quantité; qu'il avoit le goût continuellement dépravé, analogue aux matières qu'il rejetoit, même hors le temps des vomissemens; que dans les derniers huit jours, sa respiration avoit été plus souvent très-laborieuse et très-courte, comme celle d'un homme prêt à suffoquer; que la tête lui faisoit un peu mal de temps en temps; qu'il sentoit comme un frisson continuel; qu'il ne pouvoit souffrir qu'on le touchât,

même légèrement, sur le ventre, qui étoit un peu météorisé; que les urines étoient dans l'état naturel; qu'il n'éprouvoit point de chaleurs extraordinaires.

J'ai déjà dit que le 30 mars au matin, il étoit venu à pied assez lestement à l'hôpital. Il avoit un léger mal de tête; la langue blanche, un peu sèche; l'appétit entièrement perdu, un goût d'amertume dans la bouche, des rapports de ce qu'il mangeoit; des serremens, des vomissemens de matières âcres, acides et austères, amères, très-fétides, muqueuses, vertes. Il toussoit; ne pouvoit supporter le moindre toucher sur le ventre, qui étoit un peu tuméfié, et où il éprouvoit les douleurs les plus aiguës, non quand il se tenoit tranquille, mais au moindre mouvement, lorsqu'il se tournoit sur l'un ou l'autre côté, ou qu'il se mettoit sur son séant. Les selles, les urines, la chaleur du corps étoient encore comme dans l'état de santé.

Pendant ces huit jours, tantôt il se leva et sortit même assez souvent de sa maison, tantôt il resta couché. Hier il se coucha dans l'après-midi, et ne se leva que pour se rendre à l'hôpital.

Quand il y arriva, il avoit le pouls à peine plus foible et plus accéléré que dans l'état naturel.

L'après-midi du 30 mars, le ventre, qui jusqu'alors avoit fait ses fonctions spontanément, fut en vain sollicité par des lavemens de toute espèce. Vers le soir, on ne sentoit plus le pouls. La respiration étoit très-difficile, coupée, courte. Le malade se rappeloit le passé exactement et même dans les plus petits détails: son esprit conservoit toute sa vigueur: il ne pouvoit plus rester couché sur le dos; mais il se tenoit sur son séant, ou sur l'un des côtés.

Il expira le soir très-tard, ayant conservé tous ses sens jusqu'au dernier moment, et sans avoir éprouvé la moindre interruption ni le moindre soulagement dans ses douleurs.

A l'ouverture du cadavre, on trouva le poumon gauche en entier, de même que le péricarde, comme incrusté et enveloppé d'une membrane tenace, lardacée, épaisse dans plusieurs

endroits de trois, quatre et cinq lignes, composée de lames, et sillonnée de vaisseaux sanguins très-apparens, soit du côté par lequel elle adhéroit au poumon, dont on pouvoit la détacher, soit du côté de la plèvre, ainsi que dans toute sa substance.

Ce poumon, ainsi contenu dans un sac épais et membraneux, étoit beaucoup moins fort que le droit, et d'ailleurs sain et exempt de tout autre vice. La cavité gauche du thorax contenoit un peu de sérosité trouble.

Le poumon droit, sur-tout dans sa portion supérieure, étoit rempli de tubercules et de nodosités de la grosseur d'une fève, d'une aveline, d'une noix, et qui étoient d'une extrême dureté.

L'épiploon, qui descendoit jusque dans le bassin, étoit épais, très-enflammé et noirâtre dans sa totalité.

Les intestins, principalement les grêles, étoient rouges, livides, noirâtres.

La cavité abdominale contenoit une livre et demie d'une espèce d'eau ichoreuse.

J'ai souvent rencontré dans des cadavres de pareilles membranes, qui varioient d'épaisseur et de ténacité, et que je pouvois détacher facilement des viscères voisins, sans que ceux-ci en fussent endommagés. Plusieurs de ces membranes, et particulièrement les plus tenaces et qui paroissoient formées le plus anciennement, présentoient des vaisseaux rouges, sensibles même à l'œil nu.

Coupées transversalement, elles laissoient voir comme différentes couches ou lames, placées les unes sur les autres, difficiles à désunir, et de consistance différente.

On rencontroit plus ordinairement ces membranes chez des sujets qui avoient été souvent attaqués d'inflammation de poitrine.

Provenoient-elles de la sérosité inflammatoire qui avoit transsudé, et résous l'inflammation par une crise qui n'étoit pas la plus favorable? Doit-on compter le nombre des inflammations qui ont précédé par celui des lames qui composent ces

membranes? Mais comment s'est-il formé de nouveaux vaisseaux?

Paralysie de plomb.

J'ai eu rarement occasion de traiter cette paralysie, parce que dans le nombre de nos malades de la colique de plomb, quelque considérable qu'il fût, aucun de ceux qui vinrent à l'hôpital ayant le libre usage de leurs membres ne le perdit.

J'ai tenté l'électricité sur cinq malades seulement, dont deux me furent confiés ayant encore la colique fortement, mais leurs membres étant déjà paralysés et pendans. Les trois autres me furent envoyés par leurs médecins, après avoir été délivrés chez eux de leurs tranchées. Et même ces derniers, dont les bras avoient déjà pris un peu de force par l'usage des remèdes nervins et commençoient à se mouvoir (le volume des muscles se reformant), ne furent électrisés, à une heure réglée tous les jours, que pour achever leur guérison.

Ils avoient reçu à peine pendant huit jours l'étincelle électrique, n'ayant point interrompu l'usage des nervins chez eux, que l'on vit leurs bras s'émacier de nouveau et perdre de leur ressort : la force motrice qu'ils avoient déjà disparut, et même les douleurs cruelles et déchirantes des membres se renouvelèrent.

Je me trouvai donc forcé de renoncer à mon entreprise, et d'insister uniquement sur les nervins, le camphre, les férulacées, et le castoréum, ainsi que sur des frictions spiritueuses et aromatiques sur les membres.

Ces moyens, le temps lui-même, qui souvent est un grand médecin des maladies chroniques, et l'abandon des ouvrages où entre le plomb, procurèrent beaucoup d'amélioration dans l'état des malades, mais non pas une guérison complète. Ils purent se servir de leurs membres, mais avec difficulté.

J'en ai vu un ou deux se trouver plus mal de l'électricité, et retirer peu d'avantage des nervins. Mais les eaux sulfureuses de Bade les soulagèrent plus sensiblement et plus

promptement, et les mirent en état de se servir de leurs membres pour travailler.

Je connois, il est vrai, un grand nombre d'observations sur l'action de l'électricité qui sont contraires aux miennes : mais je n'ai point présenté celles-ci pour infirmer celles des autres.

Je n'ai pu taire ce que j'ai vu moi-même, quoique ce ne soit que sur cinq malades seulement. Peut-être que d'autres reprendront, et que je reprendrai moi-même, ces expériences, pour constater si l'électricité guérit aussi cette espèce de paralysie.

Les paralysies de plomb observées par d'autres médecins ne furent-elles pas, peut-être, guéries plutôt par l'action d'autres nervins, et de manière que l'électricité appliquée en même temps *ait seulement moins nui*, son effet ayant été compensé par celui des autres remèdes?

Chez mes deux malades affectés en même temps de paralysie et de colique, après que j'eus calmé les tranchées, je tentai l'électricité, en m'abstenant alors de tout autre remède. Mais ils en furent incommodés plus sensiblement que les trois autres que leurs médecins m'avoient envoyés, et qui employèrent simultanément l'électricité et d'autres remèdes nervins.

Des observations multipliées et bien faites termineront ce procès. Il conviendra d'attaquer la maladie avec l'électricité seule et non appuyée par d'autres moyens.

L'électricité diminua beaucoup une paralysie différente, c'est-à-dire qui provenoit d'une autre cause. Un homme d'un âge mûr, qui étoit saisi d'un froid vif, étant entré dans une pièce fort échauffée, et s'étant approché du feu, commença bientôt à sentir ses sens se troubler, ce qui ne dura pas long-temps; mais les deux extrémités du côté gauche et les muscles de la face du même côté se paralysèrent complètement. Après lui avoir fait faire usage long-temps et vainement de différens remèdes, même des plus vantés, son épaule étant à demi-luxée par l'atonie des muscles et des ligamens, je le sou-

mis tous les jours à l'électricité, d'abord foible, puis graduellement plus forte.

Dans l'espace de trois mois, cet homme, qui auparavant ne pouvoit pas remuer le pied, marchoit seul en assurant son talon et ne boitant que très-peu : l'épaule se remit, les ligamens ayant repris leur élasticité. Mais il lui étoit tout-à-fait impossible de mouvoir le bras, qui cependant étoit moins émacié.

Il finit par s'ennuyer de la longueur du traitement, quoiqu'il s'en trouvât bien, et il ne revint plus.

Mais je reviens à la paralysie de plomb, et à cette même colique que la paralysie des membres ou accompagne souvent, ou suit, ou même précède. J'étois étonné bien des fois qu'il y eût des médecins qui doutassent que le plomb pût être la cause d'une certaine espèce particulière de colique et de paralysie, et qui fissent en quelque sorte l'apologie de ce poison.

A la vérité beaucoup d'individus manient les préparations de plomb impunément, et pendant un grand nombre d'années. Mais, comme ils ne sont pas continuellement occupés à ce travail, que par conséquent ils n'absorbent pas par la bouche une quantité suffisante de plomb, qu'ils se tiennent le ventre libre et suivent un régime inviscant, que peut-être ils ont les nerfs moins sensibles ; il est vraisemblable que, s'ils demeurent long-temps exempts des fureurs de la maladie, ils ne le sont pas de toute disposition à les éprouver.

On a coutume aussi d'attribuer à d'autres causes bien des incommodités qui devroient l'être au plomb. Des flatuosités incommodes et fréquentes, une douleur d'estomac avec sentiment de pression, des difficultés d'uriner légères et momentanées, un asthme passager, mais qui revient souvent, cette multitude variée et prodigieuse d'affections hypocondriaques et hystériques, cette misanthropie, cette timidité de l'esprit, ces vertiges, cet état de la figure et des yeux qu'on ne sauroit exprimer, etc. sont assurément dus le plus souvent au plomb chez cette classe d'hommes.

Les teinturiers étrangers, qui dans leur pays natal exercent

impunément leur art, ne le font pas long-temps à Vienne sans être attaqués de la maladie. J'ai trouvé la cause de ce phénomène, en ce que l'usage des préparations est plus fréquent et plus répandu ici que dans tout autre endroit de l'Europe. Tous les étrangers que j'ai traités en convenoient unanimement.

La fréquence de cette colique et de cette paralysie, dont le plomb est la cause, est connue même parmi le peuple.

Je conclus qu'il est plus sage de s'en rapporter aux yeux du grand nombre, qu'à une opinion de quelques individus.

Vertu anti-septique de la racine d'arnica.

Les expériences du docteur Colin, homme rempli de sagacité, auquel nous sommes redevables de l'emploi rationnel de cet excellent remède, celles faites par d'autres médecins, et enfin les miennes prouvent sa grande efficacité pour réprimer les dysenteries les plus putrides.

Certainement je ne connois aucun médicament qui puisse revendiquer à plus juste titre le titre de *spécifique anti-dysentérique.*

Les médecins des armées auront à l'avenir, pour combattre cette peste des camps, un moyen plus efficace qu'aucune des méthodes connues jusqu'à présent.

Dans ce flux de ventre pernicieux qui accompagne assez souvent les fièvres malignes, et qui continue même après l'évacuation de la saburre, à raison de l'atonie des intestins; en général, dans toute diarrhée absolument qui provient de la foiblesse des vaisseaux abdominaux, la racine d'arnica est préférable à tout autre remède, comme je l'ai démontré ailleurs (1).

Cette racine est aussi, et toute seule, le moyen par lequel on a sauvé des individus qui, ayant reçu une énorme blessure

(1) Pag. 81, 89 (première partie), et 227 (seconde partie).

même externe, sont consumés par la grande quantité de pus ou de matière ichoreuse qu'elle jette.

J'ai guéri avec cette racine seule, des malades réduits à la dernière extrémité par l'abondance du pus, la fièvre colliquative, les sueurs nocturnes et la diarrhée; tandis qu'auparavant ils avoient pris inutilement du quinquina à de très-hautes doses.

Mon expérience m'a inspiré une telle confiance dans ce remède, que, *dans cette espèce de consomption*, je ne désespère pas encore, lorsque tout paroît désespéré.

Si le mal presse, je donne toutes les deux heures un gros de racice d'arnica en poudre; ce qui fait une once et demie dans les vingt-quatre heures.

Elle excite rarement le vomissement, et seulement dans le commencement. Ce vomissement n'exige aucun remède, parce qu'il s'arrête de lui-même.

Quel avantage ne seroit-ce pas pour la médecine des armées, si les vertus précieuses d'un remède si puissamment anti-septique étoient plus connues!

Lésions de la tête.

Une fille, âgée de vingt-quatre ans, fut transportée à l'hôpital. Ceux qui la confièrent à nos soins nous dirent que trois semaines auparavant, le pied lui ayant manqué, elle étoit tombée, et avoit roulé sur les marches de l'escalier, depuis le premier étage; qu'elle s'étoit fait vers le sinus frontal gauche une blessure légère et superficielle, qui au bout de quatre jours étoit déjà cicatrisée; que depuis cette chute, elle avoit vomi fréquemment, et avoit éprouvé tous les jours, à différentes fois, des chaleurs et de légers frissons; que la nuit elle avoit eu le plus souvent un délire obscur; que le jour elle avoit ressenti une douleur dans toute la région de l'occiput et le côté gauche de la tête; qu'on l'avoit saignée une fois du pied.

Elle entra à l'hôpital le 14 octobre 1777. Il y avoit à peine un vestige de fièvre, à en juger par la chaleur du corps et le pouls, qui étoient tout-à-fait dans l'état naturel. La langue

étoit très-rouge, brûlante, glutineuse; le délire modéré et momentané.

On lui donna dans tout le jour de l'eau avec du miel, du vinaigre, et un peu de quelque sel neutre. Le délire fut tranquille, mais constant.

Le soir du second jour, ayant pris un vomitif elle rendit un peu de matière verte. Le délire diminua et n'eut lieu que par intervalles.

Le 16, la raison fut encore plus assurée. On continua les fondans et les salins.

Le 17, on administra un vomitif plus puissant, composé de deux scrupules d'ipécacuanha et de deux grains de tartre stibié, qui fit rendre beaucoup de matières amères, pultacées. La tête revint complètement.

Alors elle fit usage d'une tisane faite avec le chiendent, le pissenlit et la chicorée. Mais, comme il lui survint une diarrhée très-incommode et qui l'affoiblissoit, je lui donnai de la racine d'arnica, que je savois être très-avantageuse dans le flux de ventre qui provient de l'atonie du tube intestinal : cette espèce tourmenta la plupart de nos malades pendant l'été et au commencement de l'automne.

Vers la déclinaison de la maladie, il survint une toux nocturne, avec douleur à l'épigastre, sur-tout en toussant, sans expectoration, ou avec quelques crachats muqueux.

Cette toux diminuoit à mesure que l'estomac et les intestins recouvroient leur vigueur.

Le 11 novembre, la malade ne toussoit plus. Elle se leva, et entra en convalescence.

J'ai un grand nombre d'exemples de fièvres bilieuses de nature maligne, venues à la suite de chutes. Le trouble notable des fonctions intellectuelles fut rétabli par les mêmes moyens avec lesquels on combattit la fièvre bilieuse, et on chassa la saburre précordiale par le vomissement et les déjections.

J'ai appris que dans un cas semblable on avoit pratiqué l'opération du trépan, le malade ayant eu après sa chute une fièvre d'abord légère, et au bout de quelques jours considéra-

ble, avec dérangement de la raison. On avoit trépané à l'endroit de la blessure : on ne trouva rien qui ne fût dans l'état naturel. Le malade mourut peu de jours après dans le délire.

On ne trouva absolument rien de vicié dans la tête; mais un grand désordre dans les viscères de l'abdomen, le foie pénétré de bile, les intestins livides et gangrénés : accidens qui ont lieu dans une fièvre bilieuse, que la négligence et un traitement contraire à sa nature ont rendue maligne.

J'en ai guéri plusieurs qui, à la suite d'une chute, avoient perdu la raison, par le repos seul, des lavemens fréquens, et des saignées répétées.

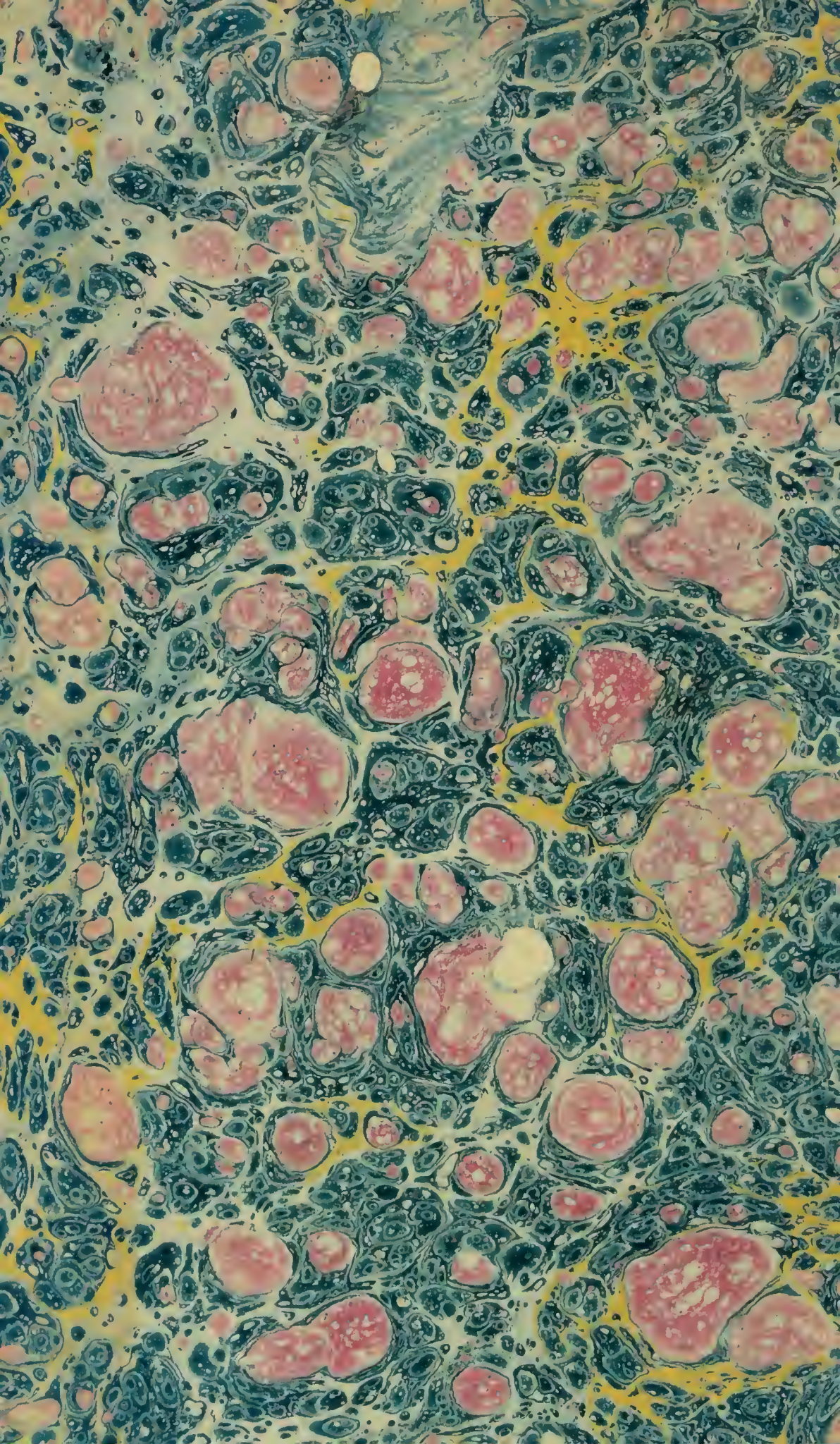
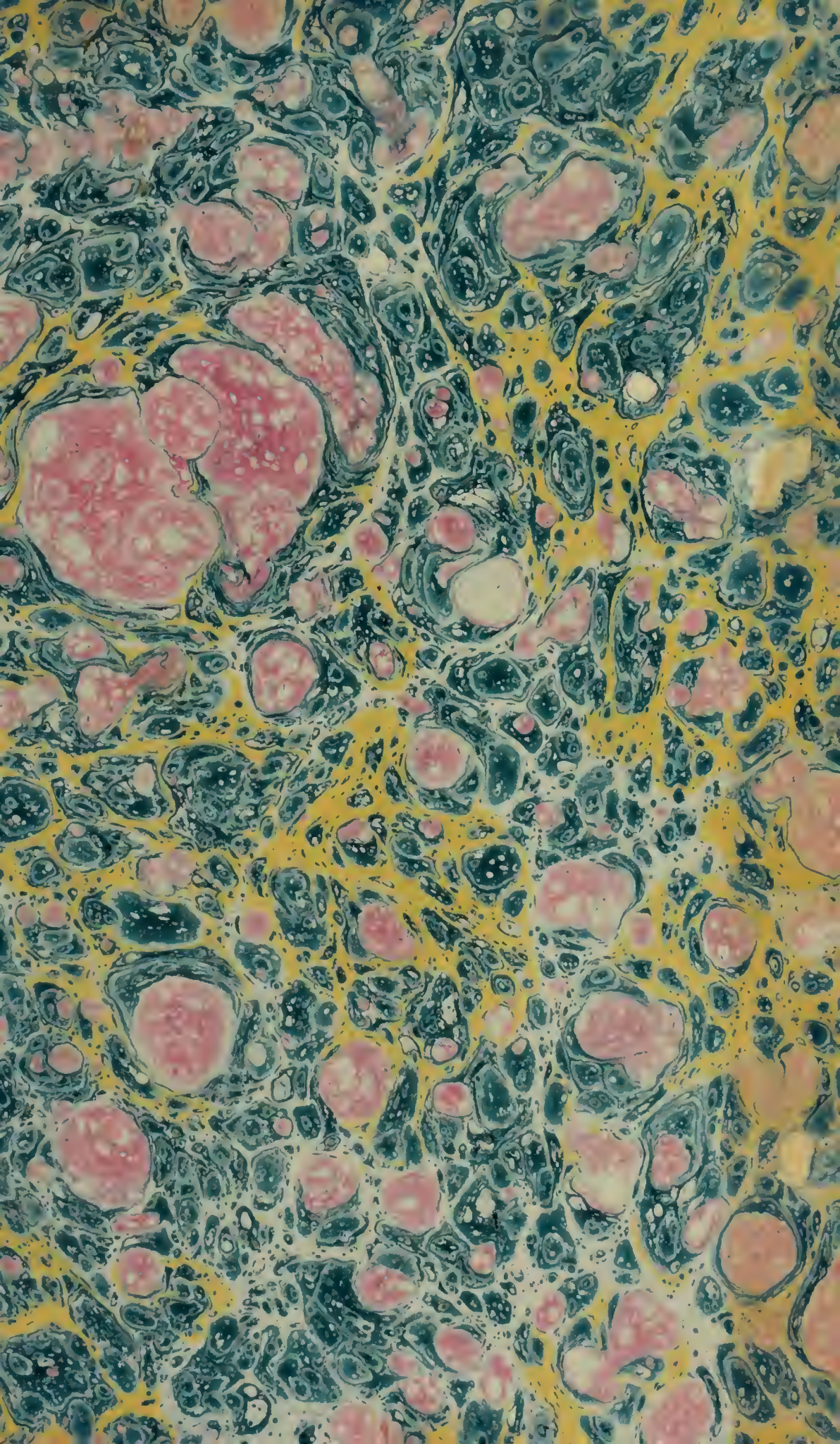
D'autres au contraire, dont les blessures examinées avec soin paroissoient être de peu d'importance, qui étoient peu affectés en apparence, avoient le crâne fêlé et fracturé dans un endroit que l'on ne soupçonnoit pas de l'être, et un épanchement de sang à la base du crâne et dans les anfractuosités du cerveau : ils périrent.

Tant il est difficile de distinguer si, après une chute, le cerveau est affecté idiopathiquement, et de quel vice, ou s'il est troublé sympathiquement à raison du désordre où se trouve le système gastrique et bilifère!

Conclusion de la seconde Partie.

J'ai rempli la tâche que je m'étois prescrite pour cette année; et ma plus douce récompense, sans doute, sera de faire passer plus heureusement au petit nombre de ceux auxquels elle sera utile, quelques-uns des momens qu'ils ont à parcourir.

Si ma carrière se prolonge, et que j'aie de la santé, je ferai encore mes efforts pour offrir le tableau fidèle des constitutions et des maladies, et pour contribuer à établir la véritable doctrine des maladies épidémiques et des fièvres.

C'est ainsi qu'il faut faire, si nous voulons bâtir sur des fondemens durables l'édifice de la santé, et ne pas le voir s'écrouler sur lui-même et s'anéantir.

Fin de la seconde Partie.